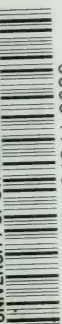


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



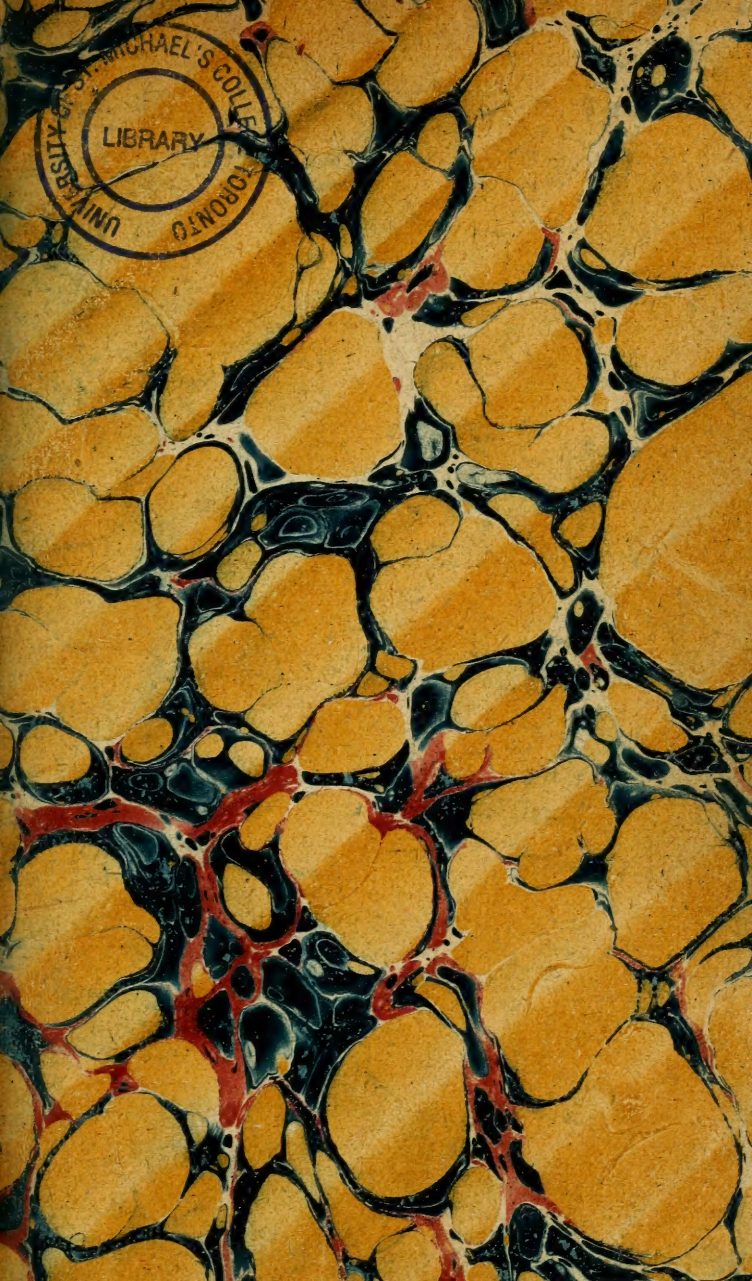
3 1761 04341 8680

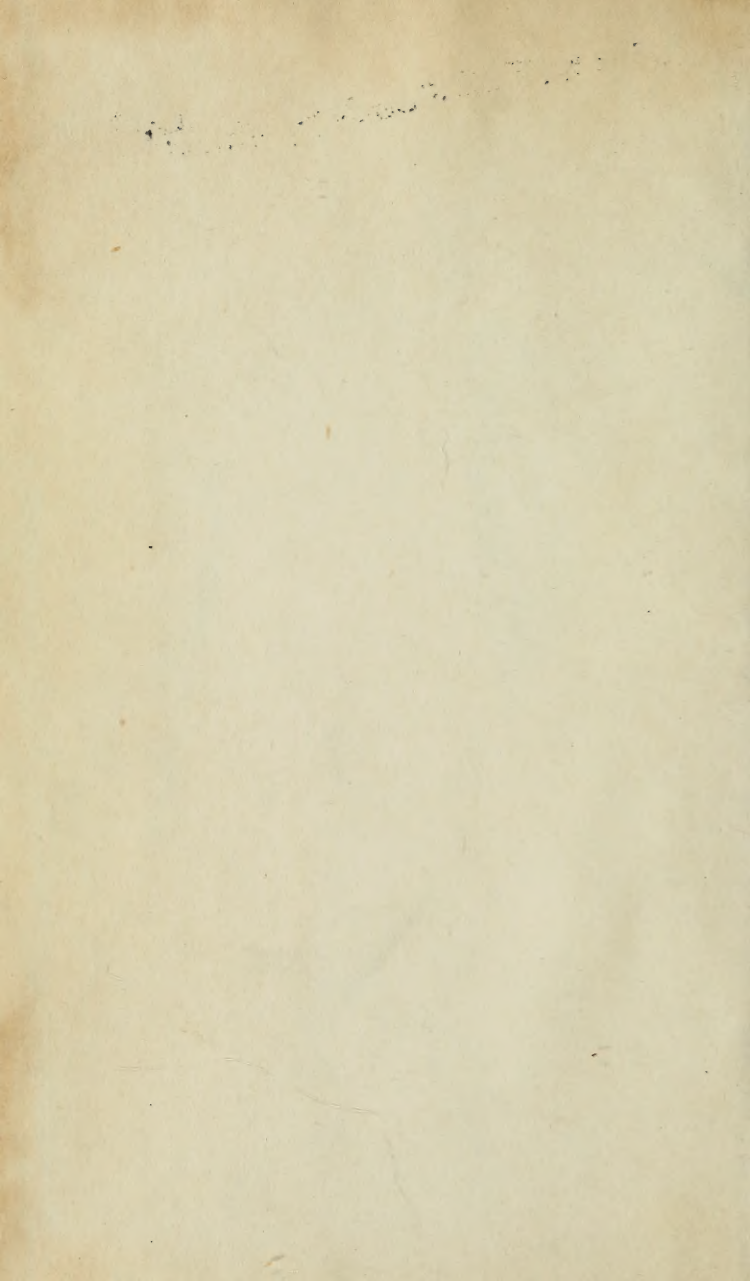
JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto





HOLY REDEEMER LIBRARY: WINDSOR

TRANSFERRED



WOLFE BEDFORD LIBRARY
WINTERS



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

1817/18



VI 81

CINQUANTE

CONFÉRENCES SPIRITUELLES.

— PARTIE D'ÉTÉ.



HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSFERRED

Hæc meditare : in his esto. 1. TIMOTH. 4. 15.
Méditez ces vérités ; soyez-en toujours occupé.

HOLY REDEMPTION LIBRARY WINDSOR
THE LIBRARY

CINQUANTE CONFÉRENCES SPIRITUELLES

POUR TOUTES LES FÊTES DE L'ANNÉE ECCLÉSIASTIQUE,

A L'USAGE

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES;

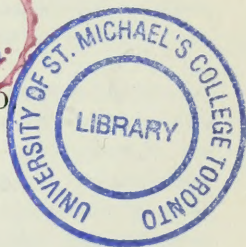
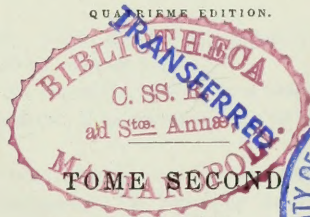
Ouvrage utile également aux directeurs des âmes, aumôniers, prédicateurs de retraites
et généralement à tous les prêtres,

DÉDIÉ A NOSSEIGNEURS LES EVÊQUES DE LA PROVINCE DE REIMS;

Par l'abbé G. BASINET,

Chanoine titulaire de la Basilique de Notre-Dame d'Amiens.

QUATRIÈME ÉDITION.



PARIS

LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE

Rue Bonaparte, 66



LEIPZIG

L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE

Querstrasse, 34

V^{VE} H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'EVÊCHE.

TOURNAI

1876

CINQUANTE
CONFÉRENCES
SPIRITUELLES

PAR M. L. C. PASSET.

LES CONFÉRENCES SPIRITUELLES.

PAR M. L. C. PASSET.

PAR M. L. C. PASSET.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



PAR M. L. C. PASSET.

CONFÉRENCES

SPIRITUELLES.

SAINT JOUR DE PAQUES.

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Vérité incontestable qu'il faut croire.*
 2. *Exemple admirable qu'il faut suivre.*
-

Qui dicit illis : Nolite expavescere. Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum ; surrexit, non est hic.

L'Ange leur dit : Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici. Marc. 16. 6.

Essuyons nos larmes, mes Sœurs ; cessons nos soupirs et nos gémissements. Le Sauveur du monde dont nous avons pleuré la mort, est ressuscité triomphant et tout éclatant de gloire. Lui que nous avons vu mourir entre deux scélérats, sur un bois infâme, la tête percée de cruelles épines, ressuscite glorieux, impassible, immortel, couronné d'un diadème brillant. Lui à qui un Ange apparut, pour le fortifier dans son agonie mortelle, envoie aujourd'hui ses Anges par toute la terre, pour publier l'heureuse nouvelle de sa Résurrection. Quel changement ! Le lieu de sa sépulture ne présente plus que le théâtre de sa victoire ; la mort est désarmée dans le sein même de son empire.

Réjouissons-nous donc d'un si heureux changement; que l'allégresse, la joie, l'espérance, tous les sentiments, à la fois, prennent la place de la tristesse, de la douleur et de la crainte dont notre âme a été accablée : *Il est ressuscité, il n'est pas ici*. Il y a cette différence entre les tombeaux des grands du monde et celui de Jésus-Christ, que ceux-là portent gravé sur le marbre ce fameux : *Hic jacet. Ci gît*, tandis que celui de Jésus-Christ porte ces beaux mots gravés par la main d'un Ange même : *Non est hic. Il n'est pas ici*. En vain la vanité humaine érige de superbes mausolées à la mémoire des grands de la terre, leur gloire finit au tombeau; c'est au tombeau qu'aboutissent et se perdent toutes les pompes et toutes les vanités du siècle. Ah! il n'en est pas ainsi du tombeau du Sauveur du monde : *Il sera infiniment glorieux*¹, dit le prophète Isaïe; oui, c'est au tombeau que va commencer toute sa gloire, et ce qui fait la honte et l'opprobre des autres hommes, devient la source et le fondement de son triomphe. Encore une fois, réjouissons-nous donc en ce beau jour, *le jour par excellence que le Seigneur a fait*²; après nous être affligés de sa mort, il est bien juste que nous participions à la joie de sa Résurrection. C'est l'Eglise elle-même qui, dépouillée des ornements lugubres dont elle s'était revêtue, nous invite à prendre part à sa joie, à applaudir au triomphe dont Jésus-Christ reçoit tous les honneurs, et à nous mettre en état, par une sainte et véritable réforme, de marcher dignement à la suite de ce glorieux triomphateur. Car ce n'est point assez d'admirer la pompe et l'éclat de sa victoire, de faire retentir la voûte de nos églises de nos chants d'allégresse, de nos *alleluia* cent fois répétés, il faut de plus vaincre, par lui et avec lui, non pas une mort temporelle qu'il a subie lui-même et à laquelle nous sommes tous con-

(1) Erit sepulcrum ejus gloriosum. *Is. 41. 10.*

(2) Hæc est dies quam fecit Dominus, exulemus et lætemur in eâ. *Ps. 117. 23.*

damnés, mais une mort mille fois plus cruelle et plus dange-reuse, qui est la mort du péché.

Or, pour entrer dans les vues de l'Eglise, je viens vous proposer aujourd'hui Jésus-Christ ressuscité comme objet et comme modèle : comme objet qui doit fixer notre foi, et comme modèle qui doit régler notre conduite. Ainsi, je dis de sa glorieuse Résurrection : 1^o vérité incontestable qu'il faut croire ; 2^o exemple admirable qu'il faut suivre. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. VÉRITÉ INCONTESTABLE QU'IL FAUT CROIRE.

Je dois d'abord vous prévenir que, quand j'entreprends aujourd'hui d'établir devant vous la vérité de la Résurrection de Jésus-Christ, ce n'est nullement que je doute que vous ne soyez toutes convaincues de cette vérité fondamentale de la religion, mais c'est uniquement pour vous instruire et vous édifier, afin que votre foi, qui doit être entièrement soumise et aveugle par rapport à tout ce qu'enseigne notre mère, la sainte Eglise apostolique et romaine, devienne de plus en plus *un culte raisonnable*¹, selon l'apôtre saint Paul.

Est-il donc vrai que Jésus-Christ soit sorti du tombeau, qu'il en soit sorti vivant ; en un mot, qu'il soit ressuscité ? Si je vous disais que les Patriarches et les Prophètes de l'ancienne Loi, par une vue anticipée de l'avenir, avaient annoncé cette merveilleuse Résurrection longtemps même avant que le Messie parût au monde ; si je vous faisais entendre ces expressions figurées du Psalmiste parlant en la personne de Jésus-Christ : *Je me suis endormi, j'ai été plongé dans un profond sommeil, et je me suis réveillé quelque temps après, parce que le Seigneur m'a pris sous sa protection*² ; et ces autres paroles du même Roi-Pro-

(1) Rationabile obsequium vestrum. Rom. 12. 1.

(2) Ego dormivi et soporatus sum, et exurrexi, quia Dominus suscepit me Ps. 3. 5.

phète : *Seigneur, je suis descendu parmi les morts, mais j'y suis demeuré libre*¹; *vous ne permettrez pas, ô mon Dieu, que je reste dans les ombres de la mort, ni que celui que vous avez sanctifié, soit sujet à la corruption*²; si je rapportais ces paroles si remarquables du saint homme Job : *Je sais, je suis certain que mon Rédempteur vit, et que moi-même je ressusciterai de la terre au dernier jour*³, de telles autorités auraient déjà de quoi faire une grande impression sur nous ; mais je ne m'en tiens pas là, il faut quelque chose de plus : le voici.

Pour procéder avec méthode, je commence par poser deux faits également reconnus, et dont il faut avoir l'intelligence pour bien entendre cette matière.

Le premier, c'est qu'un homme, nommé Jésus de Nazareth, qui avait rempli toute la Judée du bruit de ses miracles, fût condamné, par l'envie de ses ennemis, à mourir sur la croix, à la vue de toute la ville de Jérusalem, et qu'aussitôt, après sa mort, les Juifs entourèrent son tombeau d'une garde nombreuse, de peur que ses disciples n'enlevassent son corps pour faire accroire qu'il était ressuscité, comme il l'avait prédit avant sa mort. Voilà le premier fait que je suppose comme certain.

Le second, qui ne l'est pas moins, c'est que, malgré toutes ces précautions, le corps de cet homme crucifié ne se trouva plus le troisième jour dans le lieu où on l'avait mis. Qu'il ait été secrètement enlevé, ou qu'il soit vraiment ressuscité, ce n'est pas là maintenant ce que j'examine ; mais ce que nous savons avec certitude, c'est qu'il n'y était plus. Nous le savons, dis-je, et nous le concluons de la confiance avec laquelle les Apôtres publièrent qu'il était ressuscité ce jour-là même. S'ils eussent imaginé ce fait et

(1) *Factus sum sicut homo... inter mortuos liber. Ps. 87. 4.*

(2) *Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem. Ps. 15. 10.*

(3) *Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum. Job. 19. 25.*

qu'il eût été sans fondement, les Juifs, intéressés à le nier, ne les auraient-ils pas démentis? les soldats, commis à la garde du tombeau, n'auraient-ils pas rendu témoignage contre eux et découvert leur imposture? n'aurait-il pas même suffi, pour leur fermer la bouche, de les conduire au sépulcre, et de leur faire voir ce corps qu'ils disaient avoir repris une nouvelle vie? En un mot, c'est un point sur lequel on ne peut disputer, et sur lequel les plus opiniâtres ennemis de Jésus-Christ ne disputent pas.

Il s'agit donc maintenant de savoir s'il est vraiment ressuscité, ou si l'on ne l'a pas retiré du tombeau. Or, il est absurde de dire qu'on l'ait retiré du tombeau. Car qui l'en eût retiré? qui l'eût caché de la sorte? Certainement, le soupçon ne peut tomber que sur quelqu'un de ceux que je propose, ou sur les Juifs, ou sur les Apôtres, ou sur les femmes qui s'étaient attachées à la suite de Jésus-Christ pendant sa vie, ou sur les gardes; car il n'est pas possible de nommer d'autres personnes à qui on puisse attribuer cet enlèvement imaginaire. Examinons donc l'un après l'autre ces différents chefs, et voyons si l'on trouvera quelque apparence de solidité de raison contre la vérité que je défends.

PREMIER ARGUMENT.

D'abord que les Juifs, les Pharisiens, les Princes des prêtres, les Docteurs de la loi, qui l'avaient fait condamner à mort, aient fait transporter eux-mêmes, sans bruit, le cadavre dans un autre endroit, c'est ce qu'on ne dira pas. Ce cadavre, tout cadavre qu'il est, les fait trembler encore; à quelque prix que ce soit, ils ne veulent pas qu'il leur échappe; pour s'en assurer la possession, ils ont fait entourer le tombeau d'une garde nombreuse; ils ont fait rouler dessus une grosse pierre; ils y ont fait apposer les sceaux publics, et l'on voudra me persuader qu'ils l'ont changé de lieu! Et quelles auraient été donc en cela leurs vues? N'étaient-ils pas plutôt intéressés à l'y laisser et à le

montrer, pour faire connaître la fausseté de cette prétendue Résurrection dont ils ne voulaient pas convenir, et qui était une preuve de sa divinité? En vérité, à cette seule pensée, l'esprit se révolte, et il n'est pas nécessaire que je m'arrête à combattre le ridicule d'une telle supposition.

DEUXIÈME ARGUMENT.

Dira-t-on que les Apôtres sont venus de nuit, et que c'est par leur moyen que le corps a disparu! Mais sur quoi est fondée une pareille conjecture? Ne sait-on pas que ces pauvres pêcheurs du lac de Génésareth sont la timidité, la lâcheté même? que celui d'entre eux qui paraissait le plus intrépide, a renié son divin Maître, à la voix d'une simple servante; que les autres, craignant d'être enveloppés dans sa disgrâce, ont pris honteusement la fuite et se tiennent cachés dans les ténèbres? Mais, supposé qu'ils eussent formé ce dessein, et que, par une audace imprévue, ils eussent voulu enlever le corps du Sauveur, comment seraient-ils venus à bout de leur projet? Providence adorable de mon Dieu! vous aviez permis qu'on mit des gardes auprès du sépulcre. Quoi! ces gardes armés, ces soldats ne se seraient pas opposés à l'entreprise de quelques disciples faibles et timides! ils n'auraient pas appelé, cherché du secours! ils n'auraient pas crié à la violence et assemblé le peuple pour les soutenir! Mais ils étaient endormis!.... « O la belle invention, reprend saint Augustin, ils dormaient! Mais s'ils dormaient, ils n'ont donc rien vu de ce qui se passait, et, par conséquent, d'où savaient-ils, d'où sait-on que les Apôtres étaient venus enlever le corps du Fils de Dieu? Certes, ce sont des témoins bien dignes de foi, que des témoins plongés dans le sommeil! Vous employez des témoins endormis, disait ce grand Docteur de l'Eglise à un célèbre incrédule de son temps, c'est vous-même qui dormez! » Je dis plus, et comment pourra-t-on me persuader que les Apôtres aient ouvert le tombeau,

qu'ils aient levé la pierre qui le fermait, qu'ils y soient entrés, enfin qu'ils aient pris le corps de leur divin Maître, et que cependant pas un seul des soldats couchés à leurs pieds ne les ait entendus? « C'est ainsi, dit saint Chrysostôme, que Dieu a su tirer du sein même du mensonge, la vérité; c'est ainsi que les Juifs ont servi, malgré eux, à la manifester. Ils voulurent qu'on gardât le sépulcre et qu'il fût scellé : ils prétendaient par là détruire la prédiction qu'avait faite le Sauveur qu'il ressusciterait ; mais, par là même, ils ont confirmé sa Résurrection. »

TROISIÈME ARGUMENT.

Dira-t-on que les saintes femmes se sont portées à un coup si hardi, et cela, par tendresse pour cet Homme-Dieu à qui elles étaient restées attachées, même pendant le cours de sa douloureuse Passion? Mais est-il probable qu'une pensée de cette nature leur soit tombée dans l'esprit? Comment veut-on que des femmes, naturellement timides et craintives, d'ailleurs en très-petit nombre, aient pu affronter une garde nombreuse ; qu'elles aient pu même un instant soutenir la vue des épées et des armes? La tendresse, quelque grande qu'elle soit, peut-elle engager dans une entreprise aussi chimérique? et, supposé qu'elle les y eût engagées, la tentative, je vous le demande, pouvait-elle réussir au milieu de tant de soldats et de si nombreux obstacles?

QUATRIÈME ARGUMENT.

Mais peut-être que les gardes ont livré le corps et se sont rendus complices d'un crime dont ils auraient dû être les vengeurs. Serait-il possible? est-il croyable que des soldats postés par autorité publique, dévoués, disons mieux, vendus aux Pharisiens, eussent voulu, par une lâche complaisance, trahir leurs plus chers intérêts? Je dis *leurs plus chers intérêts*; car ils ne pouvaient ignorer l'acharnement des Juifs, l'exacte vigilance qu'on attendait d'eux, le compte

sévère qu'on leur ferait rendre ; ils savaient que pour peu qu'ils fussent coupables leur perfidie serait lavée dans leur sang. Ils le savaient : croyez-vous donc que, pour obliger quelques femmes, ils eussent été disposés à risquer leur avenir, leur honneur, leur réputation, leur propre vie ? Supposé même que quelques-uns d'entre eux se fussent montrés plus faciles, est-il croyable que tous les autres, sans exception, se seraient rendus ?

Voilà une première preuve de la vérité de la Résurrection de Jésus-Christ, capable de convaincre toute personne de bonne foi. J'ai néanmoins, à ce qu'il me semble, un raisonnement encore plus fort, que je tire de la conduite des Apôtres, après la Résurrection. Ecoutez-le, et suivez-moi.

Les Apôtres ont parlé comme des gens persuadés de la Résurrection de Jésus-Christ ; ils ont hautement témoigné qu'ils l'avaient vu depuis sa mort, et qu'ils l'avaient vu plein de vie¹ ; qu'ils avaient conversé, bu et mangé avec lui² ; qu'il leur avait montré les plaies de ses mains et de ses pieds, celle de son côté sacré ; qu'il les leur avait fait toucher pour les affermir encore davantage dans la croyance de sa Resurrection³ : voilà, dis-je, ce qu'ont rapporté les Apôtres, ce qu'ils ont écrit, ce qu'ils ont prêché. Doit-on les en croire, ou ne le doit-on pas ? Etaient-ils dans l'erreur, ou, sans y être eux-mêmes, y voulaient-ils engager les autres ?

1^o Y étaient-ils eux-mêmes ; c'est-à-dire, pensaient-ils de bonne foi avoir vu, entendu, touché, ce qu'en effet, ils n'avaient ni vu, ni entendu, ni touché ? Mais qu'on prenne garde aux circonstances de ces apparitions du Fils de Dieu et à ce que les disciples en racontent. Ils protestent qu'ils l'ont vu, non pas une fois, mais à diverses fois ; non pas pendant un seul jour, mais durant quarante jours ; non pas dans un même lieu, mais en divers lieux : tantôt dans un

(1) *Joan.* 20. 25.

(2) *Joan.* 21. 12.

(3) *Joan.* 20. 27.

chemin public¹, et tantôt dans un jardin²; tantôt dans une salle³, et tantôt sur le rivage de la mer⁴; non pas séparément, mais étant assemblés soit deux⁵, soit sept⁶, soit onze⁷, soit même jusqu'à cinq cents⁸; ils marquent ce qu'il a dit, ce qu'il a fait en leur présence; surtout ils ajoutent qu'un d'entre eux, plus incrédule que les autres et doutant du rapport qu'ils lui faisaient, avait été convaincu lui-même en le voyant et en mettant les doigts dans ses blessures⁹; que tout à coup il s'était écrié : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*¹⁰! Je laisse de côté bien d'autres particularités. Or, je demande maintenant où est l'homme de bon sens qui se figure que tous les Apôtres et tous les disciples aient été là-dessus dans l'illusion; que tous, et en de pareilles conjonctures, aient faussement cru apercevoir ce qu'ils n'apercevaient pas, connaître ce qu'ils ne connaissaient pas? Donc : 1^o les Apôtres et les autres disciples de Jésus-Christ n'étaient pas dans l'erreur.

2^o Ils n'ont pas voulu y engager les autres. En effet, à quel prix prétendrait-on que les Apôtres eussent voulu nous en imposer touchant la Résurrection du Fils de Dieu? au prix de leur sang, de leur vie?... Mais, je vous le demande, cela se peut-il comprendre? Et pour qui l'auraient-ils fait? est-ce pour Jésus-Christ? est-ce pour eux-mêmes? Qu'on me le dise et qu'on s'explique.

D'abord, est-ce pour Jésus-Christ et pour sa gloire? Moi, au contraire, je soutiens que si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, selon la parole qu'il leur en avait donnée tant de fois, ils devaient plutôt se déclarer contre lui, ou, du moins, l'abandonner; car ils les auraient trompés; c'eût été un imposteur, un séducteur. Or, je vous le demande, se fait-on tourmenter, supplicier, crucifier pour un homme

(1) *Luc. 24. 15.*(2) *Joan. 20. 15.*(3) *Joan. 20. 19.*(4) *Joan. 21. 1.*(5) *Luc. 24. 15.*(6) *Joan. 21. 1.*(7) *Joan. 20. 26.*(8) *Act. 4. 9.*(9) *Joan. 20. 27.*(10) Respondit Thomas : Dominus meus et Deus meus; *Joan. 20. 28.*

dont on n'espère plus rien, dont on a reçu que de fausses promesses et dont on commence enfin à découvrir la mauvaise foi? Quand ils vivaient encore parmi eux et qu'ils le regardaient comme le Fils de Dieu, ils n'avaient pas néanmoins osé défendre sa personne, toute chère qu'elle leur devait être. Et comment donc, après sa mort, se seraient-ils exposés aux plus cruels supplices pour défendre sa mémoire, lorsqu'elle aurait dû leur être si odieuse?

Mais s'ils ne l'ont pas fait pour Jésus-Christ ni pour sa gloire, ils ne l'ont pas fait non plus pour eux-mêmes ni pour leur avantage particulier. En effet, je le demande, était-ce pour eux un avantage que d'être chargés de chaînes, enfermés dans des cachots, accablés de coups, d'expirer dans les supplices les plus affreux, et cela, seulement pour autoriser un mensonge? Concluons donc que la conduite des Apôtres après la Résurrection de Jésus-Christ, est une preuve authentique et une démonstration évidente de la vérité de cette Résurrection.

Enfin, j'ajoute que non-seulement les Apôtres ont cru la Résurrection de Jésus-Christ, et qu'ils l'ont publiée telle qu'ils la croyaient, mais qu'ils l'ont fait croire, et qu'ils l'ont fait croire dans tout le monde; qu'ils l'ont fait croire à des sages, à des philosophes, à des païens, à des milliers même de Juifs, et jusqu'au milieu de la ville de Jérusalem; qu'ils en ont tellement persuadé les esprits, et les plus grands esprits, et les esprits les plus indociles, et les esprits les plus animés contre le Fils de Dieu, que ceux-ci, à leur tour, ont répandu, comme eux, leur sang, et ont sacrifié généreusement leur vie pour la confession de cette même foi. Or, il fallait donc que les preuves qu'ils produisaient sur un article de cette importance, parussent bien fortes et qu'elles le fussent dans le fond, pour faire, malgré les efforts de tant d'ennemis, une pareille impression sur les esprits et pour enlever ainsi tous les cœurs.

Que nous reste-t-il maintenant à faire, si ce n'est à renouveler ici, sans hésiter, publiquement et avec une pleine

assurance, notre profession de foi sûr cet article de notre symbole? Ah! écrivons-nous donc avec un transport de joie et d'allégresse, comme ces deux disciples d'Emmaüs dont parle l'évangéliste saint Luc : *Oui, le Seigneur est vraiment ressuscité*¹; ou, comme les vieillards dont parle l'apôtre saint Jean, dans son Apocalypse : *Il a vaincu le lion de la tribu de Juda, cet antique rejeton de David*². *Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et qu'au prix de votre sang, vous nous avez rachetés pour Dieu de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation*³. *Oui, il est digne l'Agneau qui a été égorgé de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction*⁴; à *Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles*⁵. Encore une fois, *le Seigneur*, qui est tout notre espoir, *est ressuscité, et il est vraiment ressuscité*. Publiions-le tous ensemble à la gloire de la sainte religion que nous professons; qu'à cette triomphante nouvelle, nos chants d'allégresse se fassent entendre, que le ciel y applaudisse, que la terre en retentisse, que l'enfer en frémisses.

Mais avançons : Résurrection de Jésus-Christ, vérité incontestable qu'il faut croire, je viens de vous le montrer; j'ajoute que c'est un exemple admirable qu'il faut suivre.

(1) Dicentes quòd surrexit Dominus verè. *Luc. 24. 54.*

(2) Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David. *Apoc. 5. 5.*

(3) Dignus es, Domine, accipere librum, et aperire signacula ejus; quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni tribu, et lingua, et populo, et ratione. *Apoc. 5. 9.*

(4) Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. *Apoc. 5. 12.*

(5) Sedit in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. *Apoc. 5. 13.*

II. EXEMPLE ADMIRABLE QU'IL FAUT SUIVRE.

Saint Augustin, parlant de la Résurrection de Jésus-Christ, dit « que ce mystère est non-seulement un miracle de sa toute-puissance que nous devons admirer, mais encore un exemple que sa bonté nous propose à imiter. » Nous devons, comme nous l'enseigne l'apôtre saint Paul, imiter l'état de la Résurrection de ce divin Sauveur *par une vie nouvelle*, et ressusciter à la grâce, si nous avons eu le malheur de la perdre, de la même manière *qu'il est ressuscité à la vie glorieuse*¹. C'est pour tous les chrétiens une obligation indispensable ; c'est pour cela qu'anciennement l'Eglise baptisait les catéchumènes au temps de Pâques, afin de leur procurer une participation à la vie nouvelle de Jésus-Christ, par le sacrement de la renaissance spirituelle ; c'est pour cela que nous avons jeûné durant quarante jours, afin qu'étant morts aux convoitises de la chair par la pénitence et la mortification, nous puissions *nous renouveler dans l'intérieur de notre esprit*² ; enfin, c'est pour cela que tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, d'après la prescription du concile de Latran, dès qu'ils sont parvenus à l'âge de discrétion, sont obligés de se confesser et de communier à Pâques, afin que Jésus-Christ puisse revivre, par sa grâce, dans leurs cœurs, et qu'ils aient, par ce moyen, une résurrection plus étendue. J'ose même dire que notre résurrection spirituelle n'est pas de moindre importance, à notre égard, dans la morale chrétienne, que la vérité de la Résurrection de Jésus-Christ l'est dans les principes de la religion : *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité*, dit l'apôtre saint Paul, *notre foi est vaine, notre espérance est fausse, nous sommes*

(1) Ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. *Rom. 6. 4.*

(2) Renovamini autem spiritu mentis vestræ. *Ephes. 4. 23*

*encore engagés dans nos péchés*¹; ne pouvons-nous pas dire également que si nous ne sommes pas ressuscités spirituellement avec Jésus-Christ, notre foi est vaine, notre espérance est fausse, nous sommes encore engagés dans nos péchés?

Or, puisque nous devons ressusciter aujourd'hui, c'est-à-dire mener une vie nouvelle, et que la Résurrection de Jésus-Christ est le modèle de notre résurrection spirituelle, attachons-nous aux principaux traits qui caractérisent la Résurrection de ce divin Sauveur. Qu'y remarquerons-nous? Cinq qualités glorieuses que les corps des Bienheureux, dans le ciel, posséderont un jour après la résurrection générale, et que nous devons tâcher d'exprimer, par anticipation, dans notre conduite. Ces caractères, d'après l'enseignement de l'apôtre saint Paul, dans sa première *Épître aux Corinthiens*, se réduisent à cinq qu'il exprime de la sorte : *Le corps maintenant, dit-il, comme une semence, est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est mis en terre dans l'ignominie, et il ressuscitera tout glorieux; il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur; il est mis en terre comme un corps animal, et il ressuscitera comme un corps spirituel*². Ainsi : 1^o l'immortalité; 2^o l'agilité; 3^o la subtilité; 4^o l'impassibilité; 5^o la clarté : telles sont les prérogatives de ce corps glorieux, qui, sorti victorieux des ombres de la mort, a repris une vie qu'on ne peut désormais lui arracher, et telles doivent être celles d'une âme vraiment ressuscitée.

(1) Quòd si Christus non resurrexit, vana est fides vestra, adhuc enim estis in peccatis vestris. 1. Cor. 15. 17.

(2) Sic et resurrectio mortuorum. Seminatur in corruptione, surget in incorruptione; seminatur in ignobilitate, surget in gloriâ; seminatur in infirmitate, surget in virtute; seminatur corpus animale, surget corpus spiritale. 1. Cor. 15. — 42. 43. 44.

1^o L'IMMORTALITÉ.

Par là il faut entendre que Jésus-Christ, après sa Résurrection, n'était plus dorénavant sujet à la mort. En effet, il n'en est pas de cette Résurrection comme des autres résurrections que racontent les Evangélistes; celle-là fut solide et constante, tandis que celles-ci ne furent que de courte durée. Lazare, à la voix de Jésus-Christ, sortit aussi de son tombeau, où il était resté quatre jours¹; mais il n'en sortit que pour y rentrer bientôt. Cette jeune fille de l'Evangile que Jésus-Christ rappela à la vie², ainsi que le fils de la veuve de Naïm qu'il rendit à sa mère éplorée³, ne ressuscitèrent que pour mourir bientôt après; mais pour ce divin Sauveur, il est sorti de son tombeau pour n'y plus jamais rentrer. C'est l'apôtre saint Paul qui nous l'apprend : *Jésus-Christ, dit-il, sorti du sein des morts, ne meurt plus; la mort ne lui fera plus désormais ressentir ses atteintes*⁴. C'est en vain que l'impie Synagogue, au jour de son supplice insultait naguère à sa puissance et à sa divinité, lorsqu'elle lui disait avec le ton de la raillerie et le sourire du mépris : « *Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même*⁵. Il a ressuscité les morts, et il ne peut s'empêcher de mourir. » Il a fait plus; car il faut une plus grande puissance pour se rendre la vie, après l'avoir perdue, que pour se la conserver. Ecoutez-le lui-même célébrer sa victoire par la bouche des Prophètes et des autres écrivains sacrés, dans les beaux offices de ce jour solennel : « *J'étais mort, s'écrie-t-il, mais maintenant je suis vivant, et je vis pour les siècles des siècles*⁶. *Ma mort n'était qu'un léger sommeil et un assoupisse-*

(1) Joan. 11. 45.

(2) Matth. 9. 25.

(3) Luc. 7. 15.

(4) Scientes quod Christus resurgens ex mortuis jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur. Rom. 6. 9.

(5) Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. Matth. 27. 42.

(6) Ego sum vivus, et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæculorum. Apoc. 1. 18.

ment ; je me suis éveillé et je suis sorti de ce sommeil¹. O mort, où est maintenant ta victoire ? où est maintenant ton aiguillon² ? Je t'ai vaincue ; tu n'as plus désormais d'empire sur moi ; je t'ai arraché tes clefs. Oui, c'est moi qui ai maintenant les clefs de la mort et du tombeau³ ; j'en suis sorti pour n'y plus jamais rentrer. »

Voilà bien le modèle de notre résurrection : si elle est véritable, nous ne mourrons plus ; c'est-à-dire, que nous ne retournerons plus à nos péchés, que nous ne descendrons plus dans le tombeau des mauvaises habitudes où notre âme était comme ensevelie ; c'est-à-dire, que si véritablement la grâce du Seigneur nous a touchés, nous a changés, si cette grande solennité nous a renouvelés, nous allons persévérer dans tous nos bons sentiments et nos saintes dispositions ; toute notre vie va être pour Dieu seul, ainsi que le recommandait le bon et aimable saint François de Sales par ces paroles : « Dieu seul en tout, et tout pour Dieu seul. » Et ici, je n'entends pas parler du péché mortel, ce souverain mal de Dieu, ce monstre affreux, qui doit être banni à jamais de l'assemblée des saints, telle qu'est une Communauté de vierges consacrées au Seigneur. Non, telle n'est pas ma pensée. Ah ! si ce qu'à Dieu ne plaise, il s'en était trouvé une seule parmi vous, oui, une seule qui fût dans cet état de mort, avant la grande fête de Pâques, et qu'elle ait eu le bonheur de ressusciter à la grâce dans ces saints jours, elle saura, je n'en doute pas, apprécier son bonheur, conserver un dépôt si précieux, et, par une vie pure et sans tache, témoigner ainsi sa reconnaissance à son divin Libérateur qui *l'a fait sortir du lac de la profonde misère où elle était enfoncée⁴*. Mais c'est du péché véniel que je veux parler présentement ; c'est à

(1) Ego dormivi, et soporatus sum, et exurrexi. *Ps.* 3. 5.

(2) Absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus ? *1. Cor.* 15. — 54. 55.

(3) Et habeo claves mortis et inferni. *Apoc.* 1. 18.

(4) Eduxit me de lacu miserix et de luto fœcis. *Ps.* 59. 2.

l'âme qui le commettait de propos délibéré, qui menait une vie tiède et lâche dans le service de Dieu, que je m'adresse en ce moment ; oui, c'est à elle surtout que je recommande de ne plus remplir ses exercices de piété avec cette froideur, cette apathie, cette négligence qu'elle avait montrée jusqu'ici, ni de ne plus retomber dans son ancienne indifférence pour tout ce qui concerne la grande et importante affaire de sa perfection.

Ah ! ma chère Sœur, lui dirai-je, si vous agissez encore comme vous l'avez fait par le passé ; si vous continuez de vivre avec aussi peu de ferveur qu'auparavant ; si vous laissez apercevoir la même nonchalance dans l'accomplissement de votre emploi, ce sera une marque certaine que votre résurrection n'a pas été véritable ; elle aura manqué du premier caractère de la Résurrection de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elle n'aura pas été constante ni empreinte, pour m'exprimer ainsi, du cachet de l'immortalité. Voulez-vous donc qu'on conçoive de vous de meilleurs sentiments ? Agissez de telle manière que vos Sœurs et les autres personnes de la Communauté avec qui vous avez à vivre, ne gardent aucun souvenir de *cette vie ancienne qui est passée*, qu'elles soient, au contraire, portées à fixer leurs regards sur *cette vie toute nouvelle*¹ qui doit vous distinguer désormais ; faites en sorte qu'on ne voie plus en vous cette dissipation qui vous a causé tant de mal, qui a rendu inutiles tant de prières et d'oraisons, infructueuses tant de conférences et d'instructions religieuses, qui a été la source de l'abus de tant de grâces si précieuses ; dites adieu à cet orgueil, à cette fierté qui vous a portée à mépriser vos Sœurs, à cet amour-propre qui vous a empêchée de vous soumettre à celles qui vous tiennent la place de Dieu sur la terre ; renoncez à cette paresse, à cette nonchalance, ou, du moins, à cette lenteur qui, dans l'accomplissement de tout ce qui regarde votre emploi, vous a fait perdre un

(1) Vetera transierunt, facta sunt omnia nova. 2. Cor. 5. 17.

temps précieux que vous devez regretter aujourd'hui amèrement; donnez à voir, en votre personne, la règle religieusement observée, le silence scrupuleusement gardé, la ferveur dans la prière, le recueillement dans l'oraison, l'esprit de foi dans vos autres exercices de religion, l'habitude de la présence de Dieu dans l'ensemble de vos occupations journalières, la modestie religieuse dans tout votre extérieur, un profond respect dans le lieu saint; et c'est à ces marques que l'on jugera si votre résurrection est véritable. Ainsi, abandon de la vie ancienne, commencement d'une vie nouvelle, persévérance dans cette vie nouvelle, qui est une vie essentiellement chrétienne et religieuse, voilà comme doit agir une âme qui est vraiment ressuscitée; c'est de la sorte que sa résurrection renferme le premier caractère de la Résurrection de Jésus-Christ, *l'immortalité*.

2^o L'AGILITÉ.

Par là il faut entendre cette rapidité étonnante avec laquelle le corps sacré de cet Homme-Dieu se portait partout où il voulait. Ce divin corps, après sa Résurrection, allait aussi vite que notre pensée, et vous savez avec quelle rapidité notre esprit franchit les plus longues et les plus effrayantes distances : en un instant, il se transporte aux extrémités les plus reculées de la terre, il s'élève au plus haut des cieux, il descend dans les plus profonds abîmes de la terre. Or, c'est avec cette rapidité que Jésus-Christ se transportait dans les lieux les plus éloignés, sans avoir besoin de marcher. En un moment, il se rendait au sépulcre¹, dans le cénacle² sur le chemin d'Emmaüs³, sur les bords de la mer de Tibériade⁴, sur les montagnes de la Galilée⁵. O sainte agilité ! Heureuse l'âme qui te possède ! Nous ne vous la demandons pas maintenant, Seigneur,

(1) Joan. 20. 14.

(2) Joan. 20. 19.

(3) Luc. 24. 13.

(4) Joan. 21. 1.

(5) Luc. 24. 50.

pour nos corps, l'heure n'en est pas encore arrivée; il faut auparavant qu'ils aillent pourrir dans la terre, d'où ils ont été tirés, et qu'ils y soient réduits en poussière; mais daignez, ô mon Dieu, la donner au moins, dès à présent, à notre âme. Ah! *qui nous donnera les ailes de la colombe* pour quitter cette misérable terre, pour nous élever jusque dans les cieux, *et pour aller nous reposer en vous*¹, le seul bien véritable? Après votre Résurrection, ô divin Jésus! semblable à l'aigle, vous vous éleviez et preniez votre essor jusqu'au plus haut des nues; mais, comme le disait Moïse au peuple hébreu, *les aigles volent au-dessus de leurs petits pour leur apprendre à voler*². Ah! nous sommes vos enfants; daignez aussi nous apprendre à nous élever jusqu'au ciel, et à mépriser de plus en plus toutes les choses de la terre.

Oui, ma chère Sœur, *si vous êtes vraiment ressuscitée avec Jésus-Christ, vous ne rechercherez plus*, comme l'enseigne l'apôtre saint Paul, *que les choses du ciel, où il est assis à la droite de Dieu; vous n'aurez plus de goût que pour les choses du ciel, et vous laisserez de côté les choses de la terre*³; vous vivrez plus strictement que jamais hors du monde, non pas toujours en vous séparant entièrement du monde, puisque votre profession, du moins dans plusieurs Congrégations religieuses, vous oblige d'y paraître quelquefois, soit à cause des services que vous rendez au prochain dans les visites des pauvres et des malades, soit encore dans d'autres occasions où l'obéissance, ou bien certaines raisons de convenance nécessitent de temps en temps votre sortie hors de la Communauté; mais vous n'y

(1) Et dixi : Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? *Ps. 54. 6.*

(2) Sicut aquila provocans pullos suos ad volandum, et super eos volitans. *Deut. 32. 11.*

(3) Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram. *Coloss. 3. — 1. 2.*

serez que de corps, et non d'affection ou de cœur ; vous ne vous y trouverez que pour l'édifier par vos bons exemples, par vos paroles pleines de réserve, par votre prudence, votre modestie, votre douceur ; et, dès le moment que vous n'y aurez plus rien à faire, la crainte d'y offenser Dieu vous fera prendre votre essor, et vous donnera des ailes pour retourner, avec l'agilité de la colombe qui revole vers ses petits, dans votre chère Communauté, qui est *la demeure que vous avez choisie pour y habiter, à jamais, comme dans le lieu de votre repos*¹.

Oui, telle est la conduite d'une âme qui est vraiment ressuscitée ; elle n'a plus de goût que pour les choses d'en-haut, et laisse là toutes les choses d'ici-bas ; elle sait qu'elles sont indignes d'elle, qu'elles ne peuvent remplir la capacité du cœur humain, et qu'elle est appelée à de plus hautes destinées. Elle marche donc à grands pas dans les voies de la perfection ; elle y marche avec cette sainte agilité dont Jésus-Christ lui donne l'exemple après sa Résurrection ; elle met de côté toutes les lenteurs que la grâce ne connaît pas ; elle prend avec courage sur elle le joug du Seigneur Jésus : *s'il est doux et léger*², comme lui-même nous en assure dans le saint Evangile, elle n'ignore pas qu'il n'est léger que pour les âmes fidèles qui, au lieu de le trainer, le portent généreusement, et que pour les âmes dociles qui ne mettent pas d'obstacle aux inspirations de la grâce. Ah ! qui pourrait dire le bonheur qu'elle trouve à le porter ? Jésus-Christ, le Chef des prédestinés, que l'apôtre saint Paul, ce Docteur des nations, dans son langage admirable et divin, appelle *les prémices d'entre les morts*³, marche à sa tête et l'entraîne après lui ; elle, à son tour, pressée et animée par son exemple, marche à grands pas sur les traces

(1) Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo quoniam elegi eam. *Ps. 131. 15.*

(2) Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. *Matth. 11. 30.*

(3) Nunc autem Christus..., primitiæ dormientium. *1. Cor. 15. 20.*

de ce Chef adorable : et c'est ainsi que sa résurrection renferme le second caractère de la Résurrection de Jésus-Christ, *l'agilité*.

3^e LA SUBTILITÉ.

Par là il faut entendre que le corps de ce divin Sauveur était tellement spiritualisé, que la matière ne pouvait plus l'arrêter. Aucune de vous n'ignore comme ce corps fut enseveli : on l'enveloppa dans un grand linceul¹ ; on lui lia les pieds et les mains avec des bandelettes² ; on l'embauma dans cent livres de parfums précieux³ ; on couvrit le sépulcre d'une pierre énorme⁴ ; on apposa sur la pierre le sceau de l'autorité publique⁵ ; on rangea, autour de son corps, une nombreuse garde chargée de le veiller jour et nuit⁶. Cependant, ô vertu admirable du corps de Jésus-Christ ressuscité ! rien ne saurait l'arrêter ; nouveau Samson, il rompt les liens qui lui retenaient les pieds et les mains ; il se dégage du linceul qui l'enveloppait ; il se débarrasse de cette quantité de parfums dont il était tout couvert ; il traverse l'énorme pierre qu'on avait roulée sur son tombeau, comme on voit les rayons du soleil percer les vitres de nos maisons ; il passe au milieu des soldats qui l'entourent, sans qu'un seul puisse l'arrêter, sans qu'aucun même d'entre eux s'en aperçoive. Image bien naturelle d'une véritable résurrection ; c'est à ces traits que nous pourrions reconnaître si la nôtre est véritable : suivez-moi.

1^o Nous avons aussi des liens à briser : ce sont nos penchants corrompus, nos inclinations perverses, nos mauvaises habitudes. Funestes liens qui retiennent captive notre volonté, et auxquels fait allusion le prophète Isaïe, quand, s'adressant à une âme, dans la personne de la fille de Sion, il s'écrie : *Lève-toi, pauvre fille de Sion, secoue la poussière dont tu es toute couverte, brise les liens de*

(1) *Matth.* 27. 59.

(2) *Jean.* 19. 40.

(3) *Joan.* 19. 59.

(4) *Matth.* 27. 60.

(5) *Matth.* 27. 66.

(6) *Matth.* 28. 4.

*ton cou qui te tiennent, misérablement captive*¹. Or, si nous sommes vraiment ressuscités, nous briserons de plus en plus ces liens afin de jouir pleinement de la liberté des enfants de Dieu.

2° Nous avons aussi une bien grosse pierre à lever, une pierre bien pesante : c'est notre cœur, ce cœur toujours si froid, toujours si dur pour les choses de Dieu. Cœur de pierre ! Cœur insensible ! Cœur lâche ! Ah ! *qui nous donnera de soulever cette pierre*² ? Ce sera vous, ô mon Dieu ! Oui, à l'aide de votre grâce, nous viendrons à bout de soulever cette lourde pierre qui nous empêche de sortir de notre tombeau. Donnez-nous, ô divin Sauveur ! ce courage qui nous est si nécessaire.

3° Nous avons aussi à nous débarrasser d'un linceul qui couvre entièrement notre âme et qui la tient comme enveloppée : c'est cette misérable chair si souvent révoltée contre l'esprit, qui arrête, qui comprime les élans de cette âme ; qui la retient comme dans une prison, qui l'empêche de s'unir et de s'attacher à Dieu, qui fait sentir son aiguillon jusque dans la solitude la plus entière et la plus profonde : témoin de cette vérité un saint Jérôme, une sainte Marie l'Egyptienne et tant d'autres illustres et pieux solitaires. Malheureuse chair, dont les convoitises n'épargnent personne, pas même les plus grands Saints : témoin encore de cette vérité saint Paul, *ce vase d'élection*, ce Docteur des nations, choisi par Dieu lui-même *pour porter son nom aux rois de la terre*³, à qui une guerre intestine et humiliante arrachait ce cri de détresse : *Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort*⁴ ?

(1) Excutere de pulvere, consurge, sede Jerusalem, solve vincula colli tui, captiva filia Sion. *Is. 53. 2.*

(2) Quis revolvat nobis lapidem... ? *Marc. 16. 3.*

(3) Quoniam vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israël. *Act. 9. 15.*

(4) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? *Rom. 7. 24.*

4° Nous avons aussi à nous défaire d'une quantité de parfums : ce sont toutes les choses créées, destinées à nos usages, qui nous environnent de tous côtés, et qui, depuis le péché d'Adam, notre premier père, deviennent pour nous, à cause de la malice du démon, autant d'occasions d'offenser Dieu. Parfums perfides, dont il faut nous défier, et contre lesquels nous ne saurions trop nous tenir en garde ! Ce sont encore, et par-dessus tout, les attraits séduisants de la volupté qui se présentent à l'imagination. Oh ! défions-nous également de ces parfums enchanteurs et enivrants. Ils flattent les sens, mais ils tuent l'âme : *Dans le commencement, ils paraissent plus doux que le miel*, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *mais à la fin ils sont plus amers que l'absinthe* ¹.

5° Enfin, nous sommes aussi entourés d'ennemis qui veillent jour et nuit auprès de nous, ennemis bien plus dangereux que les soldats qui gardaient le corps de Jésus-Christ : *Ce sont*, dit le prince des Apôtres, *des lions rugissants qui tournent sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer* ². Ah ! si nous sommes vraiment ressuscités, nous triompherons de tous ces obstacles ; nous passerons, comme Jésus-Christ, à travers tous ces ennemis, et, bien loin d'être percés de leurs traits, nous n'en recevrons aucune atteinte. Oui, telle est la conduite d'une âme vraiment ressuscitée, et c'est ainsi que sa résurrection spirituelle renferme le troisième caractère de la Résurrection de Jésus-Christ, la *subtilité*.

4° L'IMPASSIBILITÉ

Par là il faut entendre que ce divin Rédempteur, après être sorti du tombeau, ne pouvait plus souffrir en quoi que

(1) Favus enim distillans labia meretricis..., novissima autem illius amara quasi absinthium. *Prov.* 5. — 3. 4.

(2) Quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, querens quem devoret. 1. *Petr.* 5. 8.

ce fût ; qu'il n'était plus sensible ni au froid, ni au chaud, ni à la faim, ni à la soif, ni à la douleur, ni à aucun des maux qui affligent le corps de l'homme. Sa chair adorable qui avait été immolée pour le salut du genre humain, cette chair virginale qui avait passé par les plus rudes épreuves, sans avoir jamais contracté la moindre souillure, il la vivifie dès le troisième jour, et lui donne la récompense justement attendue, en la rendant impassible à l'avenir. Oui, ce fut là une récompense bien méritée, par rapport à cette chair, de tout ce que Jésus-Christ eut à souffrir pour la gloire de son Père et pour notre salut. Son âme pareillement ne fut plus sujette ni à la tristesse, ni à la peine, ni au chagrin, ni à rien de ce qui avait été capable de faire une pénible et douloureuse impression sur elle avant la Résurrection.

Voilà encore un trait auquel nous pourrions reconnaître si nous sommes vraiment ressuscités. Si nous le sommes effectivement, il faut que nous devenions comme impassibles et insensibles à tout ; c'est-à-dire, que les peines et les plaisirs de cette vie ne fassent plus sur nous aucune impression. Une âme vraiment ressuscitée ne se réjouit qu'en Dieu seul, toutes les fois qu'elle éprouve quelque sujet de contentement, et, quand elle est dans l'affliction, elle témoigne une parfaite soumission et une entière résignation à son adorable volonté : « Ah ! Seigneur, s'écrie-t-elle alors avec une sainte Liduvine, si vous voulez éloigner de moi ce calice d'amertume, soyez béni ; si vous voulez, au contraire, que je le boive et que je l'épuise jusqu'à la lie, soyez encore béni. Si vous voulez que je sois dans la bonne santé et dans la joie, soyez béni ; si vous voulez, au contraire, que je sois dans la mauvaise santé, dans la tristesse et dans les larmes, soyez encore béni. » Unie à Jésus-Christ, sorti triomphant et glorieux du tombeau, par les liens les plus intimes, attachée à lui par les nœuds les plus étroits, elle n'agit plus, elle ne pense plus que de conformité avec lui ; elle n'a plus que du mépris, que de l'indiffé-

rence pour tout ce que les personnes du monde appellent plaisirs, biens, honneurs, dignités ; elle ne voit plus dans les grandeurs humaines et dans les pompes du siècle, dont les mondains sont si follement épris et pour lesquelles ils sont si passionnés, qu'un monceau de poussière qui s'élève et qui disparaît à l'instant. Il me semble l'entendre s'écrier comme saint Ignace de Loyola, avec cette impassibilité que ne saurait donner la nature : « O terre, que tu me paraîs vile et méprisable ! » Du sein de Jésus-Christ ressuscité et modèle de sa résurrection, elle voit, comme d'un port inaccessible aux tempêtes, cette mer orageuse du monde, sans cesse agitée et funeste par ses naufrages ; elle y voit les aveugles mortels se laisser à courir après la vanité et le mensonge, poursuivre toujours un fantôme ou une ombre de félicité qui leur échappe à chaque instant, passer leur vie dans des agitations d'esprit continuelles : tristes jouets de leurs passions et de l'inconstance des choses humaines. Mais, bien loin d'envier leur sort, elle n'en devient que plus insensible aux choses de la terre, pour lesquelles ils sont si passionnés : preuve certaine qu'elle est vraiment ressuscitée, et que sa résurrection renferme le quatrième caractère de la Résurrection de Jésus-Christ, *l'impassibilité*.

5° LA CLARTÉ.

Par là il faut entendre l'éclat dont brilla le corps du Fils de Dieu lorsqu'il ressuscita. Les Anges furent les seuls témoins de cette divine Résurrection ; des yeux mortels n'auraient jamais pu supporter une si grande lumière, et si les gardes qui étaient autour du tombeau, furent saisis d'épouvante, ce ne fut pas à la vue de Jésus-Christ sortant tout resplendissant de gloire de ce tombeau, mais à l'aspect de l'Ange qui vint lever la pierre du sépulcre, quand il en fut sorti : « Si la clarté de ce corps sacré, dit saint Chrysostôme, eût été visible, le soleil aurait été éclipsé par toute la terre, comme au jour de sa mort. » Un seul rayon de

sa gloire, échappé sur le Thabor pendant le cours de sa vie mortelle, suffit pour éblouir et faire tomber, la face contre terre, les trois Apôtres qui en furent les témoins¹, quel ne dut donc pas être l'éclat de la Résurrection de ce divin Sauveur, lui dont le Prophète avait prédit que *son sépulcre serait glorieux*² ! Ah ! ce n'est plus ce Jésus qu'Isaïe avait aperçu, par une lumière prophétique, dans un état si humiliant et si digne de compassion : *Nous l'avons vu*, disait-il, *il n'avait plus ni éclat ni beauté ; nous l'avons entièrement méconnu ; il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs qui sait ce que c'est que de souffrir ; son visage était tout à fait défiguré et comme caché sous le sang qui le couvrait ; nous l'avons pris pour un lépreux : nous l'avons considéré comme un homme frappé de Dieu et humilié sous le coup des anathèmes et des malédictions lancés du ciel contre lui*³. *Ce n'était pas un homme*, dit le Roi-Prophète, *il n'était plus qu'un ver de terre*⁴. Mais, au jour de sa Résurrection, Dieu l'élève autant qu'il s'était abaissé ; il change son deuil en réjouissance, sa tristesse en joie ; il le dépouille du vêtement de ses humiliations pour l'environner de l'éclat de sa majesté ; *il lui donne un nom qui est au-dessus de tous les noms ; il veut que tout genou fléchisse devant lui au ciel, sur la terre et dans les enfers*⁵. Ah ! s'écriait le grand Apôtre, en contemplant le Fils de Dieu

(1) Ceciderunt in faciem suam, et timuerunt valde. *Matth.* 17. 6.

(2) Erit sepulcrum ejus gloriosum. *Is.* 44. 40.

(3) Non est species ei neque decor ; et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum, despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, undè nec reputavimus eum. Verè languores nostros ipse tulit..., et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum à Deo, et humiliatum. *Is.* 53. — 2. 5. 4.

(4) Ego sum vermis et non homo. 21. 7.

(5) Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Philip.* 2. — 9. 10.

dans ce nouvel état si différent de celui où vient de nous le dépeindre le prophète Isaïe, *nous voyons aujourd'hui Jésus couronné de gloire et d'honneur, à cause des douleurs et des ignominies de sa Passion*¹.

C'est ainsi, à proportion, qu'il en doit être de chacune de vous. Oui, une âme vraiment ressuscitée est toute transformée en Jésus-Christ, et il s'opère, dans l'ensemble de sa conduite, un changement qui ne peut venir, il est vrai, que *de la droite du Très-Haut*², mais qui n'en est pas moins un signe certain de la vérité de sa résurrection spirituelle. Si autrefois elle n'a pas toujours édifié ses Sœurs, à cause de la manière dont elle a accompli certains points de la règle, elle veut maintenant que son exactitude à l'observer, les touche autant que ses infractions à cette même règle ont pu les scandaliser; ayant sans cesse présentes à l'esprit ces paroles du divin Sauveur dans le saint Evangile: *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux*³, elle fait en sorte que sa vie soit comme un flambeau qui éclaire tout ce qui l'environne; elle devient *cette lampe ardente*⁴, dont parle encore Jésus-Christ, et qui jette un vif éclat partout où elle brûle. En voyant sa ferveur dans la prière, sa régularité à s'acquitter de tous ses exercices de religion, sa ponctualité à observer la règle, son zèle à remplir tout ce qui est de son emploi, son esprit de soumission et de docilité à l'égard de sa Supérieure, de douceur et de patience envers ses égales, son horreur pour les plus petites fautes, son courage à surmonter les différents obstacles qui se rencontrent dans la voie de la perfection religieuse, ses Sœurs

(1) Videmus Jesum, propter passionem mortis, gloriâ et honore coronatum. *Heb. 2. 9.*

(2) Et dixi : Nunc cœpi; hæc mutatio dexteræ Excelsi. *Ps. 76. 10.*

(3) Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth. 5. 16.*

(4) Et lucernæ ardentes in manibus vestris. *Luc. 12. 35.*

s'en réjouiront ; elles en béniront et en glorifieront leur Père céleste ; et c'est ainsi qu'en répandant de plus en plus autour d'elle une vive lumière , sa résurrection spirituelle renfermera la cinquième qualité de la Résurrection de Jésus-Christ, la *clarté*.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que votre résurrection spirituelle, pour être véritable, doit nécessairement avoir ces différentes qualités du corps glorieux de Jésus-Christ ressuscité, comme je viens de vous le montrer dans le cours de cette Conférence ; que comme ce *premier né d'entre les morts*¹, ainsi que l'appelle l'apôtre saint Paul, une fois sorti des horreurs du tombeau, n'a plus vécu en homme mortel, sujet aux besoins de cette vie, mais en homme céleste et ressuscité ; de même c'est une obligation pour vous, qu'après votre résurrection, vous ne viviez plus d'une vie terrestre, mais d'une vie toute spirituelle, d'une vie semblable à celle de Jésus-Christ, et entièrement conforme à l'heureux état où se trouvent élevées, par la grâce, les âmes véritablement et sincèrement ressuscitées.

Heureuse, ô mon Dieu, oui, heureuse cette maison, si vous daignez y opérer cette admirable, cette divine résurrection ! C'est votre ouvrage, ô Seigneur Jésus ! vainqueur de la mort et du tombeau. Hélas ! si vous n'opérez pas cet heureux changement dans cette Communauté, où vos filles chéries, vivant dans la retraite et la solitude, sont éloignées de ce malheureux monde que vous avez maudit, où l'opèrerez-vous ? Ah ! empruntant les paroles de l'Eglise, « nous vous en conjurons par votre sainte Résurrection², » cette résurrection que publient aujourd'hui les Anges par

(1) Qui est principium, primogenitus ex mortuis. *Coloss. 1. 18.*

(2) Per sanctam Resurrectionem tuam. *Preç. Eccles.*

toute la terre, tirez-nous du tombeau de nos misères, de nos faiblesses, de notre tiédeur et de notre lâcheté dans votre service ; souvenez-vous que vous avez dit, en parlant de vos disciples : *Je veux qu'ils voient un jour ma gloire*¹ ; mais, comment nos corps pourront-ils voir votre Majesté, vous contempler face à face, participer à votre gloire et à votre félicité, si auparavant nos âmes ne ressuscitent et ne mènent une vie toute nouvelle ? Daignez donc, Seigneur, faire ce miracle de bonté et de puissance en faveur de vos épouses ; oui, du haut de votre autel, du fond de votre tabernacle, daignez leur donner cette vie nouvelle, leur accorder la grâce d'une véritable résurrection, et, après avoir fait leur bonheur ici-bas, vous le ferez encore dans l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) Volo ut videant claritatem meam. *Joan. 17. 24.*

LUNDI DE PAQUES.

SUR LES DEUX DISCIPLES D'EMMAÜS.

1. *Jésus-Christ raffermir leur foi.*
 2. *Jésus-Christ ranimer leur espérance.*
 3. *Jésus-Christ rallumer leur charité.*
-

Et ecce duo ex illis ibant ipsà die in castellum, quod erat in spatio stadiorum sexaginta ab Jerusalem, nomine Emmaüs.

Ce jour-là même, deux d'entre les disciples s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem.
Luc. 24. 13.

Que l'Evangile de ce jour est beau, mes Sœurs ! qu'il est touchant ! qu'il parle fortement à mon cœur ! Non, toutes les fois que l'année révolue nous ramène la seconde fête de Pâques, je ne puis le réciter à la sainte Messe, sans être véritablement ému ni sans éprouver intérieurement une bien douce satisfaction. Combien il intéresse en même temps et par sa simplicité et par sa manière naïve de raconter ! quelle riche matière d'instruction il nous fournit ! quelle source abondante de conséquences pratiques en découle à chaque verset ! Cet Evangile nous parle de deux disciples du Sauveur qui s'en allaient, ainsi que nous l'apprennent les paroles de mon texte, à un bourg nommé Emmaüs, et qui, chemin faisant, s'entretenaient ensemble des événements qui venaient de se passer, les jours précédents, dans la ville de Jérusalem. Comme ils étaient extrêmement ébranlés de tout ce dont ils y avaient été

témoins, l'Évangéliste nous raconte leur incertitude, et nous les représente dans trois dispositions bien dangereuses. D'abord, ils ne croyaient plus que faiblement en Jésus-Christ; ensuite, ils n'espéraient presque plus en lui; enfin, par une suite nécessaire, ils ne lui étaient plus guère attachés; mais ce divin Sauveur, qui, en vertu d'une des glorieuses qualités de son corps ressuscité, c'est-à-dire l'agilité, se transportait partout où il voulait avec une rapidité étonnante et aussi vite que la pensée, se joignant à eux tout à coup sur le chemin d'Emmaüs et s'entretenant avec eux: 1^o raffermir leur foi; 2^o ranimer leur espérance; 3^o rallumer leur charité. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. JÉSUS-CHRIST RAFFERMIT LEUR FOI.

La foi de ces deux disciples n'était plus qu'une foi chancelante et faible, depuis qu'ils avaient vu leur divin Maître condamné à la mort et livré au supplice honteux de la croix; ils avaient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte et mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendaient, ce Messie qui devait sauver Israël, ce Messie dont ils se formaient de si hautes idées. Voilà ce qu'on peut appeler le désordre ou le scandale de leur foi; car c'est, au contraire, pour cela qu'ils devaient croire en Jésus-Christ: c'est, dis-je, parce qu'ils l'avaient vu mourir dans l'opprobre et crucifié. Ainsi, de ce qui devait être pour eux un motif de foi, ils se faisaient un obstacle à la foi même; ils commençaient à douter et à ne plus croire par la même raison qu'il eût dû les déterminer à croire, et le mystère de la croix leur devenait, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble, au lieu que s'ils eussent bien raisonné, c'était le mystère de la croix qui devait les rassurer et les confirmer. Que fait donc le Fils de Dieu? Il leur reproche leur aveuglement, et les convainc par trois preuves invincibles, bien capables de confondre et de détruire leur incrédulité.

PREMIÈRE PREUVE.

Il leur montre que tous les Prophètes qui avaient parlé du Messie, après l'avoir si hautement exalté, et l'avoir annoncé comme le Libérateur d'Israël, avaient en même temps déclaré qu'il souffrirait tout ce qu'en effet il avait souffert; il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties, où se trouvaient marquées si distinctement et en détail les différentes circonstances de sa Passion : le jour de sa mort¹, le prix donné à celui qui l'avait vendu², l'emploi qu'on avait fait de cet argent³, le partage de ses habits⁴, le fiel et le vinaigre qu'on lui avait présenté à boire⁵, etc : d'où il les oblige à conclure que leur incrédulité est non-seulement mal fondée, mais absolument insensée et déraisonnable, puisqu'il résultait de là que s'il n'avait pas été trahi et livré, comblé et rassasié d'opprobres, condamné et attaché à la croix, il ne serait pas Celui qu'avaient prédit les Prophètes ou que ces Prophètes se seraient trompés à son égard, leurs prophéties n'ayant pas été accomplies dans sa personne : contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée et scandalisée. Mais, parce que ce Dieu sauveur avait enduré la mort et le tourment de la croix, tout s'accordait parfaitement et se conciliait; les oracles étaient vérifiés : il ne manquait rien à l'accomplissement des Ecritures ; on voyait dans lui ce Messie, d'une part, victorieux et triomphant, et de l'autre, meurtri, ensanglanté et défiguré ; d'une part, le Dieu de gloire, et de l'autre, l'homme de douleurs, couvert d'opprobres et d'ignominies, devenu le dernier des hommes ; que dis-je ? moins qu'un homme, un ver de terre : première preuve convaincante et sans réplique.

(1) In dimidio hebdomadis deficiet hostia. *Dan.* 9. 27.

(2) Appenderunt mercedem meam triginta argenteos. *Zach.* 11. 12.

(3) Projecit illos in domum Domini ad statuarium. *Zach.* 11. 15.

(4) Diviserunt sibi vestimenta mea. *Ps.* 21. 19.

(5) Dederunt in escam meam fel, et potaverunt me aceto. *Ps.* 68. 26.

DEUXIÈME PREUVE.

Il les fait souvenir que lui-même, qui avait mis fin à la Loi et aux Prophètes, leur avait parlé plus d'une fois de son crucifiement et de sa mort; qu'il les en avait avertis par avance, et qu'il les y avait ainsi préparés, afin que, dans le temps, ils n'en fussent point surpris, et qu'ils se rappelaient la mémoire de tout ce qu'il leur avait prédit. Rien donc ne devait plus les fortifier, que de voir toutes ses prédictions si ponctuellement exécutées, comme, au contraire, rien n'eût dû les jeter dans une plus grande incertitude, ni les faire douter avec plus de fondement, s'il était mort d'une autre manière, et qu'il n'eût pas enduré une si douloureuse Passion. Et en effet, après leur avoir dit expressément: *Nous allons à Jérusalem, et tout ce que les Prophètes ont écrit du Fils de l'homme, s'accomplira; on le livrera aux Gentils, on le couvrira d'ignominies, on lui crachera au visage, il sera flagellé, et ensuite on le mettra en croix*¹, après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils dû penser de lui? et, bien loin de le reconnaître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'était pas même Prophète? Mais, par une règle tout opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'était passé; ayant su la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche et la comparant avec le succès, où rien n'était omis de ce qu'elle contenait, n'y avait-il pas là de quoi les soutenir, de quoi les consoler, et ne devaient-ils pas dire: « Voilà justement ce que notre Maître nous avait marqué; toutes ses paroles étaient véritables, et c'est sans aucun doute l'Envoyé de Dieu? » tellement que c'était en eux une extrême folie et l'aveugle-

(1) Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per Prophetas de Filio hominis; tradetur enim Gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur, et postquam flagellaverint, occident eum. *Luc. 18. — 31. 32.*

ment le plus grossier, de prendre de là même un scandale directement contraire non-seulement à la foi, mais encore au bon sens et à la raison : seconde preuve sans réplique également et non moins convaincante.

TROISIEME PREUVE.

Outre les anciennes prophéties et ses propres prédications, Jésus-Christ leur fait entendre et leur explique comment *il était nécessaire que le Christ souffrit, et que, par ses souffrances, il entrât dans sa gloire*¹ : nécessaire qu'il souffrit, parce qu'il devait satisfaire à Dieu, réformer le monde, nous donner l'exemple, et, en nous servant de modèle, être notre règle, notre soutien, notre consolation ; nécessaire que, par ses souffrances, il entrât dans sa gloire, parce qu'une des marques de sa divinité devait être de parvenir, par l'humiliation de la croix, à la possession de toute la gloire dont un Dieu est capable. Ce moyen si singulier et si disproportionné ne convenait qu'à Dieu, et surpassait toutes les vues et toutes les forces de l'homme. Démonstration encore plus sensible pour nous et plus touchante que pour les deux disciples d'Emmaüs, puisque nous voyons dans l'effet ce qu'ils ne faisaient que prévoir dans l'avenir. Jésus-Christ est monté au plus haut des cieux, et, par la voie de la tribulation et de la confusion, il est arrivé au comble de la gloire. Ah ! si tout cela ne servait pas à rendre notre foi plus ferme, ne pourrait-on pas nous dire aussi comme ce divin Sauveur le disait à ces deux disciples : *O insensés dont le cœur est tardif à croire*² !...

Demandez donc à Dieu, mes Sœurs, le don de la foi, car c'est un don de Dieu, et l'un des plus grands dons ; conservez-le avec tout le soin possible, et ne vous le laissez

(1) Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam? *Luc. 24. 26.*

(2) O stulti, et tardi corde ad credendum!... *Luc. 24. 25.*

pas enlever par les pensées contraires que pourrait vous suggérer l'esprit de ténèbres ; afin d'exciter souvent cette foi et de la réveiller en vous, formez-en des actes fréquents durant le cours de la journée, surtout le matin, en vous levant, et le soir, en vous couchant ; s'il vous survient des difficultés, faites-vous instruire ; mais, pour cela, écoutez avec attention, avec soumission, sans obstination ; ne prêtez jamais l'oreille à ce qui pourrait tant soit peu blesser la foi ; ces sortes de discours sont toujours très-pernicieux et très-nuisibles, et il est rare que les âmes les plus fidèles n'en remportent pas certaines impressions qu'elles ont de la peine à effacer, et dont il est aussi difficile de se défaire qu'il est aisé de les prendre ; entre tous les articles de notre foi, attachez-vous surtout à vous bien pénétrer de cette vérité essentielle, qu'il a fallu que Jésus-Christ endurât toutes les ignominies et toutes les douleurs de sa Passion, avant de recevoir la gloire de sa Résurrection. Cette pensée vous préservera de plus en plus d'un double scandale qui règne dans le monde. Car d'abord, le monde naturellement se révolte contre une religion qui ne propose à ses sectateurs, pour objet de leur culte, qu'un Dieu crucifié ; mais, plus vous comprendrez ce mystère des souffrances et des humiliations de l'Homme-Dieu, plus vous le trouverez adorable. Ensuite, il y a encore un autre scandale qui n'est que trop commun dans le monde, c'est d'être étonné de voir sur la terre beaucoup de bons chrétiens, de personnes vertueuses dans l'affliction : peut-être même quelques-unes d'entre vous se sont-elles surprises dans cette pensée. Mais, du moment que vous aurez une foi vive de l'obligation où était Jésus-Christ même de subir la mort et la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuse, vous vous estimerez heureuses d'avoir part à son calice ; vous reconnaîtrez en cela une providence et une miséricorde toutes spéciales, vous vous confondrez des plaintes et des murmures où vous vous êtes peut-être laissées aller, et, vous appliquant les paroles du Fils de Dieu

aux deux disciples d'Emmaüs, vous vous écrieriez : *O aveugles et insensées que nous sommes, ne fallait-il pas que le Christ lui-même souffrit, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?*

II. JÉSUS-CHRIST RANIME LEUR ESPÉRANCE.

La foi de ces deux disciples étant devenue si faible et si chancelante, c'était une conséquence nécessaire que leur espérance s'affaiblit à proportion. Ils avaient espéré en Jésus-Christ, mais on peut dire qu'ils n'espéraient plus, ou qu'ils n'espéraient qu'imparfaitement ; ils avaient espéré, comme ils le témoignent eux-mêmes : *Nous espérons que ce serait lui qui rachèterait Israël*¹, mais leur espérance était bien loin d'être la même. En effet, si elle eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement : *Nous espérons*, mais ils auraient ajouté : « Nous espérons encore et nous sommes sûrs que notre espérance ne sera point trompée. » Ce n'était plus là leur disposition, parce qu'il y avait deux erreurs dans leur espérance : 1^o l'une, par rapport au fond ; 2^o l'autre, par rapport au temps.

1^o ERREUR PAR RAPPORT AU FOND.

Ils espéraient que Jésus-Christ rétablirait le royaume d'Israël, qu'il délivrerait les Juifs de la servitude où ils étaient réduits, qu'il les remettrait dans l'éclat et dans la gloire où ils avaient été, qu'il les comblerait de prospérités et les rendrait puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avaient conçu et ce qu'ils s'étaient promis de lui. Or, en cela, leur espérance était une espérance mondaine et toute terrestre : espérance qui n'avait pas Dieu pour objet, qui ne s'élevait pas au-dessus de l'homme, qui n'allait pas au solide bonheur, mais qui s'attachait à des biens périssables, au lieu de chercher avant tout le royaume de Dieu

{1} Nos sperabamus quia ipse esset redempturus Israël. *Luc. 24. 21.*

et sa justice ¹, comme il le leur avait enseigné dans ses prédications; espérance qui tenait encore du judaïsme et n'avait rien de la loi de grâce, de sorte qu'ils étaient par-là semblables à ces Israélites qui, méprisant la manne du ciel, avaient soupiré après les oignons d'Égypte ², et s'étaient dégoûtés de la nourriture délicate que Dieu leur préparait dans le désert ³; espérance qui les rendait tout charnels, comme ces anciens Juifs au goût desquels Dieu s'était accommodé, ne leur promettant que la fertilité de leurs moissons, que l'abondance du blé et du vin, que la défaite de leurs ennemis, que des avantages, en un mot, purement humains; mais, par-dessus tout, espérance fausse et erronée.

En effet, Jésus-Christ leur avait fait expressément entendre que son royaume ne serait pas de ce monde ⁴; il devait les délivrer, mais de leurs péchés et non point de la servitude des hommes; il ne s'était pas engagé à les rendre heureux dans la vie, puisque, au contraire, il leur avait dit: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et qu'il me suive* ⁵, et que, bien loin de leur promettre des prospérités sur la terre, il ne leur avait annoncé que des souffrances. En quoi donc consistait leur erreur? Elle consistait en ce qu'ils confondaient les choses, interprétant d'un royaume temporel et visible, ce qui n'était vrai que d'un royaume spirituel et intérieur, et ne comprenant pas la nature des biens que la venue de Jésus-Christ et sa mission devaient procurer aux hommes.

N'est-ce pas là ce qui vous est arrivé à vous-même, ma chère Sœur? Vous espérez en Dieu, mais, si vous vous

(1) Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus. *Matth.* 5. 55.

(2) In mentem nobis veniunt.... porrique, et cepe, et allia. Nil aliud respiciunt oculi nostri nisi Man. *Num.* 44. — 5. 6.

(3) Anima nostra nauseat super cibo isto levissimo. *Num.* 21. 5.

(4) Ego non sum de hoc mundo. *Joan.* 8. 23.

(5) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth.* 16. 24.

consultez bien et si vous démêlez bien les sentiments de votre cœur, vous trouverez que vous ne l'espérez pas toujours lui-même, ou, du moins, que vous ne l'espérez pas lui-même préférablement à tout : de là vient que quand vous voyez votre espérance frustrée, vous commencez à perdre confiance en Dieu, et que vous dites comme ces disciples d'Emmaüs : *Nous espérions*. Oui, j'espérais qu'en servant Dieu avec fidélité, il aurait soin de moi, il m'assisterait dans cette rencontre, il me protégerait dans cette épreuve, il me délivrerait de cette affliction ; j'espérais qu'ayant recours à lui, il écouterait ma prière, il seconderait mes desseins, il bénirait cette entreprise commencée pour sa plus grande gloire ; j'espérais qu'en m'attachant à lui, je goûterais plus de douceur dans son service ; mais rien de tout cela, et, après tant de vœux, je me trouve toujours dans le même état, dans la même aridité, dans la même sécheresse, j'éprouve toujours les mêmes dégoûts : marque donc que vous espériez mal, c'est-à-dire que vous aviez une espérance trompeuse, mal conçue, et que vous n'espériez pas Dieu préférablement à tout, préférablement à vous-même.

« Non, mes Frères, disait saint Augustin aux fidèles de l'Eglise d'Hippore, qu'aucun de vous ne se promette une vie heureuse et tranquille, parce qu'il est chrétien : Jésus-Christ ne nous a point admis parmi ses disciples à cette condition. Quand un soldat s'enrôle dans une milice, on ne lui dit point qu'il vivra paisiblement, mais on l'avertit qu'il faut agir, fatiguer, s'exposer : et comme il s'y attend, il n'est point étonné des marches pénibles qu'on le force de faire, ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ, continuait ce saint Docteur : ce divin Conquérant nous a enrolés dans sa sainte milice, non pas pour jouir de nos aises et de toutes nos commodités, mais pour détruire en nous le péché, pour combattre nos vices et nos passions, et pour avoir part à ses souffrances et à ses humiliations ; c'est là ce qu'il nous a tant de fois répété

dans son Evangile, et sur quoi nous avons dû compter : par conséquent quoi que nous ayons à souffrir de fâcheux selon la nature et dans la vie présente, nous n'en devons point être surpris ni déconcertés, et c'est même ce qui doit donner à notre espérance un nouvel accroissement de confiance et un nouveau degré de fermeté. »

2^e ERREUR PAR RAPPORT AU TEMPS.

Oui, une autre erreur des deux disciples d'Emmaüs fut à l'égard du temps. Le Fils de Dieu leur avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour ; ce troisième jour n'était pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience : *Nous voici, disent-ils, au troisième jour que toutes ces choses sont arrivées, sans que nous ayons rien vu¹. Ce n'est pas, ajoutent-ils, que quelques femmes n'aient été avant le jour au sépulcre, et que, n'ayant point trouvé son corps, elles ne nous aient étonnés en rapportant qu'elles avaient vu des Anges qui leur assurèrent qu'il était vivant². Quelques-uns de nous y sont allés, et ont, en effet, trouvé les choses comme les femmes les avaient dites ; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé³.* Toutes ces particularités devaient relever leur espérance et les encourager ; mais leur empressement l'emporte sur tout cela, et, au lieu d'attendre en paix et avec persévérance, ils s'inquiètent et se découragent.

Telle est encore la disposition de beaucoup d'âmes. Elles espèrent en Dieu, il est vrai, mais elles ne savent ce que c'est que d'attendre avec tranquillité et en repos l'accom-

(1) Et nunc super hæc omnia, tertia dies est hodiè quòd hæc facta sunt. *Luc. 24. 21.*

(2) Sed et mulieres quædam ex nostris terruerunt nos, quæ ante lucem fuerunt ad monumentum, et, non invento corpore ejus, venerunt dicentes se etiam visionem Angelorum vidisse, qui dicunt eum vivere. *Luc. 24. — 22. 23.*

(3) Et abierunt quidam ex nostris ad monumentum, et ita invenerunt sicut mulieres dixerunt, ipsum verò non invenerunt. *Luc. 23. 24.*

plissement des promesses de Dieu ; elles veulent que Dieu les exauce tout d'un coup ; elles se lassent de lui demander si souvent et si longtemps, et le moindre délai les rebute, comme si la persévérance n'était pas une condition nécessaire de la prière, pour obtenir les grâces du ciel ; comme si ces grâces divines ne valaient pas bien celles que les partisans du monde attendent de lui, et qu'ils sont si constants à poursuivre et à rechercher ; comme si Dieu n'était pas le maître de ses dons, et que ce ne fût pas à lui de juger en quel temps et en quelle conjoncture il est à propos de les répandre sur nous.

Confiez-vous donc, ô épouses de Jésus-Christ, en la bonté de notre Dieu, et laissez agir sa providence, sans entreprendre de lui prescrire aucun terme ; s'il tarde à vous répondre, prenez patience et réprimez les mouvements précipités de votre cœur. Voilà le grand principe, et en quoi vous devez, au moins, imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Et pour m'adresser à vous en particulier, ma chère Sœur, vous vous plaignez qu'il y a tant d'années que vous lui demandez telle grâce, et que vous ne l'avez pu encore obtenir ; mais lui-même, combien n'y a-t-il pas d'années qu'il vous sollicite, qu'il vous presse intérieurement de réprimer cette passion dominante, de lui sacrifier cette inclination, de vous défaire de cette habitude, de changer de vie et de travailler à une sainte réformation de votre conduite ! combien de fois ne s'est-il pas fait entendre là-dessus au fond de votre âme par ses inspirations, et combien de fois ne vous a-t-il pas parlé extérieurement par la voix et les exhortations de ses ministres ! Lui avez-vous accordé ce qu'il désirait de vous ? n'avez-vous pas différé ? ne différez-vous pas encore tous les jours ? Et néanmoins se rebute-t-il ? cesse-t-il ses poursuites ? vous abandonne-t-il à vous-même ? ne devait-il pas être plus fatigué de vos retardements que vous des siens ? Car enfin, les siens ne tendent, selon les vues de sa sagesse, qu'à votre bien et à votre salut ; mais les vôtres,

par une obstination opiniâtre, ne vont qu'à le déshonorer. et, si vous ne prenez une bonne et sincère résolution pour l'avenir, ils finiront par vous perdre. Réglez-vous donc sur cet adorable et divin Modèle ; soyez patiente envers Dieu comme il l'est envers vous ; dès que vous persévérez, il n'y a rien que vous ne puissiez espérer de sa miséricorde ; et c'est ainsi que votre espérance sera bien supérieure à celle des deux disciples d'Emmaüs.

III. JÉSUS-CHRIST RALLUME LEUR CHARITÉ.

En effet, de l'affaiblissement de la foi et de l'espérance, suivait enfin le relâchement de leur charité. Ces deux disciples avaient aimé Jésus-Christ ; c'était à eux, comme aux autres, que cet Homme-Dieu avait dit : *Mon père vous aime, parce que vous m'aimez*¹. Ils avaient, dans les rencontres, montré du zèle pour ce Dieu sauveur ; mais ce zèle, autrefois si ardent, paraissait tout refroidi. Ils étaient tristes, et cette tristesse n'était autre chose qu'un dégoût de son service, qu'un chagrin secret de s'être engagés à le suivre, qu'une sécheresse de cœur, qu'un abattement d'esprit ; et il n'y a rien de plus opposé à la ferveur de l'amour de Dieu et de la piété chrétienne, qu'une telle désolation. Etat malheureux, quand on ne prend pas soin de s'en relever, qu'on ne fait nul effort pour cela. Etat dangereux pour les âmes faibles et peu expérimentées dans les choses de Dieu ; c'est la tentation la plus commune et la plus forte dont se sert le démon pour attaquer les personnes qui commencent à marcher dans les voies de la perfection, et pour les renverser. Etat pénible pour une âme fidèle qui veut s'y soutenir ; mais aussi état d'un très-grand mérite pour elle, lorsque, l'envisageant comme une épreuve et s'estimant heureuse d'avoir cette occasion de marquer à Dieu

(1) Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis. *Jean 16 27.*

son attachement inviolable, elle porte avec courage toutes les aridités, tous les ennuis, et avance toujours du même pas et avec la même résolution. Or, comment Jésus-Christ ranime-t-il ces deux disciples affligés et tout abattus? comment rallume-t-il dans leur cœur le feu de son amour? Il le fait en trois manières et par trois moyens : 1^o par ses discours ; 2^o par la pratique des bonnes œuvres ; 3^o par l'usage de la divine Eucharistie.

1^o PAR SES DISCOURS.

Il se joint à eux, il se mêle dans leur conversation, il s'accommode à leur disposition présente, il se fait voyageur comme eux et marche au milieu d'eux ; il leur parle, il les interroge, il leur répond. Cependant, sa grâce agit secrètement ; il s'insinue peu à peu dans leur esprit : autant de paroles qu'il prononce, ce sont autant de traits enflammés qui les touchent, qui les percent, qui les brûlent d'une ardeur toute nouvelle. C'est ce qu'ils témoignèrent bien dans la suite, quand ils vinrent à le reconnaître : *N'est-il pas vrai*, se disaient-ils l'un à l'autre, *que notre cœur était tout brûlant dans nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures* ¹? Ainsi, se vérifia ce qu'avait dit à Dieu le Prophète royal : *Votre parole, Seigneur, est une parole de feu, et du feu le plus vif et le plus pénétrant* ². Ainsi, ces deux disciples éprouvèrent-ils par avance ce que tous les Saints, depuis eux, ont éprouvé, et ce que nous a si bien marqué un des hommes les plus versés dans la vie intérieure, le célèbre Gerson, lorsqu'il nous représente les douceurs que goûte une âme en s'entretenant avec Dieu : « Il n'y a point, dit-il entre autres choses, de peine si amère, qui ne s'adoucisse dans ces communications divines, ni d'ennui si triste et si

(1) Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in viâ, et aperiret nobis scripturas? *Luc. 24. 52.*

(2) Ignitum eloquium tuum vehementer. *Ps. 118. 110.*

désolant, qui n'y trouve son soulagement et sa consolation. »

2° PAR LA PRATIQUE DES BONNES OEUVRES.

Quand ils sont arrivés au bourg d'Emmaüs, Jésus-Christ fait semblant de vouloir passer outre et aller plus loin, et, par-là, il leur présente une occasion d'exercer envers lui l'hospitalité. Ils l'exercent, en effet ; ils le pressent de rester avec eux ; ils lui remontrent qu'il est déjà tard : *De-menez avec nous*, lui disent-ils, *parce que la nuit s'ap-proche et que le jour est sur son déclin*¹ ; et, parce qu'il ne se rend pas d'abord, ils lui font de nouvelles instances, ils vont même jusqu'à lui faire une espèce de violence². Il ne s'était pas encore fait connaître à eux ; ils ne le regardaient que comme un voyageur, et ce ne fut pas sans une providence particulière de cet Homme-Dieu, qui voulait épurer leur charité et qu'elle en devint plus méritoire. En effet, s'ils l'eussent connu pour leur Maître, ce n'eût pas été proprement une charité de l'arrêter, leur seul intérêt les y eût portés ; s'il se fût invité de lui-même, ou que, sans nulle résistance, il eût accepté leur première invitation, leur charité eût encore moins paru ; mais elle éclate tout entière dans l'empressement qu'ils lui témoignent, jusqu'à l'obliger, en quelque sorte, de rester malgré lui. Aussi, ne fut-elle pas sans récompense : « Lorsqu'il marchait avec eux, remarque saint Grégoire, Pape, et qu'il leur expliquait les divines Ecritures, ils ne purent découvrir qui il était ; mais, dans le repas qu'ils lui avaient offert et qu'ils firent ensemble, il se déclara enfin, et les combla d'une joie indicible en se faisant tout à coup reconnaître à eux. »

(1) Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinatus est jam dies.
Luc. 24. 29.

(2) Et coegerunt illum dicentes : Mane nobiscum. *Luc. 24. 29.*

3° PAR L'USAGE DE LA DIVINE EUCHARISTIE

Oui, ce fût dans la communion, c'est-à-dire selon le langage de l'Ecriture, *dans la fraction du pain*, qu'ils reconnurent Jésus-Christ : *Car il arriva*, dit le texte sacré, *que, lorsqu'il était à table avec eux, il prit le pain et le bénit, et que l'ayant rompu, il le leur donna ; en même temps leur yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent*¹. Ils le reconnurent, dis-je, dans cette sainte action, et, en le reconnaissant, ils se souvinrent de l'amour qui l'avait engagé à instituer pour eux et pour tous les fideles l'adorable sacrement de son corps. Ce souvenir les toucha et réveilla dans leur cœur les sentiments d'un amour tendre et affectueux ; mais de plus, ils sentirent dans leur âme les opérations salutaires de ce sacrement de vie et ses admirables effets, dont le premier est le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jésus-Christ. Il est certain, en effet, que c'est surtout dans la communion, que s'accomplit ce que disait le Sauveur du monde en parlant de lui-même : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume*²? Son intention et le principal dessein qu'il se propose en se donnant à nous dans cet adorable mystère, est de nous embraser de son amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. De là ce zèle et cette sainte précipitation des deux disciples qui tout à coup se levent, retournent à Jérusalem, annoncent aux onze Apôtres et aux autres disciples la Résurrection de leur Maître, protestant hautement qu'ils l'ont vu eux-mêmes, qu'ils l'ont reconnu *dans la fraction du pain*³, et qu'ils sont prêts, au péril de leur vie, à en

(1) Et factum est, dum recumberet cum eis, accepit panem, et benedixit, ac fregit, et porrigebat illis. Et aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt illum. *Luc. 24. — 30. 31.*

(2) Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? *Luc. 12. 49.*

(3) Et quomodo cognoverunt eum in fractione panis. *Luc. 12. 49.*

rendre témoignage. Or, ce sont ces trois mêmes moyens dont vous devez vous servir pour renouveler en vous la ferveur de votre dévotion et de votre amour envers Dieu. Pourquoi y a-t-il, même jusque dans la religion, des âmes lâches, tièdes, indifférentes, ayant peu de goût pour le service de Dieu, et ne s'affectionnant presque pas aux exercices de piété qui y sont en usage? En voici les trois raisons les plus communes.

1^o De quoi s'entretient-on dans les récréations? de quoi parle-t-on? les conversations y ont-elles ce caractère qu'il est tant à désirer de voir régner dans une Communauté, c'est-à-dire se ressentent-elles de la piété? montrent-elles qu'on est vraiment animé de l'esprit religieux? à entendre raisonner et discourir certaines Sœurs, durant ce temps, pourrait-on distinguer le saint état qu'elles professent? leur langage est-il tel que le voulait le grand Apôtre, quand il disait aux premiers chrétiens : *Mes Frères, que l'on n'entende point parmi vous de paroles contraires à la bienséance, folles ou bouffonnes, ce qui ne convient pas à votre vocation; mais plutôt que vos paroles soient des paroles d'actions de grâces*¹; comme s'il leur eût dit : « Entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des grâces que vous en avez reçues, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés; car voilà de quoi doivent parler les Saints. » Est-ce ainsi qu'elles conversent dans les récréations? est-ce sur cela que roulent ces entretiens où l'on perd le temps? Encore si l'on n'y perdait que le temps; mais on y offense le prochain par des railleries, par des médisances; ou, du moins, on s'y dissipe, on s'y remplit l'imagination de mille bagatelles, de mille idées vaines, d'autant plus contraires à l'état religieux, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siècle.

(1) Aut turpitudō, aut stultiloquium, aut scurrilitas, quæ ad rem non pertinet; sed magis gratiarum actio. *Ephes. 5. 4.*

Après cela, faut-il s'étonner, ma chère Sœur, si vous vivez dans si une grande indifférence et une telle froideur pour Dieu? Comment l'aimeriez-vous de cet amour sensible qu'ont eu pour lui les Saints, quand vous ne pensez alors presque jamais à lui, que vous ne parlez presque jamais de lui, que vous semblez même éviter ces sortes d'entretiens comme ennuyeux et importuns? Il y aurait bien plus lieu d'être surpris que la ferveur de votre dévotion pût subsister avec cela, et ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme *les mauvais discours*, selon l'apôtre saint Paul, *corrompent les bonnes mœurs*¹, ainsi les entretiens pieux raniment les âmes les plus languissantes. Si donc vous vous trouvez dans cet état de langueur où Dieu, par une juste punition, permet que vous tombiez au lieu de vous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allez au remède; cherchez à vous entretenir de Dieu durant le temps de vos récréations; formez de saintes liaisons avec celles d'entre vos Sœurs que vous savez être plus attachées à Dieu et plus disposées à vous parler des choses de Dieu; rendez-vous assidue à les entendre, et alors vous sentirez dans le cœur ce que sentirent les deux disciples d'Emmaüs, et vous vous écrierez comme eux : « De quelle ardeur mon âme n'est-elle pas embrasée ! » C'est par-là que l'esprit de Dieu se communique ; c'est par-là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses *Confessions*, fut intérieurement ému et changé : *La bouche*, dit Jésus-Christ, *parle de l'abondance du cœur*², et, à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe et dont il s'entretient.

2^o Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les bonnes œuvres propres du saint état où l'on s'est engagé. En effet, de même que *la foi est morte sans les œuvres*³, selon l'apôtre saint Jacques, et

(1) Corruptant mores bonos, colloquia mala. 1. Cor. 15. 33.

(2) Ex abundantia enim cordis os loquitur. Luc. 6. 45.

(3) Quoniam fides sine operibus mortua est Jacob. 2. 23.

que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'âme de la foi, ainsi la charité séparée des œuvres s'amortit, et c'est une illusion de croire qu'on la puisse conserver, sans en faire aucun acte : les bonnes œuvres en sont l'aliment, et comme le feu s'éteint, dès qu'il n'a plus de matière, et qu'il lui en faut sans cesse fournir, de même, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, et qu'on la laisse oisive et dépourvue de saintes pratiques, elle se ralentit et perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à des religieuses qu'elles voudraient avoir plus de dévotion qu'elles n'en ont. Mais comment en auraient-elles, en ne faisant pas ce qui est nécessaire pour l'exciter ? Qu'elles remplissent avec une pleine et entière volonté les devoirs de leur profession ; sont-elles hospitalières, qu'elles s'adonnent avec ardeur aux œuvres de la miséricorde chrétienne, qu'elles soulagent les pauvres, qu'elles visitent les malades, qu'elles consolent les affligés, qu'elles soient bienfaitantes envers tout le monde ; sont-elles institutrices, qu'elles cultivent avec le plus grand soin ces jeunes plantes confiées à leurs soins, et sur lesquelles repose l'avenir de la société, et elles verront si Dieu, touché de leurs soins charitables et officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles lumières qui les éclaireront, et dans leur cœur de nouvelles grâces qui les retireront de l'assoupissement où elles étaient.

3^e Enfin, on ne s'approche pas, comme on le devrait, du sacrement de Jésus-Christ, et c'est la dernière cause du refroidissement de la piété et de la charité dans les âmes. Ce divin sacrement est le pain qui doit réparer nos forces et nous soutenir ; c'est le remède qui doit guérir nos maladies spirituelles et nous rétablir en parfaite santé pour tout ce qui concerne l'âme ; c'est la source de toutes les grâces, et, par conséquent, de la dévotion. Pourquoi les premiers chrétiens étaient-ils si fervents, et d'où leur venait cette intrépidité qu'ils montraient dans les persécutions, cette joie même avec laquelle ils couraient au martyre et ver-

saient leur sang pour Dieu ? C'est qu'ils avaient le bonheur de communier tous les jours, et qu'ils communiaient avec les dispositions requises. Pourquoi, au contraire, dans les Communautés même les plus régulières, rencontre-t-on des religieuses qui, malgré la fréquente communion à laquelle elles sont admises, sont toujours les mêmes, vivent sans cesse dans une certaine apathie et une espèce d'indifférence pour Dieu, et font si peu de progrès dans la vie spirituelle ? Ah ! la solution en est bien facile ; c'est qu'elles n'apportent pas à cette sainte action toute la préparation qu'elles devraient, et que plusieurs d'entre elles (c'est bien pénible à dire, néanmoins je ne dois pas me taire), oui, plusieurs communient comme par routine, et se font malheureusement une espèce d'habitude de ce qu'il y a de plus sacré et de plus auguste dans la religion.

CONCLUSION.

Concluons donc, en deux mots, mes Sœurs, que nous devons profiter de l'exemple des deux disciples d'Emmaüs, en qui la présence du Fils de Dieu produisit de si heureux changements. Prions ce Dieu sauveur qu'il nous ressuscite avec lui, en ressuscitant notre foi, notre espérance, notre charité ; car c'est en cela que consiste présentement notre résurrection selon l'esprit, et c'est cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette résurrection glorieuse selon le corps, laquelle doit être la consommation de la béatitude éternelle des élus.

Maintenant, que puis-je mieux faire que de terminer cette Conférence par la prière si touchante qu'adressait au Seigneur un grand serviteur de Dieu, après avoir médité sur l'Evangile de ce jour ? « Qui me donnera, ô mon Dieu, de ressembler à ces heureux disciples ? Hélas ! mon cœur est plus pesant que le leur, et mes ténèbres sont plus épaisses que celles de leur esprit. Je vous possède, ô Jésus, dans l'Ecriture sainte, dans le sacrement de votre amour

et par la présence de votre grâce. Pourquoi donc ne suis-je pas sensiblement touché, sinon parce que mes yeux sont obscurcis? et pourquoi le sont-ils, si ce n'est parce que mon cœur se trouve appesanti? Ah! échauffez-le ce cœur, ce cœur froid, ce cœur de glace, oui, échauffez-le, ô divin Jésus! et mon esprit sera éclairé; ou, si quelquefois vous croyez devoir me cacher votre visage, ne me privez pas, au moins, de votre secours; faites-moi comprendre, comme aux deux disciples d'Emmaüs, que, puisque les humiliations et les souffrances ont été pour vous le chemin nécessaire *pour entrer dans la gloire*¹, c'est donc une nécessité inévitable de souffrir, et qu'il n'y a point d'autre voie pour y parvenir; que c'est là la voie du salut pour toute l'Eglise et pour chacun des élus, la voie du chef, la voie des membres; oui, faites-moi bien comprendre cette grande vérité qui m'est d'ailleurs si clairement enseignée presque à chaque page de votre saint Evangile, et je comprendrai en même temps quelle serait mon erreur, si jamais je prenais une autre voie pour vouloir arriver au ciel et entrer en possession de la bienheureuse éternité. » Ainsi soit-il.

(1) Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?
Luc. 24. 26.

DIMANCHE DU BON PASTEUR.

SUR LA CONNAISSANCE MUTUELLE :

1. *De Jésus-Christ considéré comme bon Pasteur.*
 2. *De l'âme religieuse qui se consacre à lui.*
-

Ego sum pastor bonus : cognosco meas, et cognoscunt me meæ.
Je suis le bon Pasteur ; je connais mes brebis, et elles me connaissent. Jean. 10. 14.

C'est à des Pharisiens, mes Sœurs, que Jésus-Christ parle. Il sait que ces hommes mus par la passion de l'envie, animés d'une haine violente contre lui, sans cesse acharnés à sa perte, qui épient chacune de ses actions avec une mauvaise intention, qui ne l'approchent que pour trouver quelque occasion de lui nuire, qui ne l'écoutent que pour remarquer dans ses discours quelque mot qu'ils puissent interpréter avec malignité, ne profiteront pas de ses instructions ; il juge même qu'ils n'entendront rien à ce qu'il leur dit, qu'ils ne comprendront point quelles sont ces brebis, quel est ce bon Pasteur, quelle est cette bergerie dont il leur parle, et, malgré cela, il ne laisse pas de leur présenter ces vérités importantes, comme si elles devaient faire sur eux une profonde impression. Mais nous devons considérer que les discours de Jésus-Christ n'ont pas été dirigés seulement vers ceux qui étaient présent devant lui : ses paroles sont des paroles éternelles qui doivent retentir

dans tous les siècles, des paroles adressées à toutes les générations, à tous les hommes qui paraîtront jamais sur la terre; c'est pour nous tous, c'est à nous tous que Jésus-Christ a parlé; c'est à vous en particulier, ô vous qui êtes ses épouses. N'est-ce pas ici, en effet, un bercail chéri du Seigneur, où sont rassemblées, sous ses yeux, d'heureuses brebis qu'il a choisies lui-même et séparées du monde, pour être l'objet spécial de sa plus tendre sollicitude? Du fond de ce tabernacle, le divin Pasteur veille sur vous jour et nuit, écarte les dangers qui vous menacent, détourne les coups de vos ennemis invisibles, vous soutient dans vos combats, vous récompense de vos sacrifices, et nourrit vos âmes de force, de consolation, de lumière et d'amour. Tandis que prosternées en sa divine présence, vous lui rendez vos adorations, il me semble que vous devez entendre sa voix qui vous dit en secret : *Ne craignez pas, petit troupeau béni du ciel, parce qu'il a plu à mon Père de vous donner son royaume*¹. En effet, s'il pouvait y avoir ici-bas un gage certain de prédestination, il serait pour l'âme religieuse qui, renonçant à toutes choses, a pris le Seigneur pour son unique partage : mais, au défaut de l'assurance absolue, qui n'est donnée à personne sur la terre, cette âme a, du moins, les motifs de confiance les plus solides et les plus légitimes qu'il soit possible d'avoir en cette vie, et c'est ce que j'entreprends d'établir pour votre consolation. Comprenez bien ma pensée.

Toute la sainteté et tout le salut sont renfermés dans ces deux mots de mon texte : *Je connais mes brebis et elles me connaissent*. Ainsi, être connu de Jésus-Christ et le connaître réciproquement d'une connaissance d'amour, c'est être marqué au caractère des véritables brebis ou des élus. Or, je ne crains pas de dire que l'âme religieuse trouve dans sa vocation et dans sa fidélité à y correspon-

(1) Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. *Luc. 12. 32.*

dre, les plus justes motifs d'espérer qu'elle est connue du Sauveur, et qu'elle le connaît de cette manière excellente. Car, d'une part, la grâce de la vocation religieuse lui est comme un gage que Jésus-Christ la connaît de cette connaissance amoureuse, puisqu'il l'a choisie entre des milliers d'autres pour être son épouse, et, d'autre part, sa correspondance à cette grâce, et sa consécration non moins libre que volontaire à la vie religieuse, lui est comme un garant à elle-même, qu'elle connaît Jésus-Christ, par l'amour, puisqu'elle sacrifie tout pour s'attacher irrévocablement à lui seul : d'où je conclurai qu'une âme qui se consacre entièrement à son Dieu par les vœux de religion, peut, sans présomption et sans orgueil, se livrer à la douce espérance, qu'elle appartient à ce bienheureux troupeau qui sera l'objet éternel de l'amour du bon Pasteur, et auquel il a été dit *de ne pas craindre, parce qu'il a plu au Père céleste de le mettre en possession du royaume des cieux*. Ainsi, en deux mots, connaissance mutuelle : 1° de Jésus-Christ considéré comme bon Pasteur; 2° de l'âme religieuse qui se consacre à lui. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. DE JÉSUS-CHRIST CONSIDÉRÉ COMME BON PASTEUR.

Dans la seule grâce de la vocation religieuse, je distingue trois grâces, toutes également précieuses et admirables, que je veux vous faire soigneusement remarquer : une première, par laquelle le Fils de Dieu choisit et discerne de toute éternité l'âme qu'il destine à être son épouse; une seconde grâce, par laquelle il lui manifeste ce choix, et l'appelle à y correspondre; enfin, une troisième grâce, par laquelle il la conduit, à travers les obstacles, jusqu'au terme de cette vocation sainte, c'est-à-dire à la profession religieuse, qui doit l'unir avec lui pour toujours par un des liens les plus étroits et les plus sacres

qui existent dans le christianisme. N'est-ce pas là un triple gage bien consolant de la connaissance amoureuse qu'il a de cette âme?

PREMIÈRE GRACE.

Je dis donc, en premier lieu, qu'il la choisit et la discerne de toute éternité. En effet, il n'en est pas une seule parmi vous qui ne sache que notre vocation ne vient pas de nous, mais de Dieu ; *Non, ce n'est pas vous qui m'avez choisi*, disait Jésus-Christ à ses Apôtres, *mais c'est moi qui vous ai choisis*¹. Or, comme toutes les pensées de Dieu sont éternelles, il suit de là que longtemps avant que vous eussiez commencé d'être, avant la formation de l'univers et la naissance des siècles, il vous voyait déjà, il vous séparait, dans ses desseins, de la foule des hommes, vous préparait une demeure dans le secret de son tabernacle, et vous destinait les glorieux titres de vierges et d'épouses. Oh ! que cette réflexion doit toucher vivement vos cœurs ! Quelle est celle d'entre vous qui ne s'écrierait dans le sentiment d'une humble reconnaissance : « Qui suis-je, Seigneur, pour que vous ayez fixé vos divins regards sur moi, lorsque je n'étais pas encore ? pour que vous m'ayez aimée d'un amour de prédilection, avant que je fusse conçue dans le sein de ma mère ? Hélas ! que voyiez-vous donc dans votre future créature, que faiblesse et peut-être qu'infidélités ? et cependant vous vous occupiez de moi dans vos conseils éternels, non pas seulement pour me donner l'être et la vie, ni pour me faire le don plus précieux encore de la vraie foi, mais pour me distinguer entre les fidèles mêmes, et m'associer à ce petit nombre d'âmes privilégiées que vous admettez à votre familiarité la plus intime, et que vous comblez de vos plus rares faveurs ; de sorte que c'est surtout à moi que s'adressent ces paroles que vous avez fait entendre au prophète Jérémie : *Je t'ai aimé d'un amour*

(1) Non vos me elegistis, sed ego elegi vos. *Journ. 15. 16.*

*éternel*¹. Ah ! comment me laisserais-je jamais de penser à vous, de vous aimer et de vous bénir, puisque vous ne vous êtes pas lassé, durant l'éternité entière, de penser à moi, et que vous m'avez préparé de si loin un bienfait si admirable ? »

Je le sais, le monde est incapable de comprendre ce langage. Comme il ne voit pas dans quel désordre il est plongé, vers quels précipices il court, il ne peut sentir le bonheur des âmes qui ont fui la contagion de son impiété et de ses vices ; qui, ne connaissant ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'envie, ni les plaisirs corrupteurs, goûtent la paix de la vertu, et trouvent leurs délassements les plus doux à méditer la loi du Seigneur, *cette loi pure, sans tache, qui convertit les âmes*², et à chanter ses louanges.

DEUXIÈME GRACE.

Mais, pour vous faire jouir de ce bonheur, il ne suffisait pas que votre Dieu vous eût choisies et discernées avant tous les siècles ; il fallait encore qu'il daignât manifester ce choix à chacune de vous, et vous appeler, comme par vos noms, à l'état saint auquel il vous destinait. Aussi lisons-nous, dans notre Evangile, que le bon Pasteur *appelle ses brebis par leur nom*³. De quelle manière, en quel lieu, à quelle époque de votre vie, vous a-t-il fait entendre sa voix ? Je l'ignore ; il est certain seulement que vous l'avez entendue, puisque vous y avez obéi. Peut-être vous a-t-il parlé dans vos plus tendres années, et vous inspirant, dès lors, un généreux mépris pour les vanités du siècle, a-t-il donné à votre enfance une sagesse qui a fait l'étonnement des vieillards. Que la victoire, en ce cas, vous a été facile et que vous devez d'actions de grâces à Celui qui, vous prévenant dès l'aurore de la vie, s'est rendu maître de toutes vos

(1) In charitate perpetuâ dilexi te. *Jerem. 51. 5.*

(2) Lex Domini immaculata, convertens animas. *Ps. 18. 8.*

(3) Proprias oves vocat nominatim. *Joan. 10. 3.*

affections, avant même que vous pussiez connaître d'autres chaînes que celles de son amour ! Peut-être a-t-il attendu l'âge où le monde commence à plaire et à séduire, pour opposer la puissance de sa grâce à des passions naissantes, et triompher avec plus de gloire d'un cœur que lui disputaient déjà les penchants de la nature. A quel péril, en ce cas, avez-vous échappé ! *Mon âme, pouvez-vous dire, semblable au passereau, dont parle le Roi-Propète, était déjà presque enveloppée dans le filet de l'oiseleur ; le Seigneur est venu à mon secours, il a rompu le filet, et dégagée de mes liens, j'ai pris en liberté mon essor*¹. Peut-être vous a-t-il attiré à lui plus tard encore, vous en particulier, ma chère Sœur, et a-t-il été chercher bien loin sa brebis, pour la ramener dans son bercaïl.

Quoi qu'il en soit, avec quel attendrissement chacune de vous ne doit-elle pas se rappeler le moment heureux, où ces douces et victorieuses paroles ont retenti à l'oreille de son sœur : « Ecoute, ô ma fille, la voix de ton Seigneur et de ton Dieu, et considère les desseins qu'il a sur toi. Il y a longtemps que tu es l'objet de mon amour et de mon choix ; je demande que tu m'aimes et me choisisses à ton tour. Si tu renonces à l'alliance d'un époux mortel, je serai moi-même ton époux ; si tu quittes la maison de ton père, la mienne deviendra ton asile ; si tu sors du milieu de ce peuple infidèle, de ce monde qui s'est fait des dieux étrangers, je t'associerai à une nation sainte dont je suis le chef et le roi, et qui ne connaît point d'autres lois que les miennes². »

Quelle lumière s'est répandue avec ces paroles dans vos esprits ! quelle onction a pénétré vos âmes ! Blessées comme d'un trait brûlant du divin amour, vous n'avez plus vu dans

(1) Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est, et nos liberati sumus. *Ps. 125. 6.*

(2) Audi, filia, et vide, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum. *Ps. 44. — 12. 13.*

l'univers que le céleste Epoux qui vous avait parlé; tout le reste est devenu insipide à vos yeux : biens, liberté, joies et honneurs du monde, amitiés humaines, liens du sang et de la nature, vous avez éprouvé une sainte impatience de tout sacrifier, pour posséder cet unique objet de vos affections ; vos pensées, vos désirs, vos projets, tout a changé. Dès lors vous avez été vous-mêmes des créatures nouvelles ; le divin Pasteur ne vous a plus appelées du nom que vous aviez reçu de vos pères, mais de ce nom nouveau qu'il donne aux chastes épouses, qui n'est connu que d'elles et de lui, et auquel seront rattachés de si merveilleux privilèges, lorsqu'au jour du triomphe des élus, il sera gravé en caractères éclatants et ineffaçables sur leurs fronts.

O heureuse, mille fois heureuse alors celle qui aura quitté, pour ce nom nouveau, un nom grand et illustre parmi les hommes, un nom même, si vous le voulez, porté par des héros dont les exploits remplissent l'histoire ! Car tous ces noms, si glorieux et si célèbres ici-bas, malgré la vaine immortalité qu'on leur attribue, périront enfin avec tout le bruit et tout le souvenir des choses humaines, et ne seront plus connus dans les siècles éternels ; tandis que *le nom nouveau*¹ donné par Jésus-Christ, et figuré par celui que vous avez reçu au jour de votre profession, sera un titre de gloire immortelle aux yeux des hommes, des Anges et de Dieu même. Alors, les mondains eux-mêmes connaîtront toute l'excellence de cette grâce et la vocation qu'ils méprisent aujourd'hui, et l'on estimera bien plus l'honneur d'une alliance sainte qui nous aura unis au Sauveur, que celui d'une naissance auguste qui nous aurait donné des grands de la terre pour aïeux.

Chérissez donc de plus en plus, ô épouses de Jésus-Christ, la précieuse faveur que votre divin Epoux vous a faite. Aimez toutes à dire souvent avec la Reine des vierges, que je ne saurais assez vous proposer ici pour

(1) Vincenti dabo... nomen novum. *Mat. oc. 2. 17.*

modèle, quand bien même quelques-unes d'entre vous seraient, comme elle, d'une grande naissance, d'une race distinguée selon le monde, puisqu'elle était issue du sang royal : *Oui, le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses; du trône de son éternité, il a daigné abaisser ses regards sur sa servante; il est descendu vers moi pour m'élever jusqu'à lui, pour m'appeler à un bonheur qui n'est autre que le sien, à une gloire qui durera autant que les années éternelles*¹.

TROISIÈME GRACE.

Mais s'est-il contenté de vous appeler? Non : il vous a comme prises par la main, pour vous conduire de la maison de servitude dans cette terre de promesse que vous habitez : il a marché devant vous, pour vous aplanir les voies, écarter les obstacles, et renverser les barrières qui auraient pu vous arrêter. C'est ainsi que notre Evangile nous représente le bon Pasteur, *conduisant ses brebis, les appelant par leur nom, et marchant devant elles*².

Oh ! que je voudrais qu'en ce moment chacune de vous rentrât profondément en elle-même, et se retraçât toute l'histoire de son cœur et de sa vie, depuis le jour où la grâce d'une vocation sainte a, pour ainsi dire, germé en elle ! Dites-nous, vous en particulier, ma chère Sœur, si ce n'est pas la présence secrète de ce divin Pasteur qui a soutenu votre faiblesse, calmé vos troubles et vos terreurs ; qui vous a aidée à vaincre vos dégoûts, les ennuis, les répugnances de la nature ; qui a cent fois ranimé votre langueur, et rendu leur première force à des résolutions qui chancelaient. N'a-t-il pas fallu quelquefois qu'il vous

(1) *Fecit mihi magna qui potens est... Respexit humilitatem ancillae* ✠ *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Luc. 1. — 48. 49.*

(2) *Proprias oves vocat nominatim, et educit eas; et cum proprias oves emiseric, ante eas vadit. Jean. 10. — 5. 4.*

soulevât, en quelque sorte, dans ses bras, lorsque, défaillante et abattue, vous succombiez au découragement et à la lassitude? Mais je veux bien que votre ardeur à toutes ne se soit jamais démentie, cependant auriez-vous pu, sans lui, triompher des oppositions du dehors que plusieurs d'entre vous ont pu rencontrer? Tant de difficultés insurmontables en apparence, qui les a fait évanouir? les remontrances de ces parents se laissant trop conduire par la chair et le sang, qui les a combattues? les préjugés de ces amis n'envisageant votre résolution de quitter le siècle, que d'une manière mondaine, qui les a dissipés? cette santé débile, qui l'a raffermie? ces embarras inextricables d'affaires, qui les a démêlés? ces liens, ces engagements qui semblaient devoir vous retenir toujours captives, qui les a rompus? enfin ces incidents inattendus, ces circonstances extraordinaires et imprévues auxquelles vous devez l'accomplissement de tous vos vœux, quel autre que le Maître souverain des événements les a fait naître? Oui, si vous repassez dans votre esprit tout ce détail, vous reconnaîtrez, à chaque pas, les attentions et les soins de ce Pasteur tendre et vigilant qui ne détournait pas un seul instant ses yeux de ses brebis.

Maintenant, mes Sœurs, parlez; l'auteur de tant de merveilles a-t-il assez prouvé qu'il vous connaît bien et qu'il vous aime? Mais pour comble de faveur, ne s'est-il pas renfermé ici, dans cette Communauté, avec vous? n'est-il pas jour et nuit dans cette chapelle, sur cet autel, pour recevoir vos hommages et écouter vos demandes? Si ce qu'on voit trop souvent ailleurs donne quelquefois la pensée que l'enfer même est transporté sur la terre, ne semble-t-il pas que le ciel soit descendu au milieu de vous? Votre titre d'*épouses de Jésus-Christ*, ne vous assimile-t-il pas à ces Anges dont la gloire et le privilège sont d'assister toujours en la présence du Seigneur¹? Comme ils sont sans cesse prosternés devant le trône de la majesté de Dieu, une

(1) Unus ex septem qui astamus ante Dominum. *Tob. 12. 15.*

fois vos occupations terminées, ne l'êtes-vous pas également devant le trône de sa miséricorde? n'est-ce pas même là pour vous la plus douce et la plus agréable des occupations, en même temps qu'elle en est la plus sainte et la plus sanctifiante?

Ah! rendez-vous toujours de plus en plus dignes d'une si honorable distinction, qui fait l'étonnement des Esprits célestes. Alors, cette Communauté où l'obéissance vous a fait fixer votre séjour, deviendra pour vous cette heureuse terre de Gessen, seule exempte des fléaux dont tout le reste de l'Égypte est frappé, et des épaisses ténèbres qui le couvrent; vous y serez toujours sous les yeux du divin Pasteur; il y conduit ses brebis dans des pâturages toujours abondants, et les désaltère *aux sources qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle*¹; il ne cessera de vous y donner de nouvelles preuves de cet amour qui vous a discernées avant tous les temps, qui vous a ensuite appelées, comme par votre nom, à la possession de son héritage, et qui vous y a établies au jour de votre profession ou consécration au Seigneur. Vivez dans la douce confiance que tant de faveurs doivent vous inspirer, et que votre reconnaissance soit proportionnée, autant qu'elle peut l'être, à la grandeur du bienfait.

Mais, si la grâce d'une vocation sainte est comme un gage à l'âme religieuse que Jésus-Christ la connaît d'une connaissance d'amour, comme je vous l'ai montré, il me reste à vous faire voir que la correspondance de l'âme religieuse à cette grâce, et sa consécration volontaire à une vie austère et pénitente, lui est comme un garant à elle-même, qu'elle reconnaît réciproquement Jésus-Christ. Ainsi, après avoir dit, connaissance mutuelle: 1^o de Jésus-Christ considéré comme bon Pasteur; j'ajoute, connaissance mutuelle :

(1) Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. *Joan. 4. 14.*

II. DE L'ÂME RELIGIEUSE QUI SE CONSACRE A LUI.

Il y a dans l'Evangile de ce jour une parole bien étonnante, et dont le développement sera pour vous d'un intérêt tout particulier ; c'est cette parole de notre divin Sauveur : *Je connais mes brebis, et elles me connaissent comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père*¹, par où il assimile la connaissance que ses brebis ont de lui, à celle qu'il a lui-même de son Père éternel. Quelles sont donc ces brebis qui connaissent le Fils d'une manière si excellente et comme il connaît lui-même son Père ? Je dis que ce sont les âmes qui embrassent la vie parfaite, et qui, par les vœux de religion, s'engagent à l'observation des conseils évangéliques. Pourquoi cela ? Vous allez le comprendre. Jésus-Christ a montré qu'il connaissait son Père, parce qu'il a fait sa volonté en tout, jusqu'à se dépouiller de toutes choses, jusqu'à s'immoler et à s'anéantir pour lui plaire ; et l'âme religieuse prouve de même qu'elle connaît Jésus-Christ, parce qu'elle est docile en tout à sa voix, fidèle en tout à ses exemples : 1^o jusqu'à se dépouiller de tout ce qu'elle possède par le vœu de pauvreté ; 2^o jusqu'à s'immoler comme une hostie vivante par le vœu de chasteté ; 3^o jusqu'à s'anéantir par le vœu d'obéissance.

1. ELLE SE DÉPOUILLE DE TOUT PAR LE VŒU DE PAUVRETÉ.

Jésus-Christ connaît son Père, et parce que son Père veut qu'il se dépouille de tout l'éclat de sa divinité, de toutes les richesses de sa gloire, et qu'il paraisse dans l'état d'un homme pauvre et abject, il entre dans ce dessein, quitte son palais éternel, consent à naître dans une étable, à vivre dans l'indigence et à mourir dans le dénûment

(1) Ego sum pastor bonus, et cognosco meas, et cognoscunt me meæ. Sicut novit me Pater, et ego agnosco Patrem, et animam pono pro ovibus meis. *Joan. 10. — 14. 13.*

absolu de toutes choses. L'âme religieuse connaît Jésus-Christ; elle le voit dans cet état, et elle l'entend qui l'appelle à sa suite : elle ne peut résister à la voix du bon Pasteur, et sans écouter les répugnances de la nature, elle lui dit aussitôt ce qu'il disait à son Père : *Me voici, Seigneur, me voici prête à accomplir votre volonté tout entière*¹.

Jésus-Christ, quoique héritier de toutes choses et souverain Maître de l'univers, ne possède rien et n'a pas même où reposer la tête, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans le saint Evangile : *Les renards, dit-il, ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête*². Quelle pauvreté ! L'âme religieuse le sait, et parce qu'elle le connaît pour son modèle, elle veut, à tout prix, être pauvre et indigente comme lui ; pour l'imiter autant qu'elle le peut, elle renonce aux biens qu'elle a hérités de ses pères, s'ôte le droit d'en disposer et d'en jouir, et devient étrangère à tout ce qui lui appartenait le plus légitimement.

Jésus-Christ a déposé toutes les marques de sa suprême grandeur, et se cache non-seulement sous les voiles de l'humanité, mais encore sous des vêtements grossiers et vils aux yeux mêmes des hommes. L'âme religieuse le sait, et c'en est assez pour qu'elle s'empresse de déposer les titres qui auraient pu la distinguer dans le monde, jusqu'au nom qu'elle a reçu en naissant ; pour qu'elle rejette le faste de la parure mondaine et s'enveloppe sous de sombres voiles, sous les vêtements les plus communs et les plus grossiers, sous le sac même et le cilice.

Jésus-Christ dit qu'il sera le trésor des pauvres volontaires : *Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume*

(1) *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Hebr. 10. 7.*

(2) *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. Luc. 9. 58.*

*me des cieux leur appartient*¹ ! L'âme religieuse le sait, et, parce qu'elle le connaît pour le souverain bien, elle estime ce trésor plus que toutes les richesses ; elle regarde comme une perte tout gain qui l'en priverait, et comme un monceau de boue tout l'or et l'argent qu'il faut sacrifier pour l'acquérir.

Jésus-Christ promet le centuple en cette vie, et une éternelle félicité dans l'autre, à ceux qui auront tout quitté pour le suivre : *Oui, en vérité, je vous dis que quiconque aura laissé sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle*². L'âme religieuse le sait, et, parce qu'elle le connaît pour la vérité même, elle se fie à ses promesses ; elle envisage la pauvreté évangélique moins comme un sacrifice, que comme un céleste trafic ; elle croit placer à intérêt tout ce qu'elle abandonne, et semer dans une terre féconde tout ce que le monde croit qu'elle jette sans aucun profit : *elle sème ainsi avec joie*, pour emprunter le langage du Psalmiste, *et elle est sûre de recueillir dans des transports d'allégresse infinie*³. D'où viennent l'avarice et la cupidité de tant de chrétiens du siècle, sinon de ce qu'ils ne connaissent pas Jésus-Christ ? Ils mettent leur confiance dans leurs maisons, leurs champs, leurs revenus et leurs épargnes, et souvent un souffle renverse toutes leurs espérances, en dissipant comme la poussière les biens fragiles sur lesquels ils se fondent ; tandis que l'âme religieuse, appuyant toutes les siennes sur la parole de Jésus-Christ pauvre, met, par son dépouillement même, sa fortune à l'abri des revers, et, selon l'expression énergique de l'apôtre saint Paul, *thé-*

(1) *Peati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum: Matth. 5. 3.*

(2) *Amen dico vobis quod omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem..., aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. Matth. 19. 29.*

(3) *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. Ps. 125. 6.*

*saurise un fondement solide pour un avenir sans fin*¹. Voilà comme elle donne à connaître et qu'elle prouve, en se dépouillant de tout par son vœu de pauvreté, qu'elle connaît le divin Pasteur.

2 ELLE S'IMMOLE PAR LE VŒU DE CHASTÉTÉ.

Le Fils de Dieu, non content de se dépouiller de toutes choses, s'immole encore lui-même pour accomplir la volonté de son Père; c'est l'apôtre saint Paul qui nous l'apprend : « *Jésus-Christ, dit-il, en entrant dans le monde, s'écria : O mon Père, les oblations et les holocaustes n'ont pu vous plaire ; mais vous m'avez donné un corps. Alors j'ai dit : Me voici*² ; que je sois une victime agréable à vos yeux, et que je satisfasse votre justice. » En effet, il sacrifie sa chair innocente, et, après avoir vécu dans les privations et les travaux, il expire dans les tourments sur la croix. L'âme religieuse contemple son Sauveur mourant ; elle sait qu'il demande d'elle un sacrifice semblable, et elle le lui offre par le vœu de chasteté. En effet, la chasteté parfaite, dont le monde est loin d'avoir une juste idée, est un véritable holocauste de tout l'homme, par lequel le corps est immolé comme *une hostie vivante, agréable à Dieu*³, et le cœur, comme *une victime spirituelle*⁴.

D'abord, le corps est immolé non-seulement par la privation de tous les plaisirs sensibles, mais encore par la contrainte sévère imposée à tout l'homme extérieur, par cette mortification habituelle et universelle, qui est le crucifiement de la chair et la mort des sens. Une vierge consacrée à Jésus-Christ a des yeux pour ne point voir les objets créés, des oreilles pour ne point entendre la voix des hommes,

(1) *Thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum. 1. Tim. 6. 19.*

(2) *Ideò ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluiisti ; corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi : Ecce venio. Hebr. 10. — 5. 7.*

(3) *Hostiam vivam... Deo placentem. Rom. 12. 1.*

(4) *Offerre spirituales hostias. 1. Petr. 2. 5.*

une langue pour ne parler qu'à Dieu seul ou de lui, des membres pour les sacrifier à la pénitence ; de sorte qu'elle peut dire avec l'apôtre saint Paul : « *Je suis attachée à la croix de Jésus-Christ*¹, mon Sauveur, et je m'y consume lentement. » Elle vit pour mourir à toute heure ; c'est *une hostie vivante*. Et pourquoi se soumet-elle à ce martyre volontaire, si ce n'est parce qu'elle connaît et qu'elle aime uniquement le bon Pasteur qui a livré pour elle sa chair pure et virginale ?

Cependant l'holocauste n'est pas encore complet. La chasteté n'a encore immolé qu'une partie de l'homme et ce qu'il y a de moins noble en lui, les sens et les membres ; il faut de plus qu'elle immole *une victime spirituelle*, le cœur, et qu'elle le fasse aussi mourir. Le cœur vit d'affections et d'amour ; les attachements naturels pour les proches, pour les amis, pour les personnes dont la société plait, semblent lui être aussi nécessaires que l'existence. Oh ! qu'il en coûte de rompre ces liens si doux et si légitimes ? C'est arracher, en quelque sorte, ce cœur sensible à lui-même. Mais celle qui aspire à être épouse de Jésus-Christ, connaît la jalousie de ce divin amant des âmes ; elle sait que toute affection dont il n'est pas l'objet, l'offense et que ce n'est pas être assez digne de lui, que d'aimer autre chose que lui, sans l'aimer pour lui-même. En conséquence, les attaches les plus justes, les penchants et les goûts les plus innocents, sont réprimés, combattus, sacrifiés : c'est la mort entière de la victime et la consommation de l'holocauste.

Mais, ô divin Pasteur, comment donner une idée de la récompense que vous réservez à cette généreuse immolation de soi-même ? Votre servante ne vit plus de la vie de la nature, mais elle commence aussitôt à vivre d'une vie cachée avec vous en Dieu ; elle se détache des créatures,

(1) Christo confixus sum cruci. *Galat. 2. 19.*

mais elle retrouve toutes ses affections, sanctifiées et comme divinisées dans votre amour ; elle éprouvera peut-être des froideurs de la part de ceux à qui elle fut chère, mais elle sera comblée de vos grâces et de vos divines faveurs, et, si elle compte moins d'amis parmi les hommes, elle aura pour ami, pour consolateur, pour époux Celui que les Anges adorent. Que sera-ce, au jour solennel des noces de l'Agneau, quand elle sera revêtue de la robe nuptiale et couronnée, en qualité de reine et d'épouse, à la face du ciel et de la terre ; que ce corps, traité avec tant de rigueur aujourd'hui, ressuscitera glorieux et immortel, brillant d'un éclat et d'une beauté qui effaceront la splendeur des astres du firmament ; que ce cœur, condamné aujourd'hui à tant de privations, surabondera d'une joie céleste, et ne pourra contenir les torrents d'ineffables délices dont il sera inondé ; que cette vierge, aujourd'hui solitaire et oubliée du monde, sera introduite avec honneur à la cour du Roi des rois, appelée à *faire éternellement partie du cortège de l'Agneau*¹, comme l'apôtre saint Jean le dit dans son Apocalypse ; qu'elle aura enfin la consolation de voir que plusieurs de ceux dont l'amitié fut pour elle la matière d'un douloureux sacrifice, doivent leur salut et leur bonheur aux prières qu'une tendre et ardente charité ne cessa de lui inspirer pour eux ? Oh ! combien s'applaudira-t-elle alors d'avoir connu le divin Pasteur, de s'être étudiée à marcher sur les traces de cet Homme-Dieu crucifié par amour pour elle, et d'avoir ainsi consenti à s'immoler pour lui par le vœu de chasteté !

3. ELLE S'ANÉANTIT PAR LE VŒU D'OBÉISSANCE.

Comprenez bien ceci : si les vœux de pauvreté et de chasteté l'ont dépouillée et immolée, ils ne l'ont pas anéantie ; après avoir renoncé aux biens de la terre, à toutes

(1) *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Apoc 14. 4.*

les jouissances des sens et aux attachements naturels, elle conserve encore une volonté libre et quelques droits sur elle-même, et c'est ce que lui ôte le vœu d'obéissance, qui la pousse enfin jusqu'au néant. En effet, n'est-ce pas un vrai néant, qu'une créature raisonnable qui ne peut rien penser, rien vouloir, former aucun mouvement ni aucun projet, sans l'impulsion ou la permission d'autrui? Que reste-t-il à celle dont la volonté même et le jugement ne lui appartiennent plus, et qui a mis sous le joug les plus nobles facultés de son esprit et de son cœur? Aussi l'Apôtre saint Paul, parlant de l'obéissance de Jésus-Christ, la nomme-t-il un anéantissement : *Il s'est, dit-il, anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur*¹. Cette dépendance absolue est la destruction entière du vieil homme, parce qu'elle renverse jusqu'au fondement de l'amour-propre et de l'orgueil. C'est aussi ce que la superbe impiété a toujours vu de plus odieux et de plus révoltant dans les vœux de religion; mais ce qu'elle hait, est précisément ce qui charme l'humble vierge que la foi éclaire. Elle connaît le bon Pasteur, ce divin Maître qu'elle a choisi; elle a compris que se rendre volontairement son esclave, c'est devenir libre; que s'anéantir pour lui et avec lui, c'est acquérir un être nouveau.

Et en effet, que ne trouve-t-elle pas dans cet heureux néant où elle s'est réduite? Affranchie de la tyrannie des passions, des caprices de la volonté propre, des bizarreries de l'humeur, de cette foule de désirs tumultueux, inconstants, souvent contraires les uns aux autres, qui agitent le cœur humain, le poussent et le repoussent sans cesse comme les vagues d'une mer orageuse, elle se repose dans le sein de l'obéissance, et ne connaît ni trouble, ni perplexités, ni incertitude, ni remords; ses déterminations, ce n'est pas elle qui les forme; ses démarches, ce n'est pas elle qui les conduit; elle a un pasteur, toute la sollicitude

(1) Semetipsum exinanivit formam servi accipiens. *Philip. 2. 7.*

est pour lui, toute la sécurité, pour elle ; il lui parle et par sa règle, et par l'organe de ses Supérieurs, elle n'a point d'autre soin que d'écouter sa voix et de faire ce qu'il commande ; elle ne peut s'égarer en le suivant.

*Les brebis, dit notre Evangile, entendent la voix du bon Pasteur et le suivent, parce que sa voix leur est connue*¹. Oui, tandis que les partisans du monde, entêtés de leur prétendue sagesse et prenant leur volonté pour guide, s'enfoncent dans les ténèbres et s'égarent dans une route fausse, elle marche dans une voie toujours lumineuse et toujours sûre, s'y avance avec une consolation ineffable, et sent augmenter son espérance, sa joie, à mesure qu'elle approche du terme. Si elle persévère jusqu'à la fin, elle pourra dire en mourant avec une pleine assurance comme l'apôtre saint Paul : *J'ai vaillamment combattu ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi jurée à mon divin Epoux, et il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qu'il m'a promise, et que ce juge équitable me donnera en ce jour*² où je paraîtrai devant lui.

O vous toutes qui m'écoutez, et qui êtes entrées, à différentes époques, dans cette carrière de sacrifices et de gloire, les unes un peu plus tôt, les autres un peu plus tard, n'oubliez jamais cette importante parole : *Si elle persévère*. Oui, si vous perséverez jusqu'au bout dans les sentiments qui vous ont animées toutes, je n'en doute pas, lors de votre consécration au Seigneur ; dans l'amour de vos vœux et la fidélité à les observer ; dans l'esprit de pauvreté, d'immolation et d'obéissance ; dans cet état de mort qui vous a été figuré par votre ensevelissement sous un drap funèbre, au jour de votre profession religieuse :

(1) Oves vocem ejus audiunt..., et illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus. *Jean. 10. — 5. 4.*

(2) Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi ; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illâ die justus judex. 2. *Timoth. 4. — 7, 8.*

dans l'union à la croix, que le ministre de Jésus-Christ vous a donnée alors pour partage, etc. Oui, encore une fois, si vous persévérez : voilà la condition indispensable, la couronne à laquelle vous aspirez, n'étant promise qu'à la seule persévérance. Car, hélas ! s'il y a des vierges prudentes qui méritent, à cause de leur vigilance, d'entrer avec l'Epoux dans la salle des noces, il y a aussi des vierges folles qui se croient connues de cet Epoux, et à qui il dira un jour : *Je ne vous connais pas*¹ ; qui se flattent aussi de le connaître, et qui s'égarent loin de lui, parce que leurs lampes se sont éteintes dans leurs mains, et que l'huile de la charité manque à leur cœur.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que pour qu'un si terrible malheur n'arrive jamais à aucune d'entre vous, vous ne devez cesser de contempler sur cet autel Celui qu'il est si nécessaire de bien connaître, qu'il faut, à tout prix, imiter l'objet de vos adorations et de vos hommages ici présent dans ce tabernacle. Voyez quel secret a trouvé son amour pour perpétuer son sacrifice et ses humiliations jusqu'à la fin des temps. Oh ! quel dépouillement dans l'Eucharistie ! quelle obscurité sous ces voiles ! quel état d'immolation et de mort ! quelle obéissance à la voix des prêtres ! quel abandon entre leurs mains ! quel silence ! quel anéantissement ! Oui, c'est là le divin exemplaire sur lequel vous devez régler votre conduite ; et, si vous connaissez véritablement Jésus-Christ, vous ne vous plaindrez pas de cet état de gêne, de contrainte, de ce néant auquel il faut vous réduire pour quelques années, pour quelques mois, pour quelques jours peut-être quand votre Dieu s'y est réduit pour toute l'étendue des siècles.

(1) Amen dico vobis, nescio vos. *Matth.* 25. 12.

Outre l'exemple qu'il vous donne dans cette vie mystique et sacramentelle, faut-il mettre devant vos yeux celui qu'il vous a donné durant sa vie mortelle, ouvrez l'Evangile quel modèle ! A côté des souffrances de cet Homme-Dieu, qui fut par excellence *l'homme de douleurs*, ainsi que l'avait prédit de lui le prophète Isaïe, compterez-vous pour beaucoup vos austérités ? Qu'est-ce que votre pauvreté religieuse, auprès des privations infinies qu'il éprouva toute sa vie ? que vos humiliations, auprès des outrages dont il fut abreuvé ? que votre captivité volontaire, en comparaison de l'odieuse et violente captivité dans laquelle il gémit chez Caïphe pendant la nuit du jeudi au vendredi ? Et s'il faut avouer que votre vie pénitente est un état habituel de mort, quelle différence de cette manière de mourir à la sienne ! Quelle mort, en effet, que celle de ce divin Sauveur expirant sur le Calvaire dans les tourments les plus affreux, dans le supplice le plus honteux, raillé, injurié, maudit de tout un peuple ! Vous ne devez donc pas vous relâcher ; le ciel et la terre vous le demandent : le ciel, où doit s'accomplir votre glorieuse destination ; la terre, qui a besoin du concours de vos prières et de la pratique de vos bonnes œuvres. Aussi, au jour où le bon Pasteur viendra faire le discernement des boucs et des brebis connues et avouées de lui, vous serez rangées à sa droite avec l'heureux troupeau qu'il conduira à sa suite dans les pâturages éternels. Oh ! quelle joie pour vous d'entendre alors de sa bouche ces douces et consolantes paroles : *Venez, bonne et fidèle servante, oui, venez ; parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vais vous établir sur de grandes, entrez dans la joie de votre Maître*¹.

Ainsi soit-il.

(1) Enge, serve bone et fidelis ; quia super pauca faisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. *Matth.* 25. 25.

FÊTE DE L'ASCENSION.

1. *Titres en vertu desquels Jésus-Christ entre dans le ciel.*

2. *Rang que Jésus-Christ occupe dans le ciel.*

3. *Spectacle que Jésus-Christ étale dans le ciel.*

Et cum hæc dixisset, videntibus illis, elevatus est, et nubes suscepit illum ab oculis eorum.

Après que Jésus leur eut dit ces choses, il s'éleva en leur présence, et une nuée le déroba à leurs yeux. Act. 1. 9.

Enfin, mes Sœurs, nous voici arrivés au dernier terme de la mission du Sauveur des hommes. Après une vie pénible et laborieuse commencée dans les larmes, continuée dans les persécutions, achevée dans les tourments ; après l'accomplissement entier des ordres du Très-Haut, le Fils de Dieu quitte la terre et rentre dans le sein de son Père. Déjà le ciel, par des vœux empressés et réitérés, le conjurait de revenir, et il se rend à sa juste impatience ; il quitte un monde où sa présence sensible n'est plus nécessaire. L'admirable changement ! l'heureux état que celui où nous le voyons ! *Filles de Sion*, puis-je m'écrier ici en empruntant les paroles de l'Epouse des cantiques, *Filles de Sion*, âmes chrétiennes, âmes saintes qui m'écoutez, *accourez et venez voir votre Roi*, non plus avec ce sceptre ridicule, ce sceptre de dérision que l'impie Synagogue lui donna au jour de son ignominieuse Passion, mais avec son *diadème*¹

(1) Egredimini et videte, filiae Sion, regem. . . in diademate. *Cant.* 5. 11.

et le sceptre de gloire que lui ont acquis ses mérites et ses vertus : sceptre immortel à qui désormais tout sera soumis dans l'univers entier, et qui lui appartient à autant de titres qu'il a remporté de victoires sur tous ses ennemis. Qui de nous ne se sentira tressaillir d'allégresse à la vue d'un aussi beau triomphe, et ne prendra part à un bonheur aussi bien mérité? N'est-il pas juste que nous nous mêlions aux concerts des Anges pour célébrer avec eux une fête si belle? La pompe d'un si noble triomphe intéresse toute l'Eglise ; il lui est bien doux de voir un époux qu'elle aime et dont elle est tendrement aimée, prendre possession de son royaume, occuper la place qui lui est destinée à la droite de son Père, au bruit des acclamations et des applaudissements de toute la cour céleste. Suivons-le donc ce vainqueur adorable, accompagnons-le jusqu'au plus haut des cieux, et voyons : 1^o les titres en vertu desquels il entre dans le ciel ; 2^o le rang qu'il y occupe ; 3^o le spectacle qu'il y étale. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. TITRES EN VERTU DESQUELS JÉSUS-CHRIST ENTRE DANS LE CIEL.

Quels sont donc les titres dont Jésus-Christ a droit de se prévaloir pour entrer triomphant dans les cieux? pour quelle raison le rappelle-t-on de cette vallée de larmes où il a été si longtemps pour le mettre en possession du séjour de la paix et du bonheur? est-ce parce qu'il a parlé du ton de la Toute-Puissance pour ouvrir les tombeaux et ressusciter les morts¹? est-ce parce qu'il a calmé les flots d'une mer en furie², et opéré d'étonnantes merveilles qui l'ont fait reconnaître pour le Dieu de la nature? Non : ce qui fait le mérite de Jésus-Christ, ce qui décide en sa faveur, c'est d'avoir exécuté des ordres sévères, d'avoir passé par toutes les épreuves, de s'être soumis sans réserve à toutes

(1) *Joan. 11. 45*

(2) *Matth. 8. 26.*

sortes de peines et de souffrances. Peines anticipées ; il souffre dans le sein de Marie, sa mère, l'anéantissement de son être¹ ; dans la crèche, une pauvreté affreuse² ; sous le couteau de la circoncision, une plaie douloureuse et humiliante³ ; dans sa fuite en Egypte, tout ce que la misère et l'incommodité ont de plus sensible⁴. Peines de toute espèce : il méritait de goûter tous les plaisirs, et il est rassasié de fiel⁵ ; il méritait de posséder tous les trésors, et il n'a pas où reposer la tête⁶ ; il méritait de recevoir tous les hommages, et il est chargé d'opprobres⁷. La faim, la soif, le travail, la fatigue, l'intempérie des saisons, voilà son partage. Il ne trouve dans ses disciples que de l'ingratitude, dans ses Apôtres, que de la grossièreté, dans les Pharisiens, que de la fureur, dans les Juifs qu'il a comblés de biens, que de la trahison, dans un disciple qu'il a honoré de sa confiance, que de la perfidie, dans tous les hommes, qu'un acharnement opiniâtre à le persécuter et à le contredire. Peines continuelles : depuis son premier moment jusqu'à son dernier, pas un qui soit exempt de douleur ; toute sa vie est une perpétuelle agonie, un martyre sans intervalle ; chaque jour est marqué à des traits de sang ; sa mémoire lui retrace sans cesse ce qu'il doit souffrir un jour. Si l'on compte ses années suivant le cours ordinaire, il n'a vécu que trente-trois ans ; si on les compte suivant la rigueur de ses souffrances, il a vécu plusieurs âges. Peines insupportables à l'excès : cet homme qui est le Saint des saints, chez Caïphe est en butte aux plus noires impositions⁸ ; cet homme qui est la Sagesse incréée, chez Hérode est traité comme un fou et un insensé⁹ ; cet homme qui est le Roi des rois, chez Pilate reçoit des affronts qu'on ne fait pas au dernier des esclaves¹⁰ ; cet homme qui possède la plénitude de la divinité, expire entre deux scélérats sur un

(1) *Philip.* 2. 7. (2) *Luc.* 2. 7. (3) *Luc.* 2. 21. (4) *Matth.* 2. 14.

(5) *Matth.* 27. 34. (6) *Luc.* 9. 58. (7) *Thien.* 3. 50. (8) *Matth.* 26. 59.

(9) *Luc.* 23. 14. (10) *Marc.* 15. 16.

infâme gibet¹. Comprenez dans une seule parole la multiplicité de ses souffrances : *Il a été*, selon le prophète Isaïe, *l'homme de douleurs* par excellence, *sachant ce que c'est que de souffrir*² ; la justice divine a rassemblé dans sa personne tous les genres d'afflictions ; elle a réuni en lui toutes les espèces de souffrances ; elle n'a pas voulu qu'il se trouvât en son corps immaculé, durant tout le cours de sa douloureuse Passion, *aucune partie saine depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête*³. Ajoutons à tout cela les prières, les veilles, les jeûnes dont il a fait ses délices ; tant de soins qu'il a pris pour ramener les pécheurs ; tant de vertus qu'il a pratiquées dans le degré le plus héroïque ; tant de zèle qu'il a montré pour procurer la gloire de son Père, et nous n'aurons encore tracé qu'une faible esquisse de tout ce qu'il a enduré, et de toutes les épreuves par où il a passé dans cette vallée de larmes.

Or, qui le récompensera dignement ce conquérant magnanime ? où trouver des palmes assez éclatantes pour mettre dans ses mains, et un diadème assez brillant pour placer sur son front ? jusqu'à quand différera-t-on de lui donner le prix de ses travaux et de ses souffrances ? Au moment où je vous parle, il s'avance vers la montagne des Oliviers, et ce premier théâtre de ses ignominies devient celui de sa gloire et de son triomphe. Là, après avoir donné une dernière instruction à ses Apôtres et déclaré ses volontés ; après leur avoir prédit les miracles qu'ils opéreraient en son nom, il prend son essor vers les cieux, et bientôt une nuée lumineuse le dérobe à la vue de tous ses disciples assemblés⁴. Oh ! que son triomphe est beau ! qu'il est éclatant ! Concevez-en, si vous le pouvez, toute la pompe et toute la magnificence.

(1) Joan. 19. 18.

(2) Virum dolorum, et scientem infirmitatem. Is. 53. 5.

(3) A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas. Is. 1. 6.

(4) Et cùm hæc dixisset, videntibus illis, elevatus est, et nubes suscepit eum ab oculis eorum. Act. 1. 9.

Dans l'antiquité païenne, c'était, disent les historiens, un magnifique spectacle lorsque le Sénat romain décernait les honneurs du triomphe à l'un de ses héros, pour avoir remporté quelque célèbre victoire, ou pour avoir poussé, par de glorieuses conquêtes, les limites de l'empire bien au-delà de ses bornes. Elevé sur un char superbe qui était trainé par quatre chevaux blancs ou quelquefois même par des éléphants, précédé des aigles romaines déployées, des drapeaux, des étendards et des dépouilles des peuples vaincus, accompagné des braves capitaines qui avaient partagé avec lui les hasards des combats et qui avaient eu part à ses victoires, environné et escorté de tous les ordres de l'empire, suivi des rois arrachés de leur trône et des plus illustres captifs attachés à son char, le triomphateur, la tête ceinte d'une couronne de laurier, emblème des palmes qu'il avait cueillies dans les plus sanglantes batailles, entraît majestueusement dans Rome, maîtresse du monde entier, sous des arcs de triomphe, parmi les cris de joie et les acclamations d'un peuple immense, attiré de tous côtés à ce magnifique spectacle; de là, il montait pompeusement au capitolé, où il était reçu avec les plus grands honneurs par le plus auguste sénat de l'univers, qui lui décernait les titres glorieux de Vainqueur des nations, de Sauveur de Rome, de Père de la patrie.

Mille et mille fois plus beau paraît aux yeux de notre foi le triomphe de Jésus-Christ montant au ciel, en ce jour solennel. Ou trouver des expressions assez vives pour le peindre à vos yeux et à votre esprit? Il triomphe, non comme ces héros profanes qui allaient au capitolé déposer dans le sein d'un Dieu chimérique des lauriers périssables, et qui empruntaient le secours de mille bras pour relever la pompe, l'éclat et la magnificence de leur entrée triomphante dans la ville de Rome; mais, de lui-même et par sa vertu toute-puissante, il soutient, il achève sa marche victorieuse, et déjà le voilà parvenu aux portes de l'Ém-pyrée, au milieu d'un nuage étincelant qui lui sert comme

d'un char brillant et tout éclatant de lumière : *Portes éternelles, ouvrez-vous*, puis-je m'écrier en ce moment avec la sainte Eglise, en empruntant les paroles du Psalmiste, oui, *portes éternelles, ouvrez-vous! Voici le Roi de gloire, le Dieu des vertus qui va faire son entrée*¹. A l'instant, le ciel ouvre ses portes; de toutes parts, des milliers d'Anges volent au-devant de leur Souverain; les cris de joie, les applaudissements, les acclamations, les saints cantiques font retentir les voûtes de la céleste Jérusalem². Il entre, il est conduit au pied du trône du Dieu vivant, il se présente à lui chargé des dépouilles du péché, du monde et de l'enfer qu'il a vaincus, et qu'il *traîne en captivité à sa suite*³. « *O mon père*, me semble-t-il entendre dire à ce vainqueur glorieux, faisant le récit de ses exploits au milieu d'une cour attentive et charmée qui l'écoute avec ravissement, *ô mon père, je vous ai glorifié sur la terre*; j'ai rétabli vos autels, et d'infâmes divinités ne partageront plus l'encens qui n'est dû qu'à vous seul : *J'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire*, la grande œuvre de la rédemption du monde; j'ai expié ses crimes, rompu ses chaînes, dompté ses sectateurs : *J'ai fait connaître votre nom aux hommes*⁴; vous avez à présent de *vrais adorateurs qui vous adorent en esprit et en vérité*⁵, de fidèles serviteurs qui mettent toute leur étude à vous donner leur cœur. Ah! Père saint, que vous reste-t-il maintenant, sinon à travailler vous-même à la gloire de votre Fils, qui n'a cherché en tout que la vôtre? Donnez-moi donc dans votre

(1) Elevamini portæ æternales, et introibit rex gloriæ. Ps. 25. 7.

(2) Ascendit Deus in jubilo, et Dominus in voce tubæ. Ps. 46. 5.

(3) Propter quod dicit : Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem. Eph. 4. 8.

(4) Pater..., ego te clarificavi super terram; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam...; manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi de mundo. Joan. 17. — 4. 6.

(5) Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Joan. 4. 25.

royaume la récompense que j'ai méritée par mes travaux et mes souffrances, et *glorifiez-moi en vous-même, ô mon Père, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût*¹. »

Ainsi jugeons-nous qu'a parlé le Sauveur du monde en faisant son entrée dans le séjour de la gloire ; ainsi puissiez-vous être en droit de parler un jour vous-mêmes ! Vous voyez à quelles conditions il a acheté le ciel, c'est aux mêmes conditions qu'on vous le propose ; il en a fait et vous devez en faire après lui la conquête. Ainsi, pour y entrer, ne comptez pas, vous, qui êtes Supérieure, sur votre autorité ou sur la place que vous occupez dans la religion ; vous, qui êtes maîtresse de classe, sur vos talents ou sur votre savoir ; vous, qui êtes chargée d'un emploi quelconque, sur votre aptitude ou sur votre habileté à vous en acquitter : non, ce n'est pas sur tous ces avantages humains qu'il vous faut compter. Dès que vous vous présenterez à la porte du Paradis pour y être reçues, on vous arrêtera sur le seuil, s'il m'est permis de parler de la sorte, et l'on vous fera entendre ces paroles : *Rendez compte de votre administration*². On vous dira à vous : Vous étiez Supérieure, comment avez-vous gouverné votre Communauté ? comment y avez-vous maintenu la règle ? comment y avez-vous fait fleurir la piété parmi vos Sœurs ? n'y en a-t-il pas qui se soient perdues par votre faute et par votre défaut de vigilance ? *Répondez, voyez si vous avez quelque chose à alléguer pour votre justification*³. On vous dira à vous : Vous étiez chargée d'une classe, comment avez-vous cultivé ces jeunes plantes confiées à vos soins ? comment les avez-vous fait grandir dans la vertu, et entretenues dans la piété ? votre conscience ne vous reproche-t-elle pas d'avoir

(1) Et nunc clarifica me tu, Pater, apud temetipsum claritate quam habui, priusquam mundus esset apud te. *Joan.* 17. 5.

(2) Redde rationem villicationis tuæ. *Luc.* 16. 2.

(3) Narra, si quid habes ut justificeris. *Is.* 45. 26.

négligé le salut de quelques-unes d'entre elles? *Répondez, voyez si vous avez quelque chose à alléguer pour votre justification.* On vous dira à vous : Vous aviez un emploi à remplir, avec quel esprit de foi vous en êtes-vous acquittée ? comment y avez-vous marché en la présence de Dieu ? avec quelle attention y avez-vous observé les prescriptions de votre règle ? n'y a-t-il pas eu dans cet emploi bien des points laissés imparfaits par votre faute ? *Répondez, voyez si vous avez quelque chose à alléguer pour votre justification.* Enfin, on dira à chacune de vous : Vous étiez religieuse, et, comme telle, astreinte aux vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, quelle estime avez-vous faite de vos engagements sacrés ? dans quelles dispositions avez-vous été par rapport à ces vœux ? pouvez-vous me les rendre maintenant dans toute leur intégrité, et me dire avec autant de confiance et d'assurance que David, ce roi selon mon cœur : *Je rendrai mes vœux au Seigneur en présence de tout son peuple* ¹ ? Oui, vous étiez religieuse, comment vous êtes-vous comportée tout le temps que vous avez vécu en religion ? où sont les actes de vertu que vous y avez constamment pratiqués ? Sur tout cela, encore une fois, on vous interrogera ; et si vous pouvez rendre alors un compte qui vous soit avantageux, tant mieux ! réjouissez-vous, vous serez admise ; mais, si la conscience vous condamne, tant pis ! tremblez, vous courrez grand risque d'être exclue.

Ah ! c'est bien là le sujet des plus sérieuses réflexions d'une âme vraiment chrétienne et religieuse. En effet, continuellement occupée de la grande affaire de son salut, animée d'un grand désir de posséder un jour le ciel, ce beau ciel où Jésus-Christ est monté, le jour de sa glorieuse Ascension, pour lui en ouvrir l'entrée et pour lui préparer une place, elle y porte toutes ses pensées, elle y fixe toute son attention, elle y attache toutes ses affections, elle y

(1) *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus. Ps. 115. 5.*

met tous ses soins : soins touchants qui l'occupent sans cesse durant le temps de son pèlerinage ici-bas. Non contente, ainsi qu'il se pratique dans le monde, de s'en occuper exclusivement les saints jours du dimanche, dans ces jours sanctifiés par le repos du Seigneur et consacrés par l'Eglise à l'honorer d'un culte spécial, elle s'en occupe, autant que son emploi le lui permet, à chaque instant de la journée, dans les jours de la semaine ; et, de cette manière, elle s'assure de plus en plus la place que Jésus-Christ est allé lui préparer aujourd'hui dans le ciel. Et quel sera enfin le terme d'une vie employée tout entière à l'exacte observation des devoirs de son état, d'une vie passée dans la méditation des choses célestes, d'une vie, en un mot, si conforme aux maximes de l'Evangile et à l'esprit de son divin Auteur ? à quoi prétend-elle en vivant de la sorte ? Ce à quoi elle prétend ? Au bonheur d'arriver un jour à la vie éternelle. Elle en a une ferme confiance : c'est pour cela qu'elle ne passe aucun jour sans faire des actes d'espérance, et que ces actes sont une partie intégrante de ses prières du matin et du soir ; c'est pour cela que, lorsqu'elle se trouvera au tribunal du souverain Juge, elle osera *réclamer la couronne de justice qu'il a promise au bon et fidèle serviteur*¹ ; c'est pour cela qu'au lieu de l'arrêt foudroyant qui en fermera à jamais l'entrée à l'âme pécheresse et impénitente, elle n'aura autre chose à attendre qu'une sentence favorable qui la fera entrer en participation du royaume des cieux : « *Venez, bonne et fidèle servante*, lui dira alors Jésus-Christ, *venez ; parce que vous avez été fidèle en de petites choses ; que vous vous êtes constamment appliquée à vous assujettir aux devoirs de votre état, à embrasser la mortification, à réprimer votre volonté, à résister aux convoitises d'une chair de péché, à vous faire une sainte et salutaire violence, je vais vous établir sur*

(1) In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illâ die justus judex. 2. *Timoth.* 4. 8.

de grandes, entrez dans la joie de votre Seigneur. » Mais avançons ; et, après vous avoir montré en vertu de quels titres Jésus-Christ, après une vie de travaux et de souffrances, monte aujourd'hui au ciel, considérons à présent le rang qu'il y occupe.

II. RANG QUE JÉSUS-CHRIST OCCUPE DANS LE CIEL.

Si en vertu des titres qu'avait acquis le Sauveur des hommes, son entrée dans le ciel a été si éclatante et si magnifique, le rang qu'il y occupe n'est pas moins digne de notre admiration. Sa chair virginale, cruellement immolée et victime du plus douloureux des sacrifices, cette chair, l'arche de la sanctification du monde, repose dans le lieu d'honneur ; elle est placée à la droite du Père, au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, et non-seulement la terre, mais les cieux mêmes servent d'escabeau à ses pieds¹. Nous savons quel fut le sort heureux de David, qui de simple berger, fut élevé sur le trône², et qui, de la même main dont il avait manié la houlette, gouverna les rênes d'un empire : telle et plus sublime mille fois est l'élévation du Fils de Dieu. Il avait consenti à descendre dans le sein de Marie ; durant le cours de sa vie mortelle, il avait été abîmé dans le centre des opprobres, et le monde, depuis sa création, n'avait jamais rien vu d'aussi prodigieux que ses abaissements et ses humiliations ; mais aujourd'hui, couronné d'une gloire immortelle, assis sur le trône le plus auguste et le plus brillant, il voit, en sa présence, toute grandeur tomber et disparaître : « O mon Fils, lui dit le Père éternel, vous étiez déjà maître de tout ce qui respire, mais aujourd'hui vous êtes, par excellence, l'Agneau

(1) Hæc dicit Dominus : Cælum sedes mea ; terra autem scabellum pedum meorum. *Is.* 66. 1.

(2) De post foetantes accepit eum. *Ps.* 77. 76.

*dominoteur du monde*¹, dont je veux qu'on respecte la mémoire dans les siècles présents et futurs : *Je vous fais héritier de toutes choses*², et je remets entre vos mains les droits sacrés de la Toute-Puissance : vos volontés seront la loi d'après laquelle tout sera réglé dans le ciel et sur la terre : *Je vous établis juge des vivants et des morts*³ ; à votre tribunal ils comparaitront tous, et c'est vous qui, par votre sentence sans appel, prononcerez au monde ses destinées éternelles. Vous êtes mon Fils, mon égal, et je prétends que, dans ce moment, tous les cœurs des Anges qui entourent mon trône, tombent à vos pieds et vous adorent. »

On obéit ; tous les Esprits bienheureux se prosternent aussitôt, et tous ensemble, par une adoration profonde, ils rendent au Fils de Dieu l'hommage qui appartient à l'Être suprême. Voilà donc ses opprobres effacés, ses larmes essuyées, sa carrière glorieusement terminée. Il règne et il régnera dans tous les âges : « Non, jamais son règne n'aura de fin⁴, » s'écrie la sainte Eglise dans ses offices. O élévation ineffable de Jésus-Christ dans le ciel ! élévation dont l'éclat rejaillit jusque sur nous. Le Verbe ayant choisi notre nature dans le mystère de l'Incarnation, disons-le hardiment, quelle que soit la supériorité de l'Ange au-dessus de l'homme, ce n'est pas un Ange, c'est un Homme-Dieu qui est semblable au Très-Haut ; ce n'est pas un Ange, c'est un Homme-Dieu que le ciel adore, et devant qui toute la cour céleste se prosterne.

Ce que je dis du rang qu'occupe Jésus-Christ dans le ciel, je le dis, à proportion, du rang que vous occuperez vous-mêmes, si vous suivez la voie par où il est parvenu à

(1) Emitte Agnum dominatorem terræ. *Is. 46. 1.*

(2) Quem constituit hæredem universorum. *Hebr. 1. 2.*

(3) Quia ipse est qui constitutus est à Deo judex vivorum et mortuorum. *Act. 10. 42.*

(4) Cujus regni non erit finis. *In symb. nic.*

cette gloire suprême; c'est-à-dire si vous avez soin de pratiquer l'humilité: Jésus-Christ, dit l'apôtre Saint Paul, *s'est abaissé et anéanti en prenant la forme de l'esclave; et c'est pour cela que Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers*¹. C'est la proportion que ce grand Apôtre met entre les humiliations et l'élévation du Sauveur du monde, et c'est ainsi que vos abaissements et vos humiliations seront pour vous une source inépuisable de grandeur et de gloire: même règle, même récompense de part et d'autre; tout dépend de la véritable humilité, de l'humilité d'esprit et de cœur, dont Jésus-Christ nous a donné lui-même l'exemple.

En effet, quand je vous rappelle l'humilité, je n'entends pas parler d'une humilité feinte qui, dans le fond, n'est qu'un orgueil raffiné, et qui se couvre des apparences de l'humilité. Car, *tel paraît humble*, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *qui intérieurement est plein d'orgueil et de vanité*²; qui, par des voies obscures et détournées, prétend aller plus sûrement à ses fins, que s'il entreprenait d'y parvenir avec éclat; qui, par le refus dissimulé qu'il fait des louanges, veut s'en attirer de plus grandes; qui, humilié sans être humble, s'efforce d'acquérir par de faux abaissements, ce qu'il voit ne pouvoir obtenir par un véritable mérite qu'il n'a pas; qui, par une modestie déguisée, semble se mettre au-dessous des autres, tandis qu'enflé d'une secrète estime de lui-même, il s'élève dans son cœur au-dessus de tout le monde. Non, non, ne nous y trempions pas, ce n'est pas cette humilité ambitieuse et hypocrite qui

(1) Semetipsum exinanivit formam servi accipiens... Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Philip. 2. — 7. 9. 10.*

(2) Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. *Eccli. 10. 25.*

nous servira de degré pour arriver à la gloire; Jésus-Christ, qui en connaissait toute l'insuffisance, l'a réprouvée dans l'orgueilleux Pharisien¹; mais c'est cette véritable humilité de cœur qui fait que, dans la vue de sa bassesse et de ses fautes, on s'anéantit devant la grandeur suprême de Dieu et sa redoutable justice; que, persuadé de sa faiblesse et de sa misère, on vit dans une dépendance continuelle de la grâce; que, dans la prière, on est timide et tremblant en la présence du Seigneur, et qu'on lui dit comme le saint patriarche Abraham : *Cendre et poussière que je suis, comment oserais-je parler à mon Dieu*²? ou qu'à l'exemple de l'humble Publicain, qui, éloigné du sanctuaire, n'osait pas même lever les yeux au ciel, par la connaissance qu'il avait de sa bassesse, on s'écrie, comme lui, dans l'amertume de son cœur : *O mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur*³; cette humilité enfin qui fait que, pénétré de son indignité, on fuit les louanges, les honneurs, les distinctions, avec autant de soin que l'âme orgueilleuse les recherche; qu'on rapporte à Dieu la gloire et le mérite des bonnes actions, et à soi toute la confusion des défauts qui s'y glissent imperceptiblement. Oui, telle est cette véritable humilité que Dieu demande de nous, comme un moyen nécessaire pour avoir part à cette béatitude éternelle que Jésus est allé nous préparer aujourd'hui dans le ciel, comme il le disait à ses Apôtres par ces paroles si touchantes : *Je m'en vais vous préparer une place*⁴.

Non pas, ma chère Sœur, que je vous fasse un crime de garder les bienséances de votre saint état. N'outrons pas la morale, en traitant de la perfection religieuse, et ne portons rien à l'excès. A Dieu ne plaise que je confonde les

(1) Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo. *Luc. 18. 14.*

(2) Respondensque Abraham ait : Quia semel cœpi, loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis. *Genes. 18. 27.*

(3) Dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori. *Luc. 18. 13.*

(4) Quia vado parare vobis locum. *Joan. 14. 2.*

différents degrés de supériorité et les divers emplois que les saints Fondateurs d'Ordres, par une prévoyance souverainement sage et par une admirable économie, ont établis dans les différents Ordres religieux ! Ainsi vous, que Dieu a placée au-dessus de vos Sœurs, faites-vous rendre l'honneur qui est dû à votre place ; conservez-en les droits, et, quand on voudra, mal-à-propos, y donner atteinte, sachez les soutenir. Je demande l'humilité et ne veux pas de faiblesse. Il faut qu'une Supérieure soit obéie de ses inférieures, un maître de ses serviteurs, un père de ses enfants ; cela est dans l'ordre, et Saint Paul le veut : *Serviteurs*, dit-il aux Ephésiens, *obéissez à vos maîtres, selon la chair, avec crainte et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même*¹. Mais ce que Saint Paul veut en même temps, c'est que vous méprisiez les honneurs qu'on vous rend et que vous vous méprisiez vous-même ; c'est que vous aimiez à vous humilier, n'estimant rien de grand que ce qui vient de Dieu et qui conduit à Dieu, regardant, dans le fond de votre cœur, le prochain comme au-dessus de vous², et peut-être même comme plus agréable à Dieu que vous, malgré l'état d'infériorité où il se trouve par rapport à vous ; c'est que, dans vos démarches, dans votre langage, dans l'exercice de votre charge, jamais vous ne vous permettiez le ton de la hauteur ou de la fierté ; c'est que, par un secret dessein de Dieu, quand il arrive à votre Communauté un mauvais succès qui vous humilie, vous portiez avec un esprit soumis le poids de la confusion qui en résulte pour vous ; c'est que, dans l'usage habituel de la vie, lorsqu'il s'agit d'une parole qui vous blesse, d'une marque de mépris qu'on vous donne, d'un manque de bienséance qu'on se permet à votre égard, vous réprimiez les saillies d'un amour-propre blessé, et vous

(1) Servi, obedite dominis carnalibus cum timore et tremore in simplicitatem cordis vestri, sicut Christo. *Ephes. 6. 5.*

(2) Sed in humilitate superiores sibi invicem arbitantes. *Philip. 2. 3.*

disiez dans un sentiment sincère avec un Saint François de Borgia: « Si vous avez été ainsi méprisé, ô mon divin Sauveur! combien est-il plus juste que moi, qui ne suis que cendre et poussière, qui ne suis qu'un ver de terre, je le sois après vous. »

Entrez donc toutes dans ces sentiments si chrétiens; oui, soyez toutes animées de ces saintes dispositions, et si plusieurs d'entre vous avaient quelques reproches à se faire par rapport à l'humilité dont elles auraient fait parade, ah! que cette vertu reprenne aujourd'hui, une bonne fois, à leurs yeux et encore plus dans leur cœur, son vrai caractère, son caractère essentiel; et c'est ainsi que vous y trouverez, toutes tant que vous êtes, avec le plus indispensable de vos devoirs, le plus sûr garant de votre salut. C'est la véritable humilité qui, dans ce monde, vous fera bien venir de Dieu, lorsque vous lui présenterez vos hommages, et attirera sur vous ses regards et ses faveurs; c'est encore elle qui, dans l'autre monde, vous conduira sûrement à lui, et vous introduira auprès de son trône, dans cette bienheureuse demeure préparée aux humbles et aux petits.

Mais achevons; et, après vous avoir montré en vertu de quels titres le divin Sauveur prend possession de son royaume et quel rang il y occupe, voyons ensemble le spectacle qu'il y étale.

III. SPECTACLE QUE JÉSUS-CHRIST ÉTALE DANS LE CIEL.

Et quel est donc ce spectacle? Le spectacle le plus magnifique et le plus éclatant; spectacle qui ravit les Anges d'admiration; spectacle dont la céleste Jérusalem emprunte de nouvelles beautés. Son visage que la mort avait flétri, brille d'un éclat d'une éternelle jeunesse et rassemble toutes les grâces; ses yeux, il y a quelque temps, éteints et fermés, sont les flambeaux dont le ciel a peine à soutenir la

lumière. Anges saints ! vous tous, ô Esprits bienheureux, quand vous le vîtes ce corps si saint, ensanglanté, meurtri, défiguré, rendu méconnaissable par la violence des tourments, que votre douleur fut profonde ! Hélas ! vous-mêmes, dans le sentiment pénible et douloureux que vous causèrent des peines si affreuses, vous vous couvrites la face de vos ailes ; jusque dans le sein de la félicité, dit le Prophète, *vous versâtes des larmes amères*¹, et vous fûtes inconsolables : pouviez-vous ne l'être pas ? Mais aujourd'hui comme tout a changé de face ! Oh ! qu'il a d'attraits ce visage auguste ! Il brille d'une splendeur ineffable ; ce qui avait paru sur le Thabor, n'est qu'un rayon de cette lumière inaccessible qui en rejaillit de toutes parts ; Dieu y a imprimé ces caractères sacrés qui enchantent et ravissent tous les cœurs.

Rappelons-nous ce que dit la sainte Ecriture de la reine de Saba, qui, frappée de la réputation de Salomon, vint du fond de l'Orient pour l'admirer de près². Voit-elle la magnificence de son palais, la richesse de son trône, l'étendue de ses trésors, la somptuosité de ses tables, l'ordre admirable qui règne dans sa maison, elle est hors d'elle-même ; mais, dès que Salomon vient à paraître, tout le reste est oublié ; elle trouve ce roi plus grand que tout son royaume. De même le ciel est le palais du Roi des rois ; c'est une demeure enchantée ; c'est le séjour de tous les plaisirs, l'assemblage de tous les biens. Le disciple bien-aimé, saint Jean, qui aime à emprunter ici les traits d'une poésie divine, assure que les pierres qui composent son admirable structure, sont des diamants ; que ses places publiques sont enrichies d'or ; que le jaspe, le porphyre, la topaze, les pierreries de toutes espèces y sont prodiguées³ ; qu'un fleuve rapide y roule sur un sable d'or ses eaux plus transparentes que le cristal⁴. Noble et brillante image !

(1) *Angeli pacis amarè flebant. Is. 55. 7.*

(2) 3 *Reg. 10. 1.* (3) *Apoc. 21. 18 et seq.* (4) *Apoc. 22. 1.*

Mais rien de tout cela n'est comparable au Fils de Dieu ; rien n'égale cette beauté ravissante et majestueuse qui étincelle sur son front ; à son approche, tous les autres objets s'éclipsent et voient disparaître leur éclat.

Que dirai-je maintenant des plaies sacrées de ce divin Sauveur, dont la trace profonde est restée imprimée sur sa chair adorable ? Parmi les hommes une blessure reçue au service du prince et de la patrie, ne défigure pas ; fût-elle sur le visage ou sur le front, elle passe pour quelque chose de plus beau que la beauté même. S'il en est ainsi, combien les plaies de Jésus-Christ ne doivent-elles pas lui donner de lustre ! quels ornements, quels charmes ne font-elles pas trouver dans sa personne sacrée ; Cicatrices glorieuses ! Nobles empreintes ! Trophées de ses combats ! Monuments de ses victoires ! La plaie de son divin cœur surtout se fait remarquer entre les autres, et ce cœur, où une charité toute divine alluma tous ses feux, se montre sensiblement tel qu'il est. Il sort de ce cœur adorable un torrent de flammes qui embrasent tous les Saints, un fleuve de délices qui inondent tous les Bienheureux. Il est ce cœur sacré le centre de toutes les merveilles de la nature et de la grâce ; à sa vue, les Saints redoublent leurs cantiques, ils tombent d'extase, ils s'y enfoncent, ils s'y abîment, ils y goûtent ces ineffables plaisirs que l'esprit humain ne peut comprendre, et que la langue d'un mortel ne pourra jamais expliquer, pas même la langue d'un saint Paul ravi jusqu'au troisième ciel : *Non, dit-il, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*¹.

Mais les plaies sacrées de Jésus-Christ sont-elles de simples témoignages de ses victoires, de purs monuments de ses combats ? Servir à la pompe du spectacle que ce vainqueur adorable étale dans les cieux, est-ce là leur pre-

(1) Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. 1. Cor. 2. 9.

mière fin et leur principal usage? Non, non; ce sont encore, disent les Pères de l'Eglise, des requêtes vivantes, des actes ineffaçables, des traités solennels en faveur des pécheurs; les caractères en sont marqués de son sang, et l'amour en a gravé tous les traits; Dieu y lit sans cesse les vertus, les mérites, les satisfactions de son Fils, et il y signe le pardon, la vie, le bonheur des hommes; il y trouve, comme en autant de trésors inépuisables, le paiement général de nos dettes, et il y met, comme en dépôt, le poids immense de ses récompenses; il en tire tout ce que demande sa justice, et il y transporte tout ce que nous a promis sa miséricorde. Tel est le sens de ces admirables paroles de saint Cyprien : « Les plaies sacrées, empreintes sur le corps glorieux de Jésus-Christ, assis à la droite de son Père dans les cieux, en exigent le salut du genre humain. »

Et en effet, si les mains du Sauveur, selon l'apôtre saint Paul, captives et percées de clous sur le Calvaire, eurent la force d'arracher à la vengeance de Dieu l'arrêt de mort porté contre nous et de l'attacher à la croix¹, auraient-elles moins de pouvoir au ciel, maintenant qu'elles sont libres, victorieuses et triomphantes? Si, selon la prophétie de Jésus-Christ, ses pieds élevés sur l'autel du sacrifice, surent tout attirer dans le lieu de la paix², le ciel et la terre, la vie et la mort, les iniquités des hommes et les faveurs de Dieu, placés aujourd'hui sur le trône de sa gloire, auraient-ils perdu cet attrait pacifique et cette divine vertu? Si, à la vue de son cœur expirant, la haine et la colère expirèrent dans celui d'un Dieu vengeur du péché, pour y faire revivre la douceur et la clémence, au spectacle toujours présent de ce même cœur ouvert à nos âmes par une large

(1) Delens quod adversus nos erat chirographum decreti. et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. *Coloss. 2. 14.*

(2) Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum. *Joan. 12. 32.*

blessure, refuserait-il, en sa considération, de leur faire un accueil favorable? le Sauveur, pour être glorifié, ne serait-il donc plus Sauveur? ses plaies, plus glorieuses que jamais, seraient-elles devenues moins éloquentes, et Dieu, vaincu à leur premier aspect, pourrait-il, sans se laisser fléchir, en soutenir l'éternelle présence? « Oh! non, mes chers enfants, disait aux premiers chrétiens le Disciple bien-aimé; seulement n'abusez pas de ces gages de salut pour consommer votre perte, et n'allez pas vous prévaloir de l'entremise du Juste pour vous rendre plus coupables. Mais, si vous vous sentez criminels et que votre conscience vous condamne à l'enfer, ne désespérez pas pour cela d'aller au ciel; brisez vos chaînes et courez au terme. Vous y avez dans Jésus-Christ un médiateur tout-puissant; il vous couvre de ses plaies victorieuses, comme d'autant de boucliers impénétrables, et il faudrait que la foudre que vous craignez et que Dieu tient en suspens, passât, pour venir vous frapper, à travers ces défenses sacrées¹. »

« Ah! divin Sauveur, puis-je m'écrier avec un de vos grands serviteurs, que je sens de confiance à la vue de vos plaies adorables et conservées même dans le sein de votre gloire! Sans elles, tout l'éclat de votre triomphe aurait bien été capable de m'éblouir, mais peu de me consoler; sans elles, les promesses de vie que me donne votre bonté, n'auraient pu faire taire la réponse de mort que mes péchés me font entendre; sans elles, j'aurais suivi votre char de triomphe, comme un de ces tristes vaincus que les conquérants de Rome et d'Athènes traînaient autrefois à leur suite, incertains de leur sort et tremblants entre l'esclavage et la mort; mais vos plaies salutaires, ô aimable Sauveur! vos divines blessures, effets de charité, moyens de médiation, gages de paix, principes de salut, prix de ma liberté,

(1) Filioli mei, hæc scribo vobis, ut non peccetis; sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum, justum. 1. *Jouu.*

m'annoncent que j'ai tout à espérer de vous, sans avoir rien à craindre que de moi-même, que des convoitises d'une chair de péché, cet ennemi domestique qui est au dedans de moi, et me fait sentir sans cesse ses atteintes, que de la corruption de ma nature et de la perversité de mon cœur. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que selon l'avertissement de l'apôtre saint Paul, *vous devez aller avec confiance à ce trône de la grâce*, où les plaies de Jésus-Christ ouvrent un passage, *pour y obtenir miséricorde*¹; qu'il vaut bien mieux profiter maintenant des offres qu'elles nous font et des assurances qu'elles nous donnent, que de mériter les justes reproches qu'elles doivent faire un jour, selon la pensée de saint Augustin, aux réprouvés; que nous devons regarder ces plaies sacrées, notre crime et notre ouvrage, comme les titres précieux de notre entrée dans le séjour de la gloire : cette gloire après laquelle les saints ont tant soupiré, vers laquelle ils élevaient sans cesse leur esprit, ils tournaient constamment leurs regards, et dont la seule vue, quoique obscure encore et imparfaite, les encourageait, les animait, les soutenait ici-bas, dont le seul avant-goût sur la terre les transportait, les ravissait, et, pour m'exprimer ainsi, les enivrait; cette gloire où le Fils de Dieu souhaitait si ardemment de retourner, dont il parlait si souvent à ses disciples. surtout depuis sa Résurrection, et lorsqu'il se vit sur le point de remonter au ciel pour y recevoir la récompense que son Père lui avait préparée; que c'est là qu'il nous précède; que nous sommes ses membres et qu'il est notre chef; que partout où le chef entre, il faut que ses membres le suivent, et qu'ils y soient

(1) Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur. *Hebr. 4. 16.*

placés avec lui ; que c'est là qu'il traîne après lui et qu'il introduit comme en triomphe tant d'âmes justes de l'ancienne Loi qui soupiraient après sa venue ; que nous devons nous joindre d'esprit et de cœur à cette troupe glorieuse, nous disposer à la grossir un jour nous-mêmes, et à partager avec elle la même gloire. Oh ! quel contentement pour nous, lorsque nous jouirons d'un spectacle aussi charmant ! quel bonheur, lorsque nous nous trouverons à la source de ces joies pures ! Tâchons d'en jouir dès maintenant, anticipons sur l'avenir, et, pour cela, enfonçons-nous dans les plaies sacrées de Jésus, surtout dans celle de son divin cœur ; l'amour les a ouvertes, et l'amour n'a pas permis qu'elles se fermassent. Point de dévotion plus tendre que celle qui nous porte à honorer les plaies du Sauveur, et en même temps point de dévotion plus utile et plus solide. Tout ce qui nous rappelle le souvenir de Jésus-Christ, en particulier tout ce qui rappelle le souvenir de sa Passion, porte nécessairement avec soi un caractère de vérité et de sainteté ; en nous y attachant, il est impossible que nous nous égarions. Et où trouver un souvenir plus juste et plus légitime ? si un ami, en défendant mes jours, avait reçu une cruelle blessure, cette blessure se présenterait sans cesse à mon esprit ; la reconnaissance avec des traits ineffaçables la graverait dans le plus profond de mon cœur. Et comment pourrais-je oublier celles de Jésus-Christ qui m'ont délivré de la plus funeste de toutes les morts, de la mort éternelle ? Ainsi soit-il.

I. FÊTE DE LA PENTECOTE.

L'ESPRIT-SAINT, DANS CE MYSTÈRE, EST POUR LES APÔTRES :

1. *Un esprit de vérité qui les éclaire.*
 2. *Un esprit de sainteté qui les purifie.*
 3. *Un esprit de force qui les anime.*
-

Et repleti sunt omnes Spiritu sancto.

Et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint. Act. 2. 4.

Il est donc enfin arrivé, mes Sœurs, ce jour qui fut figuré, autrefois sur le mont Sinaï, par tout l'appareil de la religion judaïque. Il est donc enfin accompli ce mystère que nous ont mérité les travaux, les souffrances, le sang et la mort du Sauveur des hommes. Il paraît donc enfin aujourd'hui sur la terre cet Esprit consolateur qui doit remplir d'une joie ineffable les disciples de Jésus-Christ affligés de la séparation de leur divin Maître. Depuis la glorieuse Ascension du Fils de Dieu dans le ciel, les Apôtres, dociles à ses ordres et pleins de confiance dans la promesse qu'il leur avait faite de leur envoyer son Esprit-Saint¹, s'étaient retirés dans la ville de Jérusalem : là, renfermés dans le cénacle et en compagnie des saintes femmes et de l'auguste Mère de Dieu, ainsi que nous le lisons aux *Actes des Apôtres*², ils persévéraient tous dans la prière et dans la

(1) Ego mitto promissum Patris mei in vos ; vos autem sedete in civitate, quoadusquē induamini virtute ex alto. *Luc. 24. 49.*

(2) Hic omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Mariâ, matre Jesu. *Act. 1. 14.*

pratique de toutes les vertus chrétiennes, *lorsque tout à coup*, dit l'évangéliste saint Luc, *vers les neuf heures du matin, un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux qui venait du ciel, se fit entendre et remplit toute la maison où ils étaient rassemblés. Dans le même temps on vit paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt*, ajoute le texte sacré, *tous les Apôtres furent remplis de l'Esprit-Saint, et comblés de l'abondance de ses dons*¹. Déjà, à la faveur de ce divin Esprit, je les vois éclairés d'une lumière surnaturelle qui leur donne une intelligence parfaite des plus sublimes vérités de notre sainte religion ; élevés à une sainteté qui les fait servir de spectacle au monde, aux Anges, aux hommes², à Dieu lui-même : embrasés d'une ardeur toute divine qu'ils ne connaissaient pas, et d'un courage à l'épreuve de tous les dangers. Oui, telle est l'étonnante révolution qui s'opère en ce jour dans les Apôtres.

Or, c'est de ce merveilleux changement que j'ai à vous entretenir dans la suite de cette Conférence. Comprenez ma pensée. Les Apôtres jusqu'ici avaient été ignorants, imparfaits, pusillanimes : mais l'Esprit-Saint fait disparaître leur ignorance, en leur prodiguant les trésors de la science ; leurs imperfections, en les ornant de toutes les vertus ; leur pusillanimité, en leur inspirant un courage héroïque. En les produisant dans le monde pour en être la lumière par leur savoir, les modèles par leurs vertus, les maîtres par leur courage, il est pour eux tout à la fois : 1^o un Esprit de vérité qui les éclaire ; 2^o un Esprit de sain-

(1) Cum complerentur dies Pentecostes, erant omnes pariter in eodem loco : et factus est repente de cœlo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes. Et apparuerunt illis dispersitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum ; et repleti sunt omnes Spiritu sancto. *Act. 2. — 1. 2. 3. 4.*

(2) Quia spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus. *1. Cor 4. 9.*

teté qui les purifie ; 3° un Esprit de force qui les anime. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL EST POUR EUX UN ESPRIT DE VÉRITÉ QUI LES ÉCLAIRE.

Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, disait Jésus-Christ à ses Apôtres, durant le cours de sa vie mortelle, *il vous enseignera toute vérité*¹. Or, pour vous montrer jusqu'à quel point cet Esprit de vérité les a éclairés de sa divine lumière, commençons par nous rappeler ce qu'ils étaient par rapport aux talents de l'esprit. Personne n'ignore qu'avant la descente de l'Esprit-Saint, les Apôtres étaient dépourvus de toute science humaine, et plongés dans les ténèbres de la plus grossière ignorance ; c'étaient des hommes sans éducation, sans lettres, occupés, dès l'enfance, à des travaux obscurs, dans la nécessité de pourvoir aux besoins de la vie par le travail de leurs mains, et uniquement occupés pour la plupart à connaître un rivage, une barque, un étang et quelques filets. Aussi voyons-nous que, quelque soin que prit le Sauveur du monde de les instruire, leur esprit tardif et pesant ne comprenait rien à ses divines leçons. En vain leur divin Maître qui, devant les Scribes, les Pharisiens et les Docteurs de la loi, ne s'expliquait souvent qu'en paraboles et en termes énigmatiques, tient-il à leur égard une conduite plus favorable ; en vain descend-il dans les détails les plus minutieux ; en vain pousse-t-il la complaisance jusqu'à leur expliquer en particulier le sens des paraboles qu'il exposait en public, toujours penchés vers la terre, ils n'entendent rien aux discours les plus intelligibles et ne comprennent que ce qui tombe sous les sens.

Ouvrons l'Évangile et voyons : tantôt, ce Dieu qu'il leur

(1) Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. Joan. 16. 13.

a dépeint comme le plus parfait des esprits, comme une intelligence sublime, comme un Être spirituel qui ne peut être aperçu, ils demandent à le voir des yeux du corps : *Seigneur*, lui dit l'un d'entre eux, Philippe, *montrez-nous votre Père, et cela nous suffit*¹ ; tantôt, quand il les entretenait de sa mort prochaine, qu'il leur en décrit les circonstances précises et leur annonce que le Fils de l'homme sera livré aux gentils, qu'il sera moqué, flagellé, qu'on lui crachera à la face, qu'il sera attaché à la croix, et qu'il y expirera au milieu des plus cruels tourments, ils se révoltent ; ils ne peuvent comprendre qu'un Messie puisse souffrir et mourir pour les hommes : *Ce langage*, dit l'Évangéliste, *leur était inconnu, et ils n'entendaient rien à ce qu'il leur disait*². Peu de temps même avant son Ascension, quand il leur annonçait la descente de l'Esprit-Saint, qui devait rétablir le règne de Dieu dans les cœurs par l'effusion de sa grâce, ils s'imaginaient qu'il était question d'un empire temporel, et ils lui firent cette demande qui est bien une preuve de leur peu d'intelligence : *Seigneur, est-ce maintenant que vous allez rétablir le royaume d'Israël*³ ? Enfin, leur ignorance est telle, que la patience du Sauveur, d'ailleurs inaltérable, en est quelquefois lassée : *Retirez-vous de moi*, dit-il un jour au chef d'entre eux, *retirez-vous de moi, Satan ; parce que vous n'avez pas le goût des choses de Dieu, mais celui des choses de la terre*⁴.

Tels étaient les Apôtres avant la venue de l'Esprit-Saint ; mais aujourd'hui qu'ils sont éclairés de ses divines lumières, quel changement subit, quelle révolution s'opère chez eux ! Le voile qui couvrait leur intelligence tombe à l'instant, leurs ténèbres se dissipent aussitôt, tous leurs doutes

(1) Domine, ostende nobis Patrem tuum, et sufficit nobis. *Joan. 14. 8.*

(2) Et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur. *Luc. 18. 34.*

(3) Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israël ? *Act. 1. 6.*

(4) Vade retrò me, Satana, quoniam non sapis quæ Dei sunt, sed quæ sunt hominum. *Marc. 8. 33.*

sont éclaircis. Déjà, ne les entendez-vous pas, dans un seul langage, parler à tous les hommes et se faire comprendre de toutes les nations? Les Juifs qui les écoutent, de quelque contrée qu'ils soient, Mèdes ou Parthes, habitants de la Mésopotamie ou de la Cappadoce, du Pont ou de l'Asie, Phrygiens ou Egyptiens, Lybiens ou Cyrénéens, Crétois ou Arabes, Juifs naturels ou prosélytes, tous sans exception, les entendent publier, chacun dans leur langue, les merveilles de Dieu¹. Miracle si surprenant, que toute cette multitude en est saisie d'étonnement, et qu'elle s'écrie dans l'admiration dont elle est frappée : *Que veut dire ceci? Vraiment, on n'a jamais entendu ni rien vu de pareil*². *les hommes qui nous parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays*³. Déjà, n'admirez-vous pas avec quelle facilité ils expliquent ce qu'il y a de plus embarrassant et de plus profond dans les divines Ecritures, dont ils ne pouvaient auparavant assembler les caractères; comme ils comprennent à présent le secret des vérités que Jésus-Christ leur avait enseignées; comme ils en découvrent les principes et en voient clairement les conséquences; comme ils développent le sens caché des prophéties et les appliquent, à propos, aux événements qui se passent en ce moment dans la ville de Jérusalem!

Pierre, ce pauvre pêcheur, qui n'a jamais su que manier quelques filets, que conduire une barque, et qui a presque vieilli sur les bords du lac de Génésareth, Pierre fait entendre, au sortir du cénacle, des paroles si fortes, si énergiques, si touchantes, que tous ceux qui l'écoutent ne savent pas si c'est un homme qui leur parle, ou un Ange descendu

(1) Act. 2. — 8. 9. 10. 11.

(2) Stupebant omnes dicentes. Quidnam vult hoc esse? Act. 2. 12.

(3) Nonne ecce omnes isti qui loquuntur, Galilæi sunt? et quomodo nos audivimus unusquisque linguam nostram in qua nati sumus? Act. 2. — 7. 8.

du haut des cieux : « Hommes de Judée, leur crie ce saint Apôtre, et vous tous, qui que vous soyez, qui vous glorifiez d'être nés Juifs et qui êtes rassemblés à Jérusalem, soyez attentifs à mes paroles. Vous êtes étonnés de ce qui se passe aujourd'hui sous vos yeux, et plusieurs d'entre vous, tournant en dépit l'admiration dont ils avaient d'abord été saisis, voudraient nous faire passer pour des insensés ou pour des gens pris de vin ; mais sachez qu'il n'en est pas ainsi ; que c'est ici l'accomplissement de la promesse que le Seigneur a faite à son peuple par le prophète Joël, de répandre dans ces derniers temps son esprit sur toute chair, de donner à ses serviteurs le don de prophétie et de miracle et de les combler de l'abondance de ses dons¹. » Venant ensuite à parler de Jésus-Christ, il leur prouve d'une manière si forte et si convaincante la divinité de ce Fils du Très-Haut ; son raisonnement est si bien établi sur le témoignage des Prophètes et des saintes Ecritures, que tous les Docteurs de la loi, malgré la fureur dont ils sont transportés, n'ont rien à opposer à la sagesse de ses paroles, à la force de son raisonnement, à la solidité de ses démonstrations, et que la Synagogue tout entière est obligée de lui prêter un silence respectueux. Merveilleux changement ! Admirable transformation ! Ah ! que c'est bien alors qu'on a vu s'accomplir à la lettre cette parole du Roi-Prophète, lorsque, s'adressant au Seigneur, il s'écriait : *O mon Dieu, à cause de vos ennemis, vous avez confirmé les louanges qui vous sont dues, en faisant parler les enfants et les petits à la mamelle*² ! c'est-à-dire que Dieu, pour confondre tous ses

(1) Viri Judæi, et qui habitatis Jerusalem universi, hoc vobis notum sit, et auribus percipite verba mea. Non enim, sicut vos æstimatis, hi ebrii sunt..., sed hoc est quod dictum est per prophetam Joël : Effundam de Spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiae vestrae... Et quidem super servos meos et super ancillas meas, in diebus illis, effundam de Spiritu meo, et prophetabunt. *Act. 2. — 14. 15. 16. 17.*

(2) Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem. *Ps. 8. 3.*

adversaires, les Scribes, les Pharisiens, les Docteurs de la loi, tous ces Juifs qui avaient résisté à la doctrine de son divin Fils et l'avaient mis à mort, a voulu que des hommes comparés à des enfants jusqu'alors, à cause de leur ignorance et de leur incapacité, publiassent les grandeurs et la divinité de Celui qui avait été crucifié à la face de toute la ville de Jérusalem, et qu'il a donné tout le pathétique d'une éloquence victorieuse à la langue qui ne savait encore que bégayer.

Or, cet Esprit de vérité qui est venu éclairer et instruire les Apôtres, opère encore, tous les jours, un changement à peu près semblable dans une âme qui s'est préparée à le recevoir, en s'efforçant d'apporter les mêmes dispositions qu'eux. En effet, voyez-la cette âme chez qui agit cet Esprit de vérité; dès qu'une fois il a porté son flambeau au milieu d'elle, dans une retraite, par exemple, dans le silence d'une fervente méditation, dans ces moments de calme où la grâce l'excite à faire un retour sur sa vie actuelle ou passée, quelle lumière l'éclaire intérieurement! quel changement heureux s'opère parfois subitement en elle! Si elle a pu se laisser infatuer, dans certaines occasions, même jusque dans la religion, de l'esprit d'erreur et de mensonge; si autrefois, lorsqu'elle était encore dans le monde, elle y a eu la tête remplie des fausses idées qu'on a communément dans le siècle, de la grandeur, des richesses, des plaisirs, *ces trois concupiscences*¹, dont parle le Disciple bien-aimé dans sa première *Épître*, oh! qu'elle pense différemment aujourd'hui, et comme elle peut dire sans mensonge, ainsi que le disait autrefois le Roi-Prophète de lui-même: *Oui, Seigneur, j'ai choisi la voie de la vérité*²; comme elle est bien persuadée maintenant de ces grandes vérités du christianisme, que, pour être disciple de Jésus-

(1) Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. 1. Joan. 2. 16.

(2) Viam veritatis elegi. Ps. 118. 30.

Christ, il faut porter sa croix à la suite de ce divin Sauveur¹, et se soumettre à toutes les afflictions qui peuvent nous arriver dans cette vallée de larmes ; que, pour mériter le ciel, il faut renoncer à soi-même et faire une violence continuelle à ses passions² ; qu'il est impossible de servir deux maîtres à la fois³, Jésus-Christ et le monde ; que, lorsqu'on s'attache au dernier, ne serait-ce que dans ses souvenirs ou dans ses affections, quoiqu'on en fût séparé de corps, par-là même on trahit et on renie le premier, selon l'oracle émané de la bouche de la vérité même⁴ ; que pour trouver grâce devant Dieu, il faut non-seulement oublier l'injure reçue, mais rendre le bien pour le mal, aimer nos ennemis, souhaiter à ceux qui nous ont offensés tout ce que nous désirons de plus avantageux pour nous-mêmes, prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient⁵.

Oui, voilà des points de la morale chrétienne, qui, tout pénibles et tout difficiles qu'ils sont à exécuter, sont crus aussi solidement de cœur par une âme éclairée des lumières de l'Esprit-Saint, qu'elle est prête à les confesser de bouche : tel est le témoignage que lui rend la conscience. Les Apôtres, au moment qu'ils reçurent l'Esprit de vérité, étaient prêts à mourir pour la doctrine qu'ils prêchaient, et ne désiraient rien tant que de la sceller de leur sang ; de même, dès l'instant que cette âme a été éclairée intérieurement des lumières de l'Esprit-Saint, elle se sent toute disposée, sinon à monter sur les échafauds et à mourir pour la confession de la foi, puisque le temps des persécu-

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth. 16. 24.*

(2) A diebus enim Joannis Baptistæ usque nunc regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *Matth. 11. 12.*

(3) Nemo potest duobus dominis servire. *Matth. 6. 24.*

(4) Aut enim unum odio habebit, et alterum diligit. *Matth. 6. 24.*

(5) Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos. *Matth. 5. 44.*

tions est passé, du moins à se désabuser de plusieurs fausses maximes, à réformer certains préjugés, en fait de régularité et d'observances religieuses, que l'esprit de ténèbres s'était efforcé de faire glisser dans son esprit. Heureux changement, encore une fois, qui s'opère dans toute âme chrétienne et religieuse, lorsque l'Esprit-Saint l'éclaire de sa divine lumière ! O Esprit-Saint, Esprit d'intelligence, Esprit de vérité, vous que le monde ne peut recevoir en aucune manière, parce qu'il ne vous connaît pas, opérez ces précieux effets dans toutes ces épouses de Jésus-Christ qui m'écoutent en ce moment. Enseignez-leur vos voies saintes ; soyez toujours pour elles non-seulement un Esprit de vérité qui les éclaire, mais encore un Esprit de sainteté qui les purifie : second avantage qui fut procuré aux Apôtres, comme nous allons le montrer, en nous attachant simplement au récit évangélique.

II. IL EST POUR EUX UN ESPRIT DE SAINTETÉ QUI LES PURIFIE.

En effet, non-seulement les Apôtres, une fois remplis des dons de l'Esprit-Saint, ont une parfaite connaissance des langues, des écritures et des vérités de la religion qu'ils vont établir, mais, de plus, ils sont élevés à une éminente sainteté, et ces hommes, auparavant si imparfaits, deviennent des modèles de toutes les vertus. Et pour mieux juger de ces vertus, pour apprécier plus justement cette nouvelle et divine opération de l'Esprit-Saint dans ces pauvres pêcheurs de la Galilée, examinons ensemble ce qu'ils étaient, avant qu'il descendit sur chacun d'eux en forme de langues de feu ; ne rougissons pas d'avouer leurs défauts et de les mettre au grand jour, afin de révéler avec plus d'éclat la force et la vertu de la grâce qui a opéré en eux un si merveilleux changement.

Il est vrai, et nous devons le dire à la gloire des Fondateurs du christianisme, soit à cause d'un naturel heureux,

soit à cause du travail pénible dans lequel ils avaient été élevés, des occupations rudes auxquelles il s'étaient livrés dès leur jeunesse, jamais ils ne furent esclaves de ces passions honteuses qui dégradent l'homme et le font déchoir de sa céleste origine ; mais, du reste, quels traits d'imperfections dans toute leur conduite ! quel entêtement à suivre certaines maximes dont ils avaient été prévenus ! que de vues basses ! que de sentiments intéressés ! Jusque dans l'attachement qu'ils ont pour leur divin Maître, on remarque je ne sais quoi de naturel et d'humain que la parfaite charité n'approuve pas ; ils agissent même comme s'ils n'avaient jamais été ses disciples, quoiqu'ils vivent continuellement dans sa compagnie et qu'ils soient les témoins journaliers de toutes ses actions. Ce divin Sauveur a beau leur apprendre, par ses exemples encore plus que par ses discours, à être *doux et humbles de cœur*¹, à ne pas s'élever, à bannir toute pensée de vanité, de vaine gloire et d'ambition, à renoncer à eux-mêmes et à porter leur croix, on les voit pourtant encore aussi sujets aux faiblesses et à plusieurs imperfections grossières, aussi intéressés pour tout ce qui les concerne, aussi jaloux, aussi occupés des vues ambitieuses d'une fortune temporelle, aussi empressés sur ce qui peut flatter leurs désirs, que s'ils n'eussent jamais entendu les leçons de douceur, d'humilité, de patience, de modération et de mortification que leur avait données cent fois Jésus-Christ. Un jour, les Samaritains refusent-ils de les recevoir dans une de leurs villes, aussitôt animés d'un zèle amer et d'un désir de vengeance peu louable, ils voudraient que le Fils de Dieu fit tomber le feu du ciel sur cette ville, et la réduisit en cendres avec ses habitants². Une autre fois, une femme du pays de Chanaan vient-elle demander un miracle pour la guérison de sa fille,

(1) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. *Matth. 11. 29.*

(2) Cum vidissent autem discipuli ejus, dixerunt : Domine, vis dicimus ut ignis descendat de cœlo, et consumat illos ? *Luc. 9. 54.*

en proie aux fureurs de l'esprit malin qui la tourmentait horriblement, et faire éclater une foi qui excite l'admiration du Sauveur des hommes lui-même¹, ils la rebutent et prient Jésus-Christ de lui accorder ce qu'elle demande, avec je ne sais quelle impatience et quelle mauvaise humeur qui dénotent le violent désir qu'ils ont d'être débarrassés au plus tôt de sa présence². Qui se serait jamais imaginé que des hommes sans naissance pussent se laisser aller aux transports d'une ambition aveugle, jusqu'à employer les prières d'une femme pour obtenir les premières places dans son royaume, et cela, au moment où leur divin Maître leur parlait de ses humiliations, de ses ignominies, des opprobres de sa Passion et de sa mort prochaine³? Qui aurait jamais cru que des hommes dépourvus de ces talents qui donnent de la considération dans le monde, disputeraient sans cesse entre eux de la prééminence du rang, sans égard aux leçons d'humilité dont Jésus-Christ les avait tant de fois fait ressouvenir? C'est pourtant ce que la conduite des Apôtres nous fait voir, et le spectacle affligeant qu'elle nous présente; quelque soin qu'avait apporté l'Homme-Dieu à les corriger de leurs défauts, ces défauts si ordinaires à la pauvre humanité les suivaient cependant toujours.

Mais, dès que le feu céleste a embrasé leur cœur; dès que Dieu a versé sur eux la plénitude de son Esprit, oh! l'admirable changement qui s'opère alors dans leur personne! Voyez-les, ce ne sont plus les mêmes hommes; ils se réjouissent plus que jamais de vivre exempts du fardeau des biens de ce monde, parce qu'il leur est bien plus facile d'aller à Dieu de la sorte, et que rien n'est si honorable à leurs yeux, rien ne leur paraît si délicieux que d'imiter

(1) Jesus ait illi : O mulier ! magna est fides tua. *Matth.* 15. 28.

(2) Dimitte illam, quia clamat post nos. *Matth.* 15. 25.

(3) Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. *Matth.* 20. 21.

Jésus-Christ, qui, *tout riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous, afin que nous fussions riches de sa pauvreté même*¹. Toute leur ambition, tous leurs désirs se portent uniquement vers les richesses spirituelles : *Donner sans rien recevoir*². Telle est la maxime qu'ils avaient apprise à l'école du Sauveur, et on peut dire que jamais personne n'en a porté la pratique à une plus haute perfection; l'unique salaire qu'ils ambitionnent ces hommes désintéressés, la seule récompense à laquelle ils prétendent pour les trésors spirituels qu'ils répandent chez toutes les nations, consiste dans l'ignominie, les opprobres et les humiliations de tous les genres.

En effet, aussi éloignés des honneurs que des richesses, ils mettent leur bonheur dans les disgrâces, et ne se glorifient que dans les croix, les affronts et les mépris; ils s'estiment heureux d'être devenus le rebut, et, pour ne rien affaiblir du langage énergique de l'apôtre Saint Paul, *les balayures du monde*³. Entièrement détachés de la vie, ils sont non-seulement prêts à la sacrifier, mais encore joyeux d'avoir à endurer ce que les tourments et la mort ont de plus affreux, et ils n'aspirent qu'après l'heureux trépas qui doit les réunir à Jésus-Christ. Remplis d'une charité divine, ils travaillent à la conversion des Juifs et des gentils; ils s'accommodent à leur faiblesse, ils soulagent leur indigence, ils pressent, ils sollicitent leurs cœurs rebelles; l'un d'eux va même jusqu'à former ce vœu héroïque, poussé jusqu'au dernier degré que puisse atteindre la plus sublime charité : *Oh ! puissé-je devenir anathème et être séparé de Jésus-Christ pour le salut de mes frères*⁴ ! Excités par l'Esprit de Dieu dont ils sont remplis, ils

(1) Quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia divites essetis. 2. Cor. 8. 9.

(2) Gratis accepistis, gratis date. Matt. 10. 8.

(3) Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus. 1. Cor. 4. 13.

(4) Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis. Rom. 9. 3.

publient, avec des langues de feu, les récompenses de la vertu, les châtimens du vice, les avantages d'une vie sainte, les dangers et le malheur d'une mauvaise vie, la folie et l'ignominie des douceurs trompeuses et passagères du péché, le vide et le néant des grandeurs comme des plaisirs de ce monde, les richesses et les solides biens de l'éternité, et ils ne cherchent que dans la prière quelque soulagement à leurs travaux. Ah ! qu'il fut donc bien sensible en eux l'accomplissement de ce qui avait été prédit par le prophète Isaïe : *Il viendra un temps où je vous purifierai de toute écume par le feu, et où je ferai disparaître tous les éléments grossiers qui étaient en vous*¹ ; car Dieu est un feu consumant². En effet, l'Esprit-Saint descendant aujourd'hui sur les Apôtres, sous la forme de langues de feu, est vraiment un feu consumant qui brûle et détruit tout ce qu'il y avait d'affections terrestres dans leurs cœurs ; qui change cet or de la terre grossier et brut, *en un or purifié et éprouvé, qui a passé sept fois par le creuset*³ ; qui, répandant avec profusion ses dons et ses grâces dans leurs âmes, les orne et les enrichit des plus sublimes vertus : vertus qui en firent autant de prodiges, et dont l'éclat éclipsa entièrement tout ce que l'antiquité païenne avait eu jusqu'alors de plus illustre et de plus accompli parmi ses sages et ses philosophes.

Or, si dans cette belle fête, vous avez reçu vous-mêmes avec une certaine plénitude les dons du Saint-Esprit, il doit, à proportion, produire en vous des effets à peu près semblables, au moins pour ce qui regarde votre conduite habituelle dans la religion ; désormais toutes vos actions et toutes vos paroles, toutes vos pensées et tous vos desirs

(1) Et convertam manum meam ad te, et excoquam ad purum secoriam tuam, et auferam omne stannum tuum. *Is. 4. 25.*

(2) Etenim Deus noster ignis consumens est. *Hebr. 12. 29.*

(3) Eloquia Domini, eloquia casta ; argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplūm. *Ps. 11. 7.*

ne doivent plus avoir pour fin, pour objet et pour règle *que ce qui est bon, que ce qui est louable, que ce qui est saint, que ce qui est exemplaire, que ce qui est édifiant*¹, selon la pensée du grand Apôtre, et votre soin continuel doit être, à l'avenir, de corriger tout ce qu'il y a eu d'humain dans ces pensées, de terrestre dans ces désirs, de léger dans ces paroles, d'imparfait dans ces actions ; il faut que comme des plantes nouvelles, sans cesse arrosées des eaux de la grâce, vous portiez ces fruits de salut que cet Esprit-Saint ne manque pas de communiquer à une âme, quand il la trouve bien disposée, et qu'il produira également dans chacune de vous, si vous vous êtes bien préparées à le recevoir. Mais, ô mon Dieu, pour que ces fruits parviennent à leur maturité, il est besoin du secours de votre grâce. Faites donc descendre dans les cœurs de ces chères Sœurs ici rassemblées votre Esprit-Saint, cet Esprit sanctificateur, auteur et consommateur de toute sainteté ; et, par sa vertu régénératrice, faites de leurs cœurs autant de cœurs nouveaux, de cœurs purs et sans tache, de cœurs dociles et entièrement soumis à votre loi sainte ; qu'en même temps qu'il les sanctifie, il les anime aussi de ce courage que nous allons encore admirer dans les Apôtres. Car, s'il est pour eux : 1^o un Esprit de vérité qui les éclaire ; 2^o un Esprit de sainteté qui les purifie, ainsi que je viens de vous le montrer :

III. IL EST POUR EUX UN ESPRIT DE FORCE QUI LES ANIME.

Oui, à la science et à la sainteté que l'Esprit-Saint a répandues dans les Apôtres, j'ajoute, en dernier lieu, une force, une intrépidité qui leur fait prêcher l'Evangile avec un courage héroïque, et affronter sans pâlir les supplices les plus affreux. Jusque-là, rien de plus timide que ces pau-

(1) De cætero, fratres, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque bonæ famæ..., hæc cogitate, *Philip. 4. 8.*

vres pécheurs ; dès qu'ils voient Jésus-Christ entre les mains de ses ennemis, la frayeur les saisit, et ils prennent la fuite ; vous diriez qu'ils croient voir les Juifs acharnés à les poursuivre, et qu'ils ne trouveront pas de retraite assez sûre pour se mettre à couvert. Celui même d'entre eux qui paraissait le plus intrépide, Pierre, renie honteusement son divin Maître ; une servante et quelques méprisables valets le font trembler ; il proteste, avec des imprécations horribles, qu'il ne connaît point cet homme¹ pour qui il se disait prêt, il y a quelques instants, à sacrifier sa vie², et à qui il faisait cette solennelle protestation : *Oh ! quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi*³. Ce qui doit surprendre, c'est que même, depuis la Résurrection de Jésus-Christ, dont la vue devait, ce semble, les rassurer, même depuis sa glorieuse Ascension, la terreur dont ils sont frappés, subsiste néanmoins toujours, et qu'ils n'osent paraître en public ni sortir hors des murs de Jérusalem. Ils s'occupent, il est vrai, des exercices les plus saints ; ce ne sont que prières ferventes, que pratiques de piété, que discours édifiants, que jeûnes austères ; mais remarquez que tout cela se passe dans un cénacle, dont l'obscurité les dérobe à la connaissance des Juifs. Paraissez enfin, Dieu tout-puissant ; oui, *levez-vous, Seigneur, et signalez la force de votre bras*⁴ ; jusqu'à quand souffrirez-vous que des hommes dont vous avez fait choix pour porter votre nom aux nations, languissent dans une lâche et indigne crainte ; échauffez de vos feux ces cœurs irrésolus, et inspirez-leur cette sainte audace qu'ils n'ont pas encore connue jusqu'à ce jour.

C'en est fait : l'Esprit-Saint dont ils sont remplis les

(1) Ille autem cœpit anathematizare et jurare : Quia nescio hominem istum quem dicitis. *Marc. 14. 71.*

(2) Teum paratus sum in carcerem et in mortem ire. *Luc. 22. 23.*

(3) Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego. *Marc. 14. 29.*

(4) Exurge, Domine Deus, exaltetur manus tua. *Ps. 10. 12.*

pénètre, les échauffe, les anime, et déjà il n'est rien qui les étonne. A l'instant où je parle, ils sortent du cénacle, ils s'élancent, ils se précipitent, ils paraissent tout à coup sur la place publique de Jérusalem avec un courage étonnant, et commencent l'œuvre de Dieu qui leur est confiée, sans que rien les effraie. Voyez avec quelle hardiesse ils reprochent aux Juifs l'horreur de leur sacrilège déicide, et mettent au grand jour toute l'énormité d'un pareil forfait ; avec quelle intrépidité ils relèvent la honte et les ignominies de la croix par la gloire et le triomphe de la Résurrection du Fils de Dieu ! « Peuple ingrat ! s'écrie le chef d'entre eux, nation perfide ! trop coupables enfants ! vous ne démentez point vos pères, et vous marchez fidèlement sur leurs traces dans la route qu'ils ont ensanglantée par le meurtre des Prophètes. Ils ont fait mourir ceux qui annonçaient la venue du Juste, et vous, pour combler une si noire perfidie, vous l'avez livré ce Juste entre les mains de ses ennemis. Pilate, tout païen qu'il était, a voulu respecter l'innocent, et, pour le dérober à vos coups, il a fait mille efforts ; mais vous, plus méchants encore que des païens, vous l'avez honteusement renié ; vous avez souffert que le Saint des saints fût mis en parallèle avec un voleur, un homicide ; vos suffrages impies ont donné au dernier des criminels la préférence sur cet Agneau sans tache ; vous vous êtes acharnés à sa perte, vous l'avez rendu méconnaissable par la violence des tourments, vous l'avez fait périr sur un infâme gibet entre deux scélérats ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes tous témoins de cette résurrection. C'est lui qui, assis à la droite de son Père, a fait descendre aujourd'hui l'Esprit-Saint pour opérer les merveilles que vous voyez et que vous admirez ; c'est lui qui est le véritable auteur de la vie, le souverain Seigneur de toutes choses ; il n'y a désormais de salut à espérer qu'en lui seul ; mettre ailleurs son espérance, c'est être dans la voie de la perdition ; lui seul est le médiateur choisi pour réconcilier le ciel avec

la terre et pour sauver le genre humain¹. » — « Qui donc s'explique de la sorte, demande saint Chrysostôme? Est-ce seulement un homme rempli, brûlant de zèle? Non, reprend-il, c'est le zèle même. L'esprit-Saint qui agit en lui et dans les autres Apôtres, est comme une vive flamme qui les dévore intérieurement, et qui les remplit d'une ardeur indicible pour la gloire de Jésus-Christ. »

Suivons-les ensuite chez les Pharisiens ces généreux athlètes, ces prédicateurs zélés d'un Dieu crucifié, et admirons en eux ce front qui ne sait pas pâlir, cet air de fermeté qui éclate dans toute leur personne. Avertis de ne plus parler au nom de Jésus-Christ : *Nous parlerons toujours*, répondirent-ils à l'instant : *vous le défendez, Dieu le commande : jugez vous-mêmes s'il ne faut pas obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*². Battus de verge pour n'avoir pas obéi à l'ordre qu'on leur a intimé de ne plus prêcher au nom de Jésus-Christ crucifié : *Ils sortent pleins de joie du conseil*, dit le texte sacré, *parce qu'ils ont été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus*³. Ils ne laissent échapper aucune occasion, malgré l'acharnement des Docteurs de la loi, des Scribes et des Pharisiens contre eux, de publier hautement la grandeur, la sainteté, la puissance, la divinité de Celui que les chefs de la nation ont fait mourir ignominieusement dans le supplice infâme de la croix. Il y a plus : C'est qu'ils protestent que *ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni les fers, ni les prisons, ni les cachots, ni les supplices les plus affreux, ni la mort, ni*

(1) Deus... glorificavit filium suum Jesum quem vos quidem tradidistis et negastis ante faciem Pilati, judicante illo dimitti. Vos autem sanctum et justum negastis, et petistis virum homicidam donari vobis; auctorem verò vitæ interfecistis, quem Deus suscitavit à mortuis, cujus nos testes sumus. *Act. 5. — 15. 14, 15.*

(2) Præcipiendo præcepimus vobis ne doceretis in nomine istò... Respondens autem Petrus et Apostoli dixerunt : Obedire oportet Deo magis quam hominibus. *Act. 5. — 28. 29.*

(3) Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act. 5. 41.*

*la méchanceté des hommes, ni la rage des démons, ni aucune puissance sur la terre et dans le ciel, ne sera capable de les séparer de la charité de Jésus-Christ.*¹

Bientôt leur courage tente de plus nobles efforts encore, et, malgré leur petit nombre et la grandeur des obstacles; malgré l'indocilité des nations farouches et la cruauté des tyrans; malgré les préjugés des peuples et leur attachement à leur fausse religion, ils se partagent l'univers, dont ils entreprennent de faire la conquête, sans autres armes qu'un crucifix à la main.

Offrons ici la riche et sublime peinture que présente saint Chrysostôme : « Il me semble, dit ce Père de l'Eglise, me trouver en ce moment sur le chemin de Rome à côté de saint Pierre. Voyant un homme revêtu d'un habit simple et grossier, un bâton à la main, qui s'avance d'un air décidé : Qu'allez-vous faire dans cette grande ville, lui demandé-je ? — Ce que je vais y faire ? Je vais, me répond-il, subjuguier la maîtresse de l'univers, anéantir ses simulacres, renverser ses autels, abolir ses sacrifices, obliger les Romains à réformer leurs mœurs et à fouler aux pieds les idoles de leurs faux dieux. — Oh ! l'entreprise est grande ; il y a lieu de croire que vous avez des intelligences secrètes à Rome, un parti formé en état de vous seconder ; que vous y serez l'agent de quelque personne adroite et puissante. — Je n'y connais personne ; je me crois invincible, parce que je suis seul, et, si l'univers était pour moi, je serais moins assuré de vaincre. — C'est donc avec de l'or et de l'argent que vous ménagerez l'exécution et la réussite de ce vaste projet ? Nullement. Disciple et envoyé d'un Maître pauvre, né dans une étable et mort

(1) Quis ergo nos separabit à charitate Christi ? Tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ?... Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque Angeli, neque principatus, neque virtutes, neque altitudo, neque profundum neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. *Rom. 8. — 55. 58. 59.*

sur une croix dans le dépouillement le plus absolu des choses de la terre, je n'ai ni or ni argent, et il ne m'est pas permis d'avoir aucune inquiétude à cet égard. — Mais, sous l'extérieur d'un vêtement grossier, vous avez donc des talents rares et inconnus, une éloquence vive, persuasive et entraînant? — Je n'ai ni science ni littérature humaine, et, quand j'en aurais, il m'est défendu d'en faire usage. Au reste, si vous voulez le savoir, voilà, me dit-il, en tirant de dessous son manteau, l'image d'un homme attaché à une croix, voilà le seul moyen dont je veux faire usage; voilà l'unique ressource que je veux employer; voilà le seul ressort que je veux faire mouvoir. C'est ce crucifié dont je vous présente l'image, qui m'a dit d'aller et je vais avec plus de confiance que si j'étais à la tête de toutes les légions romaines. » En effet, il entre dans Rome, et vous diriez qu'à son approche, le Capitole tremble, et que les dieux du paganisme alarmés présagent leur ruine prochaine. Arrivé au milieu de cette grande et superbe ville, la maîtresse des nations, il parle, et on écoute; il enseigne, et on admire; il commande, et on obéit; il tonne, et la croix est sur le front, et les idoles sont sous les pieds. Il peut dire de lui mieux que le premier des Césars : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*¹.

Ce que ce chef des Apôtres entreprend de faire à Rome, ses onze collègues entreprennent de le faire dans toutes les parties du monde. Non, ce n'est pas seulement à une ville, à une province, à un royaume, que leur zèle doit se borner, il va s'étendre dans les pays les plus éloignés; il n'aura d'autres limites que celles de l'univers, et là, où les armes des Romains n'avaient pu pénétrer, la voix des Apôtres se fera entendre : ni les feux du midi, ni les glaces du nord, ni les sables des déserts, ni l'immensité de l'océan, ne pourront ralentir l'ardeur dont ils sont animés, embrasés, consumés. Ils vont prêcher l'Evangile chez le Maure stu-

(1) *Veni, vidi, vici. Ex Plutarch. in vitâ Cæs.*

pide comme chez le Grec lettré, chez le voluptueux Indien comme chez le Romain belliqueux, chez le fier Germain comme chez le Scythe féroce. Ils annoncent Jésus-Christ crucifié, à Athènes, sous les portiques du Lycée, jusqu'au milieu de l'Aréopage; à Rome, dans les galeries du Colisée, à la cour même des Césars. Si les empereurs romains se soulèvent contre eux; si, pour les exterminer, ils publient des édits de proscription qui les dévouent à l'exil et à la mort; s'ils les chargent de chaînes ou les jettent dans d'obscurs et infects cachots: s'ils se font un jeu barbare de les voir expirer au milieu des amphithéâtres, déchirés par les ours ou mis en pièces par les tigres et les lions; s'ils poussent le raffinement de la cruauté jusqu'à couvrir leurs corps de poix et de résine, pour les faire servir tout vivants de fanaux, pendant la nuit, aux jeux du Cirque; en un mot, s'ils les font mourir au milieu des supplices les plus affreux et dans les tortures de toute espèce, tortures dont la seule pensée nous fait frémir, que produira l'ardeur intrépide dont l'Esprit-Saint les a animés? Elle les fera triompher de tous les efforts du monde et de l'enfer ligüés contre eux. monter avec joie sur les bûchers et sur les échafauds, voler au martyre. Quel courage héroïque! Quelle fermeté généreuse! Quelle intrépidité étonnante! O divin Esprit, qu'il est vrai de dire avec l'Eglise « que vous êtes le doigt de la droite de Dieu¹! » Oh! comme *ce doigt puissant*, pour parler le langage de la sainte Ecriture, *se fait bien remarquer ici*²! Oui, *toute cette œuvre est vraiment votre ouvrage, et nous en sommes dans l'admiration*³.

Telles furent donc les excellentes et divines opérations de l'Esprit-Saint dans les Apôtres et les premiers disciples

(1) *Dextræ Dei tu digitus. Ex hymno: Veni Creator.*

(2) *Verè digitus Dei est hic. Exod. 8. 19.*

(3) *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. Ps. 117. 23.*

de l'Evangile; et c'est encore ce qu'il opère, à proportion, dans une âme chrétienne et religieuse qui le reçoit et à qui il communique, selon la mesure de ses dispositions, ce don de force dont ils eurent la plénitude, le jour de la Pentecôte. Aussi, voyez comme dans les différentes occasions qui se présentent, elle a du zèle pour les intérêts de Dieu, et comme elle est toujours prête dans les divers emplois qui lui sont confiés, à tout entreprendre pour sa gloire; comme elle se garde bien de demeurer oisive, quand il faut agir, et comme elle craint peu de s'exposer, dans une épidémie, par exemple, ou quelque autre maladie contagieuse, quand il faut se sacrifier. Elle sait que l'Esprit-Saint est essentiellement ferveur et amour; » que l'amour, comme le dit saint Grégoire pape, opère de grandes choses partout où il est, et que, s'il n'y opérait rien, ce ne serait plus l'amour. » Alors, elle se fait autant qu'il convient à son état et à sa position, un saint exercice de tout ce que pratiquèrent les Apôtres; et, si la divine Providence l'ordonnait, elle serait prête à souffrir et à mourir comme eux. Oh! elle est bien éloignée de tomber dans l'erreur grossière où donnent quelquefois certaines âmes; c'est-à-dire de croire qu'on a reçu l'Esprit de Dieu, et de ne se résoudre jamais à ne rien endurer pour Dieu, de trouver tout pénible et difficile dans le service de Dieu, de ne vouloir ni se mortifier, ni se vaincre, ni se contraindre pour plaire à Dieu. Ah! bien loin de là, elle se fait des obstacles et des difficultés qui se rencontrent parfois dans la route de la vertu, autant de sujets de mérite, dans la juste persuasion où elle est qu'on ne connaîtra si nous avons reçu le Saint-notre constante fidélité à soutenir patiemment et à supporter l'Esprit, qu'à courageusement ces sortes d'épreuves.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, par ces paroles des *Actes des Apôtres* : *Comme Pierre parlait encore, l'Esprit-*

*Saint descendit sur tous ceux qui écoutaient sa parole*¹. Oh ! que ne puis-je obtenir pour vous et pour moi le même miracle ! Faites, Seigneur, que ce que je dis, ne soit pas un simple souhait ; donnez votre bénédiction à ma parole, ou plutôt à votre parole ; répandez sur toute cette maison la plénitude de votre Esprit. Et vous, ô Esprit-Saint ! principe de toutes les grâces, auteur de toute vérité, de toute sainteté, de toute charité ; vous qui, en apparaissant aujourd'hui sur les Apôtres, sous la figure de langues de feu, avez opéré en eux un changement si merveilleux ; vous qui, sous le symbole de ce feu mystérieux, avez détruit et consumé tout ce qu'il y avait en eux : 1^o d'ignorance, pour les éclairer de votre lumière ; 2^o d'imperfection, pour les orner de toutes les vertus ; 3^o de faiblesse, pour les animer d'un courage à toute épreuve, veuillez opérer quelque chose de semblable dans nos âmes. Oui, soyez encore pour nous un Esprit de vérité qui nous éclaire dans la route du bien : un Esprit de sainteté qui nous purifie de plus en plus ; un Esprit de force qui nous encourage et nous anime, et qui nous rende supérieurs aux plus violentes attaques de l'ennemi du salut. Ainsi soit-il.

(1) Adhuc loquente Petro verba hæc, cecidit Spiritus sanctus super omnes qui audiebant verbum. *Act. 10. 44.*

II. FÊTE DE LA PENTECOTE.

1. *Dons du Saint-Esprit.*

2. *Fruits du Saint-Esprit.*

Unxit nos Deus, et signavit nos, et dedit pignus Spiritus in cordibus nostris.

Dieu nous a consacrés par son onction, il nous a marqués de son sceau, et il nous a donné pour arrhes l'Esprit-Saint dans nos cœurs.

2. Cor. 1. — 21. 22.

La grâce sanctifiante, mes Sœurs, ou la charité habituelle, le principal don du Saint-Esprit, n'est jamais donnée seule; elle est toujours accompagnée de plusieurs autres faveurs :

C'est-à-dire, en premier lieu, des vertus *théologiques*, comme la foi, l'espérance, la charité, dont l'objet immédiat est Dieu lui-même, et le motif une des perfections divines, avec plusieurs autres vertus *morales*, qui se rapportent directement au prochain ou à nous-mêmes, et qui découlent des vertus *théologiques*. Toutes les âmes qui, avec la grâce habituelle, possèdent ces vertus, dont le céleste Epoux prend plaisir à orner les cœurs purs, brillent aux yeux du Père éternel comme autant d'épouses parées d'humilité, de douceur, de chasteté, de modestie, de mortification, de patience, de simplicité, de candeur, de sincérité, vertus qui forment cette robe nuptiale *enrichie d'or et diversifiée*

d'ornements précieux ¹, dont parle le Psalmiste, la plus riche qu'il soit possible d'imaginer, en même temps que la plus digne de lui, et dont l'éclat augmente à proportion que la charité habituelle prend de nouveaux accroissements :

C'est-à-dire, en second lieu, des dons du Saint-Esprit et des fruits qu'il produit. Ce sont autant d'habitudes surnaturelles et permanentes qui disposent l'âme, l'excitent à suivre les voies de la vertu et à correspondre aux inspirations de cet Esprit divin; qui rendent la mémoire plus propre à retenir ses impressions, l'entendement plus capable de saisir ses lumières, la volonté plus docile à ses bons mouvements : autant de vérités qui ont besoin d'être expliquées et développées dans tout leur jour pour être bien comprises et mises en pratique. Or, c'est ce que je me propose de faire aujourd'hui en venant vous parler : 1^o des dons du Saint-Esprit; 2^o des fruits du Saint-Esprit. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. DONS DU SAINT-ESPRIT.

Les Pères de l'Eglise, les Docteurs de la théologie mystique et les Maîtres de la vie spirituelle comptent sept dons de l'Esprit-Saint, fondés sur ces paroles du prophète Isaïe : *L'Esprit du Seigneur reposera sur lui*, dit-il en parlant du Messie; *l'Esprit de sagesse et d'intelligence; l'Esprit de conseil et de force; l'Esprit de science et de piété; et l'Esprit de la crainte du Seigneur le remplira* ². Ainsi : 1^o Sagesse; 2^o Intelligence; 3^o Conseil; 4^o Force; 5^o Science; 6^o Piété; 7^o Crainte du Seigneur, expliquons, l'un après l'autre chacun de ces sept dons, et tâchons d'en donner une notion la plus exacte possible.

(1) Astitit regina à dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate. Ps. 44. 10.

(2) Et requiescet super eum Spiritus Domini; Spiritus sapientiæ et intellectus; Spiritus consilii et fortitudinis; Spiritus scientiæ et pietatis; et replebit eum Spiritus timoris Domini. Is. 11. -- 2. 5.

1° DON DE SAGESSE.

La *Sagesse*, considérée comme don du Saint-Esprit, nous fait connaître les vérités surnaturelles, non par l'expérience et le sentiment, mais en nous élevant jusqu'à la connaissance des vérités divines les plus inaccessibles à la raison humaine, ou des plus sublimes mystères qui les renferment, comme la bonté de Dieu, sa miséricorde, son immense charité et ses autres attributs se découvrent dans le mystère de la Trinité, dans celui de l'Incarnation, etc. Ce premier don est comme l'abrégé de tous les dons du Saint-Esprit; quoiqu'il soit placé à la tête des autres, on peut dire qu'il en est le complément et le couronnement, et qu'une âme qui le possède, peut se flatter de les posséder tous. Cette sagesse diffère de la science, en ce qu'elle est toujours accompagnée d'un goût exquis des vérités sublimes qu'elle fait connaître; elle n'a point d'autres principes que ceux de la foi et de la révélation, et il n'en est point de plus élevés, ni de plus certains; en un mot, elle est non-seulement la lumière de nos esprits, mais encore celle de nos cœurs, comme le soleil est celle de nos yeux corporels.

L'excellence du don de *Sagesse* est admirablement développée dans les saintes Ecritures : *J'ai invoqué le Seigneur*, dit le Sage, *et l'Esprit de sagesse est venu en moi; j'ai préféré cette sagesse aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que toutes les richesses n'étaient rien auprès d'elle; je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or à côté d'elle n'est qu'un peu de sable, et que l'argent devant elle sera considéré comme de la boue; je l'ai plus aimée que la santé et la beauté, et j'ai résolu de la prendre pour la lumière qui m'éclaire, parce que sa clarté ne peut être jamais éteinte; tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables* ¹. « Elle éclaire, dit un

(1) *Invocavi, et venit in me Spiritus sapientiæ; et præposui illam regi*

pieux et célèbre auteur, Denys le Chartreux, elle déifie, en quelque sorte, l'esprit humain, cette sagesse descendue du ciel ; elle embrase le cœur humain, cette sagesse incarnée avec le Fils de Dieu ; elle n'est point oisive, elle agit sans cesse, cette sagesse émanée du Père ; elle produit des fruits ; ses fruits en produisent d'autres, comme les fruits mûrs portent une semence qui produit ensuite d'autres fruits. »

Mais, afin de l'acquérir avec plus de certitude, pensez que le temps de l'oraison est surtout le temps propre pour la demander au Saint-Esprit, qui en est l'auteur et le principe, et pour l'obtenir. Demandez-la donc, ô épouses de Jésus-Christ, vous surtout qui êtes décorées du beau nom de *Filles de la Sagesse*, cherchez-la, désirez-la de tout votre cœur dans ce saint exercice ; priez avec larmes cet Esprit sanctificateur de vous l'accorder. Heureuses si, après l'avoir demandée, vous pouvez dire avec le Sage dont je viens de vous rapporter les paroles : « *J'ai prié le Seigneur, et l'Esprit de sagesse est venu en moi ; j'ai préféré cette sagesse aux royaumes et aux trônes, à tous les empires de la terre, et j'ai cru que toutes les richesses du monde ne pouvaient entrer en comparaison avec elle : tant est précieux et digne de toutes nos recherches ce don de Sagesse.* »

2^o DON D'INTELLIGENCE.

L'*Intelligence*, considérée comme don du Saint-Esprit, apprend à l'âme à pénétrer les choses surnaturelles, non pas seulement par la simple connaissance que nous en donne la foi, ni par l'étude et la recherche que nous en

et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius ; nec comparavi illi lapidem pretiosum, quoniam omne aurum, in comparatione illius, arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius. Super salutem et speciem dilexi illam... ; venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ, et innumerabilis honestas per manus illius. *Sap. 7. — 7. 8. 9. 10. 11.*

faisons, mais par l'expérience et le goût des choses divines que donne l'union habituelle avec Dieu. L'état de stupidité où nous a réduits la corruption de notre nature, nous rend incapables, ou, du moins, bien peu capables soit de concevoir les motifs de notre sainte foi, soit de comprendre la sagesse et de découvrir la sainteté des lois divines, soit enfin de nous former une juste idée de nos devoirs ; ce qui nous expose à beaucoup de tentations différentes : tels sont les doutes, les troubles, les incertitudes sur les vérités révélées, qui, par une permission de Dieu, nous agitent quelquefois et nous tourmentent ; tels sont encore l'amour des plaisirs sensuels et des biens de la terre, le dégoût et le mépris même des choses spirituelles.

Or, le remède à ces maux et à l'appesantissement de notre esprit, qui en est la cause, est le don d'*Intelligence* qui, élevant notre âme au-dessus des nuages de l'ignorance, lui fait saisir les grands motifs de foi, d'amour, de confiance et des autres vertus que nous présente notre sainte religion, et qui nous confirment dans la croyance des vérités qu'elle enseigne. L'Esprit-Saint nous en donne la certitude la plus lumineuse et la plus inébranlable ; il nous fait voir clairement et il nous fait vivement sentir au fond de notre âme, le pouvoir de ces vérités révélées ; il fait naître dans notre esprit de saintes pensées qui enflamment nos cœurs et les remplissent de pieuses affections et de saints désirs. Saint Augustin, après sa conversion, ne pouvait se rassasier de contempler l'abîme des conseils de Dieu dans le mystère de la Rédemption, et il conjurait le Seigneur de daigner les lui découvrir de plus en plus : *O mon Dieu, s'écriait le Roi-Propète, vous m'avez découvert les secrets et les profondeurs de votre sagesse*¹ ! *Heureux, Seigneur, disait encore ce saint Roi, frappé de la grandeur de ce don d'Intelligence, heureux l'homme*

(1) *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi. Ps. 50. 8.*

que vous daignez instruire, et à qui vous donnez la connaissance de votre loi ¹!

Mais rappelez-vous bien que l'Esprit-Saint ne favorise du don d'*Intelligence* que les âmes fidèles qui vivent de la vie intérieure, qui pratiquent l'exercice de la sainte présence de Dieu, et qui sont dans un recueillement habituel, parce que leur esprit étant le plus souvent appliqué à l'oraison, il médite mieux sur les choses divines et il est plus éclairé des lumières d'en haut; rien n'est capable de le distraire, il a des connaissances plus claires et plus distinctes de la Divinité; sa pénétration est plus vive; ses sentiments sont plus détachés, plus exquis et plus intimes. Ainsi l'on peut dire que le recueillement procure le don d'*Intelligence*, et que le don d'*Intelligence* nourrit et soutient l'esprit de recueillement; la foi vive en est la base, et l'entendement en est le fruit et la récompense. Pour y parvenir et pour le mériter, ayez une foi, une espérance ferme et pleine de confiance, une charité ardente, un grand amour pour l'oraison et pour la vie intérieure, une parfaite docilité d'esprit et de cœur à l'égard du directeur chargé de vous conduire dans les voies de Dieu; et, afin de faire vos délices de l'esprit de recueillement, demandez humblement, aujourd'hui et durant cette octave, au Saint-Esprit qui en est seul l'auteur et le distributeur, le don d'*Intelligence*.

3^e DON DE CONSEIL.

Le *Conseil*, considéré comme don du Saint-Esprit, est la science expérimentale et le goût des choses célestes, en tant qu'il aide l'entendement à mettre les vérités saintes en pratique. Ce don nous fait éviter la précipitation, la négligence, l'indiscrétion et autres dangers semblables; il nous montre ce que nous avons à faire pour accomplir les

(1) Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris cum! Ps. 93. 12.

volontés et les commandements de Dieu, et pour remplir dignement le devoir de la prière, envisagé dans toutes ses branches : *Je vous donnerai l'intelligence*, dit le Seigneur, *et je vous enseignerai la voie par où vous devez marcher ; j'affermirai sur vous ma protection*¹. La prudence, qui est une des vertus *morales*, soit acquise, soit infuse, dirige l'homme dans sa conduite ; elle le guide dans la pratique des vertus ; elle est comme son œil. Il en est ainsi du don de *Conseil* par rapport aux vertus *théologiques*, et à tout ce qui tend à une fin surnaturelle : *C'est le Conseil*, dit l'Esprit-Saint lui-même par la bouche du Sage, *qui nous gardera et nous préservera de tout danger*².

Mais n'oubliez pas que c'est dans le silence, dans le calme de l'âme, et non dans le tumulte des passions ou de ce petit monde qui est au-dedans de nous, que l'on est capable de prendre un bon conseil, de se décider dans les affaires épineuses, dans les doutes de conscience et dans toutes les difficultés qui surviennent ; que l'on puise alors son conseil dans le cœur de Dieu, qui en est la source, parce qu'il est la sagesse même ; que c'est là que l'on prend son parti et celui qui est toujours le plus avantageux à l'âme, et que c'est là encore que l'on puise les forces qui sont nécessaires pour agir avec courage, quelque obstacle que l'on puisse rencontrer. On y pense alors avec d'autant plus de facilité que l'on est moins dissipé, et que l'on est à la source des lumières. Adressez-vous donc avec confiance au Saint-Esprit dans vos besoins ; consultez-le dans vos doutes, en lui disant avec le Roi-Propète : *Seigneur, montrez-moi vos voies et dirigez mes pas*³, et il ne manquera pas de vous éclairer, de vous faire prendre une décision sûre dans

(1) *Intellectum tibi dabo, et instruam te in viâ hac quâ gradieris ; firmabo super te oculos meos.* [Ps. 31. 10.

(2) *Consilium custodiet te, et prudentia servabit te.* Prov. 2. 11.

(3) *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me ?* Ps. 24. 4

telle ou telle circonstance importante de la vie, de vous enrichir, en un mot, du don de *Conseil*.

4^e DON DE FORCE.

La *Force*, considérée comme don du Saint-Esprit, nous excite à entreprendre les choses les plus difficiles avec une résolution ferme et constante, à porter, dans la pratique et la carrière de la vertu, le poids des difficultés avec une persévérance réfléchie et toujours uniforme, à endurer pour la cause de Dieu, les tourments et la mort même avec un courage héroïque et une intrépidité inébranlable, parce que ses œuvres partent d'un principe bien supérieur aux forces de la nature, savoir, l'impulsion de l'Esprit-Saint, auquel, étant munie de ce don, l'âme obéit toujours avec une égale fermeté; au lieu que les vertus *morales*, appuyées uniquement sur elles-mêmes, ne nous rendent dociles qu'à la raison : de là vient qu'il inspire à l'âme des entreprises, et lui fait remporter des victoires bien plus dignes d'admiration et de louange, que tout ce qui a jamais été inspiré par la nature. C'est ainsi que le don de *Force* a rendu les martyrs invincibles au milieu de tous les affronts, de toutes les ignominies, de tous les outrages, de toutes les persécutions, de tous les supplices, et leur a fait endurer la pauvreté, les maladies, l'exil, les prisons, les cachots, les souffrances de toute espèce, la mort même, avec un héroïsme inconnu au courage purement naturel, car telle est la vertu de ce don, qu'il fortifie l'âme contre la tentation la pusillanimité ou de faiblesse, la met au-dessus de toute crainte, et lui fait mépriser toutes sortes de périls et de maux. Vous avez besoin de ce don pour vous maintenir dans l'esprit de retraite, et pour surmonter les ennuis et les dégoûts qui s'y trouvent quelquefois attachés; pour vous soutenir avec courage dans les peines, les épreuves, les tribulations et les croix qui se rencontrent assez souvent dans la vie religieuse; pour accomplir, sans vous

lasser ni vous déconcerter, tout ce qu'il y a de pénible, de dur, parfois même de rebutant et de répugnant dans votre emploi ; pour briser généreusement les liens qui vous attacheraient encore à la chair et au sang, ou pour rompre avec certaines attaches, certaines amitiés particulières et un peu trop humaines dont Dieu vous demande le sacrifice ; pour surmonter, en un mot, tous les obstacles qui s'opposent à votre salut, et pour persévérer dans l'œuvre de votre perfection, qui est une œuvre de tous les jours et de tous les instants de la journée.

Mais souvenez-vous que les Apôtres ne reçurent le don de *Force* qu'après être demeurés dans le silence et dans la retraite, selon l'ordre que Jésus-Christ leur en avait donné lui-même en ces termes : *Je vais vous envoyer ce que mon Père vous a promis ; mais, en attendant, demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu et de la force d'en haut*¹ ; comme s'il leur avait dit : « Je vous envoie pour rendre témoignage à ma Résurrection et à mes autres mystères, pour porter mon nom devant les rois de la terre, et annoncer mon Evangile à toutes les nations de l'univers ; mais vous êtes encore trop faibles pour soutenir le poids d'une telle fonction ; attendez donc que vous soyez prémunis contre les persécutions et la tyrannie du monde par la vertu du Très-Haut. » C'est ainsi que vous devez vous-mêmes vous retremper dans la solitude et dans la retraite, afin d'y puiser de plus en plus les forces qui vous sont nécessaires pour travailler avec un courage toujours égal et une volonté persévérante à votre avancement spirituel, ce qui est le propre des grandes âmes, des âmes vraiment généreuses, des âmes d'une foi mâle et énergique, et ce qu'il faut sans cesse demander avec ferveur et persévérance dans la prière à Celui qui seul peut communiquer le don de *Force*.

(1) Et ego mitto promissum Patris mei in vos ; vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto. *Luc. 24. 49.*

5^e DON DE SCIENCE.

La *Science*, considérée comme don du Saint-Esprit, nous instruit sur tous nos devoirs et nous enseigne ce que nous devons pratiquer pour arriver à la vie éternelle. Par ce don, nous apprenons à mépriser de plus en plus toutes les pompes, les vanités et les frivolités du monde, toutes les bagatelles de la terre, et nous nous formons les plus hautes idées des choses divines; nous contemplons ces dernières avec délices, et nous nous perfectionnons dans la connaissance de Dieu: d'où il arrive que nous croissons tous les jours en amour, et que nos cœurs s'unissent à lui par une charité toujours nouvelle. « Elles portent avec elles, dit saint Bonaventure, un goût intérieur qui remplit l'âme de suavité, et qui a fait dire au Psalmiste: *Goutez et voyez combien le Seigneur est doux*¹. »

L'apôtre saint Jean, le Disciple bien-aimé, faisant allusion à ce don précieux du Saint-Esprit, disait dans sa 1^{re} *Épître* aux fidèles de l'Eglise naissante: *Son onction vous a enseigné toutes choses*². L'Ecriture fait souvent mention de cette divine science qui est le privilège des Saints en cette vie: *La science des Saints*, nous dit-elle, *est la prudence*³. *Le sentier des justes*, dit-elle encore, *est comme une lumière brillante*⁴. *Je vous donnerai la science*, dit le Seigneur, *et je vous montrerai la voie par où vous devez marcher*⁵. *Heureux est l'homme, Seigneur, que vous avez instruit*, s'écriait le saint roi David, *et à qui vous avez enseigné votre loi*⁶! *Le Seigneur remplira*

(1) Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. *Ps.* 33. 8.

(2) Unctio ejus docuit vos de omnibus. 1. *Joan.* 2. 27.

(3) Scientia sanctorum prudentia. *Prov.* 9. 10.

(4) Justorum autem semita quasi lux splendens. *Prov.* 4. 18.

(5) Intellectum tibi dabo, et instruem te in viâ hac quâ gradieris. *Ps.* 51. 10.

(6) Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum! *Ps.* 93. 12.

vosre âme de sa science, disait le prophète Isaïe, *et vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, et comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais*¹. *Tous vos enfants*, disait encore Isaïe, *seront instruits par le Seigneur*². *Je suis le Seigneur, votre Dieu*, ajoutait le même Prophète, en parlant du Dieu d'Israël, *qui vous enseigne les choses utiles, et qui vous gouverne dans la voie que vous suivez*³.

Mais faites attention que c'est dans le cénacle, où les Apôtres s'étaient retirés après la glorieuse Ascension de Jésus-Christ dans le ciel, dans la solitude, par conséquent, que l'Esprit-Saint leur a communiqué le don de *Science*, et que c'est encore dans la solitude qu'il la communique aux âmes chrétiennes. que c'est là qu'il les instruit de cette science divine qui, bien différente de la science humaine, éclaire l'esprit des lumières les plus pures et n'enfle jamais le cœur; que c'est là qu'il éclaire tous leurs doutes, qu'il les guérit à fond de leurs faux préjugés, qu'il les ramène à la vérité, quand elles s'en sont tant soit peu écartées, qu'il les dirige dans les voies qui conduisent sûrement au salut, qu'il les met dans la vraie route de la perfection chrétienne; que c'est là qu'il leur fait distinguer le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le seul brillant, ce qu'il faut faire d'avec ce qu'il faut éviter, ce qui doit être aimé d'avec ce qui doit être haï: science qui embrasse le cœur en même temps qu'elle éclaire l'esprit, et qui inspire un souverain mépris pour toutes les vaines curiosités de la science mondaine, laquelle détourne plutôt du salut qu'elle n'y conduit. Rendez-vous donc dignes, mes frères, oui, rendez-vous dignes de plus en plus de ce don de *Science*.

(1) Dominus implebit splendoribus animam tuam..., et erit quasi hortus irriguus, et sicut fons aquarum, cujus non deficient aquæ. *Is. 58. 11.*

(2) Universos filios tuos doctos à Domino. *Is. 54. 13.*

(3) Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in viâ quâ ambulas. *Is. 48. 17.*

6^e DON DE PIÉTÉ.

La *Piété*, considérée comme don du Saint-Esprit, ne doit pas être confondue avec cette piété ou bonté compatissante qu'on éprouve pour ses semblables et pour ses parents principalement. Cette dernière est une inclination naturelle de tendresse et d'attachement qui nous porte à venir au secours des personnes qui nous sont chères, à les consoler dans leurs souffrances, à compatir à leurs disgrâces, à les assister dans leurs besoins corporels, à les aider dans leurs travaux, et qu'on appelle, selon les différents objets vers lesquels elle se tourne et auxquels elle s'attache, tantôt *piété filiale*, tantôt *piété fraternelle*, etc ; la première, au contraire, est une disposition surnaturelle et infuse de l'âme, qui la rend docile aux salutaires impressions de l'Esprit-Saint, qui la remplit de la plus tendre dévotion, d'abord envers Dieu, comme notre souverain Maître, comme notre Père céleste, qui est infiniment bon et souverainement aimable, puis envers la sainte Vierge et les Saints, par un culte universel, respectueux et ardent, qui soutient les intérêts de tous ces amis de Dieu avec un zèle généreux et prudent, et qui ne peut souffrir qu'ils soient déshonorés en quoi que ce soit. C'est cette disposition que nous devons nous attacher à cultiver et à perfectionner tous les jours, soit dans les affections de notre cœur, soit dans nos paroles et dans nos œuvres, soit dans toutes nos pratiques de religion, selon l'avertissement de l'apôtre saint Paul à son disciple Timothée : *Exercez-vous à la piété*¹.

Quand une âme est animée de cette sainte disposition et qu'elle porte ce sentiment dans ses prières, par exemple, elles seront toujours bien faites, et quelque courtes qu'on les suppose, elles parviendront toujours au trône de Dieu ;

(1) Exerce autem teipsum ad pietatem. 1. *Timoth.* 4. 7.

car c'est la piété qui donne des ailes à la prière, dans quelque langue, dans quelque lieu et en quelque temps qu'on la fasse. Ensuite, les mêmes prières souvent répétées ne lui causeront ni dégoût ni ennui; au contraire, elle y trouvera une consolation toujours nouvelle, elle y goûtera un plaisir sans cesse renaissant : ainsi elle récitera avec le même intérêt le *Pater* ou l'*Oraison dominicale*, l'*Ave Maria* ou la *Salutation angélique* d'un bout à l'autre de son rosaire, et elle figurera sur elle, avec le même mouvement intérieur, le signe de la croix, ce signe adorable du salut, soit en se levant, soit en se couchant, soit au commencement et à la fin de ses principales actions, soit à certains instants de la journée. Les saintes Ecritures nous fournissent de beaux exemples de ce sentiment produit par l'Esprit de *Piété*. Le saint roi David apprit à son peuple à répéter, dans chaque verset du long psaume, ces paroles : *Louez le Seigneur, parce que sa miséricorde est éternelle*¹. Jésus-Christ, au jardin des Oliviers, tint toujours le même discours et ne fit que répéter la même prière : *O mon Père, si je ne puis éviter de boire ce calice, que votre volonté soit faite*² ! L'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint, ne se lasse point de redire dans ses offices : *Venez, Seigneur, à notre aide; Seigneur, ayez pitié de nous, hâtez-vous de nous secourir*³. Les Saints dans le ciel, au rapport de saint Jean dans le *Livre de l'Apocalypse*, chantent un *alleluia* éternel, et ce cantique est appelé un *cantique toujours nouveau*⁴. parce qu'ils y trouvent sans cesse un nouveau goût.

Mais ayez toujours présent à l'esprit que pour avoir cette piété dans la prière et dans les autres exercices de

1) Quoniam in æternum misericordia ejus. Ps. 153. 1. et seq.

(2) Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua. *Matth.* 26. 42.

(3) Deus, in adiutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina. Ps. 69. 1.

(4) Et cantabant quasi canticum novum. *Apoc.* 14. 3.

religion, il faut vivre habituellement dans le recueillement et se faire journellement, dans le fond de son cœur, une espèce de retraite où l'on puisse se retirer de temps en temps dans la journée, comme autrefois les Apôtres se retirèrent dans le cénacle et y passèrent dix jours dans le silence, en attendant la venue de l'Esprit-Saint; qu'agir autrement, ce serait s'exposer à n'éprouver que froideur dans ses prières, et à ne ressentir aucune onction en les adressant au Seigneur: « On languit dans le service du Seigneur, disait un homme bien spirituel, l'illustre Fénelon, Archevêque de Cambrai, faute d'avoir au dedans de soi une vie de présence de Dieu et une nourriture d'amour. » Combien donc il vous importe de demander à l'Esprit-Saint, durant ces saints jours, ce précieux et inestimable don de *Piété*.

7^e DON DE LA CRAINTE DE DIEU.

La *Crainte de Dieu*, considérée comme un don du Saint-Esprit, est la crainte de lui déplaire pour l'amour que nous lui portons; elle nous fait appréhender bien moins la punition de l'offense que l'offense même. Comme vertu, cette crainte naît du divin amour, et c'est aussi le divin amour qui l'entretient. Comme don du Saint-Esprit, c'est une soumission permanente et habituelle de l'âme à Dieu, accompagnée du plus profond respect pour son infinie majesté, de l'appréhension d'encourir sa disgrâce jusque dans les plus petites choses, et d'un ardent désir de faire toujours sa volonté avec les dispositions les plus parfaites. Une propriété essentielle de ce don, c'est de bannir les tentations de paresse, de négligence, de présomption, d'amour de soi-même. Il est encore un aiguillon continu pour la pratique de toutes les vertus, et il inspire la plus grande vigilance contre les dangers et les occasions du péché, ainsi que nous le voyons dans plusieurs passages de la sainte Ecriture: *Servez le Seigneur avec crainte*, dit le Psalmiste, *et réjouissez-vous avec tremble-*

ment¹. *Pénétrez ma chair de votre crainte*, dit-il encore en s'adressant au Seigneur, *car je redoute beaucoup vos jugements*². *La crainte du Seigneur*, dit le Sage, *est la racine de la sagesse*³, et cette même crainte, ajoute-t-il, *chasse le péché*⁴. *Si vous ne vous tenez sans cesse attentif à la crainte du Seigneur*, dit-il encore, *votre maison sera bientôt renversée*⁵.

Il faut donc craindre ; cependant que ce ne soit pas une crainte mercenaire qui vous retienne, mais une crainte filiale : « Car il y a bien de la différence, dit saint Augustin, entre craindre Dieu, de peur qu'il ne nous châtie, et le craindre, de peur qu'il ne s'éloigne de nous. La première est une crainte servile ; la seconde, une crainte filiale, une crainte pure et dégagée de tout motif humain et blâmable. Craignez Dieu, ajoute ce grand Docteur, comme on craint de déplaire à ce qu'on aime avec le plus d'ardeur, et que votre crainte ne ressemble pas à celle de ces esclaves qui ne savent jamais obéir que lorsque leurs maîtres les pressent d'exécuter leurs ordres, le fouet à la main. » — « Craignez Dieu, dit saint Bernard ; oui, craignez-le comme juste, parce qu'il est juste, et aimez-le en même temps comme père, parce qu'il est père et qu'il a plus de bonté et de tendresse que n'en ont les mères les plus tendres, ainsi qu'il l'assure lui-même par son Prophète : *Est-ce donc qu'une mère, nous dit-il, peut oublier son enfant ; est-ce qu'elle peut n'avoir point de compassion pour le fruit de son sein ? Mais quand bien même elle serait capable d'un tel oubli, pour moi, je ne t'oublierai jamais, ô Israël* ⁶.

(1) *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore. Ps. 2. 41.*

(2) *Confige timore tuo carnes meas ; à judiciis enim tuis timui. P 118. 120.*

(3) *Radix sapientiæ est timere Dominum.... Eccli. 1. 25.*

(4) *Timor Domini expellit peccatum. Eccli. 1. 27.*

(5) *Si non in timore Domini tenueris te instanter, citò subvertetur domus tua. Eccli. 27. 4.*

(6) *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur*

Mais qu'il soit toujours présent à votre mémoire, que comme la crainte est un des motifs qui nous engagent à entrer dans l'esprit de pénitence, et que d'ailleurs, comme c'est par elle, selon le Psalmiste, que *commence la véritable sagesse*¹, qui est un des plus précieux dons du Saint-Esprit, et dont il est le principe et l'auteur, il faut lui demander durant ces saints jours ce don de la *Crainte du Seigneur*.

Mais c'est assez vous avoir parlé des dons du Saint-Esprit; il faut maintenant vous dire un mot des fruits admirables et merveilleux qu'il produit dans les âmes, lorsqu'elles se sont bien préparées dans le silence à les recueillir.

II. FRUITS DU SAINT-ESPRIT.

Les Pères de l'Eglise, les Docteurs de la théologie mystique et les Maîtres de la vie spirituelle réduisent au nombre de douze les fruits que produit l'Esprit-Saint, fondés sur ces paroles de l'apôtre saint Paul dans son *Epître aux Galates* : *Les fruits de l'Esprit de Dieu*, dit-il, *sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la longanimité, la douceur, la fidélité, la modestie, la continence, la chasteté*². Ces fruits sont autant de perfections habituelles et permanentes, opérées par la présence de l'Esprit-Saint et par sa grâce sanctifiante, perfections dont les actes sont les effets de ses mouvements intérieurs ou de ses inspirations, et qui maintiennent dans un bel ordre toutes les puissances de l'âme. Ces perfections sont différentes des vertus qui portent le même nom et qui doivent les précéder, ou ce sont des habitudes du premier

filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit. ego tamen non obliviscar tuis. *Is. 49. 15.*

(1) Initium sapientiæ timor Domini. *Ps. 110. 10.*

(2) Fructus autem Spiritus est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. *Galat. 5. — 22. 25.*

ordre, par où Dieu élève, facilite, perfectionne, et couronne ces vertus, et les porte au plus haut degré de mérite, en faisant avancer l'âme aussi loin, pour ainsi dire, qu'elle peut aller, dans les voies spirituelles. Je vais m'attacher à vous donner brièvement l'explication de chacun de ces douze fruits, ayant soin de m'appuyer, comme de coutume, sur l'Écriture sainte et les Pères de l'Eglise. Je reprends donc, et je dis :

4^e LA CHARITÉ.

La *Charité*, ce premier fruit du Saint-Esprit, est la plus excellente de toutes les vertus théologiques et chrétiennes. Premièrement, elle nous porte vers Dieu, comme vers un objet souverainement bon et infiniment aimable ; secondement, vers le prochain, pour l'aimer et le secourir selon Dieu et pour l'amour de Dieu, parce qu'il est l'ouvrage de ses mains, son image, le prix de son sang et le cohéritier de son royaume. Si vous nourrissez votre âme de ce fruit, et si vous en ressentez les douceurs et les délices, vous pourrez dire d'abord avec l'apôtre saint Paul : *La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné*¹ ; et ensuite, avec le même Apôtre : *Qui est-ce qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? sera-ce la tribulation ? l'infortune ? la faim ? la nudité ? le danger ? la persécution ? le glaive ? Ah ! je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, ni toute autre créature ne pourra jamais nous séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ notre Seigneur*². Oh ! de quelle importance

(1) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. *Rom. 5. 5.*

(2) Quis ergo nos separabit à charitate Christi ? tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ? Certus

il est pour vous de demander dans cette octave à l'Esprit-Saint cet admirable fruit qui l'emporte sur tous les autres !

2° LA JOIE.

La *Joie* dont il s'agit ici, est une joie purement spirituelle ; car, comme il y a une joie mondaine, qui vient des prospérités passagères de cette vie, il y a une joie innocente et chrétienne, qui vient de la bonne conscience, d'une parfaite conformité à la volonté de Dieu, accompagnée d'une ardente charité et d'une ferme espérance de posséder Dieu dans le ciel. Cette joie, qui est la joie des Saints, est aussi un des fruits du Saint-Esprit, et un avant-goût délicieux de celle dont nous espérons jouir éternellement dans le séjour du bonheur avec le même Esprit-Saint qui en est le principe, tandis que la joie des partisans du monde est une fausse joie, parce qu'elle est traversée par les remords continuels d'une conscience agitée, et qu'elle est privée de l'espérance du ciel. Si donc vous voulez être heureuses, ne cherchez qu'à goûter non les joies des mondains, ni de ces âmes dissipées et répandues hors d'elles-mêmes, qui ne sont que des joies courtes et empruntées, mais seulement celles des enfants de Dieu : « Car, dit saint Augustin, Dieu seul doit faire toute notre joie, et celui-là se réjouit en toute sûreté, qui se réjouit en Celui qui est immortel et qui ne peut jamais changer ; cette joie sainte le disposera insensiblement à la joie éternelle qui nous est préparée. »

3° LA PAIX.

La *paix* chrétienne est en même temps l'ouvrage, le don et le fruit de l'Esprit-Saint ; il ne peut souffrir le trouble, surtout celui des passions et du péché qui ne laissent jamais

sum enim quia neque mors, neque vitâ, neque Angeli, neque principatus, neque virtutes..., neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. *Rom. 8. — 35. 38. 39.*

une âme coupable en paix ; il ne descend que dans les âmes pacifiques, tranquilles et reposées, et. quand il y est descendu, il perfectionne cette paix et l'établit si parfaitement dans leur intérieur, qu'elle est pour elles un fruit délicieux dont elles se nourrissent, et qu'elles n'abandonnent jamais, quelque disgrâce qui leur puisse arriver. C'est à vous d'examiner si vous avez cette paix avec Dieu, avec le prochain et avec vous-même. Avez-vous, vous surtout, ma chère Sœur, la paix avec Dieu ? n'est-elle point troublée par vos péchés ? Avez-vous la paix avec votre prochain ? n'est-elle point altérée par vos inimitiés, par vos antipathies, par vos jalousies, ou même par vos injustes prédilections ? Avez-vous la paix avec vous-même ? n'est-elle point interrompue par toutes ces petites passions que vous entretenez, au lieu de travailler à leur entière destruction, par ce petit monde intérieur que vous flattez, que vous caressez, et qui est bien plus à craindre aujourd'hui pour vous que ne l'était le monde auquel vous avez dit adieu pour entrer en religion ? Avez-vous la paix avec votre conscience ? n'est-elle point traversée par vos justes remords, ou par le souvenir de certains péchés que vous ne regretterez jamais assez d'avoir commis, et pour lesquels vous n'avez peut-être pas encore satisfait, comme il faut, à la justice divine ? Travaillez donc, dès maintenant, à l'acquérir, et que ce soit là un des principaux fruits que vous recueilliez de cette belle fête.

4° LA PATIENCE.

La *Patience*, comme fruit du Saint-Esprit, est une vertu héroïque et chrétienne par laquelle non-seulement on supporte les travaux les plus pénibles et les plus rudes, mais encore on se soutient au milieu des afflictions les plus sensibles et les plus longues, sans perdre courage, même sans chercher d'autres secours ni d'autres consolations que de Dieu seul. Elle a deux grands motifs qui l'animent : le premier, une espérance ferme et inébranlable d'en recevoir

un jour la récompense dans le ciel; le second, qui est le plus parfait, est celui de l'amour de Dieu. C'est ce précieux fruit que les Apôtres remportèrent de la descente du Saint-Esprit sur eux; ils souffrirent ensuite, avec une invincible patience et sans se plaindre, les prisons, les chaînes, les tortures et tous les plus cruels supplices que les tyrans purent inventer contre eux. Ames affligées qui m'écoutez, ah! que l'amertume qu'on ressent d'abord de ce fruit, ne vous inspire pas de dégoût; quand vous vous y serez accoutumées, vous finirez par y trouver une véritable douceur; il tempérera vos peines et adoucira toutes vos amertumes.

5^o LA BIENVEILLANCE.

La *Bienveillance* ou *Humanité*, dont parle ici l'apôtre saint Paul et qu'il met au nombre des fruits du Saint-Esprit, est une vertu douce et compatissante qui vient de la charité, qui nous rend attentifs et sensibles aux peines et aux afflictions de notre prochain, qui nous les fait compter au nombre de nos propres disgrâces, et qui nous engage à le secourir avec bonté et promptitude, autant qu'il est en notre pouvoir, sans écouter nos répugnances ni notre délicatesse. Cette vertu, dit le même Apôtre, *a paru avec éclat à tous les hommes dans la personne de Dieu, notre Sauveur; car il nous a rachetés au prix de son sang, non à cause de nos bonnes œuvres, mais à cause de sa miséricorde, et il nous a confirmés par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a bien voulu répandre sur nous avec abondance*¹. Quelle admirable bienveillance de la part de cet adorable Sauveur, d'avoir été si sensible à toutes nos misères, d'avoir souffert de la sorte avec nous et pour

(1) Cùm autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei, non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundùm suam misericordiam salvos nos fecit per lavacrum regenerationis, et renovationis Spiritûs sancti, quem effudit in nos abundè per Jesum Christum Salvatorem nostrum. Tit. 3. — 4. 5. 6.

chagrins, et qu'il nous aide à porter l'autre ! Voilà l'excellent modèle de la bienveillance que vous devez avoir vous-mêmes envers le prochain, qu'il faut aimer comme Jésus-Christ nous a aimés : telle en est la règle établie par ce divin Législateur. Travaillez donc à faire disparaître de votre cœur le moindre fiel contre lui, et à extirper de votre âme toute racine d'amertume à son égard : c'est de cette sorte que vous acquerrez ce fruit précieux.

6^e LA BONTÉ.

La *Bonté* dont le Saint-Esprit nourrit les âmes qu'il a honorées de sa visite, est un fruit exquis et délicieux de sa grâce, et la plus douce comme la plus aimable de toutes les vertus, puisqu'elle nous fait chérir de Dieu et des hommes. Cette bonté nous porte toujours au bien, pour l'amour du bien, et jamais par la crainte de déplaire à ce que nous aimons : « Elle nous rend, dit saint Bernard, attentifs et exacts à tous nos devoirs, fervents et dévots envers Dieu, tendres, affables, sincères et charitables à l'égard du prochain, toujours prêts à pardonner à ceux qui nous ont offensés, à recevoir tout le monde et même nos ennemis avec affabilité ; elle est l'ennemie de tout détour et de toute dissimulation, et elle met le cœur sur les lèvres ; elle ne connaît la malice qui lui est opposée que pour la détester, et celui qui possède cette bonté, ne la conserve qu'autant qu'il travaille à devenir meilleur. » Tel est le langage de ce Père de l'Eglise, de ce savant Docteur si versé dans les matières spirituelles. Que de puissants motifs donc pour vous exciter à travailler à l'acquérir. « O Esprit de bonté, devez-vous dire en ces saints jours, source inépuisable de douceurs célestes et divines, donnez-vous à moi, opérez en moi une bonté universelle qui soit une parfaite image de la vôtre. »

7° LA LONGANIMITÉ.

La *Longanimité*, ce fruit précieux du Saint-Esprit, est une vertu qui nous fait soutenir longtemps les disgrâces et les afflictions, tant du corps que de l'âme, et sans cesser d'attendre avec une foi vive et une confiance parfaite le secours du ciel. Le Seigneur nous y exhorte, quand il dit par le Roi-Prophète: *Attendez le Seigneur, et, en attendant, agissez avec courage; que votre cœur prenne toujours de nouvelles forces*¹. Pour nous y exciter plus fortement, souvenons-nous que Dieu *est fidèle dans ses promesses*, comme le dit l'apôtre saint Paul, *et qu'il ne permettra pas que nous soyons éprouvés au-dessus de nos forces*²; qu'il ne manque jamais non plus de secourir les âmes qui ont recours à lui, et qui mettent leur confiance en sa protection. Si donc vous avez eu le bonheur de recevoir ce fruit du Saint-Esprit, vous devez être prêtes à soutenir les plus pénibles et même les plus rudes épreuves, soit corporelles, telles que mauvaise santé, langueur, maladies, etc., soit spirituelles, telles que sécheresses, aridités, abandon de Dieu momentanée ou de longue durée, sans perdre la paix de l'âme, allant jusqu'à dire avec le saint homme Job: *Quand bien même il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui*³.

8° LA DOUCEUR.

La *Douceur* est en même temps et une des huit béatitudes prêchées par Jésus-Christ, et un fruit délicieux qu'on remporte de la visite du Saint-Esprit, et une vertu héroïque par laquelle loin de rendre *dent pour dent, œil pour*

(1) Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum, et sustine Dominum. Ps. 26. 14.

(2) Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari suprâ id quod potestis. Cor. 10. 13.

(3) Etiam si occiderit me, in ipso sperabo. Job. 13. 15.

*œil*¹, de répondre injure pour injure à ceux qui nous attaquent, nous ne perdons pas même ni la sérénité de notre visage, ni le calme de notre âme, par laquelle encore, loin d'écouter les désirs de vengeance et les sentiments de haine, quelque justes qu'ils nous paraissent, nous combattons jusqu'aux moindres impressions d'amertume contre le prochain, et nous sommes toujours dans la disposition bienveillante de payer les outrages par les bienfaits. La douceur nous rend bien plus propres à mériter et à recevoir les grâces, les lumières et les inspirations du Saint-Esprit; parce qu'elle est toujours accompagnée d'une docilité qui rend le cœur plus attentif et plus souple aux bons mouvements de cet Esprit adorable. Il n'est point de vertu qui nous aide davantage à soumettre notre orgueil, à réprimer l'ambition, à étouffer l'envie, à nous guérir de la vanité, de l'amour-propre, de la curiosité, des mauvais soupçons, de la trop grande crédulité, de la précipitation, de la négligence et de la légèreté ou irréflexion de l'esprit, elle semble être la seule béatitude à laquelle Jésus-Christ ait promis expressément les récompenses de la terre avec celles de l'éternité: *Heureux*, dit-il dans son admirable sermon sur la montagne, *heureux les hommes doux, parce qu'ils posséderont la terre*²! Paroles qu'il ne faut pas entendre des biens ou des richesses de ce monde, qui ordinairement embarrassent et possèdent plus l'homme qu'il ne les possède lui-même, mais qui signifient qu'avec la douceur on goûte vraiment en paix ici-bas toutes les jouissances que l'on tient de sa providence toute paternelle, on gagne l'affection du prochain, on triomphe enfin de la malice et de la méchanceté même, en apaisant les hommes les plus emportés, et quelquefois en nous rendant chers à nos propres ennemis. C'est ce que nous enseigne

(1) Reddet... oculum pro oculo, dentem pro dente, manum pro manu, pedem pro pede. *Exod.* 21. 24.

(2) Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram! *Matth.* 5. 4.

le Roi-Prophète, lorsqu'il dit: *La terre tombera en héritage à ceux qui sont doux, et ils se verront comblés de joie dans l'abondance d'une paix constante et invincible*¹.

9^o LA FIDÉLITÉ.

La *Fidélité* ou *Sincérité* qui fait éviter toute tromperie et tout ce qui ressent la mauvaise foi, est encore un des fruits du Saint-Esprit. Cet Esprit de vérité a en horreur toute duplicité: *Malheur*, dit-il dans les saintes Ecritures par la bouche du Sage, *malheur à celui qui a le cœur double et les lèvres trompeuses*²! *Sur toutes choses*, dit-il encore, *que la sincérité marche toujours devant vous*³; *car celui qui use de sophismes, est digne de haine*⁴. Ailleurs il ajoute: *L'homme fourbe et dissimulé est en abomination devant Dieu; au contraire, celui qui marche avec simplicité, est l'objet de ses complaisances*⁵. Une épouse de Jésus-Christ en qui règne cette vertu, attire sur elle ses faveurs les plus distinguées, l'Esprit de Dieu se plaît à y faire sa demeure comme dans un sanctuaire qui lui est très-agréable; tandis que celle qui n'en serait pas ornée, espérerait en vain d'être écoutée favorablement du céleste Epoux, et sa conduite serait bien éloignée de la perfection à laquelle elle est appelée et où elle doit tendre. Oh! qu'heureuse est une âme qui fait voir dans toutes ses actions et toutes ses paroles cette sincérité ou simplicité si fort recommandée par Jésus-Christ dans le saint Evangile, quand il nous dit: *Soyez simples comme la colombe*⁶; et encore: *Si vous ne*

(1) Mansueti autem hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis. *Ps. 56. 11.*

(2) Væ duplici corde et labiis scelestis! *Eccli. 2. 14.*

(3) Antè omnia opera verbum verax præcedat te. *Eccli. 37. 20.*

(4) Qui sophisticè loquitur, odibilis est. *Eccli. 37. 23.*

(5) Quia abominatio Domini est omnis illusor, et cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov. 3. 52.*

(6) Estote ergò simplices sicut columbæ. *Matth. 10. 16.*

devenez semblables à de petits enfants par votre simplicité, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux¹!

10° LA MODESTIE.

La *Modestie* est un des plus beaux et des plus agréables fruits du Saint-Esprit, non-seulement parce qu'elle orne l'intérieur, mais aussi parce qu'elle pare et embellit l'extérieur; c'est une vertu angélique qui règle tous les mouvements extérieurs du corps, ses postures, ses gestes et toutes ses démarches; qui contient dans les bornes d'une sage modération tous les excès de joie; qui s'observe dans les divertissements même les plus permis; qui n'excède jamais ni dans les paroles, car elles sont toutes pesées au poids de cette belle vertu, qui est le poids du sanctuaire, ni même dans le ton de la voix. Comme elle ne cherche que les yeux de Dieu, elle n'a garde de vouloir s'attirer les regards des hommes. De plus, la modestie édifie le prochain en toutes choses; elle est la gardienne de la chasteté, l'amie et la compagne inséparable de la présence de Dieu, qui en est l'âme et le motif, selon ces paroles de l'apôtre saint Paul aux Philippiens: *Que votre modestie soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est proche².*

11° LA CONTINENCE.

La *Continence* est une vertu austère qui renonce à tous les désirs déréglés et qui se prive de tous les plaisirs sensuels: « C'est, dit saint Bernard, un amour jaloux, qui veut se conserver pour Dieu seul dans une pureté parfaite et une entière intégrité. » Par la continence ou retranchement de toute affection aux plaisirs des sens,

(1) Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth. 18. 3.*

(2) Modestia vestra nota sit omnibus hominibus; Dominus propè est. *Philip. 4. 5.*

nous attirons sur nous les grâces par où Dieu nous manifeste les richesses de son amour dans cette vie, en attendant qu'il se découvre à nous face à face dans sa gloire durant toute l'éternité. Cette vertu n'est pas une condition moins essentielle pour être saint que pour être heureux, soit dans ce monde, soit dans l'autre, après cette vie. Elle porte Dieu, la sainteté même, à venir habiter en nous par sa grâce, pour commencer ici-bas l'union spirituelle qui doit nous consommer en lui éternellement dans le séjour de la gloire: *Heureux*, dit Jésus-Christ, *ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*¹! Ainsi toute personne qui a le cœur pur, verra Dieu, selon la promesse du divin Sauveur, en ce sens que, durant les jours de son pèlerinage, elle aura une connaissance plus parfaite de sa bonté et de ses mystères, comme lorsqu'on voit un objet sensible par une glace bien pure et bien transparente, et qu'elle mettra ses délices à le contempler dans la lumière de la foi, mais surtout qu'elle le contempera éternellement lui-même dans la gloire.

12° LA CHASTÉTÉ.

La *Chasteté*, ce dernier fruit du Saint-Esprit, « est comme le complément de la continence, dit un pieux auteur; elle en fait la perfection; » c'est une vertu plus angélique qu'humaine, qui préserve le corps et l'âme de toute souillure, qui fait régner la pureté dans l'un et dans l'autre, et qui s'effraie de la moindre pensée contraire à cette belle vertu; par elle, le corps passe, pour ainsi dire, dans un ordre supérieur à la chair, en approchant de la nature de l'Ange, et il devient un vrai temple du Saint-Esprit, qui est l'auteur et le principe de la chasteté, comme il en est le rémunérateur: *Oh! qu'elle est belle la génération des âmes chastes! La gloire qui les environne*

(1) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt: *Matth.* 5. 8.

*s'attache à leur mémoire; leur souvenir est également cher à Dieu et aux hommes*¹. Voilà comme le Sage parle de ce douzième fruit que produit l'Esprit-Saint dans les âmes; tel est l'éloge admirable qu'il fait, dans les saintes Ecritures, de la chasteté, qu'on appelle l'*angélique vertu*, parce qu'elle rend les âmes qui en font profession, semblables aux Anges. Que dis-je? elle les rend, en un sens, supérieures aux Esprits célestes, puisque ces Esprits ne sont point, comme les enfants d'Adam, assujettis à une chair corrompue, et qu'ils ne portent pas comme nous ce trésor inestimable dans des vases d'argile. Les âmes chastes et innocentes sont les plus chères à Jésus et à Marie; elles sont le plus bel ornement de l'Eglise. Que si déjà la chasteté est quelque chose de si beau et de si admirable dans toute âme chrétienne, quel éclat ne jettera-t-elle pas dans une épouse de Jésus-Christ, qui ne se contente pas d'une pureté commune, mais qui la porte jusqu'à la perfection du vœu, afin de plaire davantage à Notre-Seigneur, qui prend la qualité d'un Epoux *qui se plaît parmi les lis*², et d'un Agneau très-pur *qui veut être suivi par des vierges partout où il va*³!

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez toutes redoubler d'ardeur, aujourd'hui et durant cette octave, pour demander à l'Esprit-Saint ce fruit exquis et délicieux de *Chasteté*, ainsi que les autres fruits que je viens de vous expliquer dans la seconde partie de cette Conférence; mais qu'il ne faut pas vous contenter de demander les

(1) O quàm pulchra est casta generatio in claritate! Immortalis est enim memoria illius; quoniam et apud Deum nota est, et apud homines. *Sap. 4. 1.*

(2) Dilectus meus mihi qui pascitur inter lilia. *Cant. 2. 16.*

(3) Virgines sequuntur Agnum quocumque ierit. *Apoc. 14. 4.*

fruits du Saint-Esprit ; que, de plus, votre demande doit comprendre également ses sept dons ; que pour obtenir plus sûrement les uns et les autres de ce divin Esprit qui en est l'auteur et le distributeur, vous ne pouvez lui adresser de prière plus simple ni plus touchante que la prose *Veni, Sancte Spiritus*, que l'Eglise, en ce jour solennel, met dans la bouche de tous les fidèles de l'univers catholique, qu'elle répète, dans ses offices, tous les jours de l'octave, et par laquelle je termine cette Conférence.

Veni, sancte Spiritus,
Et emitte coelitus
Lucis tuæ radium.

Venez, ô Esprit-Saint,
et envoyez du haut du ciel
un rayon de votre lumière.

Veni, Pater pauperum,
Veni, dator munerum,
Veni, lumen cordium.

Venez, Père des pauvres,
venez, dispensateur des dons,
venez, lumière des cœurs.

Consolator optime,
Dulcis hospes animæ,
Dulce refrigerium.

Consolateur très-bon,
hôte aimable de l'âme,
doux rafraîchissement,

In labore requies,
In æstu temperies,
In fletu solatium.

Repos dans le travail,
calme dans la tempête,
soulagement dans la douleur.

O lux beatissima !
Reple cordis intima
Tuorum fidelium.

O lumière divine,
pénétrez le fond des cœurs
de vos fidèles.

Sine tuo numine,
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

Sans votre grâce,
rien n'est pur dans l'homme,
rien n'est innocent.

Lava quod est sordidum ;
Riga quod est aridum ;
Sana quod est saucium.

Purifiez nos souillures ;
arrosez notre sécheresse ;
guérissez nos blessures.

Flecte quod est rigidum ;
Fove quod est frigidum ;
Rege quod est devium.

Amollissez les cœurs durs ;
échauffez les cœurs froids ;
dirigez les cœurs qui dévient.

Da tuis fidelibus,
In te confitentibus,
Sacrum septenarium.

Donnez à vos fidèles
qui se confient en vous,
vos sept dons.

Da virtutis meritum,
Da salutis exitum,
Da perenne gaudium.
Amen.

Donnez le mérite de la vertu,
donnez le port du salut,
donnez le bonheur éternel.
Ainsi soit-il.

FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ.

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ EST TOUT A LA FOIS :

1. *L'objet de notre foi ;*
 2. *Le sujet de notre confiance.*
-

Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

Allez, instruisez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Matth. 28. 19.

Voilà, mes sœurs, en trois paroles, le sommaire de notre foi, le fondement de notre religion, le caractère de notre profession, le plus auguste de nos mystères ; le Sauveur du monde en a fait une partie essentielle du premier de tous les sacrements ; il a voulu qu'il entrât dans la composition de presque tous les autres ; la primitive Eglise s'en servait comme d'un sceau public et universel pour distinguer les fideles des infideles, et c'est pour nous conformer à ses sentiments, que nous les mettons à la tête de toutes nos prières et de nos autres exercices de piété, même de nos principales actions durant la journée, voulant qu'elles soient autant de témoignages du culte que nous rendons à la très-sainte et très-adorable Trinité : « Aussi est-ce cette foi, dit saint Augustin, que nous regardons comme le plus précieux trésor de l'Eglise ; cette foi qui justifie les pécheurs, qui sanctifie les justes, qui baptise les catéchu-

mènes, qui couronne les martyrs, qui consacre les prêtres, qui sauve tout le monde, qui rend le premier et le plus essentiel hommage, l'hommage, par excellence, à cette haute et suprême Majesté qui règne dans les cieux. » Nous savions qu'il y a un Dieu ; la raison nous l'avait dit ; la magnificence de ce vaste univers, l'harmonie de ces globes lumineux qui roulent si majestueusement dans les cieux, le témoignage de tous les siècles, les remords que le crime traîne après soi, nous l'avaient appris ; mais tous ces différents maîtres n'allaient pas plus loin, et la vérité d'un Dieu en trois Personnes est un point où nul d'entre eux n'était capable de nous faire atteindre : il fallait pour cela que la révélation vint à notre secours, et nous apprit à connaître ce profond mystère.

Or, ce qu'il fait apercevoir ici dans la Providence une conduite admirable, une conduite où Dieu agit en Dieu, c'est que la vérité qu'on nous propose est tellement enveloppée de respectables ténèbres, qu'elle est pourtant connue avec certitude ; autant elle est incompréhensible, autant elle est indubitable ; rien de si obscur que ce que nous croyons, ni rien de si évident que le motif pour lequel nous le devons croire. Il y a plus ; c'est que la croyance de cette même vérité, en assujettissant l'esprit, perfectionne le cœur ; tout ce qu'il y a en nous de vraie piété, tous les sentiments tendres et religieux qui nous attachent au Créateur, c'est elle qui les fait naître et les conserve. Applaudissons-nous donc de la révélation de ce grand mystère ; bénissons mille fois le Seigneur d'avoir affermi nos yeux pour soutenir l'éclat d'une merveille si étonnante et si sublime. Voici en deux propositions exactes tout mon dessein. Dans le mystère de la sainte Trinité que l'Eglise honore et célèbre aujourd'hui, j'aperçois en même temps et un Dieu infiniment élevé au-dessus de nous, et un Dieu infiniment abaissé jusqu'à nous : d'où je dis que le mystère de la Trinité est tout à la fois : 1^o l'objet de notre foi ; 2^o le sujet de notre confiance. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL EST L'OBJET DE NOTRE FOI.

Quand je viens vous parler aujourd'hui du mystère de l'auguste Trinité, n'allez pas croire que j'entreprenne jamais de sonder la profondeur du plus impénétrable mystère de notre sainte religion, ni que je cherche à vous expliquer la nature d'un Dieu qui ne pourra jamais être renfermé dans les bornes étroites de l'intelligence humaine : *Vous êtes trop grand dans vos conseils, ô mon Dieu*, puis-je m'écrier ici avec le prophète Jérémie, *et trop incompréhensible dans vos pensées*¹ ! Intelligences sublimes, Esprits bienheureux, vous qui êtes tout resplendissants des rayons de cette divine lumière et qui environnez continuellement le trône brillant d'où elle jaillit à grands flots, c'est à vous qu'il est donné de vous extasier à la vue de cette adorable et indivisible Trinité ! Oui, c'est à vous qu'il appartient de redire sans interruption, et l'honneur des trois Personnes qui la composent, le trisagion éternel que le prophète Isaïe et l'apôtre saint Jean vous mettent dans la bouche : *Il est saint ! Il est saint ! Il est saint*² ! Ah ! si le prophète Jérémie disait à Dieu : *Seigneur, je ne suis qu'un enfant qui ne sait encore que bégayer, et qui n'est pas capable d'expliquer ses pensées*³, comment oserai-je moi-même vous parler du plus profond et du plus impénétrable de tous les mystères ? Ce qui me rassure, c'est l'ordre de Dieu et votre disposition : l'ordre de Dieu qui me commande de vous parler, et la disposition où vous êtes de recevoir avec une foi humble et soumise tout ce que j'ai à vous dire sur le mystère de la sainte Trinité, ayant soin de m'appuyer d'un bout à l'autre sur les divines Ecritures : 1° L'exposition de ce mystère ;

(1) *Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu. Jerem. 52. 19.*

(2) *Sanctus, sanctus, sanctus. Is. 6. 3. — Apoc. 4. 8.*

(3) *Eccc nescio loqui, quia puer ego sum. Jerem. 1. 6.*

2^o la preuve de la vérité de ce mystère, doivent fixer d'abord toute votre attention.

1^o EXPOSITION DU MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

Que nous apprend donc la foi par rapport au mystère de la sainte Trinité? Le voici.

Il y a un seul Dieu, mais ce Dieu, unique dans son essence, comprend trois Personnes distinctes, appelées le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Le Père est le principe, le Fils est le Verbe, le Saint-Esprit est le terme. De toute éternité, dans les splendeurs des Saints, le Père produit son Fils; le Fils, conjointement avec le Père, produit le Saint-Esprit. Le Fils émane du Père par voie de génération; le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour. Nous pensons nous autres, et nos pensées sont muettes; nous aimons, et notre amour, tant qu'il reste dans le cœur, est stérile; il n'y a que Dieu seul qui puisse se communiquer sans sortir de lui-même: le Père communique au Fils, le Père et le Fils communiquent au Saint-Esprit tous les trésors de la Divinité, toute la plénitude de l'Être-Suprême. Le Père se connaît, et, en vertu de sa connaissance féconde, il trace de lui-même une image expressive, éternelle, subsistante; ensuite, le Père et le Fils s'entr'aiment, et leur amour réciproque est un terme réel en qui ils versent tous les attributs essentiels de leur nature; le Fils est le caractère vivant des perfections et des grandeurs du Père; le Saint-Esprit est le lien qui les unit tous les deux. Des trois Personnes, la première est comme une source intarissable de lumière; la seconde, comme un éclair lumineux qui part de cette source; la troisième, comme un feu adorable qui jaillit de l'une et de l'autre. Du reste, nulle supériorité dans les Personnes qui produisent, nulle dépendance dans celles qui sont produites. Le Père n'est ni plus grand, ni plus puissant, ni plus ancien; le Fils et le Saint-Esprit ne sont ni inférieurs ni

postérieurs : même grandeur, même puissance, même autorité, même majesté, même éternité ; égalité de perfections, égalité parfaite et souveraine en toute manière.

Dans tout cela, qu'y a-t-il qui ne surpasse infiniment la force de notre entendement ? *O abîme*, où se perdent les regards des faibles mortels, *qui en sondera la profondeur*¹ ? Entrons encore dans ces augustes secrets, développons ces merveilles, autant que notre faiblesse peut nous le permettre, enfonçons-nous de plus en plus dans cet abîme. Trinité et unité en même temps : Trinité sans division, unité sans composition ; Trinité de propriétés et de rapports, unité de volonté et de puissance ; trois Personnes toujours distinctes sans être séparées ; toujours unies sans être confondues ; trois Personnes qui font un seul Dieu, et qui par une circumincession inénarrable, comme parle la Théologie, se comprennent, se contiennent, se possèdent parfaitement ; un Dieu qui fait part de toute sa substance sans en rien perdre ; un Dieu qui la reçoit tout entière, et qui la reçoit sans indigence, sans inégalité dans les attributs, sans commencement dans la durée, sans distinction dans la nature ; une même pensée, un même amour qui appartient indivisiblement à trois, et trois qui ne possèdent pas plus l'essence de la Divinité que ne la possède un seul. O divine Majesté ! ô Grandeur infinie, c'est ici que, prosternés à vos pieds, nous succombons sous le poids de votre gloire, interdits, confus, dans une admiration pleine d'extase ! Être-Suprême, Arbitre souverain de tout ce qui existe, selon le Roi-Propète, *vous êtes enveloppé de ténèbres*² ; selon l'apôtre saint Paul, *vous habitez une lumière inaccessible*³. Ah ! l'un comme l'autre est vrai ; nous l'adorons ce mélange auguste de ténèbres et de lumière qui environne votre trône. Le ciel et la terre nous apprennent

(1) O altitudo ! Quis enim cognovit sensum Domini ? *Rom. 11. — 35. 34.*

(2) Posuit tenebras latibulum suum. *Ps. 17. 12.*

(3) Qui solus lucem inhabitat inaccessibilem. *1. Timoth. 6. 16.*

bien que vous êtes ; *ils proclament votre gloire*¹, dit le Psalmiste ; mais, pour dire ce que vous êtes, le ciel et la terre n'ont que le langage des enfants.

Eh ! voyez donc encore. Dans les autres mystères je suis frappé d'étonnement ; il s'en faut bien sans doute qu'ils soient à la portée de ma faible intelligence, mais j'y entrevois, du moins, quelque lueur qui m'en facilite la croyance et m'en trace une légère idée. Ainsi, par exemple, dans le mystère de l'Incarnation où la foi nous apprend que Dieu s'est fait homme, je suis saisi d'étonnement et j'admire ; mais je sais, après tout, que le péché ne pouvait être pleinement expié que par un Homme-Dieu ; qu'un sacrifice digne du Très-Haut ne pouvait être offert que par son égal. Dans le châtimement de l'enfer, où la foi nous apprend que les supplices destinés aux méchants seront éternels, je frémis d'abord, et ma raison se soulève ; mais, en réfléchissant sur la nature du péché, j'y vois des traits d'énormité si odieux, qu'à tout tribunal équitable on jugera que la peine ne surpasse pas l'offense. Dans le sacrement de l'Eucharistie, où la foi nous apprend que, dans tous les temples, à toutes les heures, au commandement d'un million de prêtres, le corps de Jésus-Christ se trouve réellement présent sur nos autels, sous les espèces sacramentelles, ma surprise est extrême ; mais je sais que la matière, docile aux ordres du Très-Haut, se plie à toutes les formes qu'il lui imprime, et que le Dieu de toute puissance peut donner à un corps une manière d'être qui ne répugne pas aux lois essentielles qui régissent l'ordre physique ou naturel ; quoi qu'il m'en coûte pour me soumettre, l'effort que je fais en me soumettant est moins pénible. Ici, au contraire, rien ne vient à mon secours ; dans ce mystère, le plus impénétrable et le plus profond de tous les mystères, la raison humaine est accablée, elle est anéantie.

Et que s'ensuit-il ? Ce que dit cet homme inspiré d'en-

(1) *Cœli enarrant gloriam Dei. Ps. 18. 1.*

haut, qui nous trace de l'Être-Suprême de si sublimes peintures, le prophète Jérémie : *Dieu est infiniment grand dans ses conseils, et ne peut être renfermé dans les bornes étroites de notre intelligence* ¹. Que les enfants des hommes s'élèvent ; oui, que ces superbes mortelles s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes ; qu'ils donnent, tant qu'il leur plaira, l'essor à leurs pensées et à leur esprit ; les voilà montés jusqu'au ciel, qu'ils montent, s'il se peut, encore plus haut, Dieu sera toujours pour tous dans un éloignement immense ; on ne le comprendra jamais. Et voilà, en deux paroles, le caractère, et si j'ose le dire, l'éloge du Maître adorable que nous servons ; nous ne comprenons pas, et c'est parce que nous ne le comprenons pas, que nous devons nous en former une idée magnifique. L'océan n'en est que plus majestueux, parce qu'il s'étend au-delà des bornes où porte la vue ; le soleil n'en est que plus frappant, parce que, quand on l'envisage, son éclat éblouit et force à baisser les yeux ; et Dieu n'en est que plus grand, parce qu'il y a en lui une effusion de clarté et de lumière qui cause un éblouissement absolu et qui confond la hauteur des plus vastes et des plus profonds génies.

Maintenant, qui ne descendra dans le fond de son néant ? qui ne se prosternera, le visage contre terre, devant l'auguste Trinité, à l'exemple des Esprits célestes, qui se couvrent la face de leurs ailes, frappés de la majesté de cette sainte, adorable et incompréhensible Trinité dont ils ne peuvent soutenir la splendeur ? Voilà donc le point fondamental de notre religion ; voilà le dogme qui assujettit et captive tous les esprits : dogme expressément et authentiquement révélé ; nous avons sur cela des preuves si victorieuses, des preuves si fortes, qu'elles nous ôtent, pour ainsi dire, le mérite de notre croyance.

(1) *Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu. Jerem. 32. 17.*

4. PREUVES DU MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

Et en effet, que signifient, demandent les Pères de l'Eglise, ces mots que nous lisons dans la Genèse: *Faisons l'homme à notre ressemblance*¹ D'où vient ce terme, *Faisons*? Il semble que Dieu prenne conseil: de qui le prend-il? Consulte-t-il la matière, ainsi que l'a rêvé un Hermogène, ce fameux hérétique du ^x^e siècle de l'Eglise, réfuté par Origène et Tertullien? Mais cette absurdité est trop visible pour qu'il soit nécessaire de la combattre. Consulte-t-il les Anges qui sont ses créatures, les ministres et les exécuteurs de ses volontés? Mais que ceux qui ont avancé cette proposition aussi fausse que ridicule, nous apprennent donc par le conseil de qui il a formé les Anges eux-mêmes. Consulte-t-il les autres dieux, comme a répondu Julien l'apostat? Mais que cette réponse est bien digne de cet empereur philosophe qui s'était mis en tête de rétablir le culte des faux dieux, et qui, s'égarant dans les hauteurs d'une orgueilleuse raison, avait osé opposer ses idées extravagantes aux vérités de la religion! Le texte sacré marque par ce mot, disent saint Athanase, saint Augustin, saint Chrysostôme et les autres Pères de l'Eglise, la pluralité des Personnes divines qui, toutes trois ensemble, concourent à la production de l'homme, comme à l'important ouvrage qui sera le chef-d'œuvre de leurs mains.

Que signifie, demandent encore les Pères de l'Eglise, la conduite d'Abraham, quand il aperçoit les trois vengeurs qui viennent exterminer Sodome²? Tous trois se présentent à lui sous une forme également respectable: - Il parle, dit saint Chrysostôme, à tous les trois ensemble; il leur parle, comme s'ils n'étaient qu'un, et il les adore comme ne faisant qu'un seul Seigneur et qu'un Maître

(1) *Et ait: Faciamus hominem ad imaginem nostram. Genes. 1. 26.*

(2) *Apparuerunt ei tres viri stantes propè eum. Genes 18. 2.*

suprême. Figure sensible, ajoute-t-il, des trois Personnes qui, toutes en commun, exigent de nous une même adoration et les mêmes hommages. »

Mais c'est surtout dans le nouveau Testament que nous trouvons cette vérité attestée par des témoignages plus décisifs. Jésus-Christ, sur le point de commencer sa vie publique, s'avance vers le Jourdain, dont il veut sanctifier les eaux par son baptême. Dans le moment, le Père éternel fait entendre sa voix : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*¹. Le Fils s'humilie en se confondant avec les pécheurs pour être baptisé par Jean-Baptiste², son précurseur. Le Saint-Esprit paraît en forme d'une colombe³, de sorte que, dans ces déserts jusque-là peu connus, la sainte Trinité rassemblée forme le plus grand et le plus pompeux des spectacles.

Je continue de lire le saint Evangile qui suppose partout l'unité de Dieu, et il dit que *le Père est un pur Esprit qui doit être adoré en esprit et en vérité*⁴ : Voilà la divinité du Père. Il dit que *le Fils, qui a été envoyé par le Père*⁵, *est avec le Père une seule et même chose*⁶ : voilà la divinité du Fils. Il dit que *le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils*⁷, est si grand, que *les crimes commis contre lui sont irrémissibles*⁸ : voilà la divinité du Saint-Esprit.

J'entends une trompette éclatante portée par un aigle sublime, qui, dans les quatre parties du monde, fait re-

(1) Et ecce vox de cœlis dicens : Hic est filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui. *Matth. 3. 17.*

(2) Venit Jesus ad Joannem ut baptizaretur ab eo. *Matth. 3. 13.*

(3) Vidit Spiritum Dei descendantem sicut columbam. *Matth. 3. 16.*

(4) Spiritus est Deus, et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. *Joan. 4. 24.*

(5) Et qui misit me Pater. *Joan. 5. 37.*

(6) Ego et Pater unum sumus. *Joan. 10. 30.*

(7) Cum venerit Paracletus, qui à Patre procedit. *Joan. 15. 26.*

(8) Qui autem dixerit contra Spiritum sanctum, non remittetur ei, neque in hoc sæculo, neque in futuro. *Matth. 12. 32.*

tentir ces paroles : *Dans le commencement était le Verbe, et le Verbe était dans le sein de Dieu et Dieu lui-même..., et le Verbe s'est fait chair* ¹; tandis que, d'autre part, l'Evangile déclare que c'est le Saint-Esprit qui, du plus pur sang de Marie, lui a formé un corps ². Il soutient son vol, cet aigle inimitable, et, s'élevant au plus haut des cieux, pénétrant jusque dans le sein de l'Éternel, il nous enseigne qu'il y a trois témoins qui rendent un même témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, l'Esprit-Saint, et que tous trois sont une même chose ³. Quoi de plus formel, et qui de vous n'aperçoit la nature divine avec les rapports personnels qu'elle renferme ?

Enfin, ce qui égale tout cela, peut-être même le surpasse, c'est le commandement de Jésus-Christ, lorsque, sur le point de quitter la terre pour monter au ciel, il ordonne aux Apôtres de parcourir tout le monde, d'instruire tous les peuples, de les baptiser en prononçant sur eux, quoi ? Il ne dit pas *les noms*, mais il dit, *le nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* ⁴ : commandement précis, oracle expressément marqué, s'il en fut jamais. Voilà donc encore en propres termes une preuve de la vérité du grand et incompréhensible mystère que nous célébrons en ce jour.

Telles sont les preuves, tant de l'ancien que du nouveau Testament, qui viennent à l'appui du dogme catholique touchant le mystère de la sainte Trinité ; je les ai rassemblées pour la plupart, et j'en ai formé une espèce de démonstration théologique. J'ajoute, ce qui est encore, à mon avis, une preuve bien frappante, que tout ce qu'il y a eu

(1) *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum...*, et *Verbum caro factum est*. *Joan.* 1. — 1. 14.

(2) *Spiritus sanctus superveniet in te*. *Luc.* 1. 35.

(3) *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cælo, Pater, Verbum, et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt*. 1. *Joan.* 5. 7.

(4) *Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti*. *Matth.* 28. 19.

de plus grand et de plus illustre dans le monde, a pensé, comme nous par rapport à cet auguste mystère. Quel homme qu'un saint Athanase, qui, combattant pour la divinité du Verbe, vit quatre empereurs, des rois, des gouverneurs de province, des peuples entiers de païens et d'hérétiques, tout l'univers, en un mot, armés contre lui ! Quel homme qu'un saint Augustin, qui reçut du ciel des lumières extraordinaires, un génie dont nul écrivain de l'antiquité profane n'a jamais égalé la profondeur ! Quel homme qu'un saint Chrysostôme, qui, sur des matières que personne n'avait traitées avant lui, s'est exprimé avec une force et une élévation sans exemple ! Comment refuser de se soumettre, quand on voit qu'un des plus grands d'entre les mortels, saint Athanase ; que, de tous les génies le plus vaste, saint Augustin ; que, de tous les orateurs sacrés le plus éloquent, saint Chrysostôme, non-seulement se sont soumis, mais ont parlé pour cette cause avec une force qui a terrassé tous ceux qui s'en étaient faits les adversaires. De tous les peuples de l'antiquité, les Grecs furent les plus polis et les plus spirituels, les Romains les plus politiques et les plus savants : eh bien ! on a commandé aux Grecs et aux Romains de croire le mystère de la sainte Trinité, et ils l'ont cru ; enfin, les hérésiarques de toute espèce, les Ariens, les Anoméens, les Sabelliens, les Macédoniens, pour saper ce dogme fondamental de la religion, ont employé tous leurs efforts : vaines tentatives ! inutiles efforts ! ils ont été confondus avec l'enfer qui les soutenait, et, depuis plus de quinze siècles, ce mystère, sorti victorieux de tant de combats, et en possession de trouver parmi tous les vrais catholiques une foi ferme et inébranlable.

Quel parti nous reste-t-il donc maintenant, sinon celui de la soumission la plus entière et de la croyance la plus parfaite ? Le mystère sera toujours mystère, toujours caché dans de profonds et impénétrables ténèbres ; mais il sera toujours vrai qu'on doit se soumettre et croire avec une foi

aveugle. Oh ! que cette foi est respectueuse chez une âme élevée à l'école de la religion ! Entendez-vous l'acte qu'elle en fait dans la ferveur de sa prière ? « Oui, Seigneur, dit-elle, je crois fermement tout ce que vous avez révélé de cet incompréhensible mystère ; ma raison semble d'abord s'y opposer, mais je la désavoue, je la renonce et je vous l'immole au pied de vos autels. Je crois, ô mon Dieu, votre Unité et votre Trinité tout ensemble, et je crois l'une et l'autre dans la même disposition du cœur que s'il fallait mourir pour sceller cette croyance par ma mort. En vertu de cette foi dont je fais ici profession, je voudrais, pour la défendre, donner ma vie et verser mon sang ; et comme vous êtes trois dans le ciel dont je reçois aujourd'hui le témoignage, *le Père, le Verbe, le Saint-Esprit*¹ ; de même aussi voudrais-je, Seigneur, être en état de vous rendre sur la terre les trois témoignages dont parle le Disciple bien-aimé, le témoignage de *l'esprit*, le témoignage de *l'eau*, le témoignage du *sang*². Oh ! il viendra ce temps, il paraîtra ce grand jour de l'éternité, où l'œil de mon intelligence, pleinement ouvert, vous verra, sans voile et sans nuage, tel que vous êtes, et la manière dont vous subsistez ; je viendrai alors heureusement me perdre à jamais dans cette source de tous les biens ; mais, en attendant, adorable Trinité, j'adore en silence, et je n'interromprai ce silence soumis et respectueux que pour m'écrier avec le prophète Isaï : *Saint, saint, saint, est le Seigneur Dieu des armées*³. »

Mais avançons. Mystère de la sainte Trinité : 1^o il est l'objet de notre foi, comme je viens de vous le montrer en m'appuyant sur les saintes Ecritures ; j'ajoute et je dis :

(1) Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus sanctus. 1. Joan. 5. 7.

(2) Et tres sunt qui testimonium dant in terrâ, Spiritus, et aqua, et sanguis. 1. Joan. 5. 8.

(3) Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus exercituum. Is. 6. 3

II. IL EST LE SUJET DE NOTRE CONFIANCE.

Dieu étant, comme je l'ai dit, si incompréhensible et si grand, devrait, ce semble, se renfermer dans le centre de sa gloire et borner à lui seul tous ses soins ; mais il s'intéresse à sa créature, et on dirait qu'il met une partie de son bonheur à faire le nôtre. La raison et la religion nous apprennent que nous ne sommes pas dignes d'un seul de ses regards ; que quand nous pratiquerions toutes les vertus, nous ne mériterions de sa part que de l'indifférence, et il descend de la hauteur de son rang pour s'abaisser jusqu'à nous. Quelle bonté en lui ! Que ne lui devons-nous pas ! Que ne devons-nous pas à chacune des trois Personnes de la sainte Trinité !

Et d'abord, que ne devons-nous pas au Père ? Il nous a donné la vie, il nous la conserve, il pourvoit à nos besoins, il procure même nos plaisirs ; nuit et jour, sa puissance, au gré de sa tendresse, s'emploie pour nous. Il est Père, et il est le nôtre mille fois plus que tous ceux à qui nous donnons un nom si tendre.

Que ne devons-nous pas au Fils ? Il a, par compassion pour nos malheurs, quitté le séjour du ciel ; il s'est incarné dans le sein d'une vierge, et il s'est fait homme¹ ; il est né dans l'obscurité, dans l'abjection, dans la pauvreté d'une étable ; par son sang il a fermé l'abîme où nous devions être engloutis pour toujours, et il nous a rendu sur le ciel, dont, hélas ! nous étions tous exclus, des droits incontestables et sûrs ; chaque goutte de ce sang qu'il a versé pour nous, soit sous le couteau de la Circoncision, soit dans le jardin des Oliviers, soit dans la ville de Jérusalem, soit sur le Calvaire, nous crie qu'il nous a plus aimés que sa propre vie.

(1) Incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria virgine, et homo factus est.
Ex symb. Nic. et Const.

Que ne devons-nous pas au Saint-Esprit? Nous sommes aveugles, et il nous éclaire; nous sommes faibles, et il nous soutient; nous sommes timides, et il nous ranime; nous sommes fugitifs, et il nous rappelle; nous sommes coupables, et il nous pardonne; partout ses soins nous accompagnent; partout sa voix nous parle au fond du cœur; partout ses divines inspirations enflamment notre zèle pour le bien, excitent notre haine contre le péché, suscitent ces remords salutaires qui nous forcent d'abandonner la voie de la tiédeur et de la négligence dans le service de Dieu, pour rentrer dans le chemin de la ferveur; enfin, il est pour nous, tant que nous sommes dans cette vallée de larmes et sur cette terre d'exil, le plus tendre et le plus fidèle des amis.

Mais considérons ces différentes grâces dans celle qui est la plus signalée, qui est comme la base et le fondement de toutes les autres, la grâce du baptême qui, en nous rendant chrétiens, fait de nous tous, selon le prince des Apôtres, *une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition*¹. Là, le péché est noyé, non dans un déluge épouvantable, comme le furent, au temps de Noé, des hommes charnels à qui Dieu se repentit d'avoir communiqué son esprit²; non dans les flots de la mer Rouge, comme le furent, au commandement de Moïse, les Egyptiens³, mais dans une eau sainte et salutaire qui efface la tache originelle et tous les autres péchés commis avant le baptême, qui éteint le feu de l'enfer et donne droit à l'entrée des cieux. Là, l'Eglise nous prêtant une voix pour répondre, le ciel s'ouvre comme autrefois il s'ouvrit sur les bords du Jourdain⁴, aux jours de l'homme-Dieu sur

(1) Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis. 1. *Petr.* 2. 9.

(2) Pœnituit eum quod hominem fecisset in terrâ. *Genes.* 6. 6.

(3) Et involvit eos Dominus in mediis fluctibus. *Exod.* 14. 27.

(4) Et ecce aperti sunt ei cœli. *Matth.* 3. 16.

la terre, après qu'il en eut sanctifié les eaux par l'attouchement de sa personne sacrée, et les saints Anges assistent invisiblement à la cérémonie de notre baptême ; en présence de ces augustes témoins, nous faisons abjuration, ils reçoivent nos serments, un caractère auguste et ineffaçable est imprimé dans le fond de notre substance, l'image de la Divinité que le péché avait défigurée, est rétablie en nous. Là, les trois Personnes divines descendent dans nos cœurs et y établissent leur demeure : le Père nous adopte pour ses enfants ; le Fils nous embrasse comme ses frères ; le Saint-Esprit nous choisit pour ses temples vivants, et, dans cet état de noblesse et de grandeur où nous parvenons, avec ce rayon de la lumière éternelle et incréée qui est réfléchi dans nos âmes, on peut presque dire que nous sommes moins des hommes que des dieux, suivant cette belle parole du Roi-*Prophète : Je l'ai dit, vous êtes des dieux, vous êtes tous les enfants du Très-Haut* ¹.

Mais c'est peu pour cette Trinité sainte de nous avoir comblés de biens, dès notre entrée dans le monde, elle est disposée à nous en faire de plus grands encore. Ah ! que de faveurs vont découler de cette première faveur : faveurs générales et particulières, faveurs pour la vie présente, mais surtout faveurs pour la vie future, et dont tout le langage humain ne saurait faire qu'un trop faible récit ! En effet, comme elle a principalement en vue notre salut, c'est à ce terme digne de tous nos vœux qu'elle rapporte tout ; elle veut nous rassembler dans le ciel et nous avoir à côté d'elle : le Père le veut, parce qu'il voit en nous des traits de sa ressemblance ; le Fils le veut, parce qu'il voit en nous le prix de son sang ; le Saint-Esprit le veut, parce que nous sommes ses sanctuaires animés. Oui, ces trois Personnes divines, je les vois agir hors d'elles-mêmes pour travailler à nos intérêts éternels. Quelle merveille étonnante de bonté ! Quel prodige inconcevable de miséricorde ! Elles

(1) Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes. Ps. 81. 6.

ne perdent pas un instant de vue le dessein qu'elles ont formé de sauver les hommes. Les ingrats ! ils outragent dans le Père la Toute-Puissance ; la Toute-Puissance réclame contre leurs crimes, et il continue de l'employer en leur faveur ; il prolonge leurs jours, afin de leur donner le temps du repentir et les moyens de faire entièrement leur paix avec lui. Ils profanent dans le Fils le sang qu'il a versé : ce sang crie vengeance contre ses profanateurs, et il le laisse au milieu de nous en dépôt, afin qu'ils puissent y laver leurs taches. Ils méprisent dans le Saint-Esprit la grâce dont il les prévient ; la grâce méprisée accuse leur perfidie, et il ne cesse de leur en faire sentir les puissantes atteintes, afin de les rappeler à eux-mêmes. Peut-être vous-même, ma chère Sœur, avez-vous commis autrefois, dans l'entraînement d'une jeunesse mondaine et dissipée, quelques-uns de ces péchés qui excluent du royaume des cieux ; peut-être vous êtes-vous rendue coupable envers les trois Personnes de la sainte Trinité de quelques-unes de ces ingratitude marquées d'un caractère si odieux, que si vous aviez fait aux hommes quelque chose de semblable, ils ne vous l'auraient pas pardonné, comment donc n'ont-elles pas éclaté ? qui a suspendu l'effet de leur vengeance ? Je l'ai dit : elles vous aiment d'un amour sans bornes ; elles n'ont en vue que notre bonheur ; une béatitude infinie est l'établissement permanent et durable dont elles prétendent nous mettre en possession, et voilà la cause de la patience dont elles ont usé autrefois à votre égard.

Parmi les hommes on voit des pères qui n'aiment point leurs enfants ; prévenus contre eux d'une antipathie violente, s'ils les envisagent, c'est avec les yeux de la haine ; s'ils les châtient, c'est avec un bras sans pitié ; ils en viennent même quelquefois jusqu'à leur refuser le nécessaire, et, à force de mauvais traitements, ils les obligent à s'enfuir de la maison paternelle. On voit encore des pères qui renversent la fortune de leurs enfants ; dominés par une passion ruineuse, ils ne songent qu'à leurs plaisirs, tandis

qu'une famille éplorée demeure sans ressource contre la faim qui la dévore. On voit enfin des pères qui, à l'égard de leurs enfants, font acception des personnes, prodiguent aux uns leurs caresses, accablent les autres de leurs rigueurs. Pères cruels, ah ! que ne quittent-ils un nom qui ne leur convient nullement ! Dieu seul, Dieu en trois Personnes, le porte dignement à l'égard des hommes ; tous sont chers à ces trois Personnes divines, tous ont part à leurs dons ; tous sont portés entre leurs bras : *Semblable*, pour me servir ici du langage des Livres saints, *à un aigle, qui, après avoir formé ses aiglons, se met à leur tête et leur apprend à s'élever dans les airs*¹, cette sainte Trinité, après nous avoir nourris du lait de ses aimables consolations, nous encourage à prendre notre essor, et, au milieu de cet essor, nous suit de l'œil, nous conduit comme par la main, nous anime de la voix, nous soutient de la grâce, jusqu'à ce que, parvenus au plus haut des cieux, nous goûtions dans son sein les délices d'un repos éternel.

Aussi l'Eglise, cette mère si sage et si divinement inspirée, quand elle voit quelqu'un de ses enfants réduits à l'agonie, toucher à sa dernière heure, que fait-elle pour rassurer le moribond ? que dit-elle ? où veut-elle qu'il place sa confiance et son appui ?... dans les bonnes œuvres dont il s'est occupé durant sa vie ? dans les jeûnes dont il a affligé sa chair, et dans les autres exercices de pénitence auxquels il s'est livré ? dans les aumônes qu'il a répandues dans le sein de l'indigent ? dans les pratiques de piété qu'il a constamment mises en usage ? Non, pas précisément, mais dans le nom des trois Personnes de la sainte Trinité : - Pars, âme chrétienne, lui dit-elle alors, par la bouche du prêtre, pars de ce monde, au nom de Dieu, le Père tout-puissant, qui t'a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; au nom du Saint-

¹ Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans. Deut. 32. 11.

Esprit, qui a été répandu en toi; pars pour le ciel qui est désormais ta patrie... Qu'aujourd'hui ta demeure soit dans la paix, et ton habitation dans la sainte Sion¹. » Ainsi, vous le voyez, si le souvenir de ses péchés l'effraie, si l'horreur du trépas l'abat, si la fureur du démon l'expose à quelques tentations de défiance en la miséricorde et en la bonté de Dieu, l'Eglise, cette tendre mère, veut que le nom des trois Personnes de la sainte Trinité, soit là, comme un puissant secours, pour ranimer sa confiance en Dieu, pour dissiper toutes ses craintes, pour mettre en fuite l'esprit de ténèbres, pour rendre inutiles tous ses efforts et lui attirer, dans ce passage dangereux, les grâces et les secours du ciel. Ensuite, quand le malade est tout à fait à l'extrémité et qu'il est près de rendre le dernier soupir, l'Eglise demande qu'il soit reçu dans le sein d'Abraham et des autres Patriarches; elle veut de nouveau toucher le cœur de Dieu en sa faveur, et pour cela que dit-elle encore? quelle est sa prière? « Ah! Seigneur, s'écrie cette sainte mère, toujours pleine d'une tendre sollicitude sur le sort de ses enfants, reconnaissez votre créature qui n'a point été créée par des dieux étrangers, mais par vous qui êtes le Dieu seul vivant et véritable; car il n'y a point d'autre Dieu que vous, et rien n'est comparable à vos ouvrages. Oui, Seigneur, réjouissez son âme et faites-la jouir de votre présence; ne vous souvenez point de ses iniquités passées, ni des excès où la violence et l'emportement des passions l'ont malheureusement engagée: quoiqu'elle ait péché, cependant elle ne vous a jamais reniée, Trinité adorable, Père, Fils, et Saint-Esprit; mais elle a cru, elle a eu en elle le zèle de l'honneur de Dieu, et elle a fidèlement adoré Celui qui a fait toutes choses². »

(1) Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo, in nomine Dei Patris omnipotentis, qui te creavit; in nomine Jesu Christi Filii Dei vivi, qui pro te passus est; in nomine Spiritus sancti, qui in te effusus est... Hodie sit in pace locus tuus, et habitatio tua in sancta Sion. *Ordo. com. anim.*

(2) Agnosce, Domine, creaturam tuam, non à diis alienis creatam, sed à

Or, puisque la sainte Trinité s'affectionne de la sorte à notre véritable bonheur, qu'elle tient à notre égard une conduite si paternelle et si bienfaisante, jusqu'où ne doit pas aller de notre part l'amour de confiance et de reconnaissance que nous lui devons ! de quelles vives ardeurs cet amour ne doit-il pas échauffer nos âmes ! quels transport ne doit-il pas faire éclater dans nos cœurs ! Oh ! voyez une âme pénétrée de ce sentiment, comme elle est sensible à tant de bienfaits ! Au souvenir d'un Père si tendre, d'un Fils si aimable, d'un Esprit si bienfaisant, qui pourrait dire tout ce qu'elle sent de confiance en ces trois adorables Personnes ? qui pourrait exprimer tout ce qu'elle éprouve aussi de reconnaissance envers elles, et comme son cœur se dilate de plus en plus en formant tantôt des actes d'amour, tantôt des actes de remerciement ? Hélas ! elle n'a pas, ainsi qu'il arrive à l'âme infidèle, à se reprocher d'avoir fait de leurs dons la matière de ses offenses, et d'avoir ajouté l'outrage à l'ingratitude : loin de là, ce n'est de sa part qu'une étude continuelle à trouver les moyens et à saisir les occasions de leur témoigner toute la reconnaissance qui est en elle, et dont elle se sent pénétrée jusqu'au fond de ses entrailles. Suivez-moi.

Reconnaissance dans la manière respectueuse dont elle fait le signe de la croix, ce signe adorable de notre sainte religion qu'elle figure sur sa poitrine, en prononçant les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Reconnaissance dans la manière pieuse avec laquelle elle répète ces noms sacrés avant de commencer et de terminer les prières qu'elle adresse à Dieu, dans le courant de la journée.

te solo Deo vivo et vero, quia non est alius Deus præter te, et non est secundum opera tua. Lætifica, Domine, animam ejus in conspectu tuo. et ne memineris iniquitatum ejus antiquarum quas suscitavit furor mali desiderii. Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit, et zelum Dei in se habuit, et Deum qui fecit omnia, fideliter adoravit. *Ordo com. anim.*

Reconnaissance dans la manière édifiante avec laquelle elle paraît dans le lieu saint, où ces trois Personnes adorables résident, jour et nuit, dans le Sacrement de nos autels, aussi réellement et aussi véritablement qu'elles se trouvent dans le ciel, au milieu des Anges, des Archanges, des Chérubins, des Séraphins et de toute la cour céleste.

Reconnaissance dans la manière pleine de dévotion avec laquelle elle sanctifie le jour du dimanche, ce saint jour spécialement consacré par l'Eglise à honorer l'adorable Trinité, faisant en sorte de se trouver plus souvent alors dans la maison de Dieu, afin de lui rendre plus spécialement le culte d'adoration qui lui est dû.

Reconnaissance dans la manière dont elle se comporte à l'égard du prochain, créé, comme elle, à l'image de Dieu, et appelé, comme elle, à contempler, à bénir et à aimer éternellement l'auguste Trinité dans le ciel.

Reconnaissance enfin dans la conduite si chrétienne et si religieuse qu'à la gloire du christianisme elle fait paraître, dans le silence et dans la retraite, au milieu de sa Communauté, où elle retrace avec ses Sœurs les mœurs des premiers chrétiens qui, au rapport de l'évangéliste saint Luc, se réunissant chaque jour dans le temple de Jérusalem pour prier, rendaient de si fervents hommages à la très-sainte Trinité, et dont il est écrit, aux *Actes des Apôtres*, qu'ils ne faisaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que c'est aussi par l'union des cœurs et la charité fraternelle que le mystère de la sainte Trinité doit être glorifié en vous; que si le Père est fécond en lui-même, et produit une multiplicité de Personnes dans la simplicité de sa nature, pour jouir en lui d'une sainte société qui lui est co-éternelle; que si les trois Personnes possèdent en elles-mêmes, et l'une dans la jouis-

sance de l'autre, ou plutôt l'une dans l'autre réciproquement, avant tous les siècles et pour toute l'éternité, un doux et indicible repos; que si elles goûtent dans la possession de leur félicité et de leurs perfections infinies un plaisir ineffable, quelle sublime leçon de concorde et de charité Dieu vous fait dans ce mystère ! *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême.* Quelle chose monstrueuse ce serait donc pour les membres d'un tel chef d'être divisés entre eux ! quel crime, s'ils brisaient un lien si sacré ! *Trois*, selon l'apôtre saint Jean, ainsi que je vous l'ai dit dans le cours de cette Conférence, *rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, le Saint-Esprit, et ces trois sont un*; de même vous devez, sur la terre, rendre témoignage à Dieu par la paix, la concorde, l'union et la bonne intelligence qui doivent régner dans votre Communauté, à l'exemple des trois Personnes divines si étroitement unies entre elles par les liens indissolubles de la plus parfaite charité; que c'est là une première manière d'honorer la très-sainte Trinité.

Qu'ensuite, vous devez y ajouter les hommages sans cesse réitérés de vos louanges et de vos adorations; que si, dans le ciel, l'occupation des Anges et des Bienheureux est maintenant et sera, pendant toute l'éternité, de louer, d'adorer un Dieu en trois Personnes, et de chanter sans interruption ce que le prophète Isaïe entendit autrefois répéter avec tant d'harmonie aux Séraphins : *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées, toute la terre est remplie de sa gloire*, c'est en union avec les chœurs célestes que vous devez être occupées, sur la terre, à célébrer ses louanges; que vous ne devez donc pas négliger un exercice si sublime et si sanctifiant, particulièrement dans cette sainte solennité; que vous devez offrir aussi, dans le même esprit, toutes vos actions en l'honneur et à la gloire de la très-adorable Trinité, la suppliant de vous faire toujours accomplir sa sainte volonté; qu'il sera bon pour cela d'interrompre vos actions ordinaires, afin de réciter quelques

ferventes oraisons jaculatoires en son honneur, comme celles, par exemple, dont on accompagne le signe de la croix : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; » ou celles que l'Eglise a adoptées contre l'hérésie arienne : « Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, qui est telle aujourd'hui qu'elle était au commencement, et qu'elle sera toujours, et dans tous les siècles des siècles, » à l'imitation de ce saint anachorete, Siméon le Stylite, qui s'étant placé sur une haute colonne, où il passa plusieurs années de sa vie n'avait d'autre exercice de piété que celui-là ; ou bien encore celle que saint François Xavier, cet illustre Apôtre des Indes et du Japon, avait constamment dans la bouche durant le cours de ses prédications évangéliques : « O très-sainte Trinité !... O très-adorable Trinité !... O bienheureuse Trinité !... »

Qu'enfin, comme toutes les louanges que vous pouvez rendre à la sainte Trinité ne sont rien auprès de ce qu'elle mérite, vous devez les unir à celles qui lui ont été rendues jusqu'ici, et qui lui seront rendues à jamais par des milliers de justes sur la terre, d'Esprits célestes et de Bienheureux dans le ciel, avec Marie, leur auguste reine, de sorte qu'après avoir dit avec plus de mérite sur la terre : « Bénissons le Père avec le Fils et le Saint-Esprit, » vous puissiez dire avec plus de jubilation dans le ciel : « Louons-le et exaltons-le dans les siècles des siècles. »

Ainsi soit-il.

AVIS IMPORTANT.

J'ai cru devoir faire précéder la Conférence suivante pour la fête du Saint-Sacrement, et les sept autres pour chaque jour de l'octave, de quelques mots d'explication sur le plan général que je me suis formé.

Mon dessein, d'après un pieux et savant auteur, est de retracer, comme lui, dans une suite de Conférences, la vie mystique de Notre-Seigneur dans le Sacrement de nos autels, et de faire ressortir la ressemblance parfaite qui se trouve entre cette vie sacramentelle et sa vie mortelle, lorsqu'il parut sur la terre et qu'il y vécut durant l'espace de trente-trois années. Pour cela, j'ai choisi huit mystères principaux, parmi ceux de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante, de sa vie triomphante, et je montre que ces différents mystères se reproduisent dans sa vie eucharistique : qu'ainsi, 1. Il y prend une seconde naissance; 2. Il y reçoit de nouveau nos adorations; 3. Il y est présenté et offert derechef à Dieu; 4. Il y converse aussi avec les hommes; 5. Il s'y multiplie, en quelque sorte, et y nourrit une multitude innombrable de fidèles; 6. Il y est encore exposé aux insultes et aux persécutions; 7. Il y est même crucifié par les pécheurs sacrilèges; 8. Enfin, il y devient, comme dans sa Résurrection, victorieux et triomphant.

Oui, voilà tout le plan que je me suis tracé pour l'instruction et l'édification des personnes qui me liront. Je dis leur *édification*; car ayant à parler à des religieuses, mon dessein n'est pas de m'arrêter uniquement à de sèches controverses ni à des spéculations abstraites et sans fruit.

Je veux tellement leur expliquer les points de notre croyance touchant le grand et ineffable Sacrement dont nous solennisons la fête, qu'elles apprennent en même temps à le révéler, à le fréquenter, à l'honorer par toutes les pratiques d'une piété solide et affectueuse.

JEUDI, FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST PRENANT UNE NOUVELLE NAISSANCE DANS L'EUCCHARISTIE.

SUR LA PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST AU SACREMENT DE L'AUTEL.

1. *Présence réelle et véritable.*
 2. *Présence admirable et toute miraculeuse.*
 3. *Présence salutaire et avantageuse.*
-

Hoc est corpus meum. Hoc facite in meam commemorationem.
Ceci est mon corps. Faites ceci en mémoire de moi. Luc. 22. 19.

Ce n'est pas seulement, mes Sœurs, une représentation ni une simple commémoration : tel que Jésus-Christ, ce Fils unique du Père dans l'éternité et ce Fils de Marie, dans le temps, tel, dis-je, que ce Dieu-Homme vécut sur la terre parmi les hommes, et qu'il y parut revêtu d'une chair passible et mortelle, tel encore, quoique d'une vie beaucoup plus parfaite, il vit dans l'auguste Sacrement dont il fut l'instituteur et dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui et durant tout le cours de cette octave. Il est vrai qu'il ne se montre point à nous comme autrefois ; nous ne le voyons pas, nous ne l'entendons pas, nous ne sommes pas témoins de ses divines opérations ; mais, sous ces ombres qui le couvrent, il n'est pas moins vivant, et c'est là même que se renouvellent les plus grands mystères de cette première vie qu'il passa dans la Judée, et qu'il finit, après trente-trois ans, par le supplice de la croix.

Entre ces mystères de la vie de Jésus-Christ, notre Sauveur, nous distinguons d'abord ceux de sa vie cachée, comme celui de sa Nativité, par exemple, lorsqu'une vierge mère, par la vertu toute-puissante du Saint-Esprit, l'ayant conçu et porté neuf mois dans son sein, le mit au monde dans l'étable de Bethléem ; celui de l'adoration des Mages, lorsque trois rois, conduits par l'étoile et encore plus par la foi qui les éclairait intérieurement, vinrent lui rendre hommage et le reconnaître, malgré son état pauvre et abject, pour le souverain Maître et le Dieu de l'univers ; celui de sa Présentation au temple de Jérusalem, lorsque Marie vint s'y purifier, et qu'obéissant à la loi, elle offrit ce premier-né et présenta au Seigneur ce don précieux qu'elle en avait reçu ; ensuite, ceux de sa vie agissante, quand, parcourant les villes et les bourgades, il conversait avec les peuples, il opérait des miracles, il multipliait les pains et en nourrissait dans le désert de nombreuses troupes qui le suivaient ; enfin, ceux de sa vie souffrante, où il fut si indignement dédaigné, si violemment outragé, si cruellement crucifié : parmi tous ces mystères, apparaît, comme le complément de tous les autres, le glorieux mystère de sa Résurrection, où il triompha de la fureur de ses ennemis et de la mort même. Or, je prétends que tout cela s'accomplit de nouveau dans le Sacrement de l'Eucharistie, puisque c'est là : 1. Que Jésus-Christ prend une seconde naissance ; 2. Qu'il reçoit nos adorations ; 3. Qu'il est présenté et offert à Dieu ; 4. Qu'il converse avec les hommes ; 5. qu'il se multiplie en quelque manière et qu'il nourrit de son corps sacré une multitude innombrable d'âmes fidèles ; 6. Qu'il est encore dédaigné, outragé, exposé aux insultes et aux persécutions ; 7. Qu'il est même crucifié ; 8. Enfin, qu'il devient, comme dans sa glorieuse Résurrection, victorieux et triomphant. Voilà ce que je me propose de développer en autant de Conférences que j'ai marqué d'articles différents ; voilà le plan que je me suis tracé pour votre instruction et votre édification *durant*

toute l'octave de la fête du Saint-Sacrement. Je reprends et je dis que Jésus-Christ prend une seconde naissance dans l'Eucharistie : d'où j'établis sa présence dans cet auguste et adorable Sacrement : 1. Présence réelle et véritable; 2. présence admirable et miraculeuse: 3. Présence salutaire et avantageuse. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. PRÉSENCE RÉELLE ET VÉRITABLE.

C'est un langage assez ordinaire des Pères de l'Eglise, que Jésus-Christ, dans le Sacrement de l'autel, est réellement et véritablement produit; car ils appellent production cette conversion du pain et du vin au corps du Sauveur et en son sang. Aussi, est-ce en ce même sens que saint Augustin, élevant la dignité du sacerdoce de la nouvelle Loi, s'écrie : « O respectable et redoutable dignité des prêtres, puisque c'est par leur ministère et dans leurs mains que le Fils même de Dieu s'incarne! » Je sais de quelles erreurs l'hérésie a infecté sur cela les esprits; à l'exemple des Juifs de la synagogue de Capharnüm, dont il est parlé dans l'Evangile¹, les hérétiques des derniers siècles, Luthériens, Calvinistes, connus sous le nom de Protestants, se sont non-seulement étonnés, mais encore scandalisés d'une vérité néanmoins si solidement établie. En vain, pour les convaincre, leur a-t-on opposé ces paroles si claires, si formelles, si précises : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*², ils n'ont point manqué de subtilités pour les interpréter et les détourner; car voilà le caractère de l'incrédulité et de l'hérésie, de ne pas voir au milieu de la lumière, et de s'aveugler, si je puis dire, en plein jour. Pressés par un témoignage si évident, ils n'ont pas rougi de substituer le sens le moins naturel et le plus forcé à la propre signi-

(1) Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? *Joan. 6. 55.*

2) Hoc est corpus meum... Hic est sanguis meus. *Matth. 26. 26.*

fication des termes, altérant les propres paroles de Jésus-Christ, tout expresses qu'elles sont, et réduisant sa proposition à dire : Ceci est le signe, la figure de mon corps : ceci est le signe, la figure de mon sang.

Pour mieux sentir toute l'absurdité d'une pareille assertion, il suffit de se reporter au temps de l'institution de la sainte Eucharistie. Voici qu'il est sur le point de s'accomplir ce mystère adorable, ce chef-d'œuvre de l'amour d'un Dieu pour les hommes, remarquez dans quel instant : c'est la veille de sa mort, lorsque tout se prépare pour son supplice, au moment même où il vient de célébrer la pâque avec ses disciples, après leur avoir lavé les pieds à tous, après avoir dit à Pierre qui s'y refusait, que *s'il ne le lavait et n'achèverait de le purifier, il ne pourrait avoir de part avec lui*¹, c'est-à-dire participer à un mystère où il se communiquerait à lui comme aux autres Apôtres. Que fait-il dans cet instant solennel où il laisse, si j'ose dire, son testament entre les mains de ses Apôtres, avant de mourir? Après avoir levé les yeux vers le ciel, dit le texte sacré, et rendu grâces à son Père de ce que le moment était venu de conférer aux hommes ce grand bienfait, il prend le pain et le vin, et dit : *Prenez et mangez, car ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; prenez et buvez, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour la rémission des péchés*². Qui peut douter que les Apôtres n'aient reconnu en ce moment l'effet de la promesse qui leur avait été faite une année auparavant? Jésus-Christ avait dit alors : *Le pain que je donnerai est ma chair; celui qui le mangera*

(1) Si non laverò te, non habebis partem mecum. *Joan. 13. 8.*

(2) Coenantiùs autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit, ac fregit.... et ait : Accipite et comedite; hoc est corpus meum. Et accipiens calicem gratias egit, et dedit illis, dicens : Bibite ex hoc omnes; hic est enim sanguis meus novi testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. *Matth. 26. — 26. 27. 28.*

*vivra éternellement*¹; et il leur dit maintenant : *Prenez et mangez, car ceci est mon corps*. Il avait dit dans la première circonstance : *Mon sang est véritablement un breuvage; celui qui boira mon sang, vivra éternellement*²; et ensuite, il dit à sa dernière heure : *Prenez et buvez, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vos péchés*. La conformité est parfaite.

Maintenant, quels seront les sentiments des Apôtres, qui, un an auparavant, lorsque Jésus-Christ leur faisait la promesse d'instituer un jour le sacrement de l'Eucharistie, avaient dit : *Nous croyons, Seigneur; car nous savons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant*³? Imiteront-ils ces disciples qui étaient avec eux et qui avaient refusé de croire, parce que *ces paroles étaient trop dures*, disaient-ils, *et qu'on ne pouvait les entendre*.⁴ Est-il quelqu'un qui puisse admettre sérieusement l'idée que, pendant que Jésus-Christ disait : *Prenez et mangez, car ceci est mon corps; prenez et buvez, car ceci est mon sang*, les Apôtres aient dit dans leur cœur : « Oui, Seigneur, nous allons prendre, manger et boire, car nous savons que ceci n'est pas ni ne peut être votre corps ni votre sang? » Ne serait-ce pas lui donner le démenti le plus outrageant? ne serait-ce pas lui dire : « Au moment où vous vous préparez à répandre votre sang pour le salut du genre humain, vous réduisez à une sorte de jeu, à un symbole, à une simple apparence, ces grandes et magnifiques promesses que vous avez faites, puisque ce pain qui doit donner la vie, ce pain qui doit être vous-même, ce

(1) Panis, quem ego dabo, caro mea est... Qui manducat hunc panem, vivet in æternum. *Joan. 6. — 52. 59.*

(2) Sanguis meus verè est potus... Qui bibit meum sanguinem habet vitam æternam. — *Joan. 6. — 56. 57.*

(3) Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei vivi. *Joan. 6. 70.*

(4) Durus est hic sermo, et quis potest eum audire? *Joan. 6. 61.*

pain qui doit établir, entre vous et l'homme, une union semblable à celle qui existe entre vous et votre Père, est un simple pain matériel qui n'a subi aucun changement? » Non, et il est de la plus grande évidence que ce mystère, le dernier que Jésus-Christ célébra avant de quitter la terre, et qu'il avait depuis si longtemps annoncé, fut reçu des Apôtres comme il avait été donné par le Sauveur, comme le plus ineffable des bienfaits, comme renfermant le corps et le sang, l'âme et la divinité du Dieu de bonté qui daignait s'unir à eux; sans quoi, non-seulement ils auraient donné le démenti le plus formel au Sauveur pour ce qu'il venait de dire, mais ils eussent témoigné le plus grand mépris pour les paroles qu'ils avaient entendues, un an auparavant, dans la synagogue de Capharnaüm, lorsqu'il leur promettait d'instituer le sacrement de l'Eucharistie.

Remarquez bien: alors le Sauveur avait établi un parallèle entre le pain que Moïse avait donné aux Juifs, et celui qu'il leur donne aujourd'hui, et qui doit être bien au-dessus de celui que les anciens Hébreux avaient reçu de leur Législateur. Car il avait dit: *Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain de vie¹; c'est moi qui suis le pain vivant qui est descendu du ciel², et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde³*. Or, s'il est vrai que ces paroles doivent être prises figurément, je dis que le présent fait par Moïse l'emporterait incomparablement sur celui qu'avait promis le Sauveur du monde. Qu'était-ce, en effet, que cette manne du désert? Elle était appelée dans la sainte Ecriture: *Pain du ciel⁴*, parce qu'elle tombait de la hauteur du firmament. Elle était encore nommée par les écrivains sacrés: *Pain des Anges⁵*, et elle

(1) Non Moyses dedit vobis panem de cœlo vivum. *Joan. 6. 52.*

(2) Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi. *Joan. 6. 51.*

(3) Panis, quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ. *Joan. 6. 52.*

(4) Ecce ego pluam vobis panes de cœlo. *Exod. 16. 4.*

(5) Panem Angelorum manducavit homo. *Ps. 77. 25.*

l'était effectivement, puisque les Esprits bienheureux l'apportaient tous les jours sur les nuées du ciel. Elle était aussi nommée : *Pain de miracle*¹, et elle l'était véritablement ; car n'était-ce pas un grand et admirable prodige que la chute journalière de ce pain qui tombait sur tout un camp pour nourrir deux millions d'hommes ; qui tombait tous les jours, en exceptant le jour du sabbat seulement, à cause du repos du Seigneur ? Enfin, selon le texte sacré, cette manne était un *pain délicieux*², qui réunissait toutes les saveurs et tous les goûts. Voilà assurément des qualités merveilleuses.

Eh bien ! supposons un instant que Jésus-Christ, au lieu de la manne eucharistique, nous eût donné le simple pain de la terre, voyons comment ce pain pourra soutenir le parallèle avec l'autre. Comment le nommera-t-on *le pain du ciel*, puisqu'il est produit par nos champs et nos sillons ? Comment s'appellera-t-il *le pain des Anges*, puisque ce sont les mains des hommes qui l'ont pétri ? Comment pourra-t-on dire qu'il est *le pain de miracle*, puisqu'il n'en renferme aucun ? où est le miracle, où est la merveille, quand ce pain conserve sa nature première, et qu'il ne s'opère aucun changement : par conséquent, aucun prodige ? Comment dira-t-on qu'il est *le pain délicieux* qui réunit tous les goûts, puisqu'il n'a que le goût fade et insignifiant du froment ordinaire ? Maintenant, prenez à la lettre les paroles du divin Sauveur, croyez ce qu'il a dit, avez la foi de saint Pierre et des autres Apôtres, de toute l'Eglise, en un mot, et vous allez reconnaître que la manne du désert n'en était que la figure, et qu'avec toutes ses qualités merveilleuses elle ne pourrait soutenir le parallèle avec le pain que nous donne le Fils de Dieu.

Et en effet, ce pain n'est-il pas véritablement *le pain du*

(1) Memoriam fecit mirabilium suorum... Dominus. Ps. 110. 4.

(2) Paratum panem de cœlo præstitisti illis omne delectamentum in se habentem et omnis saporis suavitatem. Sap. 16. 20.

ciel, puisque c'est lui qui est descendu des hauteurs du ciel, qui est sorti du sein de son Père, et qu'il est lui-même ce pain ? N'est-ce pas véritablement *le pain des Anges*, puisque, sous les apparences du pain, est caché Celui dont la vue fait la joie des Anges, dont la substance fait leur nourriture dans le ciel pendant toute l'éternité ? N'est-ce pas véritablement *le pain de miracle*, puisque les plus grands prodiges sont ici renfermés, comme je vous le ferai voir dans la seconde partie de cette Conférence ? N'est-ce pas véritablement *le pain délicieux*, puisqu'il renferme tous les goûts, je ne veux pas dire pour le corps, car *la chair ne sert de rien*¹ dans ce Sacrement, selon l'oracle de Jésus-Christ lui-même, mais pour les âmes saintes qui communient dignement ? N'a-t-il pas ce pain le goût de toutes les consolations, le goût de toutes les grâces, le goût de toutes les vertus, le goût de la piété et de la sainteté, et, en quelque sorte, de la divinité elle-même ?

Aussi, les disciples du Sauveur prirent-ils les paroles de ce divin Maître dans le sens le plus littéral et le plus rigoureux, et trois de ces disciples les ont répétées ces divines paroles, en rapportant l'institution de la sainte Eucharistie. Le quatrième est celui qui, dans le VI^e chapitre de son Evangile, a écrit tous ces serments par lesquels Jésus-Christ assurait qu'il donnerait *un pain vivant, un pain de vie, un pain du ciel, un pain qui serait lui-même*. L'apôtre saint Paul, qui ne fut converti que longtemps après, et qui, par conséquent, ne fut pas présent à la dernière cène, en fut instruit de la bouche du Sauveur des hommes lui-même : *J'ai appris*, dit-il dans sa première *Epître aux Corinthiens*, *oui, j'ai appris du Seigneur lui-même, ce que je vous ai enseigné*².

Et puisque je vous ai nommé ce grand Apôtre, rappelons-nous avec quelle clarté, avec quelle force, avec quelle

(1) Caro non prodest quidquam. *Joan. 6. 64.*

(2) Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis. *1. Cor. 11. 25.*

sublimité il enseigne le mystère de la présence réelle dans le sacrement de l'Eucharistie : *Ecoutez*, dit-il encore aux Corinthiens, *écoutez, je vous parle comme à des hommes sages, instruits et intelligents ; jugez vous-mêmes de ce que je vous enseigne : N'est-il pas vrai* (remarquez cette forme interrogatoire), *n'est-il pas vrai que le calice de la bénédiction que nous bénissons, est la communication du sang de Jésus-Christ ; que le pain que nous rompons est la participation du corps du Seigneur*¹? Croyez-vous que les Corinthiens fussent tentés de lui répondre : « C'est une façon de parler, c'est une chimère de croire qu'il faille prendre ces paroles dans le sens véritable? » Et il savait bien que ce ne serait pas là la réponse des fideles à qui il s'adressait ; car nous voyons la conséquence qu'il en tire sur-le-champ : *Eh bien donc!* leur dit-il, *nous tous qui participons au même pain, nous sommes donc tous un seul et même corps*². Quoi! deux hommes qui mangeraient un même pain matériel, seraient un même corps! Et si ce pain est mangé d'une extrémité du monde à l'autre, peut-on dire qu'ils soient le même à l'Orient qu'à l'Occident, et que, pour avoir mangé un pain semblable, ils ne fassent qu'un même corps? Non, rien ne serait plus contraire à la raison que cette manière de conclure ; mais, dans le vrai sens, il n'y a rien de si beau, de si sensible, de si frappant, de si divin, puisque le pain que nous recevons, c'est Jésus-Christ lui-même qui, en se donnant à nous sous la forme du pain, s'incorpore à chacun de nous : dès lors, il est donc vrai que ceux qui le reçoivent dans toutes les parties de la terre, lui sont incorporés, deviennent ses membres, et ne forment ainsi qu'un seul corps avec lui. Oui, dans ce sens,

(1) Ut prudentibus loquor, vos ipsi judicate quod dico. Calix benedictionis cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est? et panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est? 1. Cor. 10. — 15. 16.

(2) Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. 1. Cor. 10. 17.

cela est juste, cela est sensible ; et, dans tout autre, cela est absurde.

Mais, ailleurs encore, combien le même Apôtre nous ôte-t-il tout prétexte de douter du sens qu'il attache à ces paroles, quand il s'écrie : *Quiconque mange et boit indignement ce pain et ce vin, se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ*¹ ! Comment ! parce que j'aurais mangé et bu indignement un pain et un vin, dont l'effet était de me rappeler le souvenir du Sauveur, je serais, comme les Juifs déicides, coupable de son corps et de son sang ! Que signifieraient ces hyperboles et ces exagérations ? N'est-il pas clair que l'Apôtre entendait que celui qui mange et boit indignement ce pain et ce vin, mange et boit indignement le corps et le sang du Sauveur, qu'il le crucifie de nouveau en lui-même, qu'il le livre au démon qui règne dans son cœur souillé de crimes ? Voici comment il parle de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ : *Si quelqu'un mange et boit indignement ce pain et ce calice, il boit et mange son jugement et sa condamnation*². Pourquoi ? *Parce qu'il ne discerne pas le corps du Seigneur*³. Mais discerner, c'est reconnaître ce qui est. Si un roi se confond dans la foule, et que je ne le reconnaisse pas, je ne le discerne point. Or, s'il n'était pas présent, je n'ai pu le discerner où il n'était pas : si donc Jésus-Christ n'est pas réellement dans le sacrement de l'Eucharistie, comment puis-je le discerner et le reconnaître ?

Après avoir prouvé par les paroles de l'Ecriture la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, contre les hérétiques de ces derniers temps, je pourrais les renvoyer à la tradition de tous les siècles depuis l'établissement de l'Eglise, aux définitions des Conciles, soit géné-

(1) *Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini. 1. Cor. 11. 27.*

(2) *Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit. 1. Cor. 11. 29.*

(3) *Non dijudicans corpus Domini. 1. Cor. 11. 29.*

raux, celui de Trente principalement, soit provinciaux, au sentiment de tous les Pères, tant grecs que latins, à la foi de tous les peuples, de tous les empires, de tout le monde chrétien, où, d'âge en âge et sans interruption, je vois une profession authentique et unanime de cette vérité capitale, savoir, que Jésus-Christ dans son Sacrement est présent en personne, avec son corps, son âme, sa divinité, sous les apparences ou espèces du pain et du vin. Or, à qui nous en rapporterons-nous ? qui en croirons-nous ? J'en atteste le jugement secret et la conscience de toute personne sage et non prévenue. Est-il de la raison que les vues singulières et nouvelles de quelques hérésiarques, d'un Luther ou d'un Calvin, par exemple, l'emportent dans notre estime sur de telles autorités et sur cette nuée de témoins ?

Mais ne nous arrêtons pas ici plus longtemps, ô mes Sœurs. Ce qui fait le scandale des hérétiques, doit être la matière de notre foi et d'une foi ferme et soumise. Avec cette fermeté et cette soumission de la foi, nous découvrons un Dieu sur nos autels, et nous lui disons comme le prophète Isaïe : *« Ah ! Seigneur, vous êtes vraiment un Dieu caché¹ ! Vous le fûtes à votre naissance dans l'étable de Bethléem, et vous l'êtes encore plus à cette autre naissance où votre humanité même se dérobe à nos yeux ; mais, tout caché que vous êtes, vous n'en êtes pas moins Dieu, et le même Dieu-Homme, qui, dans le ciel, est assis à la droite du Père. Ainsi je le crois ; vous, ô mon Dieu, animez toujours par votre grâce et fortifiez ma foi. »*

Mais avançons. Présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel : 1^o présence réelle et véritable, je viens de vous le montrer par des preuves invincibles tant de la tradition que de l'Ecriture sainte ; j'ajoute et je dis :

(1) Vere tu es Deus absconditus : *Is. 45. 15.*

II. PRÉSENCE ADMIRABLE ET MIRACULEUSE.

Dans le ciel, le Fils éternel de Dieu est produit d'un Père sans Mère; sur la terre, il fut produit d'une Mère sans Père; dans l'Eucharistie, il est produit sans l'un ni l'autre, o Dieu, quel prodige! Pour opérer ce divin Sacrement, la parole suffit, et quelle parole? Voici la merveille. La sainte Ecriture nous apprend que toutes choses ont été faites par la parole de Dieu : *Il n'a eu qu'à parler*, dit le Prophète royal, *et tout a été fait ; qu'à commander, et tout a été créé*¹; c'est par cette parole, que les cieux ont commencé à rouler sur nos têtes; par cette parole, que la terre s'est affermie sous nos pieds; par cette parole, que les eaux ont rempli les abîmes; par cette parole enfin, que tous les êtres créés sont sortis du néant et ont composé ce vaste univers, tant cette parole de Dieu, selon les termes de l'apôtre saint Paul, *est vive, efficace, agissante*². Tout cela est grand sans doute et digne d'admiration; mais, dans le sacrement de l'Eucharistie, dans l'adorable Mystère du corps et du sang de Jésus-Christ qui s'opère sur nos autels, je trouve quelque chose de plus surprenant; car ce n'est pas même la parole de Dieu qui agit, c'est la parole d'un simple mortel, ministre du Dieu vivant, tellement que nous pouvons appliquer au prêtre, au moment de la consécration, cette belle et noble expression du Roi-Prophète que vous venez d'entendre : *Il dit, et tout se fit*.

En effet, le prêtre parle, il prononce, il dit, et tout à coup que de miracles! Il dit, et, à l'instant, toute la substance du pain, toute celle du vin est détruite, de sorte que, sous la même figure, les mêmes dehors, et sans que rien de nouveau paraisse, ce n'est plus ni du pain, ni du vin,

(1) Quoniam ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt. Ps. 52. 2.

(2) Vivax est enim sermo Dei, et efficax. Hebr. 4. 12.

mais Jésus-Christ en substance, avec tout son corps, tout son sang, tout son être et comme Dieu et comme homme. Il dit, et, par une division au-dessus de tout l'ordre naturel et jusque-là inconnue à la raison humaine, de faibles accidents ou espèces, tels que ceux du pain et du vin, couleur, odeur, saveur et autres, sont séparés de leur sujet, demeurent en cet état, et ne subsistent que par la vertu divine qui les soutient. Il dit, et ce même corps, caché sous les espèces sacramentelles, y est à la manière des esprits, c'est-à-dire qu'étant tout entier dans toute l'hostie, il est encore tout entier dans chaque partie de l'hostie ; qu'il y est indivisible et incorruptible, et que ce n'est ni ce corps qu'on partage, quand on partage l'hostie, ni ce corps qui se dissout, quand l'hostie vient à se dissoudre. Il dit, et le même Fils de Dieu qui, sortant de ce monde, après sa glorieuse Résurrection, monta au plus haut des cieux le jour de sa triomphante Ascension, descend sur l'autel sans quitter le céleste séjour, si bien qu'il est en même temps et dans le ciel et sur la terre ; tout éclatant de lumière dans le ciel, et comme enseveli dans l'obscurité sur la terre, mais aussi glorieux néanmoins sur la terre que dans le ciel.

Miracles incompréhensibles et ineffables ! Miracles que les Pères de l'Eglise n'ont considérés qu'avec une sainte frayeur, qu'avec une religieuse crainte, et que saint Chrysostôme appelle « terribles, redoutables, surprenants, sacrés et divins mystères ! » Miracles que les hérétiques de ces derniers temps osent contester, parce que, ne les comprenant pas, ils ne les jugent pas possibles, comme s'ils ignoraient cet oracle de l'Evangile qu'il *n'y a rien d'impossible à Dieu*¹, et qu'ils prétendissent mesurer la toute-puissance de Dieu selon les vues étroites et bornées de leur esprit ; comme si les œuvres de Dieu n'étaient pas aussi merveilleuses qu'elles le sont, parce qu'elles surpassent notre intelligence et qu'elles sont au-dessus de tous nos

(1) Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum. *Luc. 1* 37.

raisonnements : « Eh quoi ! dit saint Augustin, refuserons-nous à un Dieu si grand, si puissant, cet avantage de pouvoir faire plus que nous ne pouvons penser ni comprendre ? » Ah ! plutôt, que ne nous humilions-nous, que ne tremblons-nous sous le poids de cette grandeur et de cette puissance ! Reconnaissons ces deux attributs de la Divinité dans le ministre des autels qu'il en a fait comme le dépositaire en les lui communiquant, et entrons dans les sentiments dont furent pénétrées pour Jésus-Christ, ces troupes de peuple dont parle l'évangéliste saint Matthieu : *Elles furent saisies de crainte, dit-il, à la vue des miracles qu'il opérait, et elles bénissaient Dieu de ce qu'il avait donné un tel pouvoir aux hommes*¹. Bénissons-le mille fois nous-mêmes et rendons-lui mille actions de grâces du pouvoir qu'il a donné à ces mêmes hommes de consacrer son corps et son sang dans le Sacrement adorable de nos autels ; ou bien, imitons, en quelque sorte, les saints transports des vieillards que l'apôtre saint Jean, dans ses révélations, vit entourant le trône de l'Agneau, lui faisant hommage de leurs victoires et de leurs triomphes, et mettant à ses pieds leurs palmes et leurs couronnes ; comme eux, répandons-nous en de solennelles actions de grâces, éclatons en des cantiques de louanges, écrivons-nous avec allégresse dans les sentiments de la plus vive reconnaissance : Oui, à ce Dieu qui, dans le ciel, est assis sur son trône, et qui, sur la terre, a rendu les prêtres, ministres des autels, les dépositaires de sa puissance, *bénédiction, honneur, gloire, dans les siècles des siècles*² ; ou bien encore, entrons dans les sentiments de gratitude du Roi-Propète, et, empruntant ses paroles, disons avec lui : *Que rendrons-nous au Seigneur pour tous ses bienfaits*³ ? Ah ! que notre bouche soit

(1) Videntes autem turbæ timuerunt, et glorificaverunt Deum qui dedit talem potestatem hominibus. *Matth. 8. 9.*

(2) Sedit in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. *Apoc. 5. 13.*

(3) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? *Psal. 115. 5.*

*toujours remplie de vos louanges, Seigneur, afin que nous chantions votre gloire, et que nous soyons continuellement occupés à publier vos grandeurs*¹.

Mais finissons. Présence de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'autel : 1^o présence réelle et véritable ; 2^o présence admirable et miraculeuse, je vous l'ai fait voir ; je dis enfin :

III. PRÉSENCE SALUTAIRE ET AVANTAGEUSE.

Oui, infiniment salutaire et avantageuse pour nous : *Ne craignez point*, dit l'Ange aux Pasteurs de Bethléem, en leur annonçant la naissance de Jésus-Christ, *non, ne craignez point, car je viens vous apprendre une nouvelle qui doit être pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur*². Or, c'est en cette même qualité de Sauveur que Jésus-Christ se rend présent sur nos autels, et qu'il se renferme dans son Sacrement. Il y renferme avec lui des trésors infinis de grâces, puisqu'il est l'auteur de la grâce et la source inépuisable de tous les dons célestes que Dieu répand, avec tant de profusion sur nous, durant le cours de notre pèlerinage dans cette vie mortelle.

C'est donc dans ce divin mystère et par rapport à nous, que se vérifie ce que le Fils de Dieu disait touchant la fin de sa mission et de son avènement sur la terre : *Je suis venu afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment*³. Sacrement de vie, Sacrement de salut, parce qu'il contribue à entretenir la vie spirituelle dans nos

(1) *Repleatur os meum laude, ut cantem gloriam tuam; tota die magnitudinem tuam. Ps. 70. 8.*

(2) *Et dixit illis Angelus : Nolite timere : ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus. Luc. 2. — 10. 41.*

(3) *Ego venit ut vitam habeant, et abundantius habeant Joan. 10. 10.*

âmes et à nous soutenir dans les voies du salut; qu'il sert à guérir toutes nos faiblesses et à nous fortifier contre tous les obstacles du salut; qu'il nous fournit tous les secours nécessaires au salut; enfin, qu'il est un gage de cette vie future où nous aspirons, et de cette gloire éternelle où consiste le salut. Quel fonds de réflexions, si j'entreprenais de le creuser, ou plutôt, si les bornes de cette Conférence me le permettaient. Quelle matière à tous les sentiments de la plus vive reconnaissance, « Non, Seigneur, doit s'écrier chacune de vous en ce moment, non, ô mon Dieu, je ne vous prierai point, comme le Prophète royal, de dire à mon âme : *Je suis ton salut* ¹. Vous l'êtes déjà avant que je vous le demande, et vous avez sur cela prévenu mes vœux; mais je m'adresserai à toutes les créatures, je les inviterai à chanter vos miséricordes envers moi, et je leur crierai dans les transports de ma joie : *Venez, voyez, admirez combien le Seigneur a fait pour mon âme de grandes choses* ². Il l'a créée, il est sorti du sein de son Père et s'est revêtu de notre chair pour la rechercher et la racheter, il n'a rien épargné pour la sauver, il a même sacrifié jusqu'à sa propre vie; il l'a purifiée et lavée de la tache originelle dans le sacrement de Baptême; il l'a remplie de son esprit dans le sacrement de Confirmation; il l'a réconciliée avec lui et sanctifiée dans le sacrement de Pénitence; mais, comme si tout cela n'était encore rien pour lui prouver son amour, il veut que son corps qu'il a pris pour le salut de cette âme, lui reste comme en héritage; que chaque jour il renaisse, en quelque sorte, pour elle sur nos autels, et qu'elle puisse elle-même toujours recevoir une nouvelle force et de nouveaux accroissements de grâce. »

Voilà où l'amour de ce Dieu sauveur pour les hommes

(1) Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. *Ps.* 54. 5.

(2) Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum quanta fecit animæ meæ. *Ps.* 65. 16.

l'a porté; car ce Sacrement de grâce et de salut, est en même temps un Sacrement d'amour, mais de quel amour? et qui peut l'exprimer? *Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde*, dit le Disciple bien-aimé, l'évangéliste saint Jean, et dans eux tous les hommes, *il les aima jusqu'à la fin*¹. Qu'est-ce à dire, *jusqu'à la fin*? C'est-à-dire qu'il les aima jusqu'à sa mort, jusqu'à ce jour où ces mêmes hommes à qui il se donnait, conjurés contre lui, le trahissaient, le vendaient, n'aspiraient qu'à sa perte, lui préparaient les plus cruels tourments et la mort la plus affreuse; c'est-à-dire que, par l'effort le plus généreux et le plus constant de son amour, sans égard à tout le mal qu'ils méditaient contre sa personne et que la haine leur inspirait, il ne pensa qu'à eux-mêmes et au bien qu'il leur voulait faire; c'est-à-dire que, sans avoir encore pleinement satisfait jusque-là à son amour, il y mit le comble, il le porta jusqu'aux dernières limites qu'il pouvait atteindre, par le don qu'il leur fit, et ne leur laissa plus rien à désirer sur la terre de tout ce qu'ils en pouvaient attendre. Voilà comment il a aimé les hommes, et voilà comment il vous a aimée, vous en particulier, ma chère Sœur; car son amour n'a point eu de bornes; tous y ont été compris, et tous en peuvent profiter. Or, sur cela que vous a dit votre cœur, ou que ne vous dit-il pas? que ne vous reproche-t-il pas? Hélas! s'il ne vous dit rien, c'est qu'il ne sent rien; et de quoi donc sera-t-il touché, s'il est insensible à un tel amour? Ah! malheur à votre indifférence! elle ne se fait que trop connaître dans toute votre conduite à l'égard du Sacrement de ce Dieu d'amour, dans les évagations de votre esprit, dans vos distractions, volontaires, dans vos tiédeurs, dans vos ennuis en la présence de cet adorable Sacrement. Cependant, l'apôtre saint Paul s'explique en des termes bien terribles pour vous : *Qui-*

(1) *Jesus... cum dilexisset suos qui in mundo erant, in finem dilexit eos. Joan. 13 1.*

conque, dit-il, *n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème*¹. Vous devez l'aimer dans tous les états où la foi vous le représente; mais en quel état doit-il vous paraître et vous être plus aimable que dans un mystère, où il veut tellement s'unir à vous et vous unir si étroitement à lui, qu'en conséquence de cette union la plus intime et la plus parfaite qu'on puisse imaginer, vous puissiez dire ce que disait le Docteur des nations, le Maître des gentils, saint Paul, dans l'ardeur de l'amour dont il était embrasé intérieurement : *Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*²?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque la présence de Jésus-Christ, dans le Sacrement de l'autel, n'est pas moins salutaire et avantageuse pour nous, qu'elle est réelle et véritable, admirable et miraculeuse dans les principes de la foi, votre étude, en ce saint temps, doit être d'entrer dans l'esprit de l'Eglise, qui appelle cette fête : *Fête du corps de Jésus-Christ*; car c'est le titre qu'elle porte dans sa liturgie et sous lequel le Pape Urbain IV l'a instituée au XIII^e siècle, et votre principale occupation doit être aussi d'honorer avec elle le corps adorable de ce divin Sauveur. Qu'est-ce à dire honorer le corps du Sauveur? C'est-à-dire lui rendre tout le culte qu'il peut recevoir d'une simple créature, dans la sainte Eucharistie où il réside; imiter Madeleine, qui eut un zèle tout particulier pour ce corps sacré et immaculé, l'arrosant de ses larmes, l'essuyant de ses cheveux, le baisant respectueusement et répandant sur lui ses parfums. « Exercice, remarque saint Thomas, dont le Fils Dieu la loua, tout éloigné qu'il était des délices de

(1) Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema, Maran Atha. 1. Cor. 6. 22.

(2) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. Gal. 2. 20.

la vie : *Voyez-vous, dit-il à Simon le Pharisien, voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point versé d'eau sur les pieds, et elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux ; vous ne m'avez point donné de baiser, et elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds ; vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle, à l'instant même, a répandu des parfums sur mes pieds.* Et pourquoi, ajoute ce Docteur angélique, la loua-t-il de cette action, si ce n'est parce qu'il aimait à voir que son corps fût honoré ? » De même, vous devez aller vous prosterner souvent, durant cette octave, en la présence de ce corps sacré, et là, lui offrir mille sacrifices de louanges, mille adorations intérieures, mille hommages et mille actions de grâces ; lui dire quelquefois, mais avec une foi vive et une dévotion ardente : « Corps sacré, corps divin, corps immaculé, vous avez été le prix de mon salut : que ne dois-je donc pas faire pour vous glorifier ? Mais puisque vous vous êtes mis dans le Sacrement de l'autel pour y recevoir le tribut de gloire qui vous appartient, comment y a-t-il des chrétiens assez impies pour venir vous y déshonorer et profaner ? Du moins, j'irai moi vous présenter mon encens. Ah ! que ne puis-je y conduire avec moi tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ! » Oui, tels sont les sentiments que vous devez prendre au pied des saints autels ; et, parce que le corps de Jésus-Christ doit être porté avec appareil dans ces jours de fête, votre devoir est d'entrer dans l'esprit de l'Eglise, par rapport à cette cérémonie, soit en y assistant, soit en vous y unissant d'esprit et de cœur. Ainsi soit-il.

VENDREDI, OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST RECEVANT NOS ADORATIONS DANS L'EUCCHARISTIE.

SUR LE CULTE D'ADORATION RENDU A JÉSUS-CHRIST DANS
LE SAINT-SACREMENT DE L'AUTEL.

1. L'état de Jésus-Christ, dans le Sacrement de l'autel, est celui où il mérite le plus nos adorations.

2. L'état de Jésus-Christ, dans le Sacrement de l'autel, est celui qui donne plus de mérite à nos adorations.

Venite, adoremus et procidamus ante Dominum; quia ipse est Dominus Deus noster.

Venez, adorons le Seigneur et prosternons-nous devant lui; car c'est le Seigneur notre Dieu. Ps. 94. — 6. 7.

C'est au nom de toute l'Eglise, mes Sœurs, cette sainte Epouse de Jésus-Christ, que nous sommes appelés devant les autels de son divin Epoux, pour lui offrir l'encens de nos hommages et de nos adorations. Elle ne se contente pas que nous lui rendions un honneur qui est commun soit aux Esprits bienheureux, soit aux Saints, qui sont les élus de Dieu, elle veut que ce soit un culte particulier et d'adoration; il ne lui suffit pas que nous l'adorions dans le ciel où il est remonté et qui est le séjour de sa gloire, elle veut encore qu'il soit adoré sur la terre dans les tabernacles où il réside, et dans son Sacrement. Aussi l'entendez-vous, dans les beaux offices de cette fête, s'écrier avec un saint en-

thousiasme, au moment où ce divin Sauveur va quitter ses autels pour parcourir nos rues et aller de reposoir en reposoir : « Adorons Jésus-Christ, le Roi et le Dominateur des nations, qui remplit ceux qui le reçoivent de l'abondance de son Esprit; il nous a nourris du plus pur froment, et il nous a rassasiés du miel sorti de la pierre¹. » En vain l'hérésie, se déchainant contre ces adorations, lui a-t-elle refusé ce culte suprême, et, par une audace impie et insoutenable, a-t-elle entrepris de l'abolir, l'Eglise, armée de ses foudres, s'est élevée contre cette impiété et a pris la défense de son Chef adorable; animée d'un zèle de religion que rien n'a su fléchir, elle n'a rien omis pour la cause de ce Chef invisible dont elle est le corps mystique, et elle s'est employée de tout son pouvoir à le maintenir dans la juste possession où il a toujours été de voir les fidèles se prosterner en sa présence, et de recevoir dans son sanctuaire les hommages dus à la Divinité. Allons donc, et nous-mêmes acquittons-nous d'un devoir si légitime; afin de nous y exciter de plus en plus, perçons le voile qui couvre un si grand mystère; ne nous arrêtons point à des apparences capables de rabaisser l'idée que nous devons en avoir, mais comprenons bien ces deux grandes vérités que je vais vous développer aujourd'hui : 1^o comment l'état de Jésus-Christ, dans le Sacrement de l'autel, est celui où il mérite le plus nos adorations; 2^o comment ce même état de Jésus-Christ, dans le Sacrement de l'autel, est encore celui qui donne plus de mérite à nos adorations. Tel est le sujet de cette Conférence.

(1) Christum Regem adoremus, Dominantem gentibus, qui se manducantibus dat Spiritus pinguedinem. Cibavit eos ex adipi frumenti, et de petra mele saturavit nos. *Ex offic. div.*

I. L'ÉTAT DE JÉSUS-CHRIST, DANS LE SACREMENT DE L'AUTEL,
EST CELUI OU IL MERITE LE PLUS NOS ADORATIONS.

Et cela pour deux raisons que vous n'aurez pas de peine à saisir, et dont vous allez sentir toute la force et toute la justesse : 1. En vertu de sa présence plus immédiate et plus proche de nous dans ce Sacrement adorable ; 2. En reconnaissance de l'humiliation volontaire où il s'est réduit, et où il se tient continuellement par amour pour nous.

1. EN VERTU DE SA PRÉSENCE PLUS IMMÉDIATE.

Oui, c'est là le premier motif qui nous engage spécialement à l'y adorer. A parler en général, Jésus-Christ est partout également adorable, puisqu'il est partout également Dieu ; mais plus il est proche de nous, et plus nous sommes proches de lui, oh ! c'est alors que nous devons nous comporter devant lui avec plus de révérence et redoubler nos adorations. Ainsi, pour user de cette comparaison, le Monarque, dans toute l'étendue de ses états, est également respectable à tous ses sujets ; mais, s'ils ont à paraître devant ses yeux, s'ils sont admis auprès de sa personne, quel tremblement tout à coup les saisit, et quels témoignages ne lui donnent-ils pas d'un nouveau respect et d'une profonde vénération ! Ainsi, pour me servir d'un autre exemple tiré des saintes Ecritures, le patriarche Jacob marchait toujours en la présence de Dieu ; mais, après avoir vu, seulement en songe et dans une vision, le Seigneur, Dieu d'Israël, et cette échelle mystérieuse dont l'une des extrémités touchait au ciel, l'autre à la terre, et où les saints Anges montaient et descendaient continuellement, il s'écria, à son réveil : *Ah ! le Seigneur est vraiment présent dans ce lieu-ci, et je ne le savais pas ! Oh ! que ce lieu est terrible*, ajouta-t-il tout éperdu, l'âme saisie de crainte et de frayeur, *qu'il est redoutable ! ce n'est*

*autre chose que la porte du ciel; c'est la maison de Dieu*¹. Ainsi encore, le Législateur du peuple hébreu, Moïse, était sans cesse occupé de la pensée du Dieu de ses pères, et il l'adorait en tout lieu; mais, quand le Seigneur lui apparut sur le mont Horeb, où il faisait paître les brebis de Jéthro, son beau-père; quand une voix sortie du buisson ardent qu'il avait aperçu de loin et vers lequel il s'avancait, lui eut crié : *Gardez-vous bien d'approcher d'ici; ôtez votre chaussure de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes, est une terre sainte*²; quand cette même voix lui eut fait entendre ces paroles : *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob*³, en ce moment, quelle ne fut pas sa surprise! Dans une sainte frayeur, tout éperdu ainsi que Jacob, après avoir vu l'échelle mystérieuse, et comme hors de lui-même, il se couvrit le visage, il se jeta la face contre terre, il y demeura dans un religieux silence, n'osant lever la tête ni porter ses regards vers cette flamme où il connut que le Dieu d'Israël était présent.

Or, Jésus-Christ ne nous est pas moins présent, et il nous est même plus présent sur nos autels et dans son Sacrement, où il réside jour et nuit au milieu de nous. Le patriarche Jacob ne savait pas que le Seigneur fût présent dans le lieu où il avait vu en songe l'échelle mystérieuse, mais nous, et la foi nous l'apprend, nous savons et nous croyons que ce divin Sauveur se trouve avec son corps, son sang, son âme, sa divinité tout entière dans la sainte Eucharistie. Moïse eut défense d'approcher du buisson qui brûlait toujours sans se consumer⁴, et qui était une figure admirable de l'amour de cet Homme-Dieu dans son Sacre-

(1) *Verè Dominus est in loco isto, et ego nesciebam. Pavensque : Quàm terribilis est, inquit, locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli. Genes. 28 — 16. 17.*

(2) *Ne appropies, inquit, hùc ; solve calceamentum de pedibus tuis, locus enim in quo stas, terra sancta est. Exod. 3. 5.*

(3) *Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac, et Deus Jacob. Exod. 3. 6.*

(4) *Videbat quòd rubus arderet, et non combureretur. Exod. 3. 2.*

ment, lequel brûle toujours sans jamais se consumer non plus, au lieu que nous, fidèles de la nouvelle Loi, nous allons jusqu'au pied de l'autel où le Seigneur repose dans son tabernacle aussi véritablement que dans le ciel; nous sommes invités à son divin banquet et nous prenons place à sa table sainte; nous recevons à certains jours et aux fêtes solennelles sa bénédiction : d'où il résulte, par la conséquence la plus naturelle et la plus légitime, que c'est donc là qu'il attend avec plus de sujet nos hommages et notre culte.

Culte, ainsi que le rapporte saint Chrysostôme, qui en fut lui-même témoin, que lui rendent des légions d'Anges assemblés dans son sanctuaire pour lui former une cour digne de lui; car c'est le témoignage que donne de ce grand Docteur de l'Eglise, saint Nil, dans une lettre qu'il écrivait à l'évêque Anastase, et dont voici le passage : « Toutes les fois, dit-il, qu'il célébrait les saints mystères, il voyait, par une faveur signalée que Dieu lui accordait, plusieurs troupes d'Anges descendus du ciel, revêtus de robes blanches, les pieds nus, entourant le saint autel : les uns s'inclinant respectueusement, les autres se prosternant jusqu'à terre, tous n'y paraissant que dans l'attitude d'une profonde adoration, jusqu'à ce que le saint sacrifice fût achevé; » culte que l'Eglise a toujours cru devoir lui rendre et qu'elle lui a toujours rendu, comme toujours elle le lui rendra, quoi qu'en puissent dire nos hérétiques. Ils ont bien vu que ce culte d'adoration, s'ils en convenaient, devait être contre eux une preuve évidente de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Voilà pourquoi ils ont tant contesté sur ce culte, et pourquoi ils refusent de le reconnaître : également incrédules et sur le droit et sur le fait, ils n'ont voulu souscrire ni à l'un, ni à l'autre; c'est-à-dire qu'ils n'ont point voulu croire ni qu'on doive adorer le Sacrement que nous adorons, ni que, dans toute l'antiquité depuis l'établissement du christianisme, on l'ait adoré. Mais que, sans se prévenir ni s'obstiner contre des

faits sensibles et palpables, ils suivent, de siècle en siècle, la plus ancienne et la plus constante tradition; qu'ils écoutent les Conciles, qu'ils interrogent les Pères et les Docteurs de l'Eglise, qu'ils consultent les Liturgies, ils pourront aisément se détromper et se convaincre. Et n'est-ce pas en vue de ce culte divin que l'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint, a institué de si augustes et si imposantes cérémonies; qu'elle récite tant de prières, qu'elle ordonne des prêtres, qu'elle leur confère l'onction, qu'elle bénit ou consacre les temples, les autels, les vases sacrés, les vêtements sacerdotaux, tout ce qui a rapport, en un mot, à la célébration des saints mystères? « Quoi donc, dit saint Chrysostôme, tout cela ne serait-ce qu'un jeu? ne serait-ce qu'un appareil de théâtre et qu'un vain simulacre? »

Mais revenons et concluons qu'à l'égard du Sacrement de Jésus-Christ, un double précepte nous oblige à l'adorer : l'un, selon les termes de l'Ange de l'Ecole, saint Thomas d'Aquin, précepte négatif; l'autre, suivant le même langage, précepte positif : le premier, qui consiste à ne rien faire contre l'honneur et le culte de ce Sacrement; le second, qui exige de nous envers ce Sacrement tous les devoirs d'une adoration non-seulement extérieure et apparente, mais encore véritable et intérieure; car, sans le cœur, tout le reste n'est de nul prix au jugement de Dieu : *Le Seigneur*, disait le Sauveur des hommes à la Samaritaine, *doit être adoré en esprit et en vérité*⁽¹⁾, et ce sont de tels adorateurs qu'il cherche, parce que ce sont ceux-là qui l'honorent véritablement. Est-ce ainsi, ma chère Sœur, que vous l'adorez? Vous paraissez tous les jours devant lui, mais pensez-vous toujours à lui? Lors même que vous êtes à ses pieds, et qu'à l'extérieur vous lui donnez quelques marques de respect et de religion, où est votre esprit, où

(1) Et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.
n. 4. 24.

se porte-t-il, et où s'arrête-t-il? Cependant il vous voit ce Dieu scrutateur des cœurs; mais de quel œil voit-il les vaines idées qui amusent votre esprit, et les frivoles imaginations qui vous dissipent? Ah! humiliez-vous en ce moment de ce manque de respect envers le Saint des saints dans son Sacrement, et que la conduite de la bonne religieuse, de la religieuse animée de l'esprit de foi, vous serve ici de modèle. Oui, suivez-la, je vous prie, quand la cloche sonne et l'appelle avec ses Sœurs dans le lieu saint, oh! que cette conduite est vraiment admirable!

D'abord, avant d'approcher de ce buisson mystérieux, où Dieu veut bien se familiariser avec sa créature, et, selon l'expression du prophète Osée, *lui parler à cœur ouvert*¹, elle a soin, à l'exemple de Moïse, se disposant à gravir la montagne d'Horeb, *de quitter sa chaussure*²; c'est-à-dire qu'elle se dépouille, à l'instant, de toutes les pensées et de toutes les affections de la terre, pour prendre des sentiments dignes du Dieu trois fois saint qui y habite, et en présence de qui elle va paraître: « *Ah!* se dit-elle alors à elle-même avec le saint Conducteur des Israélites, *j'irai et je verrai cette grande merveille d'un Dieu résidant sur nos autels, où son amour pour nous l'embrase d'un feu qui brûle continuellement, sans pouvoir jamais se consumer*³. *Je sais*, dit-elle encore comme Abraham, ce Père des Croyants, *je sais à qui je vais parler; je sais que c'est à mon Seigneur et à mon Dieu*, et en présence d'un tel Maître, que suis-je, moi, vil insecte; moi, *cendre et poussière*⁴? Ah! grand Dieu, dit-elle aussi avec le saint roi David, *j'entrerai dans votre maison*, pour vous y payer le juste tribut de mes adorations, et pour vous y rendre

(1) Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. *Os. 2. 14.*

(2) Solve calceamentum de pedibus tuis. *Exod. 3. 5.*

(3) Dixit ergo Moyses: Vadam et videbo visionem hanc magnam, quare non comburatur rubus. *Exod. 3. 3.*

(4) Quia semel cœpi, loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis. *Genes. 18. 27.*

dans votre Sacrement le culte souverain qui est dû à votre suprême grandeur ; *mais j'y entrerais avec crainte et avec tremblement*¹. Durant tout le temps que je passerai au pied de vos saints autels, je m'y comporterai, non comme dans un lieu ordinaire, mais comme dans votre palais, ô Roi des rois ! c'est-à-dire avec le sentiment d'une crainte respectueuse ; je m'y prosternerai devant votre souveraine Majesté, non pas simplement par humilité de posture et de cérémonie, mais avec un esprit tout rempli d'une religieuse frayeur, commençant déjà à faire ainsi sur la terre ce que j'espère de votre grâce et de votre miséricorde continuer un jour dans le ciel, en la compagnie de ces milliers d'Esprits bienheureux qui entourent votre trône, et qui saisis d'un saint tremblement, vous rendent sans interruption leurs hommages et leurs adorations.

2. EN RECONNAISSANCE DE L'HUMILIATION OÙ IL S'EST RÉDUIT.

Oui, cette humiliation volontaire où ce divin Sauveur s'est réduit et où il se tient par amour pour nous dans le Sacrement de l'autel, est un second motif qui doit nous engager spécialement et même nous exciter plus fortement à l'y adorer. L'apôtre saint Paul, parlant des anéantisements du Fils de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, dit qu'il *s'est anéanti en prenant la forme d'esclave*². De là, qu'est-il arrivé ? C'est, poursuit le grand Apôtre, que Dieu *l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom*³. Pourquoi cela ? Ah ! conclut le même Docteur des nations, *c'est afin qu'au nom de Jésus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus*

(1) Introibo in domum tuam ; adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo. *Ps. 5. 8.*

(2) Semetipsum exinanivit formam servi accipiens. *Philip. 2. 7.*

(3) Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen. *Philip. 2. 9.*

*est dans la gloire de Dieu le Père*¹. Paroles remarquables, et qui conviennent admirablement au point que je traite. A considérer Jésus-Christ humilié dans cet adorable mystère, abaissé profondément, comme anéanti, le libertin, l'incrédule et l'hérétique se révoltent, et selon la prudence de la chair, qui les aveugle, ce Sacrement, tout grand qu'il est, leur semble méprisable. Mais, ô sagesse humaine, que tes lumières sont trompeuses, et que tes raisonnements sont faux ! Parce qu'il est descendu de sa gloire, ce Verbe de Dieu, et qu'il s'est d'abord anéanti en se faisant homme, c'est pour cela que Dieu l'a exalté, pour cela qu'il a voulu que tout pliât sous son nom, et qu'on l'adorât dans toute l'étendue de l'univers ; et parce qu'il s'anéantit tout de nouveau dans le Sacrement de son corps et de son sang qu'il nous a laissé, et dont il lui a plu de nous gratifier, c'est pour cela même que l'âme fidèle, piquée d'une sainte émulation, sent tout son zèle s'allumer, et qu'elle tâche, autant qu'il lui est possible, de compenser, par ses humbles adorations, les abaissements de son Sauveur.

D'autant plus vivement touchée et plus animée de zèle, que ce sont des abaissements volontaires, et où, de lui-même, il se réduit pour nous. Le roi David disait à la princesse Michol, son épouse, qui le méprisait, parce qu'il avait dansé devant l'arche en présence de ses sujets : *Devant le Seigneur qui m'a choisi et qui m'a établi chef de son peuple, je m'humilierai ; je me ferai petit, et plus petit que je ne l'ai encore été ; je me mépriserai moi-même, et ce sera toute ma gloire*². Le saint Roi parlait

(1) Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum ; et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloriâ est Dei Patris. *Philip. 2. — 10. 11.*

(2) Ante Dominum qui elegit me potius quam patrem tuum et domum ejus, et præcepit mihi ut essem dux super populum Domini in Israel, et ludam, et vilior fiam plus quàm factus sum, et ero humilis in oculis meis, et gloriosior appatcho. *2. Reg. 6. — 21. 22.*

de la sorte à la pensée de l'arche du Seigneur qu'il avait fait transporter dans la maison d'Obédédôm dans la ville de Jérusalem avec la plus grande pompe et le plus grand appareil, et telle, à plus forte raison, doit être la disposition d'une âme, témoin des humiliations de son Dieu pour elle dans le Sacrement de nos autels : « Eh quoi ! Seigneur, doit-elle dire en entrant dans les sentiments de David, vous vous abaissez jusqu'à moi et pour moi dans votre Sacrement, et moi, que ne puis-je devant vous et pour vous m'humilier, me faire petite et plus petite que je ne l'ai été jusqu'ici ! que ne puis-je en votre présence m'abîmer jusqu'au centre de la terre ! que ne puis-je appeler toutes les nations devant vous, et vous offrir, avec mes hommages, ceux du monde entier ! Car, de tout ce qui dépend de moi, que ne dois-je pas faire pour vous honorer et pour vous rendre une gloire dont vous n'obscurcissez l'éclat, qu'afin de vous accommoder à ma faiblesse et de me faciliter l'accès auprès de vous ? »

C'est dans ce même sentiment que tant d'âmes pieuses et dévotes appartenant à différentes Congrégations religieuses, se sont associées, par l'inspiration de l'Esprit de Dieu et du consentement des souverains Pasteurs de l'Eglise, pour l'adoration perpétuelle du très-saint Sacrement. Elles ont mesuré leurs hommages et leurs adorations sur les humiliations de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie. Comme donc, et le jour et la nuit, ce divin Sauveur demeure toujours dans le même anéantissement, elles n'ont pas voulu non plus qu'il y eût un seul moment de la nuit et du jour où, dans leur Congrégation, on ne lui fit hommage, et où on ne lui rendit une partie de l'honneur qu'elles savent lui appartenir. Entrez dans les Communautés de ces ferventes adoratrices, dites les unes : *Bénédictines de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, les autres : *Religieuses des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, etc. Elles sont partagées, dans la nouvelle Loi, comme Israël,

dans l'ancienne, en diverses tribus, si je puis parler ainsi ; les unes après les autres, elles entretiennent sans interruption, le jour et la nuit, un culte perpétuel d'adoration ; non jamais, dans ces Communautés bénies, la divine Eucharistie n'est un seul instant sans adorateurs, et Jésus-Christ y reçoit sur la terre des hommages semblables, en quelque sorte, à ceux que lui rendent dans le ciel les Esprits bienheureux.

Mais avançons : 1^o L'état de Jésus-Christ, dans le Sacrement de l'autel, est celui où il mérite le plus nos adorations, je l'ai montré dans la 1^{re} partie de cette Conférence ; j'ajoute :

II. L'ÉTAT DE JÉSUS-CHRIST, DANS LE SACREMENT DE L'AUTEL, EST CELUI QUI DONNE PLUS DE MÉRITE A NOS ADORATIONS.

En effet, que faisons-nous, quand, prosternés la face contre terre, nous adorons Jésus-Christ dans son auguste et divin Sacrement ? 1^o Nous adorons ce que nous ne voyons pas ; 2^o nous adorons même contre ce que nous voyons.

1. NOUS ADORONS CE QUE NOUS NE VOYONS PAS.

Que les Anges et toutes les âmes qui jouissent de la béatitude dans le ciel, adorent le Seigneur Jésus ; que suivant la vision qu'en eut saint Jean, le disciple bien-aimé, et qu'il rapporte au chapitre Ve de l'*Apocalypse*, ils disent et redisent incessamment, à haute voix : *Il est digne l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction : oui, à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire, puissance dans les siècles des siècles*,¹ voilà de quoi nous ne devons pas être surpris,

(1) Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem...

puisqu'ils le voient dans les splendeurs des Saints, et revêtu d'un éclat plus grand encore qu'il ne parut aux apôtres sur la montagne du Thabor; que même les Mages, sans égard à la pauvreté de l'étable où il était né, et de la crèche qui lui servait de berceau, se soient prosternés devant lui, dès qu'ils l'aperçurent dans cet état de petitesse, de bassesse et d'abjection; qu'ils aient ouvert leurs trésors, et que, dans les présents mystérieux qu'ils lui offrirent, ils l'aient reconnu pour leur Roi et adoré comme leur Dieu, cela ne doit pas nous étonner non plus : du moins voyaient-ils son humanité sainte, et trouvaient-ils, dans ses yeux et dans tous les traits de son visage, ainsi que le fait observer saint Jérôme, quelque chose de divin et au-dessus de l'humanité. Mais, que nous l'adorions dans le Sacrement de l'autel, où il est entièrement caché sous de fragiles espèces ou apparences, et où, bien loin de laisser percer aucun rayon de sa divinité, comme sur le Thabor, il ne laisse même apercevoir aucune trace de son humanité qu'il dérobe tout entière à nos yeux, voilà ce qui donne plus de mérite à nos adorations; et de même que le Sauveur du monde a dit dans le saint Evangile : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru*¹, je dis de même et conformément à cet oracle : « Bienheureux ceux qui ne voient point, mais qui néanmoins se soumettent, et qui adorent avec la même humilité et la même affection de cœur que s'ils voyaient. Pourquoi bienheureux? Parce que, dans leurs adorations, ils ont le mérite de la foi la plus pure et de la religion la plus parfaite. »

Or, voilà ce que nous faisons à l'égard de la divine Eucharistie : nous adorons sans voir et sans demander à voir. Je ne dis pas que nous adorons sans connaître, car

Sedenti in throno et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. Apoc. 5. — 12. 15.

(1) *Dixit ei Jesus : Quia vidisti me, Thoma, credidisti : beati qui non viderunt, et crediderunt. Joan. 20. 29.*

c'est un des reproches que le Fils de Dieu fit à la Samaritaine : *Vous adorez*, lui disait-il, *ce que vous ne connaissez pas*¹; mais nous ce que nous adorons, nous le connaissons. Et en effet, ce que nous adorons, nous savons que c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme; non point Jésus-Christ passible et mortel comme autrefois, quand il vivait au milieu des Juifs et qu'il conversait avec eux, mais Jésus-Christ ressuscité et vivant, impassible et immortel, tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel, où il est assis à la droite de son Père. Oui, nous le savons, nous le connaissons, et nous n'allons pas plus loin; tout le reste n'est que ténèbres pour nous, et nous n'entreprenons pas de les éclaircir, de peur que nous n'encourions le châtimement dont nous menace l'Esprit-Saint, par la bouche du Sage : *Celui qui veut pénétrer dans la majesté, sera accablé par la gloire*²; mais au milieu de ces ténèbres, tout épaisses qu'elles sont, nous agissons, nous nous assemblons auprès du Seigneur, nous répandons à ses pieds nos âmes encore plus que nos corps, nous nous tenons dans un silence respectueux, la tête penchée, les mains jointes, et en posture de suppliants. Pour cela, quel empire ne faut-il pas prendre sur sa propre raison, et, pour la captiver de la sorte et la fixer ainsi, quelles victoires n'y a-t-il pas à remporter sur soi-même ! Est-ce sans fruit, et de tels sacrifices ne sont-ils de nulle valeur dans l'estime de Dieu ? Ah ! demandez-le à tout ce qu'il y a d'âmes pieuses et ferventes, auxquelles ce Dieu de bonté, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, accorde dans la réception de la sainte Eucharistie mille consolations intérieures, toutes sortes de délices spirituelles qu'il faut avoir ressenties pour en savoir juger; ou plutôt, que chacune de vous s'interroge elle-même, et, quand après avoir fait une bonne communion, vous goûtez par avance, ô épouses de Jésus-Christ, autant qu'il est possible à de faibles

(1) Vos adoratis quod nescitis. *Joan. 4. 22.*

(2) Qui scrutator est magnitudinis, opprimetur a gloria. *Prov. 25. 27.*

mortels, les plaisirs de la gloire; que vous participez, étant encore dans la voie, à la félicité des Bienheureux parvenus au terme, et que ce n'est plus seulement par la foi, mais par une heureuse expérience, que vous avez une connaissance anticipée des biens futurs, dites-moi si vous n'êtes pas heureuses aussi d'avoir cru d'une foi ferme, et d'avoir entièrement soumis votre raison à cette parole de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*¹.

2. NOUS ADORONS MÊME CONTRE CE QUE NOUS VOYONS.

En effet, que voyons-nous dans le sacrement de l'Eucharistie? Toutes les apparences du pain et toutes les apparences du vin : rien de plus. Sont-ce de fausses apparences? Il est vrai que nous pouvons être trompés par de vaines illusions qui présentent à nos yeux certaines images et certains dehors, où il n'y a rien de réel; mais ici ce sont de véritables accidents ou espèces que nous voyons; ce sont réellement les espèces du pain, réellement les espèces du vin; elles sont telles qu'elles ont toujours été, et il n'y est fait aucun changement. De là, que nous dictent nos sens? Que c'est donc du pain, que c'est donc du vin, et rien autre chose. Or, là-dessus éclairés d'une lumière divine, nous les démentons tous, et nous les contredisons. Qu'ils parlent, nous ne les écoutons point; qu'ils se récrient, nous les forçons de se taire. Selon leur rapport, ce qu'ils aperçoivent, ce qu'ils goûtent, ce qu'ils sentent, ce qu'ils touchent, ce n'est que du pain, ce n'est que du vin; mais selon la vive et infaillible persuasion où nous sommes d'après l'enseignement de la foi, basé sur ces paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ce n'est ni du pain, ni du vin, mais le Dieu que le ciel adore et que nous devons adorer.

L'apôtre saint Paul, parlant d'Abraham, ce Père des

(1) Hoc est corpus meum; hic est sanguis meus. *Matta. 26. 26.*

Croyants dans l'ancienne Loi, à qui Dieu avait promis un fils *en qui seraient bénies toutes les nations*¹, lorsque lui-même avait déjà près de cent ans, et que Sara, son épouse, stérile jusqu'alors, était aussi très-avancée en âge, dit qu'il *espéra contre l'espérance même*²; c'est-à-dire qu'il espéra lors même que, suivant l'ordre naturel, il perdait, ce semble, tout sujet d'espérer; et voilà comment nous adorons, lors même que ce qui frappe nos sens, ne nous représente aucun objet digne de notre culte : que dis-je ? lors même que ce qui nous frappe la vue, ne nous représente que des objets auxquels par eux-mêmes aucun culte ne peut être dû. L'espérance d'Abraham, selon le même Apôtre, *lui fut imputée à justice*³; c'est-à-dire qu'il plut souverainement à Dieu par la foi ferme et inébranlable qu'il témoigna dans cette rencontre; que, de juste qu'il était, il le devint encore davantage, et que cette foi fut pour lui et pour sa postérité la source des plus abondantes bénédictions : *Oui*, lui dit le Seigneur, *parce que vous avez cru à ma parole, je vous bénirai; levez les yeux au ciel, et comptez si vous le pouvez le nombre des étoiles: c'est ainsi que je multiplierai votre race*⁴. Et n'est-ce pas ainsi que, lorsque nous-mêmes nous croyons contre tout ce que nous voyons dans le sacrement de l'Eucharistie, le Seigneur reçoit notre encens *en odeur de suavité*⁵? S'il ne se découvre pas sensiblement à nos yeux, c'est de sa part un trait de miséricorde; moins nous voyons, plus nos adorations lui deviennent agréables, et plus elles nous deviennent méritoires.

Ah! il était bien persuadé de cette vérité, ce grand Roi non moins illustre par ses vertus chrétiennes que par son

(1) *Benedicendæ sunt in illo omnes nationes terræ. Genes. 18. 18.*

(2) *Qui contra spem in spem credidit. Rom. 4. 18.*

(3) *Ideo et reputatum est illi ad justitiam. Rom. 4. 22.*

(4) *Eduxitque eum foras, et ait illi: Suspice cælum, et numera stellas, si potes. Et dixit ei: Sic erit semen tuum. Genes. 15. 5.*

(5) *Odoratusque est Dominus odorem suavitatis. Genes. 8. 21.*

courage guerrier, aussi recommandable par sa piété que par son habileté à gouverner ses sujets, l'honneur de la France et l'ornement de l'Eglise au XIII^e siècle, qui fit monter avec lui la sainteté sur le trône, saint Louis, oui, il était bien persuadé que plus notre foi est ferme et aveugle, pour m'exprimer ainsi, par rapport au Sacrement adorable de nos autels, plus elle a de mérite devant Dieu. Un jour que tout retentissait dans son palais de ces cris : « Miracle ! Miracle ! » et que ses courtisans, tout hors d'eux-mêmes, étaient accourus pour lui dire : « Venez, prince, venez ; l'enfant Jésus vient de paraître sous une forme humaine, sur l'autel, dans votre chapelle même, au moment où le prêtre achevait de prononcer les paroles de la consécration ; de grâce, venez, vous le verrez, comme nous l'avons tous aperçu, sous la ressemblance d'un petit enfant tout resplendissant de beauté, tel qu'il était dans l'étable de Bethléem, lorsque les pasteurs et les rois Mages vinrent l'adorer et se prosterner devant lui : oui, venez, encore une fois, nous vous en conjurons, et ne perdez pas de temps. » Que fit ce saint roi ? Il se mit à les suivre, dans un premier mouvement, pour contempler avec eux ce grand prodige, et pour être spectateur de cette merveille étonnante : merveille, il faut bien le dire, qui n'était pas sans exemple dans ces jours de foi, puisque les missels de cette époque prescrivent les sages précautions à prendre en pareille circonstance ; mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta à l'instant, en proférant ces paroles à jamais mémorables et qui témoignent si hautement de sa foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : « Non, je n'avancerai pas davantage afin d'être témoin oculaire du miracle qui vous étonne ; car mes yeux pourraient me tromper et me faire apercevoir ce qui peut-être n'existé pas dans la réalité, tandis que ma croyance appuyée sur ces paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps*, ne pourra jamais être induite en erreur, et que plus elle sera aveugle, plus elle sera agréable à Dieu et plus elle aura de mérite devant lui. »

J'ai dit que *cette merveille n'était pas sans exemple dans ces jours de foi* : voici un autre miracle arrivé dans le même siècle, qui vient à l'appui de cette assertion. Ici, je laisse parler Thomas de Cantipré, évêque suffragant de Cambrai, qui fut témoin oculaire de ce miracle, appelé depuis *le miracle du Saint-Sacrement*, et qui fut opéré dans l'église de Saint-Amé, à Douai, ville du nord de la France, le mardi de Pâques, 14 avril, de l'an 1254.

« Un prêtre, dit-il dans son ouvrage *De Apibus*, qui venait de distribuer la communion pascalle dans l'église collégiale de Saint-Amé, en la ville de Douai, trouva une hostie sur le pavé. Au moment que, tout ému, il se prosternait pour la recueillir, elle se releva d'elle-même et alla se placer sur le purificatoire. Le prêtre appelle aussitôt les chanoines; ils accourent et voient sur le linge le corps sacré de Jésus-Christ sous la forme d'un enfant d'une figure charmante. Le peuple y est aussi convoqué; tous indistinctement jouissent du même spectacle. Au bruit de ce prodige, je me rendis moi-même à Douai. J'allai aussitôt à Saint-Amé, suivi d'une foule immense, et m'étant approché du doyen, dont j'étais connu particulièrement, je le priai de me faire voir l'hostie miraculeuse. Il donne ses ordres, on ouvre le ciboire, et, au même moment, chacun s'écrie : *Voilà que je vois, que je contemple mon Sauveur!* Etrangement surpris de n'apercevoir que les apparences d'un pain très-blanc, je consultai ma conscience; elle ne me reprochait rien qui dût me priver de l'avantage dont jouissaient tous les autres. Mon trouble ne dura guère; bientôt je vis la face de Jésus-Christ, telle que celle d'un homme dans l'âge parfait; elle était couronnée d'épines, et deux gouttes de sang qui tombaient du front, découlaient séparément sur chaque joue. »

Depuis ce temps, la mémoire de ce grand miracle s'est toujours renouvelée, à Douai, avec la plus grande pompe. De là, les fêtes qui ont été célébrées avec tant de magnificence dans cette ville, le 15 juillet 1855, à l'occasion du

Jubilé séculaire du *Saint-Sacrement de miracle*, et qui ont eu un si grand retentissement dans les pays circonvoisins et même dans toute l'étendue de la France.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque l'état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharistie, est celui où il mérite davantage nos adorations, vous devez vous empresser d'aller les lui rendre, surtout durant cette octave. Oui, ô épouses de cet Homme-Dieu caché et anéanti sur nos autels, venez l'adorer dans son divin Sacrement, qui est une source féconde de merveilles et de miracles où son amour incompréhensible paraît tous les jours avec un éclat tout nouveau ; adorez ce Dieu de majesté renfermé sous ces espèces, et adorez-le comme il adore, puisque, tout Dieu qu'il est, il veut bien être adorateur de son Père, parce qu'il est homme ; il veut adorer pour vous, parce qu'il est Sauveur, et il veut que vous adoriez comme lui, parce qu'il est votre divin Modèle. Voyez par les yeux de la foi toute la sainte cité et la Jérusalem céleste descendre invisiblement sur cet autel où Jésus est dans un état d'abaissement encore plus grand que dans la crèche. Toute l'auguste Trinité réside ici, parce que le Père et le Saint-Esprit sont inséparables du Verbe, et une infinité d'Esprits célestes l'accompagnent, et rendent leurs devoirs à ce Verbe anéanti, comme à leur souverain Seigneur et à leur Dieu : ne manquez donc pas de vous unir à eux pour donner plus de mérite à vos adorations. Quoi de plus grand, quoi de plus auguste, quoi de plus digne de vos hommages et de vos respects ? Quoi de plus capable de vous attirer auprès du tabernacle, où ce Dieu de majesté réside au milieu des saints Anges, pour lui tenir compagnie ? Quoi de plus propre pour vous unir et vous associer à toutes ces célestes Intelligences qui vous invitent à l'adorer avec elles ?

O Esprits sublimes, que je vois ici par les yeux de la foi, prosternés à votre manière, pour adorer votre souverain Seigneur et le nôtre caché sous cette hostie; Séraphins, qui brûlez, pour ce Dieu sacrifié sur cet autel, d'un amour incompréhensible et éternel, et dont l'amour fait le bonheur et toute la gloire, prêtez-nous vos ardeurs, associez-nous à vos adorations : vous adorez et vous aimez sans interruption, et notre amour est faible et interrompu, ah ! quand pourrions-nous aimer et adorer comme vous ?

Et vous, ô divin Jésus ! vous qui méritez d'autant plus nos adorations dans votre Sacrement, que vous vous y dérobez davantage à nos regards sous ces frêles espèces, et que vous vous y réduisez à un état d'humiliation plus profonde, faites que notre plus douce occupation soit de vous adorer en cette vie dans votre Sacrement, jusqu'à ce que nous parvenions à cette autre vie où, vous voyant face à face et jouissant de votre gloire, nous vous adorons durant l'éternité.

Ainsi soit-il.

SAMEDI, OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST PRÉSENTÉ A DIEU DANS L'EUCCHARISTIE.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

1. *Il est un sacrifice de louange ;*
 2. *Il est un sacrifice de propitiation ;*
 3. *Il est un sacrifice d'impétration.*
-

Oblatus est, quia ipse voluit.

Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu. Is. 52. 7.

C'est ainsi, mes Sœurs, que parlait le prophète Isaïe dans une vue anticipée de Jésus-Christ offert à son Père comme victime du salut des hommes. Ce Sauveur du monde, selon le témoignage de l'apôtre saint Paul, se présenta d'abord lui-même à Dieu en entrant dans le monde¹. Quelques jours après sa naissance, il fut encore présenté par Marie, sa sainte Mère, qui le porta au temple de Jérusalem, le mit dans les mains du saint vieillard Siméon, et s'empressa de faire hommage au Très-Haut² de cet Enfant-Dieu qui devait un jour, par sa mort, réparer la gloire de son Père. Il arriva ce jour ; cette mort la plus ignominieuse et la plus cruelle fut concertée par les intrigues et la haine des Juifs ; cette hostie pure et sans tache reçut le dernier coup sur la croix et fut immolée en l'honneur de la divine

(1) *Hebr. 6. 4. et seq.*

(2) *Luc. 2. 22. et seq.*

Majesté : et tout cela, parce qu'il avait été résolu de la sorte dans le conseil de la sagesse éternelle, et que le Fils de Dieu y avait volontairement et librement consenti. Cependant, ce n'était pas assez pour ce Dieu médiateur ; tout ressuscité et tout vivant qu'il est, il ne cesse point d'être victime, et c'est en cette qualité de victime qu'il veut être offert, et qu'il s'offre lui-même par les mains de ses ministres dans le sacrifice de nos autels : sacrifice le plus excellent et au-dessus de tous les sacrifices, puisqu'il est d'un prix infini ; sacrifice unique et où se rapportaient tous les sacrifices de l'ancienne Loi, comme les figures, à la vérité qu'elles représentent ; sacrifice tout à la fois eucharistique, propitiatoire, impétratoire, c'est-à-dire sacrifice de louange, sacrifice de propitiation, sacrifice d'impétration. En trois mots qui comprennent tout le fond de ce que j'ai à vous dire : 1^o sacrifice de louange, pour honorer Dieu ; 2^o sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés et apaiser Dieu ; 3^o sacrifice d'impétration, pour obtenir les grâces de Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence. De tout ceci, vous apprendrez d'abord dans quel esprit vous devez y assister ; ensuite, quelle attention vous devez y apporter ; enfin, quels avantages et quels fruits vous en pouvez et vous en devez retirer.

I. IL EST UN SACRIFICE DE LOUANGE.

Oui, sacrifice de louange pour honorer Dieu ; c'est-à-dire que nous offrons à Dieu le sacrifice de nos autels : 1^o pour l'honorer et le glorifier comme souverain Seigneur ; 2^o pour l'honorer et le remercier comme Bienfaiteur.

1. POUR HONORER DIEU COMME SOUVERAIN SEIGNEUR.

C'est en cette vue que Marie, après s'être purifiée, le présenta à Dieu, dans le temple de Jérusalem, comme je l'ai déjà remarqué. Elle obéissait à la loi, laquelle ordon-

naît que *tout premier-né serait présenté à Dieu*¹, afin de relever par-là son suprême domaine, de reconnaître solennellement que tout vient de lui, et, par conséquent, que tout est à lui, et que la gloire de tout doit lui être rendue. Or, voilà ce que nous faisons en sacrifiant le corps et le sang de Jésus-Christ au saint autel ; car c'est alors un vrai sacrifice qui s'accomplit dans nos temples : l'Autel, le Prêtre, la Victime, l'Oblation, la Consommation, rien n'y manque ; voilà, dis-je, ce que nous faisons, ou plutôt, ce que le prêtre fait plus immédiatement et plus parfaitement en notre nom. En effet, il offre, et quoi ? C'est Jésus-Christ même. Il offre, et à qui ? Au Dieu tout-puissant et immortel. Il offre, et pourquoi ? Pour rendre à la souveraine Majesté un hommage souverain ; car, de tous les honneurs, le plus grand est celui du sacrifice, et par cette raison même, il ne peut être dû qu'à Dieu.

Il y a plus : mais, parce que le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'Oblation, et qu'il consiste encore dans la Consommation, où la victime est détruite, le même ministre, après avoir présenté l'Hostie et l'avoir consacrée, la consomme ; si bien, oserai-je le dire, que selon son être sacramentel, Jésus-Christ meurt en ce moment, et qu'il est détruit lui-même. Pourquoi détruit de la sorte ? Ah ! mes Sœurs, pour faire, bien moins par les paroles que par la pratique, cette grande protestation à son Père : « Dieu tout-puissant et éternel, Arbitre suprême de tout ce qui est au ciel, sur la terre et dans les enfers, Monarque souverain des vivants et des morts, vous êtes l'Être des êtres, et devant vous tout autre être disparaît et n'est rien. » Protestation toujours glorieuse à Dieu de quelque part qu'elle vienne : qu'est-ce donc quand elle est faite par un Homme-Dieu lui-même, et au prix de son corps et de son sang ?

(1) Sanctifica mihi omne primogenitum quod aperit vulvam in filiis Israel. *Exod. 13. 2.*

De là, quelle leçon pour vous, ô épouses de Jésus-Christ, et quelle règle pour assister dignement au sacrifice de l'autel ! On trace là-dessus aux fideles assez de méthodes ; elles peuvent être bonnes, la plupart le sont, et je n'ai garde de les blâmer ou de les condamner, toutes les fois qu'elles sont conformes aux intentions de l'Eglise. Cependant, après tout, et je ne crains pas de le dire, de toutes les méthodes, voici sans contredit une des plus solides, d'assister au saint sacrifice de la Messe en esprit de sacrifice ; de s'y entretenir des plus hautes idées de la grandeur de Dieu et des plus bas sentiments de sa faiblesse ; de s'unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui la même victime, de s'offrir soi-même avec Jésus-Christ, et cela dans un vrai désir de glorifier ce premier Être dont nous dépendons tous essentiellement, et qui est seul la fin de toutes choses comme il en est le principe. Oh ! c'est alors, oui, c'est pendant l'action de ce sacrifice de louange, qu'une âme chrétienne, quoique toute pénétrée du sentiment de sa bassesse et de son propre néant, peut néanmoins, en offrant au Père éternel son divin Fils immolé sur nos autels à sa suprême majesté, lui dire avec une confiance pleine et entière : « Dieu du ciel et de la terre, faible et misérable créature que je suis, je me sens incapable de vous honorer comme vous le méritez ; quand bien même je m'immolerais tout entière à votre gloire, le sacrifice de tout mon être serait d'une bien faible valeur à vos yeux ; mais, ô Père saint ! souvenez-vous de votre Fils qui vous a glorifié sur la croix, et qui continue de vous glorifier encore tous les jours sur nos autels de la manière la plus excellente ; d'un Fils qui, de toutes les gouttes de son sang, a signé tout le respect qu'il a eu pour vous ; souvenez-vous de sa *pauvreté*, de la vie humble et pénitente qu'il a menée ici-bas, pour honorer votre souveraine majesté méprisée ; souvenez-vous de ses *larmes*, des larmes de sang qu'il a répandues au jardin des Oliviers, pour apaiser votre justice irritée ; souvenez-vous du *fiel mêlé*

*d'absinthe*¹ dont sa bouche desséchée a été abreuvée sur l'arbre de la croix, et du calice d'amertume qu'il a bu jusqu'à la lie, pour réparer votre gloire outragée; souvenez-vous enfin que, durant le cours de sa vie mortelle, depuis sa crèche jusqu'au Calvaire, il a été continuellement humilié, qu'il a été rassasié d'opprobres², et qu'il s'est anéanti jusqu'à ne plus être qu'un ver de terre et non un homme³, pour rendre hommage à votre divinité méconnue. Ah! Père saint, en vous l'offrant avec le prêtre ce divin Fils, ce Fils l'objet de vos complaisances éternelles, sacrifié sur nos autels à votre gloire et à votre honneur, je ne crains points de paraître dans votre sanctuaire, en présence de votre souveraine majesté, pour vous y offrir mes hommages et mes adorations; je ne suis plus arrêtée par le sentiment de mes misères, de ma faiblesse et de mon néant; je suis sûre de vous plaire en vous présentant un adorateur qui vous honore autant que vous méritez de l'être, et que lui-même est aussi grand, aussi puissant, aussi saint que le Dieu devant qui je me prosterne. »

2. POUR REMERCIER DIEU COMME BIENFAITEUR.

L'infinie bonté de Dieu se répandant sur nous par tant de bienfaits, il était juste qu'il y eût dans la religion un sacrifice d'action de grâces. Or, tel est le sacrifice de nos autels, où Jésus-Christ s'offre comme victime vraiment eucharistique et éternellement capable d'être un monument de la reconnaissance la plus parfaite. Le prêtre nous le fait bien entendre lorsque, au milieu des saints mystères, avant de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, il dit à haute voix : « Rendons grâce au Seigneur notre Dieu; car il est, continue-t-il, de la droite justice et de l'équité la mieux fondée, que, partout et en tout temps, on vous re-

(1) Recordare paupertatis, lacrymarum, absinthii et fellis. *Thren.* 5. 19

(2) Saturabitur opprobriis. *Thren.* 5. 50.

(3) Ego autem sum vermis, et non homo. *Ps.* 21. 7.

mercie, on vous loue, on vous bénisse en mémoire de vos dons, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur¹. » Sacrifice qui, dans sa valeur infinie, égale et même surpasse tout ce que nous avons reçu et tout ce que nous pouvons recevoir de la libéralité divine : *Celui*, dit l'apôtre saint Paul, *qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous, ne nous a-t-il pas donné tout avec lui*²? C'était le raisonnement de ce Docteur des nations, et suivant cette règle je dis avec un Père de l'Eglise : « Nous sommes redevables à Dieu de tout, il est vrai, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, puisque nous tenons tout de lui ; mais, quand nous lui présentons son divin Fils, n'est-ce pas lui rendre tout, et que peut-il au delà demander de notre reconnaissance ? »

Pensée capable d'occuper utilement et saintement une âme dans toute la suite du sacrifice où elle est présente. Elle repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu ; elle ne les peut compter, parce qu'ils sont sans nombre, mais elle en est comme toute remplie au dedans, et comme tout investie au dehors. Insolvable de son fond, elle sent sa pauvreté et sa misère ; elle la reconnaît et s'en humilie : « Que ferai-je donc, dit-elle avec le Roi-Propète, *que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné*³ ? » Mais là-dessus, elle ne demeure pas longtemps dans l'incertitude ; elle a devant elle une ressource prompte et la plus abondante qu'il soit possible d'imaginer, c'est la précieuse victime immolée sur l'autel ; elle prend *le calice du salut*⁴, selon l'expression du même Propète, et, pleine

(1) Gratias agamus Domino Deo nostro... Verè dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, per Christum Dominum nostrum. *Prec. Miss.*

(2) Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ? *Rom. 8. 32.*

(3) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? *Ps. 215. 5.*

(4) Calicem salutaris accipiam. *Ps. 115. 4.*

de confiance en le présentant, elle se croit, auprès de Dieu, quitte de tout du côté de la reconnaissance.

De quels sentiments, au reste, n'accompagne-t-elle pas cette offrande ; de quelle gratitude et de quel zèle pour la gloire d'un Dieu si bon et si libéral envers elle, n'est-elle pas animée ! L'entendez-vous ? « Ah ! il est vrai, Seigneur, s'écrie-t-elle, que vos grâces et vos faveurs envers une chétive créature telle que moi, sont sans nombre et sans mesure ; il est vrai aussi que j'ai contracté des dettes énormes à votre égard : hélas ! si j'étais tentée de l'oublier, mon pauvre cœur et la vue de mes péchés m'en feraient que trop ressouvenir ; mais, grâces immortelles vous en soient à jamais rendues, ô mon Dieu ! je ne suis point dans la même indigence que le Roi-Prophète, ce saint Roi qui, comblé de vos dons, s'abandonnait aux transports les plus ardents de la plus vive reconnaissance, et ne trouvait rien, après avoir interrogé toute la nature, qui méritât de vous être offert, non, je ne tiendrai pas le même langage que lui. Recevez donc, ô Père saint ! non, comme de la main d'Abel, des agneaux tendres et choisis¹ ; non, comme de la richesse de Salomon, des troupeaux innombrables², lors de la dédicace du temple de Jérusalem, mais recevez l'objet de vos infinies miséricordes, l'objet de vos complaisances, votre Fils, votre propre Fils que je vous offre avec ses mérites, ses souffrances, tout son sang. Vous me l'avez donné ce cher Fils, je vous le rends aujourd'hui, et par-là, je me flatte d'être aussi reconnaissante envers vous, que vous avez été généreux à mon égard ; par-là, je vous offre un prix qui ne le cède en rien à vos bienfaits : bien plus, un prix qui surpasse infiniment tous ceux que j'ai reçus de vos mains libérales, qui me tient lieu de la plus entière reconnaissance. » Et en effet, je vous le demande, un Dieu pour un Dieu, n'est-ce pas une juste et égale valeur ? Nous

(1) Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui. *Genes. 4. 4.*

(2) Mactavitque Salomon hostias pacificas. 3. *Reg. 8. 65.*

avons dans son corps et dans son sang offerts en sacrifice sur nos autels, comme ils l'ont été autrefois sur la montagne du Calvaire, l'équivalent de tout ce que nous avons jamais reçu de notre Dieu, et de tout ce que nous pourrions jamais en recevoir, sans en excepter Dieu lui-même. Après cela, pourrions-nous craindre d'être jamais dans l'incapacité de le bénir et de le remercier comme nous le devons ?

Ainsi, en premier lieu, le sacrifice de la Messe est un sacrifice de louange, pour honorer Dieu comme souverain Seigneur, et le remercier comme Bienfaiteur, je viens de vous le montrer ; j'ajoute ensuite et je dis :

II. IL EST UN SACRIFICE DE PROPITIATION.

Oui, sacrifice de propitiation pour effacer les péchés et apaiser Dieu. Et à l'égard de qui l'apaise-t-il ? Il l'apaise : 1^o soit à l'égard des vivants ; 2^o soit à l'égard des morts.

1. A L'ÉGARD DES VIVANTS.

Nous ne doutons point que le sacrifice de la croix n'ait été un sacrifice de propitiation, où le Sauveur des hommes a versé son sang, et où il est mort pour effacer les péchés du monde et apaiser son Père justement irrité contre nous. Or, le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix ; c'est la même hostie, le même corps et le même sang de l'Homme-Dieu, et, par une suite nécessaire, c'est la même efficacité et la même vertu, avec cette différence néanmoins, que le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, au lieu que le sacrifice de l'autel est un sacrifice non sanglant. Ainsi le décide, en termes formels, le saint Concile Trente, nous donnant à connaître et nous enseignant « que Jésus-Christ n'a pas voulu que son sacrifice se terminât à la croix, mais qu'étant prêtre dans toute l'éternité, et prêtre selon l'ordre de Melchisédech ¹, il s'est proposé deux cho-

(1) Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. Ps. 109. 5.

ses : l'une, que le même sacrifice se perpétuerait dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles, et l'autre, qu'il s'accomplirait sous les espèces du pain et du vin, comme c'était du pain et du vin que Melchisédech avait offerts au Seigneur¹. »

Doctrine appuyée sur cette parole du Fils de Dieu que rapporte saint Paul dans sa 1^{re} Epître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur*². Qu'est-ce à dire : *Vous annoncerez* ? Ce n'est pas seulement à dire : « Vous rappellerez la mémoire de cette mort, mais vous la renouvellerez, et le mérite vous en sera appliqué. » C'est donc dans le sacrifice de l'autel, comme sur la croix, que Jésus-Christ est une victime de propitiation pour apaiser Dieu, et que son sang est encore versé tous les jours pour la rémission de nos péchés, non pas en ce sens qu'il en efface la tache, comme le sacrement de Pénitence, mais en ce sens qu'il en change l'effet et la cause, qu'il en fléchit le vengeur, qu'il en touche le coupable, qu'il sollicite notre pardon, et que, plus généreux que celui d'Abel, ce sang crie sans cesse miséricorde pour chacun de nous, et coule en faveur de ceux-là mêmes qui l'ont versé : « Car le Seigneur apaisé par cette oblation, dit le saint Concile de Trente, et accordant la grâce et le don de pénitence, remet les péchés et même les plus grands crimes³. »

Mais si le sang de Jésus-Christ, répandu sur l'autel au sacrifice de la Messe, crie miséricorde pour tous les pécheurs et pour tous les hommes en général, c'est surtout en faveur des personnes qui ont le bonheur d'y assister, qu'il demande grâce en particulier. Vérité consolante, bien ca-

(1) *Conc. Trid. Sess. XXII. c. 1.*

(2) *Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis. donec veniat. 1. Cor. 11. 26.*

(3) *Conc. Trid. Sess. XXII. c. 2.*

pable d'exciter en vous la plus grande confiance, et dont je ne saurais trop me servir, à l'imitation d'un Père de l'Eglise, afin de vous affectionner toutes à ce sacrifice de propitiation pour nos péchés : « Y pensez-vous, ma chère Sœur, puis-je vous dire à peu près dans les mêmes termes que lui, y pensez-vous ? savez-vous bien ce qui se passe ici ? Ce n'est pas seulement une paix générale qui se traite, c'est une réconciliation qui se fait pour vous en particulier. Oui, c'est de vous, qui avez peut-être été couverte autrefois des livrées honteuses du péché, qu'il s'agit spécialement ; c'est personnellement pour vous qu'est dressé cet autel comme un tribunal de grâce ; c'est principalement pour vous que le prêtre, le grand prêtre par excellence, Jésus-Christ, s'intéresse ; vous êtes le coupable dont il ménage la grâce ; vos péchés sont l'objet dont il sollicite la rémission, et au sortir de la Messe, vous aurez le droit de dire comme l'apôtre saint Paul : *Ah ! le Fils de Dieu m'a beaucoup aimée ; car il vient de se sacrifier pour moi*¹. Lorsqu'il mourut sur la croix, il satisfit pour mes iniquités aussi bien que pour les iniquités de tous les hommes, il est vrai, mais cette satisfaction n'eut pas alors pour moi son effet, puisque je n'étais pas encore au monde ; c'est aujourd'hui qu'elle m'est pleinement appliquée par le renouvellement qu'il en fait en ma faveur sur l'autel, au saint sacrifice de la Messe qui est la continuation du sacrifice de la croix. »

2. A L'ÉGARD DES MORTS.

Oui, c'est aussi un sacrifice de propitiation pour les morts. La preuve sur ce point la plus convaincante, c'est la pratique de l'Eglise. Dans tous les temps, elle a toujours offert le sacrifice pour les morts, et, de siècle en siècle, nous produisons là-dessus, contre les hérétiques de ces derniers temps, qui n'admettent point de Purgatoire, les témoignages les plus sensibles et les plus irréprochables.

(1) Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. *Galat.* 2. 20.

A remonter même jusqu'au temps de l'ancienne Loi, nous avons l'exemple du fameux Judas Machabée et des sacrifices qu'il ordonna pour ceux des soldats qui, dans un combat sanglant, avaient été tués : *C'est une bonne et salutaire pensée*, disait-il aux Juifs de son temps, *de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés*¹. L'Eglise n'est pas moins attentive encore que la Synagogue au besoin de ses enfants, jusques après leur mort, et le sacrifice qu'elle offre pour eux est bien d'un autre prix que toutes les victimes qu'on immolait dans le temple de Jérusalem. Elle le sait, et elle sait de plus qu'elle a des voies sûres pour leur faire part du riche trésor dont elle est dépositaire. C'est donc pour cela qu'autant de fois que ses ministres célèbrent les saints mystères, elle veut qu'ils fassent une mention particulière des morts, en disant à Dieu : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés au tombeau avec le signe de la foi, et qui reposent dans le sommeil de la paix². »

Voilà à quoi je reconnais une charitable mère qui, après avoir fermé les yeux de ses enfants, à l'heure de la mort, et les avoir aidés, à cet instant critique et décisif, de ses prières, de ses suffrages et de ses sacrements, prend encore le soin de les assister, quand ils sont sortis de ce monde. L'Eglise des hérétiques les abandonne à la mort, et, dès qu'elle cesse de les voir, elle cesse de penser à eux ; comme il n'y a point pour eux de Purgatoire, et qu'étant dans la voie du schisme et de l'hérésie, ils sont hors du salut, c'est une conséquence de leur erreur qu'elle les traite ainsi ; mais l'Eglise de Jésus-Christ, ayant pour nous d'autres espérances et d'autres vues, tient aussi une conduite toute

(1) Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut à peccatis solvantur. 2. Mach. 12. 46.

(2) Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum qui nos præcesserunt cum signo fidei, et dormiunt in somno pacis. In Can. Miss.

différente; elle ne cesse point de s'intéresser en notre faveur, qu'elle ne nous ait portés dans le sein de l'éternelle béatitude. Voilà pourquoi, encore une fois, durant le saint sacrifice de la Messe elle ne prie pas seulement pour le salut des vivants, mais, de plus, qu'elle adresse ses demandes à Dieu en faveur des morts; qu'elle recommande avec confiance au second *Memento*, les pauvres âmes qui sont détenues dans les flammes du Purgatoire, et qui y languissent dans l'attente de leur bonheur. Elle n'ignore pas que leur arrêt est déjà porté; que, du règne de la miséricorde, elles sont passées sous le domaine de la justice; que désormais le sang de Jésus-Christ ne peut plus couler immédiatement sur elles, ni leur être appliqué que par voie de suffrage: n'importe, malgré tous ces obstacles, elle entreprend de les délivrer. Et avec quel succès? A peine sa prière est-elle achevée, que les Anges qui sont descendus des cieux pour rendre leurs hommages et leurs adorations à Jésus-Christ immolé sur l'autel, et qui demeurent humblement prosternés devant lui, durant le temps de cet auguste sacrifice, s'élancent tout à coup avec la rapidité de l'éclair; *aussi agiles que les vents*, pour parler le langage figuré des saints Livres, *et aussi rapides que la flamme*¹, qui dévore à l'instant tout ce qu'elle rencontre et qui met obstacle à son passage, ils volent comme autant de messagers célestes, et vont ouvrir les prisons de ces âmes captives; tenant en main un vase rempli du sang de l'Agneau, de *cet Agneau qui efface les péchés du monde*², ils leur présentent les grâces du ciel fléchi et désarmé, ou plutôt les mérites de cette victime salutaire, et le répandant sur elles, ils éteignent, ou, du moins, amortissent les feux vengeurs et exécuteurs de la justice divine.

(1) Qui facis Angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem. Ps. 105. 5.

(2) Vidit Joannes Jesum venientem ad se, et ait: Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi Joan. 1. 29.

Ainsi, en deuxième lieu, le sacrifice de la Messe est un sacrifice de propitiation pour effacer les péchés et apaiser Dieu, je viens de vous le faire voir ; j'ajoute enfin, et je dis :

III. IL EST UN SACRIFICE D'IMPÉTRATION.

Oui, sacrifice d'impétration pour obtenir les grâces de Dieu. Il y a deux sortes de grâces que nous pouvons obtenir par ce sacrifice : 1^o grâces spirituelles ; 2^o grâces temporelles.

1. GRÂCES SPIRITUELLES.

Tout ce que l'Eglise demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. C'est pourquoi elle finit toutes ses prières : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles¹. » Or, où peut-elle mieux, où peut-elle plus efficacement employer les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ en personne est la victime, et où elle offre le vrai corps et le vrai sang de ce puissant médiateur entre Dieu et les hommes ? *Dans les jours de sa vie mortelle*, dit l'apôtre saint Paul, *il fut exaucé pour la révérence qui lui était due*² : est-il donc moins digne dans son Sacrement de ce même égard pour sa divinité ? et quand, en qualité de sacrificateur et de sacrifice tout ensemble, il s'intéresse pour nous et qu'il prie, est-il rien que nous n'ayons droit de nous promettre, et rien qui nous puisse être refusé, surtout si les grâces que nous demandons par son entremise, sont plus selon les vues et l'esprit de Dieu ? Car, il y en a de différentes espèces, et celles qui regardent l'âme,

(1) Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum qui tecum vivit et regnat in sæcula sæculorum. *Off. Eccles.*

(2) Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere à morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro suâ reverentiâ. *Hebr. 5. 7.*

son avancement dans la perfection, son salut, appelées pour cela *grâces spirituelles*, sont incomparablement au-dessus des autres.

Aussi est-ce particulièrement pour ces sortes de grâces, que l'Eglise offre le sacrifice de la Messe; elle ne l'offre jamais qu'elle ne demande pour tout le troupeau fidèle, et spécialement pour tous ceux qui assistent à cet acte de religion, « qu'ils soient admis au nombre des élus et préservés de la damnation éternelle; qu'ils entrent un jour dans la société des Saints, et que Dieu, dès ce monde, les comble de toutes les bénédictions célestes; que, par une conduite toujours innocente et pure, ils évitent tout ce qui pourrait les séparer de lui, et qu'une fidélité inviolable jusqu'au dernier soupir de la vie, les attache sans relâche à ses commandements¹. » Mais, parce que ces demandes sont générales, et que, suivant les diverses occurrences, nous avons plus besoin, tantôt d'une grâce, et tantôt d'une autre, l'Eglise a encore, dans le cours du sacrifice, autant de prières propres pour demander, tantôt une foi vive, tantôt une espérance ferme, tantôt un ardent amour de Dieu, tantôt la charité envers le prochain, ou l'humilité dans les sentiments, ou la patience dans les peines, ou la force contre les tentations, quelquefois l'extirpation des vices et des habitudes criminelles, d'autrefois l'extinction des schismes et des hérésies, chaque chose en détail selon qu'elle est plus nécessaire dans les conjonctures présentes.

Ah ! ma chère Sœur, quelle matière à vos réflexions dans ces moments précieux où un Dieu s'immole pour nous ! quelle occasion favorable pour lui exposer les misères et les besoins de votre âme ! Vous les éprouvez tous les jours, vous vous en plaignez même quelquefois amère-

(1) Hanc igitur oblationem servitutis nostræ sed et cunctæ familiæ tuæ, quesumus, Domine, ut placatus accipias, desque nostros in tuâ pace disponas, atque ab æternâ damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubæas græge numerari. *In Can. Missæ.*

ment : vous vous plaignez, dis-je, du penchant de votre cœur qui vous entraîne, de la tyrannie de vos petites passions qui cherchent à vous dominer, des illusions du monde qui vous a enchantée peut-être autrefois et dont le souvenir vous passe encore quelquefois par l'esprit, de vos sécheresses dans votre oraison et vos autres exercices de piété, de votre indifférence pour Dieu et pour ce qui regarde son service, de l'instabilité de vos résolutions, du peu de progrès que vous faites dans les voies de la perfection, etc. Sans doute, c'est un bien de ressentir vos maux, et ce serait le dernier malheur pour vous de ne les pas connaître et de n'en être pas touchée ; mais, si vous les ressentez et si vous les déplorez sincèrement, que ne courez-vous donc au remède ! que ne profitez-vous d'un temps où vous pouvez avec plus de fruit réclamer l'assistance divine, et que n'assistez-vous avec le plus grand recueillement à l'autel, « tandis que, comme le dit l'Eglise dans les prières de la Messe, on y opère l'ouvrage de notre Rédemption ¹ ! » N'est-ce pas là que se dispensent plus libéralement les grâces du salut, et n'est-ce pas aux âmes qui les demandent alors avec plus d'empressement, avec plus d'attention, avec plus de ferveur et de zèle, qu'elles sont accordées plus libéralement et avec moins de réserve ?

2. GRACES TEMPORELLES.

Oui, elles peuvent être l'objet de vos prières, et Dieu ne nous défend point de les demander. Dans la loi de Moïse, il y avait des hosties pacifiques², soit pour reconnaître les bienfaits de Dieu déjà reçus, soit pour en obtenir de nouveaux, et ces bienfaits n'étaient communément dans cette loi de servitude que des avantages humains. David obtint, par des sacrifices, que son empire fût délivré de la peste qui le désolait, et qui avait déjà fait périr soixante-dix mille

(1) Quoties exercetur opus Redemptionis nostræ. *Prec. Missæ.*

(2) Quod si hostia pacificorum fuerit ejus oblatio. *Levit. 5. 4.*

de ses sujets dans l'espace de trois jours¹; le grand prêtre Onias obtint de même la santé d'Héliodore, surintendant des finances de Séleucus, roi d'Asie, qui, étant entré dans le temple de Jérusalem pour le piller, selon l'ordre qu'il en avait reçu de son souverain, avait été renversé tout à coup par une vertu divine, et laissé pour mort sur la place², et ainsi de bien d'autres dont il est parlé dans les saintes Écritures. Or, suivant la pensée de saint Chrysostôme et de saint Augustin, le sacrifice de la nouvelle Loi contient éminemment et réunit en soi toutes les propriétés des anciens sacrifices : par conséquent, il n'y a point à douter que Dieu ne l'agrée, lors même qu'il lui est offert pour des biens temporels, dès qu'ils ne sont pas contraires aux desseins de sa Providence. Saint Chrysostôme explique du sacrifice de l'autel ces paroles de l'apôtre saint Paul à son disciple Timothée : *Ayez soin, je vous conjure, qu'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour toutes les personnes d'un haut rang, afin que nous vivions, eux et nous, dans la tranquillité et la paix*³. « Quand nous sacrifions à Dieu, dit saint Cyrille de Jérusalem, et que, sans effusion de sang, nous lui présentons la victime par excellence, nous prions pour la prospérité des empereurs, pour le succès de leurs armes, pour la guérison des malades, pour la consolation des affligés, pour quelque sujet que ce soit de même nature, où nous voulons attirer sur nous les secours et la protection du ciel. »

Ce n'est donc pas traiter indignement les sacrés mystères ni les profaner, que d'employer les mérites de Jésus-

(1) 2 Reg. 24. 25.

(2) 2 Mach. 5. 52.

(3) Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones, pro omnibus hominibus, pro regibus, et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus. 1. Timoth. 2. — 1. 2.

Christ même pour obtenir de telles grâces. Et n'est-ce pas ce que fait l'Eglise, et ce qu'elle a fait dans tous les temps? Elle offre le sacrifice de l'autel pour les fruits de la terre et la fertilité des campagnes, pour l'heureuse issue d'une entreprise et le gain d'un procès, pour le soutien d'une famille, pour la conservation ou le rétablissement de la santé, pour la cessation d'une mortalité, d'une épidémie, d'un fléau quelconque, etc. En quoi nous ne pouvons assez admirer la condescendance paternelle et l'immense charité de notre Dieu. Il se prête, s'il m'est permis d'user de ce terme, et il veille à tous nos intérêts : c'est donc à lui que vous devez avoir recours dans les affaires temporelles qui vous surviennent. Oui, les patrons dont vous devez alors rechercher l'appui, ce sont les prêtres, ministres du sacrifice, aux prières de qui vous devez vous recommander, et, parmi les moyens qu'il faut prendre pour réussir, le sacrifice de nos autels doit être votre première ressource, comme il en est la plus convenable et la plus certaine ; mais, avec cette condition essentielle, qu'elle ne soit mise en œuvre que pour de justes causes et des intérêts légitimes qui se trouvent en harmonie avec ceux de l'éternité.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs : 1^o que, puisque le sacrifice de la Messe est un sacrifice de louange pour honorer Dieu comme souverain Seigneur et le remercier comme Bienfaiteur, si vous voulez rendre à ce Dieu de grandeur tout l'hommage qu'il mérite à cause de sa majesté infinie, et témoigner à ce Dieu de bonté toute la reconnaissance que vous lui devez pour ses bienfaits à votre égard, vous le pouvez ; qu'il suffit pour cela d'assister à une seule Messe ; que, par-là, vous lui procurerez l'honneur le plus parfait, et vous le remercirez d'une manière vraiment digne de lui ; que vous trouverez dans le corps et le sang

de Jésus-Christ, offerts en sacrifice à la sainte Messe, l'équivalent de tout ce que vous pourrez en recevoir à l'avenir : qu'il n'y a donc pas à craindre pour vous d'être jamais dans l'insuffisance de lui témoigner, comme il faut, vos adorations et vos remerciements; 2^o que, puisque le sacrifice de la Messe est un sacrifice de propitiation et qu'il ne lui manque rien de toute la vertu qu'eut le sacrifice de la croix pour expier les péchés, vous avez de quoi apaiser Dieu de la manière la plus efficace pour tous ceux que vous avez eu le malheur de commettre, et que vous commettez encore de nouveau; que cette vérité est bien consolante pour vous surtout qui avez l'avantage d'assister tous les jours régulièrement à la sainte Messe, et doit singulièrement vous affectionner à ce sacrifice de propitiation ou d'expiation pour les péchés; 3^o enfin que, puisque le sacrifice de la Messe est un sacrifice d'impétration et qu'il peut vous obtenir les grâces les plus abondantes, vous ne devez pas mettre de bornes à vos demandes; qu'il ne faut donc pas manquer, toutes les fois que vous y assistez, de solliciter auprès de Dieu tout ce qui vous est nécessaire pour le corps et pour l'âme, pour ce monde et pour l'autre, pour la vie présente et pour l'éternité, y priant à peu près de la sorte : « Je crois, ô mon Dieu, que toutes les richesses du ciel et de la terre sont entre vos mains, puisque vous êtes le maître absolu, et que moi, faible et misérable créature, je n'ai pour apanage que le néant. Dans cette indigence de toutes choses à laquelle je me vois réduite, je vous offre volontiers ma vie en sacrifice; accordez-moi, s'il vous plaît, la grâce de mourir dans l'exercice de votre saint amour; mais, comme je me suis rendue indigne de vos faveurs par mes péchés, je vous offre votre Fils unique, Jésus-Christ, par les mérites de qui j'espère obtenir de votre bonté infinie toutes les grâces nécessaires au salut de mon âme. Je vous demande donc par le sang de ce divin Sauveur une grande pureté, l'horreur du péché, la grâce de mourir plutôt que de vous offenser, et la persévérance dans votre saint amour. »

Ainsi soit-il.

DIMANCHE, OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST CONVERSANT AVEC LES HOMMES DANS L'EUCCHARISTIE.

SUR LES ENTRETIENS AVEC JÉSUS-CHRIST AU SACREMENT DE L'AUTEL.

1. *Comment Jésus-Christ nous parle dans son Sacrement?*

2. *Comment on doit parler à Jésus-Christ dans son Sacrement?*

In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.

Il s'est fait voir sur la terre, et il a conversé avec les hommes.
Baruch. 3. 38.

Ce fut pendant sa vie mortelle, mes Sœurs, que le Fils de Dieu parut sur la terre, et qu'il se fit entendre sensiblement aux hommes en leur annonçant son Evangile. Ce temps est passé; cet Homme-Dieu, depuis son Ascension au ciel, a disparu; mais, vous le savez, il ne s'est point pour cela séparé de nous, il ne nous a point quittés; sa parole y était engagée, et il l'avait promis solennellement à ses disciples assemblés sur la montagne des Oliviers pour y être témoins de son triomphe : *Car voilà*, leur dit-il, dans le dernier adieu qu'il leur fit, *voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*¹. Il y est, en effet, et, ce qui doit nous toucher davantage, il y est

(1) Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. *Matth.* 28. 20.

comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous, et qui nous permet de traiter nous-mêmes et de converser avec lui, *comme un ami converse avec son ami*¹. Pieux et saints entretiens ! Colloques sacrés entre Jésus-Christ et l'âme fidèle ! Ah ! que n'en connaissons-nous toute la douceur et les avantages inestimables ! Il ne tient qu'à nous, puisqu'il ne dépend que de nous d'en faire l'épreuve, et qu'on ne peut mieux les connaître que par l'expérience ; c'est ce qui faisait dire au Roi-Prophète : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux*². Prenez garde, il ne disait pas : « Voyez d'abord, et puis vous goûterez ; » mais il disait : « Goûtez, et par là vous verrez, vous apprendrez, vous connaîtrez. » Je viens donc vous inviter, non pas encore à la table de Jésus-Christ, mais à son autel et devant son tabernacle : c'est là qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications, et c'est en son nom que je vous appelle. Je viens vous expliquer quel heureux commerce vous pouvez avoir avec Jésus-Christ, soit en l'écoutant, soit en lui répondant ; et, pour vous proposer tout mon dessein en deux paroles, je veux vous apprendre : 1^o comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement ; 2^o comment nous-mêmes nous devons parler à Jésus-Christ dans son Sacrement. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. COMMENT JÉSUS-CHRIST NOUS PARLE DANS SON SACREMENT.

Quand Dieu, dans l'ancien Testament, parlait à son peuple, ce qui n'arrivait que rarement, ce n'était pour l'ordinaire que par l'entremise d'un Ange ; il n'accordait cette faveur qu'aux Patriarches, qu'aux Prophètes, qu'aux Chefs de la nation sainte qu'il s'était choisie ; mais Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, veut bien nous parler

(1) Sicut solet loqui homo ad amicum suum. *Exod. 55. 11.*

(2) Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. *Ps. 39. 9.*

lui-même dans son Sacrement, et il nous y parle : 1^o intérieurement; 2^o affectueusement; 3^o utilement : 4^o à tous et en tout temps sans distinction ni d'heure ni de jour.

1. IL NOUS Y PARLE INTÉRIEUREMENT.

Il y a une voix de Dieu secrète et tout intérieure; elle n'éclate point, elle ne fait sur les sens aucune impression; imperceptiblement et sans bruit, elle va jusqu'à l'oreille du cœur, et se fait entendre à l'âme. Ainsi Dieu se faisait-il entendre à Jérusalem : *Je la conduirai dans la solitude*, disait-il par la bouche du prophète Osée, *et là je lui parlerai au cœur*¹. Ainsi se faisait-il entendre au Prophète royal, comme ce saint Roi nous le remarque lui-même : *J'écouterai ce que dit le Seigneur au-dedans de moi-même*². Ainsi le bon Pasteur se fait-il entendre à ses brebis : *Je les connais*, dit-il dans le saint Evangile, *elles me connaissent, et elles entendent ma voix*³. Or, voilà comment Jésus-Christ nous parle dans son Sacrement : certains mouvements qu'il produit dans l'âme; certaines lumières dont il éclaire l'esprit; certains sentiments qu'il excite dans le cœur, tel est son langage; langage muet, mais qui, dans un moment, en dit mille fois plus et en apprend plus que toute l'éloquence humaine n'en peut exprimer; langage intelligible à l'âme fidèle, recueillie comme Magdeleine aux pieds de Jésus-Christ, et, selon la comparaison de la sainte Ecriture, *recevant en silence la divine parole comme une rosée qui découle sur elle et la pénètre*⁴.

Et que ce langage est consolant, quand on a le cœur sous la presse, et qu'on est éprouvé par les peines et les tribulations! *L'homme né de la femme*, dit le saint homme

(1) *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. Os. 2. 14.*

(2) *Audiam quid loquatur in me Dominus meus. Ps. 84. 9.*

(3) *Ego sum pastor bonus; et cognosco meas, et cognoscunt me meæ..., et vocem meam audient. Joan. 10. — 14. 16.*

(4) *Fluat ut ros eloquium meum. Deut. 32. 2.*

Job, *vit peu de temps, il est rempli de beaucoup de misères*¹. Toute la vie n'est que peine et affliction d'esprit, et, malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses croix, et même parfois bien lourdes à porter. Mais, au milieu de ses croix, qu'heureuse est l'âme affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation ! Il ne lui faut quelquefois qu'une visite au Saint-Sacrement pour changer tout à coup les dispositions de son cœur, et pour y faire succéder au trouble le repos le plus doux, et à l'amertume un plein contentement. Elle y était venue toute triste et toute languissante, et elle s'en retourne toute remplie de force, de courage et même de joie.

Comment cela se fait-il ? C'est un secret réservé à la connaissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi ; mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'âmes pieuses et ferventes qui en ont rendu, et qui en rendent encore témoignage tous les jours. Seulement, qu'il me suffise de vous dire que s'il y a des âmes, même jusque dans la religion, qui ne comprennent pas ce langage, c'est parce qu'elles ne se mettent presque jamais en disposition de l'entendre ni de le comprendre ; qu'elles sont toutes répandues au-dehors et tout extérieures ; que, dans la maison même de Dieu et dans son sanctuaire, elles ne savent pas rentrer en elles-mêmes ou qu'elles ne le veulent point ; que, par mille pensées vaines et sans arrêt, par mille souvenirs, mille soins qui les occupent, elles tiennent toutes les avenues de leur cœur fermées à cette manne céleste. Ah ! ouvrez-les, ma chère Sœur, dirai-je à l'une d'entre elles, oui, ouvrez-les ; appliquez-vous et prenez toutes les mesures convenables pour vous rappeler à

(1) *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Job. 14 1.*

vous-même devant l'autel du Seigneur, et pour éloigner les obstacles qui vous rendent sourde à sa voix, vous verrez à la fin que ce ne sera pas en vain ; ce qui n'était pour vous qu'un repos oisif et qu'un temps, le dirai-je ? inutilement consumé, se changera en un repos plein de charmes et d'attraits, et deviendra le temps le plus précieux de la journée ; vous ferez vos plus chères délices de ce qui vous semblait insipide et sans goût, et votre peine alors ne sera plus de demeurer en la présence du Sacrement de Jésus-Christ, mais bien d'être obligée de vous en retirer pour aller vaquer à vos occupations ordinaires.

2. IL NOUS Y PARLE AFFLICTUEUSEMENT.

En effet, dans ce Sacrement d'amour, ce divin Sauveur peut-il parler autrement que par amour et qu'avec amour ? Dans la dernière cène, il disait à ses Apôtres dans ce long et admirable discours qu'il leur tint : *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais vous êtes mes amis, et comme entre les amis il n'y a rien de caché, c'est pour cela que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père*¹. Voilà ce qu'il dit encore aux âmes pieuses qui viennent le visiter, et voilà comment il se comporte à leur égard ; en leur parlant, il accompagne, et, pour m'exprimer de la sorte, il assaisonne ses paroles de toute l'onction de sa grâce. Et qui peut dire quels sont les merveilleux effets de cette onction divine ? Est-il une âme si froide, que tout à coup elle n'enflamme ; une âme si dure qu'elle ne fléchisse et n'attendrisse ; une âme si lente et si endormie, qu'elle ne remue et dont elle ne réveille toute l'activité ? Le saint Roi David, à la seule vue de l'arche d'alliance, sentait son cœur tressaillir d'une sainte joie, et ne la pouvait

(1) Jam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat Dominus ejus. Vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audiivi à Patre meo, nota feci vobis. *Joan. 15. 15.*

même tellement contenir dans le secret de son âme, qu'elle ne se communiquât jusqu'à sa chair et à tous ses sens. *Ah!* s'écriait-il dans un saint transport, *mon cœur et ma chair ont tressailli de joie en pensant au Dieu vivant*¹. Du moment que Marie, enceinte de Jésus et le portant dans ses chastes flancs, eut salué sa cousine Elisabeth, Jean-Baptiste, renfermé lui-même dans le sein de sa mère, ressentit la présence de ce Messie, et fut rempli d'une subite et sainte allégresse : *Et d'où me vient ce bonheur*, disait cette dernière, en s'adressant à la Vierge bénie entre toutes les femmes, *que la mère de mon Dieu daigne bien venir à moi? Car votre voix ne m'a pas plus tôt frappé l'oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein*².

Impressions vives et pénétrantes qui ravissaient les Saints, un saint Philippe de Néri, par exemple, un saint Louis de Gonzague, un saint Stanislas Kostka, un saint Antoine de Padoue, une sainte Catherine de Sienne, une sainte Thérèse, une sainte Madeleine de Pazzi, une sainte Rose de Lima, etc.; qui les transportaient hors d'eux-mêmes; qui les plongeaient dans les plus profondes et les plus douces contemplations; qui quelquefois leur faisaient verser des torrents de larmes; qui, sans fatigue et sans ennui, les attachaient devant l'adorable Sacrement pendant des heures et presque des journées entières : « Oh! que votre parole est touchante, Seigneur, s'écrie l'Eglise dans son magnifique office du Saint-Sacrement, qu'elle est insinuante³! » Non, je ne m'étonne plus si les Saints, qui avaient trouvé le secret de l'entendre dans les visites qu'ils vous rendaient au pied de vos autels, étaient remplis de si

(1) *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. 85. 2.*

(2) *Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me? Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo. Luc. 1. — 43. 44.*

(3) *O quàm suavis est, Domine, spiritus tuus! Ex offic. div.*

délicieuses émotions. Mais, hélas! que servirait-il que Jésus-Christ parlât à une âme ou qu'il fût disposé à lui parler, si elle, de son côté, ne s'empressait d'aller à lui; si elle ne se rendait assidue auprès de lui; que dis-je? si même elle semblait le fuir, bien loin de le rechercher, et si, par le plus injuste et le plus faux de tous les préjugés, elle regardait comme une gêne de converser quelques moments avec lui?

3. IL NOUS Y PARLE UTILEMENT.

Et que nous dit-il, en effet, de quoi nous entretient-il? C'est des voies où nous devons marcher, et qu'il nous enseigne; des écueils que nous devons éviter, et qu'il nous découvre; des vaines pensées dont nous avons pu nous laisser préoccuper, et dont il nous détrompe; des degrés de perfection et de sainteté où nous sommes appelés, et où nous pouvons avec son secours nous élever. Je sais bien que, pour opérer ces effets merveilleux et salutaires, la présence de Jésus-Christ n'est pas absolument nécessaire; ce qu'il faisait autrefois, il le peut encore : absent comme présent, il voyait le fond des cœurs, il gagnait les âmes, il chassait les démons, il rendait la santé aux malades, il ressuscitait les morts, et, quand il dit à ce Centenier qui lui demandait la guérison de son serviteur malade : *J'irai chez vous et le guérirai*¹, cet homme, plein de foi, lui fit une réponse aussi vraie qu'elle était humble : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, et il n'en est pas besoin; prononcez une parole, c'en est assez, et mon serviteur sera guéri.*² Tout cela est incontestable; mais il n'en est pas moins vrai que, comme la plénitude de la divinité habite corporellement en Jésus-Christ, c'est aussi dans le Sacrement de l'autel que toutes les grâces sont renfermées, et que c'est là que ce Dieu-sauveur les répand avec plus d'abondance. Il descendait de la monta-

(1) Et ait illi Jesus : Ego veniam et curabo eum. *Matth. 8. 7.*

(2) Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur puer meus. *Matth. 8. 8.*

gne où il s'était retiré pour prier, dit l'évangéliste saint Luc ; il s'arrêta dans la plaine, et là, de toute la Judée, de Jérusalem, du pays maritime de Tyr et de Sidon, une grande multitude de peuple vint le trouver : Publicains, Scribes, Pharisiens, Docteurs de la loi, chacun s'empres-
sait autour de lui. Et pourquoi donc cet empressement ? pourquoi ce concours universel auprès de sa personne sacrée ? *Parce que, dit le texte sacré, il sortait de lui une vertu bienfaisante et miraculeuse qui les guérissait tous de leurs infirmités*¹.

Or, cette vertu est toujours la même ; la source en est intarissable, et c'est surtout dans les visites qu'on rend à Notre-Seigneur dans son Sacrement, qu'il s'en fait une effusion toute nouvelle, de sorte que les mêmes miracles qu'il opérait autrefois à l'égard des maladies du corps, en parcourant la Judée, il les opère à l'égard des maladies de l'âme, en demeurant renfermé dans son tabernacle. Il y guérit encore les aveugles, il y fortifie les faibles, il y guérit les infirmes, il y ressuscite les morts. Oui, en quelque situation que nous nous trouvions, il s'y conforme, et il y proportionne ses grâces et ses inspirations ; il nous représente nos fautes, il nous reproche nos relâchements et nos tiédeurs, il ranime notre ferveur et notre zèle. Manquons-nous de courage, il nous fortifie ; nous défions-nous de nous-mêmes, il nous rassure ; dans nos délibérations, il nous dirige ; dans nos incertitudes et nos irrésolutions, il nous détermine ; si nous sommes assaillis par la tentation, il nous soutient ; si nous sommes affligés, il prend part à nos peines et les adoucit ; et tout cela, par les vues qu'il nous donne et les différentes considérations qu'il nous suggère, de sorte que l'âme, sans bien savoir comment, se trouve tout autre qu'elle n'était. Elle apprend ce qu'elle doit faire ; elle connaît ce dont elle doit se préserver ; elle revient de ses illusions ; elle gémit de ses chutes passées ;

(1) Quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. *Luc. 6. 19.*

elle aspire à de nouveaux progrès; son feu se rallume, ses forces renaissent, ses craintes se dissipent, ses doutes disparaissent; plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent; le calme règne dans cette âme, tout y est en paix.

Que dirai-je encore de ces faveurs plus particulières qu'elle reçoit quelquefois; de ces communications intimes qui se passent entre elle et son Bien-Aimé; de ces élévations vers Dieu, de ces connaissances qu'elle acquiert de l'Etre-Suprême, des grandeurs de Dieu, des mystères de sa bonté, de sa charité et de sa miséricorde pour les hommes, des conseils de sa sagesse? Car, étant comme abimée en Jésus-Christ, ne l'est-elle pas dans le sein de la Divinité même? Et dès-lors, que n'y voit-elle pas? quelles connaissances n'y acquiert-elle pas encore une fois? Que dirai-je même de ces faveurs étonnantes, bien plus rares sans doute, mais dont on a des exemples, et dont il est arrivé à quelques âmes privilégiées d'être favorisées? Ce sont là, j'en conviens, des dons extraordinaires; mais ces dons singuliers et si relevés, où les obtient-on, et où doit-on plutôt les obtenir que devant le Sacrement d'un Dieu qui en est le dispensateur? Et n'est-ce pas là qu'une jeune religieuse des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, dites *Filles de la Charité*, a eu révélation de la médaille miraculeuse, dans ces dernières années? Laissons parler ici le respectable prêtre de la *Congrégation de la mission de Saint-Lazare*, qui en fait le récit dans l'ouvrage si intéressant intitulé: *Notice historique sur l'origine et les effets de la nouvelle médaille*, etc.

“ Dans le courant du mois de septembre de l'année 1830, dit-il, elle était en oraison devant le Saint-Sacrement, et elle vit, durant cet exercice, un tableau représentant la très-sainte Vierge, telle qu'on la dépeint communément sous le titre d'immaculée, en pied, revêtu d'un robe blanche et d'un manteau de couleur bleu-argenté, avec un voile aurore, les bras entr'ouverts et étendus vers la terre; ses mains étaient chargées de diamants d'où s'échappaient,

comme par faisceaux, des rayons d'un éclat ravissant qui se dirigeaient sur le globe, et avec plus d'abondance sur un certain point. Elle entendit en même temps une voix qui lui disait : *Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes, et le point du globe sur lequel elles découlent plus abondamment, c'est la France.* Autour du tableau, elle lut l'invocation suivante, écrite en caractères d'or : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* » Je sais bien, encore une fois, que c'est là une de ces faveurs extraordinaires que Dieu, dans les trésors de sa miséricorde, s'est plu à accorder, à de rares intervalles, à quelques âmes d'élite, lorsqu'il a voulu faire connaître aux hommes ses desseins : ainsi a-t-il manifesté, au XIII^e siècle, à la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, près de Liège, sa volonté par rapport à l'établissement de la fête du Saint-Sacrement, lorsqu'elle répandait son âme au pied des saints autels ; ainsi, a-t-il déclaré également, au XVII^e siècle, à la vénérable Mère Marie Alacoque, religieuse de la Visitation, son intention relativement à l'institution de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, lorsqu'elle était prosternée en présence de notre Seigneur dans son Sacrement ; oui, je sais bien cela ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est toujours dans cet adorable Sacrement que Jésus-Christ nous parle utilement, soit pour notre bien particulier, soit pour le bien de son Eglise.

4. IL NOUS Y PARLE A TOUS ET EN TOUT TEMPS.

Que disait Moïse aux Israélites, lorsqu'il leur annonçait la loi du Seigneur, et qu'il voulait leur faire connaître la prééminence du peuple de Dieu au-dessus de tous les autres peuples : *Non*, s'écriait-il, *il n'y a point de nation qui ait des dieux aussi proches d'elle, que notre Dieu l'est de nous, ni d'un accès aussi facile pour elle, que notre Dieu l'est pour nous.*¹ Le saint Législateur ne faisait parmi

(1) Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris. *Deut. 4. 7* 20

le peuple aucune distinction ni de grands, ni de petits, ni de riches, ni de pauvres, ni de savants, ni d'ignorants, mais il leur donnait à entendre que le Dieu d'Israël n'avait acception de personne ; et cette admirable condescendance, cette parfaite égalité où paraît-elle, plus ostensiblement que dans le Sacrement de l'autel ? C'est là que Jésus-Christ nous parle, et qu'il nous parle à tous sans exception ; nul n'est exclu de ses salutaires entretiens. Pour les grands du monde, ce serait, selon leur vaine opinion et d'après les sentiments d'orgueil dont ils sont remplis, dégénérer de leur grandeur et l'avilir, que de traiter avec les petits et avec les pauvres ; parce que la Providence les a fait naître dans une condition plus distinguée que la leur, qu'elle les a mis dans un état au-dessus d'eux, et qu'elle s'est plu à les élever sur leurs têtes, à peine daignent-ils favoriser ces derniers d'un regard, bien loin de les admettre auprès de leur personne et de se familiariser avec eux. Qu'ils prennent garde toutefois ces heureux du siècle, ces princes de la terre, oui, qu'ils prennent garde, et qu'ils ne s'y trompent pas. L'entrée de leurs palais est interdite à tous ceux que l'opinion du monde traite de petites gens, mais la maison de Dieu leur est ouverte ; ce n'est point à la porte de cette sainte demeure qu'ils doivent se tenir, ni aux derniers rangs que leurs places sont marquées, mais il leur est libre de s'avancer même dans le sanctuaire du Seigneur, et d'aller se prosterner jusqu'aux pieds de Jésus-Christ ; car il est toujours le Sauveur de tous les hommes, et ce qu'il disait autrefois, durant les jours de sa vie mortelle, il le dit encore dans son Sacrement : *Laissez les petits venir à moi.*¹ Ce sont des petits, il est vrai, mais, ajoute-t-il, *le royaume des cieux leur appartient*² ; ce sont des pauvres, mais, ajoute-t-il encore, *c'est aux pauvres que mon Père m'a envoyé prêcher l'Evangile*³. Il les

(1) Sinite parvulos venire ad me. *Marc. 10. 14.*

(2) Talium est enim regnum cœlorum. *Marc. 10. 14.*

(3) Evangelizare pauperibus misit me. *Luc. 4. 18.*

reçoit donc, il leur dispense la parole du salut et de la vie éternelle ; c'est même à ces âmes simples et humbles qu'il *se plaît à se communiquer et avec qui il aime à s'entretenir familièrement*⁽¹⁾, comme il le dit lui-même dans les saintes Ecritures, tellement qu'il semble que moins il les a avantagées selon l'ordre de la nature, plus il se montre libéral envers elles selon l'ordre de la grâce, et que moins il leur a départi de biens temporels, plus il les enrichit de biens spirituels.

Vous me demandez s'il y a pour cela des heures privilégiées et des temps plus favorables les uns que les autres. Ah ! mes Sœurs, voici, dans une dernière circonstance, un nouveau trait de bonté de notre Dieu et de son amour pour nous ; car, comme Jésus-Christ nous parle à tous dans son Sacrement, il nous y parle aussi en tout temps. Les princes de la terre ont leurs heures et leurs moments qu'il faut étudier avec soin, et souvent attendre avec une patience infatigable. Quelques paroles de leur bouche, voilà tout ce qui est accordé à celui qui a sollicité auprès d'eux une audience et qui l'a obtenue ; il faut ensuite qu'il se retire à l'instant, pour ne point se rendre importun. Encore, ces grands du monde ne s'expliquent-ils pas communément par eux-mêmes ; ils emploient des bouches étrangères qui parlent en leur nom et qui déclarent quelle est leur volonté. Il n'y a qu'un maître aussi bon que le Seigneur Jésus, avec qui l'on n'ait point tant de mesures à garder, ni tant d'obstacles à vaincre ; lui seul est toujours prêt à nous parler, non-seulement par ses ministres, mais immédiatement et par lui-même : la nuit, le jour, le matin, le soir, en quelque conjoncture que nous nous présentions à lui, jamais il ne refuse de se communiquer à nous ; notre présence ne le lasse point, ne l'impertune point ; si la piété nous porte à prolonger le temps que nous passons devant ses autels, quelque étendue que nous lui donnions, non-

(1) Cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov.* 5. 7.

seulement il n'en point offensé, mais il s'en fait un plaisir en même temps qu'il nous en fait un mérite. Quelle bonté! Quelle condescendance!

Ainsi, comment Jésus-Christ nous parle dans son Sacrement? je viens de vous le montrer; j'ajoute et je dis :

II. COMMENT ON DOIT PARLER A JÉSUS-CHRIST DANS SON SACREMENT.

Nous devons lui parler : 1^o avec respect; 2^o avec confiance; 3^o avec amour. Trois dispositions essentielles pour bien rendre nos devoirs à Jésus-Christ, et pour profiter de l'avantage que nous avons de le posséder dans le Sacrement adorable de l'autel et de pouvoir l'y entretenir, en conversant à cœur ouvert avec lui, absolument comme un ami avec un ami.

1. AVEC RESPECT.

Le respect à l'égard des grands du monde va jusqu'à nous éloigner d'eux; ou, si l'on peut les approcher, du moins alors est-il du respect de se taire, et de ne point leur adresser la parole qu'ils ne l'aient permis. Ce n'est pas là le respect que Jésus-Christ exige de nous, puisque, au contraire, toutes les voies nous sont aplanies pour aller à lui, et qu'il nous est libre de lui parler selon que nos propres intérêts et les sentiments de religion nous y engagent; mais ce qu'il attend de nous et ce qui lui est bien dû, c'est, outre le maintien extérieur du corps, le recueillement intérieur et l'attention de l'esprit : l'un sert à l'édification; l'autre excite et nourrit la dévotion. Or, si c'est l'esprit de foi qui nous guide et si nous sommes bien persuadés que Jésus-Christ est réellement présent sur l'autel, nous ne manquerons guère de ce double respect, et, dès le début de notre visite au Saint-Sacrement, nous nous pénétrerons facilement tant de l'extérieur que de l'intérieur; ensuite, durant tout le temps que nous serons en sa présence, nous

nous efforcerons de plus en plus de rester dans cette humble et respectueuse attitude où les Anges, saisis d'une sainte frayeur, paraissent devant le trône du Tout-Puissant, et de soutenir cette attention avec laquelle on doit s'entretenir avec une si haute Majesté.

Voyez une âme animée de cet esprit de foi dans les visites qu'elle rend à son Bien-Aimé : au moment, ainsi que je vous le disais dans une des dernières Conférences, et je me plais à vous répéter les mêmes paroles, afin de les imprimer davantage dans votre esprit, au moment, dis-je, de s'approcher du saint autel, de ce buisson mystérieux qui brûle toujours sans se consumer, il lui semble encore entendre les paroles que le Dieu d'Israël adressait autrefois dans le désert à Moïse, lorsque cet illustre Conducteur du peuple de Dieu s'apprêtait à gravir la montagne d'Horeb, pour y être témoin de la grande merveille qu'il apercevait de loin : *N'approchez pas d'ici; ôtez les souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte*¹. Fidèle à cet avertissement, elle quitte sa chaussure, c'est-à-dire qu'elle met de côté toutes les pensées et toutes les affections terrestres pour prendre des sentiments dignes de la divine Majesté qu'elle vient adorer : « *Je sais*, dit-elle, comme Abraham, le Père des Croyants, *je sais à qui je parle; je sais que c'est à mon Dieu*, et, en présence d'un tel Maître, que suis-je, moi, vil insecte, moi, cendre et poussière²? *Le Seigneur est vraiment dans ce lieu*, dit-elle aussi avec Jacob, ce saint Patriarche. *Oh! que ce lieu est terrible! c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel*³. Ah! grand Dieu, dit-elle encore avec David,

(1) Ne appropies, inquit, huc; solve calceamentum de pedibus tuis; locus enim in quo stas, terra sancta est. *Exod. 5. 5.*

(2) Respondensque Abraham, ait : Quia semel cœpi, loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis. *Genes. 18. 27.*

(3) Verè Dominus est in loco isto... Pavensque : Quàm terribilis est, inquit, locus iste! non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli. *Genes 28. — 16. 17.*

ce Roi selon le cœur de Dieu, *j'entrerais dans votre maison*, pour vous y payer le juste tribut de mes adorations, et pour y rendre à votre suprême grandeur le culte souverain qui lui est dû, *mais j'y entrerais avec crainte et avec tremblement*¹; durant tout le temps que je passerai au pied de vos saints autels, je m'y comporterai non comme dans un lieu ordinaire, mais comme dans votre palais, ô Roi des rois! c'est-à-dire avec le sentiment d'une crainte respectueuse; je m'y prosternerai devant votre souveraine Majesté, non pas seulement par humilité de posture et de cérémonie, mais avec un esprit tout rempli d'une religieuse frayeur, tout pénétré de vos adorables perfections, commençant ainsi à faire déjà sur la terre ce que j'espère de votre grâce et de votre miséricorde continuer un jour dans le ciel, en compagnie de ces milliers d'Esprits bienheureux et de cette troupe fortunée et innombrable de Saints qui entourent votre trône, et s'abiment de respect en votre sainte présence. »

2. AVEC CONFIANCE.

Car, après tout, ces sentiments de respect et de crainte ne doivent en rien diminuer notre confiance, et s'il n'y a rien de plus auguste ni de plus grand que la divine Majesté, il n'y a rien non plus d'aussi engageant que la bonté dont Jésus-Christ use envers nous dans son Sacrement. Si cet Homme-Dieu avait prétendu nous inspirer de la crainte et nous faire trembler, il n'aurait pas caché, comme il l'a fait dans ce mystère, tout l'éclat dont il brille. Nous devons donc lui ouvrir notre cœur avec un abandon plein et entier, nous rappelant alors qu'il est le plus tendre des pères, le meilleur des amis, le plus intime des confidents, et que nous ne saurions lui faire plus de plaisir que de traiter librement et cœur à cœur avec lui. Aussi, voyez avec

(1) Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo. Ps. 5. 8.

quelle confiance une âme bien pénétrée de cette vérité se présente devant Jésus-Christ, au pied des saints autels : « O mon Sauveur ! dit-elle avec une admirable simplicité, c'est un trésor qu'un véritable ami ; la sainte Ecriture m'en assure, lorsqu'elle me dit que *rien ne saurait lui être comparé*¹ ; mais c'est de vous, divin Jésus, qu'elle entend parler ici. A toute heure, à tout moment, vous êtes prêt à m'écouter et à m'accorder quelque nouvelle audience ; bien loin d'être importuné de mes fréquentes visites, plus souvent je paraîtrai devant vous, plus je vous ferai plaisir ; car c'est vous faire plaisir que de vous donner l'occasion d'accorder des largesses. J'ose le dire, il semble que, dans votre Sacrement, vous oubliez totalement les intérêts de votre gloire, de votre grandeur et de votre souveraineté pour mieux gagner mon amitié, et que c'est là surtout que s'accomplissent à la lettre ces paroles que vous adressiez à vos Apôtres : *Non, vous ne serez plus désormais des serviteurs devant moi, je ne veux voir en vous que des amis*², que des confidants avec qui j'aime à m'entretenir à cœur ouvert. »

Voyez encore comme cette confiance augmente à mesure qu'elle continue de s'entretenir avec le Dieu de bonté qui, dans son adorable Sacrement, veut être le pasteur de nos âmes, notre aliment, notre soutien, notre guide, notre refuge, notre intercesseur auprès de son Père, notre sanctificateur, notre salut ; car c'est sous toutes ces qualités qu'elle considère Notre-Seigneur dans les secrets entretiens qu'elle a avec lui dans son Sacrement.

Oui, elle lui parle comme à son pasteur : « Je suis de votre troupeau, Seigneur, et c'est à ce troupeau chéri que vous avez dit : *Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous destiner son*

(1) Amico fideli nulla est comparatio. *Eccli. 6. 15.*

(2) Jam non dicam vos servos..., vos autem dixi amicos. *Joun. 15. 15.*

*royaume et de vous le donner*¹. En vertu de vos mérites. Seigneur, je l'attends ce royaume où je vous verrai sans voile, et où vous ferez rejaillir sur moi les rayons de votre gloire. »

Elle lui parle comme à son guide et à son conducteur : « *Montrez-moi vos voies, Seigneur, enseignez-moi quels sont les sentiers par où vous voulez que je marche. Dirigez-moi, parce que vous êtes mon Dieu, mon Sauveur, et que je vous ai attendu tout le jour*². »

Elle lui parle comme à son soutien et à son protecteur : « Non content, Seigneur, de m'avoir fait naître dans votre sainte Eglise, vous m'avez inspiré la vocation d'entrer en religion, et vous m'avez conduite comme par la main dans ma Congrégation; *c'est vous-même qui m'y gouvernez, et il ne me manquera rien; vous m'y avez placée comme dans un pâturage fertile et abondant; vous avez préparé pour moi une table où je prends des forces contre tous les ennemis qui m'attaquent, visibles et invisibles*³. »

Elle lui parle comme à son médiateur : « Ah! Seigneur, j'ai péché, je pêche encore sans cesse; *je me suis égarée comme une brebis qui s'est perdue. Daignez rechercher votre servante, parce que je n'ai point oublié totalement vos commandements*⁴. »

Elle lui parle comme à son sanctificateur : « C'est votre Sacrement, Seigneur, c'est ce calice, *ce vin salutaire qui fait germer les vierges, ce froment des élus*⁵ qui fait les

(1) *Nolite timere pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum. Luc. 12. 52.*

(2) *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me. Dirige me in veritate tuâ, et doce me; quia tu es Deus salvator meus, et te sustinui totâ die. Ps. 24. — 4. 5.*

(3) *Dominus regit me et nihil mihi deerit; in loco pascuæ ibi me collocavit. Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me. Ps. 22. — 1. 6.*

(4) *Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus. Ps. 118. 176.*

(5) *Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? Zach. 9. 17.*

Saints. Quand serai-je de ce nombre; quand ferai-je partie de ce peuple choisi *en qui vous mettez vos complaisances*¹? »

De vouloir parcourir ici tout ce qu'inspire une confiance chrétienne, ce serait une matière inépuisable. Chacun connaît son état, ses misères, ses besoins, ce qu'il voudrait corriger, ce qu'il désirerait obtenir, et voilà ce qu'on doit exposer à Jésus-Christ avec la plus grande simplicité et la plus entière confiance, absolument comme un ami a coutume de s'entretenir avec un ami, ainsi que je vous le disais il y a un instant.

3. AVEC AMOUR.

C'est là comme le dernier sceau qu'il faut appliquer aux deux premières dispositions. En effet, il est bien juste de rendre à Jésus-Christ amour pour amour, et, si nous ne sommes pas absolument insensibles, pouvons-nous lui parler sans amour dans un Sacrement qui est le chef-d'œuvre de son amour pour les hommes, et où il nous parle si affectueusement lui-même? Peut-être cet amour n'est-il pas encore assez ardent dans nos cœurs; mais il faut faire tous nos efforts pour l'y allumer, et, quand nous paraissions devant Notre-Seigneur, nous devons lui demander avec instance qu'il répande sur nous et dans nous quelques étincelles de ce feu divin dont il disait : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume*², et qu'il embrase tous les cœurs? Nous devons alors repasser dans notre souvenir tant de motifs capables de toucher les âmes les plus indifférentes et d'en amollir toute la dureté; penser à la providence toute miséricordieuse et à l'immense charité d'un Dieu qui habite pour nous, qui s'associe, en quelque manière, avec nous, qui se donne à nous

(1) *In quo mihi benè complacui. Matth. 17. 5.*

(2) *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? Luc. 12. 49.*

dans le Sacrement qu'il a institué, et qui n'y est que pour nous.

Est-il un cœur qui ne soit ému de ces réflexions? et, dès que le cœur s'émeut et qu'il commence à aimer, combien ne devient-il pas éloquent à s'expliquer! On se plaint quelquefois de la sécheresse où l'on se trouve dans les visites au Saint-Sacrement. Que fais-je là, dit-on? à peine y ai-je été depuis quelque temps, que je taris tout d'un coup, et que je n'ai plus rien à dire. La réponse est prompte et courte : Aimez; ce seul mot comprend tout et satisfait à tout. Ah! une âme éprise d'amour pour le divin Epoux, ne manque point de sentiments qui l'appliquent, qui la remplissent, qui l'affectionnent au pied des saints autels; il n'y a pour elle ni ennui ni dégoût à craindre; plus elle parle à son Seigneur et à son Bien-Aimé, plus elle veut lui parler. Elle dit, comme ce saint Patriarche de l'ancienne Loi, si vanté par Jésus-Christ lui-même : *Puisque j'ai commencé, je parlerai à mon Seigneur et à mon Dieu, quoique je ne sois que cendre et poussière*¹. Les heures, dans ce saint exercice, passent pour elle comme des moments. Elle développe au Dieu d'amour, renfermé dans nos tabernacles, tous les plis et les replis de son cœur; elle lui confie tous ses desseins, tous ses projets, tous ses désirs, toutes ses répugnances, toutes ses inquiétudes, toutes ses peines. Non pas que par lui-même, il ne connaisse tout cela; mais il aime qu'elle lui en parle comme s'il l'ignorait, parce qu'il veut qu'elle lui témoigne par-là combien son amour doit être confiant et plein d'abandon. Ce n'est pas par une abondance de paroles qu'elle s'enonce : souvent la bouche ne dit rien, mais l'âme sent, et qu'est-ce que ce sentiment? Qu'il est touchant! qu'il est consolant! qu'il est efficace! qu'il est puissant! A l'exemple de ce disciple favori qui reposa sur le cœur de Jésus dans la dernière cène², elle

(1) Loq. par ad Dom. num meum, cum sim pulvis et cinis. Gen. 18. 28.

(2) Recubuit in carnâ super pectus ejus. Joan. 21. 20.

s'endort tranquillement entre ses bras et sur son sein. Quel doux repos ! Quel mystérieux sommeil !

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque tels sont les sentiments de respect, de confiance et d'amour avec lesquels on doit parler avec Jésus-Christ dans son Sacrement, vous devez vous étudier de plus en plus à remplir votre cœur de ce respect, de cette confiance et de cet amour. Il est vrai, on n'acquiert pas tout d'un coup cette sainte familiarité avec ce divin Sauveur ; il y eut pour le peuple d'Israël des déserts à passer, avant de pouvoir arriver à cette terre promise où coulait le lait avec le miel, et, pour une âme qui veut se former aux entretiens intérieurs avec le Fils de Dieu et aux fréquentes visites dans son divin Sacrement, il y a d'abord, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, des aridités et des dégoûts à soutenir ; on n'est pas encore fait à un exercice si sérieux, et, parce qu'il en coûte pour cela, on se rebute et l'on serait tenté de tout quitter ; mais, si l'on persévérait, si l'on avait la même constance que cet ami dont il est dit dans l'Evangile, que, *malgré les refus de son ami, il se tenait toujours à la porte, il appelait sans cesse et continuait de frapper*, alors, par une heureuse habitude, le goût succéderait à l'ennui ; car l'usage accoutume à tout. et mille expériences font voir que les pratiques dont on s'accommodait le moins et auxquelles on ne croyait pouvoir jamais s'assujettir, sont justement celles où l'on se porte dans la suite avec le plus d'attraits. Ah ! que ce qui se passe dans le monde, tout méchant et tout corrompu qu'il est, nous serve ici d'instruction. En effet, combien de conversations n'y soutient-on pas, qui déplaisent ou qui fatiguent ! On le fait par honneur, par politesse, par une certaine bienséance mondaine ; agir autrement, ce serait détruire la société civile, ce serait ne pas savoir vivre. Quoi donc ! n'y aura-t-il qu'en matière de

piété et qu'à l'égard de Jésus-Christ qu'on n'apprendra point à se captiver, au moins pendant quelque temps ; qu'on manquera de persévérance, lorsqu'on vient lui rendre visite dans son Sacrement, et cet aimable Sauveur n'aurait-il pas bien sujet de faire à plus d'une âme, même parmi celles qui vivent en religion, le même reproche qu'il faisait autrefois à ses Apôtres : *Quoi ! vous n'avez pu veiller seulement une heure avec moi !...* Pour vous, ô épouses de Jésus-Christ, ne perdez pas un avantage aussi estimable qu'il l'est de pouvoir converser avec votre divin Epoux ; c'est un honneur que vous ne pourriez acheter trop cher. Quand donc il vous est accordé si libéralement, combien ne seriez-vous pas coupables de le négliger ! Allez écouter ce Dieu sauveur et lui répondre : il vous sera permis en même temps de lui faire vos demandes, et il ne refusera point de vous honorer lui-même de ses réponses. Alors, vous pourrez dire comme l'apôtre saint Paul : *Notre conversation est dans le ciel*, puisqu'elle est avec le Dieu du ciel. Ainsi soit-il.

LUNDI, OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST NOURRISSANT LES AMES DANS L'EUCCHARISTIE.

SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

1. *Usage de la communion trop fréquent dans les uns.*
 2. *Usage de la communion trop rare dans les autres.*
-

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi : si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum ; et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.

Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Joan. 6. — 51. 52.

De tous les miracles du Fils de Dieu, mes Sœurs, un des plus éclatants, ce fut sans doute cette prodigieuse multiplication qu'il fit des pains, en faveur d'une multitude de peuple qui l'avait suivi dans le désert ; de cinq pains il nourrit jusqu'à cinq mille personnes, et même des restes il y eut encore de quoi remplir douze corbeilles. Image bien naturelle, disent les Interprètes des divines Ecritures et les Pères de l'Eglise, de cet auguste Sacrement que le Seigneur nous fait distribuer à la table sainte, et qu'il nous donne comme un pain de vie pour la nourriture de nos âmes : c'est là qu'il se multiplie en quelque sorte, et que ses ministres, « sans diviser ni partager son corps sacré, » ainsi que nous le chantons dans la belle prose *Lauda Sion*, le dispensent, par son ordre, à chacun des fideles qui le

demandent et viennent se présenter pour le recevoir. Divin et salutaire aliment auquel nous participons par la communion, mais dont beaucoup d'âmes ne profitent pas assez, parce qu'elles n'en savent pas user selon qu'il le faut et qu'elles le peuvent. Il est donc d'une conséquence infinie de vous apprendre l'usage qu'on doit en faire, et de vous découvrir deux écueils qu'il y a également à éviter ; car je prétends ici traiter avec vous de bonne foi, et, sur l'importante matière dont j'ai à vous parler, de ne me laisser prévenir par aucun préjugé. La vertu, bien différente de l'erreur, consiste dans un juste milieu, et elle ne se porte, comme elle, à aucune extrémité. Or, examinons, avec la balance du sanctuaire et dans un esprit d'équité, notre conduite la plus commune touchant la fréquentation du Sacrement de l'autel, je trouve deux excès à corriger : l'un, de communier trop aisément et trop souvent ; l'autre, de communier trop difficilement et trop rarement. Ainsi : 1^o usage de la communion trop fréquent quelquefois dans les uns ; 2^o usage de la communion trop rare dans les autres. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. USAGE DE LA COMMUNION TROP FRÉQUENT DANS LES UNS.

Je l'avoue, c'est là un sujet où je pourrai craindre de refroidir les âmes pieuses et de ralentir leur ardeur pour la sainte communion, si je ne prenais pour cela les précautions nécessaires. A Dieu ne plaise que j'autorise l'erreur de ces faux zélés d'autrefois, dont l'extrême sévérité ne tendait qu'à éloigner des sacrements, et en particulier, du sacrement de l'Eucharistie ! Ce n'est nullement là ce que je me propose, comme la suite vous en convaincra. Suivez-moi très-attentivement, tandis que je vais vous développer ma pensée ; car il est très-important que vous vous appliquiez à la bien comprendre, afin qu'elle ne devienne pour aucune d'entre vous un prétexte dangereux

et une occasion de scandale. J'entre donc en matière et je dis qu'à le considérer en lui-même, l'usage de la communion ne peut jamais être trop fréquent, « puisque, selon la doctrine expresse du saint Concile de Trente, il serait à souhaiter que tous les fidèles qui assistent au sacrifice de la Messe, fussent en état d'y participer chaque jour par la communion réelle et sacramentelle, afin de recevoir plus abondamment le fruit de ce divin et très-saint sacrifice ¹. » Mais : 1^o les dispositions que la communion demande et qu'on n'y apporte pas ; 2^o les fruits que la communion doit opérer et qu'elle ne produit pas, voilà par où l'on peut juger si quelques âmes n'en approchent pas trop aisément et trop souvent, et si elles n'ont pas là-dessus quelque reproche à se faire.

1. DISPOSITIONS QUE DEMANDE LA COMMUNION FRÉQUENTE,
ET QU'ON N'Y APPORTE PAS.

Je l'ai dit, et il est vrai, le caractère de l'erreur est de porter toutes choses à des excès, ou de relâchement, ou de sévérité. C'est ce que nous pouvons remarquer par rapport à la fréquente communion, à laquelle, par une rigueur sans mesure, on a cru, au dernier siècle, ne devoir admettre que des âmes élevées aux degrés les plus éminents de la perfection chrétienne. De là, les tristes et déplorables résultats dont on a été témoin à l'époque du Jansénisme ; de là, le découragement d'un grand nombre de fidèles qui, dans le désespoir d'atteindre, ou moins si tôt, à ce point de sainteté qu'on exigeait d'eux, se sont retirés du Sacrement de Jésus-Christ, et ont dit, comme les Israélites au sujet de la terre promise : *Le moyen de pouvoir arriver là* ² ? Des âmes très-régulières, du reste, des âmes adonnées à la pratique de toutes les bonnes œuvres, ont passé des années entières sans paraître une fois à la sainte table. Elles se

(1) *Conc. Trid. Sess. xxii. c. 6.*

(2) *Nequaquam ad hunc populum valebimus ascendere. Num. 13. 32.*

sont excommuniées elles-mêmes, intimidées par les discours qu'on leur faisait entendre, et par les vaines alarmes qu'on leur donnait. On les a entretenues dans ces terreurs chimériques, et cet éloignement de la communion qu'elles devaient craindre comme un mal très-pernicieux et comme un des plus grands désordres, on le leur a représenté comme une vertu. Car voilà de quoi on a eu des exemples, même dans des Communautés où l'erreur s'était glissée, et où de faux, perfides et aveugles directeurs, vrais loups sous la peau de brebis, avaient trouvé le moyen de s'introduire; voilà ce que l'Eglise n'a cessé de déplorer, et sur quoi les véritables Pasteurs, placés à la tête des diocèses, n'ont cessé de s'expliquer vis-à-vis des ouailles confiées à leurs soins et à leur sollicitude pastorale.

Ce n'est donc point là l'idée que je me forme des dispositions que requiert la communion fréquente. Je veux bien avoir là-dessus quelque égard à la fragilité humaine et lui remettre quelque chose; mais d'ailleurs je ne dois point oublier la dignité du Sacrement ni la révérence qui lui est due, et je ne puis approuver de fréquentes communions faites sans la préparation qui convient, c'est-à-dire faites précipitamment et à la hâte; faites sans recueillement et sans attention sur soi-même; faites dans une dissipation habituelle et volontaire, dans un mouvement d'affaires, de pieuses intrigues, oui, c'est le mot, où, dans une localité, sur le prétexte de la plus grande gloire de Dieu et de zèle pour le salut du prochain, l'on aime à s'ingérer, et dont on devrait se retirer; faites dans un état de tiédeur où l'on se néglige, où l'on se pardonne bien des fautes auxquelles on ne prend pas garde et qu'on traite de bagatelles, où l'on s'élargit la conscience sous ombre de se garantir de scrupules; faites par coutume, quelquefois même par une espèce d'ostentation, quelquefois par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci ou avec celle-là, quelquefois par une crainte servile et une fausse considération, quelquefois par entêtement ou par obstination. Quelle ma-

tière, si je reprenais article par article, et si j'étais ce fonds de morale dans toute son étendue !

Quoi qu'il en soit, la fréquente communion est bonne, pourvu qu'elle soit réglée. Or, la première règle est l'une des plus essentielles, c'est celle de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et qu'il boive de ce calice* ¹. Faites, avant toutes choses, un retour sur vous-mêmes ; sondez votre propre cœur ; voyez, sans vous flatter, quel en est l'état, quelles en sont les vues, les intentions, les affections ; considérez, selon le langage de la sainte Ecriture, *toutes vos voies* ² ; quelle est votre manière de penser, de converser, d'agir ; comment vous vous comportez envers Dieu, envers le prochain, à l'égard de vous-mêmes ; en un mot, comment vous remplissez tous vos devoirs comme chrétiennes et comme religieuses, et, sur cela, jugez de vos dispositions à la communion. Que dis-je ? n'en soyez pas juges vous-mêmes, parce que vous seriez toujours exposées, ou à vous condamner trop scrupuleusement par une crainte excessive, ou à décider trop légèrement en votre faveur par une aveugle présomption ; mais ayez recours à un directeur éclairé ; ne lui cachez rien de vos inclinations naturelles, des penchants de votre cœur, de votre fragilité dans la vertu, rien, en un mot, de vos misères spirituelles, ni rien même de ce qu'il peut y avoir de bien en vous ; prenez ses conseils, écoutez ses avis, soumettez-vous à ses décisions, et suivez-les avec la plus grande confiance et la plus entière docilité.

2. FRUITS QUE DOIT OPÉRER LA COMMUNION FRÉQUENTE, ET QU'ELLE
NE PRODUIT PAS.

Vous les connaîtrez par leurs œuvres ³, disait le Fils de Dieu parlant des faux prophètes, et selon la même règle,

(1) Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat. 1. Cor. 11. 28.

(2) Cogitavi omnes vias meas. Ps. 118. 59.

(3) A fructibus eorum cognoscetis eos. Matth. 7. 16

je dis que vous-mêmes vous connaîtrez si vous devez communier plus ou moins souvent, par le profit que vous tirez de la communion. Qu'un homme, usant chaque jour de viandes solides, demeure toujours également faible, qu'en conclut-on ? Ce n'est point aux aliments qu'on attribue le mal ; mais on juge que le corps n'est pas dans un état normal, et qu'il y a quelque principe vicieux qui arrête la vertu de la nourriture qu'il prend : de là, quoique bonne en elle-même, on la lui retranche ; on ne la lui donne qu'avec précaution, qu'avec réserve. Eh bien ! appliquons cette figure. L'aliment de votre âme le plus salulaire, c'est le Sacrement de Jésus-Christ ; une communion peut suffire pour vous sanctifier, et quels effets produisent en vous tant de communions ? quel changement, quel amendement, quel avancement ? Il est donc bien à craindre que ce ne soit pour quelques âmes une nourriture trop forte, et que l'abondance ne leur devienne plus dommageable que profitable.

Ce n'est point là une de ces morales vagues dont on ne voit que très-peu d'exemples ; plût au ciel qu'ils ne fussent pas si communs ! On communie souvent, que rapporte-t-on de l'autel ? Mêmes imperfections, mêmes défauts, mêmes habitudes, même système de vie. On communie souvent, mais en est-on plus rempli de Dieu, plus détaché des choses d'ici-bas, plus zélé pour sa perfection et moins négligent dans ses exercices de piété ? On communie souvent, mais en est-on plus circonspect dans ses démarches, plus discret dans ses paroles, plus charitables dans ses sentiments, moins délicat sur les plus légères offenses et plus facile à les pardonner ? On communie souvent, mais quelle violence apprend-on à se faire ? en quoi se renonce-t-on ? sur quoi se mortifie-t-on ? que corrige-t-on dans ses caprices, dans ses hauteurs, dans ses contradictions perpétuelles, dans ses vivacités et ses impatiences ? Je passe cent autres points que je pourrais marquer, et où l'on ne voit pas que la fréquente communion opère beaucoup, ni qu'elle fructifie autant qu'elle le devrait.

Les premiers chrétiens communiaient souvent, ils communiaient même tous les jours, mais, excités par la grâce du Sacrement qui les dégagait de tous les intérêts temporels, ils se dépouillaient de leurs biens, vendaient leurs héritages, en partageaient le prix avec leurs frères, ne voulaient rien posséder en propre et pratiquaient toute la pauvreté évangélique¹; ils communiaient souvent, mais, attirés à Dieu par la vertu du Sacrement qui les embrassait d'une ardeur toujours nouvelle, ils s'assemblaient dans le temple, redoublaient leurs prières, persévéraient dans l'oraison, s'exerçaient sans cesse dans toutes les pratiques du plus pur et du plus parfait christianisme²; ils communiaient souvent, mais, soutenus par ce pain céleste qui les fortifiaient, ils étaient à l'épreuve des plus violentes persécutions; de la table du Sauveur, ils allaient se présenter aux tyrans, affrontaient tous les tourments, répandaient leur sang et sacrifiaient généreusement leur vie pour Jésus-Christ³.

Mais où m'emporte mon zèle, et ne vais-je point trop loin? Arrêtons-nous là, et, pour ne point décourager les âmes par de si grands exemples, convenons : 1. Que la communion, après tout, quelque fréquente qu'elle soit, ne nous rend point impeccables, et que ce n'est pas toujours une raison de s'en abstenir, que de légères fautes qui échappent aux plus vigilants; 2. Que c'est même une conduite de Dieu assez ordinaire, de permettre que des âmes, d'ailleurs très-élevées et agréables à ses yeux, soient encore sujettes à quelques fragilités qui les humilient et les préservent ainsi d'un orgueil secret; 3. Que les progrès d'une âme sont quelquefois insensibles, de même qu'une jeune plante, cultivée par les mains d'un habile jardinier, croît d'un jour à un autre sans qu'on le remarque, et que ces progrès qui ne se font point apercevoir tout d'un coup, n'en sont pas moins véritables ni moins réels; 4. Enfin,

(1) Act. 2 — 44. 45.

(2) Act. 2 — 46. 47.

(3) Act. Mart.

que sur les fruits qui suivent la communion comme sur les dispositions qui la précèdent, ce n'est point tant nous-mêmes que nous devons croire, que le prêtre ou directeur qui nous gouverne, et que, lorsqu'il a parlé, nous devons nous en rapporter entièrement à lui. Principes solides et certains, principes avec lesquels on pourra se conduire prudemment dans une des pratiques de la religion qui exigent le plus de circonspection et de réflexion.

Mais avançons, et, après avoir dit : 1^o usage de la communion trop fréquent dans les uns, j'ajoute :

II. USAGE DE LA COMMUNION TROP RARE DANS LES AUTRES.

En effet, ou ce sont des pécheurs, j'entends des pécheurs pénitents, qui sont revenus sincèrement à Dieu, ou ce sont des justes. Or, ce qu'on dit de la fréquente confession, je le dis ici de la fréquente communion : elle est utile aux uns et aux autres, et, par conséquent, ni les uns ni les autres, c'est-à-dire pécheurs pénitents ou justes, ne doivent se tenir trop longtemps éloignés de la table sainte.

1. FRÉQUENTE COMMUNION UTILE AUX PÉCHEURS.

Je parle ici de ces âmes qui se sont reconnues, et sont retournées à Dieu, soit après l'avoir offensé mortellement dans le monde, soit même après avoir commis *l'iniquité dans la terre des Saints*¹, pour emprunter le langage du prophète Isaïe : ce qui est très-rare sans doute ; mais enfin, ce dont on a eu des exemples et ce qui peut encore arriver. Hélas ! n'y a-t-il pas eu des Anges prévaricateurs jusque dans le ciel ? Adam, créé dans la justice originelle et placé par Dieu lui-même dans le Paradis terrestre, ne s'est-il pas rendu coupable d'un grave péché de désobéissance envers son Créateur ? Judas, l'un des douze Apôtres, ne s'est-

(1) In terrâ sanctorum iniqua gessit. Is. 26. 10.

il pas perdu dans la compagnie de Jésus-Christ a côté de Jésus-Christ, sous les yeux de Jésus-Christ? N'a-t-on pas vu de pieux solitaires, de fervents anachorètes, après avoir mené dans le désert une vie plus, angélique qu'humaine, et après avoir blanchi dans les exercices de la plus rude pénitence, tels que veilles, jeûnes, cilice, discipline, macérations de tout genre, faire les chutes les plus déplorables, et nous laisser dans l'incertitude de leur salut? Il n'y a donc point de lieu si saint, de Communauté si régulière où l'on ne soit en danger de se damner, et où l'on ne doive *opérer son salut avec crainte et tremblement*¹, selon l'avertissement de l'apôtre saint Paul. Si donc, pour n'avoir pas suivi cet avis salutaire, il est arrivé à quelques âmes, soit dans une Communauté, soit dans une autre, d'être tombées, de quelque manière que ce soit, dans la disgrâce de Dieu, lorsqu'elles seront revenues à lui par un sincère retour, qu'est-ce qui les soutiendra dans le plan de vie nouvelle qu'elles se sont formé à la suite d'une bonne retraite, par exemple? qu'est-ce qui les prémunira contre de nouvelles rechutes, et les aidera à persévérer? C'est la communion, et la fréquente communion.

Oui, c'est à ces âmes, je le redis avec confiance, que la fréquente communion est utile. Ce sont des morts ressuscités, car elles étaient mortes selon Dieu, et la pénitence leur a rendu la vie; mais, quoique vivantes, elles se ressentent encore des blessures mortelles qu'elles ont reçues; elles ne sont pas tellement guéries, qu'il ne leur en reste une faiblesse extrême. Cependant, toutes faibles qu'elles sont, elles ont, pour ne pas retomber, bien des ennemis à combattre et beaucoup d'efforts à faire; outre qu'elles ont des passions qui les dominent, des habitudes qui les tyrannisent, une malheureuse concupiscence qui les attire au mal, combien n'ont-elles pas de tentations à repousser de la part du démon, cet esprit de ténèbres qui les sollicite au péché,

¹ Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Philp.* 2 12.

qui leur dresse des embûches, et qui *tourne sans cesse autour d'elles*, selon le langage du prince des Apôtres, *comme un lion rugissant, cherchant à les dévorer*¹ ! Ah ! Seigneur, au milieu de tant de périls, que feront-elles ? où iront-elles ? que deviendront toutes leurs résolutions, et, sans un secours puissant et présent, que peut-on se promettre de leur persévérance ? Or, ce secours, c'est vous-même, ô mon Dieu ! c'est votre Sacrement. Ainsi l'Eglise nous le déclare-t-elle formellement dans le Concile de Trente : « Car ce Sacrement de salut, dit ce saint Concile, est comme un antidote excellent que Jésus-Christ veut que nous prenions pour être tout à la fois et purifiés des fautes journalières, et préservés des fautes graves². »

C'est donc pour une âme pénitente un préservatif contre les rechutes. La grâce attachée au Sacrement est pour elle une grâce de combat, « et l'effet propre de cette grâce, disent saint Cyrille de Jérusalem et saint Thomas, est de dessécher en nous la racine du péché. » — « Elle réprime, dit saint Chrysostôme, les aiguillons de la chair, elle amortit le feu de la concupiscence, elle éteint les traits enflammés de l'ange de Satan, elle le met en fuite lui-même, et, selon ce saint Docteur, elle nous rend terribles à toutes les puissances de l'enfer sans cesse acharnées à notre perte, et invulnérables à leurs coups. »

2. FRÉQUENTE COMMUNION UTILE AUX JUSTES.

D'abord, pour se soutenir et ne pas reculer. Malheureuse condition de l'homme, que le poids de la nature corrompue assujettit à tant de vicissitudes ! L'âme aujourd'hui la plus fervente sentira demain son feu se ralentir ; après avoir formé, le matin, les plus belles résolutions et s'être déterminée à tout, elle sera, le soir, chancelante, indécise, irrég-

(1) Quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret. 1. Petr. 5. 8.

(2) Conc. Trid. Sess. XII. c. 2.

solue ; les moindres obstacles l'étonneront, et peu à peu elle commencera à déchoir, si elle n'a quelque ressource pour se réveiller de son assoupissement et rallumer sa première ardeur. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul exhortait tant les premiers fidèles *au renouvellement de l'esprit* ¹, qui est un renouvellement de zèle dans le service de Dieu et pour le service de Dieu. Ce grand Apôtre savait que, sans cela, il n'y a point de piété si bien affermie en apparence et si constante, qui ne s'altère, qui ne se démente, et ne dégénère enfin en un relâchement où l'on se laisse entraîner plus vite qu'on ne s'en relève. Or, ce qui doit le plus contribuer à ce renouvellement intérieur, c'est sans contredit la fréquente communion. Pour peu qu'on ait quelque fonds de crainte et d'amour de Dieu, il est difficile, quand on approche régulièrement de la table de Jésus-Christ, il n'est pas même moralement possible, qu'au pied de l'autel, où tout inspire le recueillement et la dévotion, on ne soit éclairé de certaines lumières, touché de certains sentiments qui remuent une âme, qui la rappellent à elle-même, qui lui font voir les pertes qu'elle peut avoir subies ou qu'elle est en danger d'encourir ; qui lui découvrent les pièges où elle pourrait s'engager et dont elle doit se préserver ; qui lui reprochent divers manquements, quoique légers, et diverses infidélités capables de la conduire, par degrés, à un attiédissement entier et de la dérouter ; qui lui suggèrent les mesures qu'il faut prendre pour prévenir une telle décadence et pour ne point s'écarter de son chemin ; qui la piquent, qui l'encouragent, qui redoublent son activité et sa vigilance, et la portent à servir Dieu avec une nouvelle ardeur.

Voilà sans doute de grands avantages. Peut-être qu'une communion n'opère pas tout cela ; mais celle qui la suit, achève l'ouvrage que l'autre a commencé ; ces communions successives s'aident mutuellement, et contribuent de la

(1) Renovamini autem spiritu mentis vestræ. *Ephes. 4. 25.*

sorte à entretenir la santé de l'âme, de même que de bons aliments, pris à des temps réglés, entretiennent la santé du corps. Parce que ces troupes qui marchaient à la suite de Jésus-Christ, n'avaient pas eu soin de pourvoir à leur nourriture, et que tout ce peuple avait passé trois jours sans manger, le Sauveur du monde craignit ou parut craindre que, dans l'affaiblissement où ils se trouvaient, ils ne vinsent tout à fait à tomber et qu'ils ne restassent en chemin¹. Dès que les Juifs se dégoûtèrent de la manne que Dieu leur envoyait du ciel, l'Ecriture nous dit qu'ils allèrent jusqu'aux portes de la mort². Et quand on néglige la communion, qu'elle est trop rare et qu'on est trop longtemps privé de la vertu du Sacrement, bientôt le goût des choses de Dieu s'émousse, on se ralentit à l'égard de tous les autres exercices et insensiblement l'esprit de piété s'éteint. Aussi, est-ce par-là qu'on a vu bien des personnes se relâcher. La fréquentation des sacrements les gênait ; c'était un frein qui les captivait et les retenait ; elles ont peu à peu secoué le joug, et, s'émancipant sur ce point, elles se sont émancipées sur tout le reste.

Mais je dis plus, et j'ajoute que la fréquente communion est utile aux justes non-seulement pour se soutenir et ne pas reculer, mais encore pour faire plus de progrès et s'avancer dans la perfection. En effet, selon la maxime de tous les Pères, de tous les Docteurs et de tous les Maîtres de la vie spirituelle, le juste ne doit jamais s'arrêter dans les voies de Dieu, ni dire : « C'est assez. » La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser ; c'est une vaste carrière, une lice d'une grande étendue, où il y a toujours à courir pour remporter le prix ; et voilà pourquoi l'apôtre saint Paul, ce Docteur des nations, ce Maître des gentils, après les avoir convertis à la foi, leur recommandait si expressément, tantôt *de rechercher les dons les plus subli-*

(1) Marc. 8. — 2. 5.

(2) Ps. 106. 18.

mes, tantôt de prendre une voie plus excellente encore¹ que celle où ils avaient marché, tantôt de croître incessamment et de toutes manières en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes parfaits, et à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle le Fils de Dieu doit être formé en nous². Or, comment l'âme juste peut-elle mieux croître en Jésus-Christ, que par une union aussi étroite avec ce divin Sauveur que l'est la participation de son corps et de son sang? Union en vertu de laquelle, selon l'oracle de Jésus-Christ même, nous demeurons en lui, et il demeure en nous³; « et, puisqu'il demeure, qu'il vit en nous, conclut saint Jérôme, il s'ensuit que la sagesse, que la force, que la charité, que la piété, que toutes les vertus, en un mot, vivent en nous avec lui et par lui, qu'elles y agissent, et que, par les actes réitérés que nous en produisons, elles nous perfectionnent de plus en plus et nous sanctifient. »

J'ai dit : *Union en vertu de laquelle nous demeurons en lui, et il demeure en nous.*

Avant de terminer cette Conférence, qu'il me soit donné, pour exciter de plus en plus en vous le désir de participer fréquemment à ce sacré banquet, d'ajouter quelques mots sur cette union divine, que la foi nous enseigne s'opérer entre l'Homme-Dieu et une simple créature qui le reçoit dans la sainte communion, et qui, en le recevant et s'incorporant le corps et le sang de cet homme qui est Dieu, entre véritablement dans cette union étonnante et ineffable. Oui, j'ose dire *véritablement* : vous allez juger vous-mêmes

(1) *Æmulamini autem charismata meliora, et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. 1. Cor. 12. 31.*

(2) *Hoc igitur dico et testificor in Domino..., ut crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus... in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi. Ephes. 4. — 15. 15. 17.*

(3) *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. Joan. 6. 57.*

si j'ai été téméraire; ce que je viens d'exprimer, vous allez l'entendre de la bouche du Sauveur lui-même.

En effet, représentez-vous le moment où Jésus-Christ vient de communier de ses divines mains tous ses Apôtres, leur adressant des instructions toutes célestes, et les terminant par cette prière qu'il adresse à son Père : *O mon Père! je vous ai glorifié sur la terre¹; j'ai consommé l'œuvre pour laquelle vous m'avez envoyé². Il n'avait pas encore offert son sang sur le Calvaire, il n'avait pas encore subi la mort par la main de ses bourreaux; et cependant, parce qu'il a institué la divine Eucharistie pour se donner aux hommes en nourriture, il dit : « Je me suis immolé, sacrifié moi-même, afin que, faisant participer mes disciples à la divine Victime, je les sanctifie à leur tour³. O mon Père! j'ai fait plus encore, j'ai voulu qu'ils fussent un; (et de quelle unité?) comme vous, mon Père, vous êtes un avec moi et que je suis un avec vous, qu'ainsi ils soient un avec vous et moi⁴. Cette gloire que vous m'avez donnée (c'est l'humanité qui parle), cette gloire ineffable que vous m'avez donnée d'être avec la divinité, je viens de la leur communiquer⁵. Oui, ô mon Père! je suis maintenant en eux, j'y suis entré tout entier, et vous, vous êtes en moi, afin que (j'éprouve un véritable frissonnement en prononçant ces paroles,) afin qu'ils soient consommés dans l'unité divine⁶. O mon Père! je n'ai plus qu'un désir, c'est que ceux que vous m'avez donnés soient transportés dans le lieu que je dois habiter moi-même, afin qu'ils voient ma gloire que vous m'avez donnée avant*

(1) Pater, ego te clarificavi super terram. *Joan. 17. 4.*

(2) Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. *Joan. 17. 4.*

(3) Et pro eis ego sanctifico meipsum. *Joan. 17. 19.*

(4) Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. *Joan. 17. 21.*

(5) Et ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis, ut sint unum, sicut et nos unum sumus. *Joan. 17. 22.*

(6) Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. *Joan. 17. 23.*

tous les siècles, et que le monde sache que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé moi-même¹. » Ainsi, être uni à Dieu sur la terre substantiellement, afin d'aller nous perdre éternellement dans son sein après la mort, voilà l'effet, le fruit de ce divin Sacrement : quel puissant motif donc pour le recevoir et le recevoir fréquemment !

Et n'est-ce pas pour opérer cet effet merveilleux, pour produire ce céleste fruit, qu'il ne désire rien tant que de se communiquer à nous par la sainte communion ? C'est en effet, ce qu'il témoigne d'une manière bien frappante dans la dernière cène qu'il célèbre avec ses Apôtres : *J'ai désiré d'un grand désir*, leur dit-il, *de manger cette pâque avec vous avant de souffrir*. Il ne sera satisfait que quand il arrivera à ce moment fortuné. Une sainte impatience l'entraîne ; rien ne peut le distraire d'un projet si cher à son cœur, ni les opprobres qui l'attendent, ni les souffrances qu'on lui prépare, ni l'arrivée de ses ennemis qu'il voit prêts à fondre sur lui. La mort même lui sera douce, pourvu qu'il puisse auparavant donner aux hommes ce gage de son amour, et leur fournir de la sorte le moyen de s'unir plus étroitement et plus intimement à lui dans son adorable Sacrement. Tout est préparé pour le divin repas. Il prend du pain, il le bénit, le rompt et le distribue à ses disciples en disant : *Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon corps qui sera livré pour vous : toutes les fois que vous le ferez, faites-le en mémoire de moi*. Il prend de même le calice, il le bénit, et le leur donne en disant : *Prenez et buvez-en tous, car c'est le calice de mon sang, du sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous*. Quelle étonnante simplicité dans une action si grande ! Quel oubli de sa majesté et de sa gloire ! N'en soyons pas surpris, c'est ici le banquet des confidants et des amis ;

(1) Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi : quia dilexisti me antè constitutionem mundi. *Joan. 17. 24.*

la magnificence et l'éclat y sont y étrangers ; trop d'appareil alarmerait leur timidité ou repousserait leur faiblesse. Il n'offre à nos regards que des apparences communes, afin que nous osions nous présenter à sa table avec plus d'assurance, nous y asseoir avec plus de confiance, et son amour ne semble ici tromper nos sens, que pour tromper, en quelque sorte, notre cœur, et, en l'attirant plus sûrement et plus fréquemment à lui, consommer de plus en plus cette union admirable et toute divine dont je viens de vous parler.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque la fréquente communion est si utile non-seulement aux pécheurs, mais encore aux justes, je ne puis mieux finir cette Conférence qu'en adressant à ce qu'il y a d'âmes justes et fidèles dans cette Communauté, c'est-à-dire à vous toutes, les paroles de l'Ange au prophète Elie : *Levez-vous et mangez*. Le prophète obéit, et, après qu'il eut mangé un pain cuit sous la cendre qu'il trouva près de sa tête, accablé de sommeil, il s'endormit de nouveau. L'Ange revint une seconde fois, le toucha et lui dit : *Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire*. Le prophète se leva et acheva son repas ; après quoi, il se remit en marche, et plein d'une vigueur qui n'avait rien de naturel, il s'avança vers le lieu que le Seigneur avait marqué pour sa retraite. Il suffit à ce prophète pour le temps de son voyage, et, à l'aide de ce pain, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne d'Horeb. On vous dit la même chose, ma chère Sœur, âme faible et languissante, levez-vous, prenez, mangez le corps de Jésus-Christ, dont le pain du prophète Elie était, comme le disent les Pères de l'Eglise, une figure sensible. Alors vous vous sentirez fortifiée, vous marcherez plus résolument dans les voies de la vertu, et vous finirez par vous élever à la plus haute perfection,

laquelle est représentée par cette montagne dont le nom signifie : *Vision de Dieu*. Il est vrai que ce prophète, ainsi que je vous l'ai dit, après avoir mangé une première fois de ce pain, retomba dans son assoupissement ; mais l'Ange lui ordonna d'en manger de nouveau, pour vous apprendre que si une communion ne réchauffe pas entièrement votre cœur, vous devez la réitérer jusqu'à ce que vous ayez rallumé votre première ferveur. Levez-vous donc, encore une fois, et mangez ; car vous avez bien du chemin à faire avant de parvenir à la perfection à laquelle Dieu veut vous conduire ; et pour ne pas vous abuser dans une matière si importante, suivez en tout les conseils de votre directeur, ce fidèle économe de l'Evangile, *que le Maître a établi sur ses serviteurs, afin de leur distribuer à tous, dans le temps, la nourriture dont ils ont besoin.*

Ainsi soit-il.

MARDI, OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST OUTRAGÉ DANS L'EUCARISTIE.

SUR LES OUTRAGES FAITS A JÉSUS-CHRIST AU SACREMENT DE L'AUTEL.

1. *Outrages éclatants et pleins de violence de la part des hérétiques.*

2. *Outrages moins violents, mais plus sensibles, de la part des catholiques.*

Saturabitur opprobriis.

Il sera rassasié d'opprobres. Thren. 3. 30.

Etait-ce donc là, mes Sœurs, le partage du Messie, de cet Envoyé de Dieu, le Désiré des nations, le Sauveur promis au monde? Etait-ce donc à cela qu'était destiné le Fils unique de Dieu, égal à son Père et Dieu lui-même? N'était-ce donc pas assez qu'en se revêtant de notre humanité, il se fût revêtu de toutes nos misères, et fallait-il encore qu'il fût exposé à tant d'opprobres de la part de ces mêmes hommes pour qui il avait quitté le séjour de sa gloire, et était descendu sur la terre? Nous n'en pouvons douter, puisque le prophète Jérémie l'avait ainsi prédit, et que Jésus-Christ même l'annonça à ses Apôtres en des termes si précis, lorsque, sur le point d'entrer à Jérusalem, il leur dit : *Voici que nous allons à Jérusalem, et là tout ce qui est écrit du Fils de l'homme par les Prophètes, s'accomplira; car il sera livré aux Gentils, moqué, flagellé, couvert de toutes sortes d'ignominies. J'ose dire néanmoins que la prédiction ne fut pas alors tellement*

accomplie, qu'elle ne se soit vérifiée de nouveau dans la suite des temps. Il est resté avec nous et au milieu de nous ce divin Médiateur ; en nous privant de sa présence visible, il ne s'est point séparé de nous, et nous avons toujours le bonheur de le posséder dans son adorable Sacrement. Mais qui jamais pourrait se le persuader, si nous n'en étions convaincus par la triste et malheureuse évidence des faits ? C'est là, c'est à l'égard de cet auguste mystère qu'ont été renouvelés tous les opprobres de la Passion de Jésus-Christ, et n'est-ce pas là même qu'ils se renouvellent encore tous les jours ? Que d'excès ! que d'attentats ! que d'irrévérances ! que d'outrages ! quel délaissement ! quelle ingratitude ! A qui viens-je adresser cette plainte, et à qui dois-je reprocher de pareilles abominations devant vous, ô épouses de ce Dieu outragé, vous qui ne vous sentez coupables d'aucun de ces attentats ? Est-ce à ces déserteurs de la foi, que l'hérésie a suscités contre le Sacrement de nos autels ? Est-ce à ces prétendus fidèles, qui, dans la pratique et par la plus monstrueuse contradiction, démentent leur foi, déshonorent le Sacrement qu'ils font profession d'adorer ? C'est aux uns et aux autres : ennemis de l'Eglise, enfants de l'Eglise ; hérétiques, catholiques, tous ont outragé le Seigneur dans ses tabernacles. Ainsi : 1^o outrages éclatants et pleins de violence de la part des uns, ennemis déclarés de l'Eglise ; 2^o outrages, quoique moins violents, mais plus sensibles encore et plus injurieux de la part des autres, indignes enfants de l'Eglise. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. OUTRAGES ÉCLATANTS ET PLEINS DE VIOLENCE DE LA PART DES HÉRÉTIQUES.

Nous prêchons Jésus-Christ, écrivait l'apôtre saint Paul aux chrétiens de Corinthe : cet Oint du Seigneur, ce Christ est la force même de Dieu et la sagesse de Dieu pour les vrais fidèles qui ont cru et qui croient en lui ; mais

*pour les Juifs, il a été un sujet de scandale, et il a paru une folie aux Gentils*¹. Paroles que j'applique en particulier au grand mystère du corps et du sang de Jésus-Christ présents au saint autel sous les espèces sacramentelles. Les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont toujours démontré, dans leurs écrits, l'incontestable vérité de cet ineffable mystère; les prédicateurs de l'Evangile, depuis les Apôtres, l'ont sans cesse enseignée; la tradition universelle et constante de l'Eglise l'a confirmée, et les âmes dociles à la foi n'ont jamais manqué de reconnaître dans ce Sacrement leur Sauveur et leur Dieu. Mais qu'en ont pensé des hommes incrédules et présomptueux, que le démon de l'hérésie ou de l'impiété a infectés de son souffle empoisonné? qu'en ont-ils dit? comment surtout en ont parlé les Luther, les Calvin, les Wiclefs, les Zuingle, les Œcolampade, les Mélanchthon, et tant d'autres suppôts de l'enfer et ministres du mensonge? Le Sacrement le plus redoutable et devant lequel les puissances mêmes du ciel tremblent et s'humilient, a été pour eux un objet de dérision et de sarcasme, il leur a paru une folie; *ils ont*, pour m'exprimer avec le Prophète royal, *ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, et de leurs bouches empestées ils ont lancé le plus subtil venin de l'aspic*². Oserais-je ici rapporter leurs blasphèmes? Leurs livres en sont remplis; car, pour contenter l'aigreur dont ils étaient animés, il ne leur suffisait pas de parler, il fallait encore que la plume, teinte dans le fiel le plus amer, prêtât à la langue son ministère; il fallait que la main traçât sur le papier tout ce que le cœur avait conçu de plus outrageant et de plus insultant.

De là, tant d'outrages qu'ils ont répandus par toute la terre, et qu'ils ont laissés à la postérité, pour être des

(1) Nos autem prædicamus Christum crucifixum : Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam. 1. Cor. 1. 25.

(2) Acuerunt linguas suas sicut serpentis; venenum aspidum sub labiis eorum. Ps. 159. 4.

monuments durables et publics contre les hommages que nous rendons à Jésus-Christ dans son sanctuaire. C'est là, oui, c'est dans ces ouvrages écrits avec toute la malignité et toute l'impiété que leur inspirait l'esprit d'erreur, c'est là, dis-je, qu'ils se sont spécialement élevés contre le plus salubre et le plus grand sacrifice, qui est le sacrifice de la Messe. Ont-ils rien omis pour le décrier, pour l'avilir, pour l'abolir, pour l'anéantir? Et quels termes y ont-ils employés? sous quelles idées l'ont-ils représenté? Ah! ne descendons pas dans un détail d'expressions qui ne peuvent convenir à la dignité de la chaire, et qui ne serviraient qu'à blesser les oreilles pieuses et à révolter les esprits.

Cependant, l'Eglise a-t-elle abandonné son divin Epoux traité de la sorte et livré à de telles insultes? dépositaire du plus riche trésor, l'a-t-elle laissé enlever, sans se mettre en devoir de le défendre? Elle s'est opposée comme un mur d'airain à des rebelles et à des audacieux que nulle considération, nul égard ne retenait; elle les a frappés de ses anathèmes dans le Concile œcuménique de Trente; mais, déterminés à tout événement, ils ont également méprisé et l'Eglise et ses anathèmes; elle les a retranchés de sa communion, et sans attendre qu'elle les séparât d'elle, ils s'en sont séparés eux-mêmes; si bien que, par un renversement étrange, renversement le plus injurieux au Fils de Dieu et le plus contraire à ses desseins, le Sacrement qu'il avait institué pour être le lien sacré d'une paix, d'une charité, d'une union mutuelle et perpétuelle entre les fidèles, est devenu l'occasion des plus scandaleuses divisions et des guerres les plus sanglantes. Hélas! où me conduit mon sujet? Que d'effrayantes peintures n'aurais-je pas à vous faire, si le temps me le permettait! Vous verriez familles contre familles, villes contre villes, provinces contre provinces, le feu de la sédition allumé de toutes parts, les royaumes, les empires sur le penchant de leur ruine; vous verriez, à diverses époques, les temples du Dieu vivant brûlés, souillés, profanés, changés en des

places d'armes, ou habités par de vils animaux et leur tenant lieu de retraite; vous verriez des troupes de satellites attaquer Jésus-Christ dans sa sainte maison et porter sur lui leurs mains parricides.

Quand les soldats, envoyés par les princes des prêtres et les anciens du peuple, vinrent investir Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers et se saisir de sa personne : *Vous venez à moi*, leur dit-il, *comme à un malfaiteur, armés d'épées et de bâtons, pour me prendre, et cependant j'étais tous les jours au milieu de vous enseignant dans le temple*¹. Ah! Seigneur, qui se le fût alors imaginé, que, dans le cours des siècles, il y aurait encore des hommes à qui vous pourriez faire le même reproche? Qui l'eût alors pensé, que, dans l'avenir, il y aurait d'autres temps, des temps malheureux où vos autels seraient renversés, où vos tabernacles seraient brisés et enfoncés, où votre corps adorable serait tiré des vases sacrés qui le renferment, livré aux flammes, foulé aux pieds, jeté sur le fumier, enfoncé dans les cloaques les plus infects, donné... le dirai-je? ma langue se refuse à raconter de pareilles horreurs et de si abominables sacrilèges... Anges saints! oui, donné en pâture aux animaux les plus vils et les plus immondes? Qui l'eût alors cru qu'il y aurait un jour des temps où le sang de vos prêtres, en haine du Sacrement dont ils étaient les ministres, coulerait devant vos yeux; où ils seraient poursuivis, tourmentés, égorgés, immolés comme autant de victimes? Or, on les a vus ces temps, pendant toutes ces guerres de religion qui ont été suscitées dans beaucoup de contrées de l'Europe par les Huguenots, et qui ont ensanglanté principalement le sol de la France durant le cours du XVI^e siècle; toute l'Eglise en a gémi; tout le peuple fidèle en a été dans le trouble et la consternation; les partis se sont formés; les schismes ont rompu

(1) Tanquàm ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me : quotidiè apud vos sedebam docens in templo. *Matth.* 26. 55.

l'unité; la robe du Sauveur qu'épargnèrent les soldats mêmes en le crucifiant ¹, cette robe a été déchirée; le troupeau s'est dispersé, et quelle espérance y a-t-il, même aujourd'hui encore dans plusieurs localités, de le rassembler sous le même pasteur et la même table?

Mais, me direz-vous peut-être ici, ma chère Sœur, qu'est-il nécessaire de vous rappeler ce souvenir si odieux, et de le retracer par des images plus propres à scandaliser qu'à édifier?

Il est vrai, ce sont des horreurs que j'aurais dû, ce semble, tenir cachées sous le voile et dérober à votre connaissance. Cependant, il n'est pas inutile de vous en retracer le souvenir, non point précisément pour exciter dans vos cœurs une juste indignation; non point pour déplorer seulement avec vous des profanations qui méritent toutes nos larmes, mais afin de vous faire comprendre toute la charité d'un Dieu d'amour, laquelle n'a pu être éteinte par une vue anticipée qu'il eut de tant de désordres, en se donnant à nous dans l'institution du Sacrement de son corps; mais afin de vous faire admirer son invincible patience à les souffrir et à les dissimuler, pour ainsi dire, sans en tirer une vengeance aussi prompte qu'il le pouvait, et que sa justice le demandait; mais afin de vous faire prendre la généreuse résolution du Prophète royal, lorsque, voyant le Dieu d'Israël offensé par un peuple rebelle, il s'écria dans un saint transport de zèle : *Ah! Seigneur, puis-je être témoin des injures que vous recevez, et ne pas les ressentir jusqu'au fond de l'âme? Dans la peine qui me dévore et me consume, à la vue de votre sanctuaire ainsi profané, elles me deviennent personnelles, et elles retombent sur moi* ².

Ensuite, c'est afin de vous faire voir la grande différence

(1) Non scindamus eam, sed sortiamur de illà ejus sit. *Joan. 17. 24.*

(2) Quoniam zelus domus tuæ comedit me, et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me. *Ps. 68. 10.*

qu'il y a entre l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur et de mensonge. L'Evangile de Jésus-Christ est un Evangile de paix ; il nous forme à l'obéissance, et non point aux révoltes contre l'autorité établie de Dieu ; il nous apprend à souffrir la mort, et non point à la donner. Les Apôtres ne l'ont point prêché à la tête des armées ; ils ne l'ont point annoncé, le fer et le feu à la main ; ils ne l'ont point établi en violant toutes les lois de l'équité, de la charité, même de l'humanité. Le glaive dont ils ont usé, était un glaive tout spirituel ; c'était le glaive de la divine parole, et non point ce glaive matériel et exterminateur qui tue et qui ravage ce glaive toujours ensanglanté dont se servaient les chefs du parti calviniste , et entre autres, par exemple, le baron des Adrets, gouverneur de la province de Lyon, ce monstre de cruauté et d'impiété, resté en horreur et en exécration dans tous les esprits depuis près de trois cents ans qu'il a vécu, et qui fut à l'égard des catholiques de son temps ce que Néron avait été à l'égard des premiers chrétiens. Et puisque j'ai nommé cet infâme et cruel huguenot, n'était-ce pas armé de ce glaive, que, nouvel Héliodore, il entrait avec violence dans les temples du Seigneur et y pillait les trésors du sanctuaire ; que, nouvel Antiochus , il mettait le trouble et la confusion dans la maison de Dieu, qu'il y répandait l'épouvante et la consternation ; que, nouveau Balthasar, il faisait servir à la débauche et aux plus ignobles usages les vases sacrés, destinés au sacrifice redoutable de nos autels, commettant mille impiétés, mille sacrilèges, mille horreurs, dans toutes les églises du Dauphiné et du Lyonnais, ne s'attaquant pas seulement au Dieu de toute sainteté qui y habitait, mais faisant aussi retomber sa fureur sur les ossements sacrés de ses serviteurs, brûlant les reliques des Saints, et jetant au vent leurs cendres vénérées ? En considérant l'esprit de passion et de rébellion auquel ces hérétiques se laissèrent emporter, et ne reconnaissant point dans ces caractères l'esprit de Dieu, il vous sera facile de conclure

qu'ils ne marchaient pas dans les voies du Seigneur ; que l'esprit de ténèbres les aveuglait et les égarait ; qu'il leur avait fasciné les yeux, et qu'une ignorance criminelle, puisqu'elle était volontaire, les empêchait de connaître le Dieu qu'ils outrageaient, et la dignité du Sacrement qu'ils rejetaient.

Enfin, si je vous en parle, c'est surtout pour vous engager à témoigner de plus en plus votre reconnaissance à Dieu, à lui rendre mille actions de grâces, à le bénir mille et mille fois de vous avoir fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et de vous avoir découvert, sans aucun mérite de votre part, mais par un bienfait tout gratuit, ce mystère adorable de la divine Eucharistie qui leur fut caché, et qui l'est encore aujourd'hui à tant d'autres, dont les plus puissants motifs n'ont pu vaincre jusqu'à présent l'obstination. Ah ! combien cette considération est de nature à vous porter plus que jamais à dédommager, par la ferveur de vos oraisons et l'encens de vos adorations, cette sainte Eglise de Jésus-Christ de toutes les douleurs qu'ils lui ont fait ressentir, et Jésus-Christ lui-même des honneurs qu'ils lui ont refusés ! Et, comme le Fils de Dieu disait que *des étrangers viendraient de l'Orient et de l'Occident, et que, par préférence aux enfants du royaume, ils seraient assis dans le banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob*¹, qui sait si quelques-uns d'entre eux, touchés et convertis par vos bonnes prières, ne s'efforceront pas, parmi les vrais adorateurs de la divine Eucharistie et à la table sainte où elle se distribue, d'être au nombre des plus zélés et des plus fervents.

Ainsi, en premier lieu, outrages éclatants et pleins de violence de la part des hérétiques, ennemis déclarés de l'Eglise, vous l'avez vu ; j'ajoute et je dis encore :

(1) Dico autem vobis, quòd multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac et Jacob in regno cœlorum. *Matth. 8. 11.*

II. OUTRAGES, QUOIQUE MOINS VIOLENTS, PLUS SENSIBLES TOUTEFOIS, DE LA PART DES CATHOLIQUES.

C'est une plainte bien commune et que vous avez cent fois entendue, que celle du saint roi David, lorsque, ses propres amis l'ayant délaissé et s'étant même tournés contre lui, il s'adressait à l'un d'eux et lui faisait ce reproche : *Si c'était un ennemi qui m'eût attaqué et qui m'eût chargé de malédictions, la chose me paraîtrait moins surprenante, et j'en serais moins touché ; mais vous, uni avec moi et d'esprit et de cœur ; vous, le confident de mon âme et pour qui je n'avais rien de secret ; vous, avec qui je vivais, je mangeais, je m'entretenais, que vous m'ayez oublié et méconnu, que vous m'ayez délaissé et même dédaigné, voilà ce qui n'est pas supportable ; voilà pour moi le trait le plus vif et ce qui doit me blesser plus sensiblement*¹. Reproche que les Interprètes des saintes Ecritures appliquent à Jésus-Christ, par rapport à ce perfide disciple qui le trahit et le vendit aux Juifs, après avoir fait avec lui la cène, et reproche que j'applique également à ce divin Sauveur, par rapport aux catholiques, indignes enfants de l'Eglise, par qui il est délaissé et dédaigné dans le Sacrement de nos autels.

1. IL Y EST DÉLAISSÉ.

Quand on pense que Dieu daigne se fixer parmi les hommes, n'est-il pas naturel de se figurer que le genre humain, abimé devant sa toute-puissance, sa grandeur, sa majesté et ses infinies perfections, va se prosterner continuellement devant lui ; que ses temples ne cesseront d'être remplis d'une foule d'adorateurs, et ses autels, environnés

(1) Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... tu verò homo unanimes, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos. Ps. 54. — 13. 14.

de l'amour et de l'hommage de ses créatures? Cependant, vous savez si ce tableau n'est pas bien loin de la réalité.

En effet, j'entre dans nos églises, et ce n'est habituellement qu'une entière solitude, qu'un véritable désert; *les voies qui conduisent vers Sion*, suivant l'expression du prophète Jérémie, *pleurent d'amertume*; *ses portes*, presque toujours fermées, *en indiquent la désolation*, et *ses prêtres en gémissent*¹. Il semble que les hommes prennent à tâche d'opposer à la perpétuité de la présence de Jésus-Christ dans son Sacrement, la continuité de leur éloignement et de leur indifférence; parmi tous les moments qu'ils savent accorder au monde, à peine en est-il un seul qu'ils pensent à consacrer à cet aimable Sauveur. Oui, pendant des jours, des semaines, des mois entiers, ils dédaigneront de s'arrêter, quelques instants, au pied des saints autels, lors même qu'ils rencontreront sur leurs pas les asiles sacrés de son amour. Eh! plutôt à Dieu qu'un grand nombre d'entre eux n'étendissent pas, durant un espace de temps plus considérable encore, l'oubli et le délaissement! Entretiens profanes, ou du moins inutiles, visites fréquentes, cour assidue qu'ils se font réciproquement, marques de respect et d'amitié qu'ils se donnent mutuellement, voilà ce qui les occupe dans leurs moments de loisir; voilà à quoi ils passent souvent une grande partie de la journée, et Jésus-Christ, résidant au milieu de nous dans son Sacrement, est le seul qu'ils oublient. Renfermé dans l'obscurité d'un tabernacle, où il est retenu comme un pauvre prisonnier par les chaînes de son amour, cet Homme-Dieu délaissé, solitaire, y gémit sans adorateurs; y voit ses autels abandonnés, ses temples désertés; y attend inutilement quelque infortuné à consoler, quelque pécheur à convertir, quelque juste à fortifier, de sorte qu'il pourrait faire encore aujourd'hui à la plupart des chrétiens le même

(1) *Viaë Sion lugent, eo quòd non sint qui veniant ad solemnitatem; omnes portæ ejus destructæ; sacerdotes ejus gementes. Thren. 1. 4.*

reproche qu'il adressait autrefois aux Israélites : *C'est moi, oui, moi-même qui les nourrissais ; je les portais dans mes bras, et ils ne connaissaient pas Celui qui s'occupait de tous leurs besoins d'une manière si tendre et si touchante*¹.

En dis-je trop, et n'est-ce pas là ce dont vous-mêmes avez été les témoins dans le monde, avant d'entrer en religion, et dont vous avez sans doute gémi ? N'est-il pas vrai que si la solennité de nos grandes fêtes ne venait rappeler par intervalles, dans le cours de l'année, à une multitude de chrétiens, que Jésus-Christ se trouve au milieu d'eux, ils n'y penseraient jamais ? N'est-il pas vrai aussi que l'abandon et la solitude ne sont que pour cet Homme-Dieu dans son sanctuaire, tandis que la foule se trouve partout ? Oui, la foule dans les places publiques ; la foule dans les assemblées mondaines ; la foule dans les spectacles et les divertissements profanes ; la foule dans les cercles d'amusements et de jeux ; la foule dans tous les lieux, excepté dans nos églises. Hélas ! oui, Seigneur, il n'est que trop vrai. Les grands, les princes et les rois de la terre ont une cour brillante et nombreuse ; une foule de courtisans et d'officiers viennent assidûment leur rendre les hommages les plus respectueux, se montrent très-attentifs au moindre signe de leur volonté, s'empressent d'aller au-devant de tous leurs désirs, et vous, qui êtes *le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs*², vous serez oublié, abandonné, délaissé ! A peine, de temps à autre, un petit nombre d'adulateurs zélés, quelques disciples viendront vous visiter dans votre Sacrement, et s'acquitter envers vous des devoirs de respect, de reconnaissance, d'amour, qui vous sont dus.

(1) Ego quasi nutritus Ephraïm portabam eos in brachiis meis, et nescierunt quod curarem eos. *Os.* 11. 3.

(2) Rex regnum, Dominus dominantium. *Apoc.* 19. 16.

2. IL Y EST DÉDAIGNÉ.

Il faut l'avouer, il y a quelque chose de bien odieux dans la conduite que tinrent tous ces conviés dont parle l'Evangile, lorsque, étant invités à un grand festin par un père de famille, ils prirent, au lieu de se rendre à sa pressante invitation, différents prétextes pour se dispenser d'y aller : *J'ai acheté une terre*, dit l'un, *et il faut nécessairement que j'aille la visiter : je vous prie donc de m'excuser.* *J'ai acheté cinq paires de bœufs*, dit un autre, *et il faut que j'aille les éprouver : je vous prie donc de m'excuser.* *J'ai épousé une femme*, ajouta un troisième, *et il m'est impossible de me rendre chez vous : je vous prie donc de m'excuser.* Ne dirait-on pas qu'ils s'étaient donné le mot pour contrister le cœur bon et généreux qui les avait invités, et qu'ils semblaient mettre autant de mauvaise volonté à répondre à son aimable invitation, qu'il avait lui-même mis d'empressement à la leur faire ? Image sensible d'un désordre, disons mieux, d'une ingratitude qui malheureusement n'est que trop souvent répétée aujourd'hui dans le monde, et dont l'Eglise n'a que trop à gémir.

En effet, qu'y voit-on ? Hélas ! il faut qu'on entraîne, comme par force, et, pour ainsi dire, malgré eux, la plupart des chrétiens de nos jours au grand banquet du Père de famille, ce père plein de bonté qui pousse la libéralité de son amour jusqu'à s'y donner lui-même en nourriture à ses convives ; ils résistent sans cesse aux serviteurs qu'il envoie dans les places publiques pour les inviter à y participer, c'est-à-dire aux ministres de la religion, qui les engagent de sa part, par toutes sortes de moyens, à communier au moins une fois l'an ; ils sont insensibles aux châtimens dont il les menace, s'ils ne se rendent pas à ses pressantes sollicitations. Cette touchante invitation du Sauveur des hommes qui, du fond de son tabernacle, leur crie continuellement avec l'accent de la plus vive tendresse : *Venez à moi, ô vous tous qui êtes fatigués et qui*

êtes chargés du poids de vos misères, et je vous soulagerai, cette invitation, dis-je, ne fait sur eux aucune impression, et, par un renversement étrange, je dirai même diabolique, le précepte de la communion pascale qui devrait être pour eux si doux à remplir, leur est devenu le plus dur et le plus importun des devoirs ; la moindre affaire est une excuse ; le moindre embarras, une raison ; le moindre événement, un prétexte pour s'en exempter et remettre à une autre année la participation à la table sainte, ou même pour la désertier entièrement.

Prodige de dédain et d'ingratitude qui serait incroyable, si, chaque jour, la triste et malheureuse expérience des faits ne venait le signaler et le mettre au grand jour. Et ce sont des chrétiens, des enfants de l'Eglise qui pensent, qui parlent et qui agissent de la sorte ! Ah ! grand Dieu, auriez-vous dû l'attendre ? Tant d'invitations d'une part, et tant de répugnances de l'autre ! Un père qui prévient, et des enfants qui s'éloignent ! Un roi qui vient à des sujets, plein de douceur, et des sujets qui dédaignent leur roi ! Un maître qui invite, et des serviteurs qui refusent ! Ah ! sans doute, Seigneur, c'est ce refus, c'est ce mépris que vous aviez en vue, quand vous disiez autrefois par la bouche de votre Prophète : *J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé !* Les ingrats !... Oui, voilà encore, divin Sauveur, ce que vous déplorez chaque jour dans le fond de votre sanctuaire : « J'ai nourri des enfants, semblez-vous dire, je leur ai donné mon corps pour aliment et mon sang pour breuvage ; je les ai élevés au plus haut point de distinction et d'honneur ; je leur ai fait part de la gloire que m'a donnée mon Père ; tous mes trésors, je les ai épuisés ; toutes mes grâces, je les ai prodiguées, et les ingrats sur qui j'ai versé tant de bienfaits, eux pour qui, chaque jour, je m'anéantis, je m'immole, je me prodigue, eux-mêmes m'ont dédaigné !... Ah ! du moins, si c'était l'étranger, si c'était l'infidèle qui m'eût ainsi dédaigné, peut-être l'aurais-je encore supporté ; mais des favoris, mais des conviés, mais

des enfants, eux-mêmes ! Ils ont repoussé mes caresses, et, bien loin de se faire une joie des délices de mon banquet, au lieu de discerner ma chair vivifiante d'une viande commune, ils ne répondent à l'excès de mon amour que par l'excès de leur dédain, de leur mépris et de leur ingratitude. Il faut que l'Eglise, que j'ai revêtue de mon autorité, leur fasse un précepte de venir s'asseoir, au moins une fois l'année, à ma table sainte, et, sans respect pour ses ordonnances sacrées, ils les violent ouvertement. Les ingrats !... Voilà donc ce cher troupeau, voilà ces disciples que je m'étais réservés, et dont je voulais faire la joie, la gloire, la couronne de mon Epouse sur la terre ! Je me proposais d'en être spécialement honoré, sont-ce donc là les marques d'amour, de respect et de reconnaissance, que j'en devais attendre ? » Oui, ô divin Jésus, tels sont les gémissements ineffables que vous poussez sur vos autels.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, et apprenez quels efforts il en dut coûter à l'amour de Jésus-Christ pour nous, quand il voulut demeurer avec les hommes et qu'il leur laissa le dépôt sacré de son corps. Il voyait à quels outrages il s'exposait dans la suite des siècles, et tout l'avenir lui était présent ; mais l'amour d'un Dieu a surmonté tous les obstacles, et l'audace, la malignité, l'impiété, l'énorme ingratitude des hommes ne pouvaient aller à de tels excès, que ce divin amour ne se portât encore plus loin, et qu'il n'en reçût quelque atteinte. Ce qui n'est pas moins digne de notre étonnement, et ce qui ne peut être l'effet que d'une infinie miséricorde, c'est qu'un Dieu tant de fois et si outrageusement insulté n'ait pas éclaté sur l'heure, qu'il ait suspendu ses foudres, qu'il ait fait, en quelque sorte, violence à sa justice, laquelle ne cessait de lui crier : *Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre cause.* Les

Samaritains n'avaient pas voulu donner entrée chez eux à Jésus-Christ, et, pour ce seul refus, ses disciples lui demandèrent de faire tomber le feu du ciel et de réduire en cendres toute une ville; mais qu'auraient-ils dit, s'ils l'eussent vu au milieu de toutes les ignominies où je vous l'ai dépeint? Au souvenir de tant d'irrévérences, concevez un nouveau zèle pour l'honneur de la maison et du Sacrement de Jésus-Christ; faites-lui toute la réparation qui dépend de vous; s'il ne vous est pas possible de lui rendre toute la gloire qu'il mérite et qui lui a été ravie, du moins glorifiez-le autant que vous le pouvez.

Ainsi soit-il.

MERCREDI, OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ DANS L'EUCHARISTIE.

SUR LA COMMUNION SACRILÈGE.

1. *Elle est l'offense de Dieu la plus grave.*
 2. *Elle est la ruine de l'âme la plus funeste.*
-

Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.

Ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu en eux-mêmes. Hebr. 6 6.

En quels termes plus énergiques, mes Sœurs, l'apôtre saint Paul pouvait-il s'exprimer, pour nous donner à connaître le crime de ces apostats qui renonçaient à la foi qu'ils avaient embrassée, et retournaient au judaïsme après s'être soumis à l'Evangile de Jésus-Christ? C'était une infidélité pour l'expiation de laquelle, dans la pensée de ce Docteur des nations, il eût été nécessaire que le Fils de Dieu subit de nouveau le supplice de la croix, si, par les mérites infinis de son sang, ce Rédempteur des hommes n'eût également satisfait et pour tous les péchés déjà commis, et pour tous ceux qui devaient se commettre à l'avenir. Mais, de quelque manière que les Interprètes entendent les paroles de saint Paul, elles ne conviennent que trop à ces âmes qui, sans respect pour le Sacrement où elles viennent participer, apportent à la table sainte une conscience criminelle, et se rendent, par une communion indigne, coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. N'est-ce

pas là, en effet, crucifier le Fils de Dieu, non plus, comme les Juifs, sur un bois inanimé et sans sentiment, mais dans son cœur? Et voilà l'affreux attentat dont je voudrais aujourd'hui vous donner toute l'horreur qu'il mérite, non que je juge une seule d'entre vous capable de s'en rendre coupable, mais tant pour vous prémunir contre les communions tièdes, faites par routine et par habitude, lesquelles disposent peu à peu à la mauvaise communion, que pour vous exciter à ne jamais entrer dans la salle du festin sans la robe nuptiale, c'est-à-dire sans l'innocence absolument requise, soit qu'elle ait été conservée, soit qu'elle ait été réparée dans le sacrement de Pénitence. Or, pour entrer dans mon dessein, remarquez avec moi, s'il vous plaît, que, quelque douloureux que fût le supplice de la croix où le Sauveur du monde fut condamné, il y eut, après tout, une circonstance essentielle qui dut lui en adoucir la rigueur, et la voici : c'est que ce supplice lui fut volontaire, parce qu'il y trouvait tout à la fois deux grands biens, qui devaient être l'accomplissement de sa mission, comme il en était la fin, savoir la gloire de son Père et le salut de l'homme : la gloire de son Père qui avait été blessée et qu'il voulait réparer; le salut de l'homme qui s'était perdu, et qu'il voulait relever de sa chute et sauver. Mais, par une opposition dont on ne peut assez gémir, nous allons voir quelle violence on fait à Jésus-Christ par une mauvaise communion, puisque c'est tout ensemble : 1^o l'offense de Dieu la plus griève; 2^o la ruine de l'âme la plus funeste. Tel est le sujet de cette Conférence. Plaise au ciel que mes paroles vous inspirent une crainte salutaire, et que, dans cette juste crainte, vous n'approchiez jamais du Sacrement le plus vénérable sans un sérieux retour sur vous-mêmes, et sans toute la préparation qui convient à une si sainte et si redoutable action !

I. ELLE EST L'OFFENSE DE DIEU LA PLUS GRIÈVE.

D'où nous devons d'abord juger quelle violence une âme fait à Jésus-Christ par une communion indigne et sacrilège. Il faut convenir que les Juifs se portèrent à d'étranges extrémités contre le Fils de Dieu, lorsque, après l'avoir comblé d'ignominies, déchiré de coups, ils le crucifièrent enfin, et le firent expirer dans les douleurs et la honte d'une mort aussi infâme que cruelle; mais ce Dieu sauveur s'était soumis à tout cela; la gloire de son Père, qu'il s'agissait de rétablir, y était intéressée. Il le savait, et il était touché de ce grand intérêt par préférence à tout autre. Cette seule vue devait donc lui rendre les souffrances de sa Passion non-seulement plus supportables, mais encore désirables.

Il est vrai que, dans le jardin des Oliviers, livrant son humanité sainte à la tristesse, à la frayeur, au dégoût et à l'ennui, il témoigna une extrême répugnance pour la croix qui lui était préparée, et qu'il demanda à son Père de ne point boire un calice si amer; mais c'était l'homme qui parlait; c'était, dans le langage commun, ce que nous appelons l'appétit sensitif et la partie inférieure de l'âme, tandis que la partie supérieure et la volonté agréaient tout et se résignaient à tout. L'événement le montra bien : dès que ses ennemis vinrent l'arrêter et se saisir de sa personne, avec quelle ardeur n'alla-t-il pas au devant d'eux ! avec quelle fermeté et quel courage ne se présenta-t-il pas à eux ! Rien ne l'étonna, parce qu'il voulait effacer ainsi l'injure faite à Dieu par le péché et satisfaire à la justice du ciel; mais il en est tout autrement dans une communion sacrilège, puisque c'est là, pour user toujours de la figure et de l'expression de l'apôtre saint Paul, que Jésus-Christ est crucifié; puisque l'âme qui communie indignement, est une croix pour lui et la plus rude croix, et que bien loin d'apercevoir dans cette croix rien qui puisse tourner à

l'honneur de la Majesté divine, il n'y voit qu'un crime, et le crime le plus énorme. En effet, qu'est-ce de communier indignement? 1^o Quel abus du Saint même des saints? 2^o quelle audace! 3^o quelle perfidie! 4^o quelle hypocrisie! Je m'arrête, et vais reprendre chaque trait l'un après l'autre. Suivez-moi avec la plus grande attention.

1. QUEL ABUS DU SAINT MÊME DES SAINTS!

Il n'est rien que Dieu nous ait ordonné plus expressément que le respect des choses saintes. C'est pour cela que, dans l'ancienne Loi, le peuple était exclu du sanctuaire et qu'il n'était permis qu'au souverain Pontife d'y entrer¹; c'est pour cela que le même peuple d'Israël eut défense d'approcher seulement de la montagne de Sinaï où le Seigneur devait descendre et converser avec Moïse²; c'est pour cela que, dès l'instant que le lévite Oza eut porté avec un peu de précipitation la main sur l'arche, et que, par un zèle indiscret, il se fut avancé pour la soutenir, il tomba mort à la vue d'une nombreuse multitude, et, par un châtiment si sévère et si prompt, répandit la terreur dans tous les esprits³; et n'est-ce pas pour cela même encore que l'usage des pains de proposition était interdit à quiconque n'avait pas eu soin de se purifier, et ne s'était pas abstenu des plaisirs les plus légitimes⁴? Or, je vous le demande, qu'était-ce que ce sanctuaire? qu'était-ce que cette montagne? qu'était-ce que cette arche d'alliance? qu'étaient-ce que ces pains de proposition? et jamais, en tout cela, y eut-il, ou put-il y avoir rien de plus saint, ou même d'aussi saint que le Sacrement de Jésus-Christ? Voilà néanmoins ce que profane une âme par une communion indigne; elle allie ensemble dans le même cœur le péché et la sainteté même, le démon et Jésus-Christ. Peut-il exister, je vous le demande, une union plus monstrueuse et plus abominable?

(1) *Exod.* 30. 10. (2) *Exod.* 19. 21. (3) 2. *Reg.* 6. 7. (4) 1. *Reg.* 21. 4.

2. QUELLE AUDACE!

Saint Chrysostôme, prêchant aux fidèles d'Antioche sur le même sujet que moi, leur disait : « Prenez garde, mes Frères, et donnez-y votre attention; comprenez de quel pain vous allez vous nourrir, et soyez-en saisis de frayeur. » Il le disait à tous, sans exception, et les plus justes, en effet, tremblaient, s'examinaient, osaient à peine se présenter à l'autel; mais une âme qui a fait tant que de franchir les barrières du sanctuaire avec une conscience souillée, s'affermir contre toute crainte, et, d'un pas ferme, d'un visage assuré, elle s'ingère dans la troupe des fideles. En vain, lui fait-on entendre ces paroles de l'apôtre saint Paul aux Corinthiens : *Vous ne pouvez boire tous ensemble le calice du Seigneur et le calice des démons; vous ne pouvez avoir part tout ensemble à la table du Seigneur et à la table des démons. Voulez-vous irriter le Seigneur, et comme le piquer de jalousie? êtes-vous plus forts que lui*¹? En vain, soulevée malgré elle et contre elle, sa conscience lui crie-t-elle avec l'Ange de l'Apocalypse : *Heureux ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau! Ah! loin d'ici, loin de ce lieu saint, les enchanteurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres, tous ceux qui aiment le péché et qui le commandent*², nulle considération ne l'arrête; elle est résolue de ne rien écouter, et, à la face du Dieu vivant, sans égard pour la présence de Jésus-Christ, sans hésiter, elle se montre, elle marche, elle va recevoir, ou plutôt enlever le divin aliment qui n'est réservé qu'aux âmes innocentes, ou qui, du moins, ont eu soin de se purifier dans le sacrement de Pénitence, si elles avaient été souillées de la tache du péché.

(1) Non potestis calicem Domini bibere, et calicem dæmoniorum; non potestis mensæ Domini participes esse, et mensæ dæmoniorum. An æmulamur Dominum? Nunquid fortiores illo sumus? 1. Cor. 10. — 20 21. 22.

(2) Foris canes, et venefici, et impudici, et homicide, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium. Apoc. 22. 15.

3. QUELLE PERFIDIE !

Judas trahit son divin Maître par un baiser, et le baiser que donna au Fils de Dieu cet infâme disciple, eut-il rien de plus perfidie qu'une communion où une âme, selon toutes les apparences, vient à Jésus-Christ, en amie, pour se dévouer et s'attacher à lui par le nœud le plus étroit et le plus intime, mais dans le fond, en ennemie, pour le vendre et le livrer ? Et à qui le livrer ? à de criminelles habitudes peut-être, à de sensuelles passions, aux vices d'un cœur corrompu où elle le force de descendre, et où il est dans une espace d'esclavage ? Qu'est-ce que cet état pour Jésus-Christ, dites-moi donc, et qu'est-ce que de l'y réduire, sinon de tenir à son égard une conduite pleine de perfidie ?

4. QUELLE HYPOCRISIE !

Ah ! n'est-ce pas souvent une âme qui communie indignement, qui affecte les plus beaux dehors ? Comme ce n'est point un principe de religion qui la fait participer au Sacrement, mais un respect humain, mais une certaine coutume à laquelle elle veut satisfaire, mais un certain exemple qu'elle veut donner, son principal soin est non pas de se préparer, mais de se masquer et de se déguiser. Aussi, voyez-la, elle prie, elle s'humilie, elle se prosterne : peut-on pousser plus loin l'hypocrisie ? Quand le Sauveur du monde, dans la dernière cène qu'il fit avec ses Apôtres, leur apprit qu'un d'entre eux avait conjuré sa perte, Judas fut un des premiers à lui en témoigner sa surprise, et ne parut pas moins empressé que les autres à lui marquer son attachement et son zèle : *Est-ce moi, s'écria ce perfide, est-ce moi, Seigneur*⁽¹⁾ ? C'était, en effet, ce malheureux ; mais il craignait d'être connu, et, pour cela, il palliait ses sentiments et se contrefaisait.

(1) Respondens Judas, dixit : Nunquid ego sum Rabbi ? *Matth.* 26. 25.

Or, pour reprendre ma première proposition, de tout ceci il est aisé de conclure que ce ne peut être sans une sorte de violence, que Jésus-Christ voit à sa table une âme en état de péché mortel, et qu'il souffre que le pain des Anges lui soit administré. Aussi, selon la remarque des Evangélistes, lorsqu'il aperçut Judas au milieu des Apôtres, mangeant avec eux l'Agneau pascal, et recevant, comme eux, le pain consacré, il s'expliqua : *En vérité*, dit-il, *en vérité, je vous le dis : L'un de vous me trahira*¹. Nous ne pouvons nous en étonner, pour peu que nous concevions ce que c'est dans son estime et par rapport à lui qu'une communion où toutes ses vues sont renversées, et qui, bien loin de contribuer à la gloire de son Père, ainsi qu'il se le proposait, ne sert qu'à offenser plus grièvement ce Père céleste, et qu'à le déshonorer. Je ne crains donc point de passer les bornes de la plus exacte vérité, lorsque j'ajoute que, si ce divin Sauveur était encore dans une chair passible et mortelle, et qu'il dût, comme autrefois endurer une seconde Passion et une seconde mort, rien de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui les bourreaux, ni de tous les tourments qu'il souffrit de la haine et de la barbarie des Juifs, ne lui serait plus odieux, et, en ce sens, plus douloureux que le crime d'une âme qui, par un sacrilège, profane le Sacrement de son corps et de son sang. Hélas ! Seigneur, voilà ce que la malice des enfants des hommes vous réservait ! Vous ne fûtes crucifié qu'une seule fois sur le Calvaire, combien de fois ne l'avez-vous pas été et ne l'êtes-vous pas encore dans vos temples, et jusque dans votre sanctuaire ?

Mais avançons. Communion sacrilège : 1^o elle est l'offense de Dieu la plus griève, vous l'avez-vu ; j'ajoute :

(1) Amen, dico vobis : Quia unus ex vobis tradet me. *Joan. 13. 21.*

II. ELLE EST LA RUINE DE L'ÂME LA PLUS FUNESTE.

C'est là une autre conjecture qui nous donne à connaître quelle violence une âme fait à Jésus-Christ par une communion sacrilège. Le Fils de Dieu ayant pensé à nous de toute éternité, et nous ayant aimés avant la formation des siècles, est venu parmi nous dans la plénitude des temps, et s'est chargé de toutes nos misères, non-seulement comme réparateur de la gloire de Dieu, mais même comme Rédempteur des hommes et leur médiateur auprès de Dieu. Il est donc certain que rien, après la gloire divine, ne l'a touché plus fortement que ce grand ouvrage du salut et de la rédemption du monde. C'est ce qui l'a attiré sur la terre ; c'est pour cela qu'il a été envoyé, et c'est à quoi il a travaillé sans interruption jusqu'au dernier moment de sa vie. Or, ce salut qu'il avait en vue et qui lui fut si cher, c'était le prix de sa croix, de toutes les ignominies et de toutes les douleurs de sa Passion ; c'était là la fin à laquelle il aspirait, et, parce qu'il souhaitait la fin avec tant d'ardeur, ce désir si vif et si empressé devait lui faire prendre avec moins de peine le moyen nécessaire pour y parvenir. Mais quel est le fruit malheureux d'une communion sacrilège, et à quoi se termine-t-elle ? Je l'ai dit et je ne le répète qu'en tremblant, à la plus terrible condamnation d'une âme et à sa ruine. En effet : 1^o elle devient coupable devant Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ ; 2^o elle mange et boit son propre jugement ; 3^o elle tombe dans un affreux abandon de la part de Dieu ; 4^o elle en vient à une mortelle indifférence pour les choses de Dieu et pour le salut. Mettons tout ceci dans un nouveau jour.

1. ELLE DEVIENT COUPABLE DU CORPS ET DU SANG DE JÉSUS-CHRIST.

C'est l'apôtre saint Paul qui nous l'apprend : *Quiconque, dit-il, mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur*

indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ ¹. Oui, il en devient coupable, puisqu'il profane l'un et l'autre, qu'il traite indignement l'un et l'autre, qu'il ne fait pas de l'un et de l'autre le discernement qu'ils méritent à tant de titres ; et, dès qu'il s'en rend coupable, il en est responsable à Dieu puisque l'offense remonte jusqu'à Dieu même, que c'est le corps et le sang du Fils de Dieu, que Dieu, jaloux de l'honneur de son Christ et souverainement équitable, ne peut laisser impunis une profanation et un abus si énormes. Ce sang donc, ce sang qui coula sur la croix pour les pécheurs, retombe sur une âme qui le profane, pour sa damnation ; ce sang, dont la voix, plus éloquente que celle d'Abel, s'élevait sur la croix pour les pécheurs et criait miséricorde en leur faveur, crie vengeance contre cette âme. Quel changement ! Quel renversement ! Mais à qui la faute ? Ah ! qu'elle se l'impute à elle-même. C'est toujours le même sang qui devait être sa rançon auprès de Dieu ; mais, à son égard, je puis le dire, et les Pères de l'Eglise l'ont dit avant moi, il devient le plus contagieux et le plus subtil poison. C'est toujours le même Sauveur qui voulait la défendre et lui servir d'avocat ; mais il devient envers elle le témoin le plus à charge et le plus dangereux accusateur auprès du tribunal du souverain Juge.

2. ELLE MANGE ET BOIT SON PROPRE JUGEMENT.

C'est encore l'apôtre saint Paul qui nous l'apprend : *Quiconque, dit-il, mange le corps du Seigneur et boit son sang indignement, mange et boit son propre jugement, ne faisant pas le discernement du corps de Jésus-Christ* ². Et en effet, ce témoin, cet accusateur qu'une âme qui communie indignement, reçoit au-dedans d'elle-même et qu'elle

(1) Ita que quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini. 1. Cor. 11. 27.

(2) Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini. 1. Cor. 11. 29.

suscite contre elle-même, c'est en même temps son juge, mais un juge irrité, parce que c'est un juge outragé. Il n'est point besoin d'autre tribunal que la table du Seigneur ; il ne faut point aller plus loin. C'est là que le crime se commet ; il est sans excuse, il est constant et avéré : c'est donc là que le Seigneur, présent en personne, prononce sur l'heure contre cette âme le même anathème, qu'il prononça dans une pareille conjoncture contre le disciple qui le trahissait : *Malheur*, disait-il, *à cet homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais venu au monde*¹. « Oui, malheur, dit-il encore, malheur à cette âme qui communie indignement en abusant du Sacrement de mon corps et de mon sang, parce que plus le Sacrement qu'elle profane est saint, plus elle se rend coupable, et que plus elle se rend coupable, plus le châtiment qu'on lui prépare sera rigoureux ; il vaudrait mieux pour elle qu'elle ne fût jamais née. » Jugement ratifié dans le ciel à l'instant même qu'il est porté contre elle sur la terre.

3. ELLE TOMBE DANS UN AFFREUX ABANDON DE LA PART DE DIEU.

De n'avoir pas profité d'une grâce et de l'avoir reçue en vain, c'est assez pour arrêter le cours de certaines grâces que Dieu destinait à une âme, et pour l'engager à les retirer ; mais, déjà s'il en est ainsi, que sera-ce de recevoir l'auteur de la grâce, le principe et la source de toutes les grâces, je ne dis pas inutilement et sans fruit, mais criminellement et sacrilègement ? En effet, il ne s'agit pas seulement ici d'une simple omission, d'une simple résistance à la grâce, en ne faisant pas ce que la grâce inspire : mais d'un sacrilège actuel et formel, mais de l'attentat le plus noir, en profanant le plus saint des mystères. Prenez

(1) *Vae autem homini illi per quem Filius hominis tradetur ; bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille. Matth. 26. 24.*

garde : je dis *l'attentat le plus noir*, parce que c'est souvent un attentat médité, prévu, concerté, commis avec connaissance et d'un sens rassis, malgré mille remords, malgré mille reproches intérieurs de la conscience qui répugne à cette action, qui hésite, qui voit à quel excès se porte une âme qui communie indignement, et à quoi elle s'expose. Après cela paraîtra-t-il étrange que cette âme soit délaissée de Dieu et livrée à elle-même ? Ainsi le fut Judas, quand le Sauveur du monde lui dit aussitôt après qu'il eut communiqué : *Ce que vous avez à faire, faites-le au plus tôt*¹ ; comme s'il lui eût dit : « Je vous ai averti, je vous ai sollicité et pressé, rien n'a pu vaincre votre obstination : allez donc et agissez ; périssez, puisque vous voulez périr. »

4. ELLE EN VIENT A UNE INDIFFÉRENCE MORTELLE POUR LES CHOSES DE DIEU
ET DU SALUT.

Abandonnée de Dieu et privée des grâces qui lui étaient réservées, comment serait-elle touchée de quelque chose par rapport à Dieu et à son salut ? Pour acquérir l'habitude d'une vertu, il ne faut quelquefois qu'une seule victoire qu'on a remportée sur soi-même, qu'une seule violence qu'on s'est faite, qu'un acte héroïque qu'on a pratiqué dans l'occasion. Or, il en est de même ou à peu près de même à l'égard du péché : il y en a d'une telle nature, qu'il suffit à une âme de le commettre une fois, pour rompre tous les liens qui la retenaient, et pour s'ouvrir une carrière libre dans les voies de l'iniquité ; elle secoue le joug, elle ne ménage plus rien. C'était, en effet, un joug pour elle que l'obligation d'approcher du Sacrement de Jésus-Christ, à certains jours où elle ne pouvait guère s'en dispenser ; c'était un frein qui gênait et qui incommodait ; la vue d'une communion prochaine troublait, inquiétait, engageait à prendre quelques mesures pour calmer une conscience

(1) Et dixit ei Jesus : Quod facis, fac citius. *Joan. 13. 27.*

encore timide, ou plutôt pour l'assoupir et l'endormir ; mais quand, fatiguée de ces inquiétudes et de ces troubles, elle a pris le plus court moyen de s'en affranchir en communiant avec son péché, c'est alors que la passion émancipée, pour ainsi parler, et tirée de servitude, se livre à tout sans règle et sans nulle considération. Une communion faite indignement, l'affermir contre l'appréhension d'une seconde et en diminue l'horreur ; une seconde, contre la crainte d'une troisième, et ainsi de suite : de cette sorte, elle tâche de s'étourdir et de vivre tranquille dans son état ; elle se sert même de la communion comme d'un voile pour le couvrir et le tenir caché. Dès lors, quel fonds d'iniquité, où, de jour en jour, elle se plonge plus avant et s'abîme, comme on voit un naufragé, qui, après avoir lutté un certain temps contre les vagues, finit par s'engloutir dans les eaux de la mer et y périt ! Quelle impénitence commencée dans la vie, pour être, hélas ! par le plus redoutable châtiment, consommée à la mort ! Eh quoi ! le même Sacrement qui devait le vivifier, c'est, par la profanation qu'elle en fait, ce qui lui donne la mort. Ce même corps et ce même sang de son Sauveur qui devaient la sanctifier, c'est, par l'abus qu'elle en fait, ce qui l'infecte, ce qui la noircit, ce qui la rend abominable devant Dieu, ce qui lui imprime un caractère de réprobation, ce qui la damne. Ah ! Dieu de miséricorde, Dieu rédempteur, quels sont sur cela vos sentiments ? Jamais vites-vous avec plus d'horreur la croix à laquelle vous fûtes attaché, et tout le fiel dont on vous abreuva, eut-il pour vous rien de si amer ?

Voilà donc, pour vous remettre sous les yeux tout le plan de cette Conférence et pour vous en retracer l'idée, voilà l'extrême violence qu'une âme qui communie sacrilegement, fait à Jésus-Christ ; voilà l'essentielle différence que j'ai remarquée entre cette croix matérielle où il mourut par la conjuration des Juifs contre lui, et cette croix spirituelle où il est attaché par une communion indigne. Il accepta l'une d'une volonté pleine et parfaite, parce qu'il

y envisageait l'honneur de Dieu et l'avantage de l'homme ; mais il déteste l'autre, il l'abhorre, parce qu'il y voit tout à la fois et Dieu déshonoré et l'homme perdu. Aux approches de sa Passion, il disait à son Père, dans le fort de sa douleur, en se résignant : « *O mon Père ! que votre volonté soit faite et non la mienne* ¹. Oui, votre sainte et adorable volonté à laquelle la mienne doit se conformer ; » mais c'est ce qu'il ne peut dire ici, puisqu'une communion sacrilège ne peut être ni de la volonté du Père ni de la volonté du Fils. Il ne lui reste donc que de renouveler la plainte qu'il adressait autrefois au peuple d'Israël par son prophète : « *C'est donc en vain que j'ai travaillé* ². Oui, âme criminelle, je vous avais sauvée par la croix ; mais le fruit de cette croix où j'avais opéré l'œuvre de votre salut, vous le détruisez par une autre croix que vous m'avez dressée dans votre cœur ; *c'est donc en vain que j'ai travaillé ; en vain que j'ai consumé pour vous toute ma force* ³. » Plainte accompagnée d'une menace formidable ; car, ajoute le même prophète, ou Jésus-Christ lui-même dans la personne du prophète : « *Le Seigneur me fera justice* ⁴. Oui, ce Père tout-puissant prendra en main ma cause ; s'il tient maintenant ses coups suspendus, il aura son temps pour frapper, et son bras, âme déloyale et sacrilège, devra s'appesantir d'autant plus rudement sur vous, que c'est le sang de son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances éternelles, que vous aurez profané et qu'il vengera. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que si les jugements de Dieu sont à craindre pour tous les pécheurs, c'est surtout :

(1) Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc. 22. 42.*

(2) In vacuum ergò laboravi sine causâ. *Is. 49. 4.*

(3) Sine causâ et vanè fortitudinem meam consumpsi. *Is. 49. 4.*

(4) Ergò judicium meum cum Domino. *Is. 49. 4.*

pour les pécheurs sacrilèges, pour les âmes qui osent s'approcher de la table sainte, en vivant dans sa disgrâce. Vous savez à quel désespoir Judas se livra et à quelle fin malheureuse il s'abandonna, après avoir profané l'adorable et redoutable mystère nouvellement institué. Il est moins ordinaire, j'en conviens, de le profaner d'une vue aussi délibérée ; mais de s'y exposer malheureusement ; mais de se mettre dans un danger certain et prochain de faire une communion sinon évidemment mauvaise, du moins douteuse et sans aucun fruit, par l'extrême négligence avec laquelle on se présente à la sainte table, c'est ce qui arrive encore assez fréquemment, et c'est de quoi quelques âmes dissipées, répandues à l'extérieur, peu régulières, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grâce, qui tâchent, autant qu'elles le peuvent, d'en diminuer la charge, qui ont sans cesse besoin d'aiguillon, pour les faire avancer, ne sauraient se préserver avec trop de soin. Quelque bien disposés que fussent les Apôtres, et quoique le Fils de Dieu leur eût lavé les pieds, en signe de cette pureté intérieure de l'âme qu'ils devaient avoir et qu'ils avaient en effet, toutefois lorsque, sur le point de les communier, il leur déclara, ainsi que je vous l'ai dit, qu'il y avait un traître parmi eux et un profanateur, ils furent saisis d'une crainte religieuse ; aucun d'eux ne présuma de lui-même ni de son état, mais ils s'écrièrent tous en général et chacun pour soi : *Serait-ce moi, Seigneur*¹ ? Prenez ce sentiment, sans rien perdre néanmoins d'une confiance raisonnable et chrétienne ; nettoyez, lavez, purifiez votre cœur ; effacez, autant qu'il dépend de vous, avec le secours du ciel, jusqu'aux moindres taches ; et, du reste, malgré toutes vos précautions, défiez-vous encore de vos dispositions et ne comptez point sur vous-mêmes : « Ah ! Seigneur, devez-vous dire avec un grand serviteur de Dieu en vous

(1) Et contristati valde cœperunt singuli dicere : Nunquid ego sum, Domine ? *Matth. 26 22*

approchant de la sainte table, je vais à vous, je vais à votre autel où vous m'invitez et où vous voulez vous donner à moi; mais comment y vais-je et avec quelle disposition? Vous le voyez bien mieux que moi, puisque vous *qui sondez les reins et les cœurs*¹, me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Ah! mon Dieu, n'y a-t-il point dans mon âme quelque venin secret qui la corrompt? suis-je dans votre grâce? Hélas! je n'en ai point de certitude; mais, du moins, ce que je sais, c'est que je souhaite ardemment, c'est que je veux y être, c'est que je crois de bonne foi n'avoir rien épargné ni rien omis pour y être et avoir le bonheur de m'y conserver. Voilà, ô mon Dieu! tout ce que je puis de ma part, et vous, par votre miséricorde, vous daignerez suppléer, comme je l'espère, à tout ce qui manque de mon côté. » Ainsi soit-il.

(1) Scrutans corda et renes Deus. Ps. 7. 10.

JEUDI, OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

JÉSUS-CHRIST VICTORIEUX ET TRIOMPHANT DANS L'EUCCHARISTIE.

SUR LES PROCESSIONS DU SAINT-SACREMENT.

1. *Triomphe le plus glorieux.*
 2. *Triomphe le plus juste.*
 5. *Triomphe le plus propre à exciter la pitié.*
-

David et omnis domus Israël ducebant Arcam testamenti Domini, in jubilo et in clangore buccinæ.

David et toute la maison d'Israël conduisaient l'Arche du Seigneur au milieu des cris de joie et au son des trompettes. 2. Reg. 6. 15.

Jamais le saint Roi d'Israël, mes Sœurs, et l'innombrable multitude de peuple qui l'accompagnait, ne furent remplis d'une joie plus pure ni ne témoignèrent plus de zèle pour la gloire du Seigneur, que lorsque, avec l'appareil le plus pompeux et parmi les acclamations publiques, ils conduisirent l'Arche du Testament et la placèrent dans la capitale du royaume : ce fut pour cette Arche, après avoir renversé l'idole de Dagon¹, après avoir jeté la consternation dans le pays des Philistins², et après avoir attiré sur le pieux Obédédôm et sur toute sa famille les bénédictions du ciel³, ce fut, dis-je, pour cette Arche victorieuse comme un triomphe ; tout Israël y applaudit, tout l'air retentit de

(1) 1. Reg. 5. 4.

(2) 1. Reg. 5. 6.

(3) 2. Reg. 6. 11.

chants d'allégresse, et David ne ménagea rien pour contribuer à la célébrité de cette fête. Belle figure, qui, dans une comparaison très-naturelle, nous représente ce qui se passe en ces saints jours à l'égard du Sacrement de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ce Sacrement adorable? Dans la pensée des Pères de l'Eglise et des Interprètes, c'est l'Arche de la nouvelle alliance; et comment l'Eglise veut-elle que ce Sacrement soit vénéré dans cette octave qu'elle a établie en son honneur et qu'elle lui consacre? On le porte publiquement et processionnellement; tout le peuple fidèle s'assemble autour du dais où il paraît; le concours est universel, et voilà ce que j'appelle son triomphe. Religieuses processions, augustes cérémonies, dont je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui; car, après vous avoir fait voir Jésus-Christ outragé dans son Sacrement, insulté, persécuté, crucifié, il faut maintenant, pour effacer de si tristes idées, vous le faire considérer victorieux et triomphant. Ainsi les Evangélistes, après nous avoir fait le détail des mystères de sa vie souffrante et de toutes les ignominies de sa mort, nous racontent les merveilles de sa Résurrection, et peignent à nos yeux la gloire de son Ascension au ciel. Quoi qu'il en soit, voici en trois mots ce que j'ai à vous dire sur le triomphe de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : 1^o triomphe le plus glorieux; 2^o triomphe le plus juste; 3^o triomphe le plus propre à exciter la piété. Tel est le sujet de cette Conférence.

J'ai cru le sujet assez important pour mériter une instruction particulière, d'autant plus que c'est une matière qu'on ne développe pas ordinairement dans la chaire, et dont il est bon néanmoins que vous ayez une pleine connaissance, pour assister avec plus de foi encore à ces processions.

I. TRIOMPHE LE PLUS GLORIEUX.

Oui, triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité. C'est une réflexion bien vraie des Maîtres de la vie

spirituelle, quand ils regardent et qu'ils nous font regarder l'entrée de Jésus-Christ par la communion, dans une âme, surtout dans une âme pénitente, comme un triomphe. Cette âme, disent-ils, dégagée des liens du péché dont elle était esclave et qui la tyrannisait, devient pour son libérateur comme une terre conquise; il en prend possession, il y établit son empire et l'y affermit : point d'inclination vicieuse qu'il n'y réprime, point de passion qu'il ne dompte et qu'il n'y tienne sous le joug; ses volontés y règlent tout, tout y obéit à sa loi, tout y suit les mouvements de sa grâce, et plus il lui en a coûté d'efforts pour s'assurer une telle conquête, plus il a de quoi s'en glorifier; de sorte que les efforts mêmes qu'il a faits, que les combats qu'il a livrés, ne servent qu'à relever le prix de sa victoire. Ah! puissiez-vous, adorable Maître, régner ainsi en nous et sur nous! Pussions-nous vivre toujours sous une si heureuse domination! Vainqueur pacifique, faites éclater de plus en plus votre triomphe dans nos âmes, et, s'il s'en trouvait une seule parmi celles qui m'écoutent, tant soit peu rebelle à vos divines inspirations, soumettez-la à votre empire, en vous donnant à elle dans la sainte communion.

Cependant, ce triomphe est tout intérieur et n'a rien qui frappe les yeux; Dieu seul et l'âme en sont les témoins. Or, il fallait à Jésus-Christ un triomphe plus éclatant; il était juste qu'une fois au moins, chaque année, il y eût un temps où le Dieu de l'Eucharistie se montrât au grand jour, où il se donnât en spectacle à tout le monde chrétien, et où il reproduisit ses pompes magnifiques qui faisaient les délices de l'ancien peuple d'Israël. Oui, *Seigneur, levez-vous, vous et l'Arche que vous avez santifiée*¹, qui est votre corps sacré; sortez des ténèbres où vous vous tenez renfermé dans vos tabernacles, et montrez-vous. Autrefois, vous trainiez après vous les quatre², les cinq mille hommes³

(1) Exurge, Domine, tu et arca sanctificationis tuæ. Ps. 131. 8.

(2) Matth. 15 38.

(3) Matth. 14. 21.

qui vous suivaient et vous bénissaient : ce que vous avez fait dans les jours de votre vie mortelle et passible, vous convient encore mieux dans cette vie bienheureuse et immortelle dont vous jouissez. Et vous, âmes chrétiennes, *Filles de Sion, venez au-devant de l'Epoux céleste*; nation chérie entre toutes les nations, catholiques zélés, réunissez-vous, et, tous ensemble, venez prendre part à cette pompeuse et religieuse solennité; venez voir, non plus *le roi Salomon ceint du diadème*¹, mais le Roi des rois, mais le Dieu de l'univers couronné de splendeur et de gloire.

Ce que je dis, c'est ce que l'Eglise ordonne, et ce qui s'exécute selon qu'elle l'a prescrit. De toutes parts, on se rend au lieu désigné pour la marche; on se dispose, on se range; une nombreuse assemblée, ou, pour mieux dire, une nombreuse cour se forme de tous les états et de toutes les conditions depuis le plus petit et le plus pauvre jusqu'au plus puissant et au plus grand, jusqu'au prince, jusqu'au monarque. A l'aspect de la Divinité présente, toute dignité disparaît, et chacun à l'envi ne pense à se distinguer que par ses hommages et ses respects : *J'ai vu le Seigneur*, disait le prophète Isaïe, *il était assis sur un trône élevé et sublime; des Séraphins étaient autour du trône et se couvraient de leurs ailes; ils répétaient sans cesse et se criaient, l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa majesté*². Ainsi les prêtres, comme ces Anges qui, dans le ciel, assistent autour du trône et devant la majesté du Très-Haut, approchent du sanctuaire, prêts à exercer leurs fonctions. La terre est jonchée de branches et de fleurs dans tous les lieux qu'il doit parcourir, les maisons sont

(1) Egredimini et videte..., Salomonem in diademate. *Cant. 5. 11.*

(2) Vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum. Seraphim stabant super illud..., et clamabant alter ad alterum : Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus exercituum; plena est omnis terra gloriâ ejus. *Is. 6. — 1. 2 3.*

parées et ornées, les autels dressés sur la route d'espace en espace pour recevoir le Seigneur et pour lui servir en quelque sorte de repos. Enfin, le signal est donné, tout s'ébranle, et c'est alors que de son temple part ce Dieu triomphant et qu'il commence à se produire. Il sort de la solitude du sanctuaire; il sort, il va chercher son peuple dans les rues et sur les places de nos villes, comme un bon roi se montre à ses sujets pour réchauffer leur amour et en recueillir les témoignages. Oh! comme son cœur s'ouvre et se dilate dans ces occasions! avec quelle profusion il répand ses bénédictions célestes sur nous, sur nos familles, sur les murs de nos habitations et de nos cités!

Nous avons vu ces marches sacrées avec un attendrissement toujours nouveau, et la vive peinture s'en présente en ce moment à notre souvenir. Ah! Seigneur, lorsque, porté par les mains de votre ministre, vous sortez du secret de votre sanctuaire et que vous avancez au milieu des flots de votre peuple, la terre est ébranlée par le son des instruments guerriers; elle tremble sous les pas de la multitude qui se précipite pour vous adorer, et les cœurs tressaillent tous et d'allégresse et d'amour¹. Si nos yeux s'ouvriraient alors, nous verrions les cieux s'abaisser avec respect et répandre les rosées les plus abondantes sur le passage du Dieu si terrible autrefois à Sinaï, et si plein de douceur et de clémence pour le nouvel Israël²; nous verrions des millions d'Anges accourir autour du char de triomphe de leur divin Roi, et saluer par des acclamations mille fois répétées la Majesté suprême cachée sous le voile du plus saint des mystères³. Et vous, pieux fidèles, adorateurs zélés, qui êtes accourus de toutes parts, joignez-vous

(1) Deus, cū egredereris in conspectu populi tui, cū pertransires in deserto, terra mota est. *Ps.* 67. — 8. 9.

(2) Etenim coeli distillaverunt à facie Dei Sinaï. *Ps.* 67. 9.

(3) Currus Dei decem millibus multiplex, millia lætantium, Dominus in eis in Sina in sancto. *Ps.* 67. 18.

à ces troupes de la milice céleste, pressez-vous sur son passage, et contemplez votre Dieu avec un saisissement mêlé de joie. Le voici qui s'avance : il est au milieu de ses ministres comme un grand Prêtre et un Pontife souverain ; il est sous le dais comme Roi du ciel et de la terre ; on lui offre de l'encens, et il le reçoit comme Fils de Dieu et Dieu lui-même ; le bruit même des armes quelquefois se fait entendre et l'honore comme vainqueur du monde. Que de voix s'élèvent pour célébrer son nom et pour l'exalter ! que de cantiques de louanges ! que d'harmonieux concerts ! que de bénédictions ! que d'adorations ! Tout s'humilie, tout se prosterne en sa présence. Il me semble que je pourrais bien lui appliquer les belles et mystérieuses paroles du Roi-Propète : *Il a établi sa demeure dans le soleil, et il y paraît avec la même grâce qu'un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Il a pris son essor comme un géant pour fournir sa course, et sur son passage, il répand le feu de tous côtés et les rayons de sa lumière*¹.

Cependant il s'avance toujours ; à sa suite paraissent et s'avancent également, la tête nue, le monarque et les princes de la terre mêlés avec les ministres sacrés qui chantent les louanges du Roi du ciel². Après eux marchent des chefs vaillants et guerriers, ceux de la magistrature et des différents ordres de l'état³. L'enfant, enivré de joie et paré comme aux plus grandes fêtes, unit sa voix à celle des vieillards attendris.⁴ Le chœur des jeunes filles, vêtues de robes blanches, symbole de la candeur et de l'innocence, fait retentir les airs de la mélodie des divins cantiques⁵.

(1) In sole posuit tabernaculum suum, et ipse tanquàm sponsus procedens de thalamo suo. Exultavit ut gigas ad currendam viam ; à summo cœlo egressio ejus. Ps. 18. — 6. 7.

(2) Prævenerunt principes conjuncti psallentibus. Ps. 67. 26.

(3) Principes Juda, duces eorum, principes Zabulon, principes Nephtali. Ps. 67. 28.

(4) Ibi Benjamin adolescentulus in mentis excessu. Ps. 67. 28.

(5) In medio juvenicularum tympanistriarum. Ps. 67. 26.

O Eglise de Jésus-Christ, ô sainte Eglise, bénissez votre Dieu, et célébrez ses immortels bienfaits¹ ! Et vous, Seigneur, qui, par votre présence au milieu de vos enfants, leur donnez un si précieux gage de leurs espérances, réalisez, nous vous en conjurons, ce que vous semblez leur promettre en venant ainsi parmi eux plein de douceur et de bonté ; détournez tous les fléaux qui pourraient les menacer, et que votre souveraine puissance achève, à leur égard, l'œuvre de votre miséricorde².

Ah ! mes Sœurs, que dis-je ? et quel autre état tout opposé vient frapper mon esprit ! Quelle autre vue vient se représenter à ma mémoire ! Hélas ! quel parallèle ! que cette marche est différente de celle qu'il fit dans la ville de Jérusalem, la veille de sa Passion ! Là, il fut livré entre les mains des impies et trainé, avec une extrême violence, de tribunal en tribunal, comme un criminel ; ici, il est entre les mains des ministres du Dieu vivant, qui le conduisent, avec le plus grand respect et la plus profonde vénération, d'autel en autel, et l'y placent comme le Saint par excellence, le Saint des saints, l'auteur et le principe de toute sainteté. Là, poursuivi par toute une populace animée, abandonné aux plus indignes traitements d'une insolente et brutale soldatesque, il fut exposé aux injures les plus atroces, aux imprécations, aux blasphèmes, à tout ce qu'inspirent la haine et une aveugle fureur ; ici, révééré jusqu'à l'adoration, recherché avec empressement, invoqué avec une confiance chrétienne, il n'entend et pour lui-même et pour ceux qui le réclament, que des souhaits, que des vœux, que d'humbles actions de grâces, que de ferventes supplications. Là, envoyé à Hérode, il comparut devant toute sa cour, et il y fut méprisé, moqué, traité comme un insensé : de là, renvoyé honteusement, il comparut devant Pilate et

(1) *In ecclesiis benedicite Deo Domino. Ps. 67. 27.*

(2) *Manda, Deus, virtuti tuæ ; confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis Ps. 67. 29.*

son conseil, et il y fut accusé, jugé et condamné; ici, dans les plus grandes villes comme dans les campagnes, les bourgades et les plus simples hameaux, dans les ordres les plus élevés par la supériorité du rang et par l'autorité comme dans les dernières conditions, partout on s'acquitte envers lui du même devoir de religion, et l'on publie également ses grandeurs.

Il est vrai qu'il y eut un jour où les Juifs eux-mêmes lui déférèrent les honneurs du triomphe; ils le reconnurent pour le Fils de David; ils le proclamèrent Roi d'Israël, ils coururent en foule l'accueillir avec des branches d'olivier et des palmes à la main; ils se dépouillèrent de leurs vêtements et les étendirent sous ses pieds; tous ceux qui le précédaient et qui le suivaient, crièrent à l'envi: *Hosanna*, c'est-à-dire, salut et gloire, *au Fils de David; béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur; Hosanna au plus haut des cieux*¹. Quelle inspiration les saisit tout à coup! quel subit mouvement les emporta! C'est ce que je n'examine point; mais, du reste, ce ne fut là qu'un triomphe particulier et renfermé dans la seule capitale de la Judée; ce ne fut qu'un triomphe passager auquel succéda bientôt toute la confusion, toute l'ignominie de la croix. C'est dans votre Sacrement, Seigneur, que votre triomphe est universel et perpétuel. En effet, de l'Orient à l'Occident, chez tous les nations éclairées des lumières de la foi, où cette sainte solennité n'est-elle pas en usage? où, chaque année, ne se renouvelle-t-elle pas, et, depuis son institution, où ne subsiste-t-elle pas? Combien donc ne devez-vous pas la soutenir vous-mêmes par votre présence, autant que votre institut vous permet de concourir à cette auguste cérémonie, et imiter l'Epouse des Cantiques, en accompagnant votre divin Epoux dans ces processions et en lui faisant escorte chacune de votre propre personne! Ce passage convient admi-

(1) *Hosanna Filio David; benedictus qui venit in nomine Domini; Hosanna in altissimis. Matth. 21. 9.*

ablement à mon sujet, et l'application que j'en fais vous paraîtra très-naturelle. Redoublez d'attention.

Bien, l'Épouse dit qu'elle a cherché son Bien-aimé dans le lieu ordinaire où il a coutume de prendre son repos, mais qu'elle ne l'a pas trouvé¹; qu'alors elle a pris la résolution de sortir, de faire le tour de la ville, d'aller dans les rues et sur les places publiques, pour y chercher Celui qu'elle aime². Elle ajoute que les gardes et les officiers de la ville l'ont rencontrée et qu'elle leur a demandé s'ils n'avaient point vu son Bien-aimé³; qu'immédiatement après, elle l'a aperçu au milieu d'eux; qu'elle a couru à lui et ne l'a point quitté qu'elle ne l'eût conduit dans la maison de sa mère⁴. Que veut dire cette pieuse allégorie? Déjà vous prévenez ma pensée. Cette épouse est l'âme fidele, l'âme chrétienne et religieuse; elle cherche aujourd'hui le Sauveur du monde dans le sanctuaire de l'Eucharistie, qui est comme son lit mystérieux, et elle ne l'y trouve pas; elle s'en va donc par les rues et sur les places publiques pour voir s'il y sera. C'est là, en effet, qu'elle le rencontre, environné de gardes, entouré de ses ministres qui le portent avec honneur, et de tout le peuple qui lui fait une cour nombreuse; elle se jette à ses pieds; elle l'adore, elle le suit des yeux, et ne l'abandonne point qu'il ne soit rentré dans le temple d'où il était parti, et qui est proprement la maison de notre mère, puisque c'est la maison de l'Eglise: y a-t-il rien de plus juste que cette belle figure des Livres saints?

(1) In lectulo meo quæsiui quem diligit anima mea; quæsiui illum, et non inveni. *Cant. 3. 4.*

(2) Surgam et circuibo civitatem; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea. *Cant. 3. 2.*

(3) Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem: Num quem diligit anima mea vidisti? *Cant. 3. 3.*

(4) Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea; tenui eum nec dimittam, donec introducam illum in domum matris meæ. *Cant. 3. 4.*

Mais avançons. Triomphe de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 1^o triomphe le plus glorieux pour son éclat et sa solennité; j'ajoute encore :

II. TRIOMPHE LE PLUS JUSTE.

Oui, triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, suivant les intentions et les vues de l'Eglise, et selon les motifs qui l'ont engagée à l'instituer. En effet, que se propose l'Eglise dans cette cérémonie? que prétend-elle? 1^o reconnaître l'excellence du nom que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son sang précieux et l'en remercier; 2^o répandre les bénédictions célestes et les grâces qu'il porte avec lui; 3^o confondre l'incrédulité des hérétiques, ennemis du Sacrement de Jésus-Christ; 4^o réveiller et affermir la foi des fideles. Je me borne là, et je demande s'il n'est rien de plus raisonnable que ces intentions de l'Eglise, et rien de plus conforme à l'esprit de Dieu. Reprenons et exposons-les par ordre.

1. RECONNAÎTRE L'EXCELLENCE DU DON DE JÉSUS-CHRIST ET L'EN REMERCIER.

Que ce soit le don le plus excellent, on n'en peut avoir le moindre doute, puisque c'est le corps et le sang de Dieu lui-même : don d'autant plus estimable qu'il est pleinement gratuit, et que rien de notre part ne nous l'a pu mériter. Or, une partie de la reconnaissance est de publier le bien qu'on a reçu, d'en marquer une haute idée, et de l'employer à la gloire du bienfaiteur. Voilà pourquoi l'Eglise, redevable à Jésus-Christ d'un Sacrement où sont contenues toutes les richesses de sa miséricorde et où réside corporellement la plénitude de la Divinité même, ne veut pas que ce soit un trésor caché; sensible à l'amour et à l'infinie libéralité du divin Epoux qui l'en a gratifiée, elle désire lui en faire honneur, et, pour cela, bien loin de l'enfouir, elle le montre dans les rues, sur les places publiques, et le pré-

sente à la vue de tous les peuples, comme si elle nous adressait ces paroles du Roi-Propète : *« Venez et voyez combien le Seigneur a fait pour moi de grandes choses¹. Ce n'est pas seulement pour moi, ajoute-t-elle, qu'il les a faites, mais pour chacun de vous en particulier : Allons donc, conclut-elle avec le même Propète. allons, réjouissons nous dans le Seigneur, et faisons retentir de toutes parts des chants d'allégresse pour célébrer le Dieu de notre salut. Humilions-nous devant le Dieu qui nous a faits, adorons-le; car c'est le grand Dieu, et nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau.² »*

2. RÉPANDRE LES BÉNÉDICTIONS DE JÉSUS-CHRIST.

Oui, répandre les bénédictions célestes et les grâces que ce divin Sauveur porte avec lui, et sanctifier spécialement les lieux par où il passe et qu'il honore de sa présence. Dans les entrées des princes, les faveurs et les dons sont dispensés plus abondamment; il est de la grandeur, de la majesté royale, que les peuples se ressentent de leur présence, et que la mémoire de ces jours solennels se perpétue non-seulement par la pompe et la magnificence qu'ils y déploient, mais encore par les largesses qu'ils y accordent. Il en est de même de l'apparition de Jésus-Christ dans nos rues, sur nos places publiques, et sa marche triomphale au milieu de nos habitations. Je sais bien que, pour opérer ses merveilles et exercer sa vertu toute-puissante, la présence de cet Homme-Dieu n'est pas absolument nécessaire; ce qu'il faisait autrefois, il le peut encore : absent comme présent, il voyait le fond des cœurs, il gagnait les âmes, il chassait les démons, il rendait la santé

(1) Venite, audite et narrabo quanta fecit animæ meæ. Ps. 65. 16.

(2) Venite, exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro... Venite, adoremus et procidamus ante Dominum qui fecit nos; quia ipse est Dominus Deus noster, nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus. Ps. 94. — 1. 6. 7.

aux malades, il ressuscitait les morts; et quand il dit à ce Centenier qui lui demandait la guérison de son serviteur : *J'irai chez vous et je le guérirai*¹, cet homme plein de foi lui fit une réponse aussi vraie qu'elle était humble : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, et il n'en est pas besoin; prononcez une parole, c'en est assez, et mon serviteur sera guéri*². Tout cela est incontestable; mais d'ailleurs, je puis ajouter que cette présence de Jésus-Christ, surtout dans une cérémonie qui se rapporte toute à lui, l'engage spécialement à se communiquer, à ouvrir ses trésors et à les faire couler avec moins de réserve. Il descendait de la montagne où il s'était retiré pour prier, dit l'évangéliste saint Luc; il s'arrêta dans la plaine, et là, de toute la Judée de Jérusalem, du pays maritime de Tyr et de Sidon, une grande multitude de peuple vint le trouver : Publicains, Scribes, Pharisiens, Docteurs de la loi, chacun s'empressait autour de lui. Et pourquoi donc cet empressement? pourquoi ce concours universel auprès de sa personne sacrée? *Parce qu'il sortait de lui*, remarque le texte sacré, *une vertu miraculeuse et bienfaisante qui les guérissait tous*³.

Or, cette vertu est toujours la même; la source en est intarissable, et c'est surtout dans les saintes visites du Seigneur qu'il s'en fait une effusion toute nouvelle, de sorte que les mêmes miracles qu'il opérait autrefois à l'égard des maladies du corps, en parcourant la Judée, il les opère maintenant à l'égard des maladies de l'âme, en parcourant nos rues et nos places publiques : oui, il y éclaire encore les aveugles, il y fortifie les faibles, il y guérit les infirmes, il y ressuscite les morts. Il n'attend pas

(1) Ait illi Jesus : Ego veniam et curabo eum. *Matth.* 8. 7.

(2) Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dico verbo, et sanabitur puer meus. *Matth.* 8. 8.

(3) Et omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. *Luc.* 6. 19.

pour cela que nous allions à lui ; mais il vient lui-même à nous, il paraît au milieu de nous, et, nous tendant les bras, il ne cesse de nous dire : « Venez, âmes chrétiennes, que j'ai rachetées au prix de mon sang, oui, venez ; *puisez avec joie aux sources de votre Sauveur*¹. Ne doutons donc pas que ce divin Sauveur, paraissant aujourd'hui dans nos rues et devant nos habitations, ne les sanctifie par sa présence ; non, ne doutons pas qu'il ne répande sur toutes les places publiques des bénédictions particulières ni qu'on ne puisse de nouveau dire de lui comme autrefois : *Il a passé, et il a laissé sur tout son passage des effets de sa libéralité*².

3. CONFONDRE L'INCRÉDULITÉ DES HÉRÉTIQUES,

Ils ont tant déclamé contre le Sacrement de l'autel ; ils se sont tant efforcés d'en affaiblir la croyance ; ils ont tant blasphémé contre cet adorable mystère, que l'Eglise, après avoir employé les plus solides raisonnements pour les convaincre, a cru devoir encore opposer à leurs clameurs le magnifique appareil de cette solennité. C'est un témoignage qui se présente aux yeux, et qui des yeux se communique à l'esprit et peut faire impression sur les cœurs. Car le dessein de l'Eglise n'est pas de les confondre précisément pour les confondre, mais de les engager à rentrer en eux-mêmes, à revenir des préjugés dont ils se sont laissé préoccuper. Il me semble qu'elle leur dit à peu près, comme une mère toujours affectionnée et tendre, ce que l'apôtre saint Paul écrivait aux Corinthiens : « *Je ne cherche point à vous insulter, mais je vous avertis comme mes enfants bien-aimés, car vous l'êtes en vertu de votre baptême ; si ce concours, cette foule d'adorateurs, cette pompe vous cause de la confusion, je me réjouis, non de votre confusion, mais du bon effet qu'elle peut avoir en contribuant à*

(1) *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Is. 12. 3.*

(2) *Pertransit benefaciendo. Act 10. 38.*

votre retour et à votre pénitence : » tels sont, dis-je, les souhaits de l'Eglise, et, plus d'une fois, ses espérances à cet égard ont été remplies ; à ce témoignage de Jésus-Christ, dont ils ont été les témoins, à ce spectacle si religieux, des esprits rebelles ont été touchés, le charme qui les aveuglait et qui les retenait, est tombé ; foudroyés, non point au dehors ni avec éclat comme saint Paul, mais intérieurement et dans le fond de l'âme, ils ont répondu comme lui à la voix qui les appelait et se sont écriés avec lui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* La victoire a été aussi complète qu'elle était subite. Ils se sont déclarés, ils se sont joints à la multitude, et, sans différer, se sont mis eux-mêmes à la suite de ce Dieu vainqueur. Ce sont là de ces coups de la grâce et de ces miracles dont on ne peut présumer, mais qui sont toujours dans la main de Dieu, car son bras n'est point raccourci. N'entreprenons pas de pénétrer ce secret de prédestination ; contentons-nous d'adorer les desseins de Dieu et d'espérer.

4. RÉVEILLER ET AFFERMIR LA FOI DES FIDÈLES.

Ils sont fidèles, ils croient, mais, du reste, comme la charité se refroidit avec le temps, de même la foi s'affaiblit et devient languissante ; elle n'est pas tout à fait éteinte et elle subsiste dans le fond, mais elle n'a pas ce degré de fermeté, de vivacité qui fait agir et qui porte à la pratique. Ainsi, pour me renfermer dans mon sujet, parce que beaucoup de chrétiens n'ont malheureusement à l'égard du Sacrement de Jésus-Christ qu'une foi faible et vague, de là viennent tant d'irrévérrences qui se commettent devant les autels, cette légèreté et cette dissipation qu'on fait paraître dans le lieu saint, cette tiédeur, j'oserai même dire cette nonchalance avec laquelle on assiste au sacrifice de la Messe ; mais, je vous le demande, est-il rien de plus propre à exciter cette foi faible, lente et comme assoupie, que la solennité de ces saints jours ? Qu'est-ce, en effet, que cette

auguste cérémonie pour laquelle se rassemble tout le corps des fidèles? C'est une nouvelle profession de foi que fait l'Eglise, profession authentique et publique, profession commune, et, par-là même, plus efficace. Cet exemple mutuel qu'on se donne les uns aux autres, ce consentement universel, cette unanimité forme une conviction qui, dans un moment, lève toutes les difficultés et résout tous les doutes. On voit et l'on croit, non pas contre la parole du Fils de Dieu, qui nous dit dans le saint Evangile : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru*¹; mais en ce sens, que ce qu'on voit dispose à croire d'une foi plus vive et plus ferme que jamais ce qu'on ne voit pas.

A ces quatre premières raisons j'en ajoute une cinquième, et je dis, avec un savant théologien, qu'on porte Jésus-Christ en procession dans ces saints jours, en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apôtres sa chair et son sang : « Car alors, dit saint Augustin, il est évident qu'il portait son propre corps, et que ce que la sainte Ecriture dit de David dans un sens figuré, savoir qu'il se portait lui-même dans ses mains à la cour du roi Achis, s'accomplit à la lettre dans la personne du Sauveur. » Que fit donc cet Homme-Dieu, quand il se porta ainsi lui-même? Il se fit comme un triomphe à lui-même, parce qu'il ne pouvait être plus honorablement porté que par lui-même et dans ses propres mains. Or, c'est le mystère que l'Eglise nous représente aujourd'hui, faisant porter ce corps adorable dans les mains des prêtres, qui sont comme les propres mains du Fils de Dieu. Disons donc que ce n'est pas sans de puissants motifs que cette même Eglise a ordonné ce triomphe dont elle honore Jésus-Christ; qu'en cela, ses vues ont été les plus raisonnables, et que plus ses intentions sont droites, sages et saintes, plus on doit s'y conformer et les seconder par son zèle et sa dévotion.

Mais finissons. Triomphe de Jésus-Christ dans l'Eucha-

(1) Beati qui non viderunt et crediderunt. Joan. 20. 29.

ristie : 1^o triomphe le plus glorieux par son éclat ; 2^o triomphe le plus juste et le plus légitimement dû selon les intentions de l'Eglise, je vous l'ai montré ; je dis enfin :

III. TRIOMPHE LE PLUS PROPRE A EXCITER LA PIÉTÉ.

Trois sentiments que cette sainte solennité doit inspirer aux âmes pieuses, aux âmes fidèles envers le Sacrement de Jésus-Christ : 1^o vénération ; 2^o dévotion ; 3^o consolation.

1. VÉNÉRATION.

Partout où est présente la personne sacrée de Jésus-Christ, ce divin Sauveur mérite également nos respects et nos adorations, puisqu'il est partout également Dieu. A prendre la chose absolument et en elle-même, il n'est pas moins digne de notre culte dans un lieu ni dans un temps, que dans un autre ; mais il faut d'ailleurs convenir qu'il y a toutefois certaines conjonctures où l'on est vivement touché, et qui tiennent dans une plus grande attention et un plus respectueux silence. Quand on est spectateur d'un appareil pompeux et magnifique ; qu'on voit tout un peuple humilié et prosterné ; qu'on est témoin des pieux mouvements et des saints empressements d'une multitude qui ne pense qu'à témoigner son zèle et à rendre ses hommages ; qu'on n'entend autour de soi que des acclamations, que des éloges, que des chants de piété, tout sert à recueillir l'âme, tout porte à faire un retour sur soi-même, à s'humilier et à se prosterner.

Et, en effet, c'est alors que se retracent dans l'esprit, plus fortement que jamais, ces hautes idées qu'on a conçues du Sacrement que l'Eglise honore ; de la présence réelle d'un Homme-Dieu dans ce Sacrement ; de toute la majesté de Dieu renfermée dans ce Sacrement ; de toute la puissance de Dieu mise en œuvre dans ce Sacrement ; de tous les trésors de la grâce de Dieu réunis dans ce Sacrement ;

de ce Sacrement incompréhensible, ineffable, l'abrégé des merveilles du Seigneur. Une âme chrétienne, occupée intérieurement de toutes ces saintes pensées, ravie d'admiration à la vue de cette pompe religieuse, voudrait, en quelque manière, s'abimer et s'anéantir. Aussi, l'entendez-vous : « Ah ! que toute la terre vous adore, Seigneur, s'écrie-t-elle dans le sentiment de vénération dont elle est pénétrée, et que tout le ciel ne vient-il ici se joindre à la terre pour exalter votre saint nom et votre adorable mystère ! Qu'est-ce, en effet, que l'hommage d'une chétive créature comme moi, qui ne suis que cendre et poussière ? Du moins, ô mon Dieu ! vous voyez mon désir et vous l'agréerez ; vous suppléerez à ma faiblesse, et vous aurez égard non pas tant à ce que je fais, qu'à ce que je voudrais faire. »

2. DÉVOTION.

De ce sentiment de respect et de vénération qu'inspire la cérémonie de ce jour, naissent des sentiments prompts et subits, vifs et ardents. Le cœur tout à coup s'émeut, s'enflamme, devient tout de feu ; soit amour plus tendre, soit reconnaissance plus affectueuse, soit confiance plus intime, tout le remue, et quelquefois le transporte comme hors de lui-même. C'est la grâce intérieure qui produit ces sentiments, il est vrai, et il n'y a aucun doute là-dessus ; mais il n'est pas moins vrai que certain extérieur de religion qu'on aperçoit de toutes parts autour de soi, ne contribue pas peu à les former ; car je parle d'une dévotion sensible, d'une dévotion qui se répand jusque sur les sens, après que les sens ont eux-mêmes servi à l'exciter. Je ne sais quelle onction coule dans l'âme, la pénètre intérieurement, et de l'âme rejaillit, en quelque sorte, jusque sur le corps, selon cette parole du Roi-Prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli et se sont réjouis dans le Dieu vivant*¹.

(1) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. 85. 2.

3. CONSOLATION.

De quels transports de joie Marie-Madeleine ne fut-elle pas saisie, quand elle vit son aimable Maître ressuscité ! Elle courut à lui, elle se jeta à ses pieds, en s'écriant : *Rabboni?* c'est-à-dire : *Mon bon Maître* ! et, sans tarder un moment, elle alla, selon l'ordre qu'elle en reçut, porter aux Apôtres une si heureuse nouvelle. Tel est le sentiment de consolation dont est pénétrée une âme qui aime Jésus-Christ, et qui le voit dans l'éclat de la gloire et dans la splendeur. Elle le suit, non point comme une esclave attachée à son char, mais comme une épouse qui, par une fidélité inviolable, prend part à tous les états de ce divin Epoux, c'est-à-dire à ses humiliations qu'elle a pleurées, et à son élévation dont elle ne peut assez le féliciter ni se féliciter assez elle-même. Elle les a pleurées amèrement ces humiliations de son Sauveur, toutes les fois qu'elle s'en est rappelé le souvenir ; elle a gémi de tant d'outrages qui lui ont été faits ; mais, maintenant que l'Eglise les répare, la consolation qu'elle goûte est d'autant plus douce que sa peine a été plus grande et sa douleur plus vive, que ses larmes ont été plus abondantes et ses gémissements plus amers ; chaque pas qu'elle fait à la suite de son Bien-aimé, est une réparation de tout ce qui a pu lui échapper à elle-même de moins circonspect envers le Sacrement du Seigneur, et de moins digne de la présence de son Dieu ; elle se reproche une distraction la plus légère, un regard, une parole ; il n'y a rien sur cela de petit pour elle.

CONCLUSION.

Quoi qu'il en soit, mes Sœurs, nous voici à la fin d'une octave où je vous ai représenté la vie de Jésus-Christ dans

(1) Dicit ei : Rabboni, quod dicitur Magister. *Joan. 20. 16.*

le Sacrement de la sainte Eucharistie, en vous montrant : 1^o comment il y prend une nouvelle naissance ; 2^o comment il y reçoit nos adorations ; 3^o comment il y est offert à Dieu ; 4^o comment il y converse avec les hommes ; 5^o comment il s'y multiplie, en quelque manière, et y nourrit de son corps sacré une multitude innombrable d'âmes fidèles ; 6^o comment il y est exposé aux insultes et aux persécutions ; 7^o comment il y est même crucifié par les pécheurs sacrilèges ; 8^o enfin, comment il y devient, comme dans sa Résurrection et son Ascension , victorieux et triomphant. C'est pour seconder les pieuses intentions de l'Eglise que je me suis étendu ainsi sur ce divin Sacrement, dans ces jours où elle expose à nos adorations Jésus-Christ, qui l'a enrichie du précieux trésor de son corps et de son sang ; c'est aussi pour exalter le plus signalé des bienfaits de cet Homme-Dieu, pour en rappeler le souvenir, pour en dépeindre les merveilles, et pour vous inspirer toute la vénération et tout l'amour qu'il mérite. Profitez donc de ce Sacrement pour vivre d'une vie toute chrétienne et toute religieuse, car voilà le fruit que vous devez en retirer. Il vous soutiendra jusqu'à la mort ; à cette dernière heure, ce sera votre grande ressource, non point précisément pour prolonger sur la terre et dans cette vallée de larmes des jours sujets à tant de vicissitudes et à tant de misères, mais pour vous garantir des surprises de l'ennemi qui redoublera alors contre vous ses attaques ; pour vous adoucir les rigueurs d'une séparation toujours contraire aux sens et à la nature ; enfin, pour vous servir de viatique et vous faire passer à une vie éternelle et bienheureuse. Ainsi soit-il.

FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

DE LA DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS.

1. *Il n'y a pas de dévotion plus solide.*
 2. *Il n'y a pas de dévotion plus excellente.*
 3. *Il n'y a pas de dévotion plus utile.*
-

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.
Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. Matth. 11. 28.

Quel est donc, mes Sœurs, celui qui a pu faire au genre humain une invitation si touchante et si magnifique, et qui a pu, sans faste et sans vanité, se donner ainsi pour le refuge et l'asile de tous les malheureux? Quel est celui qui a pu dire de lui-même : « Avant moi, on a vu des hommes, amis de leurs semblables, regarder comme perdus les jours, où ils n'avaient pas fait d'heureux, mais toutes leurs vertus n'étaient pas à l'abri des faiblesses et des misères humaines ; moi seul *je vous soulagerai : venez donc à moi, ô vous tous qui souffrez et qui êtes fatigués?* » Quel mortel a pu tenir sur la terre un pareil langage? En vain le chercherait-on sous les portiques du Lycée, et parmi les sages de Rome et d'Athènes. L'antiquité païenne ne l'a jamais vu ; des lumières mêlées à beaucoup d'erreurs, des vices sans nombre à côté de quelques vertus, voilà le tableau que nous présente l'histoire des sages du paga-

nisme : où trouver donc ce cœur si compatissant et si généreux ? Déjà sans doute vous m'avez prévenu, et, à ces traits, vous avez reconnu sans peine le cœur de votre Dieu, le Cœur sacré de Jésus, le plus tendre, le plus compatissant et le plus aimable de tous les cœurs.

Gloire donc, oui, gloire, salut, louange, honneur et bénédiction à ce Cœur adorable. Dans ce beau jour où la religion nous rassemble autour de ses autels, rendons-lui le juste tribut de notre amour, de notre reconnaissance, de nos hommages et de nos adorations ; unissons nos acclamations et nos actions de grâces aux concerts des Esprits bienheureux qui le bénissent et le béniront à jamais dans le ciel.

Oh ! quelle belle dévotion que celle dont je viens vous entretenir aujourd'hui ! Sans plus tarder, j'entre tout de suite dans mon sujet, et voici tout mon dessein. Une dévotion se recommande par son principe, par son objet et par sa fin. Or, je dis qu'à la considérer : 1^o dans son principe, il n'y a pas de dévotion plus solide ; 2^o dans son objet, il n'y a pas de dévotion plus excellente ; 3^o dans sa fin, il n'y a pas de dévotion plus utile. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL N'Y PAS DE DÉVOTION PLUS SOLIDE.

D'abord, il faut l'avouer, ce ne fut pas sans peine que les deux saints personnages que Dieu avait choisis, l'un pour faire connaître au monde cette dévotion, la vénérable Mère Marie Alacoque, un des plus beaux ornements de l'*Institut de la Visitation*, l'autre pour la propager, le R. Père de la Colombière, cet illustre membre de la *Compagnie de Jésus*, qui eut les honneurs de la persécution, en Angleterre, pour la foi orthodoxe, vinrent à bout de faire exécuter ses desseins. A peine parut-elle et entendit-on prononcer son nom, qu'on s'éleva contre elle de tous côtés ; les impies, les libertins, les faux sages jetèrent

les hauts cris; en un mot, tout l'enfer sembla se déchaîner pour l'étouffer dans son berceau : ainsi s'était-il déchainé, trois siècles auparavant, contre l'institution de la fête du Sacrement adorable de nos autels, due principalement aux sollicitations de la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, près de Liège, cette sainte fille si favorisée du don des révélations et des miracles. Une secte surtout qui causait alors un grand mal dans l'Eglise de Dieu, secte ennemie jurée de toute dévotion tendre et affectueuse, dont la dure théologie et la morale désespérante tendent à substituer une loi d'esclavage à la loi d'amour que l'Evangile nous a donnée, la secte des Jansénistes enfin, puisqu'il faut la nommer par son nom, se distingua par-dessus tout parmi les détracteurs de cette adorable dévotion ; elle la décria comme un fanatisme horrible ; elle ne craignit pas de la couvrir du voile du mépris et de la dérision ; dans son délire, elle osa l'accuser d'inutilité, de singularité, principalement de nouveauté.

Quoi qu'il en soit de l'injustice d'une telle assertion dans la bouche de pareils hommes, il est bon de s'expliquer sur la nature même d'une accusation si sérieuse, bien moins pour combattre des erreurs que pour édifier votre foi. Que veulent donc nous dire ces hommes d'une sagesse étroite, d'une religion chagrine et morose, lorsqu'ils accusent de nouveauté la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ? Ce reproche s'adresse-t-il au fond même de cette dévotion, ou seulement à la forme sous laquelle elle nous est présentée ?

1. S'ADRESSE-T-IL AU FOND DE CETTE DÉVOTION ?

Mais d'abord, pour ce qui en regarde la substance, qui oserait dire que le cœur de Jésus n'a pas eu dans tous les temps des adorateurs ; que cette adoration même ne se lie pas essentiellement à l'adoration de la personne du Sauveur ? Si le culte du Cœur sacré de ce divin Sauveur était un culte inouï dans les premiers siècles de l'Eglise,

d'où vient donc que l'apôtre saint Paul exhortait si souvent les fidèles de son temps *par la charité et les entrailles de Jésus-Christ*¹ ; qu'il leur recommandait *d'exciter dans leurs cœurs les mêmes sentiments qui ont animé celui de Jésus-Christ*² ? D'où vient que tous les Saints ont aimé à se recueillir dans ce côté ouvert, dans ce cœur blessé, et que, pour lui rendre des devoirs pieux, nous ne pouvons mieux faire que de leur emprunter leurs sentiments et leur langage ? Et je vous le demande, ces effusions d'amour et de reconnaissance répandues dans les écrits d'un saint Augustin, d'un saint Bernard, d'un saint Bonaventure, d'un saint François de Sales, ont-elles un autre objet que la charité de Jésus-Christ, et la charité de Jésus-Christ peut-elle être séparée de son Cœur ? Et si l'on ne veut pas faire remonter l'origine de ce culte à l'Incarnation du Verbe, qui ne voit du moins qu'il a été annoncé au monde chrétien à cet instant mémorable où le disciple bien-aimé, l'apôtre saint Jean, reposa sur le Cœur de son divin Maître, dans la dernière cène, et qu'il a pris sa source au Calvaire, à ce moment heureux et terrible où, pour consommer le grand sacrifice, la lance du soldat ouvrit le côté du Sauveur, et en fit sortir, avec l'eau et le sang, toutes les richesses de l'immense charité d'un Dieu pour les hommes ? Qui ne voit enfin qu'il n'y a ici de nouveau que la témérité sacrilège de ces sectaires qui n'ont pas craint de faire le procès à tous les siècles par un esprit d'insubordination et de révolte contre l'Eglise, et que le reproche de nouveauté dont ils prétendent l'accuser, ne peut s'adresser au fond même de cette dévotion ou à sa substance ?

2. S'ADRESSÉ-T-IL A LA FORME DE CETTE DÉVOTION ?

Ici, je réponds qu'à la vérité une forme inusitée, une

(1) *Testis enim mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Philip. 4. 8.*

(2) *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu. Philip. 2. 5.*

expression nouvelle a été donnée à cette dévotion, d'ailleurs aussi ancienne que l'Eglise ; que déjà vivante dans les sentiments, elle s'est reproduite dans des formules, elle s'est manifestée dans des rites qui lui sont propres. Je réponds encore qu'à la vérité la dévotion au Cœur de Jésus est nouvelle, si on la considère dans ce qu'elle a d'apparent et d'extérieur dans ses confréries, dans ses symboles, dans ses indulgences, dans la solennité de ses fêtes. Je conviens aussi qu'elle est nouvelle sous ce rapport comme le culte de la vraie croix, de la sainte couronne et des autres instruments de la Passion, comme la dévotion aux cinq plaies du Sauveur. Mais quoi ! nous honorons ces plaies sacrées ; les clous qui ont percé ses pieds et ses mains, la lance qui a ouvert son côté, les épines, dont son chef fut couronné. sont l'objet de notre vénération ; la croix où il fut attaché pour l'expiation des crimes du genre humain et où il expira, reçoit nos hommages et nos adorations ; cette croix, aujourd'hui triomphante, brille sur le front des maîtres du monde, relève la tiare des pontifes ; une seule parcelle même de ce bois sacré est digne des respects que tout l'univers, parce qu'un Homme-Dieu, dans son amour, l'arrosa de son sang, et le cœur même de cet Homme-Dieu, la partie principale de son corps adorable ; ce Cœur uni à la Divinité par des liens indissolubles et ineffables que la Théologie appelle *union hypostatique* ; ce Cœur, le principe et la source de tant de bienfaits, serait l'objet d'une indifférence coupable et d'un oubli criminel, et cela sous prétexte que le culte qu'on voudrait lui rendre, est un culte nouveau, à cause de la forme où il nous est présenté, quelle aberration de l'esprit humain, quand, dans sa folle et orgueilleuse obstination, il ne veut suivre que ses propres lumières ! Quel travers de la raison, lorsque, au lieu de s'en rapporter à l'autorité infaillible de l'Eglise, elle ne veut prendre conseil que de sa sagesse bornée et superficielle !

Et s'il y avait quelque chose de sacré pour l'hérésie, ou plutôt si elle n'était point aveuglée par le démon de l'or-

gueil, n'eût-elle pas dû faire attention que l'orthodoxie la plus rigide ne déverse aucun blâme sur ces pieux accessoires et ces utiles accompagnements de la piété chrétienne ; qu'elle ne condamne que les nouveautés qui altèrent le fond des croyances, et non ces modifications innocentes qui tendent à les développer, et qui ont leurs racines dans l'antiquité elle-même ? C'est la règle tracée par saint Augustin, cet illustre Docteur de l'Eglise. Il ne souffre point qu'on touche à la substance de la foi, qu'on introduise quelque changement dans les dogmes, mais il permet de renouveler, de rajeunir les pratiques qui les font aimer. Quand une fois il est prouvé qu'une dévotion est revêtue de ce caractère, il ne s'agit plus que de s'enquérir si elle a reçu la sanction de l'autorité compétente. Or, l'autorité s'est prononcée en ce qui touche la dévotion au Sacré-Cœur. Et quelle autorité ? en est-il de plus respectable et de plus décisive pour des enfants de l'Eglise ? C'est une succession de souverains pontifes, qui ne l'ont pas seulement approuvée comme pieuse et louable, mais qui ont ouvert en sa faveur tous les trésors des grâces spirituelles ; c'est l'élite du clergé de France, qui, vers le milieu du XVIII^e siècle, réuni dans ses comices généraux et acquiesçant à la prière d'une reine plus grande encore par sa piété que par son rang suprême, Marie Lecksinska, épouse de Louis XV, a couronné par ses suffrages ce culte d'amour, avec l'engagement unanime d'en favoriser l'exercice et d'en seconder les progrès de tous les efforts de son zèle et de toute l'autorité de ses exemples.

Mais pourquoi, disent encore ces sectaires, choisir de préférence le Cœur du Sauveur pour l'objet de nos adorations ? En quoi son Cœur est-il plus adorable que les autres portions de son humanité sainte, que sa main, par exemple, que son bras, que son pied ? veut-on diviser Jésus-Christ ? est-ce le cœur matériel lui-même, ou seulement un symbole qu'on adore ? Vous voyez à quelles misérables subtilités peuvent conduire l'esprit de secte et la manie de

la contradiction. Non, sans doute, quand nous adorons le Cœur de Jésus, nous ne prétendons pas le séparer de sa personne divine ; non, ce n'est pas un Cœur mort et inanimé que nous adorons, mais un Cœur vivant, un Cœur plein de divinité ; c'est l'Homme-Dieu tout entier que nous adorons dans son Cœur. Et vous demandez ensuite pourquoi c'est plus spécialement au Cœur de ce divin Sauveur que s'adresse ce culte privilégié ? Demandez donc aussi pourquoi tous les hommes rapportent au cœur de leurs semblables tous les mouvements généreux et tous les dévouements héroïques ? pourquoi c'est au cœur de son bienfaiteur que l'obligé adresse les vœux de sa reconnaissance ? pourquoi, dans toutes les langues comme dans toutes les pensées humaines, le cœur a toujours été considéré comme le siège de la sensibilité, le symbole de la tendresse et la source des affections ? Ce n'est pas par son esprit, par ses talents, par ses connaissances que l'homme est quelque chose, c'est par son cœur ; c'est le cœur qui fait tout l'homme ; c'est du cœur que sortent le bien et le mal ; c'est *de l'abondance du cœur que la bouche parle*¹, dit Jésus-Christ lui-même ; c'est dans le cœur que s'allument le feu du génie et la flamme sacrée de la vertu ; c'est du cœur que jaillissent les grandes pensées, les illuminations soudaines, les inspirations, les dévouements sublimes : les moralistes, les littérateurs n'ont pas ici un autre langage que l'Evangile. Que si, après cela, par une obstination déplorable, ces rigoristes de la secte janséniste qui, sous prétexte d'écarter les dangers de la superstition, dessèchent toute la sève et toute la moelle de la piété chrétienne ; ces contradicteurs impitoyables qui, tout en se faisant les champions de la vénérable antiquité, comme ils le disent, ne demandent pas mieux que de nous donner du neuf en fait de religion et de morale ; ces censeurs chagrins et ombrageux dont on peut dire qu'ils sont les ennemis jurés du Cœur de Jésus, comme

(1) Ex abundantia enim cordis os loquitur. *Matth. 12. 34.*

saint Paul disait avec larmes de ceux de son temps, qu'*ils étaient les ennemis de la croix du Sauveur*¹, oui, que si, après cela ils osent encore contester, s'ils ont recours à d'autres subterfuges aussi futiles et aussi dénués de sens commun que ceux dont je viens de vous faire l'exposé, qu'ils sachent, une bonne fois, que toutes les subtilités de l'erreur ne prévaudront jamais contre la vérité, et que nous ne craignons pas de nous égarer en écoutant l'Eglise de Jésus-Christ qui s'est expliquée sur la dévotion au Sacré-Cœur par la bouche de son Chef visible.

Ainsi donc : 1^o il n'y a point de dévotion plus solide que celle du Cœur de Jésus, à la considérer dans son principe et dans l'autorité qui la consacre, comme je viens de le prouver ; ensuite, je dis qu'à l'envisager dans son objet :

II. IL N'Y A PAS DE DEVOTION PLUS EXCELLENTE.

En effet, quel est l'objet de la dévotion au Cœur de Jésus ? Ah ! c'est ce Cœur lui-même, ce Cœur formé par l'Esprit-Saint du plus pur sang d'une Vierge, ce Cœur, chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, *éclat de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu, image vivante de sa bonté*². Je n'ai pas dit assez : ce n'est pas seulement le Cœur du plus saint et du plus aimable des enfants des hommes, c'est le Cœur d'un Dieu, le sanctuaire de toutes les perfections, *où sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse*³, le tabernacle où repose la majesté du Très-Haut. C'est quelque chose de plus encore ; c'est le Cœur d'un Homme-Dieu ; c'est l'admirable mélange de tout ce qu'on peut supposer de plus pur, de plus

(1) Multi enim ambulantes, quos sæpè dicebam vobis (nunc autem et fletus dico) inimicos crucis Christi. *Philp.* 3. 18.

(2) Candor est lucis æternæ, et speculum sine maculâ Dei majestatis, et imago bonitatis illius. *Sap.* 7. 26

(3) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. *Coloss.* 2. 5.

aimable, de plus délicat, de plus tendre dans les affections du cœur de l'homme, et de tout ce qu'il y a de puissance, de richesses, de générosité dans les affections du Cœur d'un Dieu ; c'est la compassion unie à la miséricorde ; c'est le sentiment de nos misères joint à la volonté de les guérir ; c'est l'amitié d'un frère mêlée à l'amour d'un père.

Quel est encore l'objet de cette dévotion ? C'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, cet amour immense, incommensurable, inénarrable, concentré dans son Cœur comme dans son foyer : c'est cet amour dont saint Paul célèbre, avec un enthousiasme qui le transporte hors de lui-même, les étonnantes dimensions, et cette *hauteur* qui s'élève au-dessus des cieux, et cette *profondeur* qui descend au-dessous des abîmes, et cette *largeur* qui embrasse l'immensité, et cette *longueur* ¹ qui s'étend d'une éternité à l'autre ; cet amour riche en merveilleuses inventions, qui a conçu et réalisé tous ces prodiges d'abaissement, tous ces miracles d'anéantissement, tous ces mystères si terribles et si tendres d'un Dieu pauvre et humilié, d'un Dieu souffrant et crucifié ; cet amour compatissant qui a pleuré et s'est attendri sur le sort d'une ville coupable ², sur Lazare mis dans le tombeau depuis quatre jours ³, et sur les autres infortunes de l'humanité ; cet amour généreux qui a pardonné à ses bourreaux sur le Calvaire ⁴ ; cet amour patient qui veut attendre, avant d'arracher l'ivraie, le temps de la moisson ⁵ ; cet amour indulgent et miséricordieux qui a proféré toutes ces paroles de bénédiction, toutes ces sentences de grâce et de pardon écrites dans l'Evangile de la paix, toutes ces maximes d'une morale si consolante pour le pauvre et l'affligé ; cet amour prévoyant

(1) Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo et longitudo, et sublimitas, et profundum. *Ephes. 5. 43.*

(2) Videns civitatem flevit super illam. *Luc. 19. 41.*

(3) Infremuit spiritu, et lacrymatus est Jesus. *Joan. 11. 55.*

(4) Jesus autem dicebat : Pater, dimitte illis. *Luc. 23. 34.*

(5) Sinite utraque crescere usque ad messem. *Matth. 13. 30.*

qui, *après avoir aimé, dès le commencement*, dit l'évangéliste saint Jean, *voulant aimer jusqu'à la fin*¹, nous a ouvert ces canaux des sacrements par où la grâce coule incessamment jusqu'à nous.

Ah! mes Sœurs, dans le transport de son admiration pour l'apôtre saint Paul, saint Chrysostôme aurait désiré de voir son cœur : « Oui, s'écriait-il, je voudrais voir le cœur de Paul, ce cœur si vaste qui embrassait les villes, les provinces, les empires; ce cœur sublime comme le ciel, plus grand que le monde, plus éclatant que le soleil, plus brûlant que le feu, plus ferme que le diamant : oui, le cœur de Paul était le Cœur même de Jésus. » Qu'avez-vous dit, saint Docteur, et à quel excès vous emporte votre zèle pour la gloire de votre héros? Pouvez-vous comparer le cœur du disciple au Cœur du Maître? Le cœur de Paul était grand sans doute, mais il n'était grand, comme il l'avoue lui-même, que parce qu'il *était dilaté par la charité de Jésus-Christ*². C'est bien au Cœur de Jésus et à lui seulement que peuvent s'appliquer ces magnifiques louanges; c'est bien du Cœur de Jésus qu'il nous conviendrait d'exprimer le vœu de le contempler à découvert. Ah! nous le verrons un jour ce soleil de l'éternité, inondant et le cœur de Paul et le cœur de tous les Saints des torrents de sa gloire et de sa joie, absorbant et réfléchissant tour à tour toutes les ardeurs des Chérubins, des Séraphins et des autres chœurs de la milice céleste, attirant à lui tout le ciel, entouré de ses élus comme d'autant d'astres lumineux, heureux de lui servir de cortège et de garde, et fixant sur son disque radieux les complaisances de Dieu même; mais, en attendant que nous le voyions dans son éclat, nous le voyons assez sensiblement dans son amour; il suffit d'un regard : 1° sur la crèche; 2° sur la croix; 3° sur l'autel, pour s'en assurer.

(1) Cum dilexisset suos..., in finem dilexit eos. *Joan.* 13. 1.

(2) O Corinthii, cor nostrum dilatatum est. 2. *Cor.* 6. 11.

I. SUR LA CRÈCHE.

Entrez dans l'étable de Bethléem, c'est là d'abord que vous pourrez vous convaincre de l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes, en considérant votre Sauveur dans l'état le plus attendrissant et le plus capable d'exciter votre compassion. Voyez donc, il ne fait que de naître, et déjà il ressent par amour pour nous les plus cuisantes douleurs : les horreurs de la pauvreté l'assiègent, la rigueur du froid le pénètre, le poids de l'humiliation l'accable, le cortège de toutes les misères l'environne, et les larmes qui coulent de ses yeux témoignent assez l'excès des maux qu'il endure. Grand Dieu, quel spectacle ! Une étable ! Une crèche ! Un peu de paille ! Père saint, est-ce là que vous placez celui qui fait l'objet de vos complaisances ? Pour le premier Adam, vous avez embelli la voûte des cieux, paré la terre d'ornements ; pour le second, vous n'avez que des rigueurs ! Eh quoi ! n'est-il plus votre Fils ? pourquoi donc exercer sur lui des châtimens qui tomberaient si justement sur la tête de tant de coupables ? Arrêtez, Père saint, arrêtez ; déchargez sur nous toute votre vengeance ; quelque part que vous frappiez, il est impossible que vos coups s'égarent ; encore une fois, frappez. Ah ! cessons d'accuser de rigueur la justice divine, puisqu'une seule goutte du sang précieux de Jésus-Christ, une seule larme, un seul soupir de ce divin Sauveur eût suffi abondamment pour réconcilier la terre avec le ciel et pour éteindre tous les feux de l'enfer ; c'est à l'amour du Cœur de Jésus qu'il faut nous en prendre : « Oui, dit un Père de l'Eglise, c'est ainsi qu'il a voulu naître, parce que c'est ainsi qu'il a voulu se faire aimer. » C'est son Cœur qui le soumet à toutes ces rigoureuses satisfactions, dès son entrée dans le monde ; c'est son Cœur qui veut que les premiers pas qu'il fait dans la carrière de la vie, deviennent des pas pénibles. et que, quand il s'agit de nous témoigner

son amour, souffrir et vivre ne soient pour lui qu'une seule et même chose.

2. SUR LA CROIX.

Pour mieux vous en faire une idée, venez un instant en esprit sur la montagne du Calvaire où Jésus-Christ a consommé son sacrifice, il y a dix-huit cents ans passés; c'est à cette scène déchirante que je vous convie. Quel spectacle! et le monde, depuis qu'il est sorti des horreurs du chaos, a-t-il jamais vu rien de semblable? Déjà la victime est arrivée sur la montagne fatale; on l'attache à la croix; la voilà suspendue entre le ciel et la terre; le sang coule à grands flots de ses veines entr'ouvertes. Levez les yeux; contemplez cette tête cruellement déchirée par une couronne d'épines, ce visage meurtri et tout défiguré, cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ces mains et ces pieds percés de gros clous, tout ce corps qui ne présente plus qu'une plaie, et sur lequel est venu fondre l'amas des ignominies. Et qui donc l'a fait monter cette victime sacrée sur l'autel sanglant de la croix? Deux bras opposés ont concouru à immoler le Saint des saints, celui de la justice et celui de l'amour; nous étions coupables, le Cœur de Jésus nous a aimés, et voilà la cause de son supplice sur le Calvaire : « O Fils unique du Dieu vivant, puis-je m'écrier ici avec un Père de l'Eglise, Arbitre suprême de tout ce qui respire, je devais craindre le moment où vous alliez m'écraser, et vous vous mettez à ma place; vous deviez me frapper, et vos coups retombent sur vous. Descendez, descendez, Rédempteur adorable, descendez de la croix; c'est moi qui suis le coupable, c'est moi qui dois périr. » Il refuse de descendre; durant trois heures mortelles, il persévère dans l'action d'un sacrifice dont il est en même temps le prêtre et la victime. C'est après avoir dit que *tout est consommé*⁴, qu'il baisse la tête et expire; il expire, et

(1) Dixit Jesus : Consummatum est. Joan. 19. 50.

le dernier soupir de son Cœur est un soupir d'amour pour tous les hommes.

3. SUR L'AUTEL.

N'est-ce pas là, en effet, « que ce divin Sauveur, pour me servir des expressions du saint Concile de Trente, épuise tous les trésors de son amour, en se donnant lui-même à nous pour nourriture? » N'est-ce pas là, « que ce Dieu de bonté, comme le dit saint Bernard, se consacre tout entier à nos usages? » N'est-ce pas là, « que tout puissant qu'il est, comme le remarque saint Augustin, il n'a pu nous donner rien de plus grand; tout sage qu'il est, il n'a pu nous donner rien de plus avantageux; tout riche qu'il est, il n'a pu nous donner rien de plus précieux? » N'est-ce pas là qu'il aime avec une tendresse qui prodigue les miracles, en sorte que l'amour ne dispose pas seulement de son Cœur, mais qu'il en triomphe?

Amour dans la manière favorable et judicieuse dont il se donne. Dans la crainte de révolter nos sens, de blesser notre délicatesse, empruntant des voiles obscurs, cachant sous des symboles connus la Majesté que le ciel adore, se couvrant des apparences étroites et communes du pain et du vin, il s'accommode à notre faiblesse et dissipe les répugnances qui pourraient nous écarter de lui.

Amour dans la libéralité avec laquelle il se donne. Dans tous les temples, à toutes les heures, par l'entremise d'un million de prêtres, il se donne à l'homme; de la même main dont il a placé dans le ciel ce soleil qui éclaire tous les yeux, dans l'Eucharistie il donne un aliment qui vivifie les âmes; là, tous les jours il se sacrifie, et tous les jours il survit à son sacrifice pour le besoin des nations.

Amour dans la patience avec laquelle il se donne. L'hérétique le foule aux pieds, le mauvais chrétien l'outrage, le chrétien lâche l'abandonne : n'importe, il consent à essayer tous les outrages, pourvu que nous éprouvions ses bontés; quoiqu'il lui soit dur de trouver des ingrats, il serait plus dur encore à son Cœur de n'être pas bienfaisant.

Amour dans la condescendance dont il use. Quel souverain s'abaissa jamais jusqu'à venir chez son esclave? Cependant touchons-nous aux portes de la mort, il vient dans nos maisons pour nous apporter les clefs de son royaume, et nous demander à nous-mêmes quelle sentence nous voulons qu'il nous prononce.

Amour dans l'obéissance à laquelle il s'assujettit et dans la douceur qu'il fait paraître. Il se laisse toucher par ses ministres, qui le placent où ils veulent et le déplacent, le transportent d'un lieu dans un autre, le portent par les rues, sur les places publiques, dans les campagnes, le font entrer dans le palais des grands et dans la chaumière des pauvres; il permet qu'on le donne en nourriture à tous ceux qui le demandent, et il se montre toujours prêt ou à être exposé sur nos autels aux adorations des fideles, ou à rester renfermé et comme enseveli dans l'obscurité des tabernacles.

Amour dans les vues qu'il se propose dans ce Sacrement. Quelles sont ses vues en se donnant à nous? Ses vues sont de fermer nos plaies, de dissiper nos craintes, de bannir nos inquiétudes, d'éclaircir nos doutes, de nous procurer la paix et de nous assurer un bonheur éternel. Que vous dirai-je encore? Il veut satisfaire son Cœur, et son Cœur est pressé de nous rendre heureux.

O cœur sacré, quel amour tendre vous nous avez témoigné dans la crèche! quel amour généreux vous nous avez prodigué sur la croix! de quel amour immense vous brûlez encore tous les jours pour nous sur nos autels! Le Sage disait autrefois que Dieu, dans l'œuvre de la création, a fait toutes choses avec poids, nombre et mesure; qu'il a donné des bornes à la mer, pesé de ses trois doigts la masse énorme de la terre, compté les étoiles du firmament; mais sur ces trois théâtres de votre amour, ô divin Cœur! vous n'avez gardé ni nombre, ni mesure, vous avez dépassé toutes les bornes, vous avez été au-delà de tous les désirs et de toutes les espérances que l'esprit humain, dans ses prétentions exagérées, aurait jamais pu concevoir.

Ainsi : 2° rien de plus excellent que la dévotion au Cœur de Jésus ; à l'envisager dans son objet qui n'est autre chose que l'amour dont cet adorable Sauveur a brûlé pour les hommes ; enfin, j'ajoute qu'à la considérer dans sa fin :

III. IL N'Y A PAS DE DÉVOTION PLUS UTILE.

Je dis utile : 1° soit du côté de Dieu qu'elle glorifie ; 2° soit du côté de l'homme qu'elle perfectionne.

DU CÔTÉ DE DIEU.

La gloire de Dieu, j'entends sa gloire extérieure, résulte principalement de l'amour que lui portent les créatures. Le grand objet de la mission de Jésus-Christ a été d'allumer cet amour. Quand il parut dans le monde, la terre était froide ; il y vint mettre le feu. L'entendez-vous comme il s'en explique lui-même dans le saint Evangile : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit-il, et que désiré-je sinon qu'il s'allume*¹? Véritable feu et le seul qui mérite d'être à jamais entretenu ; feu nouveau qui ne souille point les âmes comme celui des passions, mais qui les purifie ; feu sacré qui ne divise point les cœurs comme celui de la discorde, mais qui les unit dans l'amour d'un commun Père. Il en jette la première étincelle dans la Judée ; le vent de la grâce souffle ; la flamme s'étend des campagnes aux villes ; des apôtres zélés, des hommes ardents la portent au loin dans les provinces ; en peu d'années, l'Orient, l'Occident, tout l'univers est en feu. De toutes parts on voit des âmes célestes, des âmes dont le monde n'était pas digne, se consumer, comme des victimes pures, dans les saintes ardeurs de l'amour divin, et *la face de la terre, ainsi que l'avait prédit le Roi-Prophète, est enfin renou-*

(1) Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? *Luc.*

*velée*¹. Mais cette première ferveur se ralentit peu à peu ; viennent les temps de refroidissement prédits par le Fils de Dieu², où la ruine de la foi doit entraîner celle de l'amour. Gardienne de ce feu descendu du ciel, l'Eglise voit avec effroi qu'il est près de s'éteindre. Quel moyen lui reste-t-il de le rallumer ? Elle a épuisé toutes les ressources de sa parole, tous les trésors de ses indulgences, toutes les richesses de ses sacrements. Ah ! il lui reste le cœur de son Epoux ; elle se tourne vers ce Cœur tendre et affligé, elle le saisit avec transport, elle l'expose aux yeux des ingrats. A la présence de ce Cœur de feu, les cœurs les plus durs s'amollissent, les cœurs les plus froids se réchauffent ; on se dit avec douleur, comme autrefois saint François d'Assise s'écriait en parcourant les rues de cette ville et les sentiers de la vallée de Spolète : « Non, l'amour n'est pas aimé ! » On ne se pardonne pas d'avoir été insensible ; la charité reçoit un nouvel attrait ; elle devient plus vive, plus affectueuse, et c'est ainsi que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, en multipliant les actes d'amour, étend la gloire de Dieu.

2. DU COTÉ DE L'HOMME.

Oui, cette même dévotion qui glorifie Dieu d'une manière si excellente, contribue encore à la perfection et au bonheur de l'homme. En effet, que nous faut-il pour appuyer, soutenir, animer nos faibles vertus ?

Voulons-nous des exemples ? Venons les demander au Cœur de Jésus, il nous les offrira. Exemple de douceur et d'humilité : *Apprenez de moi*, dit ce divin Sauveur, *que je suis doux et humble de cœur*³. Exemple d'obéissance et de fidélité : *Ma nourriture*, dit-il lui-même, *a toujours été de*

(1) Et renovabis faciem terræ. *Ps. 103. 30.*

(2) Verumtamen Filius hominis veniens, inveniet fidem in terrâ ? *Luc. 18. 8.*

(3) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. *Matth. 11. 29.*

faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé, afin d'accomplir son œuvre¹. Il s'est fait obéissant, dit l'apôtre saint Paul, jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix². Exemple de charité : Ah ! il m'a aimé, s'écriait le même Apôtre, et il s'est livré lui-même pour moi³. Exemple de pénitence et de mortification : Fixez vos regards, dit encore l'apôtre saint Paul, sur Jésus qui, ne comptant pour rien les opprobres, a préféré la croix aux joies de la vie⁴.

Voulons-nous des consolations dans nos peines et dans nos amertumes ? Venons les demander au Cœur de Jésus, il nous les donnera. Il a goûté le calice des douleurs : que dis-je, il l'a goûté ? il l'a épuisé jusqu'à la lie ; *il a été triste*, comme il le disait à ses Apôtres dans le jardin des Oliviers, *jusqu'à la mort⁵ ; son affliction*, ainsi que l'avait prédit de lui le prophète Jérémie, *a été grande comme une vaste mer⁶* ; l'expérience de nos misères sans nombre, dans cette vallée de larmes, lui a appris à les plaindre, à y compatir et à les soulager.

Voulons-nous les joies sensibles de la piété ? Venons les demander au Cœur de Jésus, il nous les accordera. Quelle douceur pensez-vous que goûte une âme qui s'unit à ce divin Cœur par l'ouverture de son côté ? Certes, je ne puis vous le dire ; mais faites-en l'essai, et vous le sentirez : ou, si vous en doutiez, ma chère Sœur, croyez-en le témoignage des Saints, d'un saint Augustin, par exemple, d'un saint Bernard, d'un saint Bonaventure, d'un saint François

(1) *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam voluntatem ejus. Joan. 4. 34.*

(2) *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Philip. 2. 8.*

(3) *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. Galat. 2. 20.*

(4) *Aspicientes in auctorem fidei... Jesum, qui proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ. Hebr. 12. 2*

(5) *Tristis est anima mea usque ad mortem. Matth. 26. 38.*

(6) *Magna est enim velut mare contritio tua. Thren. 2. 15.*

de Sales, etc.; croyez-en ces expressions brûlantes qui n'ont de modèle dans aucune langue, et qui n'ont pu être inspirées que par la conviction la plus vraie, ces expressions créées par le besoin de rendre des sentiments nouveaux, ces expressions inouïes auprès desquelles languit le langage le plus exalté des passions humaines : « Non, dit l'un d'entre eux, non, je ne veux plus être séparé de Jésus-Christ; il m'est bon d'être avec lui, et en lui je veux établir trois tabernacles : l'un dans les plaies de ses mains, l'autre dans les plaies de ses pieds, mais le plus cher et le plus durable dans la plaie de son côté. Là, je parlerai à son Cœur, et j'en obtiendrai tout ce qu'il me plaira de lui demander. O aimable blessure de Jésus-Christ, mon Sauveur ! ô blessure qui blessez les cœurs et les faites fondre d'amour ! ô bienheureuse lance qui avez mérité d'ouvrir ce trésor de la divine sagesse, cette source de la grâce, cette fontaine d'où coulent les eaux vives de l'éternelle charité ! Ah ! si j'eusse été à la place de cette lance heureuse, je n'aurais point voulu sortir du côté de Jésus-Christ, mais j'aurais dit avec le Psalmiste : *Voici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles ; je veux l'habiter à jamais, parce que je l'ai choisi*¹. »

Que désirons-nous encore ? Est-ce un asile contre les tentations ? Venons au Cœur de Jésus ; retranchons-nous dans ce fort inexpugnable, et ne craignons pas que l'enfer vienne nous y surprendre. Est-ce un abri contre les traits de la justice de Dieu ? Venons au Cœur de Jésus ; il y a de la place pour tous, pour les pécheurs comme pour les justes ; la plaie qui conduit à ce Cœur est large autant que profonde ; cachons-nous dans cette sûre retraite, la foudre n'y tombe jamais. Est-ce un refuge contre les terreurs de la mort ? Venons au Cœur de Jésus. Ah ! l'on a dit que s'il était terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant,

(1) *Hæc requies mea in sæculum sæculi ; hic habitabo quoniam elegi* cam. Ps. 131. 14

il était doux de tomber entre les mains d'un Dieu mourant pour notre salut ; et moi je dis qu'il est plus doux encore de rendre le dernier soupir dans le Cœur de Jésus : c'est bien alors que la mort, suivant les expressions de la sainte Ecriture, *n'est qu'un sommeil*¹, et l'on est bien sûr de se réveiller dans le ciel, puisque le ciel tout entier est dans le Cœur de Jésus. C'est donc avec raison que j'ai dit en troisième lieu, qu'il n'y a rien de plus utile que cette dévotion.

Faut-il s'étonner, après cela, si toutes les fureurs de l'enfer et tous les efforts des hommes réunis pour l'anéantir dans son principe, n'ont pu rien contre elle ; si insensiblement les cris cessèrent, les préventions se dissipèrent, les ténèbres firent place à la lumière, après qu'elle eut paru dans tout son jour et dans tout son éclat ; si bientôt elle fut approuvée par les mandements des évêques, autorisée par les assemblées générales des prélats, enrichie des trésors de l'Eglise par les souverains pontifes, consacrée dans sa liturgie, insérée dans les livres d'offices des ministres de Jésus-Christ, placée avec gloire sur les autels pour y être célébrée avec plus de pompe et de solennité par les âmes fidèles ? Faut-il s'étonner encore si déjà, après quelques années à peine écoulées depuis son origine, on voit de toutes parts des confréries entières érigées en son honneur, des associations nombreuses où s'enrôlent non-seulement les âmes simples, les ignorants, le petit peuple, comme on voulait bien le dire alors avec un air de mépris et de dérision, mais des têtes couronnées, des princesses illustres, de grandes reines, de puissants monarques, des personnages non moins distingués par leur piété que par leur savoir, qui tous deviennent ses protecteurs, ses défenseurs, ses apologistes, et qui s'empressent comme à l'envi de l'embrasser, de mettre en usage ses saintes pratiques et de jouir des précieux avantages qu'elle présente ? Faut-il s'étonner enfin si, en peu de temps, de la France où elle avait pris

(1) Ergo et qui dormierant in Christo. 1. Cor. 15. 18.

naissance, on la voit passer successivement dans l'Italie, dans l'Espagne, dans la Lithuanie, dans la Pologne, dans toute l'Allemagne, puis, traversant les mers, s'étendre dans la Syrie, dans la Perse, pénétrer dans les Indes jusque dans la Chine, et s'établir dans toutes les parties du monde chrétien avec un succès prodigieux? « O Eglise de Jésus-Christ, puis-je m'écrier en ce moment avec un illustre prélat du XVIII^e siècle, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, levez les yeux tout autour et voyez; rassasiez-vous de votre contentement et de votre joie; contemplez la multitude des peuples qui se tournent vers le Cœur adorable de votre divin Epoux, et qui, des quatre parties du globe, accourent en foule pour puiser dans le riche et précieux trésor dont il vient de vous enrichir. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisqu'il n'y a rien de plus solide, de plus excellent et de plus utile que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, vous devez rendre grâces à cet adorable Sauveur du don suréminent qu'il nous a fait de son divin Cœur; vous faire une gloire et un bonheur de célébrer ses fêtes, de chanter ses louanges, de révéler ses images, d'appartenir à ces associations pieuses qui s'honorent de porter son nom et de marcher sous son étendard; multiplier vos actes d'adoration, de consécration; lui offrir vos amendes honorables pour vos péchés et pour ceux de tous vos frères en Dieu; le prier pour vos besoins, pour ceux de votre Congrégation en particulier et de tous les Ordres religieux en général; l'invoquer surtout en faveur de l'Eglise de France, cette Eglise féconde en Saints, féconde en martyrs, qui vit naître dans son sein le culte du Cœur de Jésus, qui fut une des premières à l'adopter, et qui apprit au monde entier à le connaître, à le révéler et à l'aimer; l'invoquer aussi pour ce royaume appelé à tant

de titres, malgré l'impiété et l'irréligion d'un grand nombre, le royaume très-chrétien, que lui voua, il y a un demi-siècle passé, le martyr couronné, Louis XVI, au jour de ses royales infortunes ; qu'entre toutes les pratiques mises en usage pour l'honorer, une des meilleures, des plus courtes et des plus faciles, est de lui adresser avec effusion souvent dans le cours de la journée, principalement durant cette octave, cette simple et dévote prière : « O Cœur de Jésus, qui brûlez d'amour pour nous, brûlez nos cœurs d'amour pour vous ! » Oui, Cœur sacré, qui, sur le Calvaire, laissâtes échapper de votre blessure entr'ouverte les torrents de votre charité ; Cœur généreux qui, de l'autel où vous vous immolez chaque jour et du tabernacle où votre amour repose, ne cessez de répandre sur nous vos bénédictions ; Cœur tendre qui avez tant aimé les hommes, qui les aimez encore, qui les aimerez toujours, tout indignes qu'ils sont de vos bontés, embrasez de vos ardeurs nos cœurs durs, nos cœurs arides, nos cœurs de glace ; ou plutôt ôtez-nous ces *cœurs de pierre*, et donnez-nous ces *cœurs de chair* dont parle le Prophète, qui sachent vous aimer, n'aimer que vous seul, ou n'aimer rien qu'en vous et pour vous, des cœurs semblables à votre Cœur, afin que, consommés dans votre unité et unis dans votre charité, nous soyons un jour couronnés dans votre gloire. Ainsi soit-il.

LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.*

(8 DÉCEMBRE.)

1. *Marie a été conçue sans péché.*

2. *Marie a vécu sans péché.*

Maria de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. Matth. 1. 16.

Voilà, en peu de mots, mes Sœurs, l'éloge le plus accompli de l'illustre Vierge dont nous célébrons aujourd'hui l'Immaculée Conception : *C'est celle de qui est né Jésus* ; voilà ce qui rend cette Conception non-seulement si glorieuse, mais encore si sainte ; voilà sur quoi s'est fondé saint Augustin, quand il a dit « que, pour l'honneur de Jésus-Christ, il exceptait toujours cette Vierge incomparable, lorsqu'il s'agissait du péché, et qu'il ne pouvait pas même souffrir qu'on mit en question si elle pouvait y avoir été sujette. » La raison qu'il en donne fait encore mieux voir sa pensée : « Nous savons, ajoute-t-il, que cette Vierge sainte a reçu d'autant plus de grâces pour triompher du péché, que c'est elle qui a mérité de concevoir et de porter dans ses chastes entrailles Celui que la foi nous assure avoir été exempt de tout péché et absolument incapable d'avoir rien de commun avec le péché. » Témoignage bien authentique en faveur de la très-sainte Vierge ; règle sûre

(*) Nous nous sommes borné aux principales fêtes de la sainte Vierge ; car il aurait fallu un volume entier pour traiter toutes celles que l'Eglise célèbre dans le cours de l'année, en son honneur.

que ce grand et illustre Docteur traçait aux fidèles de son temps, et qu'il se prescrivait à lui-même, il y a tant de siècles. C'est ce qui a déterminé les Pères du Concile de Trente à déclarer « que leur intention n'était pas de comprendre l'immaculée et bienheureuse Mère de Dieu dans le décret où il s'agissait du péché originel¹. » C'est aussi le motif qui a d'abord engagé l'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint, à instituer une fête particulière sous le titre de *Fête de la Conception de la bienheureuse Vierge Marie*; ensuite, à s'expliquer définitivement et à ranger le privilège de l'Immaculée Conception parmi les articles de foi. Elle veut honorer par-là la grâce miraculeuse qui sanctifia la Mère de Dieu, dès le moment qu'elle fut conçue, et c'est de cette faveur privilégiée que je me propose de vous parler en premier lieu; après quoi, je parcourrai avec vous les principales vertus qui ont distingué cette incomparable Vierge dans le cours de sa vie mortelle. Ainsi en deux mots : 1^o Marie a été conçue sans péché; 2^o Marie a vécu sans péché. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ.

Je me transperte en esprit au commencement du monde; il me semble voir les trois augustes et divines Personnes de la très-sainte Trinité méditer la création du premier homme dans le conseil de la Sagesse éternelle : *Formons*, se disent-elles, *formons l'homme à notre image et à notre ressemblance*²; et ce premier ouvrage de la Divinité sort de leurs mains pur et sans tache, rempli de grâce et tout brillant de la justice originelle. Telle est la ressemblance que lui imprime le Dieu de toute sainteté; c'est à ces traits qu'il reconnaît son ouvrage. Or, à combien plus forte raison, Marie, l'ouvrage le plus accompli du Créateur, l'image la

(1) *Conc. Trid. Sess. V. De pec. orig.*

(2) Et ait : *Faciamus hominem ad imaginem nostram. Genes. 1. 26.*

plus parfaite de la Divinité, qui devait avoir les liaisons les plus intimes avec les trois Personnes de l'adorable Trinité, n'a-t-elle pas dû être douée de cette ressemblance et ornée de ces dons précieux? A combien plus juste titre, puisqu'elle était destinée à tant de grandeurs, le ciel, en la formant, n'a-t-il pas dû permettre qu'elle restât un seul instant dans la disgrâce de son Dieu? Penser autrement de sa conception sans tache, et croire qu'elle aurait été, ne fut-ce qu'un seul moment, infectée de la lèpre hideuse du péché, ce serait faire injure tout à la fois : 1^o à la sainteté du Père, dont elle a été la fille adoptive ; 2^o à la bonté du Fils dont elle a été la mère chérie ; 3^o à la sagesse du Saint-Esprit, dont elle a été l'épouse bien-aimée.

1. A LA SAINTEté DU PÈRE.

En effet, pour nous convaincre de cette vérité, rappelons-nous le moment fatal où, frappés des malédictions d'en haut, tristes objets que le ciel a en aversion, nous ne nous présentons à lui que comme des criminels et ses ennemis aussitôt que son ouvrage. Incapable de commettre le péché, nous sommes chargés d'un crime étranger qui nous devient propre ; dans nos membres son venin mortel coule avec la vie, et nous ne sortons du sein de nos mères qu'odieux à Celui qui nous a fait naître. A l'instant même que nous recevons de Dieu le premier de ses bienfaits, nous sommes dignes du premier de ses anathèmes, et nous méritons qu'il nous perde de la même main qu'il nous a formés. Quelle nuit, avec ses horreurs, est comparable à ce moment ténébreux où nous avons été conçus? Ne pourrions-nous pas nous écrier avec plus de raison encore que le saint homme Job : *Périsset le jour où je suis né ; périsset la nuit où il a été dit : Un homme est conçu*¹? Moment

(1) *Pereat dies in qua natus sum , et nox in qua dictum est : Conceptus est homo Job. 3. 4.*

funeste ! Dès lors, accablés sous le poids de notre misère, nous poussons des cris plaintifs, nos yeux s'ouvrent aux larmes. Hélas ! ils devraient ces yeux en verser continuellement. Marie subira-t-elle le même sort ? n'est-il pas à craindre que le Tout-Puissant, qui la prendra pour sa fille adoptive, n'ait à effacer en elle le caractère humiliant d'esclave de l'enfer ! Ah ! ne craignons rien de tel : *Il la secourra dès le matin*¹, dès l'aurore de sa vie, dès les premiers instants de son existence, dès le moment de sa Conception. Non, Dieu ne permettra pas qu'elle soit souillée d'un opprobre contraire à ses hautes destinées, d'un opprobre qui rejaillirait sur son divin Fils, ni que le sang qui doit couler pour le salut du monde, soit empoisonné dans sa source, et que le démon puisse lui dire en se glorifiant : « Marie n'a été le sanctuaire de votre Fils, qu'après avoir été ma demeure. » Destinée à la maternité divine, elle a dû avoir, dès le premier instant de son existence, ce qu'Adam et Eve eurent en sortant des mains de leur Créateur, c'est-à-dire la justice originelle et la sainteté.

Oui, elle en a été ornée. A peine est-elle conçue et a-t-elle reçu un premier souffle de vie, que déjà portant sur son front l'image de la Divinité, elle est comme une aurore naissante qui annonce un beau jour. Au moment qu'elle paraît devant le Tout-Puissant, il me semble entendre ce Dieu trois fois saint lui adresser les paroles que l'Epoux adresse à l'Epouse des Cantiques : « *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et la beauté dont vous êtes parée, n'est flétrie en vous par aucune tache* »². Plus heureuse que le prophète Jérémie, vous n'êtes pas seulement arrachée d'entre les dents de l'ancien serpent, mais vous avez échappé à ses efforts, et son souffle empoisonné n'a pas été jusqu'à vous : *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée*³. Je met-

(1) Adjuvabit eam Deus manè diluculò. *Ps.* 45. 6.

(2) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. *Cant.* 4. 7.

(3) Surge, propera, amica mea, et veni. *Cant.* 2 10.

traî dans vous mes complaisances. Après le Verbe incréé que je produis de toute éternité dans le sein de ma gloire, vous êtes la plus parfaite image où je puisse contempler mes grandeurs. *Venez, vous serez couronnée*¹. Oui, je veux vous couronner de mes propres mains; je vous donnerai en partage toutes les nations; vous travaillerez sous moi au plus grand de mes desseins; le salut du monde que je médite, sera mon ouvrage sans doute, mais vous y aurez part et une large part. *Venez, je vais vous opposer aux puissances des ténèbres : seule, vous serez terrible comme une armée qui est rangée en bataille*², et dont l'enfer frémissant de rage ne soutiendra pas la vue. *Venez, oui, venez, vous êtes la merveille du monde et la merveille de ma toute-puissance*³. »

2. A LA BONTÉ DU FILS.

Oui, ce serait faire injure à la bonté du Fils envers sa Mère, que de dire qu'il ne l'eût pas préservée de la tache originelle. Laissons ici parler, quelques instants, une des grandes gloires de l'épiscopat français au xvii^e siècle, le célèbre Bossuet : « Pour moi, s'écriait avec un admirable accent de foi et de piété ce grand évêque de Meaux, quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la Vierge, sa sainte Mère, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles; quand je considère l'Incompréhensible ainsi renfermé et cette immensité comme raccourcie; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au démon, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle

(1) *Veni de libano, sponsa mea, veni coronaberis. Cant. 4. 8.*

(2) *Terribilis ut castrorum acies ordinata. Cant. 6. 5.*

(3) *Surge, propera, formosa mea, et veni. Cant. 2. 10.*

où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis me retournant au Sauveur : Béni Enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre Mère soit souillée. Ah ! que si Satan osait l'aborder pendant que, demeurant en elle, vous vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête ! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère ! Mais, ô béni Enfant ! par qui tous les siècles ont été faits, vous êtes avant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux, mais vous-même vous formiez ses membres ; c'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah ! prenez garde, ô Sagesse éternelle ! que, dans ce même moment, elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté ; commencez à honorer votre Mère ; faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est avant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre Mère, et déjà vous êtes son Fils. »

Ce serait donc faire injure à la bonté du Fils de Dieu pour sa Mère, que d'avancer une semblable proposition. Mais ne craignons rien de pareil, et ayons du Fils des sentiments tels que nous devons concevoir de sa piété filiale, de sa tendresse et de son amour envers sa sainte Mère. Oui, par bonté pour elle, il prendra soin que sa Conception soit pure et sans tache ; pour lui épargner la honte d'avoir été privée de la grâce, ne fût-ce qu'un seul instant, il ne ménagera rien et aucun prodige ne lui coûtera ; il ouvrira à cette Vierge prédestinée et bénie entre toutes les femmes une carrière nouvelle ; il arrêtera en sa faveur cette fatale propagation qui passe des pères aux enfants, et il ne souffrira pas qu'elle soit enveloppée dans la disgrâce commune. Ne vous semble-t-il pas entendre ce divin Fils lui dire comme autrefois le roi Assuérus à la reine Esther : *Ce*

*n'est pas pour vous, mais pour tous les autres, que cette sentence a été portée¹ ; ou bien encore lui adresser les touchantes et mémorables paroles que Salomon adressait autrefois à Bethsabée, sa mère : *Demandez, ô ma mère, oui, demandez ; car il n'est pas juste que vous essuyiez un refus de ma part² ?**

3. A LA SAGESSE DU SAINT-ESPRIT.

Oui, ce serait également faire injure à la sagesse du Saint-Esprit, que de dire qu'il n'eût pas préservé cette bienheureuse Vierge du péché originel. En effet, en vertu de la maternité divine, Marie devait partager un jour avec Dieu la gloire de son triomphe éternel sur l'enfer ; c'est-à-dire, qu'elle devait être cette heureuse femme dont le Seigneur avait prédit, dès le commencement du monde, qu'elle *serait l'ennemi irréconciliable du serpent infernal*, et que, par la vertu céleste dont elle serait revêtue, *elle lui écraserait la tête³*. Eh quoi ! une créature qui devait être la compagne inséparable des travaux de l'Homme-Dieu, et partager ses victoires sur l'ennemi du genre humain, aurait été soumise, ne fût-ce qu'un seul instant, à l'esclavage du péché, dont elle devait pour jamais délivrer les hommes par l'Incarnation du Verbe dans son sein virginal !... Serait-il possible ?

En vertu de la maternité divine, Marie devait entrer plus avant qu'aucune autre créature dans l'alliance de son Créateur : par conséquent, il ne devait se trouver dans son âme rien d'imparfait qui pût tant soit peu dégrader cette alliance admirable et ineffable ; elle devait être l'image la

(1) Non morieris, non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est. *Esth.* 15. 3.

(2) Et dixit ei rex : Pete, mater mea ; neque enim fas est ut avertam faciem tuam. 3. *Reg.* 2. 20.

(3) Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum. *Genes.* 3. 15.

plus parfaite des vertus et des perfections de son divin Fils, et cette image des vertus et des perfections divines aurait été défigurée en elle, ne fût-ce que par un seul péché et l'espace d'un seul moment ! Ah ! dans les premiers âges du monde, je vois le Dieu de toute sainteté et de toute justice venger, par un déluge universel, l'image de la Divinité souillée par les funestes suites de la désobéissance du premier homme, et ce même Dieu aurait permis que son image fût dégradée, ne fût-ce qu'un seul instant, dans la créature de tout l'univers, où elle devait paraître dans le plus grand éclat !... Serait-il possible ?

En vertu de la maternité divine, Marie devait être le temple et le sanctuaire de Dieu ; elle était destinée à devenir cette arche précieuse qui devait renfermer le salut du monde, et ce Dieu, d'ailleurs si jaloux de la gloire de ses temples et de ses autels ; ce Dieu, qui venge la profanation de son sanctuaire par la destruction des villes et des empires, qui punit de mort l'homme assez téméraire pour oser porter la main sur son arche chancelante, ce même Dieu voulant se bâtir à lui-même un nouveau temple dans le sein d'une vierge, n'en aurait pas banni, du moins, la souillure du péché ! Il aurait pu se résoudre à reposer sur un autel dont le démon aurait pris possession avant lui ! Quoi ! lui qui refuse d'habiter par sa grâce dans une âme où habite le péché, serait venu puiser ses jours dans une créature qui aurait été corrompue par le péché, ne fût-ce qu'un seul instant !... Serait-il possible ?

En vertu de la maternité divine, Marie était cette nuée féconde qui devait répandre partout la rosée du ciel¹, cette aurore qui devait ramener le soleil de justice², cette merveille, vierge et mère tout à la fois³, destinée à former de son propre sang l'innocente victime qui effacerait les péchés du monde, et cette même victime aurait été formée par un sang impur et corrompu par le péché, ne fat-ce

(1) 3. *Reg.* 18. 44.(2) 2. *Reg.* 25. 4.(3) *Is.* 7. 14.

qu'un seul instant!... Serait-il possible encore une fois? Ah! je vous le demande, comment pouvoir accorder cela avec la sagesse de l'Esprit-Saint, qui la rendit féconde en la couvrant de son ombre, et par l'opération de qui elle conçut ce Verbe fait chair? N'était-il pas de la divine sagesse, au contraire, de préserver de la moindre souillure cette arche vivante destinée à renfermer tant de merveilles? Oui, sans doute, et il me semble entendre chacune de vous prononcer ces belles paroles qu'adressa autrefois à David cette femme prudente dont il est parlé dans les saintes Ecritures : « *Seigneur, que cette iniquité retombe sur moi et sur la maison de mon père; mais pour vous, ô souverain Monarque! soyez innocent et votre trône aussi*¹. Oui, soyez exempt de cette tache, divin Sauveur, par la sainteté de votre nature, et que Marie qui, en qualité de votre Mère, doit être le trône de la Divinité, en soit exempte par un privilège singulier de votre grâce. C'est à nous enfants infortunés d'un père coupable, *d'être conçus dans l'iniquité*²; mais c'est à vous, adorable Jésus, et à votre sainte Mère d'être conçus dans la grâce et la sainteté. »

Au reste, qu'est-il besoin de tous ces raisonnements, depuis que l'Eglise a parlé par la bouche de l'immortel Pie IX, dans cette célèbre assemblée de plus de deux cents tant cardinaux qu'évêques et archevêques, réunis, en l'an de grâce 1854 de toutes les parties de l'univers, autour de sa personne sacrée, dans la capitale du monde chrétien, pour expliquer et développer cette incomparable prérogative de la Mère de Dieu, et pour ajouter, par une définition dogmatique, à tous les titres de gloire qu'elle lui reconnaît, celui d'*Immaculée dans sa Conception*? « Oui, ô Vierge sainte! pouvons-nous en ce moment nous écrier avec un pieux

(1) In me, Domine mi rex, sit iniquitas et in domum patris mei; rex autem et thronus ejus sit innocens. 2. Reg. 14. 9.

(2) Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum Ps 50. 6.

et illustre pontife de nos jours, témoin et acteur de cette cérémonie à jamais mémorable, oui, ô Marie ! depuis cette solennelle décision, ce qui était pour nous auparavant d'une pieuse croyance, nous le croyons maintenant avec une foi ferme et inébranlable. Oui, ô Vierge immaculée ! nous aimons aujourd'hui à le publier hautement, nous le confessons avec une pleine et entière assurance de ne pas nous tromper, vous seule n'avez jamais eu à jeter sur vous un regard de honte et de confusion ; la grâce et la sainteté ont composé le tissu de vos jours. Vous êtes ce *lis sans tache, au milieu des épines*¹ ; semblable à la toison miraculeuse de Gédéon, tantôt vous êtes demeurée intacte² au milieu du déluge universel de l'iniquité, tantôt vous avez été arrosée³ des eaux de la grâce, tandis que le reste de la terre a été frappé de stérilité et de mort. Vous êtes cette glorieuse cité de Dieu dont *la première pierre est posée au sommet des plus hautes montagnes*⁴ ; l'édifice de votre sainteté a commencé là où se sont arrêtées toutes les hiérarchies des Anges et des Saints. Fille d'Adam, sans être héritière de son crime, vous n'avez reçu de lui que le sang et la vie, mais vous n'en avez pas hérité le péché : aussi vous n'en avez pas éprouvé les suites funestes ; vous êtes entrée dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec une intelligence éclairée, avec une volonté droite, avec une chair entièrement soumise à l'esprit, avec une propension au bien, avec une souveraine aversion du mal, avec des passions aussi souples et aussi raisonnables que la raison même. Oh ! la belle carrière que vous allez fournir ! la vie édifiante que vous allez mener avec de si précieux avantages attachés à votre Immaculée Conception ! Que cette vie sera pure ! qu'elle sera sainte ! Qu'elle sera semblable à celle des Anges dans le ciel ! Combien même vous

(1) Sicut lilium inter spinas, sic amica mea... *Cant.* 2. 2.

(2) *Judic.* 6. 57.

(3) *Judic.* 6. 59.

(4) *Fundamenta ejus in montibus sanctis. Ps.* 86. 1.

surpasserez ces Esprits bienheureux en grâce, en sainteté et en perfection ! »

Hâtons-nous de vous l'exposer, et, après vous avoir fait voir que Marie a été conçue sans péché, par un singulier privilège de la bonté divine à son égard, montrons encore comment, durant toute sa vie, elle a vécu sans péché.

II. MARIE A VÉCU SANS PÉCHÉ.

Marie devait être la Mère de Dieu, et, par conséquent, avoir la ressemblance la plus parfaite possible avec celui qu'elle devait mettre au jour. Elle était destinée à être le sanctuaire de la Divinité, et, par conséquent, un sanctuaire orné des plus sublimes vertus et de la plus haute perfection. Aussi n'a-t-elle rien négligé pour répondre au titre glorieux dont seule, parmi les enfants des hommes, elle avait été honorée par un privilège spécial. Parcourons ensemble la vie tout entière de cette Vierge incomparable, et nous y admirerons : 1^o un vif empressement à se consacrer au service du Seigneur ; 2^o un attrait singulier pour la sainte vertu de pureté ; 3^o une profonde humilité ; 4^o enfin un amour constant pour Dieu : telles sont les principales vertus qui ont embelli cette vie toute céleste.

1. EMPRESSEMENT A SE CONSACRER A DIEU.

En effet, à peine Marie est-elle sortie de son berceau, qu'elle offre dans sa personne le modèle d'un sacrifice prompt et généreux dont on n'avait pas eu d'exemple, et qui n'avait pas encore été offert jusqu'alors. Dès l'âge de trois ans, selon une pieuse tradition, conduite par saint Joachim, son père, et par sainte Anne, sa mère, elle se rend au temple de Jérusalem pour se consacrer au Seigneur. Là, elle prend avec le souverain Maître qu'elle aime et qu'elle veut uniquement aimer, le plus doux des engagements ; sa langue, il est vrai, peut à peine l'exprimer encore, mais

l'amour le lui inspire, et, à défaut de la voix, son cœur le prononce. Jamais, depuis ce moment précieux, sa résolution ne se démentira; toujours enfoncée dans une retraite profonde, éloignée de tout commerce profane, entièrement absorbée dans la méditation de la loi de Dieu, dont elle fait ses délices, elle ne se plaît qu'avec lui, et c'est à lui seul qu'elle désire de plaire. Si, dans le cours de ses jeunes années, elle eût voulu se produire dans le monde, quelles entrées ne lui y auraient pas préparées, à sa sortie du temple, son esprit, les agréments de sa personne, sa naissance même! Quelle part Jérusalem, alors florissante et vantée des nations, ne lui aurait-elle pas donnée dans ses superbes fêtes! Mais, bien différente des personnes du siècle, elle fuit tout spectacle, craint encore plus d'être un spectacle elle-même. Point de commerce avec le monde; il lui est totalement inconnu, et si, dans la suite, unie à saint Joseph par les liens d'un mariage mystérieux, elle est obligée d'y vivre et d'y séjourner, on ne la verra paraître au dehors que pour consoler, que pour secourir, que pour instruire, que pour édifier; c'est la charité et la charité toute seule qui dirigera toutes ses démarches. Point de conversation avec le prochain; elle évite toutes sortes d'entretiens avec lui, si ce n'est quelquefois de ces entretiens salutaires où elle manifeste les pieux sentiments dont son cœur est pénétré pour Dieu. Point de liaison avec les personnes d'un sexe différent; elle les fuit par respect pour la pudeur virginale dont le ciel l'a ornée. Fille bienheureuse et justement bénie entre toutes les filles de Juda, elle passe ses jours dans une réserve entière et dans une sainte frayeur; renfermée constamment dans son humble chaumière, à Nazareth, contente de ses occupations obscures, elle ne goûte d'autre plaisir que de se trouver avec Dieu, et ne trouve de délices que dans les pleurs qu'elle répand à ses pieds.

2. ATTRAIT SINGULIER POUR LA PURETÉ.

Le moment heureux où Dieu avait résolu de toute éternité d'envoyer son Fils au monde, étant arrivé, l'Ange Gabriel lui est député de la part du Très-Haut : « Il la trouve seule, dit saint Ambroise, s'immolant devant son Dieu par un profond anéantissement. » En quittant le temple, cette Vierge sainte y avait laissé son cœur ; rentrée dans le monde, elle n'en était pas moins solitaire ; le travail et la prière partageaient tous ses moments, la retraite la plus absolue cachait et conservait toutes ses vertus, surtout son inviolable pureté. L'envoyé céleste, plein de vénération et de respect pour celle qu'il regarde déjà comme sa souveraine, s'incline devant elle et la salue dans les termes les plus magnifiques : « *Je vous salue*, lui dit-il, *ô vous qui êtes pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Ah ! ne craignez rien*, continuait-il, vu qu'il s'aperçoit que ses paroles la jettent dans le trouble, *non, ne craignez rien, car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur ; c'est vous qui avez mérité d'être cette Vierge heureuse dont parle le prophète Isaïe, qui deviendra mère par une fécondité miraculeuse. Oui, voici que vous allez concevoir dans votre sein et que vous enfanterez un fils ; vous lui donnerez le nom de JÉSUS. Il sera grand ce fils : grand dans son origine, il sera appelé le Fils du Très-Haut ; grand dans sa dignité, il sera roi, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son Père ; grand dans son regne, lequel ne s'étendra pas seulement sur la maison de Jacob, mais sur toute l'Eglise composée de Juifs et de Gentils ; grand enfin par la durée de son empire, puisqu'il n'aura jamais de fin¹.* » A ce langage, quel

(1) Angelus dixit : Ave gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus... Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum ; ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus JESUM. Hic erit pagnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem

cœur ne se serait pas ouvert à la joie et n'aurait pas éprouvé une secrète complaisance? Mais quels furent les sentiments de la plus pure de toutes les créatures? *Elle se trouble à la voix de l'Ange*, dit l'Évangéliste, *et elle ne sait que penser de cette salutation*¹. D'un côté, elle voit la grandeur de la dignité à laquelle on veut l'élever; de l'autre, elle voit ses engagements avec le Seigneur. Elle ne balance pas un instant; l'état le plus parfait attire ses regards et fixe son cœur: « Elle aime mieux plaire à Dieu que de lui commander, dit un Docteur de l'Eglise; elle consent à ne pas devenir sa Mere, plutôt que de cesser un seul instant d'être son Epouse, et ce titre de Mère de Dieu, tout grand, tout auguste, tout sublime, tout divin qu'il est, n'a plus d'attraits pour son cœur, si elle ne peut l'obtenir qu'aux dépens de sa virginité: *Comment*, s'écrie-t-elle, *cela pourra-t-il se faire, car je ne connais pas d'homme*²? » Ah! que ces sentiments sont grands! qu'ils sont nobles! qu'ils sont dignes de la Mère de Dieu! qu'ils servent admirablement à nous peindre son attrait pour la pureté et la virginité!

Pureté virginalle d'autant plus admirable, que Marie n'a pas eu pour cela d'exemple à suivre, et qu'à remonter aux siècles précédents et les plus reculés, qu'à parcourir la vie des plus saints Patriarches, qu'à raisonner suivant les principes reçus généralement dans la nation juive, bien loin que rien la portât à la pratique d'une vertu de cette nature, tout tendait, au contraire, à lui en inspirer ou du mépris ou de l'éloignement. Quelles héroïnes que Judith, Esther, Abigail, Débora, la mère de Samuël, et tant d'autres, dont le texte sacré a marqué le noble caractère! Que leur con-

David patris ejus; et regnabit in domo Jacob in æternum. *Luc. 1. — 28. 50. 21. 52.*

(1) Quæ cùm audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. *Luc. 1. 29.*

(2) Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco? *Luc. 1. 54.*

duite est belle! qu'elle est soutenue! qu'on y voit avec plaisir tous les traits d'une piété solide, d'une sagesse plus qu'humaine! le travail, le jeûne, la prière, un courage invincible contre les ennemis de la patrie, une soumission profonde à leurs époux, une tendresse réglée pour leurs enfants, une application constante au détail des soins domestiques, voilà quelles furent leurs vertus favorites. La virginité seule leur fut inconnue, et, de toutes les bénédictions du ciel, il n'en est pas qui leur parût si digne d'envie que d'être à la tête d'une nombreuse famille. Il n'appartenait qu'à Marie d'ouvrir une route toute nouvelle et inconnue jusqu'alors; il était réservé à elle seule de lever l'étendard de la virginité à la suite duquel devaient marcher tant de milliers de jeunes vierges dans la Loi de grâce; elle était destinée seule à n'avoir point de modèle et à servir de modèle à toute la terre. Il ne lui suffit pas même d'être chaste, si elle ne l'est par promesse, par devoir, par une nécessité indispensable et volontaire néanmoins tout à la fois. Et voilà pourquoi elle se trouble à la vue de l'Ange, parce qu'il lui apparaît sous une forme humaine; pourquoi elle lui demande comment cela pourra se faire, parce qu'elle ne connaît point d'homme et qu'elle ne peut en connaître; pourquoi elle est dans la disposition de tout sacrifier, mille vies même, s'il le faut, plutôt que de souffrir aucun préjudice à l'intégrité de sa virginité, qu'elle a vouée au Seigneur et à laquelle elle tient par-dessus tout.

3. PRATIQUE D'UNE PROFONDE HUMILITÉ.

Bientôt après la naissance de l'Enfant Jésus, Marie s'avance vers le temple de Jérusalem, et va se soumettre comme les autres femmes à la loi humiliante de la Purification. Vierge et mère tout ensemble par le plus grand des prodiges, il est évident que cette loi ne la regardait nullement; ayant conçu le Fils de Dieu par l'opération de l'Esprit-Saint, elle n'était pas comprise dans une loi qui ne

regardait que les femmes ordinaires. Toute purification suppose quelque souillure : « Or, quelle souillure, demande saint Augustin, dans celle qui, sans cesser d'être vierge, est devenue mère? quelle tache dans celle en qui le Verbe divin s'est fait chair? » Mais il suffit que ce soit un acte d'humilité pour qu'elle s'y croie obligée. Elle ne fait nulle attention à sa qualité de Mère de Dieu, ni à son privilège de Vierge; puisque Jésus-Christ s'est soumis lui-même à la loi humiliante de la Circoncision, elle n'a garde de se dispenser de la loi qui lui fournit l'occasion de partager les humiliations de son divin Fils. Mais, ô fille de Sion! *souvenez-vous des merveilles qui ont été racontées à votre sujet*; rappelez-vous que vous êtes la Mère de Dieu, c'est-à-dire du Législateur lui-même : que, par conséquent, vous êtes au-dessus des lois communes. Pourquoi donc vous soumettre à un précepte qui, n'atteignant que les femmes ordinaires de Juda, ne peut comprendre celle qui a été mère sans cesser, un seul instant, d'être vierge? « O Marie, dit saint Bernard, qu'est-il besoin que vous paraissiez dans le temple du Seigneur, vous qui êtes son temple vivant? Et le Sauveur des hommes que vous avez mis au monde, n'est-il pas par lui-même consacré à Dieu d'une manière plus excellente qu'il ne peut l'être par toutes les cérémonies du judaïsme? » Quoi! Vierge sainte, soumettre à la loi, la Grandeur même! à la loi, la Puissance même! à la loi, la Souveraineté même! Ah! sainte Mère de Dieu, dispensez-vous d'une cérémonie si humiliante pour vous et si flétrissante pour l'honneur de votre divin Fils; sortez enfin, oui, sortez de l'obscurité; faites-vous respecter, faites-vous connaître.

Voilà bien notre langage, le langage de l'amour-propre et de la vanité; mais qu'il est différent de celui de la plus humble des vierges! « Non, grand Dieu, semble-t-elle dire, pas de dispense, pas d'exemption, pas d'exception! Je sais de quel prix est à vos yeux l'humilité; votre divin Fils m'en a donné un bel exemple, en se soumettant à la loi

humiliante de la Circoncision; de même qu'il a sacrifié alors, aux yeux des hommes, la gloire de sa sainteté, en voulant qu'on imprimât sur sa chair les stigmates du péché, je consens aussi à sacrifier présentement, à leurs yeux, ce que j'ai de plus précieux au monde, l'honneur de la virginité, pour avoir plus de ressemblance avec lui et mieux partager ses humiliations. Confondez-moi parmi les autres femmes de Juda, parmi les dernières mères d'Israël; aujourd'hui, comme au jour où l'Ange vint m'annoncer le mystère de votre Incarnation, *je me reconnais la servante du Seigneur.* »

4. AMOUR CONSTANT POUR DIEU.

Le Sauveur du monde est sur le point de terminer sa douloureuse carrière, et de finir par une longue et ignominieuse Passion, une vie qui, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, n'a été qu'un tissu de souffrances. Rien ne saurait dans cette circonstance critique séparer Marie de Jésus, et, au lieu de fuir le théâtre de ses opprobres, elle se fait un devoir d'y assister, jalouse de témoigner son amour à son divin Fils, en s'associant à sa honte et à sa confusion. Non, les douleurs, les souffrances, les contradictions, les ignominies, les outrages qu'il endure alors, ne sauraient l'ébranler. Voyez comme elle l'accompagne durant toute cette lamentable Passion. Tous ses disciples ont pris la fuite; ses Apôtres, qui naguère se glorifiaient de suivre ses leçons, qui avaient tout quitté pour s'attacher à sa personne, le méconnaissent; le plus ardent d'entre eux qui avait juré de mourir avec lui, Pierre, le renie et refuse de s'avouer pour son disciple. Marie, seule, voit les humiliations et les opprobres de Jésus-Christ sans en être ébranlée, parce que son amour, comme celui de l'Épouse des Cantiques, *est fort comme la mort*; c'est cet amour qui la fait monter avec lui sur le Calvaire où il doit expirer. Hélas! qu'elle se fût estimée heureuse de porter le bois de son sacrifice! A la vérité, toutes les filles de Sion ne sont

pas insensibles aux douleurs de l'Homme-Dieu; quelques-unes ne peuvent même lui refuser leurs larmes et l'accompagnent aussi jusqu'au lieu de son supplice. Mais que leur amour est encore éloigné de celui de Marie! *Elles regardaient de loin*, dit l'Évangéliste; mais la Mère de Jésus *se tient au pied de la croix*; son cœur ne peut être séparé de celui de son Bien-Aimé. Eh quoi! une mère assistant au supplice de son fils. Oui, Marie veut partager tous ses tourments. La tête de Jésus est couronnée d'épines, elle veut en ressentir toutes les pointes. La bouche de Jésus est abreuvée de fiel, elle veut en partager toute l'amertume. Le cœur de Jésus est percé d'une lance, elle veut que le même glaive de douleur déchire aussi son âme, et, au milieu de cette profonde affliction qui, selon la prédiction du prophète Jérémie, *est semblable à une mer immense*, Marie ne veut pas même être consolée, parce qu'elle entend sur la montagne du Calvaire son Jésus se plaindre, du haut de sa croix, *qu'il est entièrement abandonné de son Père*

CONCLUSION.

Concluons, mes Sœurs, cette Conférence par quelque instruction pratique. Je vous ai fait voir que Marie a été conçue sans péché, qu'elle a vécu sans péché. Maintenant, ne vous semble-t-il pas entendre sortir de la bouche même de cette Vierge immaculée ces paroles du Roi-Propète : *« Venez, mes chères filles, car dans ce beau jour je veux être plus que jamais votre mère, venez, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur? »* Prosternées respectueusement aux pieds de cette Mère incomparable de Dieu et des hommes, ne sentez-vous pas qu'elle vous dit avec plus de justice encore que le grand Apôtre : *Imitez-moi comme j'ai imité Jésus-Christ?* Imitez-la donc, puisque le culte que vous devez lui rendre, consiste moins à l'invoquer qu'à exprimer en vous les vertus que vous faites profession de révéler en elle. Imitez son vif empressement

à se consacrer au service du Seigneur, en vous consacrant vous-mêmes aujourd'hui tout de nouveau au service de votre Dieu, et en vous immolant comme autant de victimes au pied des saints autels. Imitez sa pureté sans tache qui en fit le temple vivant du Seigneur, en respectant vos corps comme on respecte un trésor pour lequel on craint tout, et en bannissant de votre esprit tout ce qui pourrait porter le moins du monde préjudice à la plus délicate des vertus. Imitez son humilité qui attirera sur elle les regards du Très-Haut, en vous anéantissant sans cesse devant lui et vous reconnaissant indignes de paraître en sa présence. Enfin, imitez son amour constant pour Dieu, amour qui lui fit partager avec son divin Fils toutes les souffrances de sa douloureuse Passion, en aimant ici-bas Jésus de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre affection, afin de l'aimer, dans l'autre vie, durant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

.

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

(8 SEPTEMBRE.)

TROIS QUALITÉS PRINCIPALES DE LA NAISSANCE DE MARIE.

1. *Naissance surnaturelle.*
 2. *Naissance humble et obscure.*
 3. *Naissance à une vie sainte et parfaite.*
-

Benedixerunt eam omnes unâ voce dicentes : Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri.

Ils la bénirent tous d'une même voix en s'écriant : Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur et l'ornement de la nation. Judith. 13. 10.

Après que l'humble Judith, mes Sœurs, bien plus par la ferveur de sa prière que par la force de son bras, eut terrassé le superbe Holopherne, tous les habitants de la ville de Béthulie accoururent au devant d'elle et tous les cœurs volèrent sur son passage. Les lévites, les prêtres eux-mêmes, que dis-je ? le souverain sacrificateur quittèrent la ville de Jérusalem et vinrent féliciter cette héroïne du prodige que le Tout-Puissant venait d'opérer par sa main ; ils élevèrent jusqu'au ciel son courage, et, rendant un hommage public à sa vertu, ils l'appelèrent à l'envi *la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur et l'ornement de la nation*. Image bien frappante et bien propre à caractériser celle dont Judith n'était que la figure, c'est-à-dire Marie, dont nous célébrons aujourd'hui l'heureuse

Nativité. Dieu l'a fait naître, cette Vierge sainte et incomparable, pour être la gloire de Jérusalem, c'est-à-dire de l'Eglise qu'elle a étonnée par l'éclat de ses vertus et la sainteté de sa vie. Dieu l'a fait naître pour être la joie d'Israël, c'est-à-dire du peuple chrétien qu'elle a mis spécialement sous sa protection, et dont elle assure la tranquillité, la paix et le bonheur. Dieu l'a fait naître pour être l'honneur et l'ornement de la nation, c'est-à-dire du ciel qui est tous les jours peuplé par son entremise et par sa puissante intercession. Entrons donc dans les sentiments qu'un jour si beau doit nous inspirer; oui, nous aussi, faisons éclater notre joie et nos transports; aimons à répéter ces belles paroles dictées par la reconnaissance aux enfants d'Israël, et, en les appliquant à Marie, disons-lui avec toute l'Eglise : Oui, ô Vierge sainte ! *vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur et l'ornement de la nation.*

Mais, quoi ! me bornerai-je donc aujourd'hui à exciter en vous une joie vaine et une admiration stérile ? A Dieu ne plaise ! Laissons, laissons les Anges célébrer, par leurs acclamations et leurs chants d'allégresse, la Nativité de Marie, de cette bienheureuse Vierge qui apparaît aujourd'hui sur la terre comme l'aurore naissante d'un beau jour, tandis que nous allons nous occuper à tirer de ce mystère plusieurs conséquences pratiques qui seront pour vous toutes d'une instruction solide et d'une bien grande édification. Voici donc tout mon dessein. Je considère trois qualités principales de la naissance de Marie : 1^o naissance surnaturelle ; 2^o naissance humble et obscure ; 3^o naissance à une vie sainte et parfaite, et je montre, dans ces trois qualités, toutes celles que doit réunir la naissance spirituelle d'une âme qui a le bonheur de se consacrer à Dieu dans la religion. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. NAISSANCE SURNATURELLE.

Saint Joachim et sainte Anne qui devaient lui donner le jour, étaient parvenus à cet âge où la nature refuse aux époux la fécondité. Anne avait toujours été stérile, et ne pouvait plus devenir mère que par un miracle. Mais il fallait que le rejeton promis depuis tant de siècles, sortit de la tige de Jessé¹; les oracles des Prophètes ne pouvaient demeurer sans accomplissement; aucun obstacle ne pouvait arrêter les desseins d'une sagesse toute-puissante. Les lois de la nature sont renversées; la vieillesse et la stérilité deviennent fécondes, et Anne donne à la terre celle qui doit un jour enfanter le Sauveur. On peut dire que Marie *n'est point née de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme*²; qu'elle est un enfant de miracle et le fruit des promesses divines; en un mot, que la grâce est pour tout dans sa conception et dans sa naissance.

C'est aussi la grâce d'en-haut toute seule qui enfante les âmes à la vie religieuse. Oui, ô épouses de Jésus-Christ! votre vocation à un état si sublime a été une faveur inappréciable, pour laquelle vous ne témoignerez jamais au ciel assez de reconnaissance. Il a fallu que Dieu vous choisit de toute éternité! qu'il vous marquât, pour ainsi dire, d'un caractère particulier; qu'il vous séparât intérieurement des enfants du siècle, par des pensées, des desirs, des penchants contraires à ceux que la nature inspire; il a fallu qu'une grâce victorieuse vous fit triompher des sentiments de la nature et du sang, vous fortifiât contre les séductions du monde, et disposât votre cœur à tous les sacrifices; car, j'en suis bien persuadé, ce n'est ni le repos, ni l'affranchissement des soins et des sollicitudes attachés à un établissement dans le monde, ni les douceurs

(1) In die illâ, radix Jesse qui stat in signum populorum. *Is. 11. 10.*

(2) Neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri. *Joan. 1. 15.*

d'une société sûre et choisie, ni aucun autre avantage temporel que vous êtes venues chercher dans cette solitude sacrée. Vous y êtes venues dans un véritable esprit d'immolation, pour mourir à toutes choses et à vous-mêmes, pour vous offrir au Seigneur comme des victimes de la pénitence et du divin amour. Or, une telle vocation n'est-elle pas évidemment surnaturelle? Y a-t-il le moindre doute que Dieu ne l'ait inspirée?

Si Jésus-Christ parlant de cette régénération nécessaire qui fait les simples chrétiens, l'appelle une nouvelle naissance, et dit que *nul ne peut voir le royaume de Dieu, qu'auparavant il ne naisse une seconde fois*¹; s'il attribue cette merveille à l'Esprit tout-puissant *qui souffle où il lui plaît*², comment n'attribuerions-nous pas au même Esprit cette autre renaissance encore plus miraculeuse, par laquelle une personne, déjà chrétienne, s'éloigne des voies où marche le commun des fidèles, s'élève à une perfection plus haute, foule aux pieds la nature, et embrasse une vie plus digne des Anges que proportionnée à la faiblesse humaine? Quel changement ne faut-il pas que la main du Dieu de l'univers ait opéré dans une âme, pour la porter à de si généreuses résolutions?

Hélas! si, ce qu'à Dieu ne plaise, il était une seule d'entre vous qui n'eût point éprouvé cet heureux changement; qui, sans avoir été transformée, par une puissante et invisible main, en une créature nouvelle, fût entrée dans ce port de la religion, poussée par un autre souffle que celui de l'Esprit-Saint, combien ne faudrait-il pas déplorer son imprudence et son malheur? Que serait, sous le joug des conseils évangéliques, une personne liée par les vœux les plus saints, et encore remplie de sentiments mondains et profanes; prisonnière dans le cloître, en-

(1) Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit denuò, non poterit videre regnum Dei. *Joan.* 3. 3.

(2) Spiritus ubi vult spirat. *Joan.* 3. 8.

chainée, malgré elle, aux autels du Dieu des vertus, et tout occupée du souvenir des mets de l'Egypte dans le désert où tombe la manne du ciel? Ah! que serait-elle, sinon une dupe infortunée, pour qui il ne resterait presque plus de consolation à espérer, une triste esclave condamnée à d'éternels murmures, une vierge folle qui ne pourrait être admise au festin de l'Epoux, une fille de Babylone qui chercherait en vain à se confondre avec les saintes habitantes de Jérusalem?

Ce n'est donc ni ce voile qui vous couvre, ni les murs et les barrières qui vous environnent, ni aucune autre de ces choses extérieures qui font la religieuse et l'épouse de Jésus-Christ; mais c'est la vocation divine; c'est cette voix secrète qui s'est fait entendre au fond de votre cœur, et qui a dit à chacune de vous: *« Prête l'oreille, ô ma fille! vois, et connais les desseins de Dieu sur toi; n'hésite pas à te séparer de ton peuple, de ce peuple qui t'a vue naître et croître dans son sein; oublie même la maison de ton père; romps les plus doux liens du sang et de la nature; et lorsque ton âme sera dégagée de toute affection terrestre, le Roi du ciel lui-même sera épris de ta beauté; celui qui se nomme le souverain Seigneur de l'univers¹, celui que les Anges et les hommes adorent, deviendra ton époux; reçue dans sa maison, admise à sa familiarité la plus intime, tu contracteras avec lui une union ineffable et immortelle. »*

C'est le charme victorieux de ces paroles qui vous a conduites en ce lieu. Le Seigneur vous a donc véritablement parlé, et pourquoi, sinon parce qu'il vous a aimées, entre les filles d'Adam, d'un amour de prédilection, et qu'il a eu sur vous des vues de miséricorde toutes spéciales? Et par combien de merveilles n'a-t-il pas signalé sa tendresse à

(1) Audi, filia. et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui; et concupiscet rex decorem tuum, quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum. Ps. 44. 11.

vosre égard ! O mes Sœurs, que chacune, dans le fond de sa conscience du moins, rende ici gloire à la vérité. N'en est-il aucune parmi vous, qu'il n'ait été chercher et choisir jusque dans les voies égarées du monde, et à qui il ne puisse adresser ces paroles du prophète Isaïe : « *Ma main t'a été prendre jusqu'aux extrémités de la terre ; je t'ai ramenée comme de vive force et de bien loin ; je t'ai dit dans ma bonté : Tu seras ma servante et tu habiteras dans l'intérieur de mon tabernacle ; et, au lieu de te rejeter, comme tu le méritais, je t'ai préférée à mille autres* ¹, qui ont péri au milieu des précipices où tu courais ? »

Mais, quand il n'en serait pas ainsi, combien a-t-il fallu que sa providence écartât ou renversât d'obstacles, soit au dehors, soit au dedans de vous-mêmes, pour vous ménager l'entrée dans votre sainte Communauté ! N'a-t-elle pas peut-être rompu des nœuds déjà presque formés, nœuds légitimes sans doute, mais qui vous eussent liées pour toujours ? Ne vous a-t-elle pas enlevé peut-être, dès vos plus tendres années, l'objet de vos plus vives affections, une mère chérie, par exemple, des bras de laquelle vous n'auriez jamais eu la force de vous arracher ? N'a-t-elle pas, pour mieux vous désabuser de tout ce que le monde admire, mis sous vos yeux peut-être et dans le sein même de votre famille, le spectacle de la grâce, de la beauté, de la jeunesse, se glaçant, se roidissant tout à coup sous les coups de la mort, et, semblables à une fleur qui tombe sans se faner ni se flétrir, descendant avec presque tout leur éclat dans le tombeau ?

Mais comment dire ici tous les ressorts divers que le Seigneur a fait jouer, toutes les armes qu'il a employées, tous ces coups qu'il a frappés avec une miséricordieuse

(1) Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te, et dixi tibi : Servus meus es tu, elegi te, et non abjeci te. Ne timeas, quia ego tecum sum. *Is. 41. — 9. 10.*

rigueur pour subjuguier vos cœurs et les soumettre à son amour? Comment dire surtout par quel charme divin il vous captive depuis que vous vous êtes rangées sous ses lois; par quelle abondance de grâces répandues dans vos âmes il adoucit, chaque jour, l'amertume de vos sacrifices, et allège les croix que vous portez pour lui? Oh! si quelque-une des dignes épouses, des fidèles servantes d'un si bon Maître pouvait élever ici la voix, que n'aurait-elle pas à raconter! avec quelle effusion de reconnaissance ne nous parlerait-elle pas de cette onction cachée, de ces consolations ineffables par lesquelles il attache si puissamment à son service les vierges qui renoncent à toutes choses pour se donner à lui!

Voilà les fruits d'une vocation vraiment surnaturelle; voilà ce qu'un monde aveugle et charnel ne peut ni soupçonner ni connaître. Aussi, dans sa fausse sagesse, quelle idée s'est-il faite de votre saint et heureux état? Ecoutez-le: il ne parlera que de chaînes, de prisons, de voiles lugubres, de malheureuses victimes plongées toutes vivantes dans ces sépulchres creusés par la main de la religion. A-t-on oublié comme ces mots effrayants retentissaient de toutes parts, comme ce langage odieux était dans toutes les bouches, il y a un demi-siècle passé, au jour de notre malheureuse révolution, lorsque la philosophie arrogante du siècle se préparait avec tant de bruit à régénérer l'univers? Mais quel glorieux démenti leur donnèrent vos devanciers, j'entends celles de vos anciennes Sœurs qui ont traversé ces orages, lorsqu'elles répondirent à leurs prétendus libérateurs qu'elles aimaient mieux être captives dans la maison de Dieu, que libres sous les tentes des pécheurs; lorsqu'il fallut que la tyrannie déployât toutes ses forces pour les arracher du fond de ces retraites, d'où on les disait si impatientes de sortir; lorsque, rendues malgré elles à la société de leurs proches et de leurs amis, elles ne cessèrent de regretter l'ombre et le silence du cloître, la paix du sanctuaire et les saintes rigueurs d'une

pénitence volontaire ; lorsque, exilées et étrangères au milieu du monde, elles n'y surent que soupirer et gémir, comme autrefois les enfants de la captivité sur les bords du fleuve de Babylone ! Quel nouveau démenti elles donnèrent ensuite à cette philosophie fausse et antichrétienne, lorsqu'au premier moment où la persécution cessa et que les églises se rouvrirent, on vit, de tous les points de la France, ces généreuses vierges rentrer dans les asiles sacrés d'où l'impiété les avait dispersées, ou bien relever ceux qui étaient tombés sous le marteau révolutionnaire, se soumettre avec joie au même joug que la violence avait brisé, reprendre, avec une nouvelle consolation, les cantiques interrompus de Sion, se presser, comme auparavant, autour de la table de l'Agneau, et, vivant en paix à l'ombre des autels, échanger encore une fois un héritage terrestre contre des biens invisibles, tous les plaisirs du temps contre les espérances de l'éternité ! C'est là cette sagesse évangélique qui n'est que folie aux yeux du monde : c'est le miracle de la vocation religieuse, et ce qui donne à votre naissance spirituelle un premier caractère de conformité avec la naissance de Marie. L'une et l'autre, comme vous venez de le voir, sont surnaturelles.

Passons maintenant à la seconde qualité de la naissance de cette Vierge sainte, et disons encore de cette naissance :

II. NAISSANCE HUMBLE ET OBSCURE.

O profondeur des conseils de Dieu ! Marie est la plus parfaite des simples créatures ; elle sort des mains de son Auteur si belle et si resplendissante de gloire, que les Anges, éblouis à sa vue, se demandent les uns aux autres avec étonnement : *Quelle est donc celle qui s'avance comme une aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil*¹ ? C'est la Reine future du ciel qui naît

(1) *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol ? Cant. 6. 9.*

sur la terre. Et cependant quel éclat environne son berceau ? de tant de grandeur que paraît-il aux yeux des hommes ? Cette fille de bénédiction, qui n'a point participé à la corruption du péché, qui porte dans son âme l'empreinte toute vive de la ressemblance divine, qui doit réparer tous les maux que la première Eve avait fait au genre humain, qui écrasera la tête du serpent et sera la Mère d'un Dieu, n'a rien qui la distingue, à l'extérieur, d'un enfant ordinaire. Cette naissance qui fait la joie et l'admiration de toutes les hiérarchies célestes, est un événement obscur et ignoré sur la terre, qui attire à peine l'attention de quelques parents et de quelques amis, fort éloignés eux-mêmes de soupçonner quel trésor est donné au monde. Ah ! c'est que Marie est *cette fille du grand Roi dont toute la gloire est cachée au-dedans*¹. L'humilité doit être le caractère de sa naissance, parce qu'il sera celui de sa vie entière. Elle paraîtra toujours dans la pauvreté et l'abjection ; elle partagera plus qu'aucune autre créature les opprobres et les ignominies de son Fils. Ce sera là son privilège par excellence et celui dont elle se montrera constamment le plus jalouse durant tout le cours de sa vie.

Beau modèle que je vous propose aujourd'hui, car c'est en cela surtout qu'elle doit l'être. En effet, qu'est-ce que naître à la vie religieuse ? C'est mourir à toutes les vanités humaines, c'est se vouer, sans réserve et sans retour, à la plus sincère, à la plus profonde humilité. Aussi le premier pas que fait une âme appelée à cette vie sainte, est-il de se cacher et de s'ensevelir, de se dépouiller des ornements et des parures mondaines, de s'envelopper de sombres voiles, de s'enfoncer dans l'obscurité d'un cloître ou de se retirer dans le silence d'une Communauté pour y être à jamais oubliée des hommes. Je dis de *s'ensevelir* : est-il une expression plus exacte ? Et ne vous a-t-on pas vues, au jour où vous avez pris vos engagements avec le Seigneur, étendues

(1) Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. Ps. 44. 14.

sur la terre, couvertes d'un drap funèbre et comme couchées dans le cercueil, tandis qu'on récitait sur vous les litanies des Saints et qu'on célébrait autour de vous la cérémonie anticipée de vos funérailles? Que signifiait donc ce triste appareil? était-ce un jeu lugubre et une vaine représentation comme celle du théâtre, ou bien n'était-ce pas la plus frappante des leçons et la vive image de ce qui devait désormais se passer dans votre âme? La sainte Eglise, en vous revêtant ainsi des livrées de la mort, n'a-t-elle pas eu intention de vous dire, par un emblème plus expressif que toutes les paroles : *Vous êtes mortes, et votre vie est désormais cachée avec Jésus-Christ en Dieu*¹? *Vous êtes mortes*; c'est-à-dire que vous devez être aussi aveugles que les morts pour toutes les pompes de la terre, pour tout cet éclat frivole qui éblouit les enfants du siècle. *Vous êtes mortes*; c'est-à-dire que vous devez être aussi sourdes que les morts aux applaudissements et aux louanges, aux censures et aux railleries du monde; aussi indifférentes aux distinctions ou aux mépris, aux honneurs ou aux opprobres, que le sont ceux qui déjà dorment dans la poussière du tombeau, et dont nous foulons à nos pieds la cendre insensible. *Vous êtes mortes*, et il ne vous reste plus d'autre vie que celle qui *est cachée avec Jésus-Christ en Dieu*.

Prenez garde, ô épouses de ce Dieu fait homme et pesez attentivement chacun de ces mots : *Vie cachée en Dieu*; cachée dans le sein de l'Invisible, de Celui qui échappe à tous les sens; qui, présent en tous lieux et faisant tout dans l'univers, ne paraît cependant nulle part. Ce n'est pas encore assez. *Vie cachée avec Jésus-Christ*. O mystère! Comprendrons-nous bien cette parole? Où Jésus-Christ mène-t-il une vie cachée? Est-ce dans le ciel? Non sans doute, puisqu'il s'y montre, à la droite de son Père, brillant de tout l'éclat de la Divinité. Est-ce sur la croix qu'il se

(1) Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.
Coloss. 3. 3.

cache? Oui, mais en partie seulement; car, au milieu de ses ignominies et de ses douleurs, il y manifeste encore sa grandeur et sa puissance, quand il pousse ce cri qui ébranle les fondements de l'univers¹; quand il couvre le soleil, au milieu de sa course, d'un sombre voile², et qu'il ranime les ossements arides jusque dans le fond des tombeaux³. Où donc est-il véritablement caché? Dans l'Eucharistie, où sa gloire, sa vie, sa divinité, son humanité, tout disparaît, tout est enveloppé de nuages impénétrables. Ne semble-t-il pas y être, je ne dis pas comme mort, mais comme un pur néant? Y donne-t-il quelque signe de sa présence? Prêtez l'oreille: il est muet et vous n'entendrez pas sa voix. Ouvrez les yeux: vous n'apercevrez pas le moindre rayon de sa lumière, pas le moindre trait de sa beauté. Parlez: rien n'annoncera qu'il vous entende; qu'on l'outrage, il ne se défendra pas; qu'on le blasphème ou qu'on l'adore, même impassibilité, même silence. Quelle obscurité profonde! Quel ensevelissement total! Quel anéantissement!

Concevez-vous maintenant ce que c'est qu'une vie *cachée avec Jésus-Christ*? N'est-ce pas une vie profondément humble et volontairement obscure, où l'on n'est rien à ses propres yeux, où l'on ne veut être rien aux yeux des autres, où l'on désirait n'être aperçu que de Dieu seul, où l'on aime à ensevelir dans les ténébres et le silence ses talents, ses grâces naturelles, ses vertus même; où, loin d'aspirer à des préférences, on n'ambitionne que le dernier rang, on n'est avide que d'humiliations et l'on travaille sans cesse, en désolant l'amour-propre, à déraciner jusqu'au germe de l'orgueil et de l'estime de soi-même? Voilà peut-être ce qu'il y a de plus difficile dans vos obligations, et, par conséquent, ce qu'il y a de plus héroïque dans votre état. Mais aussi, quelle récompense est attachée à cette seule victoire! L'âme vraiment humble jouit de la paix, le plus

(1) *Marc. 15. 37.*

11.

(2) *Luc. 25. 45.*(3) *Matth. 27. 52.*

précieux des dons du Saint-Esprit, et une Communauté religieuse, dans laquelle règnerait l'humilité, serait une fidèle image du ciel; on n'y connaîtrait ni rivalité, ni envie, ni byzarrerie d'humeur, ni contention, ni insubordination, ni murmures; toutes les passions en seraient bannies avec l'orgueil, et tous les cœurs n'en formeraient qu'un seul, parce que chacune préférerait l'honneur ou l'intérêt des autres au sien propre.

O vous donc, ma chère Sœur, si vous voulez être une digne épouse de l'Agneau, soyez, à son exemple, douce et humble de cœur. Ah! gardez-vous bien, après avoir renoncé aux vanités du siècle, de rechercher ce qui se trouve encore de vain dans la maison même de Dieu, c'est-à-dire, les distinctions et les prééminences qui s'y rencontrent; entrez plutôt dans les sentiments du Roi-Propète qui, tout assis qu'il était sur le trône, ne rougissait pas de dire que ce qui le charmait dans les divins tabernacles, c'était de pouvoir y oublier sa grandeur, et, confondu dans la foule, s'y prosterner dans la poussière: *Oui*, disait-il, (ô la belle parole dans la bouche d'un roi!) *j'aime à être abject dans la maison du Seigneur*¹. Le même David, se voyant en butte aux dérisions d'une orgueilleuse princesse, parce que, dans le transport d'une naïve et pieuse joie, il s'était dépouillé des ornements de la royauté et n'avait pas eu honte de danser devant l'arche: *Ah!* s'écriait-il, *si c'est s'avilir que de s'abaisser devant le Seigneur, que je m'avilisse mille fois plus encore, et que je ne mette aucunes bornes à des humiliations si justes. Oui, je me mépriserai moi-même, et je me ferai gloire de cet abaissement*². Tel fut le langage de ce saint Roi, dix siècles avant que l'Evangile eût réprouvé la gloire mondaine, et fait de l'humilité le fondement de toutes les vertus. Quel

(1) *Elegi abjectus esse in domo Dei mei. Ps. 85. 11.*

(2) *Et ludam et vilior fiam plus quam factus sum, et ero humilis in oculis meis; et cum ancillis gloriosior apparebo. 2. Reg. 6. 22.*

amour donc ne doit pas avoir pour les abaissements une vierge chrétienne, qui a pour loi les conseils évangéliques. pour époux le Fils de Dieu anéanti, pour mère la plus humiliée comme la plus sainte des créatures ! Votre naissance spirituelle doit donc être, comme la naissance temporelle de Marie, humble et obscure.

Venons maintenant à la troisième qualité de la naissance de cette Vierge sainte, et, après avoir dit : 1^o naissance surnaturelle ; 2^o naissance humble, ajoutons enfin :

III. NAISSANCE A UNE VIE SAINTE ET PARFAITE.

Oui, la vie à laquelle l'auguste Marie naît en ce jour, est une vie sainte et parfaite : 1^o dans son principe et dans tout son cours ; 2^o dans son objet et dans sa fin.

1. DANS SON PRINCIPE ET TOUT SON COURS.

Exempte du péché d'origine, soustraite à l'empire de la concupiscence, remplie, dès le premier moment, d'une surabondance de grâces, Marie ne devait jamais tomber dans la faute la plus légère, ni laisser ternir par le moindre souffle l'éclat de son innocence ; elle a été *cette colombe unique, cette créature parfaite, cette beauté sans tache*¹, dans laquelle l'œil même de Dieu ne découvrait aucun défaut : L'entendez-vous s'écrier : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il ne se trouve aucune souillure en vous*² ? Les Anges étaient moins purs, et son divin Fils l'a seul surpassée en sainteté.

Je ne prétends pas que vous puissiez atteindre à une perfection si éminente : y aspirer même et vouloir rivaliser avec Celle qui ne peut jamais avoir d'égale, ce serait une témérité insensée ; mais je dis sans crainte ce que vous

(1) Una est columba mea, perfecta mea. *Cant. 6. 8.*

(2) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. *Cant. 4. 7.*

savez déjà, parce qu'on vous l'a répété cent fois au noviciat, qu'être appelé à l'état religieux, c'est l'être à la perfection du christianisme, et que cette perfection qui est de conseil pour les autres, est devenue désormais de précepte pour vous. C'est ce qui vous distingue, ce qui fait votre gloire ; mais, en même temps, ce qui doit sans cesse animer votre zèle, entretenir votre sollicitude et exciter toute votre vigilance. Les vœux que vous avez faits au Seigneur, à l'époque de votre profession, au pied des saints autels, ne peuvent être vains. Non contentes d'avoir renoncé par le baptême, comme le reste des fideles, à tout ce que la loi de Dieu défend, vous avez voulu renoncer encore aux jouissances qu'elle vous permet, à vos droits naturels et légitimes sur vos biens et sur votre personne ; vous avez même dû aller jusqu'à vous dépouiller de votre propre volonté, en vous réduisant sous la sainte servitude de l'obéissance.

Le sacrifice saurait-il aller plus loin ? Non ; mais tout ce que vous avez promis, le ciel exigera que vous l'accomplissiez. Il ne pourra plus y avoir pour vous de couronne que celle qui est réservée aux parfaits. Ceci vous regarde toutes ; car le même pacte que les plus jeunes font avec Dieu, au sortir de leur noviciat, les anciennes l'ont fait avant elles ; vous ne pouvez vous sauver qu'au même prix. La voie étroite des conseils est le seul chemin qui puisse vous conduire, à travers le désert où vous êtes entrées, dans la véritable terre promise. Disons-nous pour cela que votre condition soit dure et qu'il faille vous plaindre ? Ah ! plutôt, ô épouses de Jésus-Christ ! heureuse, oui, heureuse mille fois l'âme qui a su quitter tout ce qui n'est rien, pour embrasser les biens véritables, qui s'est appauvrie, en apparence, pour s'enrichir de tous les trésors de l'éternité ; qui a méprisé de trompeuses délices, pour goûter les joies pures de l'esprit et la douceur des consolations divines ; qui s'est imposé la nécessité d'aimer son Dieu sans partage, afin d'obliger ce maître généreux à lui prodiguer ses dons sans réserve ! La sagesse d'un tel choix est souvent

appréciée par les mondains eux-mêmes. Combien, en effet, de personnes engagées dans le siècle, qui, au milieu de leurs ennuis, de leurs assujettissements, de leurs peines et peut-être aussi de leurs remords, vous envient le repos, l'innocence, le bonheur dont vous jouissez ! Il est réel ce bonheur, il est grand, il surpasse tout ce que le langage humain peut exprimer ; mais il n'est que pour les âmes ferventes, les religieuses courageuses ; celles qui sont lâches et tièdes ne le goûteront jamais.

Voulez-vous donc, ma chère Sœur, que *le joug de Jésus-Christ vous soit doux et son fardeau léger*¹, selon sa promesse, portez-les comme une servante fidèle, et ne les traînez pas comme une vile esclave ; méritez qu'il répande dans votre âme cette onction céleste qui facilite tous les efforts, adoucit toutes les amertumes, remplit tous les vides du cœur, et fait surabonder la joie au milieu même des privations et des souffrances. Obtenez, par votre ardeur à le servir et à lui plaire, qu'il vous fasse sentir ces parfums de l'Epoux, qui attirent si puissamment tant de saintes vierges à sa suite. Allez, courez dans ses voies ; ne mettez aucunes bornes à vos désirs d'avancement et de perfection ; ne disputez rien à votre Dieu, ne lui refusez aucun sacrifice ; ajoutez toujours à votre zèle, à votre détachement, à votre esprit de mortification et de patience ; croissez en amour ; ayez une soif insatiable de la justice, afin qu'il vous soit donné avec abondance de *cette eau* dont parlait Jésus-Christ à la Samaritaine, *cette eau vivifiante qui jaillit jusqu'à la vie éternelle*², et que le centuple promis³ vous soit accordé dès ce monde même. C'est ainsi que vous imitez, autant que le permet la faiblesse humaine, votre auguste et incomparable mère qui naît à une vie sainte et parfaite dans son principe et tout son cours.

(1) Jugum enim meum suave est et onus meum leve. *Matth. 11. 30*

(2) Sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. *Joan. 4. 14.*

(3) Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. *Matth. 19. 29.*

3. DANS SON OBJET ET SA FIN.

Entendons bien ceci : quel est l'objet de la naissance de Marie? quelle fin Dieu s'est-il proposée en donnant l'être à une nature si accomplie? pourquoi vient-elle au monde? C'est, qui l'ignore? c'est pour exécuter le plus grand des desseins du Tout-Puissant, pour concevoir et pour enfanter Jésus-Christ. Que dirai-je ici, mes Sœurs? Continuant le parallèle commencé, oserai-je prétendre que vous puissiez partager avec elle le privilège de la maternité divine? Redoublez, je vous en prie, d'attention. Marie, sans doute, est l'unique Mère du Sauveur; c'est là son titre privilégié et sa gloire incommunicable : à Dieu ne plaise que je veuille l'étendre à aucune autre créature ! Il est cependant certain, ô vous toutes, vierges chrétiennes, qui m'écoutez, que vous êtes appelées, dans un sens très-véritable, à enfanter ce même Sauveur. N'entendrez-vous pas avec intérêt l'explication de ce mystère ? ou plutôt ne seriez-vous pas en état vous-mêmes de la donner ?

En effet, que vous êtes-vous proposé en embrassant la religion? quel a été le grand objet, la fin de cette généreuse consécration à une vie austère et pénible selon la nature? N'était-ce pas de faire mourir en vous le vieil homme, l'homme terrestre et charnel, et en même temps de concevoir et de faire naître en sa place l'homme nouveau, l'homme spirituel et céleste? Or, ce vieil homme qu'il s'agissait de faire mourir, n'était autre que vous-mêmes, avec les inclinations et les convoitises que vous aviez reçues de votre premier père, et l'homme nouveau que vous vouliez enfanter et produire, qu'était-ce? ne vous l'a-t-on pas toujours enseigné? C'était Jésus-Christ lui-même, en qui vous deviez être transformées par la grâce, qui devait naître, croître, se développer en vous, de sorte que vous pussiez dire avec l'apôtre saint Paul : *Je*

*vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*¹.

Maintenant, souffrez que je vous le demande, cette merveilleuse et nécessaire transformation est-elle opérée? cette fin essentielle de toute vie religieuse est-elle remplie? l'enfant du vieil Adam est-il mort? Jésus-Christ lui a-t-il été substitué? est-ce bien maintenant Jésus-Christ qui pense, qui agit, qui parle, qui respire en vous? si vous êtes revêtues de lui au-dehors par la profession que vous faites d'être ses servantes, et par les saintes livrées que vous portez, l'avez-vous conçu au dedans par l'esprit et par l'amour? l'avez-vous enfanté par l'imitation fidèle de ses œuvres, par la pratique constante de ses maximes? s'il est déjà né dans vos cœurs, y a-t-il pris son accroissement; peut-on espérer qu'il y parviendra à la maturité, et, selon l'expression de l'apôtre saint Paul, *à la plénitude de l'homme parfait*²? Hélas! dites-moi, n'a-t-il pas perdu journellement de sa vie et de sa force dans quelques-unes d'entre vous, depuis ces premières années de ferveur où elles avaient heureusement commencé à le produire?

Oh! qui que vous soyez, ma chère Sœur, qui sentez s'affaiblir en vous l'esprit de grâce et diminuer votre charité première, était-ce bien là l'effet que vous deviez éprouver dans cette maison de prières, au pied même du tabernacle et de l'autel, au milieu de tant de secours et parmi les bénédictions les plus abondantes? Ah! qui n'aurait cru que, séparée des distractions du monde, vouée au recueillement et au silence, nourrie de méditations saintes, engraisée de la chair même de votre Dieu, vous vous seriez enflammée tous les jours d'une ardeur nouvelle, et vous auriez couru, sans vous lasser, dans la carrière où vos premiers pas semblaient annoncer tant de vigueur? Pourquoi faut-il que déjà vous perdiez haleine, que vous languissiez,

(1) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. *Gal. 2. 20.*

(2) Ponec occurramus omnes... in virum perfectum. *Ephes. 4. 15.*

et que, si loin encore du terme, vous ne songiez plus qu'au repos, tandis que d'autres redoublent d'efforts, et vont bientôt vous ravir votre couronne?

Mais, ai-je bien le droit de vous tenir ce langage, moi qui ai reçu des faveurs encore plus signalées, moi consacré à Dieu d'une manière encore plus auguste par l'onction de l'huile sainte et par celle de l'Esprit-Saint, moi domestique de la maison du Seigneur, son représentant et son ministre, qui le reproduis chaque jour sur l'autel, qui le porte dans mes mains, qui annonce sa parole à ses épouses, qui répands ses plus précieuses grâces sur les vierges consacrées à son service, ces vierges, l'élite de son troupeau, et qui suis cependant si loin de retracer ses exemples dans ma conduite, de vivre de sa vie et de pratiquer ce que j'enseigne?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez renaitre, en cette *Fête de la Nativité de la sainte Vierge*, à toute la sainteté de votre sublime vocation, et vous montrer de plus en plus dignes des grandes miséricordes dont le Seigneur vous a prévenues, afin que notre mère, la sainte Eglise, n'ait qu'à se réjouir de vous avoir admises au nombre de ses vierges. Oui, renaissiez à la vie nouvelle et parfaite, croissez toutes rapidement en grâce et en vertu; que les exemples des anciennes raniment la ferveur des plus jeunes dans la carrière qu'elles ont embrassée, et leur inspirent une noble émulation; que tout se renouvelle et reflorisce dans cet asile de la piété et de la religion. Et vous, ô Reine du ciel, que Dieu a honorée entre toutes les créatures; vous, que les Anges vénèrent, que tous les prédestinés invoquent et chérissent; vous qui obtenez de votre divin Fils tout ce que vous lui demandez en faveur des hommes devenus ses frères et vos enfants, suppliez-le qu'il daigne répandre aujourd'hui, sur cette Communauté, ses grâces

de choix, ses bénédictions spéciales, toute l'efficace et l'abondance de son esprit. Les livres saints nous apprennent que, *placée à sa droite dans son royaume, vous lui présentez devant son trône les vierges*, qui ont été vos imitatrices fidèles. O Marie ! voici des vierges qui veulent marcher constamment sur vos traces ; qui n'ont pas craint, pour pouvoir parvenir plus sûrement à ce but , l'objet de tous leurs désirs, de s'exiler du toit paternel, de quitter tout ce qui leur était cher selon la nature, pour n'avoir point d'autre maison que la vôtre, point d'autre père que Dieu, point d'autre mère que vous ; qui ont voulu, par des vœux irrévocables, se consacrer sans réserve au service de votre Fils bien-aimé, ne soyez pas insensible à tant de dévouement et d'amour ; accordez-leur votre protection puissante, le gage le plus certain du salut, et qu'après avoir été reçues toutes dans votre famille sur la terre, elles soient encore un jour admises dans cette compagnie bienheureuse qui, pendant toute l'éternité, *accompagnera l'Agneau partout où il va*¹. Ainsi soit-il.

(1) *Hi sequuntur Agnum quocumquē ierit. Apoc. 14. 4.*

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

(21 NOVEMBRE.)

CARACTÈRES DE L'OFFRANDE DE MARIE.

1. *Elle est prompte.*
 2. *Elle est entière.*
 3. *Elle est constante.*
-

Tunc acceptabis sacrificium justitiæ oblationes et holocausta.

Un jour viendra où vous agréerez le sacrifice de justice, les offrandes et les holocaustes. Ps. 50. 20.

Il luit donc enfin, mes sœurs, ce jour heureux où l'on offre à Dieu non plus des agneaux, des taureaux ou des bœliers, mais un sacrifice de justice, un holocauste spirituel, un culte parfait. Il est donc enfin arrivé ce temps fortuné où Marie, commençant à mettre fin aux sacrifices charnels de la Loi ancienne, et prenant la place des victimes sanglantes dont le sang rougissait les autels, s'offre elle-même comme une victime couronnée de grâce et de sainteté. Nous touchons donc enfin à cette époque glorieuse que le saint roi David prévoyait dans les lumières d'un esprit prophétique, où une Vierge pure et sans tache, s'élevant au-dessus d'elle-même et des cérémonies légales, adore son Dieu en esprit et en vérité, lui sacrifie tous les mouvements de son cœur, au lieu des bœufs et des taureaux ; un esprit doux et obéissant, au lieu des agneaux et des bœliers ; une âme simple et innocente, au lieu de la timide colombe ; un

amour fidèle et chaste, à la place de la tourterelle plaintive et gémissante. Oui, ô mon Dieu ! *un jour viendra où vous agréerez le sacrifice de justice, les offrandes et les holocaustes* : sacrifice qui excite l'admiration des Anges ; offrande qui charme le cœur de Dieu ; holocauste infiniment agréable à ses yeux et plus digne mille fois de sa sainteté, de sa grandeur et de ses infinies perfections, que toutes les victimes de l'ancienne Loi.

Pour entrer dans le mérite et dans l'esprit de cette offrande, tâchons d'en bien pénétrer les principales qualités et de les exposer clairement à vos méditations. Trois conditions sont nécessaires pour rendre une offrande parfaite : d'abord, il faut qu'elle se fasse sans retard ; puis, sans partage ; enfin, pour toujours. Or, telles sont les trois qualités que je trouve admirablement réunies dans l'offrande que la sainte Vierge fait aujourd'hui d'elle-même en se présentant au Seigneur dans le temple de Jérusalem : 1^o elle est prompte ; 2^o elle est entière ; 3^o elle est constante. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ELLE EST PROMPTE.

En effet, à peine Marie est-elle sortie de son berceau et débarrassée des langes de la première enfance, que, non contente de l'oblation qu'elle fit d'elle-même à son Créateur dans le sein de sa mère, dès les premiers instants de sa conception, il lui tarde de renouveler publiquement cette première offrande ; avant même qu'elle puisse faire pleinement usage de toutes ses facultés, elle veut donner dans sa personne le modèle d'un sacrifice généreux dont on n'avait pas eu d'exemple, et qui n'avait pas encore été offert jusqu'alors. Dès l'âge de trois ans, comme le rapporte une pieuse et respectable tradition, elle va se présenter au Seigneur dans le temple de Jérusalem, pour accomplir avec une inviolable fidélité ses premiers engagements, et pour répondre avec la même fidélité aux impressions de l'Esprit-

Saint qui l'anime. Sa langue bégayante ne pourra pas encore, il est vrai, parfaitement l'estimer, mais, à défaut de la voix, son cœur prononcera lui-même son acte de consécration. Allez donc, Vierge sainte, allez dans le temple pour assister nuit et jour, comme les Chérubins de l'arche, auprès du tabernacle ; marquez, par des traces visibles, les traits de cet amour sacré qui brûle au dedans de vous. Oui, allez offrir au Maître souverain de l'univers un sacrifice public et solennel ; jusqu'à présent votre offrande a été secrète et connue de Dieu seul, mais il est avantageux pour toute la Judée, et il le sera dans la suite pour tout le monde chrétien, de la manifester par une cérémonie éclatante, et de donner aux siècles futurs le modèle d'un sacrifice spirituel, le plus parfait qui ait jamais existé après celui de Jésus-Christ. Allez, encore une fois, arrachez-vous aux embrassements de Joachim et d'Anne pour ne plus suivre que les mouvements de l'Esprit-Saint qui vous appelle ; *oubliez*, suivant le conseil du Roi-Prophète, votre aïeul, *notre peuple et la maison de votre père*¹. Et vous, prêtres du Seigneur, lévites du temple de Jérusalem, recevez avec respect cette sainte enfant ; conservez précieusement ce dépôt sacré que le ciel vous confie. Ah ! gardez-vous bien d'assimiler cette enfant privilégiée au reste des jeunes filles qui sont commises à votre vigilance et confiées à vos soins ; sachez à quelle haute destinée elle est réservée, et regardez-la comme celle qui doit être élevée un jour à la plus sublime dignité, entrer dans les plus intimes secrets de la Divinité, avoir part aux plus augustes mystères ; en un mot, considérez-la comme celle que Dieu réserve, dans son élection éternelle, pour devenir la Mère du Rédempteur du genre humain.

Oh ! que ce fut un spectacle ravissant et digne de l'admiration des Anges, des complaisances et de l'attention de Dieu lui-même, de voir cette enfant encore toute petite, à

(1) Obliviscere populum tuum et domum patris tui. *Ps. 44. 11.*

peine âgée de trois ans , prévenir l'âge ordinaire de la réflexion pour se dévouer et se consacrer au Seigneur ; fouler généreusement aux pieds la chair et le sang ; s'arracher des bras de ses tendres parents pour suivre l'impulsion de la grâce qui parlait au fond de son cœur ; dire à ceux qui lui donnèrent le jour : « Je ne vous connais plus, quand il est question d'aller où mon Dieu m'appelle ! » Ne vous semble-t-il pas voir cette heureuse enfant conduite par la main de ses pieux parents à Jérusalem, les devancer, les tirer après elle, monter avec allégresse les degrés du temple, pour aller de là se prosterner aux pieds du grand prêtre, puis, se consacrer et se dévouer tout entière au service de son Dieu ? « Elle y va, dit saint Germain de Constantinople , avec une joie et une ardeur extrêmes ; que dis-je ? elle y court, continue-t-il, elle y vole avec les ailes de la colombe pour y demeurer, au moins selon les dispositions de son cœur, tous les jours de sa vie, et pour y entretenir, à l'ombre du sanctuaire, le beau feu de la charité qui la consume. » *O fille bien-aimée du grand Roi, que vos démarches sont belles !* Non, vous ne jetez pas un regard en arrière sur tout ce que vous abandonnez, ni sur la maison paternelle et ses douceurs, ni sur un père bien-aimé, ni sur une mère tendrement chérie, ni sur ces soins et ces caresses dont vous allez être privée dans un âge encore si tendre. Ah ! quel sujet d'admiration que ce qui dans les autres est à peine le fruit tardif d'une sainteté consommée, soit en vous comme le fruit prématuré de la grâce et d'une vertu naissante ! Anges saints ! ô vous tous, Esprit bienheureux, témoins de sa première ferveur et de son empressement à se consacrer au Seigneur , avec quelle complaisance vous recueillez ses vœux pour les porter au pied du trône de l'Eternel ! Autels sacrés, que de fois vous la vîtes soupirer devant vous après le Rédempteur du genre humain !

(1) Quàm pulchri sunt gressus tui, filia principis ! *Cant. 7* 4

Ici, arrêtons-nous un instant, et, de la promptitude de Marie à se consacrer à Dieu dans le temple, dès ses plus tendres années, apprenons la conduite que nous aurions dû tenir nous-mêmes, quand nous étions dans un âge moins avancé, et que malheureusement peut-être nous n'avons pas tenue. Ah ! plutôt au ciel qu'au sortir de l'enfance, lorsque notre raison a commencé à se développer, nous nous fussions promptement consacrés au service de Dieu ! Mais, hélas ! pourquoi faut-il que de tristes et pénibles souvenirs viennent nous navrer de chagrin et d'amertume ! *Heureux celui*, dit le Prophète, *qui depuis sa première jeunesse, a pris le joug du Seigneur*¹, et qui s'est étudié de bonne heure à se pénétrer de la crainte de ses jugements ! Il n'est point infecté de la contagion du péché ; les Anges de paix l'accompagnent sans cesse, ils le regardent comme l'un d'entre eux, ils sont continuellement occupés à écarter loin de lui tous les dangers qu'il peut courir dans la pratique de la vertu, et se plaisent à aplanir tous les obstacles qui se rencontrent dans la voie du salut ; sur la terre, il est déjà comme s'il habitait la céleste patrie. Je l'avoue, une âme qui est rentrée en grâce par un sincère repentir, mérite véritablement notre estime et réjouit le ciel ; mais, dans celle qui a conservé son innocence, la vertu a je ne sais quoi de plus aimable et de plus gracieux ; la flamme que l'Esprit-Saint allume dans son cœur, est plus belle et plus pure. Une âme pénitente est sujette, par intervalles, à des retours cruels, il lui reste une impression de crainte et de défiance ; elle sait bien qu'elle a eu le malheur de perdre la grâce, mais elle ne sait pas précisément si elle l'a recouvrée. Celle, au contraire, qui est restée innocente, trouve intérieurement un témoignage qui la rassure et la console : de là, cette tranquillité digne d'envie dans laquelle elle passe ses jours, et ce calme de la

(1) Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentiâ suâ. *Thren.* 5. 27.

conscience qu'elle éprouve ; de là, cette confiance pleine d'assurance avec laquelle elle s'adresse au Seigneur. Qui pourrait dire avec quelle tendresse elle en est reçue ? quelle place elle occupe dans son cœur ? Dieu jette sur elle un regard dont il n'honore pas le reste de l'univers ; il se plaît avec elle et il aime à reposer dans son cœur comme sur le plus beau trône qu'il ait ici-bas. Jours heureux, jours fortunés où la vertu se présente dans tous ses charmes ! Mais avons-nous bien su en reconnaître le prix ? « Hélas ! peut dire avec vérité plus d'une peut-être parmi celles qui m'écoutent, je n'ai pas eu ce bonheur ! Des que j'ai été à moi, peut-être même, dès l'âge de sept ans, j'ai perdu la grâce de mon Dieu, et ce qui doit mettre le comble à ma douleur, c'est qu'après l'avoir perdue, j'ai passé des années entières sans rien faire pour la recouvrer. Quelle matière pour moi de vifs regrets, quand je fais un acte de contrition ! *O beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle*, s'écriait Augustin pénitent, *que j'ai commencé tard à vous aimer !* Que dirai-je donc, ô mon Dieu ! moi qui, avant d'entrer en religion, n'avais pas encore commencé sérieusement à vous servir ? Vous étiez pour moi le meilleur de tous les pères, et, quand j'étais dans le monde, je me comportais en enfant ingrat et rebelle ! Vous méritiez seul mes attachements, et vous étiez le seul qui n'y eût point de part ! Insensée que j'étais, qu'ai-je fait ? Ah ! je ne le reconnais que trop à présent ; en négligeant d'être à vous, j'ai négligé le plus sacré de tous les devoirs et le plus doux de tous les plaisirs. Encore une fois, *ô beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, que j'ai commencé tard à vous aimer !* »

Mais ne perdons point de vue l'auguste Marie ; son offrande : 1^o est prompte, je vous l'ai montré ; je dis encore :

II. ELLE EST ENTIÈRE.

Pour mieux le comprendre et mieux vous en faire une idée, imaginez-vous une créature qui, d'un côté, est exempte non-seulement des œuvres, mais encore de la tache et des suites affligeantes du péché; une créature dont les sens sont calmes, soumis à la raison, et dont la raison est réglée et parfaitement soumise aux lois éternelles; une créature qui n'a aucune inclination au mal, ni, par conséquent, la difficulté à faire le bien qu'éprouvent les infortunés descendants d'Adam; une créature dont l'esprit est sans ténèbres, le cœur sans concupiscence, la chair sans convoitises et sans penchants déréglés; enfin, une créature affranchie de la violence et du feu des passions, exempte de ces combats qui se passent continuellement entre la chair et l'esprit, libre des attrait de la volupté et de l'amour des choses présentes : d'un autre côté, considérez cette même créature ornée de la justice originelle, prévenue des bénédictions du Seigneur, comblée de tous les trésors de la grâce et des plus riches dons du ciel, aussi soigneuse de profiter, par une fidèle coopération, des faveurs et des bienfaits de Dieu, qu'il est prodigue à les répandre sur elle : telle est la Vierge, bénie par-dessus toutes les femmes, qui se présente aujourd'hui au Seigneur. Aussi l'offrande qu'elle fait à Dieu d'elle-même, est sans aucune réserve; nulle affection pour la moindre chose d'ici-bas ne partage l'amour dont elle est embrasée pour lui. Non jamais, raffinements d'un amour-propre et intéressé vous n'eûtes de part dans ce sacrifice; ce fut un holocauste parfait, sans aucun mélange et sans aucune division. Elevée dans le temple, grandissant au pied des autels et à l'ombre du tabernacle, s'entretenant plus souvent avec les Esprits bienheureux qu'avec des créatures mortelles, elle peut dire dans un sens plus véritable encore que l'apôtre saint Paul ne l'a dit depuis : *Notre conversa-*

sation est dans le ciel¹. Là, éloignée du tumulte du monde et de la corruption *de ce siècle méchant*², comme parle le même Apôtre, elle vit continuellement sous les yeux du Seigneur. Là, dans une paix profonde, elle écoute en silence la voix de Dieu *qui la conduit dans la solitude pour parler à son cœur*³. Là, s'élevant au-dessus de toutes les choses de la terre, elle consacre à son Créateur toutes ses pensées, tous ses desirs, tous ses vœux, toutes ses affections. Là, par les lumières d'une foi vive et animée, elle pénètre la Divinité toute pure à travers les ombres et les voiles qui la dérobent à nos yeux, et, par une haute et sublime contemplation, elle se plonge, elle s'abîme dans l'océan de ses infinies et adorables perfections.

Mais ce n'est pas encore tout. Marie ne se contente pas, comme les autres vierges, de donner une partie de sa vie à la retraite, au silence et au service du Seigneur; elle veut de plus, être à Dieu par engagement, par devoir, par état, par obligation; elle embrasse une vertu nouvelle et inconnue jusqu'alors au peuple juif, une vertu que nul précepte, nul conseil, nul exemple ne pouvait lui avoir apprise. Qui de vous n'admirera le beau, le généreux et héroïque sacrifice que cette Vierge sainte fait d'elle-même, dans un temps où les filles de sa nation, insensibles à l'éclat et au mérite de la virginité, entièrement occupées de l'espérance flatteuse d'enfanter le Messie, regardaient la stérilité, soit qu'elle fût naturelle, soit qu'elle fût volontaire, comme une honte et un opprobre? Dès son plus bas-âge, cette enfant de bénédictions, prévenue des grâces du ciel, instruite à l'école de l'Esprit-Saint, remplie de l'onction du Verbe éternel, « qui voulut être son maître avant que d'être son Fils, » dit un Père de l'Eglise, lève, la première, l'étendard de la virginité à la suite duquel

(1) *Nostra autem conversatio in cœlis est. Philip. 3. 20.*

(2) *Ut eriperet nos de præsentī sæculo nequam. Galat. 1. 4.*

(3) *Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus. Os. 2. 14.*

devaient marcher, dans les différents siècles de l'Eglise, tant de milliers de jeunes vierges ; elle consacre à Dieu l'arbre et les fruits, ne voulant rien avoir en elle qui ne portât le caractère d'une offrande pleine et entière : « Mais, ô Vierge sainte ! s'écrie ici saint Bernard, ô Vierge prudente et pieuse, qui donc vous a enseigné de quel prix est aux yeux de Dieu la pureté virginale ? où donc avez-vous trouvé la pensée d'un tel sacrifice, et où avez-vous puisé le courage pour l'offrir et le consommer ? dans quelle loi, dans quelle page de l'ancien Testament avez-vous vu le commandement ou le conseil de vous constituer dans un état où il n'est nullement permis de suivre les convoitises de la chair, mais où il faut mener, dans un corps mortel, une vie semblable à celle des Anges ? où avez-vous lu ces paroles : *La sagesse de la chair est la mort*¹, et ces autres encore : *N'accomplissez pas en vous les désirs de la chair*² ? où avez-vous entendu le grand Apôtre dire aux fidèles de l'Eglise naissante par une inspiration divine : *Je désire que vous soyez tous comme moi*³, c'est-à-dire liés par le vœu de chasteté ? où donc avez-vous appris toutes ces choses ? » Ah ! c'est que l'Esprit-Saint, qui avait pris possession de son cœur, dès le moment de sa conception pure et sans tache, lui avait révélé les charmes divins et les amabilités toutes célestes de la virginité. Aussi cette incomparable Vierge ne soupirait qu'après le Bien-Aimé de son cœur : *Filles de Jérusalem*, s'écriait-elle avec l'Epouse des Cantiques, *filles de Jérusalem, annoncez à mon Bien-Aimé que je languis d'amour*⁴. Oh ! quand est-ce que je pourrai dire : *J'ai trouvé Celui que mon cœur aime ; oui, je le possède, et ne le laisserai point aller*⁵ !

(1) Sapientia carnis mors est. *Rom.* 8. 6.

(2) Curam carnis ne feceritis in desideriiis. *Rom.* 13. 14.

(3) Volo autem vos omnes fieri sicut me. 1. *Cor.* 7. 7.

(4) Adjuro vos, filiae Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. *Cant.* 5. 8.

(5) Paululum cum petransissem, inveni quem diligit anima mea ; tenui eum nec dimittam. *Cant.* 5. 4.

O Marie! vos vœux sont pleinement accomplis; *votre Bien-Aimé est tout à vous, puisque vous êtes tout à lui*¹. Non, rien ne partage votre cœur; votre sacrifice est le plus parfait qui ait jamais été offert au Seigneur; en vivant dans son temple, vous êtes vous-même un sanctuaire entièrement consacré à sa gloire.

Telle a été l'offrande de Marie dans le temple de Jérusalem, telle doit être la nôtre; c'est-à-dire une offrande pleine et entière. Dieu, comme l'assure le prophète Isaïe, ne saurait souffrir qu'on partage la victime qu'on lui offre; *il hait souverainement, dit-il, la rapine dans l'holocauste*². Hélas! qu'il y a peu de ces holocaustes où tout soit consumé à la gloire de Dieu! Même, dans les Communautés les plus saintes et les plus régulières, n'arrive-t-il pas quelquefois à certaines âmes de ne lui offrir qu'un culte et un amour partagés? On veut bien garder la loi du Seigneur, vivre sous son joug, mais on ne veut pas que l'amour-propre perde aucun de ses droits. Qu'arrive-t-il alors? C'est qu'une personne consacrée à Dieu mène une vie demi-religieuse, et, oserai-je bien le dire? demi-mondaine; c'est-à-dire qu'elle est amie de ses aises et de tout ce qui peut flatter ou contenter sa petite personne. Aujourd'hui, dans un moment de ferveur, elle se donne tout à lui, et demain, dans un moment d'épreuve ou de découragement, elle lui aura déjà enlevé quelque chose de son offrande, en se relâchant de ses bonnes résolutions.

Eh quoi! ma chère Sœur, vous à qui s'adresse cette remontrance, prétendriez-vous, par hasard, placer l'arche du Seigneur avec l'idole de Dagon, et sacrifier dans le même temple à Jésus-Christ et au démon? Mais cela est-il possible? *Quelle union, s'écrie l'apôtre saint Paul, peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? quel accord entre la lumière et les ténèbres? quelle société entre Jésus-Christ*

(1) *Dilectus meus mihi et ego illi Cant. 2. 16.*

(2) *Odio habens rapinam in holocausto. Is. 61. 8.*

*et Bélial*¹? Vous ne dites pas, comme autrefois le superbe Pharisien : « *Je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, etc.* »²; » mais comme lui, n'êtes-vous pas remplie d'un orgueil secret qui vous fait avoir du mépris ou prendre des airs hautains, peut-être même dédaigneux, envers quelques-unes de vos Sœurs? Vous dites : « J'ai renoncé aux biens de la terre; » mais, dans la religion, où vous avez fait vœu de pauvreté, ne vous appropriez-vous pas certains objets qui vous sont concédés uniquement pour votre usage; ou, sans vous les attribuer, n'y attachez-vous pas votre cœur et n'y mettez-vous pas votre affection? Vous dites : « J'ai renoncé aux plaisirs des sens; » mais, dans la religion, où vous avez fait vœu de chasteté, ne conservez-vous pas certaines attaches un peu trop humaines à l'égard de quelqu'une de vos Sœurs, ou même de quelque personne du dehors? Vous dites : « J'ai renoncé à ma volonté propre : » mais, dans la religion, où vous avez fait vœu d'obéissance, êtes-vous bien soumise à votre Supérieure? ne vous arrive-t-il pas de contrôler ses ordres, quand elle vous charge d'un emploi qui ne vous convient pas, ou bien qu'elle vous commande de faire une chose dont vos goûts et votre inclination ne s'accommodent pas?

Ah! qu'il n'en est pas ainsi d'une âme qui, à l'exemple de Marie, fait à Dieu une offrande pleine et entière d'elle-même! C'est avec bien plus de vérité qu'elle dit à Dieu tous les jours en se levant et en s'offrant à lui : « Seigneur, je suis tout à vous, je vous consacre mon cœur avec tous ses mouvements, mon âme avec toutes ses puissances, mon esprit avec toutes ses pensées, ma journée avec toutes les actions dont elle sera remplie. » Elle sait que c'est bien peu

(1) Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? aut quæ societas luci ad tenebras? quæ autem conventio Christi ad Belial? aut quæ pars fideli cum infideli? 2. Cor. 6. — 14. 15.

(2) Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti... Luc. 18. 11.

de chose pour un aussi grand maître ; mais enfin, c'est tout ce qu'elle a, tout ce qu'il lui a donné ; et Dieu qui connaît le fond des cœurs, voit qu'elle lui donne tout, qu'elle ne se réserve rien, qu'elle est entièrement à lui et qu'elle ne veut servir d'autre maître que lui. Elle se trouve heureuse de pouvoir sacrifier à son Créateur et ces passions auxquelles elle sent que son cœur se serait laissé aller si facilement, et ces plaisirs auxquels son âge aurait été si sensible, et ce faux éclat, ce vain honneur auquel elle aurait pu prétendre dans le monde. Elle ne peut comprendre qu'il y ait dans ce monde séducteur une infinité d'âmes qui ne se donnent pas entièrement à lui, ou qui attendent pour l'aimer qu'elles n'aient plus qu'un jour à vivre : « Qu'elles vous connaissent peu, ô mon Dieu ! se dit-elle quelquefois en elle-même en soupirant, avec une sainte Magdeleine de Pazzi, qu'elles vous connaissent peu, ces âmes infortunées ; Ah ! que n'ai-je mille vies pour vous les offrir et vous les consacrer toutes en leur place ! Je n'en ai qu'une ; je vous l'offre tout entière, et j'ose espérer de votre grâce qu'elle sera toute pour vous. En voilà la plus belle partie que je vous offre de grand cœur, et je vous supplie de ne pas permettre que j'emploie jamais un seul jour à quelque autre chose qu'à vous servir, *vous qui êtes mon Dieu et mon partage pour l'éternité* »

Mais faisons encore un pas. L'offrande de Marie : 1^o est prompte ; 2^o elle est entière ; je dis enfin :

III. ELLE EST CONSTANTE.

La persévérance est la couronne de nos dons et de nos sacrifices ; sans la persévérance nous ne pouvons espérer de jouir des récompenses promises à la vertu. Inutilement nous serions-nous donnés à Dieu, si, par une odieuse infidélité, nous venions ensuite à nous reprendre. Aussi Marie se donne-t-elle à Dieu pour toujours. Non, non, l'offrande qu'elle fait au Seigneur d'elle-même, ne finira pas avec

la cérémonie de ce jour, mais elle durera tout le temps de sa vie, et la mort seule viendra y mettre un terme.

Chez les anciens peuples : parmi les Egyptiens, par exemple, les Gaulois, les Grecs et les Romains, il s'est trouvé des vierges qui se consacraient au service des autels, si toutefois il est permis d'honorer de ce beau nom des filles païennes qui se vouaient forcément à la virginité et qu'on employait, comme malgré elles, au culte d'une divinité fabuleuse qu'elles adoraient ; mais, remarquez-le bien, cette consécration n'était que temporaire, et elles se réservaient toujours le droit d'entrer dans l'état du mariage un jour à venir, et de jouir, après quelques années passées dans la retraite et dans la solitude, des douceurs et des plaisirs du siècle. Leur consécration n'était donc que passagère, et elle finissait au bout d'un certain temps.

Il en était de même du peuple juif. Bien qu'il y eût chez ce peuple des filles qui se consacraient à Dieu dans le temple de Jérusalem, cet état n'était pas pour elles perpétuel ; aucune ne se vouait à la virginité par un engagement irrévocable ; et si, dans tous les fastes des Hébreux, nous en trouvons une seule qui, à cause du vœu indiscret de son père, se voit contrainte de se consacrer d'une manière absolue au Dieu d'Israël et de garder une perpétuelle virginité, de quel deuil n'est pas accompagnée cette consécration au Seigneur, à qui elle se voue malgré elle ! Séparée, dit le texte sacré, du reste de la société, elle court, entourée de ses compagnes, elle erre çà et là sur les montagnes ; elle ne veut plus que pleurer le sacrifice dur et pénible qu'on lui a imposé ; ses autres compagnes pleurent et sanglotent avec elle ; ce ne sont que cris perçants, que plaintifs gémissements, et, durant deux mois entiers, tous les échos d'alentour retentissent des lamentations des filles d'Israël déplorant la virginité de la fille de Jephthé ¹.

(1) *Judic. 11. 50. et seq.*

Mais Marie, s'étant une fois consacrée au Seigneur, ne changea jamais de résolution, et resta continuellement attachée à ses engagements. Toujours enfoncée dans une retraite profonde, éloignée de tout commerce profane, entièrement absorbée dans la méditation de la loi divine, dont elle fait ses délices, tout occupée de Dieu, elle ne se plaira qu'avec lui, et ce n'est qu'à lui seul qu'elle désirera de plaire. Son alliance avec le Seigneur sera constante, et le Dieu d'Israël sera à jamais la portion de son héritage; toujours fidèle à ses promesses et à ses vœux, elle lui offrira un sacrifice perpétuel, sacrifice semblable à celui dont parle le prophète Ezéchiel¹. Bien qu'elle sorte du temple, douze ans après qu'elle y est venue se consacrer au Très-Haut, elle ne cessera pas pour cela d'être entièrement à lui; elle changera de lieu, mais non de résolution; elle ne quittera un temple matériel que pour devenir le temple vivant et animé du Verbe incarné. Fille bienheureuse et justement bénie en toutes les filles de Juda, elle passera ses jours dans la réserve et dans une sainte frayeur. Je vous avoue qu'il n'y a rien dans toute sa conduite qui me frappe davantage, et je me sens forcé de m'écrier que c'est avec justice que *toutes les bénédictions ont été versées dans son âme*².

Mais voici encore un trait qui nous donnera une nouvelle preuve de la constance de Marie à suivre son premier engagement avec le Seigneur. Devenue l'épouse de saint Joseph, peu de temps après sa sortie du temple, elle ne cessera pas pour cela d'être tout à Dieu; ce mariage mystérieux ne sera pas de ceux qui divisent les esprits en mille soins terrestres, les cœurs en mille affections purement humaines. L'époux et l'épouse s'aimeront comme ces pures Intelligences qui s'entr'aident d'un amour continu, sans que cet amour diminue rien de celui dont ils brûlent tou-

(1) Sacrificium Domino .. jure atque perpetuum. *Ezech.* 46. 14.

(2) Propterea benedixit te Deus in æternum. *Ps.* 44. 5.

jours pour Dieu. Ne craignez pas non plus pour sa vertu : cette union n'altérera en rien, soyez-en bien assurées, la pureté virginale dont elle a fait vœu, ni ne donnera la moindre atteinte à sa parfaite intégrité : *Tel qu'est le lis parmi les épines, telle est cette Vierge sainte parmi les autres filles de sa nation*¹ ; son âme restera plus blanche que la neige, et, après un mutuel consentement, son vertueux époux sera constamment le protecteur de sa virginité et le gardien de sa chasteté.

C'est ainsi, ô épouses de Jésus-Christ ! que l'offrande que vous faites de vous-mêmes à cet Epoux jaloux de posséder vos cœurs, doit être constante et durable ; c'est ainsi que la persévérance doit faire le mérite et être la consommation de votre sacrifice. Voilà ce que je vous recommande, et ce que, dans l'intérêt de votre salut, pour le bien de vos âmes, on ne vous recommandera jamais assez. Il s'agit, quand vous avez pris une résolution de faire à Dieu un sacrifice quelconque, de tenir ferme et de persévérer sans cesse dans cette première résolution. Mais, hélas ! combien en compte-t-on de ces âmes généreuses qui, d'une retraite annuelle à une autre, par exemple, persévèrent entièrement dans la pratique de la perfection et dans le dessein bien prononcé qu'elles avaient d'abord d'être tout entières à Dieu ? Tant que ce Dieu de bonté répand sur elles ses consolations sensibles ; tant qu'elles se sentent attirées vers lui par les douceurs de sa grâce, *elles courent avec ardeur, à l'exemple du Roi-Prophète, dans la voie de ses commandements*². Mais patience ! qu'il vienne à retirer sa main bienfaisante pour quelque temps et qu'il les éprouve par les sécheresses spirituelles ; qu'au lieu du lait qu'il leur donnait à boire comme à des enfants nouvellement nés³, j'entends le lait des consolations et des délices qu'on

(1) Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. *Cant. 2. 2.*

(2) In viâ mandatorum tuorum cucurri. *Ps. 118. 52.*

(3) Sicut modò geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite.
1. *Petr. 2. 2.*

éprouve dans le service du Seigneur, il leur fasse goûter un peu l'amertume des désolations intérieures par lesquelles il veut s'assurer de leur fidélité et de leur attachement à son service, on en voit plusieurs se relâcher bientôt dans l'accomplissement de leurs devoirs de piété.

Ah! donnez-moi, au contraire, une âme qui a bien à cœur de marcher sur les traces de Marie et d'imprimer à son offrande la troisième qualité dont est revêtue celle de cette Vierge sainte, c'est-à-dire la constance, la voyez-vous se ralentir tant soit peu de sa première ferveur, s'il plaît au Seigneur de l'éprouver par quelque sécheresse spirituelle ou par quelque autre croix de ce genre? Oh! loin de là : *Que ma langue s'attache plutôt à mon palais*, s'écrie cette sainte âme, cette âme forte et généreuse, *et que ma main droite reste dans l'oubli, ô mon Dieu! si je ne me ressouviens de vous*¹ dans l'affliction comme dans la joie, dans la sécheresse comme dans la consolation! Au lieu de se laisser aller alors à des pensées d'ennui et de découragement, elle dit, comme l'apôtre saint Paul, que si elle ne peut rien d'elle-même dans l'ordre du salut, du moins, *elle peut tout en Dieu et avec Dieu qui la soutient et l'aide par sa grâce*²; elle se rappelle avec quel courage elle a quitté le monde pour se vouer au service du Seigneur, et avec quel grand cœur elle s'est consacrée à Dieu au jour de sa profession religieuse; elle repasse dans son esprit les bons desirs qu'elle a conçus, les résolutions saintes qu'elle a formées en ce beau jour.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, dans l'offrande que vous faites de vous-mêmes au Seigneur, en cette fête, vous

(1) Oblivioni detur dextera mea; adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui. *Ps. 136.* — 5. 6.

(2) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip. 4. 15.*

devez imiter le modèle admirable que nous donne Marie le jour de sa Présentation au temple de Jérusalem ; qu'à son exemple, il faut : 1^o qu'elle soit prompte, c'est-à-dire, qu'elle commence dès ce jour, dès cette heure, dès cet instant ; que si vous n'avez pas eu le bonheur de vous consacrer à Dieu, comme elle, dès vos plus jeunes ans ; que si même, depuis votre entrée en religion, il se trouve dans votre conduite une alternative de bien et de mal, de ferveur et de tiédeur, vous ne devez plus différer un seul moment de renouveler vos engagements avec lui ; 2^o qu'elle soit pleine et entière ; qu'il faut bien vous garder de retenir quelque chose pour vous, en vous laissant aller à certains raffinements d'un amour personnel et intéressé, à une certaine recherche de vous-mêmes, à quelque affection déréglée pour la créature ; 3^o qu'elle soit constante, en sorte que rien ne soit capable de vous séparer de l'amour de Jésus-Christ, et qu'à la vie et à la mort, vous puissiez dire : *Mon Bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui pour toujours*¹.

Ainsi soit-il.

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. *Cant. 2. 16.*

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

(2 JUILLET).

1. *Humilité et foi d'Elisabeth.*

2. *Humilité et foi de Marie.*

Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda.

Un peu après, Marie partit avec promptitude, et s'en alla dans les montagnes en une ville de la tribu de Juda. Luc. 1. 39.

Quel est donc, mes Sœurs, ce nouveau prodige? Une vierge timide, faible, jusque-là élevée dans le calme et le silence de la retraite, qui naguère ne pouvait soutenir sans trouble et sans embarras la présence même d'un Ange, se montre aujourd'hui en public, s'expose à la vue des hommes, et ne compte même pour rien les alarmes et les périls d'un long et pénible voyage. Incrédule, veut-elle avoir pour garant de sa maternité le miracle de la fécondité d'Elisabeth? Incertaine, vient-elle lui confier le secret de l'Ange Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire? Glorieuse de sa nouvelle dignité, se hâte-t-elle, par un de ces secrets empressements qu'inspire une joie vaine, d'en aller annoncer la nouvelle à sa cousine? « Ah ! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi et l'humilité de Marie. » Convaincue que le Tout-Puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité, qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire de ces saintes femmes,

tant vantées dans l'ancien Testament, de Sara, d'Anne, etc., n'avait été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux ; et, rentrant dans son néant, à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, mère du Libérateur de Sion que tant de siècles avaient promis, que tant de justes avaient annoncé, que tant de rois avaient souhaité, après lequel tant de patriarches et de prophètes avaient soupiré, elle quitte son humble chaumière de Nazareth, elle va, que dis-je, elle court à travers les montagnes, il lui tarde d'aller rendre à Elisabeth les mêmes devoirs que son divin Fils doit un jour rendre à son saint Précurseur, et, comme lui, elle se croit obligée *d'accomplir toute justice*¹. Comment décrire l'entrevue si touchante de ces deux mères privilégiées qui devaient donner le jour, l'une, au Seigneur du monde, l'autre, au plus grand des enfants des hommes ? Sainte maison de Zacharie, de quels prodiges n'êtes-vous pas témoin ! qui a jamais vu et entendu rien de semblable ?

Or, c'est de ces prodiges rassemblés dans ce mystère que je viens vous entretenir aujourd'hui. Mais, laissant à part, pour ne pas être trop long, et Jean-Baptiste, dont l'âme est sanctifiée avant qu'il ait vu le jour, et Zacharie, dont la langue est déliée pour bénir le Dieu d'Israël dans le beau cantique *Benedictus*, je me borne à fixer vos regards : 1^o sur l'humilité et la foi d'Elisabeth ; 2^o sur l'humilité et la foi de Marie. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. HUMILITÉ ET FOI D'ÉLISABETH.

Transportons-nous en esprit dans la maison de Zacharie ; tout y est dans l'attendrissement et dans la joie ; ce qui les produit, c'est l'arrivée de Marie, de cette jeune Vierge, dit saint Ambroise, « que ni la délicatesse de son sexe, ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage n'ont

(1) Sic enim decet nos implere omnem justitiam. *Matth.* 3. 15.

pu retenir : » oui, c'est elle qui y cause ces transports. A peine y est-elle entrée, dit l'évangéliste saint Luc, à peine sa voix s'y est-elle fait entendre, qu'Elisabeth sent tressaillir l'enfant qu'elle porte dans son sein, et que, toute pénétrée des lumières de l'Esprit divin, elle s'écrie : *D'où me vient cet honneur, que la Mère de mon Dieu vienne à moi*¹? Oh! que d'humilité dans ce peu de paroles! Elisabeth, cette sainte mère du Précurseur, qui était elle-même comblée de tant de grâces, elle pour qui un Ange était descendu du ciel, et dont la vieillesse était devenue féconde par un miracle, s'étonne que Marie daigne entrer dans sa maison; elle oublie tous les droits que lui donnent et les liens du sang, et la supériorité de l'âge et les grandes merveilles opérées, depuis six mois, en sa faveur; ne voyant que les vertus suréminentes de la jeune Vierge qui la prévient et le privilège incomparable de la maternité divine, elle ne sait que s'humilier et se confondre; elle ne peut comprendre que la Mère du Rédempteur l'ait jugée digne de sa visite : « *D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu vienne à moi? à quel titre y pouvais-je prétendre?* »

Hélas! mes Sœurs, vous qui êtes bien éloignées de la sainteté d'Elisabeth, êtes-vous aussi humbles? savez-vous vous étonner comme elle des bontés dont la Mère de Dieu vous prévient, de l'amour qu'elle vous témoigne? Cependant que n'a-t-elle pas fait pour vous, et que ne lui devez-vous pas? ne vous a-t-elle pas prises, des votre plus tendre enfance, sous sa protection spéciale? ne vous a-t-elle pas conduites comme par la main, à travers les périls de la première jeunesse, jusqu'au moment où vous avez été reçues au nombre de ses filles chéries? n'est-ce pas elle qui vous a mises à l'abri des orages du monde dans cette maison qui est la sienne? ne vous a-t-elle pas cachées comme de timides colombes, dans son sein? n'y fait-elle pas couler sans cesse pour vous le lait et le miel des con-

(1) Et undè hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me? *Luc. 1. 45.*

solutions divines? et tandis que, dans le siècle, l'agitation et le trouble règnent partout autour de vous, un fleuve de paix et de joie n'arrose-t-il pas constamment cette terre promise que vous habitez?

Marie est donc avec vous; non contente de vous visiter, elle a établi sa demeure au milieu de vous. Non, elle ne vous quitte point; c'est elle qui adoucit vos peines, qui soutient vos forces, qui vous rend victorieuses des tentations, et elle ne cessera de vous couvrir de ses ailes, que quand elle vous aura transportées de ce saint asile dans la cité immortelle du Dieu vivant. Ah! que chacune de vous a donc bien sujet de s'écrier avec Elisabeth : « D'où me vient tant de bonheur? Pourquoi ai-je été choisie au milieu de tant de personnes de mon âge et de mon sexe, qui ont déjà fait naufrage sur la mer orageuse du monde, ou qui courent à leur perte égarées par leurs passions et entraînées, par le torrent des illusions mondaines, vers l'abîme où vont s'engloutir les enfants du siècle, avec leurs vaines espérances et leurs désirs insensés? Etais-je digne de cette préférence si heureuse, et, comme je puis l'espérer, si décisive pour mon salut? Hélas! en ai-je même toujours senti le prix? N'est-il jamais arrivé que, lasse du joug de l'obéissance, des saintes rigueurs de ma règle, des privations que la religion impose, de l'uniformité même de cette vie si douce et si calme, j'ai cédé, pour des instants, à d'injustes dégoûts, et donné, au moins, quelques faibles regrets aux faux biens que j'ai quittés? Comment se fait-il donc que, malgré mes faiblesses et mes infidélités, la Mère de mon Dieu continue de me prodiguer ses faveurs et ses soins les plus tendres? » C'est par ces sentiments que vous imiterez l'humilité reconnaissante d'Elisabeth.

Admirez maintenant la vivacité de sa foi. Aussitôt que l'Esprit-Saint a répandu dans son âme un rayon de sa lumière, elle croit fermement, elle professe, à l'instant même, le plus étonnant des mystères; elle reconnaît Marie pour la Mère de son Créateur, quoique rien n'annonçât,

dans une vierge pauvre et modeste, une si haute dignité; elle n'hésite pas à la combler de bénédictions; elle adore l'enfant qu'elle porte dans son sein : « *Vous êtes, s'écrie-t-elle dans un saint transport, oh! oui, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni*¹. » Elisabeth est donc la première qui, s'élevant au-dessus du témoignage des sens, rend hommage à la présence du Sauveur caché et invisible. Vous avez tous les jours, mes Sœurs, occasion de faire un semblable exercice de foi; car le même Dieu sauveur n'est ni moins caché, ni moins présent sous les voiles eucharistiques, qu'il l'était dans le sein de sa bienheureuse Mère. Ce sein virginal fut le premier et le plus digne sanctuaire du Verbe incarné; mais, du reste, il ne renfermait rien que ce que nous possédons encore dans nos tabernacles et que nous adorons sur nos autels; que ce que les prêtres touchent de leurs mains et que les fidèles reçoivent par la communion dans leurs cœurs. Vous le croyez, nous le croyons, et à Dieu ne plaise que nous ayons le moindre doute sur un dogme si précieux de notre sainte religion!

Mais souffrez que je vous le demande, votre foi est-elle aussi vive que celle d'Elisabeth? est-elle animée d'une charité aussi ardente? vos cœurs tressaillent-ils à la vue du sacrement adorable de l'Eucharistie, comme les entrailles d'Elisabeth tressaillirent au seul son de la voix de Marie? Ah! quand les mondains entrent sans émotion dans nos églises, qu'ils assistent au divin sacrifice sans être touchés de respect, de foi et d'amour, j'en suis plus affligé que surpris. Ils ignorent nos mystères; ils prennent nos cérémonies pour une pompe vaine; ils ne savent pas quelle majesté aimable et terrible se cache sous de viles apparences, et l'on pourrait leur dire avec vérité ce que saint Jean-Baptiste disait aux Juifs : *Au milieu de vous est un Dieu*

¹ Et exclamavit voce magnâ, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. *Luc. 1. 42.*

*que vous ne connaissez pas*¹. Mais, si nous, les ministres de ce Dieu fait homme, et vous, ses épouses, si nous tous, les confidants de ses secrets, les objets particuliers de son amour, nous, admis à sa familiarité la plus intime, engraissés de sa chair et abreuvés de son sang, nous demeurons indifférents et insensibles en sa présence, où faudra-t-il donc qu'il aille chercher des hommages? de qui pourra-t-il attendre le tribut d'amour et de reconnaissance que ses enfants privilégiés lui refusent?

O épouses de Jésus-Christ! si vous saviez rendre à cet aimable Epoux ce qu'il vous donne et répondre aux sentiments qu'il a pour vous, quelles douceurs ineffables vous goûteriez ici à ses pieds! de quelle joie, de quelles pures délices vous seriez inondées dans la participation de son sacré banquet! quel goût exquis vous trouveriez à cette manne céleste dont il nourrit les âmes affamées! comme, au sortir de son entretien et de ses embrassements divins, tout vous deviendrait agréable et facile! comme vos peines se changeraient en plaisirs, vos travaux en délassements, vos larmes les plus amères en douces larmes de consolation! Hélas! ma chère Sœur, vous à qui je m'adresse surtout en ce moment, ne comprendrez-vous jamais de quels avantages, de quel bonheur vous vous privez par vos lâchetés et vos froideurs? Qui donc vous réveillera de votre assoupissement? O Emmanuel! O Fils du Dieu vivant! Fils de Marie, opérez aujourd'hui dans cette maison ce que vous opérâtes dans celle de Zacharie; répandez dans tous les esprits la même lumière dont vous éclairâtes Elisabeth, afin que toutes celles qui m'écoutent, connaissent le prix *de votre visite*²; répandez surtout en elles l'onction puissante de votre grâce, et que l'homme nouveau, conçu dans tous les cœurs, y tressaille de cette joie sainte dont votre Précurseur éprouva les transports dans le sein ma-

(1) *Medius autem vestrum stetit, quem vos nescitis. Joan. 1. 26.*

(2) *In quibus visitavit nos oriens ex alto. Luc. 1. 78.*

ternel ; que leurs langues se délient, comme se délia alors celle de Zacharie, et qu'elles forment toutes ensemble un concert perpétuel de louanges en votre honneur, ainsi que ce saint Prophète se mit à bénir le Seigneur ; que, ravies et étonnées de recevoir tant de faveurs en ce saint jour, elles reconnaissent qu'elles sont dues à l'intercession de Marie ; que, ne cessant de glorifier de plus en plus cette Vierge incomparable, elles lui disent avec un attendrissement toujours nouveau : « Oui, ô Marie, *vous êtes bénie entre toutes les femmes*, bénie entre toutes les créatures, *et le fruit de vos chastes entrailles est béni* ; mais, non-seulement il est béni, il est l'auteur même de toute bénédiction et de tout bien ! »

Ainsi : 1^o humilité et foi d'Elisabeth, je viens de vous le montrer ; parlons maintenant de l'incomparable Vierge qui est le principal objet de cette fête, et disons :

II. HUMILITÉ ET FOI DE MARIE.

En effet, après avoir répété les paroles d'Elisabeth, pourrions-nous ne pas écouter Marie elle-même ? Oh ! oui, c'est elle qui sait parler le langage de toutes les vertus, de l'humilité la plus parfaite, de la foi la plus éclairée, de l'amour le plus sublime. Elle répond aux discours de sa sainte cousine, non par des discours humains, mais par un divin cantique plus digne de retentir dans les cieux, au-dessus de tous les chœurs des Anges, que d'être entendu sur la terre : *O mon âme, s'écrie-t-elle, glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse dans le Dieu mon Sauveur ; car il a daigné jeter un regard sur son humble servante, et, dès lors, toutes les générations me nommeront heureuse. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint*¹. Voyez comme tout est rapporté

(1) Magnificat anima mea Dominum... Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus. *Luc. 1. — 46. 49.*

à Dieu seul ; comme la gloire de ses dons retourne à lui tout entière ; comme l'humble servante ne s'attribue à elle-même rien que le bonheur d'avoir obtenu un regard de son Dieu ; avec quel ravissement de joie, dans quel doux transport de reconnaissance elle publie que, *s'il a fait en elle de grandes choses*, l'honneur en est à lui seul, comme à lui seul sont la puissance et la sainteté. O l'admirable modèle de l'humilité la plus profonde au sein de la plus étonnante grandeur ! Or, ce modèle si accompli, vous devez vous efforcer de l'imiter ; car, il faut le dire, le Seigneur a fait aussi en vous de grandes choses, et il y aurait de l'ingratitude à ne pas le reconnaître.

Oui, le Seigneur a fait en vous de grandes choses, quand il vous a tirées du néant pour vous former à son image ; quand, par le Baptême, il vous a rendues les temples vivants de son esprit ; quand il vous a lavées tant de fois dans la piscine salutaire qui purifie les âmes et leur rend ce bel éclat de l'innocence que le péché leur avait fait perdre ; quand il vous a divinisées, pour ainsi dire, en vous incorporant par l'Eucharistie à la propre chair de Jésus-Christ, son adorable Fils.

Oui, le Seigneur a fait en vous de grandes choses, quand il vous a séparées d'un monde réprouvé, pour vous façonner, dans la solitude, à la pratique des plus sublimes vertus ; quand, vous choisissant pour ses épouses, il vous a inspiré le dessein de vivre comme des Anges dans des corps mortels, et vous a donné la force de l'exécuter ; quand il vous a appelées à mériter cette brillante couronne qui distinguera éternellement les vierges entre les autres habitants du ciel.

Le dirai-je ? le Seigneur a fait de grandes choses en moi-même, tout indigne que j'en suis, lorsque, me tirant de la foule des simples fidèles, il m'a élevé au rang de ses ministres ; que, par l'onction sacrée et l'effusion du Saint-Esprit, il a imprimé dans mon âme le caractère ineffaçable de son sacerdoce, et m'a revêtu de pouvoirs divins qui

m'effraient et me confondent. Ne craignons donc pas de publier avec Marie que le Tout-Puissant a fait en nous de grandes choses.

Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il les a faites lui seul, qu'elles sont l'ouvrage de sa bonté toute gratuite comme de sa souveraine puissance; que, de notre part, nous n'y avons apporté que notre néant et notre misère, que notre indignité même et nos péchés. Confessons qu'il n'y a que lui de saint; que pour nous, au lieu de mériter ses bienfaits, nous ne serions dignes que de ses châtiments, s'il voulait user à notre égard des droits de sa justice. Ah! malheur à une âme, malheur à ses vertus mêmes et à ses bonnes œuvres, si elle osait s'en attribuer quelque chose! Il vaudrait mieux n'avoir jamais eu de part aux dons du Seigneur, que de lui en disputer la gloire, après les avoir reçus, de blesser ainsi sa redoutable jalousie, et de changer la bénédiction même en malédiction pour elle. Gravons donc dans nos esprits les menaces dont le reste du cantique de Marie est plein contre *les superbes, et tous ceux qui sont riches à leurs yeux, qui ont mis leur confiance dans leurs propres forces et leur mérite personnel; le bras du Tout-Puissant les dépouille de leurs biens, les renverse du trône de l'orgueil où ils s'étaient assis, et les brise*¹. Toutes ses miséricordes, au contraire, sont pour les âmes humbles qui le craignent, pour les petits qu'il se plaît à exalter et à relever de la poussière, pour les pauvres qu'il aime à combler de ses largesses².

Que ne puis-je développer toutes les autres leçons que renferme cet admirable cantique! Mais ne le connaissez-vous pas assez? n'est-il pas l'objet de vos plus ordinaires méditations? ne le chantez-vous pas souvent? Que vous êtes heureuses de pouvoir vaquer en paix, dans votre Communauté, à des occupations si saintes! O filles du grand

(1) Dispersit superbos, deposuit potentes de sede. Luc. 1. — 51. 52.

(2) Exaltavit humiles, esurientes implevit bonis. Luc. 1. — 52. 53.

Roi, que vos loisirs sont doux ! que vos jours sont pleins ! que votre sort est digne d'envie ! Tandis que les aveugles enfants du siècle croient que le désœuvrement et l'ennui habitent vos demeures, vous mêlez vos voix à celles des Anges ; ces Esprits célestes, attirés par vos concerts, descendent parmi vous, et vous répétez avec délices, dans la terre d'exil, les chants de l'immortelle patrie. Oh ! que les plaisirs du monde sont différents des vôtres ! Hélas ! parmi celles qui m'écoutent, peut-être en est-il qui l'ont connu ce monde pervers et insensé ; elles n'ont que trop vu ses pompeuses bagatelles, ses joies bruyantes et profanes, sa félicité trompeuse et le prestige éblouissant de ses vanités ; mais qu'ont-elles remporté le plus souvent de ses brillantes assemblées, sinon la tristesse, le dégoût et un vide que le monde ne pouvait remplir, parce que le cœur de l'homme est fait pour Dieu seul ?

« Il n'en est pas ainsi de vos tabernacles, *ô Dieu des vertus !* peut s'écrier ici avec le Roi-Prophète une âme désabusée des choses du siècle, non, il n'en est pas ainsi ; ah ! *qu'ils sont aimables*¹ ! Oui, plus on les fréquente, plus on les chérit, parce que la paix, l'innocence et le bonheur y ont fixé avec vous leur séjour. Dès l'instant que je me suis approchée des parvis sacrés de votre temple, *mon âme a languï consumée par l'ardeur de ses desirs ; mon cœur a soupîré vers vous ; ma chair même a tressailli d'allégresse et s'est élancée vers le Dieu de ma vie*². Ah ! Seigneur, *le passereau battu de l'orage trouve un abri ; la tourterelle timide et gémissante se fait un nid ; elle y trouve le repos et la sûreté pour elle et pour ses petits*³ qu'elle réchauffe sur son sein. Pour moi, Seigneur, je ne veux point d'autre demeure, point d'autre asile, que

(1) Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Ps. 85. 1

(2) Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. 83. — 1. 2.

(3) Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi ubi ponat pullos suos. Ps. 85. 5.

vosre sanctuaire et vos autels ; c'est là que je veux goûter un saint repos sous l'ombre de vos ailes, que je veux vivre au pied du trône de *mon Roi*, que je désire expirer dans le sein de *mon Dieu*¹. Non, *Seigneur, il n'y a d'heureux que ceux qui habitent dans votre sainte maison* ; c'est là que *retentissent vos louanges*² ; là que *vos bénédictions* se répandent ; là que *naissent et croissent les vertus*³ ; là seulement qu'il est doux de pleurer, que *l'abjection*⁴ même est glorieuse, et qu'un seul jour passé en votre présence, vaut mieux que mille années⁵ perdues dans les folles joies de la terre. »

C'est ainsi que, dès sa première entrevue avec sa sainte cousine, Marie nous donne une grande leçon de foi et d'humilité. Heureuse donc la maison de Zacharie et d'Elisabeth qui reçut alors, pour la première fois, cette Vierge sainte qui portait dans son sein Celui qui est la source de toutes les grâces, tandis qu'elle-même en est le canal et la distributrice ! Car, il ne faut pas en douter, c'est par sa sainte Mère que le Verbe incarné voulut accorder la première de ses faveurs dans l'ordre spirituel, la sanctification de son Précurseur, comme trente ans après, le premier miracle de sa vie publique, à Cana en Galilée, le changement de l'eau en vin, fut encore accordé à la médiation de Marie. Oh ! si les premiers sons de sa voix opérèrent ce prodige éclatant sur l'âme de Jean-Baptiste, que durent produire, pendant trois mois, ses pieux entretiens, ses admirables exemples sur les vertueux époux qui en étaient tous les jours témoins ? Comme elle répandait autour d'elle la bonne odeur de Jésus-Christ !

(1) *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus. Ps. 83. 3.*

(2) *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine ! in sæcula sæculorum laudabunt te. Ps. 83. 5.*

(3) *Etenim benedictionem dabit legislator ; ibunt de virtute in virtutem. Ps. 83. 7.*

(4) *Elegi abjectus esse in domo Dei mihi. Ps. 83. 11.*

(5) *Quia melior est dies una in atriis tuis super millia. Ps. 83. 10.*

Zacharie et Elisabeth ne pouvaient se lasser d'admirer les vertus de cette Vierge immaculée, la douceur de ses paroles, le sérénité de son visage, la modestie de ses regards, son humilité profonde, sa bonté aussi active que tendre. Ah! pouvaient-ils dire, après son départ, comme les disciples d'Emmaüs, après que Jésus-Christ se fut soustrait à leur présence : *N'est-il pas vrai que nos cœurs étaient tout enflammés, quand nous avions le bonheur de la voir et de l'entendre*¹?

Mais c'était surtout son union continuelle avec Dieu qui les touchait et les édifiait. En effet, tout le temps que n'absorbaient pas ses tendres empressements auprès de sainte Elisabeth, était consacré à l'exercice du divin amour et à la prière. Son oraison était à peine interrompue par le sommeil léger auquel elle donnait quelques instants, et, tandis que ses membres reposaient, son cœur ne cessait de veiller. Qui pourrait se représenter la ferveur dont elle était animée? Combien vifs n'étaient pas ses soupirs pour son Bien-aimé! quelles saintes ardeurs dans ses entretiens avec lui! Tout l'aidait à s'élever vers l'objet de son amour; elle le voyait en tout et partout; chacune de ses actions, jusqu'aux plus indifférentes, était une élévation de son âme vers l'Auteur de toutes choses, et, par conséquent, une prière. Son cœur immaculé était comme cet autel d'or dont parle saint Jean dans son Apocalypse², où l'encens d'une adoration fervente brûlait continuellement en la présence du Seigneur; ou plutôt, il était lui-même l'holocauste que ses propres ardeurs consumaient sans le détruire. C'est ainsi que Marie offrait en sa personne le plus parfait modèle des âmes toutes dévouées à la recherche de la perfection.

Mais, qu'ai-je entrepris? Ai-je bien cru pouvoir, dans une seule Conférence, louer toutes les vertus que Marie

(1) Nonne cor nostrum ardens erat... dùm loqueretur? *Luc. 24. 52.*

(2) Ut daret de orationibus sanctorum omnium quod est super altare aureum, quod est ante thronum Dei. *Apoc. 8. 3*

pratiqua chez sa cousine Elisabeth? Quand j'aurais cent langues et cent voix, les pourrais-je nommer seulement? Son cœur sacré n'est-il pas un abîme sans fond et de vertus et de mérites? Que sont tous mes efforts pour en donner une faible idée, et, après tant de paroles, qu'ai-je dit en comparaison de ce qu'il me resterait à dire? Après vous avoir parlé de sa foi, de cette foi qui ne transporte pas seulement les montagnes, mais qui fit descendre du haut des cieux le Verbe éternel dans son sein; de son humilité, qui la portait à se dire la servante du Seigneur, lorsqu'elle était destinée à devenir la Mère du Fils de Dieu, et qu'elle le renfermait déjà dans son sein, que n'aurais-je pas à dire de sa charité pour le prochain? O charité de Marie! vaste incendie dont son cœur était alors consumé; charité douce, affable, bienveillante, renfermant au suprême degré les admirables caractères tracés dans la suite par l'apôtre saint Paul aux fidèles de l'Eglise naissante, dont cette Vierge sainte était remplie envers Zacharie et Elisabeth, quelle bouche mortelle pourrait exprimer tes ardeurs? Combien d'autres perfections encore me faut-il passer sous silence! Hélas! que je vous présente donc un tableau imparfait, et que mon impuissance m'afflige et me confond! Oh! s'il m'eût été donné d'offrir, pour un seul instant, à vos regards le cœur de cette incomparable Vierge, tel que les Anges le contemplaient dans la maison de Zacharie et que les Bienheureux le voient éternellement dans le ciel, quels eussent été vos transports d'amour! Car, puisque telle est la beauté de la vertu, que, du fond d'un cœur pur où elle réside, elle répand jusque sur les traits du visage un charme inexprimable et une sorte d'éclat céleste qui enchante les yeux, quel spectacle ravissant ne serait-ce pas de voir tant de vertus à découvert, et comme à leur source, dans le cœur de la plus pure de toutes les vierges et de la plus accomplie de toutes les créatures?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que son exemple doit servir de plus en plus à votre instruction ; que les vertus qu'elle pratiqua à un si haut degré et constamment, pendant trois mois, dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth, doivent vous apprendre que ce n'est pas une portion de vous-mêmes, des intervalles de votre temps, quelques actes de ferveur que Dieu demande de vous, mais tout votre cœur, mais tous vos désirs, mais toutes vos actions ; en un mot, une entière conformité avec l'Evangile, qui doit être votre règle en ce monde, non-seulement quant aux préceptes, mais encore quant aux conseils, puisqu'il sera votre juge dans l'autre. Oui, soyez fidèles à vos engagements avec le Seigneur ; resserrez de plus en plus les liens qui vous attachent à la maison de Dieu ; renouvelez en ce beau jour vos plus saintes résolutions ; ranimez votre ferveur ; après cela, espérez tout de la miséricorde de Celui qui donne la grâce et la gloire. Et puisque la fidélité de Marie est suivie des plus grandes bénédictions ; que le Verbe commence son ministère et sanctifie Jean-Baptiste ; que le saint Précurseur tressaille d'allégresse avant de naître ; qu'Elisabeth prophétise ; que la langue de Zacharie est déliée et qu'il publie à haute voix les louanges du Dieu d'Israël ; que Marie elle-même, jusque-là si retenue sur les merveilles que Dieu avait opérées en elle, les découvre par un saint transport, et exalte la puissance et la miséricorde du Seigneur, de même votre fidélité sera accompagnée de grâces toutes particulières ; Dieu bénira avec plus d'abondance vos efforts pour pratiquer parfaitement sa loi sainte ; témoin de la droiture de vos intentions, il vous prodiguera les secours et les faveurs ; il vous fera *monter, de vertu en vertu, jusqu'au sommet de la bienheureuse Sion*, où il se communique sans réserve à ses élus. C'est du haut de cette cité sainte, qu'en ce beau jour il me semble entendre

sortir du cœur de Marie une voix qui vous dit : « O mes filles chéries ! vous que j'ai retirées du monde et réunies sous ma protection dans cet asile ; vous qui avez appris de vos saints fondateurs à m'aimer, je dois être votre modèle : ce que j'ai été dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth, et durant toute ma vie, vous devez l'être vous-mêmes, autant que le permet votre faiblesse. C'est à ma suite que les vierges parviennent au séjour du bonheur ; je ne présente à mon Fils que celles qui marchent sur mes traces, et qui s'efforcent de me ressembler. Elles seules goûteront les joies du ciel et chanteront le cantique de l'Agneau. Je vous ouvre mon cœur, afin que vous en imprimiez les traits dans le vôtre, et que je puisse un jour, reconnaissant en vous mon image, vous introduire dans le sanctuaire éternel où réside le Roi de gloire. »

Ainsi soit-il.

LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

(2 FÉVRIER.)

1. Marie, dans le mystère de la Purification, sacrifie ce qu'une Vierge a de plus précieux au monde, la gloire qui lui revient de sa virginité.

2. Marie, dans le mystère de la Présentation de Jésus, sacrifie ce qu'une mère a de plus cher sur la terre, la vie de son Fils unique.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie prescrit par la loi de Moïse, étant accompli, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

Voilà, mes Sœurs, dans les paroles de l'Évangéliste, l'exposition abrégée des deux grands mystères que l'Eglise célèbre dans ce saint jour, la Purification de la sainte Vierge et la Présentation de Notre-Seigneur au temple de Jérusalem. Marie vient se purifier; Marie vient offrir son Fils, quelle étonnante merveille ! O Cieux, soyez dans l'admiration, et vous, peuples de la terre, soyez remplis d'étonnement ! Dans l'accomplissement du premier de ces deux devoirs, elle nous fournit le modèle de la plus profonde humilité : si jalouse de sa virginité dans le mystère de l'Incarnation, elle sacrifie aujourd'hui toute la gloire qui devait lui en revenir aux yeux des hommes ; vierge pure et sans tache, elle n'hésite pas à se confondre dans la foule, et à paraître dépouillée du titre qui appartient à elle seule

entre toutes les femmes, quel sujet pour notre instruction ! Dans l'accomplissement de l'autre devoir, elle nous donne l'exemple de la plus grande générosité : si affectionnée qu'elle est pour son divin Fils, elle sacrifie généreusement aujourd'hui ce cher et tendre enfant qui est son unique ; mère pleine de bonté et de compassion, s'il en fut jamais, elle n'ignore pas les ordres rigoureux que le ciel a portés, et néanmoins, par un effort du plus héroïque sacrifice, elle consent que Jésus soit la victime pour la rédemption des hommes, et que son Fils ne soit plus à elle qu'avec l'indispensable engagement de passer sa vie dans la souffrance, quel objet à notre vénération ! Ainsi, en deux mots : 1^o dans le mystère de la Purification, Marie sacrifie ce qu'une vierge a de plus précieux au monde, c'est-à-dire la gloire qui lui revient de sa virginité ; 2^o dans le mystère de la Présentation de Jésus-Christ au temple, Marie sacrifie ce qu'une mère a de plus cher sur la terre, c'est-à-dire la vie de son Fils unique. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. MARIE, DANS LE MYSTÈRE DE LA PURIFICATION, SACRIFIE CE QU'UNE VIERGE A DE PLUS PRÉCIEUX AU MONDE, LA GLOIRE QUI LUI REVIENT DE SA VIRGINITÉ.

Pour bien entrer dans l'esprit du premier des deux mystères que l'Eglise célèbre aujourd'hui, c'est-à-dire de la Purification de la très-sainte Vierge, il faut se rappeler que le Seigneur, en donnant des lois à son peuple, avait ordonné que les femmes demeureraient quelque temps après leurs couches sans toucher à rien de consacré à Dieu, et sans entrer dans le temple. Ce temps était de quarante jours pour la naissance d'un fils, et de quatre-vingts jours pour la naissance d'une fille ; puis, que ce terme étant accompli, la mère irait au temple, offrirait un agneau en holocauste pour remercier Dieu de son heureux accouchement, et une colombe ou une tourterelle pour l'expiation du péché, c'est-à-dire de toute impureté légale ; et que si

elle était pauvre, elle offrirait deux tourterelles ou deux colombes : l'une, en la place de l'agneau, pour l'offrir en holocauste, et l'autre pour l'expiation du péché, et que le prêtre en ayant fait l'offrande au Seigneur, elle serait purifiée de la tache légale ¹.

Il est certain que la loi de la Purification ne regardait nullement Marie. En effet, de quoi s'agissait-il pour cette illustre Vierge ? Après avoir été spécialement choisie pour être la Mère de Dieu et comblée d'honneur parmi toutes les créatures, il s'agissait de venir se confondre avec toutes les femmes d'Israël ; après avoir saintement préféré devant Dieu le mérite de la virginité à la gloire de la maternité divine, il s'agissait de renoncer extérieurement à l'éclat de la vertu qui lui était la plus chère, sans jouir de la distinction signalée d'un titre qui conciliait les honneurs de l'une et de l'autre ; tandis qu'elle était l'ornement de sa nation, il s'agissait d'en observer les usages, comme faisant simplement partie de ce peuple. Que de précieuses raisons pour ne pas s'y conformer ! Que ne disait-elle que, Mère du Messie promis, c'était par elle que le Très-Haut avait accompli cette mémorable parole qu'il fit entendre autrefois à Moïse dans le désert, et que ce saint Patriarche avait rapportée au peuple hébreu de sa part : *Il viendra, dit le Seigneur, un temps où je susciterai un grand Prophète de votre nation et de vos frères ; c'est lui que vous devrez écouter* ² ? Que ne publiait-elle que cette parole, féconde en miracles, avait opéré en elle le prodige qu'avait annoncé le prophète Isaïe, qu'un jour viendrait où une vierge concevrait et enfanterait un fils ³ ? Que ne faisait-elle retentir le temple de Jérusalem de ce cantique d'actions de grâces, que produisit le saint transport de sa

(1) *Lev. 12. 1. et seq.*

(2) *Prophetam de gente tuâ et de fratribus tuis sicut me suscitabit tibi Dominus Deus ; ipsum audietis. Deut. 18. 15.*

(3) *Ecce Virgo concipiet et pariet filium. Is. 7. 14.*

reconnaissance dans la maison d'Elisabeth : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Voilà que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, lui dont le nom est saint*¹ ? Les bienfaits mêmes de Dieu ne sembleraient-ils pas l'autoriser à ne pas lui immoler les privilèges les plus sacrés, par les humiliations d'une si rigoureuse obéissance à la loi de la Purification ?

De quoi s'agissait-il encore pour cette Vierge pure et sans tache ? Après avoir conçu par l'opération de l'Esprit-Saint et être devenue mère sans cesser d'être vierge, il s'agissait de se purifier d'une souillure légale, ainsi que la loi de Moïse l'ordonnait. Mais qui ne voit que Marie n'ayant pas besoin de se purifier, ne pouvait être comprise dans cette loi ? « La naissance miraculeuse de Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'ayant rendu que plus pure la bienheureuse Vierge Marie qui l'avait mis au monde, où trouverez-vous la moindre tache dans celle qui, sans cesser un instant d'être vierge, est devenue mère ? Quelle souillure dans celle en qui le Verbe s'est fait chair ? J'y suis entré, fait-il dire au Seigneur, comme dans mon sanctuaire ; je l'ai trouvée sans tache, et je ne l'ai pas laissée moins pure. Ne soyez pas surpris de cette merveille : c'est ma Mere ; c'est moi qui me la suis formée, et qui l'ai formée telle qu'elle est. » — « Qu'était-il donc besoin, demande saint Bernard, de purification pour cette Vierge sainte ? Pourquoi s'abstiendrait-elle de l'entrée du temple du Seigneur, elle dont le sein virginal est devenu le temple de l'Esprit-Saint ? Pourquoi se tiendrait-elle éloignée de la

(1) Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus. *Luc. 1. — 46. 47. 48. 49.*

maison de Dieu, elle qui a mis au monde le Seigneur qui y habite? Il n'y a eu rien de souillé dans cette conception, rien d'impur dans cet enfantement miraculeux, rien qui l'obligeât par conséquent à se purifier, puisque le Fils à qui elle a donné le jour, est la source de toute pureté, et qu'il est venu dans le monde pour le purifier de toutes les souillures du péché. » — « Ah ! dit saint Anselme, quel sacrifice d'expiation pouvait offrir le prêtre pour celle que l'Ange du Seigneur avait saluée comme pleine de grâce? Devait-elle donc être, pendant un temps, éloignée du temple de Dieu, quand un Dieu l'avait choisie elle-même pour son temple? » — « O Marie ! s'écrie ici la sainte Eglise dans ses divins offices, que craignez-vous d'entrer dans le temple du Seigneur, vous qui n'avez cessé un seul instant d'être son temple vivant? et le Sauveur du monde que vous avez enfanté, n'est-il pas par lui-même consacré à Dieu d'une manière plus excellente qu'il ne pourrait l'être par toutes les cérémonies du judaïsme? »

Oui, sans aucun doute; mais, si la loi se tait à l'égard de Marie, son amour pour les humiliations se fait entendre. Il suffit, que ce soit un acte d'humilité, pour qu'elle s'y croit obligée; elle ne fait nulle attention à sa qualité de Mère de Dieu, ni à son privilège de Vierge pour se fournir le prétexte de s'en dispenser; puisque Jésus-Christ lui-même s'est soumis à la loi humiliante de la Circoncision, elle n'a garde de se soustraire à la loi de la Purification, qui lui présente l'occasion de partager les humiliations de son divin Fils. Mais, ô fille de Sion ! *souvenez-vous des choses glorieuses qui ont été dites de vous*¹. Par quelles figures admirables l'Esprit-Saint, qui s'est plu à faire de votre personne un chef-d'œuvre orné de tous les dons de la nature et de la grâce, et qui, par sa vertu toute-puissante vous a rendue mère, sans porter la moindre atteinte à votre virginité, n'a-t-il pas annoncé dans les saintes Ecri-

(1) *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. Ps. 86. 5.*

tures, des siècles à l'avance, votre miraculeux et divin enfantement ! « Que signifiait donc, dit saint Bernard, ce buisson miraculeux qu'aperçut Moïse dans le désert, au pied du mont Horeb, et qui brûlait toujours sans se consumer, si ce n'est vous qui avez mis au monde le Fils de Dieu sans que votre pureté en reçût la moindre atteinte ? Que signifiait encore, ajoute-t-il, cette verge d'Aaron qu'on vit fleurir tout à coup toute desséchée qu'elle était sans avoir été arrosée, si ce n'est vous qui avez conçu dans vos chastes entrailles le Fils de Dieu, et qui cependant n'avez pas connu d'homme ? Que signifiait enfin, dit-il aussi, cette porte du sanctuaire qu'aperçut dans une vision le prophète Ezéchiel, laquelle était tournée vers l'Orient et par où personne ne pouvait entrer, parce qu'elle était toujours fermée, si ce n'est vous qui avez donné entrée dans le monde au Fils de Dieu, et qui depuis n'avez jamais rien perdu de votre parfaite intégrité ? » Rappelez-vous donc, ô Vierge incomparable ! vous dont le sein virginal a servi de sanctuaire au Très-Haut, que vous êtes la Mère de Dieu, c'est-à-dire du suprême Législateur lui-même, et, par conséquent, que vous êtes au-dessus de toutes les lois communes. Quoi ! soumettre à la loi, la Grandeur même ! à la loi, la Puissance même ! à la loi, la Souveraineté même ! Ah ! sainte Mère de Dieu, dispensez-vous, oui, encore une fois, dispensez-vous d'une cérémonie si humiliante tout à la fois et pour le Fils et pour la Mère.

Voilà bien le langage humain, le langage de l'orgueil, de la vanité, de l'amour-propre ; mais qu'il est différent du langage de Marie, la plus humble de toutes les créatures ! « Non, grand Dieu ! semble-t-elle dire en franchissant le seuil du temple de Jérusalem, pas de dispense, pas d'exemption, pas d'exception. Je sais de quel prix est à vos yeux la vertu d'humilité ; votre divin Fils m'en a donné un bel exemple en se soumettant à la loi humiliante de la Circoncision. Ah ! de même qu'il a bien voulu consentir alors à sacrifier, aux yeux des hommes, l'honneur

qui lui revenait de sa sainteté, en voulant qu'on imprimât sur sa chair immaculée les stigmates honteuses du péché, je consens à sacrifier également aujourd'hui toute la gloire qui me revient de ma virginité, en me soumettant à la loi de la Purification. Que je sois donc confondue, pour avoir plus de ressemblance avec lui et pour mieux partager ses humiliations, oui, que je sois confondue parmi les autres mères de Juda; qu'il en soit de moi comme de la dernière d'entre elles; que je passe à leurs yeux pour une mère ordinaire, obligée, comme toutes les femmes qui ont mis un enfant au monde, de me purifier d'une souillure que je n'ai pas contractée, je me réjouis de cette humiliation; dans ce jour, comme au jour de l'Incarnation de votre Verbe fait chair, *je me reconnais la servante du Seigneur*¹. »

Quelle humilité, ô mes Sœurs! quelle profonde, quelle prodigieuse humilité! et quel plus puissant motif d'émulation puis-je donc mieux vous proposer en cette fête, pour vous exciter fortement à la pratique de cette vertu, que l'exemple admirable que la plus humble des vierges nous en donne dans le mystère de la purification? Oh! comme il doit toucher sensiblement vos cœurs! quelle forte impression il doit faire sur vos esprits! Quand une âme vraiment chrétienne et religieuse, attentive à méditer ce mystère voit aujourd'hui cette Vierge sainte, élevée à un si haut degré de grandeur, jouissant d'un privilège unique et inoui, mère sans cesser d'être vierge, plus illustre elle seule que toutes les héroïnes si vantées dans l'ancien Testament, les Débora, les Abigaïl, les Esther, les Judith et beaucoup d'autres dont la mémoire est restée impérissable dans nos saintes Ecritures, ne perdre point de vue son néant, ne paraître occupée que de sa bassesse, aimer à se confondre parmi les autres mères de Juda, fuir toute distinction qui la mettrait au-dessus des autres, cette âme, je vous le demande, peut-elle donner entrée dans son cœur

(1) Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini. *Luc.* 1. 38.

à l'orgueil ou aux différentes pensées d'amour-propre qui lui surviennent ? Son premier soin, au contraire, n'est-il pas de les réprimer, de se mépriser elle-même, de se confondre, de s'humilier et d'avoir sans cesse devant les yeux sa propre indignité ? Mais qu'arrive-t-il quelquefois jusqu'au sein même de la religion ? Le voici. C'est que, lorsqu'il ne s'agit que du mystère pris par le côté spéculatif, on y voit des Sœurs, comme à l'occasion de ce mystère, par exemple, se prendre d'un beau feu, s'en expliquer en des termes et avec des sentiments d'admiration, se servir des expressions les plus vives et les plus enflammées, verser même des larmes d'attendrissement, pousser des soupirs de tendresse et d'amour dans la ferveur de la méditation. Mais qu'au sortir de l'oraison, il faille en venir à la pratique du mystère ; qu'il se présente une occasion d'y participer et d'imiter l'humble Vierge qui en est l'objet, ah ! c'est alors que l'onction qu'elles y trouvaient, s'évanouit, et que l'ardeur de leur zèle vient à s'éteindre : un air de mépris de la part d'une de leurs Sœurs ou de toute autre personne de la maison, fût-il le plus léger, ou ne fût-il même qu'imaginaire, comme il arrive presque toujours, une parole ou tout simplement un signe, un geste même suffit pour leur serrer le cœur et le remplir d'amertume. Si elles n'éclatent pas à l'instant avec chaleur et qu'elles dissimulent leur chagrin par une sorte de respect humain, elles n'en sont pas moins vivement piquées au fond du cœur, et c'est une épine qu'elles portent partout avec elles dans les différentes occupations de la journée. Ah ! qui que vous soyez, ma chère Sœur, vous à qui s'adressent plus particulièrement ces remontrances, rougissez d'avoir si peu de ressemblance avec votre mère, l'humble Marie, qui, dans le mystère de la Purification, comme je viens de vous le montrer, sacrifie, par un prodigieux attrait pour l'humilité, ce qu'une vierge a de plus précieux au monde, c'est-à-dire la gloire qui lui revient de sa virginité ; j'ajoute de plus et je dis :

II. MARIE, DANS LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE, SACRIFIE CE QU'UNE MÈRE A DE PLUS CHER SUR LA TERRE, LA VIE DE SON FILS UNIQUE.

Outre la loi de la purification de la mère, il y en avait encore une autre qui regardait particulièrement la présentation du fils aîné au Seigneur, et c'est en l'accomplissant que Marie ne fait pas un moindre sacrifice, comme mère, par la présentation de son Fils au Père éternel, qu'elle en avait fait d'abord un bien grand, comme vierge, par sa purification légale. Tout ce qui peut caractériser un grand sacrifice, est évidemment rassemblé dans celui qu'elle offre au Seigneur en lui présentant l'Enfant Jésus. Sacrifice infiniment précieux, à en examiner l'objet : c'est un Dieu qu'elle présente. Sacrifice absolument universel, à en considérer l'étendue : c'est à toutes les volontés de Dieu qu'elle le dévoue. Sacrifice singulièrement touchant, à en examiner les circonstances : c'est une mère qui offre son fils, avec la double connaissance et des perfections d'une semblable victime, et des douleurs auxquelles elle est destinée. Sacrifice qui surpasse tout par sa valeur, qui s'étend à tout par sa nature, qui réunit tout dans ses rigueurs. Voyons avec une vive reconnaissance ce que Marie fait pour le salut du monde, et apprenez ce que vous devez faire pour le vôtre.

Il est enfin arrivé le moment où, selon l'oracle du prophète Malachie, le souverain Maître que les Juifs attendaient, se hâte de venir dans son temple, et que dès lors se vérifie cet autre oracle du prophète Aggée qui avait annoncé la supériorité de la gloire dont le Messie devait remplir la maison de Dieu. C'est, en effet, par la présentation que Marie fait de Jésus-Christ dans le temple, que le temple du Seigneur lui offre une gloire parfaitement égale à celle qu'il mérite, et infiniment supérieure à celle que toutes les créatures réunies pourraient lui rendre.

C'était la loi d'offrir à Dieu les premiers nés d'Israël, et en actions de grâces pour les faveurs dont il avait comblé son peuple, et comme un hommage dû à la souveraineté de son domaine. Ainsi lui-même avait-il exprimé clairement ses droits, en déclarant solennellement qu'ils lui appartenaient : *si le premier fruit du sein de la mère est un fils*, avait-il dit, au *Livre de l'Exode*, à Moïse, *vous le séparerez pour le Seigneur, et vous le lui consacrerez*. C'est donc à ces droits que Marie vient satisfaire, c'est à cette loi qu'elle s'empresse d'obéir, en venant présenter aujourd'hui l'Enfant Jésus dans le temple, l'offrir en sacrifice au Père éternel et s'offrir en sacrifice avec lui.

Et voyez comme elle nous instruit par tout ce qu'il y a de touchant dans les circonstances qui viennent illustrer son sacrifice. Avant elle, plusieurs femmes vertueuses, devenues mères par une protection spéciale du Seigneur, lui en avaient témoigné leur profonde reconnaissance, ou par le nom même qu'elles donnaient à ces enfants de bénédiction, comme la mère de Ruben, de Siméon, de Lévi, de Juda, ou en les consacrant spécialement à son service : ainsi le fit solennellement la mère de Samuel, comme nous le lisons au *1^{er} Livre des Rois*. Mais à quel ministère étaient-ils destinés? Vous le savez, à l'honneur d'être les chefs du peuple de Dieu, ou de l'instruire et de l'éclairer, tandis que c'est à la douloureuse fonction de sauver tous les hommes et d'en payer la rançon par son sang et par sa mort, que Marie vient aujourd'hui dévouer Jésus-Christ, son divin Fils; et comme si ce n'était pas encore assez qu'elle l'offrit à Dieu sans aucune réserve, dans le temps même de cette oblation elle en connaît toutes les suites. Car, pour ne rien omettre des différentes particularités de ce mystère, quel est, d'une part, ce transport d'allégresse dans le saint vieillard que le ciel inspire, et de l'autre, cette prophétie douloureuse qu'il fait entendre à Marie? O heureuse Mère! oui, heureuse Mère, voyez tressaillir de joie Siméon, lorsque, tenant dans ses bras le Désiré des na-

tions, il s'écrie dans le ravissement d'une âme attendrie : *Seigneur, c'est maintenant que, selon votre parole, vous laisserez mourir en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez et que vous destinez à la vue de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple.* Mais, ô contraste lugubre et désolant ! à ce moment, quel avenir il étale aux yeux de Marie ! La destinée du divin Enfant se dévoile. Que d'oracles en un seul ! que de douleurs il annonce au Fils en disant à la Mère qu'un *glaive de douleur transpercera son âme !* Hélas ! dans l'énergie de ce seul mot, quel prophétique tableau des tourments préparés à l'un et à l'autre ! quel avenir déchirant pour la plus tendre des mères à la vue des supplices préparés au plus chéri des fils !

Ainsi, la même voix qui exalte les divines grandeurs de Jésus, présage qu'il sera immolé un jour à la vengeance divine. Marie présente au Seigneur, dans le temple de Jérusalem, Jésus encore au berceau, et déjà elle l'aperçoit sur le Calvaire. Elle ne voit couler encore que les larmes de Jésus, et déjà elle anticipe la vue de ce tendre Fils arrosé de son sang au jour de sa douloureuse Passion. Elle offre Jésus comme le digne objet des complaisances du Père éternel, et déjà elle se le représente expirant sous les coups de sa justice. Du temple où Jésus est offert, elle se transporte au lieu qui doit consommer son supplice ; des bras de Siméon elle le voit passer entre ceux de la croix. Il s'agit d'un fils, et cette prédiction s'adresse à la mère. O paroles terribles et foudroyantes pour la meilleure des mères ! Pourra-t-elle désormais jeter un regard sur Celui qui ne lui rappelle que le souvenir effrayant de sa cruelle et épouvantable mort ! Si le grand-prêtre lui rend son divin Fils, c'est afin qu'elle l'élève pour le sacrifice. Si elle le dérobe à la cruauté d'Hérode, c'est pour le réserver à la rage de ses bourreaux. Si elle le nourrit de son lait virginal et si elle prend soin de son enfance, elle se voit char-

gée de nourrir une victime que Dieu demande. Si elle le voit *croître en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes*, elle sait bien qu'il ne croît que pour le Calvaire. Quel état pour le cœur de cette tendre Mère ! à quel prix elle soutient le poids de ce titre glorieux ! à quelle épreuve est mise sa foi ! à quels traits est marqué son sacrifice ! Elle en voit la certitude ; elle en entend annoncer les rigueurs ; elle en fixe l'appareil.

Ah ! c'est ici singulièrement, mes Sœurs, que je vois se développer tout entière la grande âme de Marie. Elle connaît à quoi elle s'engage pour le salut du monde que Jésus-Christ, vient racheter, eh bien ! elle s'engage à tout, et ne rétracte rien ; elle prononce contre son propre Fils un arrêt irrévocable qui le condamne à souffrir tout ce qu'il faudra qu'il souffre pour sauver le genre humain : « Père éternel ! semble-t-elle dire au fond de son cœur, Père saint ! enfin voici cette victime innocente, cette victime pure et sans tache que vous attendez depuis tant de siècles. Loin de m'opposer au sacrifice que vous exigez, je le commence, dès cette heure, en vous sacrifiant généreusement mon amour et mes répugnances. Oui, je veux bien qu'on détruise ce que j'ai formé, puisqu'il le faut pour réformer ce que le péché a détruit ; oui, je consens qu'on défigure mon image dans mon Fils, puisque c'est avec son sang qu'on doit réparer la vôtre. Ce Fils tendrement aimé est ce que j'ai de plus cher sur la terre ; néanmoins, je vous l'abandonne, il est à vous ; ah ! que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. Bien plus, si vous l'ordonnez et que l'œuvre de la rédemption ne puisse s'accomplir autrement, j'exécuterai moi-même cet arrêt, tout rigoureux et tout effrayant qu'il est pour la tendresse d'une mère. Encore une fois, que votre sainte et adorable volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. » Aussi un Père de l'Eglise ne craint-il pas d'avancer que si Dieu l'eût ordonné, Marie aurait elle-même crucifié son propre Fils. C'est pour cette raison également que saint Bonaventure lui donne le

nom glorieux de *Réparatrice du genre humain*, et qu'il ne balance pas de lui appliquer ces belles paroles dont Jésus-Christ, dans le saint Evangile, s'était servi lui-même pour exprimer l'excès de l'amour de Dieu envers nous : « Marie a tellement aimé les hommes qu'elle a donné son Fils unique pour les racheter. »

Or, je vous le demande maintenant, d'où pouvait donc venir à une mère si tendre un si grand courage par rapport à la perte du plus aimé et du plus aimable de tous les fils ? « Ah ! répond un pieux auteur, le P. de la Colombe, de la Compagnie de Jésus, c'est que Marie, dès les premiers moments de sa vie, s'était soumise en tout à la sainte volonté de Dieu, que jamais elle ne se démentit un seul instant de cette soumission admirable, et que, depuis le jour de la présentation de Jésus au temple de Jérusalem, toute sa vie ne fut plus qu'un exercice continu de soumission à cette sainte et adorable volonté pour tout ce qui lui avait été annoncé touchant les opprobres, les souffrances et les tourments de son divin Fils. A peine laissa-t-elle passer un moment sans accepter dans son âme la douleur aiguë dont le saint vieillard Siméon lui avait prédit que son cœur serait transpercé, et sans renouveler le consentement qu'elle avait généreusement donné pour toutes les circonstances de sa cruelle et ignominieuse Passion. »

Oh ! la belle leçon pour vous, ô filles bien-aimées de cette tendre mère, si vous saviez bien en profiter ; si, de temps en temps dans la journée, vous aviez soin de vous rappeler qu'il y a dans le ciel un souverain Maître au bon plaisir de qui toute volonté créée doit céder ; si, en réfléchissant quelquefois aux tristes revers, aux accidents fâcheux qui peuvent arriver à une Communauté ou à une Congrégation tout entière, tels que, par exemple, épidémie, inondation, incendie, etc. : (hélas ! depuis quelques années surtout, quelques maisons-mères et plusieurs maisons particulières n'ont-elles pas eu à déplorer de semblables malheurs, ayant été, celles-ci, décimées par la

fièvre typhoïde, celles-là, ravagées par la crue subite des eaux, les autres détruites et dévorées par les flammes?...)

si, dis-je, en réfléchissant à ces désastres, vous forciez votre cœur à y consentir par avance, et, pour ainsi dire, l'y accoutumiez, pensant qu'ils peuvent bien vous arriver un jour à vous-mêmes, acceptant, dès ici, avec une pleine et entière soumission, tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cet égard, et désavouant tous les sentiments naturels qui pourraient alors s'élever en vous contre la divine Providence! Quelle leçon encore pour vous de la soumission de Marie à la volonté de Dieu par rapport à la mort de son divin Fils, si, comme vous pouvez mourir tous les jours, vous tâchiez d'offrir pleinement à Dieu tous les jours le sacrifice de votre vie, aussi bien que celui de la vie des personnes auxquelles vous êtes étroitement unies, soit par les liens de la parenté, de l'amitié, de la charité, soit par les liens de la religion! Ah! que j'aime à contempler une épouse de Jésus-Christ qui, lorsqu'une Supérieure chérie ou quelque autre de ses Sœurs qu'elle affectionne tendrement en Notre-Seigneur, étendue sur son lit de souffrances, en proie aux plus cruelles douleurs, est sur le point d'expirer, va, de son côté, se prosterner devant son crucifix, adore humblement en silence l'auteur d'une si grande infortune, baise avec respect la main qui la frappe avec les autres membres de sa Communauté dans l'objet de ses plus chères affections, excite, par son exemple, toutes ses compagnes à faire preuve d'une pareille résignation, et se ménage ainsi l'occasion la plus favorable qu'on puisse avoir dans la vie de gagner le cœur de Jésus! Quelle sagesse! oh! oui, quelle sagesse chrétienne, mais, en même temps, quelle preuve d'un amour parfait, dégagé de toute affection terrestre et selon Dieu, lorsque, aussitôt que la mort est venue heurter à la porte de la malade et s'est emparée de sa victime, au lieu de répandre des larmes stériles et de *se contrister comme ceux*, dit l'apôtre saint Paul, *qui n'ont point d'espérance*, elle se renferme en

elle-même, recommande à Dieu l'âme de sa Supérieure ou de sa Sœur qui tombe peut-être en ce moment dans les flammes expiatrices du purgatoire, (car il faut être si pur pour être mis tout de suite, au sortir de cette vie, en possession du bonheur du ciel !) se hâte de la soulager par ses prières, ses suffrages et ses bonnes œuvres, n'oublie rien pour que celle qu'elle a aimée dans ce monde lui soit en grande partie obligée de sa délivrance dans l'autre monde, et pour cela offre, à l'heure même, pour prix de sa rançon, ce qui, après le saint sacrifice de la Messe, peut être pour les morts du plus grand avantage et du secours le plus efficace, c'est-à-dire cette même douleur dont elle est accablée, et qu'elle tâche néanmoins de contenir dans de justes bornes par respect pour les ordres de la divine Providence ! Ah ! une âme ainsi soumise à la très-sainte, très-juste et très-aimable volonté de Dieu, ne sera jamais troublée, soit par les accidents les plus fâcheux, soit par les pertes les plus regrettables, soit par les sacrifices les plus rigoureux ; elle demeurera, soyez-en sûres, toujours en voie d'en faire son profit spirituel, et, de la sorte, elle deviendra de plus en plus une copie vivante et bien édifiante, sans aucun doute, de la soumission admirable de Marie, qui, après avoir entendu la prophétie du saint vieillard Siméon, se dévoua sans réserve à tous les sacrifices que Dieu devait exiger d'elle dans la suite.

C'est ainsi que se comportaient les Saints, et, pour en citer un ou deux exemples entre mille autres, la bienheureuse Hortulane, mère de sainte Claire, l'illustre fondatrice de l'Ordre des Clarisses, fut accablée de douleur à la mort de son époux ; mais la pensée de Marie, faisant généreusement le sacrifice de son Fils lors de sa présentation au temple, venant à son secours, elle s'écria : « Seigneur, ma tendresse pour mon mari a peut-être été portée trop loin, et a été cause que vous n'avez pas régné souverainement dans mon cœur. Vous m'avez donc enlevé celui en qui je mettais toute ma consolation sur la terre. Que votre adorable

volonté soit faite, et que votre saint nom soit loué et béni à jamais ! Je suis à vous, je consacre à votre service mon cœur, ses affections et tout ce que je possède. » Un sacrifice aussi généreux et aussi parfait attira sur elle les plus grandes bénédictions.

On rapporte la même chose de sainte Mélanie, dame romaine. Après la mort de son époux, elle se jeta au pied de la croix, et là, au souvenir de Marie, y faisant généreusement le sacrifice de Jésus, elle dit : « Je vois, ô mon Dieu ! que vous demandez tout l'amour de mon cœur, qui avait trop d'attachement pour mon mari et ma famille. Je me donne à vous désormais sans aucun partage, et je me consacre à votre service sans aucune réserve. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que le sacrifice que fait aujourd'hui Marie, dans le temple de Jérusalem, et de ce qu'elle a de plus précieux au monde, comme vierge, c'est-à-dire la gloire de sa virginité, et de ce qu'elle a de plus cher sur la terre, comme mère, c'est-à-dire la vie de son divin Fils, ne doit pas être pour vous une leçon stérile, mais que vous devez vous efforcer de plus en plus d'imiter et la profonde humilité dont elle a été un parfait modèle, en se purifiant d'une souillure qu'elle n'avait pas contractée, et le généreux sacrifice dont elle vous a donné un si bel exemple, en présentant au Père éternel, comme sa victime, le Fils unique qu'elle avait mis au monde par un miracle de sa toute-puissance : qu'il vous faut donc étouffer tous les sentiments d'orgueil, de vanité, d'amour-propre qui pourraient s'élever en vous ; qu'il faut donc aussi vous offrir généreusement à lui, vous abandonnant entièrement à ses desseins sur vous, quand ils vous sont manifestés par la voie de votre Supérieure ou de votre Directeur ; qu'il faut donc encore vous soumettre, avec une entière résignation, aux différentes épreuves par lesquelles il lui plaît de vous

faire passer afin de vous purifier comme on purifie l'or dans le creuset ; qu'il faut donc enfin supporter avec courage les peines, les tribulations, les croix, dont la vie religieuse, toute sainte, toute séparée et éloignée du monde qu'elle est, n'est pas exempte, il s'en faut ! que, puisque le moyen de lui plaire, c'est de vouloir, à l'exemple de Marie, ne qu'il veut, la manière de le servir, c'est aussi d'agir et de souffrir comme il le veut ; que si vous lui dites avec le Roi-Propète : *Vous êtes mon Dieu et mon tout*, vous devez aussi ajouter, comme lui, dans le sentiment d'une entière et parfaite résignation à son bon plaisir : *C'est à vous, Seigneur, de régler ma destinée ; faites de moi ce qu'il vous plaira ; mon sort est entre vos mains.*

Ainsi soit-il.

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

(15 Août).

1. *Marie a été humiliée durant sa vie.*

2. *Marie a été glorifiée après sa mort.*

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?

Quelle est celle qui s'avance comme une aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? Cant. 6. 9.

C'est à Marie, mes Sœurs, que l'Eglise applique si justement ces paroles de l'Epoux des Cantiques. Jusqu'ici la Reine des cieux, dégradée de tous ses titres, inconnue dans tous ses dons, cachée dans une obscurité profonde, confondue avec les autres femmes de Juda, a dérobé la connaissance des étonnantes merveilles qui se sont opérées en sa personne; mais il a paru ce jour où les ombres qui l'environnent vont être dissipées. Enfin elle sort du milieu des ténèbres, elle s'avance, et le monde va être témoin de sa gloire. Portée sur un char de lumière, elle s'élève, elle arrive au séjour des Bienheureux accompagnée d'une troupe innombrable d'Anges qui s'empressent, comme à l'envi, de lui rendre les honneurs qu'elle mérite. Portes éternelles, ouvrez-vous; préparez-vous à recevoir cette arche mystérieuse qui va être introduite dans les tabernacles éternels! Quelle majesté! quelle grandeur! quels traits de lumière viennent la couronner! sur son front

brillent les grâces *d'une aurore naissante*, présage des regards favorables qu'elle va jeter sur la terre ; son visage est *brillant comme le soleil*, figure bien naturelle des grands et illustres exemples qu'elle a donnés ; elle est *belle comme la lune*, symbole expressif des sublimes vertus qui l'ont distinguée et qui en font l'admiration de tout l'univers ; *elle est terrible comme une armée rangée en bataille*, image imposante des combats qu'elle a livrés, des grands coups qu'elle a frappés, des victoires signalées qu'elle a remportées.

Vierge sainte, montez au ciel ; le temps de vos humiliations est passé, et celui de votre triomphe va commencer. A votre entrée dans la céleste cité, vous pouvez entonner ce saint cantique, monument éternel de votre profonde humilité : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli de joie en pensant à la bonté du Dieu, mon Sauveur. Il a daigné arrêter ses regards sur la bassesse de sa servante, et c'est pour cela que toutes les générations à venir exalteront mon bonheur. Le Tout-Puissant a fait en ma faveur de grandes choses, lui dont le nom est saint.*

Il est bien grand le spectacle que l'Eglise nous met aujourd'hui sous les yeux : d'un côté, la Mère de Dieu qui, pour se rendre conforme à son divin Fils, n'a cherché, durant tout le cours de sa vie, qu'à se dérober aux yeux des hommes et qu'à s'humilier ; d'un autre, le Fils de Dieu qui, pour récompenser sa sainte Mère, l'a dégagée des liens de la mort et l'élève au plus haut des cieux. Envisageons ce mystère sous ces deux points de vue, et considérons l'humilité la plus profonde exaltée par le triomphe le plus éclatant. Ainsi, en deux mots : 1^o Marie a été humiliée durant sa vie ; 2^o Marie a été exaltée après sa mort. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. MARIE A ÉTÉ HUMILIÉE DURANT SA VIE.

Suivons tous les degrés de ses humiliations; j'en distingue trois principaux, et je trouve le premier dans l'obscurité presque impénétrable qui enveloppa constamment tous ses titres de gloire; le second, dans l'abjection profonde où la plongèrent les opprobres de son Fils; le troisième, dans les froideurs apparentes qu'elle essuya, jusqu'à la fin, de la part de ce Fils unique bien-aimé.

1. DANS L'OBSCURITÉ INOUE QUI ENVELOPPA TOUS SES TITRES DE GLOIRE.

En effet, qu'y eut-il de grand et d'illustre dans Marie, qui ne fût caché, tant qu'elle vécut, aux regards des hommes? Elle était issue de la race de David, la plus antique maison royale qui fût alors sur la terre. Jouit-elle des distinctions et des honneurs dus à une si haute naissance? Qui songea seulement à l'envisager comme une auguste princesse? Les Evangélistes eux-mêmes semblent vouloir jeter un voile sur l'éclat de son origine, et s'ils marquent sa descendance, ils la cachent sous la généalogie de Joseph. Quand saint Luc raconte la visite qu'elle reçut d'un ambassadeur céleste, vous croiriez, à la manière dont il s'exprime, qu'il parle de la plus ignorée des filles de Juda : *L'Ange Gabriel, dit-il, fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée; et cette vierge s'appelait Marie*¹. Soupçonnerait-on, à ce langage, qu'il s'agit du noble rejeton de tant de rois? C'était une humiliation de plus pour elle d'habiter, loin de la patrie de David et de ses aïeux, dans une ville tellement méprisée des Juifs, que c'était un axiome reçu

(1) Missus est Angelus Gabriel à Deo in civitatem Galileæ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de Domo David, et nomen virginis Maria *Luc. 1 — 26 27.*

parmi eux, qu'il n'en pouvait rien sortir que de vil : *Est-ce donc qu'il peut venir quelque chose de bon de Nazareth*¹. répondait Nathanaël à l'apôtre saint Philippe qui lui avait dit : *Nous avons trouvé Celui dont a parlé Moïse dans la loi, et que les Prophètes ont prédit, savoir Jésus de Nazareth, fils de Joseph*². Quel nouveau nuage est encore répandu sur une extraction si illustre, par l'indigence extrême où elle vit, et par l'humble condition où elle est descendue ! Elle a uni son sort à celui d'un artisan, et n'est plus connue sous d'autre nom que celui d'épouse du charpentier.

Mais si sa naissance est obscurcie en tant de manières, ses autres avantages naturels, les grâces du corps, les talents de l'esprit, les qualités de sa belle et grande âme, brilleront-ils de plus d'éclat aux yeux du monde ? Ah ! nous pouvons présumer sans doute qu'elle réunit dans sa personne toutes les perfections mêmes de la nature, celle qui fut l'ouvrage le plus accompli du Créateur, celle dont les Prophètes avaient célébré, des siècles d'avance, la beauté ravissante dans leurs saints cantiques, celle que l'Esprit-Saint avait remplie de science et de sagesse dès sa plus tendre enfance, dont toutes les pensées étaient célestes, tous les sentiments divins, toutes les paroles et tous les mouvements dictés et conduits par Dieu même. Oui, voilà ce qu'il nous est permis de conjecturer ; mais, du reste, tous ces dons si précieux furent tellement ensevelis dans les ténèbres et le silence de la retraite, qu'ils ne furent point aperçus des hommes, qu'on n'en parla point, et que nous n'en pouvons rien apprendre. Tandis que les histoires sont pleines des plus petites circonstances de la vie des personnages célèbres ; que les moindres mots échappés de leur bouche ont été précieusement conservés ; qu'on a

(1) *A Nazareth potest aliquid boni-esse ? Joan. 1. 46.*

(2) *Quem scripsit Moyses in lege et Prophetæ, invenimus Jesum, filium Joseph à Nazareth. Joan. 1. 45.*

recueilli avec un soin minutieux tout ce qui pouvait nous instruire de leur caractère, de leurs goûts, de leurs talents, de leurs défauts même; que le pinceau, le burin et le ciseau se sont disputé l'honneur de transmettre leurs images à la postérité, nous cherchons en vain à connaître les détails de la vie et des actions de Marie; nous ne trouvons nulle part l'expression fidèle de ces traits plus qu'angéliques où dut être empreint le charme et reluire la splendeur de toutes les parfaites vertus; les saints évangélistes ne se sont pas mis en peine de tracer ce caractère si beau et unique d'une créature devenue l'épouse et la Mère de son Dieu; ils nous laissent ignorer tout ce que ses entretiens et ses discours durent avoir de touchant et de sublime, se bornant à rapporter quelques-unes de ses plus courtes paroles, et n'en disant autre chose, le plus souvent, sinon qu'elle était la spectatrice attentive et muette de la divine sagesse, et qu'elle en imprimait profondément le souvenir dans son cœur. Il fallait que, conformément aux anciens oracles, *toute la gloire de cette incomparable fille du grand Roi fût renfermée au-dedans*¹, et dérobée à la curiosité et à l'admiration des mortels.

Mais, mes Sœurs, que parlé-je de ces dons naturels, quand les grâces d'un autre ordre et d'un tout autre prix furent enveloppées d'une obscurité encore plus profonde? Oh! élevez ici vos pensées. Vous savez la honte de notre race et l'antique plaie du genre humain. Le premier homme ayant reçu dans ses entrailles le venin du péché, ce poison impur et funeste coula avec son sang dans les veines de tous ses malheureux enfants. Tous naquirent pécheurs, et reçurent avec la vie le germe de la corruption et de la mort. Marie seule, de toute la postérité d'Adam, est garantie de cette affreuse contagion; elle paraît, dès le premier instant, *toute belle* en présence du Seigneur, *sans que la plus*

(1) Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. Ps. 44. 14.

*légère tache la défigure à ses yeux*¹ ; elle est, par son éclat, semblable à la *fleur des champs*, et, par sa blancheur, comme le *lis des vallées*², pour me servir des expressions de l'Epoux des Cantiques ; au moment où elle s'élève comme un astre nouveau pour embellir l'univers, les Anges accourent, la contemplent avec ravissement, et s'écrient à l'envi : *Quelle est donc celle qui s'avance comme une aurore naissante*, sur cette terre frappée de malédiction depuis la chute d'Adam, *belle comme la lune, brillante comme le soleil*³ ? Non, l'astre des nuits ne leur paraît pas répandre une clarté plus douce, ni celui du jour, des rayons plus purs. Quelle eût donc été la vénération des hommes pour cette admirable enfant, s'ils eussent pu la voir, telle que les Esprits célestes et Dieu même la voyaient ? Mais rien ne la distingue à leurs yeux des autres filles de Juda ; ils confondent dans la masse commune ce qu'une grâce invisible et inconnue en a séparé, et la seule créature véritablement innocente qui ait jamais été sur la terre, celle qui surpasse en sainteté les Anges, les Archanges, les Séraphins eux-mêmes, n'est l'objet que des dédains et de l'indifférence du monde. Mais elle, aussi modeste que simple, loin de s'affliger de cette injustice, se réjouira toute sa vie d'une erreur qui l'aide à se perdre dans la foule, au gré de sa profonde humilité.

Quels autres trésors encore cette même humilité, secondant les vues mystérieuses de la Providence, saura couvrir de voiles impénétrables ! O privilège incompréhensible de la maternité divine ! ô merveille adorable de la fécondité jointe à l'intégrité virginale ! double prodige qui élève Marie si haut au-dessus de toutes les créatures, de quelle amertume et de quelles humiliations vous allez devenir la

(1) *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. Cant. 2. 1.*

(2) *Ego flos campi, et lilium convallium. Cant. 2. 1.*

(3) *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens. pulchra ut luna, electa ut sol ? Cant. 6. 9.*

source pour elle ! Marie est vierge ; cette glorieuse qualité lui est plus chère mille fois que tous les biens de la terre, que toutes les grandeurs du ciel ; cependant elle la perd en apparence. Visitée par Celui dont la puissance féconde, quand il lui plait, la stérilité et le néant même, elle a conçu un fruit divin dans ses chastes entrailles. Le miracle opéré dans son sein par la vertu du Très-Haut, est le secret de Dieu même confié à elle seule et à l'un des Esprits célestes député vers elle pour le lui annoncer ; tout le reste de l'univers l'ignore ; Joseph lui-même, le saint époux de Marie, n'a pas été instruit de ce mystère ; il a des ombrages et conçoit d'injustes soupçons : elle ne rompra point pour cela le silence ; elle portera sans se plaindre le poids de cette ignominie ; il faudra qu'une révélation expresse d'en haut vienne désabuser ce juste affligé, au moment où il cherche les moyens d'éloigner de lui son épouse sans un éclat qui la déshonore.

Mais, si Joseph est bientôt détrompé d'une erreur si injurieuse à sa vertu, il n'en faudra pas moins, par une autre erreur bien humiliante pour elle, qu'il soit réputé le père de cet enfant de bénédiction, de ce glorieux fruit de sa virginité, qui n'a point d'autre père que Dieu. Ainsi, lui sera ravi dans l'opinion des hommes le plus beau de ses titres. Ce qui la discerne entre toutes les femmes, est précisément ce qui la confond avec le commun des mères. Le ciel, loin de manifester au dehors, par quelque signe éclatant, une merveille qui lui attirerait les hommages de tout l'univers, veut que toutes les apparences et que ses propres démarches écartent jusqu'à l'idée de la grâce extraordinaire qu'elle a reçue. Quarante jours se sont à peine écoulés depuis qu'elle a mis au monde le Sauveur, qu'elle ira, conformément à la loi, le présenter au temple, et son époux le présentera avec elle, comme si ce divin Fils de Marie eût été aussi le fils de Joseph ; elle se purifiera de la même manière que les autres femmes de Juda, comme si ses entrailles fécondées par le plus grand des

prodiges, sanctifiées, divinisées en quelque sorte par la génération du Verbe incarné, eussent participé à la souillure des enfantements ordinaires. O adorable Rédempteur, où est donc la gloire de votre Mère? où est votre propre gloire? pourquoi faut-il que celle qui a eu l'ineffable honneur de vous donner la vie, ne soit marquée à aucun trait sensible qui la distingue des autres et la fasse révéler des mortels?

Mais avançons. Humiliations de Marie: 1^o dans l'obscurité inouïe qui enveloppa tous ses titres de gloire, je vous l'ai montré; j'ajoute encore :

2. DANS L'ABJECTION PROFONDE OU LA PLONGÈRENT LES OPPROBRES DE SON FILS.

On a vu des mères se résoudre sans peine à vivre dans l'obscurité, pourvu que leurs enfants fussent dans l'éclat, et, comme si leur existence eût passé tout entière dans ceux à qui elles avaient donné le jour, regarder les honneurs rendus à ceux-ci comme leur étant personnels à elles-mêmes, et y trouver de quoi contenter pleinement leur ambition. L'histoire fait même mention d'une impératrice qui se résigna à une mort presque certaine, pourvu que son fils montât sur le trône. On lui avait annoncé que ce fils dénaturé lui donnerait la mort un jour. « N'importe, répondit-elle à l'instant, pourvu qu'il règne. » Marie avait un Fils unique, pour qui seul elle respirait; s'il eût été glorifié comme il devait l'être, qu'aurait-elle eu à désirer? quel lustre n'aurait pas rejailli sur elle des hommages et de la vénération dont il eût été l'objet? Mais, au contraire, quelle nouvelle ombre les ignominies du Fils vont répandre de nouveau sur la vie déjà si obscure et si humble de la Mère! C'est ici le second degré des abaissements de cette auguste Vierge.

Ah! sans doute, lorsqu'un Ange lui annonçait que le saint Enfant qu'elle allait concevoir, *serait grand, qu'on le nommerait le Fils du Très-Haut, qu'il s'assiérait sur*

le trône de David, et règnerait éternellement sur la maison de Jacob, elle eut droit d'espérer que toutes les circonstances de sa naissance et de sa vie seraient brillantes et glorieuses. Dut-elle croire, après de si magnifiques promesses, que, lorsque le temps de l'enfanter serait venu, elle se verrait exclue de toutes les maisons de Bethléem, et ne trouverait d'autre asile pour le mettre au monde qu'une pauvre et affreuse étable, où, exposé aux injures de l'air, il ne serait réchauffé que par l'haleine de vils animaux? Dut-elle s'attendre que, quand ses jours seraient menacés par Hérode, au lieu de voir les légions célestes se ranger autour de son berceau pour le défendre, elle serait réduite à fuir précipitamment avec lui sur une terre étrangère, et jusque chez une nation idolâtre, où il souffrirait en silence les outrages faits à son Père et les honneurs de la Divinité transportés aux démons mêmes? Dut-elle penser que ce nouveau roi, si pompeusement annoncé, vivrait, durant trente ans, muet et ignoré dans l'atelier de Joseph, partageant avec lui de pénibles et grossiers travaux? Mais surtout, ô la plus humiliée des mères! pouviez-vous prévoir que, lorsqu'enfin sortant de sa retraite, il enseignerait publiquement cette doctrine pure et sublime qu'il avait puisée dans le sein de son Père; lorsque, faisant les œuvres prédites par les prophètes, il guérirait les boiteux et les aveugles, rendrait l'ouïe aux sourds et ressusciterait les morts, douze pauvres pêcheurs se déclareraient seuls ses disciples; que, tandis que la multitude ignorante s'empres- serait autour de lui, les grands, les savants, les prêtres et les pontifes s'attacheraient à le calomnier et à le contredire, feraient de ses actions et de ses discours le sujet de leurs plus amères dérisions, le traiteraient hautement d'impos- teur, de séditieux, de blasphémateur, et enfin de magicien et d'homme possédé du démon? Quels furent alors les sentiments de votre cœur maternel? Hélas!... mais quels furent-ils ensuite, et dans quel abîme d'humiliations fûtes- vous plongée, lorsqu'il fallut voir ce Fils, sur qui repo-

saient vos espérances et votre gloire, livré à la fureur de ses ennemis, chargé de liens comme un malfaiteur, déclaré digne de mort par le conseil suprême de la nation, traîné de tribunal en tribunal, devenu le jouet des valets et des soldats, inhumainement flagellé, portant pour marques de sa royauté méprisée un vil lambeau de pourpre et une sanglante couronne d'épines, dévoué, par le cri unanime de tout le peuple, au plus cruel et au plus ignominieux des supplices ?

Poursuivrai-je?... Ah ! je ne comprends plus votre constance, ô Marie ! quand vous le suiviez, à la tête des saintes femmes éplorées, jusqu'au Calvaire, marchant sur les traces de son sang ; que, témoin volontaire de la plus horrible des catastrophes, vous vous tenez debout auprès de lui, pendant qu'il est dépouillé de ses vêtements par les bourreaux, cloué à ce fatal gibet, élevé, en cet état de nudité, dans les airs entre deux scélérats. Pûtes-vous bien entendre, dans ces terribles moments, les railleries atroces de ses persécuteurs, les défits insultants qu'ils lui adressaient, leurs accents de joie et de triomphe mêlés aux gémissements et aux soupirs de votre Fils mourant ? Oh ! combien de fois les outrages dont on l'accablait, retombèrent-ils sur vous ! combien de fois (car qui pourrait en douter ?) ces barbares qui vous connaissaient, dirent-ils en vous montrant avec insulte : « La voilà, la Mère de celui qui se proclamait le Fils de Dieu, et qui ne peut se sauver de nos mains ! » Ah ! ce que je ne comprenais pas bien, il n'y a qu'un moment, je commence à le concevoir maintenant. Vous êtes venue à ce déchirant spectacle, vous n'avez pas eu pitié de votre propre douleur, vous avez surmonté toutes les forces de la nature, parce qu'il fallait que vous bussiez le calice d'opprobre jusqu'à la lie, que vous fussiez en tout semblable à votre divin Fils, et que votre confusion fût presque égale à celle de la victime des péchés du monde.

Mais finissons. Humiliations de Marie : 1^o dans l'obscu-

rité inouïe qui enveloppa tous ses titres de gloire ; 2^o dans l'abjection profonde où la plongèrent les opprobres de son Fils, je vous l'ai fait voir ; je dis enfin :

3. DANS LES FROIDEURS APPARENTES QU'ELLE ESSUYA DE LA PART
DE CE FILS BIEN-AIMÉ.

Après tout ce que je viens de vous dire, semblerait-il qu'il dût y avoir encore un autre degré d'humiliation pour Marie ? Oui, mes Sœurs. Malgré l'aveuglement des Juifs, elle savait que son Fils était le Verbe de Dieu ; elle ne connaissait point d'autre gloire véritable que celle qui vient de lui. S'il l'eût honorée devant les hommes, c'en eût été assez pour compenser abondamment ses opprobres et ses ignominies ; mais cet adorable Sauveur, se conformant en toutes choses aux desseins de la sagesse éternelle, et voulant consommer le mystère des abaissements de cette âme sainte, la traita souvent avec des rigueurs apparentes qui furent pour elle la plus sensible des épreuves. Nous ne lisons pas dans l'Évangile, qu'il lui ait donné une seule fois en public le nom si doux et si honorable de mère ; au contraire, les seules paroles qu'on nous apprenne qu'il lui ait adressées, semble être des leçons sévères : suivez-moi avec la plus grande attention.

Dès sa douzième année, il la reprend, dans le temple, de l'inquiétude avec laquelle elle l'a cherché pendant trois jours, après l'avoir perdu ; et, comme si cet effet de la tendresse maternelle eût été l'usurpation d'un droit qu'il ne lui reconnaissait pas : *Pourquoi me cherchiez-vous*, lui dit-il ; *ne saviez-vous donc pas que je dois être tout entier à l'œuvre de mon Père*¹ ?

Lorsque, plusieurs années après, invitée avec lui aux noces de Cana, en Galilée, elle ose témoigner le désir de lui voir faire un miracle, par ce seul mot où il paraît

(1) Quid est quod me querebatis ? nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse ? Luc. 2. 49.

néanmoins tant de réserve : *Mon fils, ils n'ont point de vin*¹. quelle réponse entend-elle en présence d'une nombreuse assemblée, et dans la première occasion où il manifeste au monde sa puissance : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue*². Ce n'est pas (et je crois bien qu'aucune de vous ne s'y méprend) qu'il n'eût pour elle, comme homme, toute la déférence et tout le respect du fils le plus tendre et le plus soumis; mais, lorsqu'il parlait ainsi de toute la hauteur, si je puis le dire, de sa divinité, comme pour empêcher qu'on n'oublîât la distance qui sépare la créature du Créateur, quel coup pour un cœur si sensible! quelle humiliation pour une mère? Que sera-ce donc quand il semblera la méconnaître et la désavouer à la face de tout le peuple? Imaginez-vous, si vous le pouvez, une mortification plus cuisante que celle-ci.

Un jour qu'il était environnée de la multitude et qu'il l'entretenait du royaume de Dieu, sa Mère et ses proches, qui, dans le langage de l'Ecriture, sont nommés ses frères, le cherchent avec empressement et demandent à lui parler sans délai; on l'en avertit. Que fera-t-il? Vous vous rappelez que, dans une circonstance assez semblable, des disciples de Jean-Baptiste étant venus l'interroger de la part de leur maître, non-seulement il daigna interrompre sa divine prédication, pour satisfaire aux demandes du saint Précurseur, mais il saisit cette occasion de faire publiquement son éloge, de le proclamer, en présence de toute la foule qui l'écoutait, prophète, plus que prophète, et le plus grand des enfants des hommes. Va-t-il rendre un pareil témoignage à Marie? Ah! mes Sœurs, à peine lui a-t-on dit que sa Mère et ses proches l'attendent, qu'élevant la voix il s'écrie, comme si on lui eût parlé de personnes étrangères et inconnues : *Qui est ma mère, et qui sont mes pro-*

(1) Dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. *Joan. 2. 5.*

(2) Quid mihi et tibi mulier? nondum venit hora mea. *Joan. 2. 4.*

*ches*¹? Puis, étendant la main vers ses disciples, il ajoute : *Voilà ma mère et mes proches*². O Vierge Sainte, vous qui le portâtes dans votre sein, est-ce de cette sorte que vous vous attendiez à être honorée par votre Fils? Mais hélas! que je suis encore bien plus étonné de ses rigueurs à votre égard, quand je me transporte à la dernière scène de sa vie.

Ici, écoutons l'Évangéliste: « Jésus, dit-il, était près de rendre le dernier soupir, lorsque, voyant du haut de sa croix sa Mère et le disciple qu'il aimait, debout auprès de lui, il dit à Marie, en lui montrant son disciple : *Femme, voilà votre fils*; puis, il dit au disciple : *Voilà votre mère*³. » O parole accablante, dont Marie dut être frappée comme d'un coup de foudre! Quoi! Seigneur, vous n'avez pas, en expirant sur la croix, de nom plus doux à donner à votre Mère que celui de *femme*! un étranger l'appellera de ce nom si doux que vous lui refusez! un autre sera son fils! et quel fils? « Ah! s'écrie ici saint Bernard, quel funeste échange! le serviteur pour le Seigneur, le disciple pour le Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un pur homme pour le Dieu véritable! » Les liens qui l'unissent au fruit de ses entrailles sont-ils donc rompus? est-elle dégradée de la maternité divine? Hélas! n'était-ce donc pas assez d'humiliation, assez de désolation pour elle, d'être témoin de votre cruel supplice et de votre mort affreuse, sans que votre dernier adieu lui-même, qui devait la consoler, mit le comble à sa confusion et à sa profonde douleur? Allez donc, ô vous, dont les incomparables amertumes ne doivent recevoir aucun adoucissement, allez, après avoir vu toute votre gloire se changer pour vous en opprobre, allez habiter la maison de votre nouveau fils; vous vivrez

(1) *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei?* *Matth.* 12. 48.

(2) *Ecce mater mea et fratres mei.* *Matth.* 12. 49.

(3) *Mulier, ecce filius tuus... Ecce mater tua.* *Joan.* 19. — 26 27.

encore longtemps, non moins obscure ni moins oubliée des hommes, après la Résurrection glorieuse et la triomphante Ascension de Celui à qui vous donnâtes le jour, que vous l'étiez auparavant : ni le disciple qui vous retira dans sa demeure et qui fut l'appui de votre vieillesse, ni aucun autre des écrivains sacrés ne nous apprendra rien des dernières années de votre sainte vie. Nous saurons que Magdeleine et les autres saintes femmes, que les Apôtres et les disciples furent honorés des visites et des apparitions de votre Fils ressuscité ; nous ignorerons si la même faveur vous fut accordée. Votre nom ne sera plus prononcé qu'une seule fois dans nos saintes Ecritures, et votre mort n'y sera pas même racontée.

Ainsi, vous le voyez, toute la vie de cette humble Vierge n'a été qu'une suite d'humiliations et d'abaissements. Mais le temps de vos humiliations est passé, ô la plus humble de toutes les créatures ! et vous allez aujourd'hui recevoir le prix et la récompense de vos profonds abaissements ; assez longtemps vous avez vécu dans l'abjection et dans l'obscurité ; le moment est enfin arrivé où le Seigneur a jeté les yeux sur sa servante, et, comme aucune créature sur la terre n'a eu plus de part aux anéantissement du Verbe, aucune créature n'aura plus de part dans le ciel à sa gloire et à son triomphe. Or, c'est de cette gloire et de ce triomphe de Marie qu'il me reste à vous parler dans la seconde partie de cette Conférence.

II. MARIE A ÉTÉ GLORIFIÉE APRÈS SA MORT.

Il est arrêté, dit l'apôtre saint Paul, que tous les hommes mourront une fois¹, et le Fils de Dieu, s'étant lui-même soumis à cet arrêt fulminé contre nos premiers parents et leur postérité, Marie, quoique exempte du péché qui avait donné entrée à la mort dans le monde, n'a pas laissé d'être

(1) Statutum est hominibus semel mori. *Hebr. 9. 27.*

comprise dans cette loi portée contre tout le genre humain, sans doute pour être en tout semblable à son Fils, et aussi pour être notre consolation et notre modèle dans ce terrible passage du temps à l'éternité.

Toutefois, n'allez pas croire qu'elle ait subi cette loi de la manière ordinaire, par suite des angoisses de la maladie ou des langueurs de la vieillesse. Non, non, tout ici est divin, tout est surnaturel, et une vie toute remplie de merveilles, n'a pu être terminée que par une mort merveilleuse et toute divine. Mais quelle sera donc la cause, quel sera le principe de cette mort si admirable et si étonnante? Ce sera la violence de l'amour divin : oui, ce sera cet amour qui enlèvera à la terre l'âme de Marie, après l'avoir séparée de son corps.

En effet, depuis la glorieuse Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, la très-sainte Vierge resta encore longtemps sur la terre sous la protection du Disciple bien-aimé, à qui le Sauveur l'avait confiée au pied de la croix en lui disant : *Voici votre mère*. O ciel ! qui pourrait dire quels furent ses sentiments durant cette partie si cruelle et si pénible à son cœur maternel de son pèlerinage sur cette terre d'exil ? Qui pourrait décrire les ardeurs de sa charité et toute la violence de son amour ? Toute sa vie ne fut plus qu'une méditation continuelle des souffrances de son divin Fils, et la scène sanglante du Calvaire était toujours présente à son esprit. Sans doute qu'on la vit plus d'une fois sur cette montagne sainte, arroser de ses larmes le lieu où s'était opéré le salut du monde, et baiser mille fois cette terre empreinte du sang d'un Dieu : « *Ah !* s'écriait-elle alors avec le Prophète royal, un de ses plus illustres aïeux, *qu'y a-t-il au ciel et qu'ai-je à désirer sur la terre, si ce n'est vous, ô le Dieu de mon cœur, ô mon partage pour l'éternité¹ ? Qui*

(1) *Quid mihi est in cælo et à te quid volui super terram, Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum ? Ps. 72. 25.*

*me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai et j'irai me reposer dans le sein de mon Bien-Aimé¹? Hélas! que mon exil est prolongé! Faut-il que je demeure encore longtemps au milieu des habitants de Cédar²? Faut-il que je sois encore éloignée de vous, ô le Bien-Aimé de mon cœur, moi qui vous ai donné le jour, et qui ai vu votre sang couler à grands flots sur l'arbre de la croix? Qu'ai-je encore besoin sur cette terre de bannissement, où je ne suis plus consolée par votre présence corporelle? Ah! Seigneur délivrez mon âme de la prison de mon corps et commandez qu'elle soit reçue en paix dans votre céleste séjour; car il m'est bien plus avantageux de mourir que de rester ici-bas et de vivre³. » Mais c'était surtout lorsqu'elle voyait quelque âme sainte sortir de ce monde pour aller se réunir à son divin Fils, qu'elle sentait redoubler les feux de son ardent amour : *Filles de la Jérusalem céleste*, disait-elle alors avec l'Épouse des Cantiques, *oh! je vous en conjure, annoncez à mon Bien-Aimé que je languis d'amour⁴. Qui me donnera de l'aller trouver avec vous, de le connaître de plus en plus, et de monter jusqu'à son trône⁵?**

Et, en effet, si le grand Apôtre ne soupirait qu'après la dissolution de son corps et regardait la mort comme un gain; si les martyrs envisageaient avec des transports de joie le glaive qui allait les immoler, parce qu'ils le considéraient comme l'instrument de leur union à Dieu, l'objet de leurs soupirs et de leur amour; si saint Ephrem, du

(1) Et dixi : Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? *Ps. 54. 7.*

(2) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est! Habitavi cum habitantibus Cedar; multum incola fuit anima mea. *Ps. 119. — 5. 6.*

(3) Et nunc, Domine..., præcipe in pace recipi spiritum meum; expedit enim mihi mori magis quam vivere *Tob. 5. 6.*

(4) Adjuro vos, filie Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. *Cant. 5. 8.*

(5) Quis mihi tribuat ut cognoscam et inveniam illum, et veniam usque ad solium ejus? *Job. 25. 5.*

fond de sa solitude, s'écriait qu'il ne pouvait soutenir les traits brûlants dont l'amour divin l'avait frappé; si l'apôtre des Indes et du Japon, saint François Xavier, pour avoir ressenti dans son cœur une étincelle de ce feu sacré, s'écriait : « C'est assez, ô mon Dieu ! c'est assez, » et conjurait le Seigneur de réserver ses faveurs pour la céleste patrie; si saint Stanislas Kostka, dans la ferveur de sa prière, éprouvait de saintes ardeurs dont les impressions sur son corps étaient si fortes, que la glace qu'on lui appliquait ne pouvait les modérer; si la séraphique sainte Thérèse était parfois tellement embrasée du feu de l'amour divin, qu'elle tombait en défaillance et restait des heures entières dans ces extases d'amour, comment Marie ne fut-elle pas consumée, à chaque instant, par de si violentes et de si brûlantes ardeurs? n'a-t-il pas fallu un miracle continuel, pour qu'elle ait pu fournir une si longue carrière et vivre, tant d'années, au milieu de cette fournaise de charité qui l'embrasait sans discontinuer? O amour de Marie, tu ne peux tenir plus longtemps dans un corps mortel; tes flammes sont trop vives et trop ardentes pour ne pas consumer enfin les liens terrestres qui retiennent encore sa grande âme captive! Va brûler devant le trône de Dieu; va te consumer dans l'éternité et te perdre dans cet océan sans fond de charité, qui peut seul te contenir et te suffire.

Ainsi mourut l'auguste, la divine Marie, la très-sainte Mère de Jésus, le chef-d'œuvre de la toute-puissance et de la sagesse du Très-Haut. Son âme, recueillie par son divin Fils, fut aussitôt portée en triomphe dans le ciel par les Anges, et mise en possession du rang sublime que lui avaient acquis ses vertus et ses illustres prérogatives.

Mais le corps de la Mère de Dieu sera-t-il donc étranger à la gloire dont son âme est en possession? va-t-il séjourner dans l'horreur du tombeau et devenir la proie de la corruption, le dernier opprobre de la nature humaine? Mais serait-il jamais croyable? Non, Seigneur, vous ne deviez pas permettre que le sein virginal qui vous a porté, que les

chastes mamelles qui vous ont allaité, que les bras qui vous ont soutenu dans votre enfance, que le cœur sur lequel vous avez reposé et qui vous a tant aimé, devinssent la pâture des vers; vous ne deviez pas souffrir que la Maîtresse du monde, que la Reine de l'univers restât confondue avec le reste des hommes dans la poussière du tombeau. Disons-le donc à la gloire de Marie, son sépulcre a été glorieux comme celui de son Fils; comme lui, elle a pu insulter à la mort et lui dire: *O mort, où est maintenant ta victoire? où est à présent ton aiguillon infernal*¹? O nuit heureuse et mille fois plus brillante que le plus beau jour, qui fut témoin de cette éclatante résurrection! Nuit fortunée, qui vit ce corps glorieux, réuni de nouveau à son âme et revêtu de toutes les qualités des corps bienheureux, c'est-à-dire de l'impassibilité, de l'agilité, de la clarté, de l'immortalité, sortir du tombeau tout resplendissant de lumière et s'élever avec majesté dans les nues! Portes éternelles, ouvrez-vous; préparez-vous à recevoir une héroïne plus illustre que les Débora, les Judith, les Esther; donnez entrée dans le ciel à la Vierge bénie entre toutes les femmes, à Marie qui, en devenant la Mère du Fils de Dieu, a vengé la nature de tous les outrages que lui a faits le prince des ténèbres!

Quelle ne dut pas être la surprise de tous les Esprits bienheureux, lorsqu'ils virent s'élever de cette terre d'exil, de cette vallée de larmes où il n'y a que douleur et affliction d'esprit, cet astre radieux dont les rayons allaient donner un nouvel éclat à la céleste Jérusalem, et dont la présence allait ajouter à la félicité de cette sainte Sion! *Ah! quelle est donc celle, s'écrièrent-ils à l'envi, quelle est celle qui s'avance comme une aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil*²? Quel ne dut pas être leur

(1) Absorta est mors in victoriâ. Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus? 1. Cor. 15. — 54. 55.

(2) Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol? Cant. 6. 9.

étonnement, lorsqu'ils virent la terre, frappée depuis quatre mille ans de malédiction et d'anathème, donner au ciel le plus magnifique des spectacles ! *Quelle est celle, s'écrièrent-ils de nouveau, qui s'élève du désert comblée de délices et appuyée sur son Bien-aimé¹ ?* Car, qui pourrait douter que c'est de Jésus-Christ que Marie tire toute sa gloire et son triomphe ? Aussi ne vous la représentez pas s'élevant dans les nues par le ministère des Anges. Non : ces Esprits célestes sans doute l'entourent, l'accompagnent dans sa triomphante Assomption, et sont descendus par milliers du haut des cieux pour former son cortège ; mais c'est le Roi de gloire lui-même qui l'élève dans les airs par sa vertu, et qui la soutient par sa puissance ; oui, lui-même alla au-devant de sa Mère, pour la placer sur le trône de gloire qu'il lui avait préparé à sa droite.

Mais ce qui relève surtout la splendeur et l'éclat de ce triomphe, ce sont les honneurs que lui rendirent tous les habitants de la céleste Jérusalem, qui la reconnurent et la proclamèrent pour leur Reine et leur Souveraine. Je laisse à vos pieuses réflexions les louanges, les bénédictions, les applaudissements qu'elle reçut, les cantiques d'allégresse, les transports de joie de toute la cour céleste. Si la présence de Marie fit tressaillir de joie le saint Précurseur encore renfermé dans le sein de sa mère Elisabeth, quelle ne dut pas être l'allégresse de tous les Bienheureux, lorsqu'ils virent pour la première fois la Vierge bénie qui avait mérité de porter dans son sein virginal Celui que la terre et les cieux ne peuvent contenir ! Quelle ne dut pas être leur joie, lorsqu'il leur fut donné de jouir de la présence de celle qu'ils enviaient depuis si longtemps à la terre ! Ah ! que ne puis-je vous faire entendre les acclamations, les applaudissements, les cantiques d'allégresse de cette sainte Sion ! Représentez-vous, si vous le pouvez, toute la

(1) *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ? Cant. 8. 5.*

joie des Patriarches qui l'avaient désirée avec tant d'ardeur, et qui avaient soupiré après son jour avec tant d'instance ; toute l'allégresse des Prophètes qui avaient célébré avec tant de pompe les grands mystères qui s'étaient opérés dans son sein, et qui, tant de siècles auparavant, avaient déjà chanté ses louanges en termes si sublimes et si magnifiques. Quel beau jour pour la troupe des Martyrs, lorsqu'ils virent au milieu d'eux la Mère de Celui pour qui ils avaient versé leur sang, et qu'ils purent mettre à ses pieds leurs palmes et leurs couronnes ! Figurez-vous aussi le chœur des Vierges qui, ayant fidèlement imité sa pureté, méritèrent de former sa cour et de marcher à la suite de leur Reine.

Mais suivons l'heureuse Marie s'avancant vers le trône qui lui est préparé ; son triomphe ne fait encore que de commencer. Voyez-la traverser les Anges et les Archanges, s'élever au-dessus des Vertus, des Principautés, des Trônes, des Puissances et des Dominations, laisser bien loin derrière elle les Chérubins et les Séraphins, et ne s'arrêter qu'aux pieds de l'Eternel. Voyez-la ensuite présentée par Jésus-Christ lui-même devant le trône divin, pour y recevoir une couronne de gloire immortelle. Ah ! comment vous peindre ici l'accueil qu'elle reçut des trois adorables personnes de la sainte Trinité ? Le Père, dont elle fut la fille chérie et dont elle partagea l'ineffable paternité, en mettant au monde dans le temps Celui qu'il engendre de toute éternité, l'établit héritière de son royaume et la Reine de tous les Saints. Ecoutez les paroles sublimes que l'Eglise met en ce jour dans la bouche de Marie : *« Alors le Créateur m'a donné ses ordres et m'a dit : Habitez en Jacob, qu'Israël soit votre héritage, et jetez de profondes racines parmi mes élus¹. »* Le Fils, de son côté, prodigue de lui-même et ne pouvant plus contenir sa joie à la vue de sa

(1) Tunc præcepit et dixit mihi Creator omnium : In Jacob inhabita, in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices. *Eccli.* 24. — 12. 13.

sainte Mère, se découvre à elle sans voile et sans nuage. Oh ! quelle récompense magnifique il lui accorde ! Il étale devant elle toutes les richesses du ciel ; pour le vêtement de chair qu'il en a reçu, il lui donne un vêtement de gloire et de lumière ; pour cette nourriture terrestre qu'elle lui a donnée, il la rassasie d'une nourriture céleste et immortelle ; pour le lait virginal dont elle l'a allaité pendant son enfance, il l'enivre d'un torrent de délices. Bien plus, il partage avec elle toute son autorité, il la rend la dispensatrice de tous ses dons, il veut qu'elle soit le canal par où découleront toutes ses grâces sur les enfants des hommes, et lui dit comme autrefois Salomon à Bethsabée, sa mère : *« Demandez, ô ma mère, oui, demandez ; car comment pourrais-je détourner mes regards de celle qui me donna le jour¹ ? »* L'Esprit-Saint, dont elle fut l'épouse et le temple, cet Esprit consolateur et tout de feu, répand dans son âme un fleuve de paix et de félicité ; il la couvre de son ombre ineffable, et découvre les trésors immenses de mérites qu'elle avait toujours tenus cachés sous le voile de l'humilité. C'est alors qu'il lui adresse ces paroles de l'Epoux des Cantiques que lui-même avait inspirées à l'Ecrivain sacré : *« Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, et venez. Déjà l'hiver est passé, la pluie a cessé², les mauvais jours, les jours d'affliction et de tristesse, de tribulation et d'épreuve, ont disparu pour faire place à des jours de joie, d'allégresse et de félicité. Venez donc du Liban, venez de l'exil à la patrie, des gémissements et des larmes à un bonheur sans fin. Assez longtemps vous vous êtes appelée la servante du Seigneur, il est temps, à présent, de jouir de tous les privilèges accordés à son épouse. Venez donc, ô mon épouse, venez ; montez sur le*

(1) Et dixit ei rex : Peto, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. 3. Reg. 2. 20.

(2) Surge, propera, amica mea, columba mea, et veni. Jam enim hiems transiit, imber abiit et recessit. Cant. 2. — 10. 11.

trône que votre humilité vous a préparé, et recevez la récompense de toutes vos vertus ; oui, encore une fois, *venez et vous serez couronnée*¹. »

A l'instant, un trône fut présenté à la Mère du Roi des rois, et Marie, au milieu des acclamations, des louanges, et des cantiques de joie de toute la cour céleste, alla s'asseoir sur ce trône à la droite de son divin Fils : *Alors, dit le texte sacré, le temple de Dieu fut ouvert, et au milieu de son sanctuaire, on aperçut l'arche de son testament*², non pas cette arche antique, composée d'or et de bois corruptible, qui ne renfermait que des ombres et des figures, mais l'arche vivante de la nouvelle alliance, qui avait renfermé dans son sein Celui que la Loi ancienne n'avait fait qu'annoncer et représenter : *Il parut ensuite, ajoute le même texte, un grand prodige dans le ciel ; une femme revêtue du soleil, ayant la lune à ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles*³. Ah ! qui pourrait méconnaître à ces traits si distinctifs l'auguste Marie, triomphante et glorieuse, revêtue de Jésus-Christ, le véritable soleil de justice, qui est venu éclairer toute la terre, ayant toute la cour céleste à ses pieds, et couronnée de l'assemblage de ses vertus comme d'autant d'étoiles brillantes.

CONCLUSION.

Voilà, mes sœurs, ce que la sainte Eglise nous apprend, dans ses divins offices, du triomphe de Marie et de sa magnifique entrée dans le séjour de la gloire : c'est ainsi que l'humilité la plus profonde a été exaltée par le triomphe le plus éclatant.

(1) *Veni de libano, sponsa mea, veni, coronaberis. Cant. 4. 8.*

(2) *Apertum est templum Dei in cœlo, et visa est arca testamenti ejus in templo ejus. Apoc. 11. 19.*

(3) *Et signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. Apoc. 12. 1.*

Mais, ô Vierge sainte ! sur le trône sublime où vous a placée votre profonde humilité, tous vos désirs ne sont pas satisfaits, il manque encore quelque chose à votre bonheur, c'est de voir vos filles chéries partager votre triomphe ; c'est de les voir, réunies autour de vous, célébrer vos grandeurs et les miséricordes du Dieu qui fait les Saints. Cependant, c'est en vain qu'elles prétendraient à cette grâce et à cette faveur, si elles ne s'efforçaient d'imiter les beaux exemples de vertus que vous leur avez donnés, et surtout si elles ne pratiquaient l'humilité, principe de votre élévation et de votre gloire. Mais sans vous, ô Reine des vierges, que pourraient leurs faibles efforts ? Montrez donc que vous êtes leur mère, mais une mère pleine de bonté, de tendresse et de miséricorde ; souvenez-vous de tout ce qui vous en a coûté pour leur procurer ce bonheur ; *rappelez-vous les jours de vos humiliations* ; laissez vos entrailles s'émouvoir et votre cœur s'attendrir sur leur sort, du haut du ciel, où vous réglez glorieuse avec votre divin Fils, daignez jeter sur leurs misères un regard de compassion ; faites-leur voir que, pour être assise à la droite du Très-Haut, vous êtes encore touchée de leurs hommages et que vous n'avez pas oublié qu'elles sont vos enfants ; enfin, faites que, par les épreuves du temps, nous arrivions tous au bonheur de l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINT CŒUR DE MARIE.

(1^{er} PREMIER DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION).

LE CŒUR DE MARIE EST DIGNE DE NOS HOMMAGES :

1. *Par les perfections dont il est orné ;*
 2. *Par les relations intimes qui l'unissent à Dieu ;*
 3. *Par l'amour dont il brûle pour nous.*
-

Omnis gloria ejus filiae regis ab intus.

Toute la gloire de la fille du roi est renfermée au dedans.
Ps. 44. 14.

Parmi les pures créatures, mes Sœurs, il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée, dans les saintes Ecritures, tantôt *la fille*¹, tantôt *la sœur et l'épouse*² du Très-Haut, tantôt *le chef-d'œuvre unique*³ de ses mains toutes puissantes. Cette fille chérie du Roi des cieux, cette auguste Reine de l'univers, c'est Marie. Cependant, si je cherche en elle quelque marque extérieure et apparente de cette incomparable grandeur, je n'en trouve point. Je ne vois qu'une vierge modeste et pauvre, qui a uni son sort à celui d'un humble artisan, qui travaille de ses mains

(1) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam. Ps. 44. 12.

(2) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa. Cant. 4. 9.

(3) Una est columba mea, una est. Cant. 6. 8.

et vit, loin de la vue des hommes, dans une obscurité profonde. Où est donc cette gloire tant célébrée dans les saintes Ecritures et dans les cantiques de l'Eglise? Vous venez de l'entendre, elle est tout intérieure et cachée; elle est toute dans son Cœur. Mais aussi dans ce Cœur, quelle gloire ne découverté-je point! Ce sont toutes les perfections des Anges et des Saints, mais dans un tel degré d'excellence, que rien dans le ciel même n'y peut être comparé. Que dis-je? ce sont les perfections de Dieu même, aussi fidèlement retracées qu'elles le peuvent être dans une simple créature. Il est donc juste que nous rendions à ce Cœur sacré un culte de vénération et d'amour; et, comme nous adorons le Cœur de Jésus, parce que c'est celui d'un Dieu, il convient que nous honorions le Cœur de Marie, parce que c'est, après celui de son Fils, le plus digne sanctuaire que la Divinité ait habité dans l'univers. Voici tout mon dessein. Sans m'attacher à justifier directement le culte que nous rendons au Cœur de Marie et que justifie assez le suffrage de l'Eglise catholique, je me propose de vous montrer aujourd'hui combien il est digne de nos hommages : 1^o par les perfections dont il est orné; 2^o par les relations intimes qui l'unissent à Dieu; 3^o par l'amour dont il brûle pour nous. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. PAR LES PERFECTIONS DONT IL EST ORNÉ.

Lorsque Dieu créa notre premier père dans la justice et la rectitude originelle, il regarda avec complaisance son cœur innocent et pur; il l'aima comme un des plus beaux ouvrages de ses mains; *il y imprima*, dit le Psalmiste, *le sceau de sa ressemblance*¹, et il établit entre ce cœur et lui une correspondance et une union intime de sentiments, d'affections et de volonté. Mais bientôt, hélas! le péché rompit cet heureux accord; l'image du Créateur fut déli-

(1) Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine. Ps. 4. 8.

gurée ; le cœur de l'homme dégradé reçut l'odieuse empreinte de son ennemi, et, après avoir fait l'admiration des Anges, il ne fut plus qu'un hideux objet d'aversion et d'horreur. Un si grand mal ne demeura pas, à la vérité, sans remède, grâce à la miséricorde du Seigneur ; mais toutefois la contagion s'étendit à la postérité du coupable : *Tout, selon l'expression de l'apôtre saint Paul, fut enveloppé sous le péché*¹, et, pendant quatre mille ans, l'œil de Dieu ne découvrit pas, dans toutes les générations humaines, un seul cœur qui ne fût atteint de cette contagion fatale et de cette affreuse lèpre. De là, le dégoût et l'indignation qui le firent une fois s'écrier qu'il se repentait d'avoir fait l'homme, parce que tous les penchants de son cœur étaient pour le mal².

Enfin, après tant de siècles, ses divins regards se reposent sur un objet digne de les fixer. Un enfant de bénédiction paraît sur cette terre depuis si longtemps maudite. Préservée de la corruption universelle par un miracle de la grâce, une fille d'Adam est conçue dans l'innocence et naît dans la sainteté ; le Seigneur voit revivre en elle toute la beauté, toute la pureté du premier dessin sur lequel il avait formé l'homme. Oh ! avec quelle joie il contemple ce Cœur qu'aucune tache ne défigure, qu'aucun germe de passion ne souille, qu'aucune faute même légère ne rendra jamais moins digne de son amour ; ce Cœur dont toutes les inclinations sont saintes et toutes les affections célestes ! ou plutôt, avec quelle satisfaction il s'y contemple lui-même comme dans un miroir fidèle, et y retrouve tous les traits de sa ressemblance effacés chez le reste des hommes !

Voulez-vous savoir en quels termes il exprime sa tendresse pour cette créature chérie, et comme il exalte lui-même ce chef-d'œuvre de ses mains, lui qui, après avoir tiré l'univers du néant, considéra toutes les choses qu'il

(1) Causati enim sumus... omnes sub peccato esse. *Rom. 5. 9.*

(2) Pœnituit eum quòd hominem fecisset in terrâ. *Genes. 6. — 5. 6.*

avait faites, et se contenta de dire qu'*elles étaient bonnes*¹? Quel langage différent il tient, après avoir donné l'être à Marie! « *Vous êtes belle*, lui dit-il, *ô ma bien-aimée! vous êtes toute belle*. Mes yeux qui découvrent des taches dans les astres les plus brillants et des imperfections dans les plus pures Intelligences qui environnent mon trône,² n'aperçoivent *en vous aucune souillure*³. » Puis, s'adressant à ces Intelligences elles-mêmes et se glorifiant devant elles de son ouvrage : « *Voyez*, leur dit-il, *cette chaste colombe; elle est sans égale, seule parfaite et unique dans l'univers*⁴. » Continuant de développer les sens cachés du plus mystérieux des Cantiques, montrerai-je maintenant les Esprits célestes accourant à la voix de leur Dieu? peindrai-je la surprise et le ravissement qu'ils éprouvent à la vue de tant de beauté? les entendez-vous qui s'écrient : « *Quelle est donc cette admirable créature qui réunit en elle seule les perfections de toutes les autres?* » Ils comparent l'éclat dont elle brille, tantôt à la douce et bénigne clarté *de la lune*; tantôt à la lumière plus vive *de l'aurore*; tantôt à la splendeur éblouissante *du soleil*⁵. Mais d'où s'exhale *cette bonne odeur qui les charme et les attire*⁶? N'est-ce pas de son Cœur, comme d'un vase précieux, *plein de toutes les essences les plus exquisés, qui, par leur mélange, forment le plus délicieux des parfums*⁷?

Mais laissons ce langage figuré qui est emprunté des Livres saints; considérons ce qui est caché sous ces emblèmes, et ce que ces images représentent, c'est-à-dire les qualités, les vertus du Cœur de Marie, et, entre toutes

(1) Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant bona. *Genes. 1. 31.*

(2) In angelis suis reperit pravitatem. *Job. 4. 18.*

(3) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. *Cant. 4. 7.*

(4) Una est columba mea, perfecta mea. *Cant. 6. 8.*

(5) Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol? *Cant. 6. 9.*

(6) Curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant. 1. 6.*

(7) Ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii. *Cant. 5. 6.*

celles dont il a été orné d'un souverain degré, parlons : 1^o de sa pureté ; 2^o de son humilité ; 3^o de son détachement.

1. PURETÉ DU CŒUR DE MARIE.

Ce Cœur innocent ne connaissait point les penchans déréglés de la nature ; il n'avait pas même à craindre de les jamais connaître ; et cependant quelles précautions pour conserver un trésor qu'il ne pouvait perdre ! quelle fuite du monde et des occasions ! quelle retraite ! quelle solitude, dès ses plus tendres années ! Que dire d'une pudeur qui se trouble à la vue d'un Ange, parce qu'il lui apparaît sous une forme humaine ? Que dire de la chasteté d'un cœur qui, sans balancer un seul instant, préfère le privilège de la virginité, non à toutes les grandeurs et à toutes les joies de la terre, ce serait peu, mais à l'ineffable honneur, à l'insigne dignité de la maternité divine, qui surpasse infiniment toute expression et toute pensée ?

2. HUMILITÉ DU CŒUR DE MARIE.

A une pureté si héroïque se joint, par une admirable alliance, l'humilité la plus profonde. Voyez cette fille de David, qui compte tant de rois parmi ses aïeux, se condamner à une obscurité volontaire, devenir l'épouse d'un artisan et se dévouer à toutes les humiliations inséparables d'une condition abjecte aux yeux des hommes. Observez toutes ses démarches, écoutez toutes ses paroles, étudiez son silence même, et vous comprendrez à quel point elle est attentive à s'abaisser et à se confondre. Qu'un prince de la milice céleste la salue avec respect, et lui annonce qu'elle concevra dans son sein le Fils du Très-Haut, tremblante, interdite, comme si elle craignait de recevoir le titre de Reine, elle se hâte de prendre celui de servante ; appelée à être la Mère de Dieu, elle se met au rang des esclaves. Qu'Elisabeth pousse des cris d'admiration à la vue des merveilles que sa seule présence opère ; que, la

comblant d'éloges, elle la nomme bénie entre toutes les femmes, Marie, au milieu de tout ce qui est capable de l'éblouir, ne veut voir que son néant et sa bassesse ; elle ne veut attribuer la grandeur et la sainteté qu'à Dieu seul. Que Joseph, ignorant la cause de sa fécondité, conçoive de tristes soupçons sur sa vertu, elle pourrait d'un mot le désabuser ; mais elle aime mieux porter le poids de cette ignominie, que de révéler à son saint époux un secret dont elle a seule la connaissance, et qui tourne à sa gloire. Que la loi oblige les femmes de Juda à se purifier de la souillure qu'elles contractaient en devenant mères, Marie, quoique toujours vierge, se purifie comme elles, et couvre sous le voile de cette cérémonie humiliante le privilège et la sainteté de son divin enfantement. Quand l'a-t-on vue se prévaloir ou se glorifier des faveurs du ciel ? quand a-t-elle laissé même entrevoir les grâces et les lumières dont elle était remplie ? quand lui est-il échappé un mot qui tendit à inspirer de l'estime pour elle ? Que dis-je ? sa vie entière n'a-t-elle pas été presque un silence continu ? Qu'on l'outrage ou qu'on l'honore, elle se tait ; que les pasteurs et les Mages adorent son divin Fils, ou que les pharisiens, les prêtres et les soldats l'accablent des plus indignes traitements, elle se tait ; que son Fils lui-même lui adresse des paroles sévères, et lui dise : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ?* elle se tait encore, et bénit en secret les conseils d'une Providence qui seconde si bien les vœux de son humilité. Oh ! quel beau sujet d'instruction, et quel exemple pour vous ! Que le silence est facile aux âmes sincèrement humbles, mais qu'il est difficile aux âmes superbes, et qu'on entreprendrait vainement de bannir d'une Communauté les paroles oiseuses, indiscrètes, peut-être même critiques et malignes, si l'on ne s'appliquait de toutes ses forces à arracher du cœur la racine funeste et empoisonnée de l'orgueil !

3. DÉTACHEMENT DU CŒUR DE MARIE.

Ennemie de la gloire jusqu'à la redouter et la hair, elle méprise les richesses jusqu'à s'en dépouiller, dès sa première jeunesse, pour se réduire à toutes les privations, à toutes les rigueurs de l'indigence. O ciel! sous quel humble toit, dans quelle étroite demeure habite celle qui sera placée un jour au-dessus de tous les chœurs des Anges, dans la maison de Dieu! De quels vêtements pauvres et grossiers se couvre celle à qui un jour *le soleil servira de manteau, et les étoiles, de couronne*¹! Quel est le dénûment de cette Vierge qui enfante dans une étable, et ne peut donner à son Dieu naissant d'autre lit que la paille, d'autre berceau qu'une crèche! Digne Mère de Celui qui n'aura pas, durant le cours de sa vie mortelle, où reposer sa tête, qui vivra du pain de l'aumône, mourra sur une croix, et laissera pour trésor à ses disciples cette maxime : *Heureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient*²!

Si vous voulez, ô épouses de cet Homme-Dieu pauvre, la bien comprendre et la bien goûter cette maxime que le monde ne comprendra jamais, que les personnes religieuses elles-mêmes ne goûtent pas toujours, entrez dans le Cœur de Marie; vous y verrez la pauvreté évangélique briller comme une pierre précieuse entre tant d'excellentes vertus, et vous sentirez que l'âme qui a le bonheur de la posséder, est plus riche de son seul dépouillement, que les princes et les monarques de la terre ne le sont de toute leur opulence. Mais que les vrais pauvres de Jésus-Christ sont rares! Pour en mériter le nom, il ne faut rien moins qu'être mort à toutes choses, avoir renoncé, et de cœur et d'effet, aux intérêts et aux jouissances, aux aises et aux commodités de la vie; compter pour peu la vie même;

(1) *Amicta sole, et in capite ejus corona stellarum. Apoc. 12. 1.*

(2) *Beati pauperes, quia ipsorum est regnum cœlorum! Matth. 5. 3.*

avoir horreur du superflu; être sans sollicitude pour le nécessaire; recevoir avec indifférence, comme le faisaient les Saints, la santé ou la maladie, la tribulation ou la joie, l'abondance ou la disette.

Tel est ce détachement universel, cette parfaite pauvreté d'esprit que le Sauveur a mise au premier rang des béatitudes, et tel fut le détachement du Cœur de Marie. De là, cette patience invincible dans les travaux, les contradictions et les souffrances; cette douceur inaltérable envers les ennemis même les plus implacables et les plus injustes; cette paix, cette sérénité constante au sein de tous les dangers; cette générosité supérieure à tous les sacrifices; cet esprit de mortification qui immole sans cesse à la pénitence une chair pure et innocente. De là, cet anéantissement de la volonté propre; cette obéissance aveugle et muette qui n'admet ni examen, ni délai, ni distinction, ni réserve. Qu'elle entende la voix d'un Ange ou celle de Joseph; que la loi de Moïse ou celle de César-Auguste commande; qu'il lui falle quitter Nazareth, sa patrie, pour se rendre à Bethléem, ou fuir de Bethléem en Egypte; s'arracher au sommeil de la nuit, ou porter le poids du jour et de la chaleur; livrer son Fils au couteau de la circoncision, ou l'offrir dans le temple; l'accompagner dans sa course laborieuse à travers les villes et les bourgades de la Judée, ou monter avec lui sur le Calvaire, elle ne sait ni délibérer ni se plaindre; elle ne connaît que le devoir d'exécuter, à tout prix, les volontés du ciel, en quelque manière qu'elles lui soient manifestées. Quel exemple! et qui trouvera, parmi vous, des excuses légitimes pour se dispenser d'obéir, je vous le demande, quand la Mère de Dieu n'en trouve point?

Mais avançons, et, s'il est vrai que le cœur de Marie mérite nos hommages : 1^o par les perfections dont il est orné, montrons qu'il en est également digne.

II. PAR LES RELATIONS INTIMES QUI L'UNISSENT A DIEU.

Je suis obligé maintenant de m'élever au-dessus de toutes les pensées humaines, et d'entrer dans la région des plus hauts mystères, puisque mon sujet me conduit à vous parler de ces incompréhensibles rapports qui unissent une simple créature à son Dieu, en qualité : 1^o de fille ; 2^o d'épouse ; 3^o de mère.

1. EN QUALITÉ DE FILLE.

Le Seigneur avait arrêté dans ses conseils éternels que le monde serait sauvé par l'Incarnation de son Verbe, et que cet ineffable mystère s'accomplirait dans le sein d'une vierge, par l'opération de l'Esprit-Saint. Dès lors, il fut de la gloire de toute l'adorable Trinité, que rien ne manquât à la perfection d'une créature appelée à une destinée si sublime. Le Père adopta d'une manière toute spéciale, pour sa fille, celle qui devait être l'épouse de son esprit, et la Mère de son Fils unique. Il la préserva seule du péché d'origine, sanctifia non-seulement sa naissance, mais sa conception même, et la prévint dès le sein maternel, par une effusion de grâces sans exemple et sans mesure ; avant qu'elle vit le jour, on eût pu déjà la nommer *pleine de grâces*, avec autant de vérité que le fit depuis l'Ange Gabriel ; on eût pu lui dire que déjà *le Seigneur était avec elle*, la comblant de ses faveurs, l'ornant de ses dons les plus rares, et mettant, pour ainsi dire, tous ses soins à l'embellir ; on eût pu lui ajouter que, dès lors, *elle était bénie entre toutes les filles d'Adam*⁽¹⁾, et qu'elle les surpassait toutes en sainteté. Au premier instant de sa vie, son Dieu la reçoit dans ses bras, et bientôt il ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Longtemps avan

(1) Ave gratiâ plena..., benedicta tu in mulieribus. *Luc. 1. 28.*

l'âge où les autres enfants sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend, au fond de son cœur, une voix tendre et puissante qui lui dit : « *Ecoute, ma fille! toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner ce nom, écoute et vois; apprends quels sont mes desseins sur toi; oublie ton peuple et la maison de ton père; car ton Roi, ton Dieu, Celui que l'univers adore, est épris de ta beauté*¹; il demande ton cœur, il veut y régner seul et serait blessé du moindre partage. »

Docile à cette voix secrète, Marie rompt les liens de la nature; à peine sortie du berceau, elle s'est déjà renfermée dans le temple, où, captive volontaire, enchaînée par l'amour au pied des autels, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel. Tandis qu'elle se voue, par un engagement irrévocable, à la virginité; que, dans ce lieu sacré, elle donne les jours et les nuits à la prière, le Seigneur se construit en elle un autre temple bien plus saint, un autre sanctuaire bien plus auguste, où la Divinité habitera un jour corporellement. C'est là, c'est dans ce Cœur que le feu sacré ne s'éteint point, et que brûle sans cesse un encens d'agréable odeur; là, est le véritable autel des holocaustes, où une victime pure s'immole et se consume à toute heure; là, est le véritable Saint des saints, où l'Eternel rend en secret ses oracles; là, est l'arche vivante, dont celle des Hébreux n'était que la figure. Oh! que Dieu se plait dans ce tabernacle invisible aux hommes, et qu'il aime à préparer une si digne demeure à son Fils!

Je passe maintenant à l'autre admirable rapport qui unit l'auguste Marie à son Dieu, c'est-à-dire :

2. EN QUALITÉ D'ÉPOUSE.

Oui, c'est là encore, c'est dans ce Cœur virginal que se célébreront les noces ineffables de l'Esprit-Saint. Descen-

(1) Audi, filia..., et concupiscet rex decorem tuum. Ps. 44. — 12. 13.

dez, ô divin Esprit ! l'épouse est prête ; elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, *de toute la variété et de la magnificence* des vertus que forment *la robe nuptiale*¹ la plus riche et la plus digne de vous. Venez accomplir en elle le prodige attendu depuis des siècles, ce mystère incompréhensible aux Anges mêmes, qui doit l'unir à vous par des liens indissolubles, et lui donner un titre à des droits auxquels il ne semblait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. Que dirai-je ici ? comment donnerai-je une idée de la faveur que reçut Marie ? L'Esprit de Dieu la visite. Est-ce assez dire ? n'en avait-il pas visité d'autres avant elle ? Combien d'âmes saintes avaient goûté la douceur de ses divines caresses, et s'étaient enivrées de chastes délices dans une amoureuse union avec lui ! Marie, depuis sa première enfance, était familiarisée avec toutes ces grâces ; elle n'avait cessé de vivre dans le commerce le plus intime avec l'Esprit du Seigneur ; ses jours s'étaient passés dans les ravissements et les défaillances de l'amour ; le sommeil même n'interrompait pas ses entretiens avec son Bien-Aimé, et pendant que ses sens étaient assoupis, son cœur veillait pour lui : l'entendez-vous s'écrier avec l'Épouse des Cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille*² ?

Mais n'arriva-t-il rien de plus à ce moment annoncé par l'Ange, où la majesté divine l'investit de toutes parts et où *la vertu du Très-Haut l'environna de son ombre* ; où l'*Esprit-Saint*, qui avait toujours résidé en elle et l'avait, dès longtemps, comblée de ses dons, *se répandit sur elle* d'une manière extraordinaire et nouvelle ; où il la remplit, pour ainsi dire, de sa propre plénitude ; où par un prodige inoui, il féconda ses entrailles virginales, et leur fit produire ce fruit de bénédiction qui est *la sainteté elle-même*, et qui s'appellera le *Fils du Tout-Puissant*³ ? Ah ! si ce

(1) Astitit regina à dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate, Ps. 44. 10.

(2) Ego dormio, et cor meum vigilat. Cant. 5. 2.

(3) Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit

même Esprit, descendant sur les Apôtres, les changea en de nouveaux hommes; s'il les éleva au-dessus de la nature, au-dessus de l'humanité, *leur enseigna toute science*, et en fit tout à coup, par la puissance dont il les revêtit, *comme les dieux de la terre*¹, que dut-il opérer dans Marie? de quelle lumière, de quelle onction, de quelle force surnaturelle dut-il la remplir, lorsqu'il vint, non plus comme une langue de feu, mais comme un torrent de flammes divines, pour brûler, consumer tout ce qui restait en elle d'humain, renouveler tout son être déjà si parfait, consacrer et diviniser ses entrailles, en leur faisant concevoir un Dieu! Ah! si telles furent les faveurs accordées aux simples serviteurs, quels durent être les présents faits à l'épouse! quelle pureté, quelle beauté l'immortel Epoux dut-il communiquer, par ses divins embrassements, à un cœur qu'il daignait s'attacher par des nœuds si étroits et si nouveaux!... Je m'arrête, parce que je sens que l'expression manque à ma pensée, ou plutôt que ma pensée elle-même est trop au-dessous des merveilles dont j'ai à vous parler.

J'arrive enfin au dernier rapport non moins admirable qui unit cette glorieuse Vierge à son Dieu, c'est-à-dire :

3. EN QUALITÉ DE MÈRE.

Marie n'est pas seulement fille et épouse, mais, de plus, elle est mère. C'est ici son privilège le plus singulier, son titre le plus incommunicable et le comble de sa gloire. En effet, quoiqu'elle soit fille du Père par une adoption toute spéciale, et épouse de l'Esprit-Saint d'une manière ineffable qui ne convient qu'à elle seule, on peut toutefois, dans un sens moins relevé et moins rigoureux, mais véritable, donner le nom d'enfants de Dieu à tous les fidèles, et celui

tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. *Luc. 1. 55.*

(1) Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes. *Ps. 81. 6.*

d'épouses à toutes les vierges, et l'Écriture elle-même s'exprime ainsi. Mais, quelle autre que Marie a jamais été nommée la Mère de son Dieu? quelle autre a conçu dans son sein, a enfanté, a nourri de son lait le Fils de l'Éternel? O merveille, qui achève de confondre notre faible raison, et renverse tout l'ordre naturel de nos idées! O dignité, qu'on ne peut comparer à aucune autre, et dont rien de connu n'approche! O grandeur, devant laquelle toutes les grandeurs de la terre disparaissent! Quoi! celui qui donne tout à ses créatures et qui ne reçoit rien d'aucune d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie! Celui qui a fait d'une parole tout ce qui existe, a pu être produit, selon son être humain et selon la chair, par cette fille de Juda! Il s'est nourri, il s'est accru de sa substance, lui qui donne la nourriture et l'accroissement à tout ce qui respire! Il a été porté dans ses bras, lui qui soutient l'univers d'une seule de ses mains! Il a été fils soumis, obéissant, respectueux de cette Vierge, lui qui est le souverain Maître de toutes choses! Non, on a beau chercher sur la terre ou dans le ciel quelque grandeur au-dessous de celle de Dieu, qui puisse être mise en parallèle avec la grandeur de Marie, on n'en trouve point.

Saint Paul, dans son *Épître aux Hébreux*, voulant faire sentir combien Jésus-Christ est élevé au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, s'écriait : *A qui d'entre les Anges Dieu le Père a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui*¹? Avec un léger changement et en gardant les proportions convenables, ne puis-je pas appliquer ces paroles au sujet actuel, et m'écrier à mon tour : « A laquelle de ces sublimes Intelligences Dieu le Fils a-t-il jamais dit : Vous êtes ma Mère, c'est vous qui m'avez engendré en ce jour? » Or, c'est ce qu'il répétera éternellement à Marie, et ce qui mettra toujours une distance immense entre elle et toutes les hiérarchies du ciel.

(1) Cui enim dixit aliquando angelorum : Filius meus es tu, ego hodie genui te? *Hebr. 1. 5.*

Mais, pour revenir au Cœur de cette Vierge sainte, objet spécial de cette Conférence, quelles impressions, quelles influences de grâces pensez-vous qu'il ait reçues durant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans son sein maternel? quel feu dut y allumer ce soleil renfermé pendant si longtemps dans un si étroit espace, et qui ne laissait encore échapper aucun rayon au dehors! quelles émotions ce Cœur éprouva-t-il ensuite, lorsque la bienheureuse Mère tenait dans ses bras le divin Enfant et le pressait contre son sein! de quelle sainteté ce Cœur se remplit-il durant les trente années de commerce non interrompu, de communications et d'épanchements mutuels et journaliers entre le Fils et la Mère! enfin, pour tout renfermer en un mot, quel dut être ce Cœur, dont les sentiments répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois personnes divines, et furent dignes en tout de la fille, de l'épouse et de la mère d'un Dieu?

Disons quelque chose d'admirable et de vrai. Marie n'est pas Dieu, sans doute. Si vous considérez sa nature et sa personne, l'infini tout entier la sépare du souverain Être, et malheur à qui voudrait confondre le Créateur avec la créature! Mais, si vous envisagez ses privilèges et ses rapports, ils sont tous divins, et vous ne pouvez y toucher, pour ainsi dire, par la pensée, sans vous trouver, même malgré vous, comme perdu dans les splendeurs de la Divinité. Sa fécondité est divine; sa maternité est divine; son Fils qui est l'os de ses os, la chair de sa chair, est Dieu; je serais tenté de dire, avec le célèbre Bossuet, que tout en elle est divin, excepté elle-même. Comme donc nous nommons les saintes Ecritures *divines*, parce qu'elles sont inspirées par l'Esprit-Saint, et qu'en parlant des hommes qui ont été ses organes, les expressions de *divins* Prophètes, de *divin* Paul, nous sont familières, sans que personne se méprenne sur le sens que nous y attachons, ainsi, et à plus forte raison, avons-nous le droit de dire : « La *divine* Mère ou la *divine* Vierge, » non pas pour attribuer à Marie la

divinité, ce qui serait un blâsphème. mais pour marquer l'excellence et l'intimité de ses liaisons avec l'adorable Trinité. Quelle inconséquence donc que celle de ces sociétés séparées de la véritable Eglise, qui, en adorant le Fils, refusent tout témoignage de respect à la Mère ; se font un point de religion de ne la distinguer en rien des autres filles d'Adam, et croient plaire à Celui qui nous fait un précepte d'honorer les auteurs de nos jours, en outrageant, ou, du moins, en ne vénérant pas comme elle le mérite, celle de qui il a voulu recevoir la vie ! Quel aveuglement encore que celui de ces prétendus enfants de l'Eglise, qui, reconnaissant le devoir de vénérer et d'invoquer la Mère du Sauveur des hommes, retranchent tout ce qu'ils peuvent de son culte, lui disputent ses titres et ses privilèges, et mettent tout leur zèle à rabaisser sa gloire ; qui voient avec chagrin les dévotions dont elle est l'objet, principalement la dévotion à son Cœur, ce Cœur sacré, siège de l'humilité, de la pureté virginale, de l'amour divin le plus ardent, et, comme nous le dirons bientôt, du plus tendre amour pour les hommes ; et cela par crainte, disent-ils, que les droits du Fils ne soient diminués de tout ce qu'on accorde si libéralement à la Mère, et que le divin Roi ne conçoive de là une jalousie, dont ils ne pourraient sans outrage soupçonner un prince de la terre envers celle qui lui aurait donné le jour !

Ah ! la sainte Eglise, dépositaire fidèle de toute vérité, seule toujours sage, toujours conséquente, parce qu'elle est toujours conduite et gouvernée par l'Esprit-Saint, fait paraître un accord parfait entre les dogmes qu'elle professe et le culte qu'elle a établi. Elle rend à Dieu seul et à Jésus-Christ, son Fils unique, Dieu et homme tout ensemble, le culte suprême d'adoration ; et, afin de distinguer ce culte de tout autre, elle lui donne un nom particulier : c'est le culte de *Latrie*. Elle rend aux Anges et aux Saints, comme aux serviteurs et aux amis de Dieu, un culte de vénération et d'honneur bien inférieur au premier, et, pour qu'il ait

quelque chose qui le distingue, elle lui donne aussi un nom particulier : c'est le culte de *Dulie*. Mais, dans l'intervalle immense qui sépare Dieu des Anges et des Saints, il y a une simple créature élevée par la grâce à la maternité divine, qui, par nature, est infiniment au-dessous de la Divinité, mais qui, par sa prérogative de mère et ses droits d'épouse, en est incomparablement plus rapprochée qu'aucune autre créature ne peut l'être ; et, pour l'honorer comme elle le mérite, l'Eglise lui décerne un culte à part, qui exclut l'adoration due à Dieu seul, mais qui surpasse la vénération accordée à tout ce qui n'est pas Dieu ; et ce culte, elle l'appelle également d'un nom particulier : c'est le culte d'*Hyperdulie*. Ainsi toutes les mesures, toutes les proportions sont gardées, et, dans la Jérusalem de la terre, règne le même ordre que dans celle d'en haut, où l'on voit le Fils de l'homme assis à la droite du Père ; et, à la droite du Fils de l'homme, celle qui l'a porté pendant neuf mois dans son sein virginal, la Mère de son Dieu, la Reine du ciel et de la terre, des Anges et des hommes.

Mais finissons, et, après vous avoir montré que le Cœur de Marie est digne de nos hommages : 1^o par les perfections dont il est orné ; 2^o par les relations intimes qui l'unissent à Dieu, faisons voir qu'il en est encore entièrement digne :

III. PAR L'AMOUR DONT IL BRULE POUR NOUS.

Cette dernière partie de ma Conférence est pour nous la plus touchante de toutes, puisqu'il s'agit de l'amour que nous porte cette sainte et sublime créature, qui n'a au-dessus d'elle rien de ce qui n'est pas Dieu, et qui, sans être Dieu elle-même, touche néanmoins de toutes parts à la Divinité. Or, cet amour qu'elle a pour nous, surpasse autant tout amour connu, que la dignité de cette admirable Vierge l'emporte sur tout ce que nous connaissons de grandeur. Car, ce n'est pas seulement un amour tendre,

ardent, généreux, héroïque, mais, il faut bien le dire, c'est un amour excessif et qui semble passer toutes les bornes. Pourquoi? Parce que Marie, par un prodige de charité envers nous et par un renversement apparent de l'ordre, a rapporté l'existence de son divin Fils lui-même à notre salut, et que, tout Dieu qu'il était, elle l'a offert et sacrifié pour nous.

Quand Jésus-Christ veut marquer le plus étonnant effet de la charité du Père, il dit qu'il a aimé le monde jusqu'à livrer son Fils unique¹. C'est là ce que le grand Apôtre appelle l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes². Or, le Cœur de Marie a été capable de ce même excès. Elle a livré le même Fils unique, cet adorable fruit de ses entrailles pour la rédemption du monde, avec cette différence, qu'un si grand sacrifice n'a pas pu coûter de douleur au Père éternel, qui est essentiellement impassible, mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde, à la plus tendre et à la plus sensible des mères, que nous ne trouverons jamais d'expression pour donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré: martyre qui ne commença pas seulement sur le Calvaire, mais au moment même où elle reçut la visite de l'Ange. Dès qu'il lui eut annoncé qu'elle aurait un Fils nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, elle comprit tout ce que ce nom signifiait, et vit qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain; elle y consentit pleinement, et, par son acceptation volontaire, elle se dévoua à toutes les douleurs, et, si je puis parler ainsi, à toutes les désolations inséparables d'une telle destinée.

Quelle joie put-elle dès lors goûter? quel adoucissement sa peine put-elle recevoir? Pendant tout le temps qu'elle porta le divin Enfant dans son sein, qu'elle le nourrit de

(1) Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.* 3. 16.

(2) Propter nimiam charitatem suam quâ dilexit nos. *Ephes.* 2. 4.

son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les affreuses images du jardin des Oliviers, du prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères, se changeait pour elle en tourment : s'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées des chaines dont elles devaient être un jour meurtries, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infame gibet ; s'il souriait à sa Mère, s'il fixait sur elle de tendres regards ou sollicitait ses caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation de l'avenir, ses yeux éteints et mourants, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré et ne faisant qu'une plaie. C'était un supplice de tous les instants, que tout renouvelait, et que son amour put seul lui faire supporter. Que dis-je, supporter ? Voyez-la coopérer elle-même aux souffrances de ce Fils adoré, et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son Père sur lui ? N'est-ce pas elle qui le livre, dès les premiers jours de sa vie, au couteau de la circoncision, afin que son sang commence dès lors à jaillir pour nous ? Ne le porte-t-elle pas dans ses bras au temple, pour l'y offrir comme notre victime, et le dévouer ainsi solennellement à la mort ; pour s'y entendre dire à elle-même, qu'elle ne doit s'attendre qu'à des peines toujours plus accablantes, jusqu'à ce que *le glaive de douleur ait enfin transpercé son âme* ¹ ?

S'il m'est permis d'ajouter ici ce que je conjecture avec vraisemblance à ce que l'Evangile nous apprend, sur quoi roulèrent, durant trente années entières, les entretiens intimes et familiers de Jésus et de Marie, dans la retraite de Nazareth ? Ne fut-ce pas sur cette même Passion dont il ne cessa ensuite de parler à ses disciples, et qui fut l'objet constant de toutes ses pensées ? Or, quels entretiens

(1) Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. *Luc. 2. 35.*

pour une mère ! quelles blessures chacun de ces discours faisait-il ou rouvrirait-il dans son cœur ! et cependant elle n'eut jamais la faiblesse de s'écrier comme saint Pierre : *A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous éprouviez un sort si cruel*¹ ! Au contraire, elle enflamma de plus en plus les désirs déjà si ardents de son Fils ; ils s'abreuverent ensemble, ils s'enivrèrent d'avance du vin si amer de cet effroyable calice, et s'animèrent mutuellement à le boire jusqu'à la lie pour nous sauver.

En faut-il d'autre preuve que la conduite qu'elle tint lorsque l'heure fatale fut venue ? Ah ! quel spectacle va s'offrir à nos regards ! et qui le pourrait soutenir sans attendrissement ? Le Fils de Dieu est condamné à mourir : déjà accablé des plus indignes traitements, épuisé de sang et de force, chargé d'une pesante croix sous laquelle il succombe, il est plutôt traîné que conduit au supplice. Les pieuses femmes qui connaissent son innocence et le voient réduit à une si affreuse extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissements, et remplissent l'air de leurs cris lamentables². Où est sa Mère ? a-t-elle fui loin du théâtre où se prépare une si horrible scène ? est-elle allée ensevelir dans les ténèbres sa profonde et intolérable douleur ? est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure ? Ah ! elle est auprès de la victime ; elle monte à ses côtés sur la montagne du sacrifice, et l'Evangile ne dit pas qu'elle pleure. Elle voit les bourreaux dépouiller son Fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés les clous qui percent ses mains et ses pieds ; elle voit couler ses larmes et son sang ruisseler de toutes parts ; elle entend ses sanglots et ses soupirs se mêler aux cris de rage et aux insultes barbares de ses ennemis. Ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle si déchirant pour

(1) Absit à te, Domine, non erit tibi hoc. *Matth.* 16. 22.

(2) Mulieres plangebant et lamentabantur eum. *Luc.* 25. 27.

elle¹. Non, elle est au pied même de la croix, au milieu de ce hideux appareil de supplice, parmi les bourreaux et les soldats, si près de son Fils expirant, qu'aucun détail de ses souffrances ne peut lui échapper.

Mais, peut-être que l'excès même de sa douleur lui en aura fait perdre le sentiment; peut-être n'est-elle plus en état de rien apercevoir; un sombre voile se sera étendu sur ses yeux; elle sera tombée contre terre, défaillante et sans vie. O prodige! la Mère de Jésus est debout, en attitude de prêtre et de sacrificateur, devant l'autel où se consomme le grand holocauste². Que fait-elle? Pendant que Jésus s'offre lui-même à son Père pour l'expiation de nos péchés, sa Mère l'offre aussi pour la même fin; elle consent à ses tourments, à ses ignominies, à sa mort, afin que nous puissions obtenir grâce; elle conjure un Dieu offensé d'assouvir sa vengeance sur cet innocent Agneau, et de nous épargner.

Voilà jusqu'où le Cœur de Marie nous a aimés! Nous fûmes tellement l'unique objet des pensées du Fils et de la Mère en ce terrible moment, que Jésus, adressant du haut de la croix une dernière parole à Marie, ne lui parle ni de lui-même, ni d'elle, mais de nous. Il voit auprès de lui un seul de ses disciples qui lui représente tous les autres³; nous renfermant tous en lui par la pensée, et nous présentant à Marie dans sa personne, il lui dit: *Femme, voilà votre fils*⁴. Nouvelle Eve, voilà votre famille; vous êtes seule désormais la véritable mère de tous les vivants, c'est-à-dire de mes disciples; vous les enfantez tous aujourd'hui dans l'excès de la plus inconcevable souffrance, et vous accomplissez enfin dans toute son étendue la prédiction faite à la première des femmes: *Vous enfanterez dans*

(1) Stabant omnes noti ejus à longè, et mulieres. *Luc. 55. 49.*

(2) Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus. *Joan. 19. 25.*

(3) Cùm vidisset Jesus matrem et discipulum stantem. *Joan. 19. 26.*

(4) Dixit matri suæ: Mulier, ecce filius tuus. *Joan. 19. 26.*

*la douleur*¹. Ils vous coûtent trop cher pour ne pas vous appartenir. Je vous les donne; chérissez-les tous comme vous m'avez chéri moi-même. Et vous, mes disciples, connaissez votre mère²; je vous substitue à tous mes droits auprès d'elle; recourez à son amour dans tous vos besoins. Si ses entrailles ne vous ont pas portés, son cœur vous enfante en ce moment. Elle vous a aimés plus que la vie de son Fils unique, et si quelque chose pouvait égaler ma tendresse pour vous, ce serait la sienne assurément.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que voilà nos titres, que voilà notre garant pour compter sur les sentiments du Cœur de Marie à notre égard; que, puisque nous sommes ses enfants, les enfants de sa grande douleur, nous pouvons et devons mettre toujours une confiance sans bornes en son affection maternelle pour nous; qu'en quelque abîme que nous puissions tomber, (car de quoi n'est pas capable la malice ou la perversité du cœur humain?) nous ne devons jamais désespérer, tant qu'il nous sera permis d'invoquer son nom; que si elle n'a pas la toute-puissance qui commande et qui opère ce qu'il lui plaît, « elle a la toute-puissance qui supplie, dit saint Bonaventure, et qui obtient tout ce qu'elle demande. » Qui n'a pas éprouvé les heureux effets de sa protection? combien de fois n'a-t-elle pas éclaté par des prodiges en faveur de l'Eglise, des provinces, des états, du royaume de France en particulier, des familles, des communautés, de toutes les sociétés, en un mot, qui ont imploré son assistance?

Est-il dans l'ordre de la nature aucune espèce de secours qu'elle n'ait obtenus de Dieu et accordés aux hommes? Que de malades guéris par sa puissante protection, que de

(1) In dolore paries filios. *Genes. 5. 16.*

(2) Deindè dicit discipulo: Ecce mater tua. *Joan. 19. 27.*

malheureux soulagés, que de morts ressuscités, que de pestes arrêtées, que de fleaux dissipés, que de contagions apaisées, que d'incendies éteints, que de victoires remportées tantôt sur mer, tantôt sur terre, tantôt sur des perturbateurs du repos public, tantôt sur des barbares, ennemis du nom chrétien ! Ensuite, dans l'ordre de la grâce, que de miracles plus éclatants encore dus à son intercession ! que de vocations saintes elle a inspiré de suivre, malgré les attraits séduisants et les sollicitations engageantes du monde ! que de vertus chancelantes et près de succomber, sa vigilance sur les justes a garanties de ces chutes terribles dont il est si difficile de se relever ! que de passions indomptées et devenues comme nécessaires par la force de l'habitude, sa tendre compassion pour les pécheurs a soumises tout à coup au joug de la raison, aux inspirations de la grâce ! que de conversions éclatantes elle a opérées ! que de victimes elle a arrachées à l'ennemi du salut, lorsqu'elles étaient sur le point d'être précipitées pour toujours dans les flammes de l'enfer !

Mais, sans aller si loin, de quelles faveurs, pour votre compte, ô filles, chéries de Marie, ne lui êtes-vous pas redevables ! La faveur la plus précieuse à vos yeux, celle de la virginité, n'est-elle pas due à sa puissante médiation auprès de l'Epoux qui se plaît parmi les lis, et les hommages que vous rendez aujourd'hui à son Cœur sacré, ne vous sont-ils pas dictés par les sentiments de la reconnaissance ? Nous nous jetons tous aujourd'hui à vos pieds, Vierge sainte, ou plutôt dans votre Cœur qui nous est ouvert, comme dans un asile sûr où nos ennemis ne sauraient nous poursuivre. Hélas ! tout ce que nous sommes de mortels ici-bas, simples fidèles, prêtres du Seigneur, personnes consacrées à Dieu, nous gémissons sous un poids immense de misères ; nous portons tous dans des corps fragiles et sujets à mille maux, des âmes plus faibles encore et exposées à des maladies bien plus funestes ; nous vous invoquons, ô soutien des

faibles, *ô salut des infirmes*¹ ! comme l'Eglise vous appelle dans vos litanies si belles et si touchantes. Cette vie est féconde en revers, en disgrâces et en malheurs ; il n'y a presque pas un œil qui n'ait des larmes à répandre, ni un cœur qui soit exempt de tristesse et d'amertume ; nous vous invoquons, *ô consolatrice des affligés*² ! Qui de nous oserait se croire innocent et sans tache devant le Seigneur ? qui n'est comptable en quelque chose à la justice divine ? Les uns sont encore asservis à de petites passions ; les autres sont le jouet des plus déplorables illusions ; d'autres, revenus de leurs égarements, sont épouvantés du souvenir de leurs anciens désordres ; d'autres enfin, se reprochent des infidélités moins graves, mais journalières, des défauts légers, mais dont ils ne se corrigent pas ; nous nous avouons tous coupables et nous vous invoquons, *ô refuge des pécheurs*³ ! Enfin, nous sommes tous embarqués sur une mer orageuse, nous naviguons sur de frêles barques au milieu des écueils, incertains quelquefois de la route que nous devons tenir, mais trop certains, si nous manquons le port unique du salut, de faire un affreux et irréparable naufrage ; saisis de crainte, nous vous invoquons, *ô ressource des chrétiens*⁴ ! Nous ne périrons pas, ô mère de miséricorde ; vous êtes l'étoile qui nous guidera, à travers tant de dangers, vers ce port heureux où nos cœurs réunis au vôtre, se reposeront dans le sein de Dieu, des fatigues et des douleurs de ce triste pèlerinage. Ainsi soit-il.

(1) Salus infirmorum.

(2) Consolatrix afflictorum.

(3) Refugium peccatorum.

(4) Auxilium christianorum. *Ex Lit. B. M. V.*

SEPT DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE.*

(III^e DIMANCHE DE SEPTEMBRE OU VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION).

DOULEURS DE MARIE.

1. *Prophétie du vieillard Siméon;*
 2. *Fuite en Egypte;*
 3. *Perte de Jésus dans le temple;*
 4. *Rencontre de Jésus chargé de sa croix;*
 5. *Crucifiement de Jésus;*
 6. *Descente de Jésus de la croix;*
 7. *Sépulture de Jésus.*
-

Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, filia Jerusalem? cui exæquabo te et consolabor te, virgo filia Sion? magna est enim velut mare contritio tua.

A qui vous comparerai-je et à qui vous assimilerai-je, ô fille de Jérusalem? à qui vous égalerai-je et comment vous consolerais-je, ô vierge, fille de Sion? car votre douleur est vaste comme la mer.
Thren. 2. 13.

Quelle est donc, mes Sœurs, cette profonde douleur dont parle le prophète Jérémie? à qui veut-il faire allusion dans ces paroles si plaintives et si déchirantes qu'il adresse à la fille de Sion? Selon le sens littéral, elles se rapportent à la ville de Jérusalem, dont ce Prophète déplorait alors les

(*) Cette Conférence peut servir également pour la *Fête de la Compassion de la sainte Vierge*, que l'Eglise célèbre le vendredi de la semaine de la Passion.

maux incroyables, son temple, la merveille du monde, devenu la proie des flammes, ses autels profanés, ses marbres brisés, ses colonnes renversées, ses édifices détruits, ses superbes remparts abattus, tous ses habitants trainés en captivité à Babylone. Selon le sens mystique, elles peuvent très-bien s'appliquer à une âme qui a perdu la grâce sanctifiante, que le péché mortel a entièrement défigurée, et chez qui il a causé des ravages bien plus affreux et plus dignes de compassion que tous les désastres dont Nabuchodonosor avait rempli la cité sainte. Selon le sens prophétique, elles conviennent parfaitement à Marie, cette *Vierge, fille de Sion*, dont toute la vie a été abreuvée d'amertume, et dont la douleur, surtout au pied de la croix sur la montagne du Calvaire, a été si profonde, qu'on peut dire avec Jérémie qu'elle a ressemblé à une vaste mer : c'est le sens que les Pères, les Docteurs et les Interprètes donnent à ces paroles, et l'Eglise elle-même les lui attribue dans la fête qu'elle célèbre aujourd'hui en son honneur, sous le titre de *Fête de Notre-Dame des Sept Douleurs*.

Or, c'est pour vous faire compatir de plus en plus aux douleurs de cette Mère profondément affligée, que je viens vous en entretenir aujourd'hui, et, pour procéder avec méthode, je vais les parcourir l'une après l'autre. Ainsi donc, douleurs de Marie : 1^o à la prophétie du vieillard Siméon ; 2^o à la fuite en Egypte ; 3^o à la perte de Jésus dans le temple ; 4^o à la rencontre de Jésus chargé de sa croix ; 5^o au crucifiement de Jésus ; 6^o au coup de lance et à la descente de Jésus de la croix ; 7^o à la sépulture de Jésus. Tel est le sujet de cette Conférence.

1^{re} DOULEUR DE MARIE. — PROPHÉTIE DU VIEILLARD
SIMÉON.

*Un glaive de douleur transpercera votre âme.*¹

Elle s'est donc accomplie dans Marie d'une manière bien douloureuse cette prophétie de Siméon ; il est donc écrit dans les irrévocables décrets qui règlent les destinées de tous les mortels, qu'aucun d'eux ne pourra se soustraire à la loi qui les condamne tous à souffrir : celle même qu'une prérogative unique avait exemptée du péché d'Adam, a été soumise d'une manière bien plus cruelle à en subir la peine. C'est au moment où ce saint vieillard vient de lui annoncer la gloire future de Jésus, et où il a rempli de joie son cœur maternel, qu'il lui porte le coup le plus sensible ; lorsqu'elle contemple avec transport la suite des grandes choses auxquelles son Fils est appelé, il en détourne ses regards pour les porter sur la carrière d'afflictions qu'elle-même doit parcourir : *Votre âme*, lui dit-il, *sera traversée d'un glaive*. Dès lors, plus de joie pour Marie. Tandis que les femmes de son siècle la déclaraient *heureuse*², et qu'elle-même voyait dans l'avenir le plus reculé *toutes les générations célébrer son bonheur*³, son cœur était livré à la douleur la plus amère ; son caractère auguste de Mère de Dieu, qui la faisait proclamer *la plus heureuse d'entre toutes les femmes*⁴, la rendait la plus affligée des mères. Non, ce ne fut pas sur le Calvaire que commencèrent ses douleurs, ce fut dans le temple, lorsqu'elle vint y présenter l'enfant Jésus ; l'oracle de Siméon, qui lui annonçait qu'un glaive de douleur percerait son âme, fut lui-même le glaive aigu qu'elle porta, toute sa vie, enfoncé dans son cœur, et, dès le jour où la fatale des-

(1) Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. *Luc. 2. 35.*

(2) Beatus venter qui te portavit. *Luc. 11. 27.*

(3) Ex hoc beatam me dicent omnes generationes. *Luc. 1. 48.*

(4) Benedicta tu inter mulieres. *Luc. 1. 42.*

tinée de son Fils lui fut révélée, sa vie ne fut plus qu'un long et continuel supplice, selon les Pères de l'Eglise.

C'est pour toutes les autres mères une vive allégresse d'avoir donné au monde un fils; c'était pour Marie un sujet continuel de tristesse, quand elle considérait pour quelles affreuses destinées elle l'avait enfanté. Saint Jean, dans son Apocalypse, rapporte qu'il vit Jésus-Christ sous la figure *d'un Agneau qui était comme immolé*¹; la malheureuse Mère de Jésus, eut, pendant toute sa vie, ce lamentable spectacle devant les yeux : la douceur de ses caresses, la tendresse de ses soins étaient empoisonnées par cette horrible image; toutes les fois qu'elle levait les yeux sur lui, elle le voyait dans cet état; les circonstances même les plus propres à exciter sa joie, lui rappelaient les douleurs qui l'attendaient. Si elle se félicite de l'avoir soustrait aux fureurs d'Hérode, elle pense au même instant que c'est pour une mort bien autrement cruelle qu'elle l'a conservé. Lorsqu'elle se réjouit de le retrouver dans le temple, après trois jours d'absence, assis au milieu des Docteurs de la loi, les écoutant et les interrogeant, la pensée qu'elle doit le perdre un jour d'une manière bien plus douloureuse, vient aussitôt se représenter à son esprit. S'applaudit-elle de le voir parcourant les villes et les bourgades de la Judée, prodiguant les miracles, répandant de tous côtés ses bienfaits, environné d'une multitude émerveillée, reconnaissante et docile, elle voit cette même multitude se tourner peu après contre lui avec fureur, demander à grands cris sa mort ignominieuse, presser son supplice, et joindre encore à la cruauté l'insulte et la raillerie. Ah! si le patriarche Abraham dut souffrir un grand tourment, pendant les trois jours qu'il fut obligé de passer dans la compagnie de son fils Isaac, pour se rendre avec lui sur la montagne de vision, sachant qu'il devait l'immoler sur cette montagne, quelle dut être la douleur

(1) Vidi... Agnum stantem tanquam occisum. *Apoc.* 5. 6.

de Marie, non pas durant trois jours, mais durant les trente-trois ans que vécut son Jésus sur la terre? Non, il ne se passa pas un seul instant sans que cette douleur lui transperçât le cœur, en voyant ce divin Enfant grandir sous ses yeux, comme une victime destinée au Calvaire.

Et pour vous montrer que ce ne sont pas ici de vaines conjectures, écoutons sainte Brigitte, ou plutôt écoutons les paroles mêmes que Marie daigna lui révéler, paroles qu'on trouve consignées dans les écrits de cette grande Sainte qui répandit un si grand éclat dans l'Eglise, vers le milieu du XIV^e siècle de l'Ere chrétienne. « La seule vue de ce cher et divin Enfant, lui dit-elle, remplissait mon âme d'amertume; je le baisais tendrement, et aussitôt le baiser de Judas, comme un trait pénétrant, me perçait le cœur; je contemplais avec ravissement la beauté de son visage, et aussitôt il me semblait le voir meurtri de coups, déchiré de plaies, couvert de crachats; dans ses innocentes caresses, je sentais ses petites mains presser mes mains maternelles, et aussitôt il me semblait les voir attachées et clouées à la croix; je le nourrissais de mon lait, et aussitôt la pensée du fiel et du vinaigre qu'on devait lui présenter sur le Calvaire, me navrait de chagrin; je le considérais avec attendrissement lorsqu'il dormait paisiblement reposant sur mon sein ou pressé entre mes bras, et aussitôt la pensée qu'il serait un jour étendu mort sur la croix, me frappait comme un coup de foudre. Pendant qu'il grandissait sous mes yeux, qu'il croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et les hommes, quel martyre fut plus douloureux que le mien, quand, par une vue anticipée de l'avenir, assistant déjà à son supplice, j'entendais les railleries atroces de ses persécuteurs, les défis insultants qu'ils lui adressaient, leurs accents de joie et de triomphe mêlés aux soupirs et aux gémissements de mon Fils mourant sur l'arbre de la croix? »

PRIÈRE.

O Marie, mère de douleurs, je compatis bien amèrement à l'affliction que souffrit votre tendre cœur, en entendant la prophétie du vieillard Siméon. O ciel ! quelles paroles pour le cœur d'une mère !... Pleurs, glaive, plaie, douleur pour vous, ô Marie !... Ruine, contradiction, croix, sang, passion et mort pour Jésus, votre aimable Fils !... O Mère chérie de Jésus, par votre cœur si péniblement affligé, donnez-moi de faire à mon Dieu le sacrifice de mes affections les plus chères, de soumettre à sa divine volonté toutes mes volontés, afin que Jésus ne soit point pour moi un sujet de ruine, un signe de contradiction, mais bien un gage de résurrection et de vie. Obtenez-moi, je vous en supplie, la vertu d'humilité, de résignation et le *don de crainte*, cette crainte du Seigneur qui me fera passer mes jours dans un saint tremblement, dans la plus exacte vigilance et la plus grande défiance de moi-même.

II^e DOULEUR DE MARIE. — FUITE EN ÉGYPTÉ.

Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte, et demeurez-y, jusqu'à ce que je vous dise d'en partir ; car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir¹.

Ce fut alors que Marie connut que la prophétie du vieillard Siméon, sur le sort de son Fils, commençait à se vérifier, puisque, à peine né, Jésus était poursuivi à mort, Hélas ! après que l'Ange lui eut annoncé que *l'enfant qu'elle allait concevoir, serait grand, qu'on le nommerait le Fils du Très-Haut, qu'il s'assiérait sur le trône de David et régnerait éternellement sur la maison de Jacob²,*

(1) Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum et esto ibi usque dum dicam tibi. *Matt. 2. 15.*

(2) Illic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus

devait-elle croire que, quand ses jours seraient menacés par Hérode, au lieu de voir les légions célestes se ranger autour de son berceau pour le défendre, elle serait réduite à fuir précipitamment avec lui sur une terre étrangère, et jusque chez une nation idolâtre, où il souffrirait en silence les outrages faits à son Père, et les honneurs de la Divinité transportés aux démons mêmes? Oh! comme son cœur maternel dut souffrir pendant cette fuite en Egypte! Grand Dieu! quelles cruelles angoisses! De même que le cerf percé d'une flèche porte partout où il va la flèche et sa douleur, de même cette Mère affligée, l'âme transpercée par le glaive que le saint vieillard Siméon lui avait prédit, porta partout avec elle, dans le lieu de l'exil, et ce glaive et sa douleur. Quelle langue mortelle pourrait dire l'affliction qu'elle éprouva, en voyant l'enfant Jésus exposé à toutes les incommodités durant ce long et pénible voyage? C'était en hiver : que n'eut-elle pas alors à endurer de l'intempérie de la saison? La route était mauvaise et peu fréquentée : que de privations elle dut essuyer avant d'arriver avec saint Joseph au lieu de sa destination! Elle n'avait encore que seize à dix-sept ans; de plus, elle était d'un tempérament délicat, et sans aucune habitude de semblables voyages. Ah! quel touchant spectacle donc de voir cette jeune et tendre Mère, en fuite avec un enfant nouvellement né et un pauvre artisan? Quelle pouvait être sa nourriture dans cette contrée inculte, sinon le morceau de pain que son époux avait sans doute eu soin d'apporter avec lui, ou que peut-être il mendiait auprès des rares passants qu'il pouvait rencontrer sur son chemin? Où devait-elle reposer la nuit, dans une route déserte où probablement l'on ne trouvait aucune trace d'habitation humaine? Est-ce trop m'avancer, ô mes Sœurs, que de dire, en parlant de cette Mère de douleurs à qui Dieu n'a épargné aucun

*Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in aeternum.
Luc. 1. 32.*

genre de peine, de privation, de sacrifice et de souffrance, qu'elle se voyait alors dans la nécessité de prendre son repos sur la terre nue, sous un palmier, exposée, durant ces nuits froides, à toute l'inclémence de l'air, ou bien à la merci des malfaiteurs et des bêtes féroces, dans ces régions sauvages et inhabitées?

Quand elle fut enfin parvenue en Egypte, comment vécut-elle durant les sept années entières qu'elle y demeura? Elle était étrangère, ignorée dans ce pays; elle n'y comptait aucun ami, aucun parent; elle n'y avait aucune connaissance: dès lors, est-il difficile de se faire une idée de l'état de dénûment complet où elle dut se trouver aussitôt après son arrivée, privée qu'elle était de tout appui et de toute ressource, obligée d'avoir recours à l'assistance de quelque âme humaine et compatissante? A Nazareth, Marie avait mené une humble et laborieuse existence; mais elle n'avait eu ni les insomnies, ni les craintes horribles, ni les dures et cruelles privations que l'indigence traîne à sa suite; dans cette nouvelle patrie, elle descendit dans le plus profond abîme de la pauvreté, et vit la misère sous toutes ses faces. Il fallut nécessairement se créer quelque ressource, chose difficile loin de sa terre natale, et chez un peuple morcelé en corporations nationales et héréditaires, qui repoussait dédaigneusement l'étranger. Joseph, le fils de David et de Zorobabel, se fit peut-être simple journalier, qui sait? et la Vierge de Nazareth, cette fille des rois de Juda, travailla sans doute une partie des nuits pour suppléer au salaire faible et insuffisant de son saint époux. « Comme ils étaient pauvres, dit saint Basile, il est évident qu'ils durent se livrer à des travaux pénibles pour se procurer le nécessaire... » Hélas! ce nécessaire l'avaient-ils toujours? et hésiterai-je ici, ô mes Sœurs, de vous faire part d'une particularité que saint Bonaventure nous donne à connaître, et qui doit bien exciter notre compassion, savoir qu'il arriva plusieurs fois que l'enfant Jésus, pressé par la faim, demandait un morceau de pain à sa pauvre Mère qui en manquait, et ne pou-

vait lui donner que des larmes?... Oh ! quelle douleur sensible pour une mère, et surtout pour une mère telle que celle de Jésus ! Combien son cœur devait être alors inondé d'amertume ! Mais comme il dut l'être également en ce que, selon la remarque du même saint Bonaventure, après la mort d'Hérode, l'Ange apparaissant de nouveau en songe à saint Joseph et lui ordonnant de retourner en Judée, Jésus, alors âgé de sept ans, et trop grand pour qu'on le portât, était encore trop faible pour faire une route si longue à pied, et dut souffrir beaucoup pendant ce pénible voyage !

PRIÈRE.

O Marie, mère de douleurs, je compatis bien tristement aux angoisses que votre cœur si sensible souffrit dans la fuite précipitée que vous fîtes en Egypte, et pendant votre pénible séjour, sur cette terre étrangère, manquant de tout, éprouvant le froid, la faim, les privations de tout genre, en butte aux mépris, aux rebuts, à toutes sortes de dangers et de peines. O cruauté ! ô inhumanité d'Hérode, trop triste image, hélas ! d'une âme qui, par le péché, a chassé de son cœur son Créateur, son Dieu, son Rédempteur, son Bienfaiteur suprême ! N'ai-je pas été moi-même cette âme ingrate ? Ah ! s'il en était ainsi, que n'ai-je assez de larmes pour pleurer mon affreuse ingratitude ! O Mère chérie de Jésus, par votre cœur si souffrant, si navré de douleur, demandez pour moi la grâce de fuir désormais le péché comme le serpent le plus dangereux, et de quitter sans retard tout ce qui pourrait m'empêcher d'être entièrement au service de Dieu. Obtenez-moi le *don de piété*, pour aimer tendrement Jésus qui est l'âme de ma vie, et la vie de mon âme, et ne cessez de m'assister dans le voyage que je fais chaque jour vers l'éternité.

. III^e DOULEUR DE MARIE. — PERTE DE JÉSUS
DANS LE TEMPLE.

Or, il arriva qu'après trois jours, ils le retrouvèrent dans le temple, assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant¹.

Cette perte lui fut d'autant plus sensible, qu'elle jouissait continuellement de sa présence. Elle aimait dans Jésus son Fils et son Dieu; son amour pour lui était composé de la tendresse la plus vive et de la charité la plus parfaite; les sentiments de la nature, les mouvements de la grâce se réunissant dans son âme, la plus sensible et la plus religieuse qui fut jamais, s'animaient et s'exaltaient réciproquement. Pour nous, quand nous éprouvons des pertes douloureuses, nous pouvons trouver dans la religion un soulagement; l'amour de Dieu s'augmente en nous du détachement des créatures et nous dédommage de leur privation; mais dans Marie, l'amour divin, bien loin d'adoucir sa peine, l'aggravait encore et la rendait plus amère; ce qui console tous les autres, faisait son tourment. Ah! pour nous former une idée de l'extrême affliction dont son cœur fut alors rempli, il faudrait connaître, comme elle, ce divin Fils; il faudrait sentir, comme elle les sentait, toutes ses perfections infinies; car c'est l'enseignement commun des Pères et des Théologiens, que, comme cette Vierge incomparable n'eut jamais de pareil en mérite, elle n'eut de même aucun égal dans la connaissance du Fils de Dieu. Or, d'après cette connaissance, jugeons quelle tristesse profonde fut la sienne, lorsque, durant trois jours et trois nuits, elle chercha partout ce cher et bien-aimé Fils, sans pouvoir le trouver. Oh! quelles inquiétudes! quelles alarmes! ou plutôt, quelles angoisses pour le cœur

(1) Factum est, post triduum, invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem eos et interrogantem illos. *Luc. 2. 47.*

d'une mère comme elle ! Elle le demandait à tous ceux qu'elle rencontrait, sans qu'on pût lui apprendre où il était ; elle l'appelait sans cesse, et elle n'entendait pas sa voix. Qui pourrait comprendre encore une fois tout ce que son âme souffrit alors ? Que de pensées affligeantes, comme autant de traits aigus, perçaient son cœur !

Marie, dans ses autres douleurs, avait Jésus avec elle. Elle souffrit dans le temple de Jérusalem, à cause de la prophétie qui lui fut faite par le saint vieillard Siméon ; mais Jésus était avec elle. Elle souffrit dans sa fuite en Egypte, lorsque le cruel Hérode cherchait à le faire mourir ; mais Jésus était encore avec elle, tandis qu'ici elle souffre loin de Jésus et sans savoir où il est : « *O filles de Jérusalem, me semble-t-il l'entendre s'écrier avec l'Epouse des Cantiques, filles de Jérusalem, apprenez-moi où est mon Bien-aimé ; si vous l'avez trouvé, dites-lui que je languis d'amour*¹ ; ou avec le prophète Jérémie : *Qui pourrait me consoler, puisque celui qui seul le peut, est bien loin de moi ? aussi mes yeux ne cessent-ils de verser un torrent de larmes*² ; ou avec le Roi-Prophète : *Mon cœur est tout troublé, parce que je n'ai plus avec moi celui qui était la lumière de mes yeux*³, mon cher et aimable Jésus ; il est loin de ma présence, et je ne sais où il est. »

Ajoutons encore : Marie, dans ses autres douleurs, en comprenait la cause et la fin, qui étaient la rédemption du monde et la volonté de Dieu ; mais, dans celle-ci, elle ne pouvait s'imaginer qu'elle devait être la cause de l'éloignement de son divin Fils. Cette Mère de douleurs s'affligeait de ce que Jésus s'était éloigné d'elle, parce que sa grande humilité pouvait lui faire croire, dit saint Bonaventure,

(1) Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. *Cant. 5. 8.*

(2) Idcirco ego plorans et oculus meus deducens aquas, quia longè factus est à me consolator. *Thren. 1. 16.*

(3) Cor meum conturbatum est... et lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum. *Ps. 57. 11.*

qu'elle était indigne de rester plus longtemps auprès de lui pour l'assister ici-bas, et avoir soin d'un si précieux trésor : « O mon Fils, lui fait-il dire , qu'êtes-vous donc devenu ? pourrai-je vous donner encore le doux nom de Fils ? Ah ! sans doute, mon amour pour vous n'était pas assez vif ; sans doute, je n'ai point assez fidèlement correspondu aux grâces dont vous avez comblé votre servante ; sans doute, vous voulez me punir de quelque négligence que j'aurai commise envers vous. » Hélas ! supposé que son esprit ait été préoccupé de semblables pensées, combien ce court espace de trois jours dut lui paraître long ! Dès lors, hésiterai-je de dire avec un Père de l'Eglise, « que Marie, à cause de son amour pour Jésus, souffrit plus en le perdant que tout autre martyr n'a souffert à sa mort. » Ce fut par un effet de cet amour qu'elle avait pour lui, qu'après l'avoir retrouvé dans le temple, après trois jours de recherches parmi ses proches et ses connaissances, elle ne put s'empêcher de lui témoigner l'affliction étrange qu'elle avait éprouvée pendant son éloignement, par ces mots où se peint si bien sa douloureuse résignation : *O mon Fils , pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés*¹.

PRIÈRE.

O Marie, mère de douleurs, je compatis bien affectueusement à la tristesse qu'éprouva votre cœur à la perte de votre cher fils Jésus. Séparation cruelle pour vous, Vierge sainte ! Perte déchirante pour une aussi bonne mère que vous ! Hélas ! n'être plus avec Jésus, avoir perdu Jésus, oh ! qui pourrait comprendre la douleur dont vous fûtes alors accablée ? Ce n'est qu'après trois jours et trois nuits, qu'après bien des soupirs et des larmes, bien des gémissements et des regrets que vous le retrouvez enfin. Hélas !

¹) Fili, quid fecisti nobis sic ? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. Luc. 2. 48.

c'est à moi, c'est à tant d'autres qui ont eu le malheur de perdre Jésus, de gémir, de pleurer, de se lamenter. O Mère chérie de Jésus, par votre saint cœur si vivement inquiet, obtenez-moi la grâce de haïr, de détester souverainement le péché ; demandez pour moi la véritable contrition avec le *don de science*, la science des larmes les plus amères, pour pleurer la perte que j'ai faite autrefois de votre Fils, *le Dieu de mon cœur et mon unique partage pour l'éternité.*

IV^e DOULEUR DE MARIE. — RENCONTRE DE JÉSUS
CHARGÉ DE SA CROIX.

*Or, Jésus était suivi d'une grande troupe de peuple et de femmes qui s'affligeaient et pleuraient sur lui*¹.

Vous étiez certainement à la tête de cette troupe éplorée, ô Vierge sainte ! la plus tendre et la plus affligée des mères ; votre amour vous avait transportée sur la trace de ce Fils si chéri ; vous veniez partager ses douleurs et lui faire part des vôtres ; vous veniez accomplir l'oracle qui, depuis si longtemps, avait condamné votre âme à être traversée d'un glaive. Une mère ordinaire, écoutant la voix de la nature, aurait fui à cet affreux spectacle ; mais, dans la Mère d'un Dieu, tout doit être surnaturel ; il n'y a au-dessus de sa douleur que son courage. Autrefois elle l'offrit dans le temple ; aujourd'hui elle vient renouveler son offrande, et s'apprête à la consommer sur le Calvaire, où elle s'avance pour s'y sacrifier généreusement avec lui. Oh ! qui pourrait dépeindre la douleur incommensurable dont son cœur maternel fut inondé, lorsque, suivie des autres femmes d'Israël, elle entra dans la voie douloureuse que parcourait son divin Fils, après que Pilate eut prononcé son arrêt de mort ?

(1) *Sequebatur autem illum multa turba populi, et mulierum quæ plangebant et lamentabantur eum. Luc. 23. 27*

Hélas ! que de paroles injurieuses contre lui, que de propos outrageants contre elle-même ne dut-elle pas entendre proférer par les Juifs qui la connaissaient ! Mais sa douleur fut au comble, quand elle vit les clous, les marteaux, les cordes, tous les instruments de mort préparés pour ce Fils chéri ; le héraut qui publiait au son de trompe la sentence rendue contre lui ; les ministres de la justice qui le suivaient, les prêtres, les pontifes, tous ses ennemis qui repaissaient leurs yeux du spectacle présent de ses humiliations et leur cœur de l'espoir prochain de sa mort honteuse ; tout le peuple qui accourait sur son passage : tout ce triste appareil déchirait son cœur maternel. Enfin, elle l'aperçoit couvert de crachats, de poussière et de sang, et ne présentant plus dans tout son corps qu'une seule plaie depuis les pieds jusqu'à la tête ; il est couronné d'épines qui transpercent son chef adorable, et une lourde croix pèse sur ses épaules ensanglantées. Elle le regarde, et elle a de la peine à le reconnaître, tant les blessures, les meurtrissures, les caillots de sang qui cachent sa face divine, l'ont rendu méconnaissable. Cependant l'amour le lui fait reconnaître. Grand Dieu ! qui pourrait dire quels furent les sentiments de tendresse et de crainte qu'éprouva alors le cœur de Marie ? D'un côté, elle désirait ardemment de le voir ; de l'autre, elle n'osait regarder une figure si digne de compassion. Jésus jeta un regard sur sa Mère, et la Mère en échangea un autre sur son Fils. Ah ! regards douloureux, qui, comme autant de traits acérés, percèrent ces deux âmes si attachées l'une à l'autre.

L'histoire rapporte que Marguerite, fille de Thomas Morus, cet illustre chancelier d'Angleterre, qui mourut en martyr pour la cause de la religion catholique, lorsqu'elle rencontra son père que l'on conduisait au supplice, ne put lui dire que ces mots : « O mon père ! ô mon père ! » et qu'elle s'évanouit à ses pieds. Marie, à la vue de son Fils que l'on menait au Calvaire, ne s'évanouit pas, il est vrai, mais elle dut éprouver une douleur capable de lui donner mille morts.

Pour mieux concevoir toute l'étendue de cette douleur, il faut considérer en ce moment l'amour que cette tendre Mère portait à son Fils. Toutes les mères ressentent les peines de leurs enfants autant que les leurs propres ; c'est pour cela que la Chananéenne, en priant le Sauveur de délivrer sa fille tourmentée du démon, lui criait : *Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David*¹ ; de moi, c'est-à-dire de la mère, et non de sa fille. Mais quelle mère aima jamais son fils autant que Marie aima Jésus ? Il était son Fils unique ; elle l'avait élevé avec tant de tendresse et d'amour ! Il était en même temps et son Fils et son Dieu, venu sur la terre pour allumer dans tous les cœurs le feu du divin amour : de quelles flammes donc n'embrasa-t-il pas celui de sa sainte Mère, qui était un cœur pur et vide de toute affection humaine ! Enfin, le cœur de Jésus et celui de Marie étaient si étroitement liés, qu'ils n'en faisaient qu'un, et ce mélange de servante et de mère, de fils et de Dieu, devint dans Marie le principe d'un incendie composé de mille autres incendies ; mais tout cet incendie d'amour se changea, au temps de la Passion, en une mer de douleur si vaste et si profonde, « que, dit saint Bernard, si l'on réunissait toutes les douleurs du monde, elles n'égateraient pas celles de cette Mère profondément affligée. » De là, jugez de l'extrême douleur qu'elle dut ressentir, lorsqu'elle rencontra son divin Fils chargé du poids de sa croix, s'avançant péniblement vers le lieu de son supplice, au milieu des vociférations de tout un peuple.

PRIÈRE.

O Marie, mère de douleurs, je compatis bien sincèrement à la consternation dont votre cœur maternel fut frappé à la rencontre de Jésus portant la croix pesante sur laquelle il va bientôt expirer. Voir un Fils, un Fils chéri, l'innocence même, le Saint des saints, lié de cordes, traîné

(1) Dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David. *Matth. 15. 22.*

au supplice par des bourreaux comme un malfaiteur et un scélérat ; voir un Fils bien-aimé, déchiré de coups, exténué de langueur et de fatigue , épuisé de sueur et de sang, rendu entièrement méconnaissable par la violence des tourments, quel spectacle cruel pour vous ! O Mère chérie de Jésus, par votre sensible cœur que j'ai navré si souvent d'amertume, frappez d'un vif repentir mon cœur, ce cœur de pierre, ce cœur plus dur qu'un rocher ; obtenez-moi la vertu de patience dans les épreuves , les afflictions et les maux de cette vie, et le *don de force* pour supporter courageusement les peines qu'il plaira au Seigneur de m'envoyer. Heureuse, si je puis porter saintement ma croix à la suite de Jésus, votre Fils, jusqu'au moment de ma mort !...

V^e DOULEUR DE MARIE. — CRUCIFIEMENT DE JÉSUS.

La Mère de Jésus se tenait debout devant la croix¹.

Si le cœur de Marie, durant le cours de la vie de Jésus, fut si violemment agité des souffrances de son Fils, lorsqu'elle ne faisait que les prévoir, de quel supplice ne fut-il pas tourmenté, quand elle les vit de ses propres yeux ? Car aucune douleur n'a été épargnée à cette âme sensible qui les ressentait toutes si vivement. Qu'errante dans le désert de Bersabée et accablée d'affliction de l'état où elle voit son fils Ismaël, la désolée Agar s'éloigne de lui pour n'avoir point le désespoir d'être témoin de son dernier soupir², c'est l'effet ordinaire de la douleur, c'est le mouvement naturel de l'amour d'une mère ; mais, dans la Mère de Dieu, tout est surnaturel ; un amour aussi excellent que le sien, exige d'elle un plus grand sacrifice. Elle n'a jamais quitté ce Fils si cher, elle ne l'abandonnera point dans ce moment affreux ; elle se soumet à tout ce qu'a de douloureux ce lamentable spectacle, plutôt que de perdre un seul

(1) Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus. *Joan.* 19. 25.

(2) Et abiit, dixit enim : Non videbo morientem puerum. *Genes.* 21. 14.

des instants où il lui est encore permis de contempler l'objet de toute sa tendresse. La voilà donc, la Vierge de Nazareth, qui, après avoir parcouru, à la suite de son Fils, la voie douloureuse avec les autres filles de Sion, pleurant comme elle leur Bien-aimé, monte avec lui sur le Calvaire, et qui, tandis que Jésus va y consommer l'holocauste de sa vie, vient y consommer l'holocauste de son cœur ! Là, de tout ce qui peut porter au comble sa profonde affliction, rien n'est perdu pour elle : elle entend tout, elle voit tout ; ce que la cruauté des bourreaux réunit de tourments sur son Fils, elle le ressent dans son cœur.

Quel spectacle pitoyable offre le Calvaire ! Sur la croix, Jésus expirant ; au bas de cette croix, sa Mère éplorée. Si nous sentons nous-mêmes nos cœurs, tout durs qu'ils sont, touchés du seul récit des tourments que la rage des Juifs, animée par celle de l'enfer, fit souffrir à notre Sauveur, jugeons quelle était la désolation de la plus tendre des mères, qui en était témoin. Entreprendre de la représenter, serait une témérité. Il semble que l'Esprit-Saint lui-même ait désespéré de la peindre ; il se contente de l'indiquer : *La Mère de Jésus se tenait debout devant sa croix*. Voilà tout ce qu'il nous en dit, voilà toute l'histoire de la cinquième douleur de Marie ; mais ce que ne nous dit pas ce peu de mots, il nous le fait entendre : au pied de la croix de son Fils, Marie pouvait-elle ne pas être abimée dans la douleur ? Cependant elle n'en est pas abattue, elle se tient debout. Tandis que les éléments paraissent près de se confondre, et qu'il semble que la nature aille se bouleverser à la mort de son Auteur, la Mère de Jésus seule reste ferme ; son cœur, profondément déchiré, n'est pas ébranlé. Quel douloureux combat se livrait dans cette âme sensible et vertueuse ! La nature et la grâce se la disputaient. Fille d'Abraham, elle s'entend demander aussi le sacrifice de son Fils unique, mais d'un Fils bien autrement cher et précieux. D'un côté, elle voit ce Fils, si tendrement aimé, en proie aux plus cruels tourments ; de l'autre, elle sait que le

salut du genre humain est attaché à ses souffrances et à sa mort. L'amour de Jésus lui fait désirer sa conservation; les décrets divins lui ordonnent de consentir à sa perte. Enfin, la grâce l'emporte; elle triompha toujours dans le cœur de Marie. Mais combien cette victoire fut sanglante! Plus sa soumission aux ordres de Dieu est entière, plus elle lui est pénible; plus elle se montre courageuse, plus elle est désolée. Sa sensibilité rehausse son courage, et son courage augmente encore sa sensibilité.

*Absalon, ô mon fils, mon cher fils, Absalon, qui m'accordera de mourir pour toi*¹? Ainsi parlait le saint roi David, et c'était d'un fils révolté, d'un fils dénaturé, qui, déjà teint du sang de son frère, avait aspiré à tremper encore ses mains dans celui de son père, qu'il parlait de la sorte. Avec combien plus d'ardeur et de raison le cœur de Marie formait le même vœu! avec quelle vivacité elle aurait désiré de pouvoir racheter de sa propre vie une vie aussi précieuse! Ah! quel était son regret, que la justice divine exigeât pour s'apaiser une victime divine! Elle souffre plus douloureusement de voir expier son Fils, que si elle-même était morte à sa place. Aussi, quoique la fureur des bourreaux ait épargné sa vie, les Pères de l'Eglise ne font pas difficulté de lui attribuer la gloire du martyre; et ce martyre, pour n'être pas sanglant, n'en est pas moins héroïque. Les autres martyrs souffraient pour Jésus-Christ régnant dans les cieux; Marie souffrait avec Jésus-Christ mourant sur la croix: la vue de la gloire de Jésus-Christ, triomphant du monde et de l'enfer, soutenait leur constance; celle des humiliations de cet Homme-Dieu, devenu l'opprobre et le dernier des hommes, attaquait vivement la sienne: l'amour de Dieu était pour eux un soulagement dans leurs supplices, et plus les bourreaux prenaient plaisir à les tourmenter, plus cet amour adoucissait leurs tour-

(1) *Fili mi, Absalom, Absalom, fili mi, quis mihi tribuat ut ego moriar pro te?* 2. Reg. 18. 33.

ments, tandis que pour elle, ce même amour devenait un accroissement de douleurs indicibles, et pénétrait son âme affligée de la plus profonde amertume.

PRIÈRE.

O Marie, mère de douleurs, je compatis bien tendrement au martyre qu'endura votre cœur courageux à rester auprès de Jésus crucifié et agonisant sur la croix. Eh quoi ! un Dieu, un Fils, Jésus mourir sur une croix ! y mourir d'une mort lente et autant de fois qu'il y est de moments ! y expirer abreuvé de fiel, bafoué, maudit, blasphémé par ses ennemis, qui se réjouissent de ses souffrances, qui insultent à son supplice ! une Mère, une divine Mère, la Mère de Jésus être témoin de son agonie, de sa mort, de son dernier soupir ! Ah ! à cette vue, mon cœur ne serait-il pas touché, profondément attendri ? oserai-je encore pécher, moi la cause unique de ses cruels déchirements ? Oh ! non, je préfère mille morts à un seul péché. O Mère chérie de Jésus, par votre cœur si cruellement martyrisé, faites-moi partager votre généreux sacrifice ; donnez-moi le courage de crucifier mes passions par l'entière abnégation de moi-même ; obtenez-moi la vertu de sobriété, de mortification et le *don de conseil, pour diriger tous mes pas dans les voies de la paix, de la justice et du salut* ¹.

VI^e DOULEUR DE MARIE. — COUP DE LANCE ET DESCENTE DE JÉSUS DE LA CROIX.

Un des soldats ayant percé le côté de Jésus, il en sortit du sang et de l'eau. Ensuite, Joseph d'Arimathie ayant demandé le corps de Jésus à Pilate, le descendit de la croix ².

(1) Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. *Luc. 4. 79.*

(2) Unus militum lanceâ latus ejus aperuit, et continuò exivit sanguis et aqua. Post hæc autem rogavit Pilatum Joseph ab Arimathæâ, et tulit corpus Jesu. *Joan. 19. — 34. 58.*

Quand l'Esprit-Saint, dans les divines Ecritures, veut peindre une douleur amère, violente, excessive, il représente une mère désolée de la perte de son fils unique; ainsi chez le prophète Jérémie : *Pleurez*, dit le Seigneur au peuple d'Israël, *pleurez avec amertume, comme une mère pleure son fils unique*¹; chez le prophète Amos : *Je plongerai Israël dans les larmes*, dit Dieu, *comme une mère qui pleure son fils unique*²; chez le prophète Zacharie : *Ils pleureront*, dit le Seigneur, *avec des larmes et des soupirs, celui qu'ils auront percé de plaies, comme on pleure un fils unique*³. Et que sont les douleurs de toutes les mères auprès de l'affliction de Marie condamnée, au pied de la croix, à voir percer d'un coup de lance le côté de son Fils bien-aimé, et à le recevoir entre ses bras, lorsqu'on l'aura descendu de cet infâme gibet? C'est ici la sixième douleur dont fut affligée cette tendre mère; elle mérite bien notre attention et nos larmes. Jusqu'ici les douleurs sont venues l'accabler l'une après l'autre; mais, en ce moment, il semble qu'elles fondent toutes sur elle en même temps. Saint Bernard dit « que, lorsque l'un des soldats perça sur la croix le côté de Jésus d'un coup de lance, ce fut là, à proprement parler, le glaive que le vieillard Siméon avait prédit à Marie : glaive non de fer, mais de douleur, dont son âme fut traversée dans le cœur de Jésus, où elle demeurait toujours. Le fils, ajoute-t-il, qui venait d'expirer avant d'en avoir le côté percé, reçut toute l'injure de ce coup de lance, mais la douleur fut le partage de la Mère. » Ah! grand Dieu, quelle douleur! Qui pourrait l'expliquer? Qui pourrait expliquer également cette autre douleur, non moins vive et non moins profonde, que Marie ressentit à l'instant où le corps inanimé de Jésus

(1) Luctum unigeniti fac tibi, planctum amarum. *Jerem. 6. 26.*

(2) Ponam eum quasi luctum unigeniti. *Amos. 8. 10.*

(3) Aspicient ad me quem confixerunt, et plangent cum planctu quasi super unigenitum. *Zach. 12. 10.*

étant descendu de la croix et remis entre ses mains, elle reçut ce précieux dépôt. Elle considère ce visage meurtri et décoloré, ces lèvres pâles et flétries, ces yeux éteints, ce corps en lambeaux, ces mains percées, ces pieds déchirés; elle contemple ce côté si largement ouvert, et le glaive d'une douleur mille fois plus cruelle rouvre toutes les blessures de son cœur maternel; cette vue est pour elle un martyre ineffable dont Dieu seul peut connaître tout le prix.

N'avez-vous jamais vu une mère éplorée, regardant son enfant mort, son premier-né, son fils unique, se jetant sur ses restes inanimés, le serrant étroitement contre son cœur, le pressant entre ses bras, couvrant ses joues froides de ses baisers, telle est Marie à l'égard de son divin Fils. Contemplez-la cette Mère profondément affligée et inconsolable, oui, contemplez-la avec son très-cher Jésus qu'on a descendu de la croix et déposé sur ses genoux; écoutez-la s'écriant avec l'accent de la douleur, dit saint Bonaventure : « Où êtes-vous, le Bien-Aimé de mon cœur? où êtes-vous donc, objet chéri des complaisances de mon âme, où êtes-vous? Où sont ces yeux si doux, ces regards si gracieux qui gagnaient tous les cœurs? Ils ne sont plus. Où est ce visage si noble et si aimable qui ravissait les Anges et les hommes? Il n'est plus. Où est cette bouche divine d'où sortaient des paroles de vie et de grâce? Elle n'est plus. Où sont ces mains bienfaisantes et toujours pleines de biens, qui comblaient toute créature de bénédiction, et qui opéraient les prodiges et les merveilles? Elles ne sont plus. Où sont ces pieds si légers et si agiles qui couraient après la brebis égarée, et qui ne se lassaient pas de parcourir les bourgades de la Judée pour que les pauvres pussent être évangélisés? Ils ne sont plus. Ah! mon Fils, mon divin Fils, en quel état vous a réduit l'amour que vous avez eu pour les hommes? O Père éternel! c'est vous qui l'avez décrété de toute éternité, et qui l'avez ainsi voulu, soyez-en l'ami; hélas! quelque déchirant que soit ce spectacle pour

le cœur d'une mère, oui, soyez-en béni à jamais, mille et mille fois béni ; aujourd'hui, comme au jour de son Incarnation, je me sou mets entièrement à votre volonté, et n'ai d'autre parole à prononcer au milieu de ma profonde affliction, sinon que *je suis votre servante et qu'il me soit fait selon que vous l'avez ordonné*¹. »

PRIÈRE.

O Marie, mère de douleurs, je compatis bien vivement et à la blessure que reçut votre cœur si sensible, par le coup de lance qui ouvrit le côté de Jésus, qui perça son cœur sacré, et au déchirement que ressentit votre âme sainte, en recevant entre vos bras le corps de ce divin Sauveur, pâle, défiguré, encore sanglant, mais sans vie... O Dieu, quel martyre ineffable pour un cœur si maternel !... O Vierge sainte, transpercez ici mon âme, cette âme si criminelle autrefois et si prévaricatrice, à certaines époques de ma vie, oui, transpercez-la d'un trait de vos déchirantes, de vos incomparables douleurs, afin qu'elle apprenne à connaître la malice et l'énormité du péché, à mourir à tout ce qui vous déplait pour ne plus vivre que de la foi. O Mère chérie de Jésus, par votre cœur transpercé si douloureusement, permettez-moi de laver toutes les souillures de mon âme dans le sang précieux de votre Fils ; obtenez-moi la vertu de longanimité et de charité fraternelle, et le *don d'intelligence* pour comprendre, pour goûter combien il est doux de bien connaître, aimer et servir le Seigneur, et de s'attacher uniquement à lui durant le cours de la vie.

VII^e DOULEUR DE MARIE. — SÉPULTURE DE JÉSUS.

Joseph d'Arimathie ayant acheté un linceul, y enveloppa le corps de Jésus, et l'ayant mis dans un sépulchre

(1) Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. *Luc. 1. 58*

taillé dans le roc, il roula une grosse pierre sur l'ouverture du sépulcre ¹.

Quand une mère se trouve présente au supplice de son fils, elle ressent toutes les peines qu'il endure ; mais quand, après la mort de ce fils, on se met en devoir de l'ensevelir, et que cette mère affligée est sur le point de se séparer de lui pour toujours, la pensée qu'elle ne le reverra plus jamais, est pour elle une douleur qui l'emporte sur toutes les autres douleurs : tel est le dernier glaive qui transperça le cœur de Marie, quand, après avoir assisté au trépas de Jésus sur le Calvaire, et avoir reçu ensuite entre ses bras son corps inanimé, elle dut enfin le laisser dans le sépulcre, pour ne plus jouir de son aimable présence.

Comment pouvoir vous dépeindre cette nouvelle douleur ? On dit que la mère des Machabées mourut autant de fois qu'elle eut d'enfants immolés sous ses yeux ; mais combien de fois la sainte Vierge n'endura-t-elle pas les horreurs de la mort, prosternée auprès du sépulcre où l'on venait de mettre le corps inanimé de son divin Fils, tout meurtri, tout défiguré, tout couvert de blessures, depuis les pieds jusqu'à la tête, et où elle repassait dans son esprit les horribles tourments qu'il avait endurés sur la croix ! Ah ! sans doute qu'à ce souvenir cruel et déchirant, elle versa autant de larmes qu'il avait répandu de gouttes de sang sur cet autel sanglant, et qu'elle souffrit autant de morts qu'il avait poussé de soupirs sur ce lit de douleurs. « O mon cher Fils, lui fait dire alors saint Bernard, toutes vos excellentes qualités, toutes vos admirables vertus, toute la grâce de votre personne qui avait fait de vous *le plus beau des enfants des hommes*, toutes les faveurs singulières que j'ai reçues de vous, toutes les marques spéciales d'amour que vous m'avez données, tout s'est changé pour moi en une

(1) Joseph autem mercatus sindonem, et deponens eum involvit sindone, et posuit eum in monumento quod erat excisum de petra, et advolvît lapidem ad ostium monumenti. *Marc. 15. — 16. 17.*

douleur amère; plus vous m'avez aimée et plus je vous ai aimé moi-même, plus je ressens d'affliction de vous avoir perdu. Oui, en vous perdant, j'ai tout perdu. » — « O mon Fils bien-aimé, lui fait dire de son côté saint Bonaventure, vous qui étiez la lumière de mes yeux, qu'aviez-vous donc fait pour être si cruellement traité? Quoi! je ne vous verrai plus revenir le soir auprès de votre Mère, heureux d'avoir sauvé des âmes, brûlant du désir d'en sauver encore d'autres; il ne me sera plus donné d'essuyer la sueur de votre front au retour de vos courses si pénibles; je n'entendrai plus de votre bouche divine ces paroles célestes qui saisissaient mon âme!... O Jésus, que deviendrai-je à présent que je vous ai perdu?... Hélas! que n'ai-je été attachée à la croix et que ne suis-je morte avec vous! O tombeau heureux et sacré, toi qui renfermes maintenant Celui que j'ai porté neuf mois dans mon sein, je te bénis et j'envie ton sort; je te laisse en dépôt ce Fils qui est tout mon bien et tout mon amour. »

Et vous aussi, ô mes Sœurs, venez au sépulcre avec la Mère de Jésus; arrosez avec elle de vos pleurs cette pierre sacrée que mouillèrent les larmes de cette Mère si tendrement aimée, et néanmoins la plus infortunée des mères, d'un disciple singulièrement chéri, et des saintes femmes, favorisées de la prédilection divine; comme Marie, adorez Jésus dans cet état de mort; comme elle, renfermez aussi votre cœur dans ce sépulcre; avec elle, cachez-le dans le cœur entr'ouvert de son divin Fils, et qu'il reparaisse à la lumière tout nouveau, après y avoir reçu une vie toute nouvelle de salut, de grâce et d'amour, et y avoir puisé un désir de plus en plus ardent de travailler à votre sanctification.

PRIÈRE.

O Marie, mère de douleurs, je compatis bien amoureusement à la vive angoisse dont votre cœur si tendre fût déchiré à la sépulture de Jésus; je frémis à la violence de cette douleur qui saisit votre âme, en voyant placer dans

la demeure des morts le corps d'un Fils uniquement aimé, quand il fallut surtout vous arracher du tombeau de ce Fils adorable. Ah ! que ma langue se taise ici, qu'il n'y ait que mon cœur qui s'exprime par des soupirs et des sanglots ; non, il ne sera pas dit que vous pleurerez seule, et je veux mêler mes larmes aux vôtres. Je vous demande, comme fruit de cette Conférence, un souvenir continuél de la Passion de Jésus et de la vôtre, afin que je prenne part, tous les jours de ma vie, à vos douleurs et à celles de votre divin Fils : ces douleurs, j'ose l'attendre de votre bonté et de votre tendre compassion pour vos enfants, m'obtiendront, dès aujourd'hui, une vive componction de mes fautes ; me donneront, à l'heure de la mort, une ferme confiance pour ne pas désespérer à la vue de mes péchés passés ; me feront entrer un jour en possession du paradis, où réunie avec vous et avec tous les Saints, *je chanterai les miséricordes infinies de Dieu durant toute l'éternité*. O Mère chérie de Jésus, afin que mes espérances ne soient pas trompées, je vous en conjure par votre cœur si amèrement navré de douleur au sépulcre, demandez pour moi un entier dévouement dans le service de Dieu, l'esprit de sacrifice et d'abnégation, la grâce de la persévérance, et le *don de sagesse*, cette sagesse qui me fera vivre de la vie de Jésus et mourir dans son saint amour.

Ainsi soit-il.

LA FÊTE DU ROSAIRE.

(1^{er} DIMANCHE D'OCTOBRE.)

1. *Quelle est l'origine de la fête du Rosaire?*
 2. *En quoi consiste la pratique du Rosaire?*
 3. *Quelle est la manière de réciter le Rosaire?*
- — —

Benedicta es tu filia à Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram.

O fille, vous êtes bénie au-dessus de toutes les femmes qui sont sur la face de la terre! Judith. 13. 23.

Telles furent, mes Sœurs, les paroles qu'Osias, prince du peuple d'Israël, adressa autrefois à l'illustre Judith, après qu'elle eut coupé la tête du superbe Holopherne et délivré la ville de Béthulie d'une destruction temporelle : « O généreuse Israélite, lui fait dire le texte sacré, vous êtes bénie du Seigneur, Dieu souverain, au-dessus de toutes les femmes. Béni soit le Seigneur, ajouta-t-il, qui a créé le ciel et la terre, et qui a conduit votre main pour abattre la tête du chef de nos ennemis. Il a rendu en ce jour votre nom si célèbre, que votre éloge se perpétuera dans la bouche des hommes, tant qu'ils se souviendront de la puissance et des miséricordes du Seigneur. Vous avez vu l'affliction de votre peuple et l'extrémité des maux qui l'accablaient; vous n'avez pas balancé d'exposer votre vie pour sa délivrance; vous avez prévenu sa ruine par la ferveur de votre prière en présence de notre Dieu; vous êtes sa joie, son triomphe et son salut. » Mais à combien plus

forte raison pouvons-nous appliquer cet éloge à Celle qui a enfanté l'auteur même de toutes les bénédictions célestes qui se répandent sur nous, et devons-nous surtout le lui adresser en cette fête du Rosaire, instituée principalement en mémoire de la protection visible qu'elle a accordée non pas à une seule ville, mais à toute la chrétienté, qui a été sauvée, par sa puissante intercession, de la destruction dont elle était menacée ! De quoi viens-je vous entretenir aujourd'hui ? Cette fête m'amène naturellement à vous parler du Rosaire, sur quoi j'ai à vous montrer : 1^o quelle est l'origine de la fête du Rosaire ; 2^o en quoi consiste la pratique du Rosaire ; 3^o quelle est la manière de réciter le Rosaire. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELLE EST L'ORIGINE DE LA FÊTE DU ROSAIRE ?

La fête du Rosaire a été instituée pour implorer le secours de la miséricorde divine en faveur de l'Eglise et de ses enfants, et pour remercier le Seigneur des marques visibles de protection qu'il leur a accordées, surtout lorsqu'il les délivra des armes des Turcs, vers la fin du XVI^e siècle, par la puissante protection de la sainte Vierge. Il y avait déjà près d'un siècle, que ces infidèles, ennemis implacables de Jésus-Christ et de son Evangile, portaient la désolation dans toutes les provinces de l'Orient, pillant, profanant, incendiant toutes les églises consacrées au vrai culte ; une continuité de victoires, que Dieu permettait sans doute pour punir les péchés des chrétiens et réveiller dans leurs âmes la foi à demi-éteinte, avait jeté la terreur et l'effroi dans tous les esprits ; toute la chrétienté courait le plus grand danger, et son sort, dans l'Occident, dépendait, pour ainsi dire, du succès d'une bataille. Elle se donna dans le golfe de Lépante, le septième jour d'octobre de l'année 1571. Les deux armées navales étaient près d'en venir aux mains, lorsque Don Juan d'Autriche, généralissime des troupes chrétiennes, donna le signal du combat en faisant arborer,

au mât de son vaisseau, l'étendard de la sainte Vierge qu'il avait reçu à Naples de la part de Sa Sainteté, le Pape Pie V. A cette vue tous les cœurs tressaillirent d'allégresse; l'armée entière salua cette image révéree en poussant de grands cris de joie, et tous, officiers et soldats, s'étant mis à genoux, implorèrent, à haute voix, la protection de Celle que l'Eglise appelle, à si juste titre, le *secours des chrétiens*. Cette Vierge sainte, qu'on n'a jamais invoquée en vain, ne leur fit pas défaut dans cette circonstance critique, et leur donna, dès le commencement du combat, une marque bien visible de sa puissante protection.

En effet, le vent qui, au moment d'engager l'action, était favorable aux Turcs et faisait tout craindre pour leurs ennemis, changea tout à coup; toute l'armée chrétienne eut vent arrière dont le souffle porta la fumée de son artillerie dans la flotte ottomane, ce qui fut regardé de tous comme un secours visible du ciel et un miracle. On fit un si grand feu de part et d'autre, que l'air en fut tout obscurci. Après qu'on eut vaillamment combattu durant trois heures entières avec un avantage presque égal, les chrétiens comptant plus sur la protection de la sainte Vierge que sur leur bravoure, virent, au moment où ils s'y attendaient le moins, les ennemis plier et se réfugier vers la côte. Les généraux de l'armée chrétienne, redoublant alors de courage et de confiance en Marie, firent un nouveau feu sur la Capitane turque, tuèrent Ali-Pacha, montèrent sur sa galère et en arrachèrent l'étendard. A l'instant Don Juan, généralissime des chrétiens, fit crier victoire, et dès lors ce ne fut plus un combat, mais un horrible massacre des Turcs qui se laissaient égorger sans se défendre. Le succès fut complet, et cinq cents galères turques coulées à fond; le vaisseau amiral du Capitan-Pacha devenu la proie des flammes avec vingt-cinq autres vaisseaux; trente mille barbares tués ou précipités dans les flots de la mer; six mille autres réduits en captivité et perdant la liberté que recouvrèrent vingt-

mille chrétiens qui gémissaient depuis longtemps dans un dur et cruel esclavage, tels furent les résultats de cette bataille navale à jamais mémorable dans les fastes de l'Eglise.

Le saint Pape, Pie V, eut révélation de cette victoire au moment même où elle fut remportée. Il était alors, raconte l'historien de sa vie, en consistoire avec tout le sacré Collège, lorsque tout à coup, se levant de son siège comme par une inspiration divine, il s'approcha d'une croisée qui donnait sur l'Orient, l'ouvrit, puis, après être resté quelque temps en silence, les yeux tournés vers ce côté, il s'écria : « Vénérables frères, il s'agit maintenant de bien autre chose que de délibérer ; mettons-nous à genoux, et remercions Dieu de la victoire signalée que l'armée des chrétiens vient de remporter, grâce à la protection de la sainte Vierge, sur celle des infidèles. » Ce saint Pape était si persuadé que toute la gloire de cette journée devait revenir à Marie, qu'il institua une fête en son honneur sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire* ; c'est ainsi que le martyrologe romain en parle : « Le même jour, y lit-on, c'est-à-dire le septième jour d'octobre, la commémoration de *Notre-Dame de la Victoire*, fête que le saint Pape Pie V institua en action de grâces de la glorieuse victoire que les chrétiens remportèrent, en ce jour, sur les Turcs dans un combat naval, par l'assistance particulière de la sainte Vierge. » Le pape, Grégoire XIII, qui, deux ans après, gouverna l'Eglise avec tant de sagesse, de prudence et de zèle, était également si persuadé que cette célèbre victoire remportée sur les infidèles était due à la protection de Marie, qu'en reconnaissance envers la sainte Vierge il ordonna qu'on en fit la solennité le premier dimanche d'octobre ; et, comme la dévotion au Rosaire, si chère à la Mère de Dieu et établie depuis longtemps avec beaucoup de fruit dans l'Eglise, avait été un des moyens dont le saint Pape, Pie V, s'était servi pour engager plus particulièrement cette Vierge sainte à favoriser les armes des chrétiens dans une occasion si périlleuse,

il changea le titre de *Notre-Dame de la Victoire* sous lequel elle était désignée, alors, en celui de *Notre-Dame du Rosaire*: nom que cette fête si chère à tous les vrais serviteurs de Marie a toujours porté dans l'Eglise depuis cette mémorable époque jusqu'à ce jour.

Ainsi : 1^o telle est l'origine de la fête du Rosaire.

II. EN QUOI CONSISTE LA PRATIQUE DU ROSAIRE?

Le Rosaire est une pratique de dévotion qui consiste à réciter quinze fois le *Pater* ou l'*Oraison dominicale*, et cent cinquante fois l'*Ave Maria* ou la *Salutation angélique*. Son institution a pour objet d'honorer les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. C'est donc un abrégé de l'Evangile, une histoire de la vie, des souffrances, des triomphes de Jésus-Christ, et une explication de ce qu'il a fait dans cette chair dont il s'est revêtu pour l'amour de nous. Une âme chrétienne ne doit jamais perdre de vue ces mystères ; elle doit, au contraire, s'en occuper sans cesse, afin de se pénétrer des plus vifs sentiments de reconnaissance et d'amour, de s'appliquer les fruits de la médiation divine, et de régler toutes ses affections et tous les mouvements de son cœur sur le modèle qui est présenté à son esprit. Or, de tous les moyens propres à bien remplir ce devoir, le Rosaire est le plus facile en lui-même, le plus adapté à toutes sortes d'esprits, le plus propre à nous porter à la pratique de toutes les vertus.

On répète souvent la Salutation angélique en récitant le Rosaire. Cette salutation dont il se compose en entier après l'Oraison dominicale, comprend deux parties distinctes : la première, formée des paroles de l'Evangile ; la seconde, d'une prière que l'Eglise y a ajoutée. Ces deux parties embrassent dans leur ensemble le double culte que nous devons à Marie. Par la première, nous lui rendons un culte d'honneur ; par la seconde, un culte d'invocation, en sorte que, sous une seule et même formule, admirable abrégé

de nos devoirs envers cette Vierge sainte, nous la glorifions à la fois comme notre Reine, et nous l'implorons comme notre avocate et notre médiatrice. Méditons ensemble, mes Sœurs, l'une après l'autre chacun de ces paroles inspirées par l'Esprit-Saint lui-même, et tâchons de goûter par le cœur et par l'esprit la manne cachée sous l'écorce de la lettre ; vous n'en serez que plus portées à réciter pieusement votre chapelet.

I. AVE : *Je vous salue*. C'est la première parole de cette douce prière, parole venue du ciel et recueillie au pied du trône du Tout-Puissant par un messager céleste, pour la porter à la plus humble et à la plus sainte des créatures. C'est un Ange qui la prononce : nous devrions être des anges d'innocence et de pureté pour la redire. Mais puisque, malgré notre corruption et nos souillures, l'Eglise, dans son indulgence, nous la met à la bouche, qui pourrait se lasser de la répéter avec l'envoyé du Très-Haut, bien plus, avec Jésus-Christ lui-même ? Car, il est permis de croire qu'il n'employait pas d'autre salutation, quand il rendait à Marie l'honneur qu'un fils bien né doit à sa Mère. Mais apprenez-nous, ô divin messager, le nom de Celle que vous saluez avec tant de respect. C'est le nom de la fille des Rois et des anciens Patriarches, issue du sang d'Abraham, de la tribu de Juda, de la race de David, nom glorieux que les plus grandes reines s'honoreront de porter dans la suite des siècles.

II. AVE, MARIA : *Je vous salue, Marie*. Marie ! nom si doux qu'on ne se lasse point de le prononcer, tant il est à la bouche d'une incomparable suavité. Marie ! Nom au-dessus de tout nom, après celui du Sauveur, la joie des Anges, la terreur des démons, l'espoir de l'humanité gémissante, devant lequel tout front s'incline au ciel, sur la terre, dans les enfers, dont on peut dire ce que saint Bernard a dit de celui de Jésus, « qu'il est un rayon de miel à nos lèvres, une mélodie à nos oreilles, une réjouissance pour notre cœur. » Marie ! Nom qui, dans l'idiome sacré,

signifie *Souveraine*, et que le peuple, dans la naïveté et la vérité de son langage, traduit par *Notre-Dame*, comme s'il sentait que la puissance qui lui est donnée, nous appartient plus qu'à elle-même. Marie ! nom qui s'interprète aussi par le mot de *Mère*, mot le plus tendre et le plus aimable dans toutes les langues que parlent les hommes, et *Mère remplie d'amertume*, pour nous rappeler sans doute qu'elle nous a enfantés dans la douleur.

III. GRATIA PLENA : *Pleine de grâce*. S'il était question ici de grâces extérieures, je vous dirais que les Prophètes se sont plu à célébrer sa ravissante beauté : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée*, lui dit le Seigneur par la bouche de l'Epoux des Cantiques, *et aucune tache n'altère la perfection de vos traits*¹. Salomon l'a vue se lever pareille à l'aurore naissante, *belle comme la lune, brillante comme le soleil*². L'Eglise, empruntant le langage figuré des saintes Ecritures, compare sa blancheur au lis de la vallée, sa taille élancée au palmier de Cadès, *l'éclat de son teint à la rose de Jéricho*³. Les peintres ont épuisé toutes les couleurs de leur palette pour représenter ces purs attraits, cette candeur virginale dont l'idéal ne se trouve que dans les cieux. Mais ces grâces extérieures ne sont que le reflet de la beauté de son âme : *Toute la gloire de la fille du Roi*, dit le Psalmiste, *est au dedans*⁴. Pour nous, la grâce ne nous est versée qu'avec mesure, et, en quelque sorte, goutte à goutte ; mais, pour Marie, *la grâce y est entrée comme un fleuve abondant et impétueux*⁵. Les Saints même les plus parfaits ont vu sans doute leur justice s'élever et la grâce s'accroître en eux dans la pro-

(1) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te *Cant.* 4. 7.

(2) Quæ es ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol ? *Cant.* 6. 9.

(3) Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho. *Eccli.* 24. 18.

(4) Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. *Ps.* 44. 15.

(5) Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. *Ps.* 45. 5.

portion de leur fidélité, mais jamais à un tel degré qu'il ne fût plus possible d'y ajouter encore ; quant à Marie, elle en possède la plénitude, et la possède sous toutes ses formes, et comme vierge, et comme épouse, et comme mère, et dans sa conception, et dans sa naissance, et dans sa sainte vie, et dans sa bienheureuse mort. Plénitude de grâces dont saint Augustin la voit couverte comme d'un bouclier qui repousse le péché de tous les points où il pourrait porter ses coups. Aussi ce grand Docteur ne veut-il point, à cause de l'honneur de Dieu, qu'il soit en aucun sens question de Marie, lorsqu'il s'agit du péché. »

IV. DOMINUS TECUM : *Le Seigneur est avec vous.* C'est une conséquence nécessaire de la présence de la grâce dans le cœur du Juste : *Nous viendrons en lui*, dit le Seigneur, *et nous ferons en lui notre demeure* ¹. Mais Dieu est avec Marie d'une manière bien plus admirable qu'il ne l'a été avec aucun de ses Saints admis le plus avant dans sa familiarité, qu'il ne l'est même avec les Intelligences les plus élevées dans la hiérarchie céleste. Ne parlons pas de l'union de Marie avec le Père, qui lui donne pour Fils celui qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs des Saints ; de son union avec le Saint-Esprit, qui survient en elle et la couvre de son ombre pour opérer le mystère de l'Homme-Dieu. Ne la considérons que dans son union avec le Verbe incarné ; elle le conçoit par son humilité, elle le porte dans son chaste sein, elle le nourrit de son lait, elle le voit croître en âge et en sagesse, elle le suit dans ses courses évangéliques, elle est témoin de ses œuvres et de ses miracles, elle est debout au pied de sa croix, elle est assise à sa droite dans le ciel, où le Très-Haut la comble spécialement des dons que produit une présence aussi extraordinaire, et déploie à son égard tous les trésors de sa magnificence.

V. BENEDICTA TU IN MULIERIBUS : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* C'est ce que l'Esprit-Saint avait prédit

(1) Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. *Joan. 14. 13.*

par la bouche du Sage presque dans les mêmes termes, en la saluant de loin par cette belle louange : *Plusieurs filles d'Israël ont amassé des trésors de mérites et de gloire, mais vous les avez toutes surpassées*¹. Les pages des Livres saints sont pleines en effet de noms fameux portés par d'illustres héroïques, mais il est aisé de voir que leur gloire n'est qu'empruntée ; qu'elles ne brillent que comme un reflet d'une plus grande lumière ; qu'elles sont à l'égard de Marie ce qu'une ébauche est au chef-d'œuvre, une ombre à la vérité ; qu'elles ne sont enfin qu'une simple figure des grandes choses que Marie devait réaliser. Ainsi Débora sut vaincre l'ennemi de son peuple et chanter sa victoire ; mais Marie a triomphé de l'ennemi du genre humain, et l'hymne de sa reconnaissance est répétée par toutes les générations. Judith sauva Béthulie et ses faibles mains abattirent la tête du superbe Holopherne ; mais Marie a donné un Sauveur à la terre, elle a écrasé de son pied la tête du serpent infernal. Esther trouva grâce aux yeux d'un grand roi qui lui accorda la liberté et la vie d'une race proscrite ; mais Marie a su plaire au Très-Haut, elle a détourné de la tête des coupables les traits de sa justice. Exempte de la malédiction qui pèse sur toutes les femmes, elle a conçu vierge ; elle a enfanté sans douleur ; elle a goûté les joies d'une mère en conservant intact l'honneur de la virginité ; elle a réparé par son obéissance tous les maux que la révolte de la première femme avait introduits dans le monde ; nouvelle Eve, elle nous a donné la vie, comme la première nous avait donné la mort, et l'on peut appliquer aux deux Eves, ce que l'apôtre saint Paul dit des deux Adams, savoir, « que la première était terrestre étant sortie de la terre, que la seconde est céleste parce qu'elle vient des cieux. »

VI. ET BENEDICTUS FRUCTUS VENTRIS TUI, JESUS : *Et béni*

(1) *Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas*
Prov 31. 29.

est le fruit de votre ventre, Jésus. Nos hommages ne sauraient être agréables à Marie, si nous n'y joignons une louange pour son divin Fils. Voilà pourquoi, après l'avoir proclamée bienheureuse entre toutes les femmes, nous bénissons aussi Jésus, le fruit de son sein. Jésus et Marie, deux noms inséparables qui s'appellent réciproquement, qui se complètent l'un par l'autre, qui s'unissent et se confondent par un charme ineffable, comme l'amour qu'ils inspirent s'identifie dans une âme chrétienne ! Mais ce souvenir du Sauveur, dont se couronne la première moitié de la Salutation angélique consacrée à la vénération, a pour motif notre instruction autant que notre piété. Il nous apprend que Jésus-Christ est le terme des honneurs que nous rendons à Marie, comme il en est le principe ; qu'à lui seul se rapportent tout culte, toute louange, toute gloire décernée à ses Saints et même à la Reine de tous les Saints ; que toute dévotion qui ne reposerait pas sur ce fondement, serait vaine, illusoire, impie, et qu'en vain nous prétendrions servir la Mère si nous contristions le Fils par notre tiédeur ou notre négligence à observer la règle.

Après avoir payé avec l'Ange un tribut d'honneur à Marie, nous lui rendons avec l'Eglise un culte d'invocation.

VII. SANCTA MARIA, MATER DEI : *Sainte Marie, Mère de Dieu.* Voilà son plus beau titre, titre unique, incommunicable comme le nom de Dieu même et qui ne peut être partagé par aucune créature, titre qui fait sa grandeur, comme il autorise et justifie notre confiance. Il y a eu dans l'ancienne comme dans la nouvelle Loi, des serviteurs, des amis de Dieu, des élus, des hommes de Dieu ; il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'une Mère de Dieu. Marie, Mère de Dieu, c'est la foi de tous les âges, la foi de l'Orient et de l'Occident, la foi de tous les Pères et de tous les Docteurs de l'Eglise ; depuis saint Ambroise jusqu'à saint Bernard, l'écho religieux des siècles répète leurs hymnes et leurs cantiques en l'honneur de la maternité divine. Un seul homme, l'impie Nestorius, vint troubler ce concert uni-

versel; il osa contester à Marie le plus glorieux de ses privilèges. L'Eglise entière frémit d'horreur à ce blasphème. Un Concile fut convoqué à Ephèse. L'ennemi aux portes de la ville y eût jeté moins d'alarmes que le péril d'une croyance si chère. Le peuple, consterné et rassemblé en foule autour de l'enceinte où se tenait le Concile, attendait dans un morne silence, et même bien avant dans la nuit, la décision de l'auguste assemblée. Seulement par intervalle se faisait entendre ce cri de détresse : « Conservez-nous Marie, Marie Mère de Dieu. » Bientôt le blasphémateur fut confondu; mille cris de joie frappèrent l'air; on reconduisit à la lueur des flambeaux les Pères du Concile dans leur demeure; chaque famille crut avoir retrouvé sa mère en retrouvant la Mère de son Dieu, et on eût dit, à leurs transports, que Marie leur était donnée pour la première fois.

VIII. ORA PRO NOBIS PECCATORIBUS : *Priez pour nous pécheurs.* Craindrions-nous d'en faire l'humble aveu? Pécheurs nous le sommes tous : *Celui qui oserait dire qu'il est sans péché*, dit l'apôtre saint Jacques, *se séduit lui-même et la vérité n'est pas en lui.* *Le juste lui-même*, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *pèche sept fois le jour.* Le coupable réconcilié par la pénitence ne doit pas moins être exempt de crainte sur un péché pardonné. Ah! loin d'en rougir, couvrons-nous, qui que nous soyons, comme d'une protection, de ce titre de pécheurs, puisque c'est lui qui donne des droits à la clémence de Celle qui aime à s'en proclamer le refuge et l'avocate.

IX. NUNC ET IN HORA MORTIS NOSTRÆ : *Maintenant et à l'heure de notre mort.* Ce NUNC, ce *Maintenant* pour lequel nous implorons l'intercession de Marie, c'est le cours entier de la vie : le passé n'est plus à nous, l'avenir ne nous appartient pas encore, peut-être ne nous appartiendra-t-il jamais. O fragilité de l'existence humaine ! Du berceau à la tombe, toute sa trame se réduit à cette parole si courte et si fugitive elle-même ; NUNC : *Maintenant.* Donc, ô

Marie, priez pour nous maintenant, car si vous ne nous tendez une main secourable, nous allons périr. Priez pour nous maintenant, car le jour baisse et les ombres de la nuit commencent à s'étendre. Priez pour nous maintenant, car de ce moment dépend notre éternité.

Mais il est une heure plus critique et plus décisive encore, c'est l'heure suprême, l'heure du dernier combat, l'heure qui doit fixer notre sort éternel : heure de crainte et d'angoisses, heure de trouble et d'effroi, quelquefois même pour les âmes les plus saintes, témoin un saint Hilarion, qui, au moment de la mort, étant vivement frappé de la crainte des jugements de Dieu, cherchait à rassurer son âme, en lui parlant de la sorte : « Tu trembles, mon âme, tu trembles ; pourquoi crains-tu ? Voilà soixante et dix ans que tu sers le Seigneur ; peux-tu encore redouter la mort ? » Or, à qui aurons-nous recours dans ce moment critique et décisif ? A vous, ô Marie ! N'êtes-vous pas *Notre-Dame de bonne Mort* ? Heureuse une âme qui vous invoque au chevet de son agonie, que vous assistez à son dernier passage, qui expire dans vos bras maternels, les yeux attachés sur votre image, et votre nom béni sur les lèvres ! Ce n'est pas la mort, mais un sommeil ; elle se réveillera dans le ciel.

III. QUELLE EST LA MANIÈRE DE RÉCITER LE ROSAIRE.

On sait que c'est à saint Dominique qu'on doit cette méthode de prier, et qu'il établit cette admirable dévotion à la suite d'une apparition dont la sainte Vierge l'honora, lorsqu'il prêchait contre l'hérésie des Albigeois, en l'an 1208.

En commençant, il est bon de dire le *VENI SANCTE* ou *Venez Esprit-Saint*. Ensuite, on récite : 1^o le *Credo* ou *Je crois en Dieu* ; 2^o un *Pater* ou *Notre Père* ; 3^o trois *Ave Maria* ou trois fois *Je vous salue Marie*, en l'honneur des trois personnes divines. Enfin, on continue en disant autant de *Pater* qu'il y a de gros grains, c'est-à-dire 15, et autant d'*Ave Maria* qu'il y a de petits, c'est à-

dire 150, ayant soin de faire à chaque dizaine une des considérations suivantes, et de se proposer une vertu pour fruit du mystère.

MYSTÈRES JOYEUX.

I^{re} DIZAINE. ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

CONSIDÉRATION. L'Ange Gabriel annonçant à Marie qu'elle a été choisie pour être la Mère du Fils de Dieu.

Fruit. Soumission à la volonté de Dieu.

II^e DIZAINE. VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

CONSIDÉRATION. Marie allant visiter Elisabeth, et lui rendant tous les services d'une humble servante.

Fruit. Charité envers le prochain.

III^e DIZAINE. NAISSANCE DE JÉSUS.

CONSIDÉRATION. L'enfant Jésus naissant à Bethléem enveloppé de pauvres langes et couché dans une crèche.

Fruit. Détachement des choses de la terre.

IV^e DIZAINE. PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

CONSIDÉRATION. L'enfant Jésus présenté au temple par Marie, qui se soumet à la loi de la Purification.

Fruit. Pureté inviolable de corps et d'esprit.

V^e DIZAINE. RECOUVREMENT DE JÉSUS.

CONSIDÉRATION. Marie affligée de la perte de Jésus et ensuite comblée de joie, en le retrouvant dans le temple.

Fruit. Regret d'avoir perdu Dieu par le péché.

MYSTÈRES DOULOUREUX.

I^{re} DIZAINE. AGONIE DE JÉSUS-CHRIST.

CONSIDÉRATION. Notre-Seigneur affligé et confus de nos offenses, jusqu'à répandre une sueur de sang.

Fruit. Horreur du péché, même véniel.

II^e DIZAINE. FLAGELLATION DE JÉSUS-CHRIST.

CONSIDÉRATION. Notre-Seigneur attaché à une colonne et inhumainement flagellé comme un vil esclave.

Fruit. Esprit de pénitence et de mortification.

III^e DIZAINÉ. COURONNEMENT D'ÉPINES DE JÉSUS-CHRIST.

CONSIDÉRATION. Notre-Seigneur ayant sur la tête une couronne d'épines, un roseau à la main sans proférer une parole.

Fruit. Amour des humiliations.

IV^e DIZAINÉ. PORTEMENT DE CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

CONSIDÉRATION. Notre-Seigneur portant sur ses épaules l'instrument de son supplice et traversant les rues de Jérusalem.

Fruit. Patience dans les afflictions.

V^e DIZAINÉ. CRUCIFIEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

CONSIDÉRATION. Notre-Seigneur cloué à la croix et pardonnant à ses bourreaux au milieu de ses plus cruelles douleurs.

Fruit. Pardon des injures.

MYSTÈRES GLORIEUX.**I^{re} DIZAINÉ. RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.**

CONSIDÉRATION. Notre-Seigneur sortant du tombeau avec un corps tout resplendissant de gloire.

Fruit. Ferveur dans le service de Dieu.

II^e DIZAINÉ. ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

CONSIDÉRATION. Notre-Seigneur montant au ciel pour y être notre médiateur auprès de Dieu.

Fruit. Désir du ciel, notre céleste patrie.

III^e DIZAINÉ. DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

CONSIDÉRATION. Les Apôtres remplis du Saint-Esprit et changés en d'autres hommes.

Fruit. Les sept dons du Saint-Esprit.

IV^e DIZAINÉ. ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

CONSIDÉRATION. Marie montant au ciel au milieu des acclamations des Esprits célestes.

Fruit. Imitation de ses vertus.

V^e DIZAINÉ. COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE.

CONSIDÉRATION. Marie couronnée dans le ciel par les trois adorables personnes de la sainte Trinité.

Fruit. Grâce de la persévérance.

Telle est la manière de réciter le Rosaire, qui est divisé, comme vous venez de le voir, en trois sortes de mystères ; savoir : 1^o cinq mystères joyeux ; 2^o cinq mystères douloureux ; 3^o cinq mystères glorieux.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, de toutes les pratiques de piété en usage dans l'Eglise pour rendre hommage à la sainte Vierge, le Rosaire ou le Chapelet qui en est la troisième partie, est une de celles qui l'honorent le plus, puisque rien ne lui fut plus glorieux que la députation de l'Ange Gabriel pour lui annoncer qu'elle serait la Mère de Dieu ; qu'il n'y a pas non plus de dévotion plus belle ni plus agréable à Dieu, puisqu'elle est composée des deux plus saintes prières en usage parmi les fidèles, c'est-à-dire de l'*Oraison dominicale* et de la *Salutation angélique*, et qu'elle est accompagnée de plusieurs considérations sur la vie du Sauveur et de sa très-sainte Mère. Tout y est mystérieux jusqu'au nombre de cent cinquante *Ave Maria* : ce qui a fait appeler le Rosaire le Psautier de la sainte Vierge. Combien donc il vous importe de redoubler d'ardeur dans la pratique de cette dévotion que douze souverains Pontifes se sont plu à enrichir des trésors spirituels dont ils sont les dépositaires sacrés, et qui a été la dévotion favorite des plus grands Saints des derniers temps.

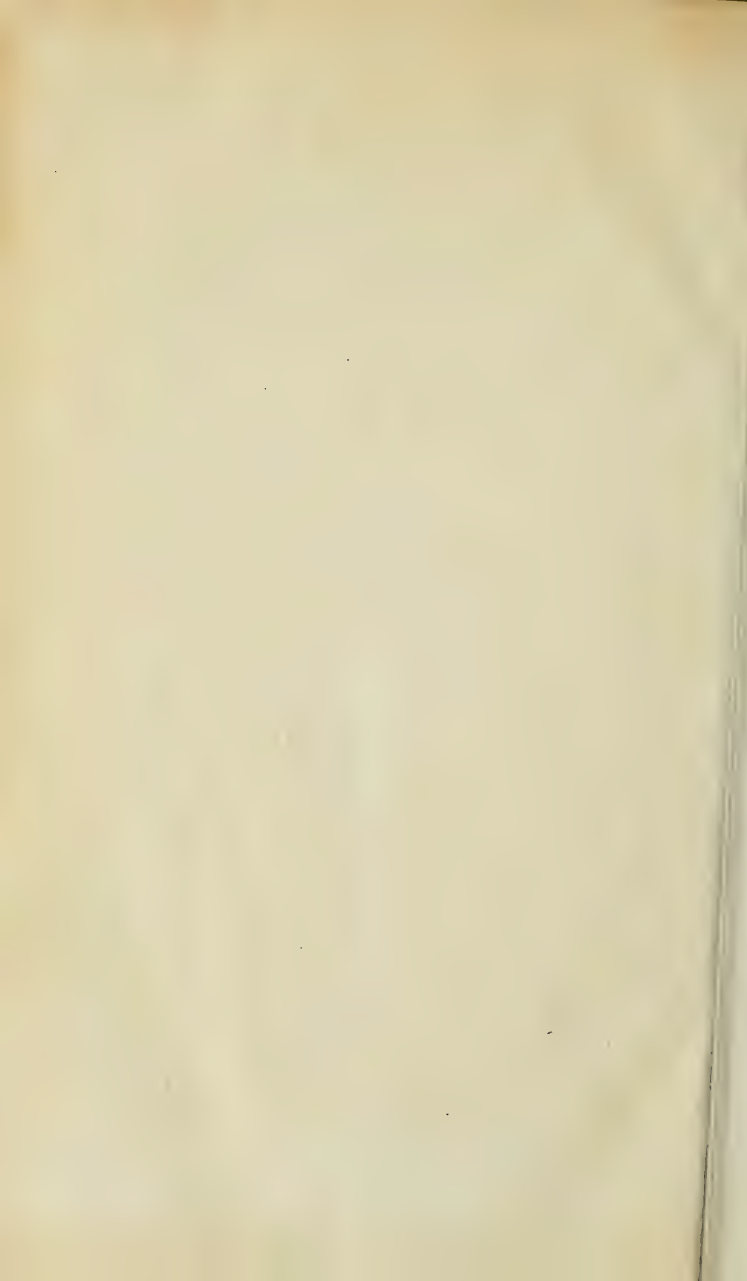
Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Saint jour de Pâques.	1
Lundi de Pâques.	29
Dimanche du bon Pasteur	49
Fête de l'Ascension	69
I. Fête de la Pentecôte	90
II. Fête de la Pentecôte	112
Fête de la sainte Trinité.	141
Jeudi, fête du Saint-Sacrement.	164
Vendredi, octave du Saint-Sacrement.	183
Samedi, octave du Saint-Sacrement	202
Dimanche, octave du Saint-Sacrement	220
Lundi, octave du Saint-Sacrement	241
Mardi, octave du Saint-Sacrement.	258
Mercredi, octave du Saint-Sacrement.	273
Jeudi, octave du Saint-Sacrement.	283
Fête du Sacré-Cœur de Jésus	307
La Conception de la sainte Vierge	328

La Nativité de la sainte Vierge	347
La Présentation de la sainte Vierge	366
La Visitation de la sainte Vierge	382
La Purification de la sainte Vierge	396
De l'Assomption de la sainte Vierge	412
Saint Cœur de Marie.	438
Sept douleurs de la sainte Vierge	461
La Fête du Rosaire	486





BX 1912.5 .B375 1876

v.2 SMC

Basinet, Gabriel

1796-1861.

Cinquante conférences
spirituelles pour

AXD-6315 (awsk)

